



Presented to the

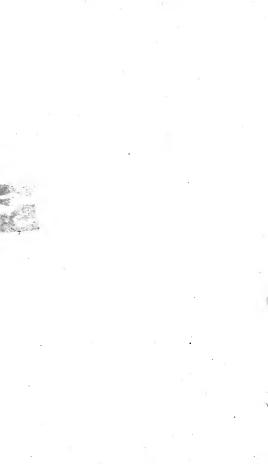
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

by the

ONTARIO LEGISLATIVE LIBRARY

1980





10m

Digitized by the Internet Archive in 2010 with funding from University of Ottawa

7603

BIBLIOTHÉQUE NATIONALE

VOYAGES DE GULLIVER



BIBLIOTHEQUE NATIONALE,

VOYAGES Saria

dit

GULLIVER

DΕ

PAR SWIFT

TRADUITS PAR L'ABBÉ DESFONTAINES

PRÉCÉDÉS D'UNE

ÉTUDE SUR SWIFT

PAR PRÉVOST-PARADOL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Jani ? Tauheran

TOME PREMIER

PARIS

(i) utario.

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NAÎTIONALE 2, RUE DE VALOIS, PALAIS-EOYAL, 2

> 1878 Tous droits réservés

SEP

brief PN

AVERTISSEMENT DE LA TROJUÈNE DITION

Avec les Voyages de Gulliver se termine la première série de notre publication. Grâce au public, soutenue par des sympathies de toute nature (1), elle vivra, bien qu'elle ait été condamnée à son berceau par la fée malfaisante de la routine industrielle. Il s'est même rencontré des esprits en paratonnerre qui ont poussé des exclamations au moins surprenantes en voyant figurer, dans une bibliothèque portant le mot nationale inscrit sur son frontispice, le livre humoristique de Jonathan Swift. Nous ne sommes pas, heureusement, de cette petite

(1) Nous n'en voulons pour preuve que le précieux concours de M. Prévost-Paradol, qui nous a fait l'honneur de s'associer à nos efforts en nous donnant, pour notre seconde édition, sa remarquable étude sur Swift. Depuis ce témoignage de sa sympathie à notre égard, M. Prévost-Paradol a été appelé à l'Académie française (avril 1865). En rééditant Gulliver pour la troisième fois, nous ne voulons pas être les dernicrs à fêter la bienvenue du brillant athlète du Journal des Débats et du Courrier du Dimanche.

église de bonzes affolés qui passent leur vie à contempler extatiquement leur nombril, et nous estimons qu'il serait plus qu'étrange de laisser sous le boisseau les chefs-d'œuvre des littératures étrangères, et de vouer à l'oubli la Jérusalem délivrée, le Paradis perdu, Don Quichotte, la Divine Comédie, le Voynge sentimental, le Vicaire de Wakefield, etc., etc., sous prétexte que les auteurs n'appartiennent pas à notre nation. L'honorable abnégation des traducteurs de talent qui ont conquis à notre langue des ouvrages qu'il n'est pas permis d'ignorer a prouvé, dans le passé, que la France littéraire était assez forte pour donner, sans péril pour sa gloire, l'hospitalité aux écrivains dont la renommée locale ne devait pas rester enfouie au delà de nos frontières. Quand nous revendiquons Molière avec orgueil, les étrangers disent de cet homme de génie qu'il n'est point notre compatriote, mais qu'il est de tous les pays; ainsi en estil de Cervantes, de Tasse, d'Arioste, de Camoëns, de Milton, de Schiller, de Dante, de Gœthe, de Shakespeare, et de toutes les étoiles du ciel de l'art, qui sont devenues nôtres par droit de conquête.

JONATHAN SWIFT

SA VIE ET SES ŒUVRES

La révolution de 1638, consécration du gouvernement constitutionnel en Angleterre, eut longtemps. dans le pays et en Europe, des adversaires redoutables, dont l'avénement de la maison de Hanovre put seul detruire les dernieres espérances. Le respect de la nation pour la loi avait soutenu Jacques II trois années maigre lui-même, et l'Angleterre, poussée à bout, l'avait moins renversé qu'elle ne l'avait laissé tomber. Aussi, les partisans de cette maison malheureuse virent-us avec joje succeder à Guillaume une reine qui pouvait, en laissant la couronne à son frère, accomplir pacifiquement une restauration nouveile, qu'on s'engageait à rendre sage et qu'on espérait rendre durable. D'un autre côté, l'avénement de la reine Anne, à l'exclusion du pretendant, paraissait à la ferme sagesse des whigs la consequence lègitime de la révolution et une garantie suffisante des libertés publiques. Les tories enfin espéraient beaucoup d'une princesse amie déclarée de l'Eglise établie, et plus favorable au maintien de la prérogative royale qu'au développement du gouvernement par lementaire. C'est aux destinées de ce partiqui, maître des dernières années de la reine Anne, se jetant entre l'Europe et la France, permit à Louis XIV de mourir en paix et qui, se laissant entraîner du côté où il penchait, faillit rappeler les Stuarts; c'est aux luttes ardentes de ce parti contre les défenseurs de la liberté religieuse et contre les promoteurs ambitieux de la liberté politique qu'est demeuré attaché le

grand nom de Jonathan Swift.

Des commencements difficiles, une fin cruelle, des espérances renaissantes et toujours trompées, une ambition sans scrupule et en même temps sans prudence, le funeste privilège d'inspirer des passions profondes et de ne les point ressentir, de connaître et de peindre, avec une force incomparable, les misères de la nature humaine, et de pouvoir être cité soiméme comme un vivant exemple de la vérité de ces peintures, telle fut en ce monde la destinée de Swift. Il s'y resigna d'autant moins qu'il la comprit davantage, et qu'il prit l'amère habitude de relire, chaque fois que l'année ramenait le jour de sa naissance, le chapitre de l'Ecriture où Job déplore la sienne et maudit cette nuit fatale où l'on annonça dans le maison de son père qu'un enfant mâle était né.

Bien qu'on ait longtemps montré à Dublin la maison où naquit Swift, bien qu'il ait passé la plus grande partie de sa vie en Irlande et y soit devenu populaire, Swift n'avait rien d'Irlandais, ni dans le sang, ni dans le caractère. Son grand-père vicaire de l'Eglise anglicaue, dans le comté d'Hereford et tout devoué à la cause royale pendant les guerres civiles, avait eu quatorze enfants. L'alné de ses dix fils, Godwin, nommé procureur général en Irlande, y avait attiré quatre de ses frères. L'un d'eux, Jonathan, s'était marié dans le comte de Leicester. Il amena sa femme à Dublin, et, après deux ans de mariage, y mourut au mois d'avril de l'année 1667. Le 30 novembre de la même année, sa veuve, déjà mère d'une fille, mit au monde Jonathan Swift.

Godwin, qui consumait ses ressources et sa vie en vaines entreprises, et qui expiait par une gêne continuelle un désir immodéré de faire fortune, ne secourut qu'imparfaitement sa belle-sœur et son ne-

veu. Lorsque, après avoir passé huit ans dans une retita école. Swift entra à quatorze ans dans l'université de Dublin, il sentait dejà vivemer : la différence que mettaient entre lui et la plu, art de ses camarades la pauvreté et l'abandon, il ne parla jamais qu'avec ressentiment de ces longues annees de collège et des épreuves qu'y subit son orgueil. Rien ne relevait sa situation parmi ses condisciples, et les succès classiques, qui l'eussent rendue meilleure et plus douce, lui firent completement defaut. Il prit en haine les exercices du college et particulièrement ceux auxquels ses maltres attachaient le plus d'importance. Il garda contre la logique, et surtout contre les commentateurs d'Aristote, une rancune qui a laissé dans ses cerits des traces nombreuses et impérissables. Dans l'Île des Sorciers, Gulliver obtient de son hôte l'évocation et l'entretien des morts les plus illustres : « Je demandai, dit-il, que l'on fit apparaître flomère et Aristote à la tête de tous leurs commentateurs; mais ceux-ci etaient si nombreux qu'il y en eut plusieurs centaines qui farent obligés d'attendre dans les antichambres et dans les cours du palais. Au premier coup d'œil, je distinguai ces deux grands hommes, non-seulement de la foule. mais l'un de l'autre. Homere était plus grand et de meilleure mine qu'Aristote; il se tenait très droit pour son age, et ses yeux étaient les plus vifs et les plus percants que j'eusse jamais vus. Aristote se courbait beaucoup et s'appuyant sur un bâton. Son visage était maigre, ses cheveux étaient lisses et rares. sa voix creuse. Je m'apercus bientôt qu'ils étaient l'un et l'autre parfaitement étrangers au reste de la compagnie, et n'en avaient jamais entendu parler. Un spectre, que je ne nommerar pas, me dit l'oreille que ces commentateurs se tenaient toujours le plus loin qu'ils pouvaient de leurs anteurs dans le monde souterrain, parce qu'ils se sentaient honteux et coupables d'avoir si indignement défiguré la pensée de ces grands écrivains aux yeux de la postérité. Je présentai à Homère Didyme et Eustathius, et je l'induisis à les traiter mieux qu'ils ue le méritaient peut-être, car il reconnut bientôt qu'ils manquaient du génie nécessaire pour pénétrer un poëte. Man Aristote perdit patience quand je lui rendis compte des travaux de Scot et de Ramus, en lui présentant ces deux savants, et il leur demanda si tout le reste de leur espèce était composé d'aussi

grands sots qu'eux-mêmes. » Après avoir échoué une première fois à son examen de Bachelor of arts. l'indocile écolier fut recu le 18 fevrier 1686, avec cette mention speciali gratia. Pendant toute la durée de son séjour à l'Université il fut en état de révolte contre la discipline, et fut frappé sans cesse de punitions, dont ses adversaires et ses defenseurs discutent trop gravement le nombre et l'importance. Il passa encore trois années au collége, de plus en plus inquiet de l'avenir, à mesure qu'il approchait du monde, apauvri, s'il était possible, par la mort de son oncle Godwin, secouru de meilleur cœur, mais avec aussi peu d'efficacité par son oncle William, En 1688, il quitta le collège et l'Irlande, et vint à Leicester, où le spectacle de la pauvreté de sa mère aignit encore sa tristesse. Elle se souvint enfin. heureusement pour son fils, que le célèbre sir William Temple avait épousé une de ses parentes; elle engagea Swift à tenter de ce côté la fortune. Il s'v décida et parut bientôt devant le spirituel vieillard qui, abrité à Sheen, laissait s'accomplir et se consolider la revolution de 1688.

Temple avait traversé les pires années de la Restauration, toujours prudent et toujours heureux, habile et intègre négociateur à l'étranger, dans son pays amateur discret du bien public, gardien vigilant de se reputation et de sa fortune, et paraissant dédaigner un pouvoir dont il redoutait l'exercice. In avait jamais résisté ni aux passions royales, ni aux passions populaires, mais il ne leur avait jamais servi d'instrument. Peu enclin à remonter le courant ou à le suivre, il se tenait volontiers sur la rive. Les trahisons d'autrui donnaient à son habile indécision

un air de persévérance, et l'immoralité publique élevait au-dessus de son prix son inactive verlu. Mais l'art subreme de Temple était de paraître agir et de sembler necessaire. Il lassa le roi Charles, en refu-sant plusieurs fois le ministère, sans cependant l'irriter; et, lorsqu'el. 1679, le roi voulut lui imposer ce fardeau, il ceda, mais, en faisant echouer son élection au Parlement, il sut rendre impossible cette embarrassante élevation. Pendant les brûlants débats de l'acte d'exclusion, qui devait fermer au duc d'York le chemin de la couronne, il était membre de la Chambre des communes, mais il se garda d'y paraître, et laissa le monde et ses amis aussi peu éclairés oue la Chambre sur son opinion. L'avénement de Guillaume, qu'il avait connu en Hollande pendant les négociations de la paix de Nimègue, le réjouit sans le décider à prendre part au gouvernement. Il offrit volontiers au nouveau souverain ses conseils et son expérience, mais Guillaume dut les venir chercher dans ce délicieux séjour de Moor-Park, où Temple, vieillissant, s'abandonnait aux lettres et goûtait la politique, ne voulant se sentir ni trop loin ni trop près de Londres.

Il accueillit Swift avec bonté, le fit son secrétaire, et n'eut pas de peine à reconnaître, sous cette éducation incomplète, une vive et forte intelligence. Des lectures nombreuses, le commerce habituel de cet nomme supérieur, donnérent à l'esprit de Swift, avec l'instruction qui lui manquait, une étendue et une solidité qui le distinguèrent plus tard des hommes de lettres engagés comme lui dans la politique sans y avoir été introduits, comme lui, par la main expérimentée d'un homme d'Etat. Mais, en revanche, rien n'était moins propre à fermer les blessures qu'avaient laissées dans l'âme de Swift les épreuves de sa jeunesse, que le scepticisme de Temple, que sa prudence intéressée, que cette mauvaise opinion des hommes qu'on rapportait inévitablement de la vie

publique sous les deux derniers Stuarts.

Swift souffrait, en outre, de sa dépendance, et d'au-

tant plus vivement que son ambition s'éveiliait avec son esprit, et que sa nouvelle connaissance du monde lui donnait le désir d'y briller. Les apparentes bontés du roi Guillaume, qui causait familièrement avec le secrétaire de sir Temple, semblaient 'ui assurer la protection royale. Cependant, lorsque, après être allé, en 1692, se faire recevoir à Oxford docteur (1), il revint à Moor-Park, plein d'espérance, il trouva sir Temple beaucoup plus disposé à le garder près de lui et a user de ses services, qu'à seconder ses projets d'élévation. Deux ans plus tard, n'obtenant de lui d'autre promesse que celle d'un emploi fort modeste dans l'administration de l'Irlande, il prit le parti de lequitter et d'entrer dans l'Eglise. Il recut les ordres à Dublin au mois d'octobre 1694, et. au mois de janvier 1695, fut nommé à la prébende de Kilroot, dans le diocèse de Connor. Swift ne put supporter plus d'une année la médiocrité de cette vie, et surtout cet isolement complet de son intelligence. qui lui fit toujours considérer l'Irlande comme une terre d'exil. D'ailleurs, il manquait à sir Temple autant que sir Temple lui manquait, et leur réconciliation fut facile. C'est à Moor Park, en 1696, qu'il résigna son bénéfice de Kilroot, et non pas à Kilroot même, ni en faveur d'un père de famille, age et pauvre, comme on l'a souvent répété. Ce fut l'ennui et non la bienfaisance qui le ramena en Angleierre, et loin de sacriffer Kilroot, il s'en débarrassa. Il ne quitta plus Temple, qui mourut le 27 janvier 1699, laissant à Swift le soin de publier une édition complète de ses œuvres. Swift publia l'édition, la dédia au roi, ne recut aucune réponse de Guillaume et se décid: à lui adresser un mémoire dont il attendit inutilement l'effet. Oublié du roi. sans re-sources, il accepta la place de secrétaire et ; d'ammonier de lord Berkeley, nommé à de hautes fonctions en Irlande. Après de nouvelles déceptions et quelques démèlés avec ce nouveau maître. il ob-

⁽¹⁾ Master of arts.

tint par son entremise le bénéfice de Laracor, dans le diocèse de Meath. En 1700, il s'y établit et jouit pour la première fois d'une certaine aisance et de la liberté.

Ce fut alors qu'il attira près de lui Esther Johnson, l'infortunée Stella. La fille de l'intendant de sir Temple n'avait que quatorze ans lor-que Swift l'associa aux lecons qu'il donnait à la nièce du chevalier. Il s'attacha bientôt à la charmante élève dont il voyait croître l'intelligence et la beauté, et qui témoignait de jour en jour plus d'affection à son maître. Elle se laissait aller à l'aimer: il le vit, il le souffrit, il la paya de retour, et alors s'établit entre eux cette intimité douloureuse qui ternit la renommée de Swift et qui est le mystère de sa vie. Les épreuves de Stella ne commencerent pas le jour où elle se vit trahie pour une autre femme; elle souffrit dans son honneur bien avant de souffrir dans son amour. Voisine de Swift en Irlande, habitant sa maison pendant les voyages qu'il faisait chaque année en Angleterre, elle le voyait sans cesse, mais toujours en présence d'une madame Dingley, qui he servait qu'imparfaitement à couvrir ce que cette situation avait de défavorable aux yeux du public. Pourquoi Swift n'épousait-il pas Stella? Il ne pouvait des lors aliéguer sa pauvreté, comme il l'avait fait naguère, en repoussant le consentement de miss Jane Waryng, après l'avoir sollicité. Bientôt après. son revenu s'accrut encore; il refusa toujours à Stella cette grace, ou plutôt cette justice. Lorsqu'en 1716, la voyant s'éteindre dans sa douleur, il eut consenti à un mariage secret, ce secret devint une torture pour Stella, et il refusa de le rompie. Il est vrai qu'il avait alors en Irlande un autre amour, et qu'il pouvait désirer que les deux rivales continuassent de s'ignorer; mais lorsque cet obstacle eut disparu, lorsque cette autre femme elle-même eut succombé, abreuvée de jalousie, de honte et de douleur, pourquoi refusa-t-ii d'avouer la suppliante Stella pour sa femme? Pourquoi, de 1722 à 1728, laissa-t-il

si xeruelles années s'écouler, et conduire pas à pas Stella vers la mort? Pourquoi accrut-il par d'absurdes refus l'horreur de son agonie, et la laissat-il mou.ir de espérée, hors de la maison ou elle avait le droit d'habiter, où elle lui demandait la grâce de mourir? La conduite de Swift avec Vanessa ne sera ni loyale, ni humaine, mais elle peut s'expliquer par les mauvais sentiments du cœur humain; Stella fut victime d'une obstination cruelle et déraisonnable, que rien n'expiique, et que la folie peut à

peine excuser.

Mais au temps même où elle fut le plus aimée, Stella n'occupait dans l'ame de Swift que la secondé place: l'ambition était sa passion dominante, elle fut la plus durable et décida de sa destinée. C'est elle qui d'abord échauffa son génie et en fit sortir des œuvres admirables; c'est elle qui, plus tard, rebutée et désespérée, assombrit son intelligence et détruisit sa raison. La pauvreté et l'obscurité lui étaient insupportables, et il se sentait la force aussi bien que le désir d'en sortir. Au sommet de la hiérarchie dans laquelle il était entré brillaient comme le prix du talent et de l'activité, aussi bien que comme le privilège de la naissance, l'épiscopat et la Chambre des lords. La politique était le grand chemin de ces honneurs et de cette puissance; on n'y arrivait que par la main de l'un de ces partis, qui influaient tour à tour sur les destinées de la nation et sur la fortune des ambitieux. Swift pouvait choisir entre eux, et, après avoir choisi, l'indulgence du siècle et sa propre conscience ne lui interdisaient pas de changer. Et comme les institutions libres ont ce beau privilége que l'art de persuader en est l'ame, st que, memes corrompues, elles ne peuvent se passer du talent, son amitié et sa haine ne pouvaient être indifférentes à personne, et dans cet arène où luttaient les plus heureux génies de l'Angleterre, la nature l'avait jeté tout armé. Mais elle avait d'avance limité sa fortune par l'excès même de sa force. Cette ironie puissante, qui, une fois déchainée, n'était plus maltresse d'elle-même et ne laissait rien sans blessure, entrava l'ambition qu'elle devait servir. Prudent par calcul, imprudent par tempérament, téméraire par génie, Swift ne put jamais épargner ceux même qu'il voulait défendre. Ses coups depassent la mesure, reviennent sur eux-mêmes, font le vide autour de lui. Il attaque les adversaires de son Fglise par des armes qui ne laissent subsister aucune Eglise; il porte aux adversaires de son parti des atteintes qui intéressent le genre humain. Mais par ià même il échappe à la condition passagère des luttes d'Eglise et de parti; la postérité l'écoute encore, et ce qui fut un obsacle à sa fortune est le fondement de sa gloire.

A l'Université, et surtout pendant son sejour chez sir Temple. Swift avait beaucoup ecrit, mais il avait jui-même jugé et condamne la plupart des essais de sa jeunesse. Il fut cependant plus indulgent pour ces odes, qui firent dire à Dryden : a Swift, vous ne serez jamais un poete. » Il se sentit la même indulgence, mais cette fois plus justifiée, pour la Bataille des Livres (1) et pour l'esquisse de ce Conte du Tonneau (2), qui devait éclater quelques années plus fard et tenir une si gras de place dans sa vie. Sir Temple s'était jeté, avec une temérité qui ne lui était pas ordinaire, dans cette vaine : jemique sur le mérite comparé des anciens et des modernes, qui avait traverse la France et qui occupait en Angleterre des sprits distingués. « Homme de lettres parmi les gens du monde, homme du monde parmi les gens de lettres (3) ». Temple s'était prononce pour les anciens et appuyait leur incontestable supériorité sur les Lettres de Phaiaris. Wooton et Bentley s'égayèrent aux dépens de l'homme d'Etat, qui, fort embarrassé de leur répondre, déclara qu'il ne se commettrait pas davantage avec la grossièreté des érudits. La Bataille des Livres ne réparait pas l'erreur de sir

⁽¹⁾ The battle of the books.

² A tale of a tub.

⁽³⁾ A man of world among men of letters, a man of etters among men of world. — Macaulay.

Temple, mais elle payait avec usure les incivilités des adversaires. Déjà Swift s'abandonne à son génie pour l'invective; il revét la satire d'une allégorie qui n'ôte rien à sa violence; il cherche les comparaisons familières et ne répugne nullement aux images avilissantes. Dès le debut, attribuant à l'antagonisme de l'abondance et de la pauvreté toutes les dissensions humaines, il fait remarquer que la république des chiens vit en paix jusqu'à ce qu'un os ou une chienne v suscite les rivaiités et la discorde.

Ce fut dans des luttes plus sérieuses que Swift acquit sa première renommée en donnant des gages au parti qu'i, devait anandonner plus tard. Au commencement de cette annee 1701, qui fut la dernière et la plus agitée du règne de Guillaume, Swift vint à Londres et y trouva tous les esprits émus. Les ministres whigs, Halifax, Orford, Somers, et l'ami de Guillaume, Bentinck, comte de Portland, venaient d'être mis en accusation par la Chambre des communes, pour avoir signé le traité de partage de la monarchie espagnole, que le testament de Charles II venait de donner tout entière à la France. Les accusés devaient être sauvés par l'inquiète jalousie qu'inspiraient à la Chambre des lords les envahissements de la Chambre des communes et par le niouvement de l'opinion publique, plus disposée à seconder Guillaume contre la politique ambitieuse de la France qu'à poursuivre ses amis. Le Discours sur les dissensions d'Athènes et de Rome (1), où Swift défendait, sous les noms de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, de Phocion, les illustres accusés, et instruisait le Parlement, par l'exemple des républiques antiques, du péril que fait courir aux Etats la rupture de l'équilibre entre les pouvoirs publics et l'aveugle acharnement des factions, s'accordait avec le sentiment général aussi bien qu'avec les intérêts du parti whig. L'antiquité est bien comprise dans

⁽⁴⁾ A Discourse of the contests and dissensions in Athens and Bome.

cette étude, qui abonde en vives et en fortes images. Attribuant quelque part à l'altération de l'équilibre entre les patriciens et les plébéiens la chute de la république romaine, Swift s'écrie : « Ce n'est pas l'ambition des particuliers qui causa cette grande lutte; les guerres civiles donnent en effet plus de prise et plus de feu à l'ambition particulière, qui devient l'instrument destine à trancher ces grandes querelles, et qui est assurée de recueillir le butin. Mais un homme sensé, qui voit des bandes de vautours planer sur deux armées près d'en venir aux mains, ne fait pas retember sur eux le sang versé dans la bataille, bien que les cadavres soient leur partage. Sans cette altération des principes de la constitution, ajoute Swift, un misérable comme Antoine, un enfant comme Octave, auraient-ils osé rêver qu'ils donneraient des lois à un tel empire et à un tel peuple!» Considérant l'état de son pays, il en marque le danger dans les accroissements du pouvoir de la Chambre des communes; il la requiert de se limiter, elle aussi, par une Magna Charta. comme dut le faire la royauté lorsque l'équilibre des pouvoirs commenca de s'établir. S'elevant enfin contre la discipline des partis, si contraire à la liberté de la raison, il engage les membres du Parlement dissous à s'en affranchir et à regagner la faveur de leurs commettants, irrités au plus haut point contre la Chambre, inquiets de ses empiètements, et indignés de voir un roi, qui a rendu de si grands services au pays, despotiquement opprimé par les infidèles représentants de la nation.

Le succès de cet écrit, attribué au celèbre Burnet, puis aux écrivains les plus distingués du parti whig, et avoué par Swift, quand il crut pouvoir le faire avec honneur et sécurite, introduisit l'auteur dans la sociéte d'Addison, de Steele, d'Arbutnoth, de Pope et des homines d'Etat qu'il avait défendus. La mort de Guillaume et l'avénement d'Anne Stuart, en 1702, concoururent, avec le mouvement de l'opinion, à favoriser le succès des whigs, Fille de Jacques II, fle

dêle à l'Eglise établie, qui redoutait les whigs. Arres ent incliné vers les tories, si l'influence de lady Marlborough sur son esprit, et si la fermeté du duc. qui ne voulait pas commander l'armée, à moins que Godolphin ne fût grand trésorier, n'eussent imposé à la reine le choix d'une partie de ses ministres. Cette administration mélangée ne pouvait être défavorable à Swift, qui se déclarait whig en politique et 'ory en affaires religieuses: qui, d'une part, se disait dévoué à la succession protestante et aux libertés nationales, et qui, de l'autre, défendait les igtérêts de la haute Eglise(1) contre la basse Eglise(2). alliée des wighs, et contre les dissidents (3). Swift pouvait ainsi parvenir à l'épiscopat par ses relations politiques avec les wighs, et par les sympathies particulières que son dévouement à la haute Eglise devait lui ménager du côté de la reine et des Evêques. Mais il avait compté sans son génie emporté. sans son avenglement sur lui-même. En 1704, il publia, en faveur de la haute Eglise contre les dissidents, le Conte du Tonneau,

a Il était une fois, dit-il, un homme qui avait eu trois jumeaux de sa femme, et la sage-femme ellemême eût été embarrassée de désigner l'ainé. Leur père mourut qu'ils étaient jeunes encore, et, les assemblant autour de son lit de mort, il leur dit : Mes fils, je n'ai acquis aucune propriété et je n'ai hérité d'aucune; j'ai longtemps pensé à vous laisser quelque bon héritage, et enfin, avec beaucoup de soins et de dépense, j'ai acquis pour chacun de vous un habit neuf; les voici. Sachez que ces habits ont en eux deux vertus particulières: si vous les portez comme il faut, ils seront solides et neufs toute votre vie; de plus, ils croîtront en même temps que votre vie; de plus, ils croîtront en même temps que votre voe; de manière à vous aller toujours bien veyons, que je vous les voie mettre avant de mous

⁽¹⁾ High Church. (2) Low Church. 3: Dissenters.

rir. Voilà qui est bien; enfants, gardez-les propres et brossez-les souvent. Vous trouverez dans mon testament que voici des instructions complètes et particulières sur la façon de porter et de conserver votre habit; suivez-les exactement, afin d'éviter les châtiments que j'ai attachés aux moindrus transgressions et négligences. Votre fortune à venir en dépend. Je vous ai aussi ordonné, dans mon testament, de vivre ensemble, dans la même maison, en frères et en amis, seul moyen de prospèrer. »

Qui ignore l'immortel récit des aventures de ces trois frères: comment devenus amoureux de la duchesse d'Argent (1), de madame de Grands-Titres de la comtesse d'Orgueil, et se virent obligés de suivre les modes et se trouvérent déchirés entre les humiliations du monde et l'immuable testament de leur père? Les voici réunis autour de ce testament et le relisant en vain pour y trouver la permission de porter ces nœuds d'épaule (2, sans lesquels ils ne peuvent plus decemment paraître dans le monde.

a Après y avoir beaucoup pensé, dit Swift, un des frères, se trouvant plus lettré que les autres, dit qu'il avait trouvé un moyen. Il est vrai qu'il n'y a rien dans ce testament qui fasse mention de nœuds d'épaule totidem verbis; mais j'ose conjecturer que yous les y trouverons contenus totidem suilibus. Tous approuvèrent la distinction, et les voilà de nouveau à l'ouvrage. Mais leur mauvaise étoile fit que la première syllabe ne put être rencontrée dans tout le testament. Sur cette déception, celui qui avait trouvé la première échappatoire reprit cœur et dit : Mes frères, il y a encore de l'espoir; nous ne pouvons trouver ces nœuds d'épaule ni totidem verbis ni totidem syllabis, mais j'ose affimer que nous les trouverons tertio modo ou totidem litteris. La découverte fut fort applaudie et la recherche commença.

⁽i) The duchess d'Argent, madame de Grands-Titres, and the countess d'Orgueil.
(2) Shoulder-knots.

Ils eurent bientôt trié S, H, O, U, L, D, E, R, quand la même planète ennemie de leur repos fit ce miracle qu'un K fût introuvable. C'était une difficulté de poids; mais le frère à distinctions, que nous nommerons plus tard, maintenant qu'il avait mis la main à l'ouvrage, prouva, par un argument péremptoire que K était une lettre récente, illégitime, inconnue aux ages savants et ignorée dans les anciens manuscrits. Il est vrai, dit-il, que le mot calendes a été quelquefois écrit Q. V. C. (1) par un K, mais c'est une faute, car, dans les meilleurs exemplaires, ce mot est toujours écrit par un C. En consequence, c'est une erreur grossière que d'écrire dans notre langue Knot par un K, et dorénavant on prendra soin de l'écrire par un C. Ainsi, toutes les difficultés s'évanouirent, les nœuds d'épaule furent prouvés d'institution paternelle jure paterno. et nos trois jeunes gens s'étalèrent avec les nœuds d'épaule les plus grands et les plus pimpants du monde. »

A partir de ce jour, l'interprétation fleurit et fit des progrès parmiles trois frères. Les galons d'or, devenus à la mode et touchant au fond même de l'habit (2) leur semblerent exiger un précepte positif: « Mes frères, dit encore le lettré, sachez que les testaments sont de deux sortes : traditionnels et écrits: que dans le testament écrit qui est là devant nous, il n'y ait ni precepte, nimention au sujet de ce galon d'or, conceditur; mais si idem affirmetur de nuncupatoria, negatur. Car, mes freres, ne vous souvenez-vous pas d'avoir entendu comme moi, quand nous étions enfants, quelqu'un dire qu'il avait tendu le domestique de mon père dire que mon père donnerait volontiers le conseil à ses enfants de porter des galons d'or aussitôt qu'ils auraient de l'argent pour en acheter? - Par Dieu, cela est vrai, crie l'autre. - Je m'en souviens parfailement bien, dit le troisième. » Et sans balancer davantage, ils achetèrent

⁽¹⁾ Quibusdam veteribus codicibus. (2) Aliquo modo essentiæ adhærere.

les plus larges galons d'or de la paroisse et se promenèrent beaux comme des seigneurs.

Le testament fut soumis à d'autres épreuves; il fut allongé d'un codicille qui autorisait une double de la contraint une double de la contraint une de la comme. Mais le jour vint enfin où les trois freres trouvèrent dans le testament autre chose qu'une lacune sur les embellissement autre chose qu'une lacune sur les embellissement autre chose qu'une lacune sur les embellissements.

ments imposés par la mode.

. L'hiver suivant, dit Swift, un comédien payé par la corporation des passementiers, parut dans une pièce nouvelle couvert de franges d'argent, et, selon une louable coutume, il les mit par la même à la mode. Là-dessus, les frères, consultant le testament naternel, trouverent à leur grand etonnement ces paroles : Item j'enjoins et ordonne à mesdits trois fils de ne porter aucune espèce de frange d'argent sur ou autour de leurs habits... Suivait une pénalité en cas d'infraction, trop longue pour l'insérer ici. Cependant, après une pause, le frère souvent mentionné pour son érudition et très versé dans la critique declara qu'il avait trouvé dans un certain auteur qu'il ne nommerait pas, que le mot de frange écrit dans le testament signifiait aussi un manche à balai (1), et que sans aucun doute c'était le sens de ce mot dans ce paragraphe. Un des frères ne goûta pas cela, à cause de cette épithète d'argent qui. selon lui, - il le hasardait humblement. pouvait être appliquée avec propriete dans les termes et d'une facon raisonnable à un manche à balai. On lui répliqua que cette épithète devait se prendre dans un sens métaphorique et allégorique. Il fit encore cette objection : Pourquei leur pere aurait-il défendu de porter un manche à balai sur leurs habits, prescription peu naturelle et peu convenable? Sur quoi il fut arrêté court comme parlant avec irrévérence d'un mystère qui, sans aucun doute, etait très utile et plein de sens. mais qui ne devait pas être pénétré trop curieuse-

⁽⁴⁾ A broomstick.

ment ni soumis à un raisonnement rigoureux ... » « Quelque temps après, fut ressuscitée une vieille mode, depuis longtemps éteinte, de porter des broderies représen ant des figures indiennes d'hommes. de femmes et d'enfants. Ils ne se rappelaient que trop, cette fois, combien leur père avait toujours abhorré cette mode, et comment, dans plusieurs paragraphes de son testament, il avait tout exprès menacé ses fils de son aversion extraordinaire et de sa malédiction éternelle, s'ils venaient jamais à porter ces broderies... Mais ils résolurent ces difficultés en disant que ces figures n'étaient pas du tout les mémes que celles qu'on portait autrefois et dont il était question dans le testament. En outre, ils ne les portaient pas dans le sens interdit par leur père, etc.... Mais les modes s'alterant sans cesse à cette époque. le frère scolastique devint las de chercher des échappatoires et de résoudre des contradictions renaissantes. Décidés à suivre, à tout hasard, les modes du monde, ils s'accordèrent unanimement à enfermer la testament de leur père dans une cassette solide. achetée en Grèce ou en Italie, et à ne plus se donner la peine de le consulter, mais à en appeler à son autorité toutes les fois qu'ils le jugeraient à propos... »

Nous ne suivrons pas Swift dans l'histoire du frère lettré, qui se fit appeler Mgr Pierre, de son ascendant croissant sur les deux autres, Jacques et Martin, de ses inventions ingénieuses, et de la despotique infatuation qui amène une rupture définitive entre lui et ses deux frères. « Il avait, dit Swift, une abominable facilité à dire de gros mensonges palpables, et non-seulement il jurait qu'ils étaient vrais, mais il envoyait toute la compagnie au diable, si on faisait les moindres façons pour le croire. » L'histoire de Martin et de Jacques, en inimitié déclarée avec leur frère, et bientôt en discorde entre euxmêmes, est revêtue d'une allégorie aussi ingénieuse et animée de la même vie. Martin réforme son habit avec toute la sagesse de l'Eglise anglicane, enlevant

point par point les embellissements successifs de la mode et en laissant même subsister quelques-uns plutôt que de courir le risque de déchirer l'habit pour le ramener à la pureté primitive. Jacques, au contraire, pressé surtout de ne pas ressembler à Pierre, arrache les broderies et met en même temps l'habit en lambeaux, se frotte contre les murs pour effacer les dernières traces de ces odieux ornements, et, intérieurement honteux de la destruction de son habit, maudit la modération de Martin. Mais il sent avec désespoir que plus il déchire ses habits, plus il ressemble à Pierre, « car de loin, dit Swift, dans l'obscurité ou pour les personnes qui ont la vue basse, rien de plus semblable à des parures que des haillons. » L'intempérante exaltation de Jacques. ses longues prières, sa brutalité, sa recherche affectée de la persécution, l'abus qu'il fait du testament de son père, sans cesse appliqué aux plus vils usages et employé comme une panacée universelle, enfin son alliance désespérée avec Pierre contre Martin, donnent au type des dissidents une vie et une réalité admirable. Mais, en revanche, l'histoire de Martin, devenu le type de l'Eglise anglicane, élevé par Harry Ruff, affermi par Bess, mis en danger par les gens venus du Nord, asservi un instant par Jacques, relevé par des amis secrets de Pierre, bientôt menacé par eux et appeiant contre eux des étrangers, redevenu enfin le maître et ne révant plus que la destruction de Jacques, compensait, par sa vigueur railleuse, le plaisir que pouvait donner aux amis de l'Eglise anglicane la peinture satirique des egarements de leurs adversaires.

L'apparition de cet ouvrage, et son prodigieux succès, eurent sur la vie de Swift une influence décisive et irréparable. Il acquit, pour ne plus la perdre, la réputation d'infldèle (infldel), comme on disait alors, ou d'incrédule (unbeliever), et l'Eglise établie prit en horreur celui qui l'avait ainsi défendue. L'auteur, écrivait le judicieux Atterbury, a raison de se cacher, car les touches profeses de cet ou-

vrage nuiraient plus à se réputation et à son intérêt dans le monde que son esprit ne peut lui faire de bien. » Plus tard, Voltaire en jugea de même. C'est le Conte du Tonneau qui lui fit dire : « Que j'aime la hardiesse anglaise! » Pour Swift, il ne comprit pas ou feignit de ne pas comprendre les alarmes de l'Eglise, et il n'y vit qu'un mélange d'ineptie et d'ingratitude. « Je voudrais, écrivit-il, que ce corps respectable n'eût pas donné d'autres preuves de cette inhabileté, que j'ai souvent remarquée chez fui, à distinguer ses ennemis de ses amis. » Et c'est la reine Anne qu'il a plus tard représentée dans cette reine de Lilliput, qui ne peut pardonner à Gu liver d'avoir éteint, d'une façon inconvenante, l'incendie qui me-

nacait son palais.

Swift, qui ne vit jamais dans la religion qu'une partie importante de la positique, était porté à ou-blier qu'elle était considérée, par un grand nombre de personnes, comme une institution divine, en dehors et au-dessus de la politique. Il la discutait comme une affaire, sans voir qu'on la respectait comme une croyance. Qu'importait aux yeux des hommes religieux de l'Eglise établie que Martin fût un peu moins ridicule que Pierre et que Jacques. lorsque les croyances communes de Pierre, de Jacques et de Martin étaient avilles sous les plus indignes images, lorsque leurs débats, où leur dignité commune était engagée, devenaient une comédie grossière; lorsqu'enfin le surnaturel, ce fonds commun et indispensable de toutes les sectes religieuses. n'apparaissait plus dans leur histoire que sous la forme des inventions indescriptibles de Pierre et des repoussantes aberrations de Jacques. Quand l'archevêque d'York, s'opposant plus tard à l'élévation de Swift à l'episcopat, disait à la reine Anne « que Sa Majesté devait etre sure que l'homme dont elle allait faire un évêque fût un chrétien, » il n'exprimait pas seulement l'opinion de tous les hommes religieux de l'Angleterre, mais celle que laisse à tout juge impartial la lecture de ce Conte du Tonneau. qui est, si l'on veut, l'œuvre d'un ami de l'Eglise anglicane, mais qui, à coup sûr, n'est pas l'œuvre d'un chrétien.

L'ensemble des œuvres religieuses de Swift, écrites aux époques les plus diverses de sa vie, confirme notre opinion sur le caractère exclusivement politique de son intervention constante en faveur de l'Eglise établie. Soit qu'il la désende contre les incrédules, affirmant son indépendance contre Tindal, parodiant amèrement le célèbre Discours sur la liberté de penser, de Collins (1), soit qu'il maintienne. en toute occasion, le serment du Test contre les attaques des dissidents, combattant, jusqu'aux extrémités de sa vie et de sa raison, pour les biens de l'Eglise, et la vengeant par le Legion club des attaques du Pariement d'Irlande; soit que, dans son Projet pour le progrès de la religion (2), il engage la cour à renfermer les faveurs et les emplois dans le cercle des personnes dévouées à l'Eglise établie. il est toujours dirigé dans cette conduite par des considérations étrangères à la valeur intrinsèque de la religion, et sa pensée, partout reconnaissable, est particulièrement claire dans les Sentiments d'un membre de l'Eglise anglicane (3), et dans son Arqumentation pour prouver que l'abolition du christianisme en Angleterre aurait quelques inconvénients et moins d'avantages qu'on ne suppose (4).

c C'est le devoir d'un membre de l'Eglise anglicane (5), dit Swift, dans le premier de ces deux écrits, de croire en Dieu, en sa Providence, en la religion

⁽⁴⁾ M' Collin's Discourse of free thinking put into plain Eaglish.

⁽²⁾ A project for the advancement of religion and the refermation of manners.

⁽³⁾ The sent ments of a Church of England man with respect to religion and government.

^[4] An argument to prove that the abolishing of christianity in England may, as things now stand, be attended with some inconveniences, and perhaps not produce those many good effects proposed thereby.

⁽⁵⁾ Ought to believe.

révélée, et en la divinité du Christ. » Pour l'épiscopat, « sans déterminer s'il est ou non d'institution divine, » c'est une institution très utile à la religion et à l'Etat, et le membre de l'Eglise « la défendrait, même par les armes, contre tous les pouvoirs de la terre, excepté contre la législature (1), aux décisions de laquelle il se soumettrait comme à une disette ou

la neste.» Il faut bien tolérer les sectes à cause de leur extension, bien que l'Etat doive les arrêter à leur origine: mais quant à les admettre aux emplois publics par le rappel du Test, Swift croit réduire aisement à l'absurde les défenseurs de ce principe en leur montrant que cette admission. réclamée par les dissidents protestants, devrait logiquement s'étendre aux papistes, aux athées, aux mahométans, aux paiens et aux juis. » Les wings compromettent leur cause en s'aliénant la Eglise, qui a été si ferme contre Jacques II. tandis qu'on a vu des officiers de Cromwell dans les rangs de l'armée du roi catholique. Il est très vrai que le clerge a de la haine et du mépris pour les sectes. « comme les médecins pour les empiriques, comme les hommes de loi pour les gens de chicane, comme les marchands établis pour les colporteurs. » mais c'est aussi et surtout l'intérêt de l'Etat qui le touche. Dans la partie politique de ce remarquable ouvrage, Swift parle en whig éclairé, tolérant, attaché à la révolution de 1688, justifiant par d'excellentes raisons la déposition de Jacques, mais en même temps incliné vers les tories, en ce qui touche la conservation de l'Eglise, et peu éloigné de se joindre à leur parti pour la mieux defendre.

La spirituelle Argumentation contre l'abolition du christianisme est écrite par Swift dans ce ton d'imperturbable plaisanterie où il excelle; mais sous cette plaisanterie même, son opinion et surtout sa méthode en matière de polémique religieuse se reconnaissent

⁽¹⁾ Against all powers on the earth, except our own legisla-

aisément. Il ne craint pas, dit-il, d'aller contre l'opinion commune, et dût-il être poursuivi par l'attorney général, il avouera que, dans la situation extérieure et intérieure du pays, il ne voit aucune nécessité absolue d'extirper le christianisme en Angleterre. Il ne développe qu'avec ménagement un tel paradoxe: qu'on ne croie pas surtout qu'il s'agisse de ce christianisme reel, qui serait le renversement de la société anglaise, et comme un retour à l'état de nature, nais bien de ce christianisme nominal qui fait partie de la société politique (1). Pourquoi rejeter le nom et le titre de chrétiens? Discutons les avantages de cette révolution violente. Ne faut-il pas une religion nominale parmi nous pour exercer l'activité belliqueuse des gens d'esprit? S'ils n'ont plus de Dieu à insuiter, n'est-il pas à craindre qu'ils ne s'attaquent au gouvernement, au ministère? il faut un aliment à la critique. On assure, il est vrai, que le revenu d'environ dix mille gens d'Eglise dans le royaume joint à celui des evêques, entretiendrait convenablement au moins deux cents élégants libres penseurs (2), qui seraient l'ornement de la cour et du pays. Mais ce revenu serait insuffisant. D'ailleurs, qui régénérerait la race anglaise, compromise par les rejetons misérables des hommes d'esprit et de plaisir, si l'on supprimait ces dix mille prêtres que la prudence de Henri VIII a soumis à un régime sain et léger ? On se plaint de l'observation du dimanche. mais on oublie l'utilité des églises pour les marchés, les rendez-vous d'affaires et d'amour, et surtout le sommeil. Mais, dit-on, cela ferait disparaître les partis parmi nous, on ne parlerait plus de haute et basse Eglise, etc... « Si l'on effacait dans le dictionnaire, repond Swift, avec un admirable bon sens, les mots de débauche, ivresse, vol. serions-nous le lende-

(2) Gentlemen of wit and fretchinking.

⁽i) I hope no reader imagines me so weak to stand up in the defence of real christianity... every candid reader will easily understand my discourse to be intended only in defence of nominal shrishanity...

main chastes, tempérants et honnêtes, ou sains, si l'on effacait les mots de pierre et de goutte. Otez aux whigs et aux tories les dénominations politiques et religieuses, et l'orgueil, l'envie, l'avarice et l'ambition en fabriqueront d'autres. L'on ne manquera jamais de mots convenus ou créés pour distinguer ceux qui sont aux ministère de ceux qui veulent y arriver. Laissez la religion vous les fournir. On se plaint de ce que des predicateurs soient payés par l'État pour tenner, un jour sur sept, contre la poursuite des richesses, du plaisir et de la grandeur, qui occ pe tous les hommes vivants pendant les six autres jours. Mais quel est le libre penseur que cette contradiction ne chatouille? Les choses défendues ne semblentelles pas plus douces? La soie prohibée fait les délices des femmes, et le vin de contrebande celles des hommes. Augmentons les prohibitions de tout genre, pour chasser le spleen par l'attrait du défendu. Pour le peuple même, la religion n'est pas inutile; il n'y croit pas plus que les hautes classes; mais il s'en sert pour faire tenir les enfants tranquilles, et s'en amuse pendant les longues soirées d'hiver. Enfin. on prétend que cette abolition ferait disparaître les sectes religieuses, et unirait toutes les communions protestantes.

» Mais est-ce bien le christianisme qui fait des fanatiques, des fondateurs de sectes, des gens avides de se sigulariser? Nullement. Il y a dans chaque nation une portion d'enthousiasme qui a besoin de s'épancher quelque part ou de mettre tout en feu (1). C'est acheter la paix publique à bon marché, que de laisser se dechirer, pour des rites religieux, des hommes qui autrement s'attaqueraient aux lois du pays. Cette peau de mouton remplie de paille, qui leur est livrée, sauve le troupeau. Ce que les couvents font sur lo continent, où ils absorbent les natures excen-

⁽i) There is a portion of enthusiasm assigned to every nation which, if it has not proper obsects to work on bill bust out and set all in a flame.

tricues et maladives, les sectes le font chez nous, et il faudrait, à leur défaut, inventer autre chose. Ouvrez toute grande la porte à la croyance publique, il y aura toujours des gens qui se piqueront de rester dehors. Abolir le christianisme c'est peut-être faire place au papisme, car le peuple, livré à lui-même. cherchera quelque nouveau culte, et tombera dans la superstition. Toland, cet oracle des antichrétiens. est un prêtre irlandais, fils d'un prêtre irlandais: Tindal a été catholique. Enfin, si cette abolition est utile, il vaudrait mieux la remettre a la paix, nos alliés se trouvant tous, par hasard, être chrétiens. Si nous comptons, pour les remplacer, sur l'alliance des Turcs, elle est incertaine, car non-seulement ils sont attachés à leur religion, mais ils croient en Dieu, ce qui est plus qu'on ne nous demande pour conserver le nom de chrétiens. Pour conclure, le commerce ne profiterait pas, comme il l'espère, de cet acte pour l'extirpation du christianisme, et six mois après le vote, la Banque et les actions de la compagnie des Indes orientales baisseraient au moins d'un pour cent. Comme cette perte est cinquante tois trop grande pour que la sagesse du siècle juge à propos de s'y exposer dans l'intérêt du salut du christianisme, il n'y a aucune raison de s'y exposer. pour la seule satisfaction de le détruire. »

Enfin, parmi ses pensées sur la religion (1) et sur l'Eglise, nous trouvons ces passages : « Attaquer les opinions fondamentales d'une religion vraie ou fausse est un acte criminel, à moins que votre dessein avoué ne soit d'abolir entièrement cette religion. Par exemple, la fameuse doctrine de la divinité du Christ a été reque universellement par toutes les communions chrétiennes, depuis la condamnation de l'arianisme, sous Constantin et ses successeurs; les efforts des sociniens sont donc vains et inexcusables, puisqu'ils ne pourront jamais établir leurs propres croyances et ne parviendront qu'à ex-

⁽⁴⁾ Toughts on religion.

citer des doutes et des désordres dans le monde. L'absence de foi est un défaut qu'il faut cacher quand on ne peut le vaincre. La religion chrétienne. dans son origine, fut présentée aux Juiss et aux païens sans cet article de la divinité du Christ. ce qui, autant que je me le rappelle, est observé par Brasme: il dit que c'était une nourriture trop forte pour des enfants (1). Peut-être que si les missionnaires adoucissaient encore cet article aux Chinois. ils éprouveraient moins de difficulte à les convertir. et le Coran nous demontre qu'il est la plus grande pierre d'achoppement des mahometans. Mais agiter un article de foi aussi fondamental, dans un pays où le chrisuanisme est dejà établi, ne peut qu'avoir des conséquences pernicieuses pour la morale et la tranquillite publique. »

Il semblerat que Montesquieu et t voulu résumer toute la polemique religieuse de Sw. It et le fond de son argumentation ordinaire, lorsqu'il ecrivit cetto page, que le doyen de Saint-Patriq, eût signée: « Quel peut être le motif d'attaquer la religion révé-ée en Angleterre? On l'y a tellement pui gee de tout préjuge destructeur, qu'elle n'y peut faire de mal et qu'elle peut y faire au contraire une infinité de biens... En Angleterre, tout homme qui attaque la religion l'attaque sans intérêt, et quand même il aurait raison dans le fond, il ne ferait que detruire une infinite de biens pratiques pour des verités purement speculatives. »

Mais en parlant, en toute occasion, avec la mâle liberté de Montesquieu, Swift oubliait qu'il était membre et membre ambitieux de l'Eghse anglicane, Des échecs successifs le lur rappeterent. Il lut impossible aux whigs, qui désiraient se l'attacher, d'obtenir pour lui une situation lucrative et honorable. Il fut question tour à tour du secretariat de l'ambassade de Vienne, de l'évêche de Virginie, d'une

prébende de Westminster. Tout échoua, et, en 1700,

⁽¹⁾ Too strong a meat for babe.

Swift retourna en Irlande, aigri contre ses amis pulitiques et très dispose à tenter la fortune du côté de leurs adversaires. Les mêmes déceptions l'attendaient dans ce nouveau camp, mons libre encore

que le premier dans son action sur l'Eglise.

En 1710, Swift revint d'Irlande, charge par les évêmes de solliciter du ministère la suppression de cet impôt du vingtième et des premiers fruits (1), dont le clergé d'Angleterre etait delivré, que celui d'Irlande supportait encore. Il trouva les whigs dans les plus vives alarmes; ils occupaient encore quelques positions dans le ministère, mais ils chancelaient dans le pays, En poursuivant avec acharnement le docteur Sacheverell, qui avait déploré dans un sermon l'abaissement de l'autorité royale, l'influence des whigs et les périls de l'Eglise établie, ils avaient soulevé en Angleterre ce sentiment de résistance qu'y éveillent toujours les exces d'un parti, même le plus populaire. Les tories etaient portés au pouvoir par la reine et par l'opinion, et Swift allait leur tendre la main. malgré les efforts de ses anciens amis. Il écrivait, dans ce précieux journal qu'il rédigeait pour Stella : « Les whigs s'accrochent à moi comme des gens qui se noient à une branche, et tous leurs grands hommes me font de plates excuses. Il est amusant de les voir tous confesser lamentablement qu'ils m'ont maltraité. » Swift ne songeait guere à s'associer à la défaite d'un parti qu'il avait inutilement servi dans sa puissance. La défection fut eclatante. Le ier octobre, il ecrivait contre lord Godolphin, grand trésosorier, la Baguette de Sid-Hamet, et, le 4 octobre. introduit auprès de Barley, qui était avec Saint-Jean, le chef des tories, et qui touchait au pouvoir. u s'engagea à servir le ministère qu'il allait former et conduire. Le bâton du grand tresorier, disait le poëte, était devenu un serpent entre les mains de Sid-Hamet au rebours de la verge de Moise; ce bâton était attiré par les trésors cachés et par les bourses

⁽a) The payment of twentieth par and first-fruits.

pleines; il servait aussi à Sid-Hamet de ligne à pêcher, ligne merveilleuse qui prend le poisson et garde l'appat (1) (Swift l'avait éprouvé lui-meme). Une guerre sans ménagement suivit cette rupture sans dignité. Les tories avaient fondé contre une feuille whig, que rédigeaient l'évêque Burnet Addison. Steele et quelques autres, l'Examiner, rédigé par Saint-Jean, Atterbury, Prior, Du mois de novembre 1710 au mois de juin 1711, l'Examiner fut abandonné à Swift, qui y défendit énergiquement le ministère, et v déchira les whigs avec une violence devant lag elle Addison crut devoir se retirer. Dans l'Examiner et dans un grand nombre de pamphlets. vendus à bon marché, Marlborough et sa célèbre avidité (2), lord Wharton et son impiété. Walpole et sa vénalité, étaient attaqués avec une ironie intempérante: les doctrines des whigs exagérées et signalées à l'indignation publique, les maximes des tories adoucies et revêtues d'une tolérante sagesse. Il établit plusieurs fois les différences qui séparent ces deux partis, leurs reproches mutuels, « Nous les accusons, écrit-il dans le numéro 40, de vouloir détruire l'Eglise établie, et introduire à sa place le fanatisme et la liberté de penser, d'être ennemis de la monarchie, de vouloir miner la présente forme de gouvernement pour élever une république ou quelque autre établissement de leur goût sur ses ruines. D'un autre côté, leurs clameurs contre nous peuvent se résumer dans ces trois mots redoutables : le paisme, le pouvoir absolu, le prétendant (3), » Eter-

(4) He caught his fish and saved his bait.

(a) Popery, arbitrary power, and the pretender.

⁽²⁾ Désignant Mariborough sous le nom de Marcus Crassus, il hu écrivait: "Vous étes le plus riche citoyen de la république, vous n'avez pas d'enfant mûle, vos filles sont toutes mariées à de riches patriciens; vous touchez au déclin de la vie, et, malgré tout cela, vous étes profondément atteint de cet odieur et ignoble défaut de l'avarice... Je n'en citerai pour exemple que cette famcuse parre de bottes que toute l'éloqueare du monde vous décâd à peine à laisser couper, pour vous en délivrer, lorsque vous ne pouviez les garder mouillées et glacées, comme elles l'élaient, qu'un péril de votre vie. Examiner, n° 28.)

nelle tactique des partis. Certes, les whigs avaient derrière eux les ennemis de l'Eglise et de la monarchie; certes aussi les tories avaient derrière eux, et cette fois à leur tête, des amis du papisme, du pouvoir absolu et du prétendant. Mais la nation, qui maintenait l'équilibre entre les deux partis, et qui leur prétait tour à tour sa force, ne voulait ni ds l'un ni de l'autre excès, et renversait à temps ceux qui prétendaient l'y conduire. Elle s'est révoltée contre la tendance républicaine du procès de Sacheverelle, elle applaudira à la chute du ministère tory, trop ami de la France, à l'exil et à la condamnation de Bolingbroke et d'Ormond, trop disposés à fa voriser l'avénement du pretendant.

Une grande tâche était imposée par le ministère à ceux qui avaient entrepris de le servir, celle de préparer les esprits à la paix qu'il voulait conclure avec la France; et un grand secret leur était caché, celui des relations des plus importants de ses membres avec le pretendant. Dans de nombreux écrits principalement dans la Conduite des allies (1), dans les Remarques sur le traite des barrières. Swift s'efforcaji de detourner l'opinion publique d'une guerre qui durait depuis dix années et qu'il déclarait infructueuse. L'empereur, et surtout les Hollandais, profitaient seuls des défaites de la France, et l'Angleterre succombait sous d'inutiles victoires. Swift racontait l'histoire d'un duc qui, jouant à un jeu de hasard, entassait devant lui des monceaux d'or, et, tout entier au jeu, n'apercevait pas derrière lui un voleur qui, passant la main sous son bras. faisait tomber for dans son chapeau. Tout le monde voyait cet homme et le prenait pour le domestique du duc. Quand le jeu fut terminé, on le félicitait de son gain : « J'ai cru beaucoup gagner, dit-il, mais je vois que c'est peu de chose, » On l'avertit que son domestique avait emporté le reste, et il compril qu'il était volé. Voilà ce que Swift voulut faire com-

The conduct of the allies.

prendre au peuple anglais pendant qu'Harley, devanu lord Oxford (1711), Saint-Jean, devenu lord Bolingbroke (1712), conduisaient, à travers mille obstacles, ces negociations difficiles qui aboutirent, en avril 1713, au traite d'Utrecht. On sait que le traité. à peine conclu, fut attaqué avec violence : Swift, qui l'avait facilité, eut encore à le défendre. Au pamphlet de Steele, la Criss (1), il opposa cet Esprit public des unias 2), qui offensa les lords écossais. Pendant que la Chambre des communes excluait Steele pour avoir publie la Crise, les lords éconsais obligérent le ministere à offrir 300 livres au denonciateur de l'Esprit public des whigs. Nul n'ignorait que le pamphlet était de Swift, mais il ne fut ni dénonce ni poursuivi.

Cependant, ce traité, laborieusement achevé, accrut les divisions aussi bien que la confiance des tories. Maintenir l'union parmi les membres de ce ministere, qui n'étaient pas tous également fidèles à l'acte de succession à la couronne, était l'une des taches les plus actives de Swift. Déjà, dans son Avis aux membres du club d'octobre (3) Swift avait tenté de moderer l'emportement de cette fraction des tories, qui, en abusant de sa victoire, ent prematurément alarmé la nation et ébraulé le ministère. L'aunée 1714 vit éclater ces divisions, et la partie extrême du ministère en exclut les modérés. Bolingbroke et le duc d'Ormand se virent tout-puissants, Lord Oxford succomba. Presque aussitôt la reine Anne mourut. le 1er août 1714, et tout changea de face. Le parti whig revint au pouvoir avec la maison de Hanovre. L'ancien ministère fut accusé de trahison, Ormond. Bolingbroke justifierent l'accusation par leur fuite et par leur réunion avec le prétendant, tandis que lord Oxford, moins coupable, attendait son procès à la tour de Londres. Il l'attendit jusqu'en 1717, L'apaisement de la colère publique et une contestation

The Crisis.
 Public Spirit of the whigs.
 Some advice to the members of the october Club.

habilement soulevée par un de ses amis entre les deux Chambres le firent acquitter par la Chambre des lords.

La carrière politique de Swift était terminée, mais il rapportait de cette époque agitée de sa vie une conquête qui eut pu le satisfaire, s'il n'avait sans cesse désiré et souvent espéré davantage. En 1711 Harley, ravi du succès de l'Examiner, avait envoyé à Swift un billet de banque (1). Swift avait renvoyé avec indignation un aussi indigne payement de ses services. Se mettre humblement à la soide du ministère, c'était renoncer à profiter d'une facon plus utile et plus durable de sa victoire. Swift voulait un évêché, et les ministres épuisèrent vainement leur influence pour faire un éveque de l'auteur du Conte du Tonneau. Aux représentations de l'archevegna d'York et aux scrubules de la reine se joignait contre Swift l'influence de la duchesse de Somerset, qui, aimée de la reine et alliée aux whigs, s'etait attiré de Swift les sanglantes attaques de la Prophésie de Windsor (2), où elle était accusée d'avoir les cheveux rouges et d'avoir fait assassiner son mari. Les larmes de la duchesse l'emporterent sur les instances des ministres, qui n'osèrent exiger de la reine le sacrifice de ses scrupules.

Jamais, d'ailleurs, ministere n'eut moins d'influence sur le souverain que cette a iministration torie qui, à force d'avoir accusé les whirs d'enchaîner la volonté royale, se trouvait à son tour les mains liées devant les caprices de la reine. Elle tournaît contre eux leurs principes, et faillit plusieurs fois faire échouer l'œuvre difficile de la paix, en favorisant les partisans de la guerre. Le 7 décembre 1711, après avoir assisté à une séance de la Chambre des lorde, où le duc de Somerset avait parié contre le ministère et contre la paix, elle refusa le bras du fordehambellan pour prendre le sien. Les whigs triome

(1) A bank-bill

⁽²⁾ The Windsor Prophecy. — They assessine when young and poison when old — Root out these carrols...

phèrent et les ministres se crurent perdus jusqu'an 29 décembre, où la reine, rendue à leur influence, créa douze nouveaux pairs partisans de la paix. On sent combien des ministres, si peu maîtres de la reine sur les questions générales, étaient impuissants sur les questions de personnes. Swift lui-même. dans l'Examiner du 14 décembre 1710, accusant les whigs d'asservir la reine, avait écrit : « Voici leur langage habituel: Madame, je ne puis vous servir, si un tel est employé. - Je désire humblement donner ma démission si un tel reste secretaire d'Etat. -Je ne puis répondre que la Cité prête de l'argent au gouvernement (1), à moins que mylord un tel ne soit président du conseil, etc... Voilà le langage que, pendant les dernières années, les sujets tenaient à leur prince.. Cette facon de faire capituler le souverain était délà répandue de telle sorte que le moindre serviteur commencait à lever la tête et à prendre de l'importance. Il lui fallait un régiment: son fils devait être fait major, son frère percepteur; autrement, il menaçait de voter selon sa conscience (2). »

En refusant d'imposer à la reine l'élévation de Swift à l'épiscopat, les ministres devaient donc lui paraître excusables; mais il ne les excusa pas, et en 1713, après la conclusion de la paix d'Utrecht, voyant trois doyennés vacants remplis sans qu'il fût question de lui, il menaça les ministres de son départ. Le 23 avril 1713, il fut nommé au doyenné de St-Patrick, qui rapportait près de 1,000 liv. (25,000). La séparation d'Oxford et de Bolingbroke ne l'empêcha pas, l'année suivante, de rester fidèle à ses deux amis. Il priait Oxford d'obtenir pour lui une gratification de 1,000 livres pour ses frais d'installation; Oxford, toujours lent, tomba avant de l'avoir obtenue: Swift s'adressa à Bolingbroke, qui, pendant sa courte domination, obtint cette faveur jucrative. Mais la mort de la reine

⁽⁴⁾ That tey City will lend money, unless... Examiner, n. 20.) If he expected a regiment, or his son must be a major, or his brother a collector; else he threatened to vote according to his conscience. (Id., id.)

et la fuite du ministre rendirent inutile la persévérante activité du doven.

Swift se retrouva donc dans cette « terre d'exil, » et bien que sa condition y fût très supportable, la perte de toute influence politique, la nécessité de renoncer à toute ambition, l'éloignement offensant que lui montrait la population protestante, animée contre les tories et contre les Stuarts, rendirent très pénibles les premiers moments de sa chute. Il réfléchit amèrement sur sa destinée, et comprit que son génie avait nui à sa fortune. On ne peut lire sans émotion ce court Essai sur la destinée des gens d'Eglise (1), où il montre, avec tant d'esprit et tant d'amertume, le succès assuré de la médiocrité servile et universellement bienveillante de Corusodes et l'abaissement d'Eugenio, opprimé par son talent. Il voulut renoncer à tout effort d'esprit et s'accoutumer à son sort, « Je ne lis et je n'écris que des bagatelles, écrivait-il à Gay; le cheval, le sommeil et la promenade me prennent dix-huit heures sur vingt-quatre. »

D'autres soucis l'assaillaient en Irlande, et son cœur, sa conscience, son honneur y subissaient de perpétuelles épreuves. Il revenait auprès de Stella, la pensée remplie d'une autre femme, de miss van Homrigh, qui eut à souffrir tout ce que Stella avait souffert, mais qui en souffrit moins longtemps. C'est en 1710, que Swift connut à Londres madame van Homrigh, veuve d'un marchand d'Amsterdam, et dirigea les études de l'ainée de ses deux filles. Le charme qui avait entraîné Stella vers son maître agit avec autant de force sur l'esprit élevé, sur le cœur aimant de miss van Homrigh. Au commencement de 1712, elle avoua son amour à Swift et lui offrit sa main. Il n'est pas douteux que Swift l'aimait: mais rompre avec Stella et épouser miss van Romrigh était au-dessus de ses forces ; il voyait sussi dans cette action la ruine de sa réputation et une

M) An Resay on the fates of Clergymen.

Prise offerte aux sévères jugements du monde. Dans ce poëme de Cadenus et Vanessa, plein de tristes beautés, ou il exhorte Vanessa à une sorte d'amour platonique, lui offrant, dit-il, « un perpétuel délice d'esprit, appuyé sur la vertu, plus durable que les séductions de l'amour, et qui échauffe sans brûler: » dans ce poëme, où l'on a vu un aveu d'intimité à travers ce passage équivoque: « Mais quel succès Vanessa a-t-elle remporté? Est-elle restée, pour plaire à son adorateur, dans ces hautes régions romanesques, ou descend-il pour elle à agir avec une an moins séraphique, ou pour tout concilier, associent-ils les livres et l'amour? On ne le dira jamais au genre humain, et la muse qui le sait ne le dévoilera pas: » dans ce poëme, il donne à l'infortunée Vanessa, à défaut de la plus forte raison qui lui fasse refuser sa main (son engagement avec Stella), cette autre raison puissante aussi sur son esprit : « Que dira le monde ?... La ville jugera qu'il a trompé par des paroles magiques la jeune fille sans défense ; tous les fats en riront, et diront que les savants ne valent pas mieux que les autres hommes... Quel soin paternel de cette jeune fille! cinq mille guinées dans sa bourse, le docteur aurait pu imaginer pis (1). »

En 1714, la mère de miss Homrigh mourut; elle accourat en Irlande avec sa sœur, et le supplice mérité de Swift commença. Il n'eut jamais le courage de lui enlever tout espoir, et le désespéra lentement par une froideur inexplicable pour elle, par les brusques changements de son kumeur. Il restait souvent longtemps sans aller la voir, et les lettres de Vanessa nous apprennent combien ses visites étaient souvent cruelles: « Je vous prie de me voir et de me parler avec douceur, car vous ne coodamneriez personne à souffir ce que j'endure; puissiez-vous seulement le savoir. Je vous écris cela, parce que je ne saurais vous le dire si je vous voyais: car.

(i) Five thousand guineas in hor purse.
The doctor might have fancied worse

lorsque je commence à me plaindre, vous vous fachez, et il v a alors, dans vos regards quelque chose de terrible qui m'impose silence, » De son côté, Stella se sentant une rivale sans la connaître, se mourait. et en 1716, Swift, vaincu par sa douleur, l'epousa secrétement. Sans oser avouer cette union à Vanessa, il se conduisit de tolle sorte avec elle, qu'elle se retira à Cellbridge, pres de Dublin, toujours aimante, toujours elfravée et arcablee de la conduite de Swift. Elle lui écrivait en 1720 : a Dix mortelles semaines se sont écoulées depuis que je vous ai vu, et pas une lettre... Vous voulez, à force de rigueur, me détacher de vous... Je vous conjure, par Dien même, de me dire ce qui a pu causer l'extrême changement que je trouve en vous. » Cependant, elle eut encore, à Cellbridge quelques jours heureux. On montrait, longtemps après cette funeste histoire, le berceau entouré de fleurs et rafraichi par un ruisseau, où Swift et Vanessa venaient souvent s'asseoir avec des livres et passaient de longues heures, toujours trop courtes pour l'amante délaissée. Swift l'encourageait dans ses lettres à vivre au jour le jour, et à ne rien désiror au delà du présent. « Les sages de tons les temps (5 juillet 1721) ont pensé que la meilleure méthode est de prendre les minutes comme elles volent et de faire un plaisir de toute action innocente ... Ecrivez-moi gaiement, sans plaintes et sans prieres. autrement Cadenus les aura et vous punira.» Un an plus tard (13 juillet 1722), il écrivait : « Montez à cheval, faites-vous suivre de doux domestiques, et allez voir vos voisins, les plus petits de preference: il v a du plaisir à être respecté, et vous le pouvez toujours par votre esprit et votre fortune. La meilleure méthode que je connaisse en cette vie, est de prendre son cafe quand on peut, et de s'en passer gaiement quand on ne le peut pas; tant que vous aurez le spleen, vous pouvez être sûre que je vous prêcherai. » Il n'eut pas à lui faire longtemps ces injustes et inutiles reproches. Avant la fin de cette année même, Vanessa, qui avait perdu sa sœur, et qui était fivrée, sans consolation, au sentiment de son abandon, se décida à chercher le véritable secret de la conduite de Swift. Elle écrivit à Stella et lui demanda la vérité. Celle-ci répondit à son infortunée rivale qu'elle était la femme de Swift, et elle envoya à ce dernier la lettre de Vanessa en quittant Dublin. Aussitot Swift partit avec cette lettre pour Cellbridge. entra chez Vanessa, jeta cette lettre sur la table et sortit sans lui dire un seul mot. Il ne revit plus celle qu'il avait frappée de ce coup mortel. Trois semaines après, elle mourait, révoquant le testament qu'elle avait fait en faveur de Swift, et léguant une partie de sa fortune au docteur Berkeley. Swift alla errer deux mois dans le sud de l'Irlande, laissant ses amis dans l'inquietude, et revint à Dublin, où de nouvelles luttes politiques et des efforts suprêmes d'ambition devaient effacer pour un temps, de son esprit, l'image vengeresse de Vanessa.

L'accablement où Swift avait langui pendant les premières années de son exil en Irlande ne pouvait durer toujours. L'état déplorable de ce pays, l'oppression politique et industrielle de ces populations misérables. l'indignerent et lui offrirent une nouvelle occasion de jouer un grand rôle dans le monde. Dès 1720, son court pamphlet, exhortant l'Irlande à ne consommer que ses produits manufacturiers, à l'exclusion de ceux de l'Angleterre (1), avait excité l'esprit public et évenle les inquietudes de l'auministration anglaise. Swift affirmait que l'état des Irlandais était devenu pire que celui des paysans de France, des serfs d'Allemagne et de Pologne. « Quiconque, disait-il, voyage dans ce pays et y considere l'aspect de la nature, l'aspect, l'exterieur et les habitations des hommes, ne se croira pas dans une contrée où la loi, la religion, où la plus vulgaire humanité soient respectees, » L'imprimeur de cet écrit fut accusé, Withshed, chief-justice, retint le jury onze heures et le renvoya neuf fois dans le lieu de ses

⁽⁴⁾ A proposal for the universal use of Irish manufacture.

délibérations, sans obtenir la condamnation désirée, In désespéra de l'accusation et la poursuite fut abandonnée.

Swift connaissait maintenant l'Irlande et savait quel point d'appui on pouvait trouver date ses souffrances et dans ses passions. Quatre ans après cette tentative, il saisissait, avec une audace inouïe et un art admirable, l'occasion de la soulever tout entière. La monnaie de cuivre faisait défaut en Irlande, et le petit commerce s'y faisait en bons représentant des fractions de shelling et échangeables. Parmi les diverses offres faites au gouvernement anglais, celle de William Wood, déjà fermier de toutes les mines de la couronne, parut la plus avantageuse. Une patente lui fut accordée pour frapper 108,000 livres st. de monnaie de cuivre et pour les écouler en Irlande dans l'espace de quatorze ans. Il était aisé de rendre difficile l'exécution d'une mesure si simple et si nécessaire. La jalousie du Parlement d'Irlande, qui n'avait pas été consulté, la défiance naturelle des populations pour toute monnaie nouvelle, et surtout pour une monnaie venant d'Angleterre, offraient les éléments d'une résistance que le talent pouvait rendre insurmontable. Les deux Chambres du Parlement d'Irlande avaient commencé contre cette mesure une opposition peu redoutable en elle-même; grace à Swift, elle allait devenir invinrible

Avec sa merveilleuse facilité à prendre tous les rôles et à les jouer au naturel, Swift se fit drapier (1) pour être mieux entendu des commerçants et du peuple, et jamais la crédulité pepulaire, la peur, l'intérêt n'ont été mis en œuvre avec plus de chaleur et d'habileté que dans ces célèbres Letires, « Ce que je vais vous dire est apres votre devoir envers Dieu et le soin de votre salut, du plus grand intérêt pour vous et pour vos enfants; votre pain, votre

⁽¹⁾ En anglais draper, mais Swift écrivait drapier. — The Drapier's Letters.

habillement, toutes les nécessités de la vie en dépendent, Je vous supplie donc comme hommes. comme chrétiens, comme pères, comme amis de votre pays, de lire cette feuille avec la plus grande attention, ou de vous la faire lire par d'autres; et afin que vous le puissiez faire à moins de frais, i'ai ordonné à l'imprimeur de le vendre au plus bas prix. Après ce debut admirable, il transforme audacieusement Wood en un aventurier, et déclare que la valeur intrinseque de sa monnaie ne vaut pas un huitième de sa valeur nominale. Il affirme encore que Wood depassera l'emission fixée par sa patente, qu'il remplacera tout l'or et tout l'argent de l'Irlande par sa fausse monnaie. Mais Wood est appuyé par les Anglais, il veut imposer cette monnaie; il la fera donner en solde à l'armée, et alors il croira son affaire faite, « et ce sera pour vous, dit Swift, une grande difficulté, car le soldat lra offrir cette monnaie au marché et au cabaret, et si on la refuse, il menacera de tout ravager, de battre le boucher et la cabaretière et prendra les marchandises en vous jetant la pièce fausse Voici alors ce qu'il suffira de faire. Que le boutiquier, que le marchand de comestibles, que tout autre commercant demande dix fois la valeur de sa marchandise, si on veut le payer en monnaie de Wood. Par exemple, 20 deniers pour un quart d'ale (au tieu de 2) (1), etc... Pour moi, qui ai une bonne boutique pleine de drap, j'échangerai avec mes voisins marchandises pour marchandises plutôt que de prendre le mauvais cuivre de M. Wood... Nos mendiants memes seront ruinés par son projet: leur donner un demi-penny, cela apaise leur soif ou les aide à remplir leur ventre; mais leur donner un dem -penny qui vaut le douzième d'un demi-penny. c'est comme si j'ôtais trois épingles de ma manche pour les leur donner... En un mot, ce demi-penny

⁽⁴⁾ For example, 20 d. of that money for a quart of ale, and so in all things else

c'est « la chose maudite » que, selon l'Ecriture, « 1 est interdit aux enfants d'Israel de toucher.

Encouragé par le succès de cette premiere lettre, il a cté plus hardi dans la seconde. Mais la monnaie de Wood a été essayée, disait-on, « J'ai entendu parler d'un homme, dit Swift, qui, voulant vendre sa maison, portait un morceau de brique dans sa poche et le montrait comme échantillon pour encourager les acheteurs. » Mais, disait-on encore, la monnaie de Wood ne passe que comme appoint: on ne peut en offrir plus de 5 deniers et demi à la fois (1), a Bon bieu! s'écrie Swift, quels sont les conseillers de ce misérable? que sont ses soutiens, ses complices, ses excitateurs? ses associes? M. Wood m'obligerait à recevoir 5 deniers et demi de son cuivre dans chaque payement ; et moi je brûlerai la cervelle à M. Wood et à ses agents comme à des voleurs de grands chemins, s'ils osent m'obliger à recevoir un liard de leur monnaie sur un payement de 100 liv. (2).

» Il n'v a point de dommage pour l'honneur à se soumettre à un lion; mais quel est l'être à figure humaine our se laissera manger vivant par un rat? Cet homme a mis une taxe de 17 sh. par livre sur le peuple d'Irlande, une taxe qui frappe non-seulement les terres, mais l'intérêt de l'argent, les marchandises, les manufactures, le salaire des manœuvres, des domestiques... Boutiquiers, prenez garde à ous (3). Si le fameux Hampden aima mieux aller en prison que de payer quelques shellings au roi Charles Ier sans l'autorisation du Parlement, j'aime mieux être pendu que de payer sur tout mon bien une taxe de 17 sh. par liv. selon le bon plaisir du vénérable M. Wood, a

Oue pouvait la raison contre ces éloquents men-

⁽i) La pièce de six pence est en argent.
(2) I will shoot Mr. Wood and his deputies through the head like highwaymen or housebreakers, if they dare to force one farthing of their coin on me in the payment of 100 L. 3) Shopkeepers, look to yourselves.

songes? En vain le gouvernement fit-il publier l'excellent Rapport des Lords du conseil privé sur l'affaire de Wood (1), réfutation plus que suffisante des Lettres du Drapier. On avait, disait ce rapport, engagé le Parlement d'Irlande, et en général les oppo-sants su privilége de Wood, à porter devant le comité leurs arguments et leurs griefs Après l'universelle d'ameur de l'Irlande, personne n'avait osé comparaitre pour une pareille cause, quoique le gouvernement offrit les frais du voyage et les indemnités des témoins. Devant ce silence, le comité fit son enquête. L'essai de la monnaie déjà frappée fut largement faite par sir Isaac Newton, sir Southwell et J. Scrope: l'épreuve avait été décisive et le contrôle devait être permanent: la monnaie de Wood était plutôt supérleure qu'inférieure à la monnaie anglaise et aux stipulations de sa patente, que Newton avait rédigée. Le droit du gouvernement d'assurer l'exactitude d'un contrat fait selon la loi était parfaitement établi; et cependant, avec une sagesse vraiment anglaise, le conseil privé, considérant que Wood n'avait encore frappé que 17,000 livres de sa monnaie, et n'avait encore préparé du cuivre que pour 23,000 livres, proposait de limiter l'émission de cette monnaie à 40,000 liv., et cette concession une fois faite, d'assurer l'exécution de la loi. Cela même allait être impossible.

Swift, dans une troisième lettre, excita l'indignation de la noblesse d'Irlande contre le ton dominateur du conseil privé :« Appeler clameur (2) les adresses des deux Chambres du Parlement d'Irlande; si l'on parlait dans ce style au Parlement d'Angleterre, je voudrais savoir combien de mises en accusations en seraient la suite. » Sans s'inqueter de répondre au conseil, Swift continue d'afirmer, sur l'autorité « d'une personne très habile », que la monnaie de

⁽⁴⁾ The Report of the committee of the Lords of his Majesty most honourable privy council, in relation to Mr. Wood's half peace and farthings.

(3) A Eurevesal clamour,

Wood est de mauvais aloi, et à déplorer l'asservissement de la nation livrée à un voleur, « Il est inntile d'argumenter plus longtemps. Sa Majesté, selon la loi, a laissé le champ libre à Wood et au royaume d'Irlande. Wood peut offrir sa monnaie, et nous avons pour la refuser, la loi, la raison, la liberté et la nécessité. Je sens bien que la tâche que j'ai entreprise demanderait une meilleure plume, mais quand une maison est attaquée par des voleurs, il arrive souvent que c'est le plus faible de la famille qui court le premier fermer et soutenir la porte.... Hors d'état de porter l'armure de Saul, j'aime mieux attaquer ce Philistin incirconcis (1), ce Wood, avec ma pierre et ma fronde, ce Goliath, qui était, comme M. Wood, tout couvert de bronze et defiait les armées du Dieu vivant. Les conditions de Goliath pour son combat sont celles que nous fait M. Wood : « S'il " nous vainc, nous serons tous ses serviteurs, " Mais s'il arrive que je triomphe de lui, je renonce à l'avantage que me fait cette condition; il ne sera jamais mon serviteur; je ne creis pas bon de lui confier la boutique d'aucun honnête homme. »

Cependant le gouvernement anglais persistait. Le duc de Grafiton fut remptacé dans le gouvernement de l'Irlande par lord Carteret, muni d'instructions plus sévères. La quatrième lettre du drapier elevait le débat jusqu'aux proportions d'une lutte entre l'Irlande et l'Angleterre, limitait le pouvoir royal, prêtait à Wood l'odieuse vanterie de réduire les Irlandais à « manger leurs sabots (2)», et absolvait Walpole de toute complicité, par ce paragraphe à double entente: « Je demontre, an delà de toute contradiction, que M. Walpole est contre le projet Wood et ami de l'Irlande par cet unique et invincible argument. L'opinion universelle est que c'est un homme sage, un ministre habile, cherchant le véritable in-

⁽¹⁾ This uncircumcised Philistène.

⁽²⁾ That we must either take those halfpence, or eat our are-

térêt du roi dans toutes ses actions, au-dessus da toute corruption par son intégrité, et de toute tentation par sa fortune. » Exclu de la Chambre des communes le 17 juin 1711, pour concussion notoire dans l'administration de la guerre, rentré en 1712 dans la vie publique, devenu le chef du gouvernement de Georges Ist, dissamant ceux qu'il ne pouvait pas acheter en les faisant passer pour vendus. Walpole supporta impatiemment le crue éloge de Swift: 300 livres furent inutilement offertes par une proclamation au dénonciateur de l'auteur de la quatrième lettre du drapier, parfaitement connu de tout le monde. Il failut se contenter de poursuivre l'imprimeur, et Swift vint lui-même reprocher à Carteret cette poursuite contre un honnête commercant, ami de son pays, lui demandant s'il espérait une statue de cuivre pour ce service rendu à Wood (1):

> Res dura et regni novitas me talia cogunt Moliri...

répondit spirituellement Carteret. Non-seulement le grand jury refusa de mettre l'imprimeur en accusation, mais il rédigea une violente remontrance contre le projet de Wood. Le gouvernement se sentit vaincu, résilia le contrat conclu avec Wood, et lui paya une indemnité considérable. Swift avait fait reculer de treize années l'emission indispensable d'une monnaie de cuivre en Irlande, mais il était apparu de nouveau sur la scène, plus important et plus redouté que jamais.

En 1726, il alla jouir de son triomphe à Londres, et eut avec Walpole une entrevue qui fit rorire à un marché entre l'homme d'Etat et l'écrivain qui venait de prouver ce que valait son influence. Malgré la bienveillance affectée de sir Walpole et l'éloge compromettant qu'il faisait de Swift dans le monde, celui-ci, ne devenant pas évêque et ne pouvant même

⁽i) En français b is.

réussir à échanger son doyenné de Saint-Patrick contre une position équivalente en Angleterre, donna peu de prise à cette accusation. En même temps des relations étroites et Swift nous entretint grandes espérances du côté du futnr roi d'Angletarre. Le prince de Galles, sa femme Caroline, sa favorite miss Howard, attirerent Swift dans leur petite cour et lui firent un accueil qui semblait devoir réparer toutes les déceptions antérieures du doyen de Saint Patrick. Mais, au milieu de ces succès et de ces familiarités royales, Swift fut respelé en Irlande par les tristes nouvelles de la sante de Stella. Elle approchait de sa fin et ne voulait pas mourir loin de lui; elle espérait mourir publiquement sa femme. Swift revint en Irlande au mois d'août 1726. et y fut recu avec plus d'acclamations et d'honneurs que n'en eût obtenu le souverain. Au commencement du mois de novembre. Gulliver eclatait à Londres (1).

« Il y a environ dix jours, écrivait Gay à Swift, le 17 novembre 1726 fut publié ici un livre sur les vovages d'un certain Gulliver, qui depuis fait l'entretien de toute la ville : toute l'édition fut vendue en une semaine, et rien n'est plus divertissant que d'entendre les opinions différentes de tout le monde sur ce livre, que tout le monde cependant s'accorde à goûter au dernier point. On dit généralement que vous en êtes l'auteur, mais le libraire déclare qu'il ne sait pas de quelle main il l'a reçu. Du haut en bas de la société, tout le monde le lit, du cabinet des ministres jusqu'à la chambre de la nourrice. Vous vovez qu'on ne vous fait pas injure en vous l'attribuent. S'il est de vous, vous avez désobligé deux ou trois de vos meilleurs amis, en ne leur donnant pas le moindre soupcon. Peut-être quependant tout ce temps, je vous parle d'un livre que

⁽⁴⁾ Travels into several remote nations of the world, by Lemuel Gulliver, first a surgeon and then a captain of several shipsin four parts.

rous n'avez jamais vu, et qui n'a pas encore touché l'Irlande. S'il en est ainsi, je crois que ce que j'en ait dit suffit pour vous donner l'envie de le lire et

que vous me prierez de vous l'envoyer. »

a... Gulliver ira aussi loin que John Bunyan, » lui écrivait Arbuthnot. Pope félicitait Swift sans détour : « Je prédis, écrivait-il, que ce livre fera désormais l'admiration de tous les hommes. » Swift tvi-même avait le sentiment de la grandeur de son reuvre, lorsqu'au mois d'août 1727, répondant à une lettre où l'abbé Desfontaines s'excusait d'avoir altéré Gulliver pour le rapprocher du goût de la France, il écrivait au timide traducteur : « Si les livres du sieur Gulliver ne sont calculés que pour les îles Britanniques, ce voyageur doit passer pour un très pitoyable écrivain. Les mêmes vices et les mêmes folies règnent partout, du moins dans tous les pays civilisés d'Europe; et l'auteur qui n'écrit que pour une ville, une province, un royaume ou même un siècle, mérite si peu d'être traduit qu'il ne mérite pas d'être lu. Les partisans de ce Gulliver, qui ne laissent pas que d'être en fort grand nombre chez nous, soutiennent que son livre durera autant que notre langue, parce qu'il ne tire pas son mérite de certaines modes ou manières de penser et de dire, mais d'une suite d'observations sur les imperfections, les folies et les vices de l'homme »

C'est à l'homme, en effet, qu'en veut Gulliver et à tout ce que l'on voit de plus excellent en lui-même et dans le monde ou il domine. La politique, rabaisée, dans le voyage de Lilliput, aux débats d'une fourmilière, disparaît devant la calme sagesse des habitants de Brobdingnag et de ce roi philosophequi, prenant dans sa main et ceressant doucement le panégyriste éloquent des institutions et des mœurs de l'Angleterre, lui dit sans émotion que, d'après ses propres peintures, « la plupart de ses compatriotes sont la plus permicieuse vermine à qui fa nature ait jamais permis de ramper sur la surface de la terre. Laputa est le théâtre décourageant et ridicule de

nos sciences, de nos inventions, de nos efforts pour rendre le séjour de la terre plus supportable et abaisse les plus nobles occupations de l'esprit humain. Mais l'île des Houyhnhums est l'abime où l'humanité s'engloutit tout entière; les arts, les lois, les mœurs. la religion, la raison même, tout succombe; la beauté s'avilit, l'amour fait horreur, et, après cette universelle dégradation de tout se qui peut occuper, charmer, elever l'homme sur la terre, on n'est plus surpris de voir le voyageur, qui est rejeté parmi le genre humain, au sortir d'une telle épreuve, se voiler la face et refuser de voir des hommes.

L'art profond de Swift pour prendre et soutenir un personnage apparaît ici consommé et arrivé à sa dernière perfection. L'astrologue Bickerstaff, qui, en 1708, prédisait comme « une bagatelle » (1) la mort de son rival Partridge, et soutenait, au point d'embarrasser le vivant lui-même, que sa prédiction s'était accomplie: le valet-secrétaire de Prior, qui, en 1713. racontait avec tant de naturel le voyage de Prior en France et ses entretiens avec madame de Maintenon (2): le drapier, enfin, qui voulait échanger marchandises contre marchandises et qui n'eût pas voulu de Wood pour garcon de boutique : tous ces êtres imaginaires si vivants et si réels, le cédent encore au parfait naturel et à la véracité ingénue de Gulliver. Le monde où il nous conduit est hors du nôtre, mais c'est un monde animé où nous nous sentons mou-

(2) A new journey to Paris, together with some secret transactions between the French kind and an English gentleman, by the

sieur du Baudrier, translated from the French.

⁽⁴⁾ My first prediction is a trifle, yet I will mention it to show how ignorant those soltish pretenders to astrology are in their own concerns; it relates to Partridge the almanack-maker. I have consulted the star of his nativity by my own rules, and find how lillin failibly die upon the 29th of march next, about eleven at night of a raging fever; therefore I salvise him to consider of it and settl his affairs in time. Predictions for the year 1708).—
Et peu après il publia: The accomplishment of the first of Mr Bickerstaff's predictions, being an account of the death of Mr Partridge the almanack-maker, etc...

voir et respirer. C'est une autre vie que la nôtre c'est encore la vie. En un mot, la raison nous défend seule contre des récits auxquels l'imagination se rend sans efforts, et, selon le langage des philosophes, c'est à priort que nous refusons d'y croire.

Nos miseres mêmes, qui sont le fonds de ce livre, y sont moins exagérées que séparées de tout ce qui, dans le monde, les atténue au point de les faire parfois oublier. Ce que Lucrèce appelle le Postscenta vitæ, voila le théâtre où Swift nous conduit et nous enferme, et la vue prolongée de cette moitié de la réalité nous remplit d'horreur et de pitié sur nousmêmes. C'est en ce sens qu'une de ces filles d'honneur, si maltraitées par Swift, se plaignant de cet avilissement de la femme et de l'amour, a pu dire « qu'il était impie de déprécier ainsi les œuvres

o du Créateur. »

Swift revint en Angleterre en 1727. Toujours désireux de s'y établir et d'échanger son doyenné, il avait cependant rompu ouvertement avec Walpole. qui, traité froidement par le prince de Galles, semblait disgracié d'avance à l'avénement du nouveau souverain. Aussi lorsque la mort de George Ier (11 juin 1727) fut annoncée à Londres, les amis de Swift l'exhorterent à y attendre les bienfaits du règne qui commencait. Il avait été question d'une union des whigs et des tories contre Walpole; le prince y semblait disposé, et c'est ce que Swift avait indiqué en donnant à l'héritier du trône de Lilliput un talon haut et un bas talon. Mais Walpole fut plus puissant sous George II que sous George Ier. Le roi d'Angleterre, sa femme, sa maîtresse, oublièrent parfaitement le bon accuell que Swift avait reçu du prince de Galles, et ce fut la dernière déception du doyen de Saint-Patrick. Il avait écrit à Pope en 1726 : « Aller en Angleterre serait une chose excellente, si elle n'était toujours accompagnée de cette vilaine circonstance qu'il faut retourner en Irlande, » Il retourna dans cette terre d'exil, en 1727, pour n'en plus sortir.

En 1728 Stella mourut. Les deux récits qui nous

sont laissés de sa mort sont tous deux aussi déchirants et aussi accablants l'un que l'autre pour la mémoire de Swift, Que, selon Sheridan, Swift, supplié par cette mourante de la déclarer publiquement sa femme, soit sorti sans rien dire et ne l'ait plus revue, que, selon madame Whiteaway, il ait fini par céder, et qu'elle ait répondu : all est trop tard, swift n'en reste pas moins chargé de la plus cruelle et de la plus inexplicable conduite.

Cette mort, le livrant tout à fait à lui-même, augmenta sa disposition à la folie et assombrit encore à ses yeux l'aspect des choses humaines. Deux années après, il écrivait ces petits poèmes de la Toilette d'une Dame (1°, de Cassinus et Peter, de Strephon et Chloé, qui ne sont qu'un triste développe

ment de ces vers de Lucrèce :

Rt miseram tetris se suffit odoribus ipsa Quam famulæ longe fugitent furtimque cachinnant.

Rien ne serait plus propre que cette tendance de-Swift, dans les dernières de ses œuvres, à confirmer l'opinion d'une infirmité naturelle, qui aurait aigri son esprit et qui l'aurait attré vers les images les plus capables d'émousser ses regrets et de l'en consoler.

Quelques éclairs traversaient encore cette intelligence, qui bientôt allait complétement s'obscurcir. La famille royale et Walpole furent impitoyablement raillés dans cette Rapsodie sar la poésie 2 qui est été poursuivie si les jurisconsultes ne l'eussent jugée inattaquable. La verve de Swift s'épanche encore dans cette brillante satire, écrite sur sa propre mort (3): amer développement de cette maxime de la Rochefoucault: « Dans l'adversité de nos meilleure amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplait pas. » Il met en scène, avec une viva-

⁽¹⁾ The Lady's Dressing room.

² On poetry a Rhapsedy.
3 On the death of Dr. Swift.

cité admirable, ses amis, ses ennemis, les indifférents parlant sur sa mort, et jamais comédie n'eut plus de vraisemblance ni une plus sombre gaieté. Jusqu'au bout enfin, il s'indigna des atteintes portées par le Pariement d'Irlande aux intérêts de l'Eglise, et une série de pièces satiriques atteste son inutile ressentiment,

Vers 1736, il se sentit, avec désespoir, survivre à sa raison; il ne la recouvra plus qu'à de rares intervalles. Il se brouillait et se réconciliait sans cesse avec ceux qui l'entouraient, et perdait par degrés, avec le commerce du monde, les consolations qui se tirent de la mémoire et de la pensée. Cette longue agonie, dont ses meilleurs amis souhaitaient la fin, se prolongea jusqu'au 19 octobre 1745. Il consacrait, par son testament, toute sa fortune à la fondation d'un hôpital pour les aliénés et les idiots. Il fut enterré dans la cathédrale de Saint-Patrick, et sur une plaque de marbre noir fut gravée cette inscription, qu'il avait lui-même composée:

JONATHAN SWIFT S. T. P.
HUJUS ECCLESIÆ CATHEDRALIS
DECANI
UBI SÆVA INDIGNATIO
ULTERIUS COR LACERARE NEQUIT;
ABI VIATOR
ET IMITARE SI POTERIS.

HIC DEPOSITUM EST CORPUS

STRENUM PRO VIRILI LIBERTATIS VINDICEM OBHT ANNO (1745) MENSIS (OCTOBRIS) DIE (19) ÆTATIS ANNO (78)

Si l'homme ne vivait que pour lui-même, et s'il fallait juger toutes ses actions qu'il en tire, le passage de Swift en ce monde ne serait qu'une rigueur inutile de la destinée, et ce serait à bon droit qu'il demandait compte au ciel de cette existence, qui avait commencé dans les dégoûts, langui dans les déceptions, et qui devait finir dans les tortures. Et nous ne connaissons qu'une partie de ses épreuves; nous comptons aisément ce que le neveu négligé de Godwin, ce que l'ami mal récompensé d'Oxford, ce que le courtisan trahi du prince de Galles, a enduré d'humiliations et nourri de ressentiments; mais nous ne saurons jamais ce qu'a souffert, par un juste retour, le meurtrier de Vanessa, l'indigne époux de Stella, ni quels fantômes l'ont hanté pendant dix années de folie.

C'est de plus haut qu'il faut juger de telles existences, puisqu'elles laissent des traces qui intéressent le genre humain. Ni la vie de Swift ni ses douleurs ne nous sont inutiles, car ce n'est que d'un tel homme et que d'une telle vie que Gulliver pou-

vait sortir.

Le monde et la vie humaine peuvent être envisagés de deux façons bien différentes, et il n'est guère d'homme qui ne les ait considérés tour à tour sous deux aspects. Prendre au sérieux le monde et les grandeurs du monde, la vie et les occupations de la vie, la science, la politique, les passions, les plaisirs; se plaire dans cette melée, désirer et craindre avec emportement, voilà un des penchants de l'âme humaine, une des habitudes de sa pensée, et le mouvement perpétuel du monde en découle. Mais les maux de la vie, le sentiment de sa brièveté, des échecs irréparables, parfois un penchant naturel de l'âme, donnent, pour nous, au monde et à la vie une tout autre figure. Nous n'en voyons plus que les misères, et, par une contemplation assidue de l'indignité de l'objet de nos poursuites, nous aspirons à nous en détacher. Qui ne sait alors que nous allons chercher du secours auprès de ceux qui ont éprouvé le même sentiment, et qui l'ont communiqué d'une facon durable au genre humain. Nous

nous mettons en quête de ces asiles qui dominent le monde et qui en delivrent:

Edita doctrina sapientum templa serena.

Il en est de plusieurs sortes. Une vue complète de la nature, de ses lois, de son tranquille et immense empire, réduit à leur juste valeur les agitations du monde sans les avilir, par le seul rapprochement de leur mobile petitesse et de l'ensemble des choses. On s'élève vers un autre de ceasiles par la certitude d'une vie meilleure et infinie. qui réduit celle d'ici-bas à une courte épreuve, indigne de nous intéresser outre mesure, indigne surtout de nous plaire. « Et comment, dit l'Imitations de Jésus-Christ, peut-on aimer une vie remplie do tant d'amertumes, sujette à tant de calamités et de misères ?.... Mon âme, repose-toi toujours dans le Seigneur, par-dessus toutes choses et en toutes choses, parce qu'il est le repos éternel de saints (1). » Mais une ame ulcérée et incapable de ces pensées pacifiques cherche le détachement du monde dans cet autre asile où on le méprise pour lui-même, sans avoir besoin de contempler, pour l'al'avilir, quelque chose de plus grand ou de meilleur que lui. Ce mépris, plus complet, plus profond que les autres, puisqu'il enveloppe les idées mêmes qui servent de fondement aux autres, ce mépris amer et désespéré a aussi sa grandeur et son triste repos. C'est lui qui perce par intervalle dans Candide, et qui s'y déguise sous tant d'images legères; il éclate librement dans Gulliver; il y a toute sa force, parce qu'il part d'un cœur déchiré aussi bien que d'un esprit sceptique, parce que ce contempteur de l'humanité doit être compté parmi les plus malheureux des hommes.

PRÉVOST-PARADOL.

(4) Imitation de Jésus Christ, III. 20, 21.

VOYAGES DE GULLIVER

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGE A LILLIPUT

I. — L'auteur rend un compte succinct des premiers motifs qui le portèrent à voyager. — Il fait naufrage et se sauve à la nage dans le pays de L'illiput. — On l'enchaine et on le conduit en cet état plus avant dans les terres.

Mon père, dont le bien, situé dans la province de Nottingham, était médiocre, avait cinq fils: j'étais le troisième, et il m'envoya au collége d'Emmanuel, à Cambridge, à l'âge de quatorze ans. J'y derneurai trois années, que j'employai utilement. Mais la dépense de mon entretien au collége étant trop grande, on me mit en apprentissage sous M. Jacques Bates, fameux chirurgien à Londres, chez qui je demearai quatre ans. Mon père m'envoyant de temps en temps quelques petites

sommes d'argent, je les employai à apprendre le pilotage et les autres parties des mathématiques les plus nécessaires à ceux qui forment le dessein de voyager sur mer, ce que je prévoyais être ma destinée. Ayant quitté M. Bates, je retournai chez mon père; et, tant de lui que de mon oncle Jean et de quelques autres parents, je tirai la somme de quarante livres sterling par an pour me soutenir à Leyde. Je m'y rendis et m'y appliquai à l'étude de la médecine pendant deux ans et sept mois, persuadé qu'elle me serait un jour très utile dans mes voyages.

Bientôt après mon retour de Leyde, j'eus, la recommandation de mon bon maître, M. Bates, l'emploi de chirurgien sur l'Hirondelle, où je restai trois ans et demi, sous le capitaine Abraham Panell, commandant. Je fis pendant ce temps-là des voyages au Levant et ailleurs. A mon retour, je résolus de m'établir à Londres. M. Bates m'encouragea à prendre ce parti, et me recommanda à ses malades. Je louai un appartement dans un petit hôtel situé dans le quartier appelé Old-Jewry, et bientôt après j'épousai mademoiselle Marie gurton, seconde fille de M. Edouard Burton, marchand dans la rue de Newgate, laquelle m'apporta quatre cents livres sterling en mariage.

Mais mon cher maître, M. Bates, étant mort deux ans après, et n'ayant plus de protecteur, ma pratique commença à diminuer. Ma conscience ne me permettait pas d'imiter la conduite de la plupart des chirurgiens, dont la science est trop semblable à celle des procu-

reurs : c'est pourquoi, après avoir consulté ma femme et quelques autres de mes intimes amis, je pris la résolution de faire encore un voyage de mer. Je fus chirurgien successive ment dans deux vaisseaux; et plusieurs autres voyages que je fis, pendans six ans, aux Indes orientales et occidentales, augmentérent un peu ma petite fortune. J'employais mon loisir à lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, étant toujours fourni d'un certain nombre de livres, et, quand je me trouvais à terre, je ne negligeais pas de remarquer les mœurs et les coutumes des peuples, et d'apprendre en même temps la langue du pays, ce qui me coûtait peu, ayant la mémoire très bonne.

Le dernier de ces voyages n'ayant pas été heureux, je me trouvai dégoûté de la mer, et je pris le parti de rester chez moi avec ma femme et mes enfants. Je changeai de demeure, et me transportai de l'Old-Jewry à la rue de Fetter-Lane, et de là à Wapping, dans l'espérance d'avoir de la pratique parmi les matelots; mais je n'y trouvai pas mon compte.

Après avoir attendu trois ans, et espéré en vain que mes affaires iraient mieux, j'acceptai un parti avantageux qui me fut proposé par le capitaine Guillaume Prichard, prêt a monter l'Antelope, et à partir pour la mer du Sud. Nous nous embarquâmes à Bristol, le 4 de mai 1699, et notre voyage fut d'abord très

heureux.

Il est inutile d'ennuyer le lecteur par le détail de nos aventures dans ces mers; c'est assez de lui faire savoir que, dans notre pas-

sage aux Indes orientales, nous essuyâmes une tempête dont la violence nous poussa vers le nord-ouest de la terre de Van Diemen. Par une observation que je fis, je trouvai que nous étions à 30 degrés 2' de latitude méridionale. Douze hommes de notre équipage étaient morts par le travail excessif et par la mau-vaise nourriture. Le 5 novembre, qui était le commencement de l'été dans ces pays-là, le temps était un peu noir, les mariniers aper-curent un roc qui n'était éloigné du vaisseau que de la longueur d'un câble, mais le vent était si fort que nous fûmes poussés directe-ment contre l'écueil, et que nous échouâ-mes dans un moment. Six hommes de l'équipage, dont j'étais un, s'étant jetés à propos dans la chaloupe, trouvèrent le meyen de se débarrasser du vaisseau et du roc. Nous allâmes à la rame environ trois lieues; mais à la fin la lassitude ne nous permit plus de ramer; entièrement épuisés, nous nous abandonnâmes au gré des flots, et bientôt nous fûmes renversés par un coup de vent du nord.

Je ne sais quel fut le sort de mes camara-

Je ne sais quel fut le sort de mes camarades de la chaloupe, ni de ceux qui se sauvèrent sur le roc, ou qui restèrent dans le vaisseau, mais je crois qu'ils périrent tous; pour moi, je nageai à l'aventure, et fus poussé vers la terre par le vent et la marée. Je laissai souvent tomber mes jambes, mais sans toucher le fond. Enfin, étant près de m'abandonner, je trouvai pied dans l'eau, et alors la tempête était bien diminuée. Comme la pente était presque insensible, je marchai une demi-lieue dans la mer avant que j'eusse

pris terre. Je fis environ un quart de lieue sans découvrir aucune maison, ni aucun vestire d'habitants, quoique ce pays fut très peuplé. La fatigue, la chaleur et une demi-pinte d'eau-de-vie que j'avais bue en aban-donnant le vaisseau, tout cela m'excita à dormir. Je me couchai sur l'herbe, qui était très fine, ou je fus bientôt enseveli dans un profond sommeil, qui dura neuf heures. Au bout de ce temps-la, m'étant éveillé, j'essayai de me lever; mais ce fut en vain. Je m'étais couché sur le dos ; je trouvai mes bras et mes jambes attachés à la terre de l'un et de l'autre côté, et mes cheveux attachés de la même manière. Je trouvai même plusieurs licatures très minces qui entouraient mon corps, depuis mes aisselles jusqu'à mes cuisses. Je ne pouvais que regarder en haut; le soleil commencait à être fort chaud, et sa grande clarté blessait mes yeux. J'entendis un bruit confus autour de moi, mais, dans la posture où j'étais, je ne pouvais rien voir que le scleil. Lientôt je sentis remuer quelque chose sur ma jambe gauche, et cette chose. vancant doucement sur ma poitrine, monter presque jusqu'à mon menton. Quel fut mon étonnement lorsque j'apercus une petite figure de créature humaine, haute tout au plus de six pouces, un arc et une flèche à la main. avec un carquois sur le dos! J'en vis en même temps au moins quarante autres de la même espèce. Je me mis soudain à jeter des cris si horribles, que tous ces petits animaux se retirèrent transis de peur, et il y en eut même quelques-uns, comme je l'ai appris ensuite.

qui furent dangereusement blessés par les chutes précipitées qu'ils firent en sautant de dessus mon corps à terre. Néanmoins ils revinrent bientôt, et l'un d'eux, qui eut la har-diesse de s'avancer si près qu'il fut en état de voir entièrement mon visage, levant les mains et les yeux par une espèce d'admiration, s'écria d'une voix aigre, mais distincte : Hekinah Degul. Les autres répétèrent plusieurs fois les mêmes mots; mais alors je n'en compris pas le sens. J'étais, pendant ce temps-là, étonné, inquiet, troublé, et tel que serait lé lecteur en pareille situation. Enfin, faisant des efforts pour me mettre en liberté, j'eus le bonheur de rompre les cordons ou fils, et d'arracher les chevilles qui attachaient mon bras droit à la terre; car, en le haussant un peu, j'avais découvert ce qui me tenait atta-ché et captif. En même temps, par une se-cousse violente qui me causa une douleur extrême, je lâchai un peu les cordons qui attachaient mes cheveux du côté droit (cordons plus fins que mes cheveux mêmes), en sorte que je me trouvai en état de procurer à ma tête un petit mouvement libre. Alors ces insectes humains se mirent en fuite et poussèrent des cris très aigus. Ce bruit cessant, j'entendis un d'eux s'écrier : Tolgo Phonac, et aussitôt je me sentis percé à la main de plus de cent flèches qui me piquaient comme autant d'aiguilles. Ils firent ensuite une autre décharge en l'air, comme nous tirons des bombes en Europe, dont plusieurs, je crois, tombaient paraboliquement sur mon corps, quoique je ne les apercusse pas, et d'autres sur mon visage, que je tâchai de couvrir avec ma main droite. Quand cette grêle de flèches fut passée, je m'efforçai encore de me détacher; mais on fit alors une autre décharge plus grande que la première, et quelques-uns tâchaient de me percer de leurs lances; mais, par bonheur, je portais une veste impénétrable de peau de buffie. Je crus donc que le meilleur parti était de me tenir en repos et de rester comme j'étais jusqu'à la nuit; qu'alors, dégageant mon bras gauche, je pourrais me mettre tout à fait en liberté, et, à l'égard des habitants, c'était avec raison que je me croyais d'une force égale aux plus puissantes armées qu'ils pourraient mettre sur pied pour m'attaquer, s'ils étaient tous de la même taille que ceux que j'avais vus jusque-là. Mais la fortune me réservait un autre sort.

Quand ces gens eurent remarqué que j'étais tranquille, ils cessèrent de me décocher des flèches; mais, par le bruit que j'entendis, je connus que leur nombre s'augmentait considérablement, et, environ à deux toises loin de moi, vis-à-vis de mon oreille gauche, j'entendis un bruit pendant plus d'une heure comme des gens qui travaillaient. Enfin, tournant un peu ma tête de ce côté-la, autant que les chevilles et les cordons me le permettaient, je vis un échafaud élevé de terre d'un pied et demi, où quatre de ces petits hommes pouvaient se placer, et une échelle pour y monter; d'où un d'entre eux, qui me semblait être une personne de condition, me fit une harangue assez longue, dont je ne compris pas un mot. Avant que de commencer, il s'ecria trois fois:

Langro Dehul san. Ces mots furent répétés ensuite, et expliqués par des signes pour me les faire entendre. Aussitôt cinquante hommes a'avancerent, et couperent les cordons qui attachaient le côté gauche de ma tête; ce qui me donna la liberté de la tourner à froite, et d'observer la mine et l'action de celui qui devait parler. Il me parut être de moyen âge, et d'une taille plus grande que les trois autres qui l'accompagnaient, dont l'un, qui avait l'air d'un page, tenait la queue de sa robe, et les deux autres étaient debout de chaque côté pour le soutenir. Il me sembla bon orateur, et je conjecturai que, selon les règles de l'art, l mêlait dans son discours des périodes pleines de menaces et de promesses. Je fis la réonse en peu de mots, c'est-à-dire par un etit nombre de signes, mais d'une manière deine de soumission, levant ma main gauche et les deux yeux au soleil, comme pour le prendre à témoin que je mourais de faim, l'ayant rien mangé depuis longtemps. Mon ppétit était, en effet, si pressant, que je ne aus m'empêcher de faire voir mon impatience paut-être contre les règles de l'honnêteté) en portant mon doigt très souvent à ma bouche. pour faire connaître que j'avais besoin de aourriture.

L'Eurgo (c'est ainsi que, parmi eux, on appelle un grand seigneur, comme je l'ai ensuite appris) m'entendit fort bien. Il descendit de l'échafaud, et ordonna que plusieurs échelles fussent appliquées à mes côtés, sur lesquelles montèrent bientôt plus de cent hommes qui se mirent en marche vers ma

bouche, chargés de paniers pleins de viandes. J'observai qu'il y avait de la chair de différents animaux, mais je ne les pus distinguer par le goûter. Il y avait des épaules et des éclanches en forme de celles de mouton, et fort bien accommodées, mais plus petites que les ailes d'une alouette; j'en avalai deux ou trois d'une bouchée avec six pains. Ils me fournirent tout cela, témoignant de grandes marques d'étonnement et d'admiration à cause de ma taille et de mon prodigieux appétit. Avant fait un autre signe pour leur faire savoir qu'il me manquait à boire, ils conjecturerent, par la façon dont je mangeais, qu'une petite quantité de boisson ne me suffirait pas; et, étant un peuple d'esprit, ils leverent avec beaucoup d'adresse un des plus grands tonneaux de vin qu'ils eussent, le roulèrent vers ma main et le défoncèrent. Je le bus d'un seul coup avec un grand plaisir. On m'en apporta un autre muid, que je bus de même, et je fis plusieurs signes pour avertir de me voiturer encore quelques autres muids.

Après m'avoir vu faire toutes ces merveilles, ils poussèrent des cris de joie et se mirent à danser, répétant plusieurs fois, comme ils avaient fait d'abord: Hekinah Degul. Bientôt après, j'entendis une acclamation universelle, avec de fréquentes répétitions de ces mots: Peplom Selan, et j'aperçus un grand nombre de peuple sur mon côté gauche, relâchant les cordons à un tel point, que je me trouvai en état de me tourner, et d'avoir le soulagement de pisser, fonction dont je m'acquittai au grand étonnement du peuple, lequel, devinant

ce que j'allais faire, s'ouvrit impétueusement à droite et à gauche pour éviter le déluge. Quelque temps auparavant, on m'avait frotté charitablement le visage et les mains d'une espèce d'onguent d'une odeur agréable, qui, dans très peu de temps, me guérit de la pioûre des flèches. Ces circonstances, jointes aux rafraîchissements que j'avais reçus, me disposerent a dormir; et mon sommeil fut environ de huit heures, sans me réveiller, les médecins, par ordre de l'empereur, ayant frelaté le vin et y avant mêlé des drogues soporifiques.

Tandis que je dormais, l'empereur de Lilliput (c'était le nom de ce pays) ordonna de me faire conduire vers lui. Cette résolution semblera peut-être hardie et dangereuse, et ie suis sûr qu'en pareil cas elle ne serait du goût d'aucun souverain de l'Europe; cependant, à mon avis, c'était un dessein également prudent et dangereux; car, en cas que ces peuples eussent tente de me tuer avec leurs lances et leurs flèches pendant que je dormais. ie me serais certainement éveillé au premier sentiment de douleur, ce qui aurait excité ma fureur et augmenté mes forces à un tel degré, que je me serais trouvé en état de rompre le reste des cordons; et, après cela, comme ils n'étaient pas capables de me résister, je les aurais tous écrasés et foudrovés.

On fit donc travailler à la hâte cinq mille charpentiers et ingénieurs pour construire nne voiture : c'était un chariot élevé de trois pouces, ayant sept pieds de longueur, et quatre de largeur, avec vingt-deux roues. Quand

il fut achevé, on le conduisit au lieu ou j'étais. Mais la principale difficulté fut de mélever, et de me mettre sur cette voiture Dans cette vue, quatre-vingts perches, chacune de deux pieds de hauteur, furent employées; et des cordes très fortes, de la grosseur d'une fi celle, furent attachées, par le moyen de plusieurs crochets, aux bandages que les ouvriers avaient ceints autour de mon cou, de mes mains, de mes jambes et de tout mon corps. Neuf cents hommes des plus robustes furent employés à élever ces cordes par le moyen d'un grand nombre de poulies attachées aux perches, et, de cette facon, dans moins de trois heures de temps, je fus élevé, placé et attaché dans la machine. Je sais tout cela par le rapport qu'on m'en a fait depuis, car, pen-dant cette manœuvre, je dormais très profondément. Quinze cents chevaux, les plus grands de l'écurie de l'empereur, chacun d'environ quatre pouces et demi de haut, furent attelés au chariot, et me traînerent vers la capitale, éloignée d'un quart de lieue.

Il y avait quatre heures que nous étions en chemin, lorsque je fus subitement éveillé par un accident assez ridicule. Les voituriers s'étant arrêtés un peu de temps pour raccommoder quelque chose, deux ou trois habitants du pays avaient eu la curiosité de regarder ma mine pendant que je dormais; et, s'avançant très doucement jusqu'à mon visage, l'un d'entre eux, capitaine aux gardes, avait mis la pointe aiguë de son esponton bien avant dans ma narine gauche, ce qui me chatouilla le nez, m'éveilla, et me fit éternuer trois fois. Nous

GULLIYER, L.

îrmes une grande marche le reste de ce jourlà, et nous campames la nuit avec cinq cents gardes, une moitié avec des flambeaux, et l'autre avec des arcs et des flècnes, prête à tirer si j'eusse essayé de me remuer. Le lendemain au lever du soleil, nous continuâmes notre voyage, et nous arrivames sur le midi à cent toises des portes de la ville. L'empereur et toute la cour sortirent pour nous voir ; mais les grands officiers ne voulurent jamais consentir que sa majesté hasardât sa personne en montant sur mon corps, comme plusieurs au-

tres avaient osé faire.

A l'endroit où la voiture s'arrêta, il y avait an temple ancien, estimé le plus grand de tout le royaume, lequel, ayant été souillé quelques années auparavant par un meurtre, était, selon la prévention de ces peuples, regardé comme profane, et, pour cette raison, employé à divers usages. Il fut résolu que je serais logé dans ce vaste édifice. La grande porte regardant le nord était environ de quatre pieds de haut, et presque de deux pieds de large; de chaque côte de la porte, il y avait une petite senêtre élevée de six pouces. A celle qui était du côté gauche, les serruriers du roi attacherent quatre-vingt-onze chaînes, semblables à celles qui sont attachées à la montre d'une dame d'Europe, et presque aussi larges; elles furent par l'autre bout attachées à ma jambe gauche avec trente-six cadenas. Vis-avis de ce temple, de l'autre côté du grand chemin, à la distance de vingt pieds, il y avait une tour au moins de cinq pieds de haut; c'était là que le roi devait monter avec plusleurs des principaux seigneurs de sa cour pour avoir la commodité de me regarder à son aise. On compte qu'il y eut plus de cent mille habitants qui sortirent de la ville, attirés par la curiosité, et, malgré mes gardes, je crois qu'il n'y aurait pas eu moins de dix mille hommes qui, à différentes fois, auraient monté sur mon corps par des échelles, si on n'eût publié un arrêt du conseil d'Etat pour le défendre. On ne peut s'imaginer le bruit et l'étonnement du peuple, quand il me vit debout et me promener : les chaînes qui tenaient mon pied gauche étaient environ de siz pieds de long, et me donnaient la liberté d'aller et de venir dans un demi-cercle.

II. — L'empereur de Lilliput, accompagné de plusieurs de ses courtisans, vient pour voir l'auteur dans sa prison. — Description de la personne et de l'habit de sa majesté. — Gens savants nommés pour apprendre la langue à l'auteur. — Il obtient des graces par se douceur. — Ses poches sont visitées.

L'empereur, a cheval, s'avança un jour vers moi, ce qui pensa lui coûter cher : à ma vue, son cheval, étonné, se cabra; mais ce prince, qui est un cavalier excellent, se tint ferme sur ses étriers jusqu'a ce que sa suite accourut et prit la bride. Sa majesté, après avoir mis pied à terre, me considéra de tous côtés avec une grande admiration, mais pourtant se tenant toujours, par précaution, hors de la portée de ma chaîne.

L'impératrice, les princes et princesses du sang, accompagnés de plusieurs dames, s'as

sirent à quelque distance dans des fauteuils. L'empereur est plus grand qu'aucun de sa cour, ce qui le fait redouter par ceux qui le egardent; les traits de son visage sont grands et mâles, avec une lèvre d'Autriche et un nez aquilin; il a un teint d'olive, un air élevé, et des membres bien proportionnés, de la grâce et de la majesté dans toutes ses actions. Il avait alors passé la fleur de sa jeunesse, étant âgé de vingt-huit ans et trois quarts, dont il en avait régné environ sept. Pour le regarder avec plus de commodité, je me tenais couché sur plus de commodité, je me tenais couché sur le côté, en sorte que mon visage pût être parallèle au sien; et il se tenait à une toise et demie loin de moi. Cependant, depuis ce temps-là, je l'ai eu plusieurs fois dans ma main; c'est pourquoi je ne puis me tromper dans le portrait que j'en fais. Son habit était uni et simple, et fait moitié à l'assatique et moitié à l'européenne; maisil avait sur la tête un léger casque d'or, orné de joyaux et d'un plumet magnifique. Il avait son épée que à la un leger casque d'or, orne de joyaux et d'un plumet magnifique. Il avait son épée nue à la main, pour se défendre en cas que j'eusse brisé mes chaînes; cette épée était presque longue de trois pouces; la poignée et le fourreau étaient d'or et enrichis de diamants. Sa reau etaient d'or et enrichis de diamants. Sa foix était aigre, mais claire et distincte, et je le pouvais entendre aisément, même quand je me tenais debout. Les dames et les courtisans étaient tous habillés superbement; en sorte que la place qu'occupait toute la cour paraissait à mes yeux comme une belle jupe étendue sur la terre, et brodée de figures de d'argent. Sa majorté impériale me ét l'argent de majorté impériale me ét l'argent. et d'argent. Sa majesté impériale me fit l'hon-neur de me parler souvent, et je lui répondis

toujours; mais nous ne nous entendions ni l'un ni l'autre.

Au bout de deux heures, la cour se retira, et on me laissa une forte garde pour empêcher l'impertinence, et peut-être la malice de la populace, qui avait beaucoup d'impatience de se rendre en foule autour de moi, pour me voir de près. Quelques-uns d'entre eux eurent l'effronterie et la témérité de me tirer des flèches, dont une pensa me crever l'œil gauche. Mais le colonel fit arrêter six des principaux de cette canaille, et ne jugea point de peine mieux proportionnée à leur faute que de les livrer liés et garrottés dans mes mains. Je les pris donc dans ma main droite et en mis cinq dans la poche de mon justaucorps, et, à l'égard du sixième, je feignis de le vouloir manger tout vivant. Le pauvre petit homme poussait des hurlements horribles, et le colonel avec ses officiers étaient fort en peine, surtout quand ils me virent tirer mon canif. Mais je fis bientôt cesser leur frayeur, car, avec un air doux et humain, coupant promptement les cordes dont il était garrotté, je le mis doucement à terre, et il prit la fuite. Je traitai les autres de la même façon, les tirant successivement l'un après l'autre de ma poche. Je remarquai avec plaisir que les soldats et le peuple avaient été très touchés de cette action d'humanité, qui fut rapportée à la cour d'une manière avantageuse, et qui me fit honneur.

La nouvelle de l'arrivée d'un homme prodigieusement grand s'étant répandue dans tout le royaume, attira un nombre infini de gens oisifs et curieux; en sorte que les villages furent presque abandonnés, et que la culture de la terre en aurait souffert, si sa majesté impériale n'y avait pourvu par différents édits et ordonnances. Elle ordonna donc que tous ceux qui m'avaient déjà vu retourneraient incessamment chez eux, et n'approcheraient point, sans une permission particulière, du lieu de mon séjour. Par cet ordre, les commis des secrétaires d'Etat gagnèrent des sommes très considérables.

Cependant l'empereur tint plusieurs conseils pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre à mon égard. J'ai su depuis que la cour avait été fort embarrassée. On craignait que je ne vinsse à briser mes chaînes et à me mettre en liberté; on disait que ma nourriture, causant une dépense excessive, était capable de produire une disette de vivres; on opinait quelquesois à me faire mourir de faim, ou à me percer de flèches empoisonnées; mais on At réflexion que l'infection d'un corps tel que le mien pourrait produire la peste dans la capitale et dans tout le royaume. Pendant qu'on délibérait, plusieurs officiers de l'armée se rendirent à la porte de la grand'chambre où le conseil impérial était assemblé, et deux d'entre eux ayant été introduits, rendirent compte de ma conduite à l'égard des six crimine's dont j'ai parlé, ce qui fit une impres-sion si favorable sur l'esprit de sa majesté et de tout le conseil, qu'une commission impériale fut aussitôt expédiée pour obliger tous les villages, à quatre cent cinquante toises aux environs de la ville, de livrer tous les matins six bœufs, quarante moutons, et d'autres vivres pour ma nourriture, avec une quantité proportionnée de pain et de vin, et d'autres boissons. Pour le payement de ces vivres, sa majesté donna des assignations sur son trésor. Ce prince n'a d'autres revenus que ceux de son domaine, et ce n'est que dans des occasions importantes qu'il lève des impôts sur ses sujets, qui sont obligés de le suivre à la guerre à leurs dépens. On nomma six cents personnes pour me servir, qui furent pourvues d'appreintements pour leur dépense de bouche et des tentes construites très commodément de chaque côté de ma porte.

Il fut aussi ordonné que trois cents tailleurs me feraient un habit à la mode du pays; que six hommes de lettres, des plus savants de l'empire, seraient chargés de m'apprendre la langue, et, enfin, que les chevaux de l'empereur et ceux de la noblesse, et les compagnies des gardes, feraient souvent l'exercice devant moi, pour les accoutumer à ma figure. Tous ces ordres furent ponctuellement exécutés. Je fis de grands progrès dans la connaissance de la langue du Lilliput. Pendant ce temps-là, l'empereur m'honora de visites fréquentes, et même voulut bien aider mes maîtres de lan-

que à m'instruire.

Les premiers mots que j'appris furent pour lui faire savoir l'envie que j'avais qu'il voulût bien me rendre ma liberté; ce que je lui répéais tous les jours à genoux. Sa réponse fut qu'il fallait attendre encore un peu de temps, que c'était une affaire sur laquelle il ne pouvait se déterminer sans l'avis de son conseil, et que,

premièrement, il fallait que je promisse par serment l'observation d'une paix inviolable avec lui et avec ses sujets; qu'en attendant, je serais traité avec toute l'honnêteté possible. Il me conseilla de gagner, par ma patience et par ma bonne conduite, son estime et celle de ses peuples. Il m'avertit de ne lui savoir point mauvais gré s'il donnait ordre à vraisemblablement, je pourrais porter sur moi plusieurs armes dangereuses et préjudiciables à la sûreté de ses Etats. Je répondis que j'étais prêt à me dépouiller de mon habit et à retais piet and depotated de mon matter try vider toutes mes poches en sa présence. Il me repartit que, par les lois de l'empire, il fallait que je fusse visité par deux commissaires; qu'il savait bien que cela ne pouvait se faire sans mon consentement; mais qu'il avait si bonne opinion de ma générosité et de ma droiture, qu'il confierait sans craintes leurs personnes entre mes mains; que tout ce qu'on m'ôterait me serait rendu fidelement quand je quitterais le pays, ou que j'en serais remboursé selon l'évaluation que j'en ferais moi-même.

Lorsque les deux commissaires vinrent pour me fouiller, je pris ces messieurs dans mes mains. Je les mis d'abord dans les poches de mon justaucorps, et ensuite dans toutes

mes autres poches.

Ces officiers du prince, ayant des plumes, de l'encre et du papier sur eux, firent un inventaire très exact de tout ce qu'ils virent; et, quand ils eurent achevé, ils me prièrent de les mettre à terre, afin qu'ils pussent rendre compte de leur visite à l'empereur.

Cet inventaire était conçu dans les termes suivants:

« Premièrement, dans la poche droite du justaucorps du grand homme Montagne (c'est ainsi que je rends ces mots, Quinbus Flestrin), après une visite exacte, nous n'avons trouvé qu'un morceau de toile grossière, assez grand pour servir de tapis de pied dans la principale chambre de parade de votre maiesté. Dans la poche gauche, nous avons trouvé un grand coffre d'argent avec un couvercle de même métal, que nous, commissaires, n'avons pu lever. Nous avons prié ledit homme Montagne de l'ouvrir, et, l'un de nous étant entré dedans, a eu de la poussière jusqu'au genoux, dont il a éternué pendant deux heures, et l'autre pendant sept minutes. Dans la poche droite de sa veste, nous avons trouvé un paquet prodigieux de substances blanches et minces, pliées l'une sur l'autre, environ de la grosseur de trois hommes, attachées d'un câble bien fort, et marquées de grandes figures noires, lesquelles il nous a semblé être des écritures. Dans la poche gauche, il y avait une grande machine plate armée de grandes dents très longues qui ressemblent aux palissades qui sont dans la cour de votre majesté. Dans la grande poche du coté droit de son couvre-milieu (c'est ainsi que je traduis le mot de ranfulo, par lequel on voulait entendre ma culotte), nous avons vu un grand pilier de fer creux, attaché à une grosse piece de bois, plus large que le pilier, et, d'un côté du pilier, il y avait d'autres pièces de fer en relief, ser-

rant un caillou coupé en talus; nous n'avons su ce que c'était; et dans la poche gauche, il y avait encore une machine de la même espèce. Dans la plus petite poche du côté droit, il y avait plusieurs pièces rondes et plates, de métal rouge et blanc, et d'une grosseur différente; quelques-unes des pièces blanches, qui nous ont paru être d'argent, étaient si larges et si pesantes, que, mon confrère et moi, nous avons eu de la peine à les lever. Item, deux sabres de poche, dont la lame s'emboîtait dans une rainure du manche, et qui avait le fil fort tranchant; ils étaient placés dans une grande boîte ou étui. Il restait deux poches à visiter : celles-ci, il les appelait goussets. C'étaient deux ouvertures coupées dans le haut de son couvre-milieu, mais fort serrées par son ventre, qui les pressait. Hors du gousset droit pendait une grande chaîne d'argent, avec une machine tres merveilleuse au bout. Nous lui avons commandé de tirer hors du gousset tout ce qui tenait à cette chaîne; cela paraissait être un globe dont la moitié était d'argent, et l'autre était un métal transparent. Sur le côté transparent, nous avons vu certaines figures étranges tracées dans un cercle; nous avons cru que nous pourrions les toucher, mais nos doigts ont été arrêtés par une substance lumineuse. Nous avons appliqué cette machine à nos oreilles; elle faisait un bruit continuel, à peu près comme celui d'un moulin à eau, et nous avons conjecturé que c'est ou quelque animal inconnu, ou la divinité qu'il acore; mais nous penchons plus du côté de la dernière opinion, parce qu'il nous a assuré (si nous

l'avons bien entendu, car il s'exprimait fort imparfaitement) qu'il faisait rarement une chose sans l'avoir consultée; il l'appelait son oracle, et disait qu'elle désignait le temps pour chaque action de sa vie. Du gousset gauche, il tira un filet presque assez large pour servir à un pêcheur, mais qui s'ouvrait et se refermait; nous avons trouvé au dedans plusieurs pièces massives d'un métal jaune; si c'est du véritable or, il faut qu'elles soient d'une valeur inestimable.

· Ainsi, ayant, par obéissance aux ordres de votre majesté, fouillé exactement toutes ses poches, nous avons observé une ceinture autour de son corps, faite de la peau de quelque animal prodicieux, à laquelle, du côté gauche, pendait une épée de la longueur de six hommes; et, du côté droit, une bourse ou poche partagée en deux cellules, chacune étant capable de tenir trois sujets de votre majesté. Dans une de ces cellules, il y avait plusieurs globes ou balles d'un autre métal très pesant, environ de la grosseur de notre tête, et qui exigeait une main très forte pour les lever: l'autre cellule contenait un amas de certaines graines noires, mais peu grosses et assez légères, car nous en pouvions tenir plus de cinquante dans la paume de nos mains.

Tel est l'inventaire exact de tout ce que nous avons trouvé sur le corps de l'homme Montagne, qui nous a reçu avec beaucoup d'honnêteté et avec des égards conformes à la

commission de votre majesté.

» Signé et scellé le quatrième jour de la

lune quatre-vingt-neuvième du règne très heureux de votre majesté.

• FLESSEN FRELOCK, MARSI FRELOCK. .

Quand cet inventaire eut été lu en présence de l'empereur, il m'ordonna, en des termes honnêtes, de lui livrer toutes ces choses en particulier. D'abord il demanda mon sabre : il avait donné ordre à trois mille hommes de ses meilleures troupes, qui l'accompagnaient, de l'environner à quelque distance avec leurs arcs et leurs flèches; mais je ne m'en apercus pas dans le moment, parce que mes yeux étaient fixés sur sa majesté. Il me pria donc de tirer mon sabre, qui, quoiqu'un peu rouillé par l'eau de la mer, était néanmoins assez brillant. Je le fis, et tout aussitôt les troupes jetèrent de grands cris. Il m'ordonna de le remettre dans le fourreau, et de le jeter à terre aussi doucement que je pourrais, environ à six pieds de distance de ma chaîne. La seconde chose qu'il me demanda fut un de ces piliers creux de fer, par lesquels il entendait mes pistolets de poche : je les lui présentai, et, par son ordre, je lui en expliquai l'usage comme je pus, et, ne les chargeant que de poudre, ; avertis l'empereur de n'être point effrayé, et puis je le tirai en l'air. L'étonnement, à cette eccasion, fut plus grand qu'à la vue de mon sabre: ils tombérent tous à la renverse comme s'ils eussent été frappés du tonnerre; et même l'empereur, qui était très brave, ne put revenir à lui-même qu'après quelque temps. Je lui

remis mes deux pistolets de la même manière que mon sabre, avec mes sacs de plomb et de poudre, l'avertissant de ne pas approcher le sac de poudre du feu, s'il ne voulait voir son palais impérial sauter en l'air, ce qui le sur-prit beaucoup. Je lui remis aussi ma montre, qu'il fut fort curieux de voir, et il commanda à deux de ses gardes les plus grands de la porter sur leurs épaules, suspendue à un grand bâton, comme les charretiers de brasseurs portent un baril de bière en Angleterre. Il était étonné du bruit continuel qu'elle fais sait, et du mouvement de l'aiguille qui mare quait les minutes ; il pouvait aisément le suivre des yeux, la vue de ces peuples étant bien plus perçante que la nôtre. Il demanda sur ce sujet le sentiment de ses docteurs, qui furent très partagés, comme le lecteur peut bien s'imaginer.

Ensuite je livrai mes pièces d'argent et de cuivre, ma bourse, avec neuf grosses pièces d'or et quelques-unes plus petites, mon peigne, ma tabatière d'argent, mon mouch oir et mon journal. Mon sabre, mes pistolets de poche et mes sacs de poudre et de plomb, furent transportés à l'arsenal de sa majesté; mais

tout le reste fut laissé chez moi.

J'avais une poche en particulier, qui ne fut point visitée, dans laquelle il y avait une paire de lunettes, dont je me sers quelquefois à cause de la faiblesse de mes yeux, un télescope, avec plusieurs autres bagatelles que je crus de nulle conséquence pour l'empereur, et que, pour cette raison, je ne découvris point aux commissaires, appréhendant qu'elles ne

fussent gâtées ou perdues si je venals à men dessaisir.

III. — L'anteur divertit l'empereur et les grands de l'un et de l'autre sexe d'une manière fort extraordinaire.
 Description des divertissements de la cour de Lilliput. L'auteur est mis en liberté à certaines conditions.

L'empereur voulut un jour me donner le divertissement de quelque spectacle, en quoi ces peuples surpassent toutes les nations que j'ai vues, soit pour l'adresse, soit pour la magnificence; mais rien ne me divertit davantage que lorsque je vis des danseurs de corde voltiger sur un fil blanc bien mince, long de

deux pieds onze pouces.

Ceux qui pratiquent cet exercice sont les personnes qui aspirent aux grands emplois, et souhaitent de devenir les favoris de la cour; ils sont pour cela formés, dès leur jeunesse, à ce noble exercice, qui convient surtout aux personnes de haute naissance. Quand une grande charge est vacante, soit par la mort de celui qui en était revêtu, soit par sa discrâce (ce qui arrive très souvent), cinq ou six prétendants à la charge présentent une requête à l'empereur pour avoir la permission de divertir sa majeste et sa cour d'une danss sur la corde, et celui qui saute le plus haut sans tomber obtient la charge. Il arrive très souvent qu'on, ordonne aux grands magistrats de danser aussi sur la corde, pour montrer leur habileté et pour faire connaître à l'empereur qu'ils n'ont pas perdu leur talent. Fiémere

nap, grand-trésorier de l'empire, passe pour avoir l'adresse de faire une cabriole sur la corde au moins un pouce plus haut qu'aucun autre seigneur de l'empire; je l'ai vu plusieurs fois faire le saut périlleux (que nous appelons le somerset) sur une petite planche de bois attachée à la corde, qui n'est pas plus grosse qu'une ficelle ordinaire.

Ces divertissements causent souvent des accidents funestes, dont la plupart sont enre-gistrés dans les archives impériales. J'ai vu moi-même deux ou trois prétendants s'estropier; mais le péril est beaucoup plus grand cuand les ministres eux-mêmes reçoivent ordre de signaler leur adresse; car, en faisant des efforts extraordinaires pour se surpasser eux-mêmes et pour l'emporter sur les autres, ils font presque toujours des chutes dangereuses.

On m'assura qu'un an avant mon arrivée. Flimnap se serait infailliblement cassé la tête en tombant, si un des coussins du roi ne l'eût

préservé.

Il v a un autre divertissement qui n'est que pour l'empereur, l'impératrice et pour le premier ministre. L'empereur met sur une table trois fils de soie très délies, longs de six pouces; l'un est cramoisi, le second jaune et le troisième blanc. Ces fils sont proposés comme des prix à ceux que l'empereur veut distinguer par une marque singulière de sa laveur. La cérémonie est faite dans la grand'chambre d'audience de sa majesté, où les concurrents sont obligés de donner une preuve de leur habileté, telle que je n'ai rien vu de semblable

dans aucun autre pays de l'ancien ou du nouveau monde.

L'empereur tient un bâton, les deux bouts trallèles à l'horizon, tandis que les concurents, s'avançant successivement, sautent pardessus le bâton. Quelquefois l'empereur tient un bout et son premier ministre tient l'autre; quelquefois le ministre le tient tout seul. Celui qui réussit le mieux et montre plus d'agilité et de souplesse en sautant est récompensé de la soie cramoisie; la jaune est donnée au second, et la blanche au troisième. Ces fils, dont ils font des baudriers, leur servent dans la suite d'ornement, et, les distinguant du vul-

gaire, leur inspirent une noble flerté.

L'empereur ayant un jour donné ordre à une partie de son armée, logée dans sa capitale et aux environs, de se tenir prète, voulut se rejouir d'une facon très-singulière. Il m'ordonna de me tenir debout comme un colosse. mes deux pieds aussi éloignés l'un de l'autre que je les pourrais étendre commodément; ensuite il commanda à son général, vieux capitaine fort expérimenté, de ranger les troupes en ordre de bataille et de les faire passer en revue entre mes deux jambes, l'infanterie par vingt-quatre de front, et la cavalerie par seize, tambours battants, enseignes déployées et piques hautes. Ce corps était composé de trois mille hommes d'infanterie et de mille de cavalerie. Sa Majesté prescrivit, sous peine de mort, à tous les soldats, d'observer dans la marche la bienséance la plus exacte à l'égard de ma personne, ce qui, néanmoins, n'empêcha pas quelques-uns des jeunes officiers de lever en haut les yeux en passant au-dessous de moi. Et, pour confesser la vérité, ma culotte était alors dans un si mauvais état, qu'elle leur donna occasion d'éclater de rire.

J'avais présenté ou envoyé tant de mémoires ou de requêtes pour ma liberté, que sa majesté, à la fin, proposa l'affaire, premièrement au conseil des dépèches, et puis au conseil d'Etat, où il n'y eut d'opposition que de la part du ministre Skyresh Bolgolam, qui jugea à propos, sans aucun sujet, de se déclarer contra moi; mais tout le reste du conseil me fut favorable, et l'empereur appuya leur avis. Ce ministre, qui était galbet, c'est-à-dire grandamiral, avait mérité la confiance de son maître par son habileté dans les affaires; mais était d'un esprit aigre et fantasque. Il obtint que les articles touchant les conditions auxquelles je devais être mis en liberté seraient dressés par lui-même. Ces articles me furent apportés par Skyresh Bolgolam en personne, accompagné de deux sous-secrétaires et de plusieurs gens de distinction. On me dit d'en promettre l'observation par serment, prêté d'abord à la façon de mon pays, et ensuite à la manière ordonnée par leurs lois, qui fut de tenir l'orteil de mon pied droit dans ma main gauche, de mettre le doigt du milieu de ma main droite sur le haut de ma lête, et le pouce sur la pointe de mon oreille droite. Mais, comme le lecteur peut être curieux de connaître le style de cette cour et de savoir les articles préliminaires de ma délivrance, j'ai fait une traduction de l'acte entier mot pour mot:

· GOLBASTO MOMAREN EULAMÉ GURDILO SHEFIN MULLY ULLY GUE, Très puissant empereur de Lilliput, les délices et la terreur de l'univers, dont les Etats s'étendent à cinq mille blustrugs (c'est-à-dire environ six lieues en circuit) aux extrémités du globe, souverain de tous les souverains, plus haut que les fils des hommes, dont les pieds pressent la terre jus-qu'au centre dont la tête touche le soleil, dont un clin d'œil fait trembler les genoux des potentats, aimable comme le printemps, agréable comme l'été, abondant comme l'automne, terrible comme l'hiver; à tous nos sujets amés et féaux, salut. Sa très haute majesté propose à l'homme Montagne les articles suivants, lesquels, pour préliminaire! il sera obligé de ratifier par un serment solennel :

« I. L'homme Montagne ne sortira point de nos vastes Etats sans notre permission scellée

du grand sceau.

n II. Il ne prendra point la liberté d'entrer dans notre capitale sans notre ordre exprès, afin que les habitants soient avertis deux heures auparavant de se tenir enfermés chez eux.

. III. Ledit homme Montagne bornera ses promenades a nos principaux grands chemins. et se gardera de se promener ou de se cou-

cher dans un pré ou pièce de blé.

» IV. En se promenant par lesdits chemins, il prendra tout le soin possible de ne fouler aux pieds les corps d'aucun de nos fidèles sujets, ni de leurs chevaux ou voitures; il ne prendra aucun de nosdits sujets dans ses mains, si ce n'est de leur consentement.

• V. S'il est nécessaire qu'un courrier du

cabinet fasse quelque course extraordinaire, l'homme Montagne sera obligé de porter dans sa poche ledit courrier durant six journées, une fois toutes les lunes, et de remettre ledit courrier (s'il en est requis) sain et sauf en notre présence impériale.

» VI. Il sera notre allié contre nos ennemis de l'île de Blefuscu, et fera tout son possible pour faire périr la flotte qu'ils arment actuellement pour faire une descente sur nos terres.

» VII. Ledit homme Montagne, à ses heures de loisir, prêtera son secours à nos ouvriers, en les aidant à élever certaines grosses pierres, pour achever les murailles de notre grand

parc et de nos bâtiments impériaux.

» VIII. Après avoir fait le serment solennel d'observer les articles ci-dessus énoncés, ledit hemme Montagne aura une provision journalière de viande et de boisson suffisante à la nourriture de dix-huit cent soixante et quatorze de nos sujets, avec un accès libre auprès de notre personne impériale, et autres marques de notre faveur. Donné en notre palais, à Belsaborac, le douzième jour de la quatre-vingt-onzième lune de notre regne. »

Je prêtai le serment et signai tous ces articles avec une grande joie, quoique quelquesuns ne fussent pas aussi honorables que je l'eusse souhaité, ce qui fut l'effet de la malice du grand-amiral Skyresh Bolgolum. On m'ôta mes chaînes, et je fus mis en liberté. L'empereur me fit l'honneur de se rendre en personne et d'être présent à la cérémonie de ma délivrance. Je rendis de très humbles actions de grâce à sa majesté, en me prosternant à ses

pieds; mais il me commanda de me lever, et cela dans les termes les plus obligeants.

Le lecteur a pu observer que, dans le dernier article de l'acte de ma délivrance, l'empereuf était convenu de me donner une quan-tité de viande et de boisson qui pût suffire à la subsistance de dix-huit cent soixante et quatorze Lilliputiens. Quelque temps après, demandant à un courtisan, mon ami particulier, pourquoi on s'était déterminé à cette quantité, il me répondit que les mathématiciens de sa majesté ayant pris la hauteur de mon corps par le moyen d'un quart de cercie, et supputé sa grosseur, et le trouvant, par rapport au leur, comme dix-huit cent soixante et quatorze sont à un, ils avaient inféré de la similarité de leur corps que je devais avoir un appétit dix-huit cent soixante et quatorze fois plus grand que le leur, d'où le lecteur peut juger de l'esprit admirable de ce peuple, et de l'économie sage, exacte et clairvoyante de leur empereur.

IV. — Description de Mildendo, capitale de Lilliput, et du palais de l'empereur. — Conversation entre l'auteur et un secrétaire d'Etat, touchant les affaires de l'empire. — Offres que l'auteur fait de servir l'empereur dans ses guerres.

La première requête que je présentai, après avoir obtenu ma liberté, fut pour avoir la permission de voir Midendo, capitale de l'empire; ce que l'empereur m'accorda, mais en me recommandant de ne faire aucun ma aux habitants, ni aucun tort à leurs maisons. Le peu-

ple en fut averti par une proclamation qui innoncait le dessein que j'avais de visiter la ville. La muraille qui l'environnait était haute de deux pieds et demi, et épaisse au moins de onze pouces, en sorte qu'un carrosse pouvait aller dessus et faire le tour de la ville en sûreté; elle était flanquée de fortes tours à dix pieds de distance l'une de l'autre. Je passai par-dessus la porte occidentale, et je marchai très lentement et de côté par les deux principales rues, n'ayant qu'un pourpoint, de peur d'endommager les toits et les gouttières des maisons par les pans de mon justaucorps. J'allais avec une extrême circonspection, pour me garder de fouler aux pieds quelques gens qui étaient restés dans les rues, nonobstant les ordres précis signifiés à tout le monde de se tenir chez soi, sans sortir aucunement durant ma marche. Les balcons, les fenêtres des premier, deuxième, troisième et quatrième éta-ges, celles des greniers ou galetas, et les gouttières même, étaient remplis d'une si grande foule de spectateurs, que je jugeai que la ville devait être considérablement peuplée. Cette ville forme un carré exact, chaque côté de la muraille ayant cinq cents pieds de long. Les deux grandes rues qui se croisent, et la partagent en quatre quartiers égaux, ont cinq pieds de large; les petites rues, dans lesquelles je ne pus entrer, ont de largeur depuis douze jusqu'à dix huit pouces. La ville est capable de contenir cinq cent mille âmes. Les maisons sont de trois ou quatre étages. Les boutiques et les marchés sont bien fournis. Il y avait autrefois bon opéra et bonne comédie; mais, faute d'auteurs excités par les libéralités du prince, il n'y a plus rien qui vaille.

Le palais de l'empereur, situé dans le centre de la ville, où les deux grandes rues se rencontrent, est entouré d'une muraille haute de vingt-trois pouces, et à vingt pieds de distance des bâtiments. Sa majesté m'avait permis d'enjamber par-dessus cette muraille, pour voir son palais de tous les côtés. La cour extérieure est un carré de quarante pieds et comprend deux autres cours. C'est dans la plus intérieure que sont les appartements de sa majesté, que j'avais un grand désir de voir, ce qui étaient pourtant bien difficile, car les plus grandes portes n'étaient que de dixhuit pouces de haut et de sept pouces de large. De plus, les bâtiments de la cour extérieure etait au moins hauts de cinq pieds. et il m'était impossible d'enjamber par-dessus sans courir risque de briser les ardoises des toits; car, pour les murailles, elles étaient solidement bâties de pierres de taille épaisses de quatre pouces. L'empereur avait néanmoins grande envie que je visse la magnificence de son palais; mais je ne fus en état de le faire qu'au bout de trois jours, lorsque j'eus coupé avec mon couteau quelques arbres des plus grands du parc impérial, éloigné de la ville d'environ cinquante toises. De ces arbres je fis deux tabourets, chacun de trois pieds de haut, et assez forts pour soutenir le poids de mon corps. Le peuple ayant donc été averti pour la seconde fois, je passai encore au travers de la ville, et m'avancai vers le palais

tenant mes deux tabourets à la main. Quand je fus a rivé à un côté de la cour extérieure, je montai sur un de mes tabourets et pris l'autre à ma main. Je fis passer celui-ci pardessus le toit, et le descendis doucement à terre, dans l'espace qui était entre la première et la seconde cour, lequel avait huit pieds de large. Je passai ensuite très commodément par-dessus les bâtiments, par le moyen des deux tabourets; et, quand je fus en dedans, je tirai avec un crochet le tabouret qui était resté en dehors. Par cette invention, j'entrai jusque dans la cour la plus intérieure, où, me couchant sur le côté, j'appliquai mon visage à toutes les fenêtres du premier étage, qu'on avait exprès laissées ouvertes, et je vis les appartements les plus magnifiques qu'on puisse imaginer. Je vis l'impératrice et les jeunes princesses dans leurs chambres, environnées de leur suite. Sa majesté impériale voulut bien m'honorer d'un souris très gracieux, et me donna par la fenêtre sa main à baiser.

Je ne ferai point ici le détail des curiosités renfermées dans ce palais; je les réserve pour un plus grand ouvrage, et qui est presque prêt à être mis sous presse, contenant une description générale de cet empire depuis sa première fondation, l'histoire de ses empereurs pendant une longue suite de siècles, des observations sur leurs guerres, leur politique, leurs lo.s, les lettres et la religion du pays, les plantes et animaux qui s'y trouvent, les mœurs et les coutumes des habitants, avec plusieurs autres matières prodigieusement curieuses et excessivement utiles. Mon but

n'est à présent que de raconter ce qui m'arriva pendant un séjour d'environ neuf mois

dans ce merveilleux empire.

dans ce merveilleux empire.

Quinze jours après que j'eus obtenu ma liberté, Keldresal, secrétaire d'Etat pour le département des affaires particulières, se rendit chez moi, suivi d'un seul domestique. Il ordonna que son carrosse l'attendît à quelque distance, et me pria de lui donner un entretien d'une heure. Je lui offris de me coucher, afin qu'il pût être de niveau à mon oreille; mais il aima mieux que je le tinsse dans ma main pendant la conversation. Il commença par me faire des compliments sur ma liberté et me dit qu'il pouvait se flatter d'y avoir un peu contribué. Puis il ajouta que, sans l'intérêt que la cour y avait, je ne l'eusse pas sitôt obtenue; car, dit-il, quelque florissant que notre Etat paraisse aux étrangers, nous avons deux grands fléaux à combattre : une faction puissante au dedans; et au dehors l'invasion dont nous sommes menacés par un ennemi formidable. A l'égard du premier, il faut que vous sachiez que, depuis plus de soixante et dix lunes, il y a eu deux partis opposés dans cet empire, sous les noms de Tramecksan et Slamecksan, termes empruntés des hauts et bas talons de leurs souliers, par lesquels ils se distinguent. On préten! il est vrai, que les hauts talons sont les plus conformes à notre ancienne constitution; mais, quoi qu'il en soit, sa majesté a résolu de ne se servir que des bas talons dans l'administration du gouvernement et dans toutes les charges qui sont à la disposition de la couronne. Vous pouvez même remarquer que les talons de sa majesté impériale sont plus bas au meins d'un drurr que ceux d'aucun de sa cour. (Le drurr est environ la quatorzième partie d'un pouce.) La haine des deux partis, continua-t-il, est à un tel degré, qu'ils ne mangent ni ne boivent ensemble, et qu'ils ne se parlent point. Nous comptons que les Tramecksans ou hauts talons nous surpassent en nombre; mais l'autorité est entre nos mains. Hélas! nous appréhendons que son altesse impériale, l'héritier apparent de la couronne, n'ait quelque penchant aux hauts talons; au moins nous pouvons facilement voir qu'un de ses talons est plus haut que l'autre, ce qui le fait un peu clocher dans sa démarche. Or, au milieu de ces dissensions intestines, nous sommes menacés d'une invasion de la part de l'île de Blefuscu, qui est l'autre grand empire de l'univers. presque aussi grand et aussi puissant que celui-ci; car, pour ce qui est de ce que nous avons entendu dire, qu'il y a d'autres empires, royaumes et Etats dans le monde, habités par des créatures humaines aussi grosses et aussi grandes que vous, nos philosophes en doutent beaucoup et aiment mieux conjecturer que vous êtes tombé de la lune ou d'une des étoiles, parce qu'il est certain qu'une centaine de inortels de votre grosseur consommeraient dans peu de temps tous les fruits et tous les bestiaux des Etats de sa majesté. D'ailleurs nos historiens. depuis six mille lunes, ne font mention d'aucue nes autres régions que les deux grands empires de Lilliput et de Blefuscu. Ces deux formidables

puissances ont, comme j'allais vous dire, été engagées pendant trente-six lunes dans une guerre très opiniâtre, dont voici le sujet: tout le monde convient que la manière primitive de casser les œufs avant que nous les mangions est de les casser au gros bout; mais l'aïeul de sa majesté régnante, pendant qu'il était enfant, sur le point de manger un œuf, eut le malheur de se couper un des doigts, sur quoi l'empereur son père donna un arrêt pour or-donner à tous ses sujets, sous de grièves peines, de casser leurs œufs par le petit bout. Le peuple fut si irrité de cette loi, que nos kistoriens racontent qu'il y eut, à cette occasion, six révoltes, dans lesquelles un empereur perdit la vie et un autre la couronne. Ces dissensions intestines furent toujours fomentées par les souverains de Blefuscu, et, quand les soulèvements furent réprimés, les coupables se réfugièrent dans cet empire. On suppute que onze mille hommes ont, à dif-férentes époques, aimé mieux souffrir la mort que de se soumettre à la loi de casser leurs œufs par le petit bout. Plusieurs centaines de gros volumes ont été écrits et publiés sur cette matière; mais les livres des gros-boutiens ont été défendus depuis longtemps, et tout leur parti a été déclaré, par les lois, incapable de posséder des charges. Pendant la suite continuelle de ces troubles, les empereurs de Elefuscu ont souvent fait des remontrances par leurs ambassadeurs, nous accusant de faire un crime en violant un précepte fonda-mental de notre grand prophète Dustrogg, dans le cinquante-quatrième chapitre du Brundecral (ce qui est leur Alcoran). Cependant cela a été jugé n'être qu'une interprétation du sens du texte, dont voici les mots: Que tous les fidèles casseront leurs œuss au bout le plus commode. On doit, à mon avis. laisser décider à la conscience de chacun quel est le bout le plus commode, ou, au moins, c'est à l'autorité du souverain magistrat d'en décider. Or, les gros-boutiens exilés ont trouvé tant de crédit dans la cour de l'empereur de Blefuscu, et tant de secours et d'appui dans notre pays même, qu'une guerre très sanglante a régné entre les deux empires pendant trente-six lunes à ce sujet, avec différents succès. Dans cette guerre, nous avons perdu 40 vaisseaux de ligne et un bien plus grand nombre de petits vaisseaux, avec 30,000 de nos meilleurs matelots et soldats; l'on compte que la perte de l'ennemi n'est pas moins considérable. Quoi qu'il en soit, on arme à présent une flotte très redoutable, et on se prépare à faire une descente sur nos côtes. Or, sa majesté impériale, mettant sa confiance en votre valeur, et avant une haute idée de vos forces, m'a commandé de vous faire ce détail au sujet de ses affaires, afin de savoir quelles sont vos dispositions à son égard. »

Je répondis au secrétaire que je le priais d'assurer l'empereur de mes très humbles respects, et de lui faire savoir que j'étais prêt à sacrifler ma vie pour défendre sa personne sacrée et son empire contre toutes les entreprises et invasions de ses ennemis. Il me

quitta fort satisfait de ma réponse.

V. — L'auteur, par un stratagème très extraordinaire, s'oppose à une descente des ennemis. — L'empereur lui confère un grand titre d'honneur. — Des ambassadeurs arrivent de la part de l'empereur de Bléfuscu pour demander la paix.—Le feu prend à l'appartement de l'impératrice. — L'auteur contribue beaucoup à éteindre l'incendie.

L'empire de Blefuscu est une île située au nord-nord-est de Lilliput, dont elle n'est séparée que par un canal qui a quatre cents toises de large. Je ne l'avais pas encore vu; et, sur l'avis d'une descente projetée, je me gardai bien de paraître de ce côté-là, de peur d'être découvert par quelques-uns des vais-

seaux de l'ennemi.

Je fis part à l'empereur d'un projet que j'avais formé depuis peu pour me rendre maître de toute la flotte des ennemis, qui, selon le rapport de ceux que nous envoyions à la découverte, était dans le port, prête à mettre à la voile au premier vent favorable. Je consultai les plus expérimentés dans la marine pour apprendre d'eux quelle était la profondeur du canal, et ils me dirent qu'au milieu, dans la plus haute marée, il était profond de soixante et dix glumgluffs (c'est-a-dire environ six pieds selon la mesure de l'Europe), et le reste de cinquante glumgluffs au plus. Je m'en allai secrètement vers la côte nord-est, vis-à-vis de Blefuscu, et, me couchant derrière une colline, je tirai ma lunette et vis la flotte de l'ennemi composée de cinquante vaisseaux de guerre et d'un grand nombre de vaisseaux de transport. M'étant ensuite retiré, je donnai

ordre de fabriquer une grande quantité de cables, les plus forts qu'on pourrait, avec des barres de fer. Les câbles devaient être environ de la grosseur d'une double ficelle, et les barres de la longueur et de la grosseur d'une aiguille à tricoter. Je triplai le câble pour le rendre encore plus fort; et, pour la même raison, je tortillai ensemble trois des barres de fer, et attachai à chacune un crochet. Je retournai à la côte du nord-est, et, mettant bas mon justaucorps, mes souliers et mes bas, j'entrai dans la mer. Je marchai d'abord dans l'eau avec toute la vitesse que je pus, et ensuite je naceai au milieu, environ quinze toises, jusqu'a ce que j'eusse trouvé pied. J'arrivai à la flotte en moins d'une demi-heure. Les ennemis furent si frappés à mon aspect, qu'ils sautérent tous hors de leurs vaisseaux comme des grenouilles, et s'enfuirent à terre; ils paraissaient être au nombre d'environ trente mille hommes. Je pris alors mes câbles, et, attachant un crochet au trou de la proue de chaque vaisseau, je passai mes câbles dans les crochets. Pendant que je travaillais, l'ennemi fit une décharge de plusieurs milliers de flèches dont un grand nombre m'atteignit au visage et aux mains, et qui, outre la douleur excessive qu'elles me causérent, me troublèrent fort dans mon ouvrage. Ma plus grande appréhension était pour mes yeux, que j'aurais infailliblement perdus si je ne me fusse promptement avisé d'un expédient : j'avais dans un de mes goussets une paire de lunettes, que je tirai et attachai a mon nez aussi fortement que je pus. Armé de cette facon, comme d'une espèce de casque, je poursuivis mon travail en dépit de la grêle continuelle de flèches qui tombaient sur moi. Ayant placé tous les crochets, je commençai à tirer; mais ce fut inutilement; tous les vaisseaux étaient à l'ancre. Je coupai aussitôt avec mon couteau tous les câbles auxquels étaient attachées les ancres, ce qu'ayant achevé en peu de temps, je tirai aisément cinquante des plus gros vaisseaux et les entraînai avec moi,

Les Blefuscudiens, qui n'avaient point d'idée de ce que je projetais, furent également surpris et confus : ils m'avaient vu couper les câbles, et avaient cru que mon dessein n'était que de les laisser flotter au gré du vent et de la marée, et de les faire heurter l'un contre l'autre; mais quand ils me virent entraîner toute la flotte à la fois, ils jetèrent des cris de

rage et de désespoir.

Ayant marché quelque temps, et me trouvant hors de la portée des traits, je m'arrêtai un peu pour tirer toutes les flèches qui s'étaient attachées à mon visage et à mes mains; puis, conduisant ma prise, je tâchai de me

rendre au port impérial de Lilliput.

L'empereur, avec toute sa cour, était sur le bord de la mer, attendant le succès de mon entreprise. Ils voyaient de loin avancer une flotte sous la forme d'un grand croissant; mais, comme l'étais dans l'eau jusqu'au cou, ils ne s'apercevaient pas que c'était moi qui la conduisais vers eux.

L'empereur crut donc que j'avais péri, et que la flotte ennemie s'approchait pour faire une descente; mais ses craintes furent bientôt dissipées; car, ayant pris pied, on me vit à la tête de tous les vaisseaux, et l'on m'entendit crier d'une voix forte: Vive le très puissant empereur de Lilliput! Ce prince, à mon arrivée, me donna des louanges infinies, et, sur-le-champ, me créa nardac, qui est le plus haut titre d'honneur parmi eux.

Sa majesté me pria de prendre des mesures pour amener dans ses ports tous les autres vaisseaux de l'ennemi. L'ambition de ce prince ne lui faisait prétendre rien moins que de se rendre maître de tout l'empire de Blefuscu, de le réduire en province de son empire, et de le faire gouverner par un viceoi; de faire périr tous les exilés gros-boutiens et de contraindre tous ses peuples à casser les œafs par le petit bout, ce qui l'aurait fait parvenir à la monarchie universelle : mais je tâchai de le détourner de ce dessein par plusieurs raisonnements fondés sur la politique et sur la justice, et je protestai hautement que je ne serais jamais l'instrument dont il se servirait pour opprimer la liberté d'un peuple libre, noble et courageux. Quand on eut délibéré sur cette affaire dans le conseil, la plus saine partie fut de mon avis.

Cette déclaration ouverte et hardie était si opposée aux projets et à la politique de sa majesté impériale, qu'il était difficile qu'elle pût me le pardonner; elle en parla dans le conseil d'une manière très artificieuse, et mes ennemis secrets s'en prévalurent pour me perdre, tant il est vrai que les services les plus importants rendus aux souverains sont bien peu de chose lorsqu'ils sont suivis du

refus de servir aveuglément leurs passions: Environ trois semaines après mon expédi-tion éclatante, il arriva une ambassade solennelle de Blefuscu avec des propositions d' paix. Le traité fut bientôt conclu à des conditions très avantageuses pour l'empereur. L'ambassade était composée de six seigneurs, avec une suite de cinq cents personnes, et l'on peut dire que leur entrée fut conforme à la grandeur de leur maître et à l'importance de leur négociation.

Après la conclusion du traité, leurs excellences étant averties secrètement des bons offices que j'avais rendus à leur nation par la manière dont j'avais parlé à l'empereur, me rendirent une visite en cérémonie. Ils commencèrent par me faire beaucoup de compliments sur ma valeur et sur ma générosité, et m'inviterent au nom de leur maître, à passer dans son royaume. Je les remerciai et les priai de me faire l'honneur de présenter mes très humbles respects à Sa Majesté Blefuscudienne, dont les vertus éclatantes étaient répandues par tout l'univers. Je promis de me rendre auprès de sa personne royale avant que de retourner dans mon pays.

Peu de jours après, je demandai à l'empereur la permission de faire mes compliments au grand roi de Blefuscu; il me répondit froi-

dement qu'il le voulait bien.

J'ai oublié de dire que les ambassadeurs m'avaient parle avec le secours d'un interprète. Les langues des deux empires sont très différentes l'une de l'autre; chacune des deux nations vante l'antiquité, la beauté et la force

de sa langue, et méprise l'autre. Cependant l'empereur, fier de l'avantage qu'il avait remporté sur les Blefuscudiens par la prise de leur flotte, obligea les ambassadeurs à présenter leurs lettres de créance et à faire leur harangue dans la langue lilliputienne, et il faut avouer qu'à raison du trafic et du commerce qui est entre les deux royaumes, de la réception réciproque des exilés et de l'usage où sont les Lilliputiens d'envoyer leur jeune noblesse dans le Blefuscu, afin de s'y polir et d'y apprendre les exercices, il y a très peu de personnes de distinction dans l'empire de Lilliput, et encore moins de négociants ou de matelots dans les places maritimes qui ne

parlent les deux langues.

J'eus alors occasion de rendre à sa maiesté Impériale un service très signalé. Je fus un jour réveillé, sur le minuit, par les cris d'une foule de peuple assemblé à la porte de mon hôtel; j'entendis le mot burgum repété plusieurs fois. Quelques-uns de la cour de l'empereur, s'ouvrant un passage à travers la foule, me prierent de venir incessamment au palais, où l'appartement de l'impératrice était en feu par la faute d'une de ses dames d'honneur, qui s'etait endormie en lisant un poëme blefuscudien. Je me levai à l'instant et me transportai au palais avec assez de peine, sans néanmoins fouler personne aux pieds. Je trouvai qu'on avait déja appliqué des échelles aux marailles de l'appartement et qu'on était bien fourni de seaux : mais l'eau était assez éloignée. Ces seaux étaient environ de la grosseur d'un dé à coudre, et le pauvre peuple en GELLIVER, L.

fournissait avec toute la diligence qu'il pouvait. L'incendie commençait à croître, et un palais si magnifique aurait été infailliblement réduit et cendres si, par une présence d'esprit peu ordinaire, je ne me fusse tout à coup avisé d'un expédient. Le soir précédent, j'avais bu en grande abondance d'un vin blanc appelé glimigrim, qui vient d'une province de Blefuscu et qui est très diurétique. Je me mis donc a uriner en si grande abondance, et j'appliquai l'eau si à propos et si adroitement 2ux endroits convenables, qu'en trois minutes le feu fut tout à fait éteint, et que le reste de ce superbe édifice, qui avait coûté des sommes immenses, fut préservé d'un fatal embrasement.

J'ignorais si l'empereur me saurait gré du service que je venais de lui rendre; car. par les lois fondamentales de l'empire, c'était un erime capital et digne de mort de faire de l'eau dans l'étendue du palais impérial; mais je fus rassure lorsque j'appris que sa majesté avait donné ordre au grand juge de m'expédier des lettres de grâce; mais on m'apprit que l'impératrice, concevant la plus grande horreur de ce que je venais de faire, s'était transportée au côté le plus éloigné de la cour, et qu'elle était déterminée à ne jamais loger dans des appartements que j'avais osé souiller par une action malhonnête et impudente.

VI. - Les mours des habitants de Lilliput, leur litté-rature, leurs lois, leurs coutumes et leur manière d'elever les enfants.

Quoique j'aie le dessein de renvoyer la description de cet empire à un traité particulier,

ie crois cependant devoir en donner ici au lecteur quelque idée générale. Comme la taille ordinaire des gens du pays est un pou moins haute que de six pouces, il y a une proportion exacte dens tous les autres animaux. aussi bien que dans les plantes et dans les arbres. Par exemple, les chevaux et les bœufs les plus hauts sont de quatre à cinq pouces. les moutons d'un pouce et demi, plus ou moins, leurs oies environ de la grosseur d'un moineau; en sorte que leurs insectes étaient presque invisibles pour moi; mais la nature a su ajuster les yeux des habitants de Lilliout a tous les objets qui leur sont proportionnés. Pour faire connaître combien leur vue est pergante à l'égard des objets qui sont proches, je dirai que je vis une fois avec plaisir un cuisinier habile plumant une alouette qui n'était pas si grosse qu'une mouche ordinaire, et une same fille enflant une aiguille invisible avec de la sois pareillement invisible.

Ils ont des caractères et des lettres; mais le ur façon d'écrire est remarquable, n'étaut ni de la gauche à la droite, comme celle de l'Europe; ni de la droite à la gauche, comme celle des Arabes; ni de haut en bas, comme celle des Chinois; ni de bas en haut, comme celle des Chascaries; mais obliquement et d'un angle du papier à l'autre, comme celle des dames

d'Angleterre.

Ils enterrent les morts la tête directement en bas, parce qu'ils s'imaginent que, dans onze mille lunes, tous les morts doivent ressusciter; qu'alors la terre, qu'ils croient plate, se tournera sens dessus dessous, et que, par ce moyen, au moment de leur résurrection, ils seront tous trouvés debout sur leurs pieds. Les savants d'entre eux reconnaissent l'absurdité de cette opinion; mais l'usage subsiste, parce qu'il est ancien et fondé sur les idées

du peuple.

Ils ont des lois et des coutumes très singulières, que l'entreprendrais peut-être de justifier si elles n'étaient trop contraires à celles de ma chère patrie. La première dont je ferai mention regarde les délateurs. Tous les crimes contre l'Etat sont punis en ce pays-là avec une rigueur extrême; mais, si l'accusé fait voir évidemment son innocence, l'accusateur est aussitôt condamné a une mort ignominieuse, et tous ses biens confisqués au profit de l'innocent. Si l'accusateur est un gueux, l'empereur, de ses propres deniers, dédommage l'accusé, supposé qu'il ait été mis en prison ou qu'il ait été maltraité le moins du monde.

On regarde la fraude comme un crime plus énorme que le vol; c'est pourquoi elle est touiours punie de mort; car on a pour principe que le soin et la vigilance, avec un esprit ordinaire, peuvent garantir les biens d'un home contre les attentats des voleurs, mais que la probité n'a point de défense contre la fourberie et la mauvaise foi.

Quoique nous regardions les châtiments et les récompenses comme les grands pivots du gouvernement, je puis dire néanmoins que la maxime de punir et de récompenser n'est pas observée en Europe avec la même sagesse que dans l'empire de Lilliput. Quiconque peut

apporter des preuves suffisantes qu'il a observé exactement les lois de son pays pendant soixante et treize lunes, a droit de prétendre à certains priviléges, selon sa naissance et son état, avec une certaine somme d'argent tirée d'un fonds destiné à cet usage; il gagne même le titre de snilpall, ou de légitime, lequel est ajouté à son nom; mais ce titre ne passe pas à sa postérité. Ces peuples regardent comme un défaut prodigieux de politique parmi nous que toutes nos lois soient menaçantes, et que l'infraction soit suivie de rigoureux châtiments, tandis que l'observation n'est suivie d'aucune récompense ; c'est pour cette raison qu'ils représentent la justice avec six yeux, deux devant, autant der ière, et un de chaque côté (pour représenter la circonspection), tenant un sac plein d'or à sa main droite et une épée dans le fourreau à sa main gauche, pour faire voir qu'elle est plus dispo-sée à récompenser qu'à punir.

Dans le choix qu'on fait des sujets pour

Dans le choix qu'on fait des sujets pour remplir les emplois, on a plus d'égard à la probité qu'au grand génie. Comme le gouvernement est nécessaire au genre humain, on croit que la Providence n'eut jamais dessein de faire de l'administration des affaires publiques une science difficile et mystérieuse qui ne pût être possédée que par un petit nombre d'esprits rares et sublimes, tel qu'il en naît au plus deux ou trois dans un siècle; mais on juge que la vérité, la justice, la tempérance et les autres vertus, sont a la portée de tout le monde, et que la pratique de ces vertus, accompagnée d'un peu d'expérience

et de bonne intention, rend quelque personne que ce soit propre au service de son pays, pour peu qu'elle ait de bon sens et de discernement.

On est persuadé que tant s'en faut que le défaut des vertus morales soit suppléé par les talents supérieurs de l'esprit, que les emplois ne pourraient être confiés à de plus dangereuses mains qu'à celles des grands esprits qui n'ont aucune vertu, et que les erreurs nées de l'ignorance, dans un ministre honnête homme, n'auraient jamais de si funestes suites, à l'égard du bien public, que les pratiques ténébreuses d'un ministre dont les vues seraient criminelles, et qui trouverait dans les ressources de son esprit de quoi faire le mal impunément.

Qui ne croit pas à la Providence divine parmi les Lilliputiens est déclaré incapable de posséder aucun emploi public. Comme les rois se prétendent, à juste titre, les députés de la Providence, les Lilliputiens jugent qu'il n'y a rien de plus absurde et de plus inconséquent que la conduite d'un prince qui se sert de gens sans religion, qui nient cette autorité suprême dont il se dit le dépositaire, et dont, en effet, il emprunte la sienne.

En rapportant ces lois et les suivantes, je ne parle que des lois originales et primitives des Lilliputiens. Je sais que, par des lois modernes, ces peuples sont tombés dans un grand excès de corruption: témoin cet usage honteux d'obtenir les grandes charges en dansant sur la corde, et les marques de dis-

tinetion en sautant par-dessus un bâton. Le lecteur doit observer que cet indigne usage fut introduit par le père de l'empereur ré-

gnant.

L'ingratitude est, parmi ces peuples, un crime énorme, comme nous apprenons dans l'histoire qu'il l'a été autrefois aux yeux de quelques nations vertueuses. Celui, disent les Lilliputiens, qui rend de mauvais offices à son bienfaiteur même doit être nécessairement l'ennemi de tous les autres hommes.

Les Lilliputiens jugent que le père et la mère ne doivent point être chargés de l'éducation de leurs propres enfants, et il y a, dans chaque ville, des séminaires publics, où tous les peres et les mères, excepté les paysans et les ouvriers, sont obligés d'envoyer leurs enfants de l'un et l'autre sexe, pour être élevés et formés. Quand ils sont parvenus à l'âge de vingt lunes, on les suppose dociles et capables d'apprendre. Les écoles cont de différentes espèces, suivant la différence du rang et du sexe. Des maîtres habiles forment les enfants pour un état de vie conforme à leur naissance, à leur propres talents et à leurs inclinations.

Les séminaires pour les mâles d'une naissance illustre sont pourvus de maîtres sérieux et savants. L'habillement et la nourriture des enfants sont simples. On leur inspire des principes d'honneur, de justice, de courage, de modestie, de clémence, de religion et d'a-mour pour la patrie; ils sont habillés par des hommes jusqu'à l'âge de quatre ans, et, après cet âge, ils sont obligés de s'habiller euxmêmes, de quelque grande qualité qu'ils soient. Il ne leur est permis de prendre leurs divertissements qu'en la présence d'un maître: par là, ils évitent ces funestes impressions de folie et de vice qui commencent de si bonne heure à corrompre les mœurs et les inclinations de la jeunesse. On permet à leurs père et mère de les voir deux fois par an. La visite ne peut durer qu'une heure, avec la liberté de baiser leurs fils en entrant et en sortant; mais un maître, qui est toujours présent en ces occasions, ne leur permet pas de parler secrètement à leur fils, de le flatter, de le caresser, ni de lui donner des bijoux ou des dra-

gées et des confitures.

Dans les séminaires pour les femelles, les jeunes filles de qualité sont élevées presque comme les garçons. Seulement, elles sont habillées par des domestiques de leur sexe, mais toujours en présence d'une maîtresse, jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'âge de cinq ans, qu'elles s'habillent elles-mêmes. Lorsque l'on découvre que les nourrices ou les femmes de chambre entretiennent ces petites filles d'histoires extravagantes, de contes insipides ou capables de leur faire peur (ce qui est, en Angieterre, fort ordinaire aux gouvernantes), elles sont fouettées publiquement trois fois par toute la ville, emprisonnées pendant un an, et exilées le reste de leur vie dans l'endroit le plus désert du pays. Ainsi, les jeunes filles, parmi ces peuples, sont aussi honteuses que les hommes d'ètre lâches et sottes; elles méprisent tous les ornements extérieurs, et n'ont égard qu'à la bienséance et à la propreté.

Leurs exercices ne sont pas tout à fait si violents que ceux des garçons, et on les fait un peu moins étudier; car on leur apprend aussi les sciences et les belles-lettres. C'est une maxime parmi eux qu'une femme devant être pour son mari une compagnie toujours agréable, elle doit s'orner l'esprit, qui ne vieillit point.

Les Lilliputiens sont persuadés, autrement que nous ne le sommes en Europe, que rien ne demande plus de soin et d'application que l'éducation des enfants. Il est aisé, disentils, d'en faire, comme il est aisé de semer et de planter; mais de conserver certaines plantes, de les faire croître heureusement, de les défendre contre les rigueurs de l'hiver, contre les ardeurs et les orages de l'été, contre les attaques des insectes, de leur faire enfin porter des fruits en abondance, c'est l'effet de l'attention et des peines d'un jardinier habile.

Ils prennent garde que le maître ait plutôt un esprit bien fait qu'un esprit sublime, plutôt des mœurs que de la science; ils ne peuvent souffrir ces maîtres qui étourdissent sans cesse les oreiles de leurs disciples de combinaisons grammaticales, de discussions frivoles, de remarques puériles, et qui, pour leur apprendre l'ancienne langue de leur pays, qui n'a que peu de rapport à celle qu'on y parle aujourd'hui, accablent leur esprit de règles et d'exceptions, et laissent la l'usage et l'exercice, pour farcir leur mémoire de pripeipes superdus et de préceptes épineux: ils veulent que le maître se familiarise avec di-

nité, rien n'étant plus contraire à la bonne ducation que le pédantisme et le sérieux afceté; il doit, selon eux, plutôt s'abaisser que 'élever devant son disciple, et ils jugent l'un lus difficile que l'autre, parce qu'il faut souent plus d'effort et de vigueur, et toujours lus d'attention, pour descendre sûrement que our monter.

Ils prétendent que les maitres doivent bien lus s'appliquer à former l'esprit des jeunes ens pour la conduite de la vie qu'a l'enrihir de connaissances curieuses, presque touburs inutiles. On leur apprend donc de bonne eure à être sages et philosophes, afin que, ans la saison même des plaisirs, ils sachent es goûter philosophiquement. N'est-il pas idicule, disent-ils, de n'en connaître la nature t le vrai usage que lorsqu'on y est devenu bhabile, d'apprendre à vivre quand la vie est resque passée, et de commencer a être homne lorsqu'on va cesser de l'être?

On leur propose des récompenses pour aveu ingénu et sincère de leurs fautes, et eux qui savent mieux raisonner sur leurs ropres défauts obtiennent des grâces et des onneurs. On veut qu'ils soient curieux et u'ils fassent souvent des questions sur tout e qu'ils voient et sur tout ce qu'ils entenent, et l'on punit très sévèrement ceux qui, la vue d'une chose extraordinaire et remaruable, témoignent peu d'étonnement et de uriosité.

On leur recommande d'être très fidèles, rès soumis, très attachés au prince, mais d'un ttachement général et de devoir, et non d'aucun attachement particulier, qui blesse souvent la conscience et toujours la liberté,

et qui expose à de grands malheurs.

Les maîtres d'histoire se mettent moins en peine d'apprendre à leurs élèves la date de tel ou tel événement, que de leur peindre le caractère, les bonnes et les mauvaises qualités des rois, des généraux d'armée et des ministres; ils croient qu'il leur importe assez peu de savoir qu'en telle année et en tel mois telle bataille a été donnée; mais qu'il leur importe de considérer combien les hommes, dans tous les siècles, sont barbares, brutaux, injustes, sanguinaires, toujours prêts à prodiguer leur propre vie sans nécessité et à attenter sur celle des autres sans raison; combien les combats déshonorent l'humanité et combien les motifs doivent être puissants pour en venir a cette extrémité funeste; ils regardent l'histoire de l'esprit humain comme la meilleure de toutes, et ils apprennent moins aux jeunes gens à retenir les faits qu'à en juger.

I's veulent que l'amour des sciences soit borné et que chacun choisisse le genre d'étude qui convient le plus à son inclination et à son talent; ils font aussi peu de cas d'un homme qui étudie trop que d'un homme qui mange trop, persuadés que l'esprit a ses indigestions comme le corps. Il n'y a que l'empereur seul qui ait une vaste et nombreuse bibliothèque. A l'égard de quelques particuliers qui en ont de trop grandes, on les regarde

comme des ânes chargés de livres.

La philosophie chez ces peuples est très

gaie, et ne consiste pas en ergotismes comme dans nos écoles; ils ne savent ce que c'est que baroco et baralipton, que catégories, que termes de la première et de la seconde intention, et autres sottises épineuses de la dialectique, qui n'apprennent pas plus à raisonner qu'à danser. Leur philosophie consiste à établir des principes infaillibles, qui conduisent l'esprit à préférer l'état médiocre d'un honnête homme aux richesses et au faste d'un financier, et les victoires remportées sur ses passions à celles d'un conquérant. Elle leur apprend à vivre durement et à fuir tout ce qui accoutume les sens à la volupté, tout ce qui rend l'âme trop dépendante du corps et affaiblit sa liberté. Au reste, on leur représente toujours la vertu comme une chose aisée et agréable.

On les exhorte à bien choisir leur état de vie, et on tâche de leur faire prendre celui qui leur convient le mieux, ayant moins d'égard aux facultés de leurs parents qu'aux fa cultés de leur âme; en sorte que le fils d'un laboureur est quelquefois ministre d'Etat, et

le fils d'un seigneur est marchand.

Ces peuples n'estiment la physique et les mathématiques qu'autant que ces sciences sont avantageuses à la vie et aux progrès des arts utiles. En général, ils se mettent peu en peine de connaître toutes les parties de l'univers, et aiment moins à raisonner sur l'ordre et le mouvement des corps physiques qu'à jouir de la nature sans l'examiner. A l'égard de la métaphysique, ils la regardent comme une source de visions et de chimères.

Ils haïssent l'affectation dans le langage et le style précieux, soit en prose, soit en vers. et ils jugent qu'il est aussi impertinent de se distinguer par sa manière de parler que par celle de s'habiller. Un auteur qui quitte le style pur, clair et sérieux, pour employer un jargon bizarre et guindé, et des métaphores recherchées et inoules, est couru et hué dans les rues comme un masque de carnaval.

On cultive, parmi eux, le corps et l'âme tout à la fois, parce qu'il s'agit de dresser un homme, et que l'on ne doit pas former l'un sans l'autre. C'est, selon eux, une couple de chevaux attelés ensemble qu'il faut conduire à pas égaux. Tandis que vous ne formez, disent-ils, que l'esprit d'un enfant, son extérieur devient grossier et impoli; tandis que vous ne lui formez que le corps, la stupidité

et l'ignorance s'emparent de son esprit.

Il est défendu aux maîtres de châtier les enfants par la douleur; ils le font par le retranchement de quelque douceur sensible, par la honte, et surtout par la privation de deux ou trois leçons, ce qui les mortifie extrêmement, parce qu'alors on les abandonne à eux-mêmes, et qu'on fait semblant de ne les pas juger dignes d'instruction. La douleur, selon eux, ne sert qu'à les rendre timides, défaut très préjudiciable, et dont on ne guérit jamais.

Avant que ie parle de ma sortie de l'em-

VII.—L'auteur, ayant reçu avis qu'on lui voulad faire son procès pour crime de lèse-majesté, s'enfuit dans le royaume de Blefuscu.

pire de Lilliput, il sera peut-être à propos d'instruire le lecteur d'une intrigue secrète

qui se forma contre moi.

J'étais peu fait au manége de la cour. et la bassesse de mon état m'avait refusé les dispositions nécessaires pour devenir un hacourtisan, quoique plusieurs d'aussi basse extraction que moi aient souvent réussi à la cour et y soient parvenus aux plus grands emplois; mais aussi n'avaient-ils pas peut-être la même délicatesse que moi sur la probité et sur l'honneur. Quoi qu'il en soit. pendant que je me disposais à partir pour mé rendre auprès de l'empereur de Blefuscu, une personne de grande considération à la cour, et à qui j'avais rendu des services importants, me vint trouver secrètement pendant la nuit. et entra chez moi avec sa chaise sans se faire annoncer. Les porteurs furent congédiés. Je mis la chaise avec son excellence dans la poche de mon justaucorps, et, donnant ordre à un domestique de tenir la porte de ma maison termee, je mis la chaise sur la table et je m'assis auprès. Après les premiers compliments, remarquant que l'air de ce seigneur était triste et inquiet, et lui en ayant demandé la raison, il me pria de le vouloir bien écouter sur un sujet qui intéressait mon honneur et ma vie.

• Je vous apprends, me dit-il, qu'on a convoqué depuis peu plusieurs comités secrets à votre sujet, et que, depuis deux jours, sa majesté a pris une fâcheuse résolution. Vous rignorer pas que Skyriesh Bolgolam (galbet ou grand-amiral) a presque toujours été votre

ennemi mortel depuis votre arrivée ici. Je n'en sais pas l'origine; mais sa haine s'est fort augmentée depuis votre expédition contre la flotte de Bleuscu: comme amiral, il est jaloux de ce grand succès. Ce seigneur, de concert avec Flimnap, grand-trésorier; Limtoc, le général; Lalcon, le grand-chambellan et Balmaff, le grand-juge, ont dressé des articles pour rous faire votre procès en qualité de criminel de lèse-majesté et comme coupable de plusieurs autres grands crimes.

Cet exorde me frappa tellement, que j'allais l'interrompre, quand il me pria de ne rien dire et de l'écouter, et il continua ainsi :

"Pour reconnaître les services que vous m'avez rendus, je me suis fait instruire de tout le proces, et j'ai obtenu une copie des articles : c'est une affaire dans laquelle je risque ma tête pour votre service.

« ARTICLES DE L'ACCUSATION INTENTÉE CONTRE QUINBUS FLESTRIN (L'HOMME MONTAGNE). — Article 1et. D'autant que, par une loi portée sous le règne de sa majesté imperiale Cabin Deffar Plune, il est ordonné que quiconque fera de l'eau dans l'étendue du palais impérial sera sujet aux peines et châtiments du crime de lèse-majesté, et que, malgré cela, ledit Quinbus Elestrin, par un violement ouvert de ladite loi, sous le prétexte d'éteindre le feu allumé dans l'appartement de la chère impériale épouse de sa majesté, aurait malicieusement, traîtreusement et diaboliquement, par la décharge de sa vessie, éteint ledit feu allumé dans ledit appartement,

étant alors entré dans l'étendue dudit palais
impérial.

Art. 2. Que ledit Quinbus Flestrin, avant · amené la flotte royale de Blefuscu dans notre · port impérial, et lui ayant été ensuite en-• joint par sa majesté impériale de se rendre · maître de tous les autres vaisseaux dudit royaume de Blefuscu, et de le réduire à la · forme d'une province qui pût être gouvernée par un vice-roi de notre pays, et de faire » périr et mourir tous les gros-boutiens exilés. mais aussi tout le peuple de cet empire qui ne voudrait incessamment quitter l'hérésie » gros-boutienne; ledit Flestrin, comme un • traître rebelle à sa très heureuse impériale majesté, aurait représenté une requête pour · être dispensé dudi service, sous le prétexte · frivole d'une répugnance de se mêler de · contraindre les consciences et d'opprimer la

» liberté d'un pe aple innocent.

Art. 3. Que certains ambassadeurs étant
venus depuis peu à la cour de Blefuscu pour
demander la paix à sa majesté, ledit Flestrin,
comme un sujet déloyal, aurait secouru,
aidé, soulagé et régalé lesdits ambassadeurs, quoiqu'il les connût pour être ministres d'un prince qui venait d'être récemment l'ennemi déclaré de sa majesté impériale, et dans une guerre ouverte contre sadite majesté.

Art. 4. Que ledit *Quinbus Flestrin*, contre le devoir d'un fidèle sujet, se disposerait actuellement à faire un voyage à la cour de Blefuscu, pour lequel il n'a reçu qu'une per-

mission verbale de sa majesté impériale, et,
sous prétexte de ladite permission, se pro-

poserait témairement et perfidement de faire ledit voyage, et de secourir, soulager et aider le roi de Blefuscu.

• Il y a encore d'autres articles, ajouta-t-il: mais ce sont les plus importants dont je viens de vous lire un abrégé. Dans les différentes délibérations sur cette accusation, il faut avouer que sa majeste a fait voir sa moderation, sa douceur et son équité, représentant plusieurs fois vos services, et tâchant de diminuer vos crimes. Le trésorier et l'amiral ont opiné qu'on devait vous faire mourir d'une mort cruelle et ignominieuse, en mettant le feu à votre botel pendant la nuit; et le général devait vous attendre avec vingt mille hommes armés de flèches empoisonnées, pour vous frapper au visage et aux mains. Des ordres secrets devaient être donnés à quelques-uns de vos domestiques pour répandre un suc venimeux sur vos chemises, lequel vous aurait fait bientôt déchirer votre propre chair et mourir dans des tourments excessifs. Le général s'est rendu au même avis, en sorte que. pendant quelque temps, la pluralité des voix a été contre vous; mais sa majesté, résolue de vous sauver la vie, a gagné le suffrage du chambellan. Sur ces entrefaites, Reldresal, premier secrétaire d'Etat pour les affaires secrétes, a reçu ordre de l'empereur de donner son avis, ce qu'il a fait conformément à celui de sa majesté, et certainement il a bien justifié l'estime que vous avez pour lui : il a reconnu que vos crimes étaient grands, mais qu'ils méritaient néanmoins quelque indulgence:

il a dit que l'amitié qui était entre vous et lui était si connue, que peut-être on pourrait le croire prévenu en votre faveur; que, cependant, pour obéir au commandement de sa majesté, il voulait dire son avis avec franchise et liberté; que si sa majesté, en considération de vos services et suivant la douceur de son esprit voulait bien vous sauver la vie et se contenter de vous faire crever les deux yeux, il jugeait avec soumission que, par cet expédient, la justice pourrait être en quelque sorte satisfaite, et que tout le monde applaudirait à la clémence de l'empereur, aussi bien qu'à la procédure équitable et généreuse de ceux qui avaient l'honneur d'être ses conseillers; que la perte de vos yeux ne ferait point d'obstacle à votre force corporelle, par laquelle vous pourriez être encore utile à sa mafesté; que l'aveuglement sert à augmenter le courage, en nous cachant les périls; que l'esprit en devient plus recueilli et plus disposé à la découverte de la vérité; que la crainte que vous aviez pour vos yeux était la plus grande difficulté que vous aviez eue à surmonter en vous rendant maître de la flotte ennemie, et que ce serait assez que vous vissiez par les yeux des autres, puisque les plus puissants princes ne voient pas autrement. Cette proposition fut reçue avec un déplaisir extrême par toute l'assemblée L'amiral Bolgolam, tout en feu, se leva, et, transporté de fureur, dit qu'il était étonné que le secrétaire osât opiner pour la conservation de la vie d'un traître; que les services que vous aviez rendus étaient, selon les véritables maximes d'E-

tat. des crimes énormes ; que vous, qui étiez capable d'éteindre tout à coup un incendie en arrosant d'urine le palais de sa majesté (ce qu'il ne pouvait rappeler sans horreur), pourriez quelque autre fois, par le même moyen, innonder le palais et toute la ville, avant une pompe énorme disposée à cet effet; et que la même force qui vous avait mis en état d'entraîner toute la flotte de l'ennemi pourrait servir à la reconduire, sur le premier mécontentement, à l'endroit d'où vous l'aviez tirée; qu'il avait des raisons très fortes de penser que vous étiez gros-boutien au fond de votre cœur, et parce que la trahison commence au cœur avant qu'elle paraisse dans les actions. comme gros-boutien, il vous déclara formellement traître et rebelle, et insista qu'on devait sans délai vous faire mourir. Le trésorier fut du même avis. Il fit voir a quelles extremités les finances de sa majesté étaient réduites par la dépense de votre entretien, ce qui deviendrait bientôt insoutenable; que l'expédient proposé par le secrétaire de vous crever les yeux, loin d'être un remede contre ce mal, l'augmenterait selon toutes les apparences, comme il paraît par l'usage ordinaire d'aveugler certaines volailles, qui, après cela, mangent encore plus et s'engraissent plus promptement; que sa majesté sacrée et le conseil, qui étaient vos juges, étaient dans leurs propres consciences persuadés de votre crime, ce qui était une preuve plus que suffisante pour vous condamner à mort, sans avoir recours à des preuves formelles requises par la lettre rigide de la bi. Mais sa majesté impériale, étant absolument déterminée à ne vous point faire mou-rir, dit gracieusement que, puisque le conseil iugeait la perte de vos yeux un châtiment trop léger, on pourrait en ajouter un autre. Et votre ami le secrétaire, priant avec soumission d'être écouté encore pour répondre à ce que le trésorier avait objecté touchant la grande dépense que sa majesté faisait pour votre entretien, dit que Son Excellence, qui seule avait la disposition des finances de l'empereur. pourrait remédier facilement à ce mal en diminuant votre table peu à peu, et que, par ce moven, faute d'une quantité suffisante de nourriture, vous deviendriez faible et languissant et perdriez l'appétit et bientôt après la vie. Ainsi, par la grande amitié du secrétaire, toute l'affaire a été terminée à l'amiable: des ordres précis ont été donnés pour tenir secret le dessein de vous faire peu a peu mourir de faim. L'arrêt, pour vous crever les yeux a été enregistré dans le greffe du conseil, personne ne s'y opposant, si ce n'est l'amiral Rolgolam. Dans trois jours, le secrétaire aura ordre de se rendre chez vous et de ire les articles de votre accusation en votre présence, et puis de vous faire savoir la grande clémence et grâce de sa majesté et du conseil, en ne vous condamnant qu'à la perte de vos yeux, à laquelle sa majesté ne doute pas que vous vous soumettiez avec la reconnaissance et l'humilité qui conviennent. Vingt des chirurgiens de sa majesté se rendront à sa suite, et exécuteront l'opération par la décharge adroite de plusieurs fleches très aiguës dans les prunelles de vos yeux lorsque vous serez

ouché à terre. C'est à vous à prendre les nesures convenables que votre prudence vous uggérera. Pour moi, afin de prévenir tout oupçon, il faut que je m'en retourne aussi

ecrétement que je suis venu. »

Son Excellence me quitta, et je restai seul vré aux inquiétudes. C'était un usage introuit par ce prince et par son ministère (très ifférent, à ce qu'on m'assure, de l'usage des remiers temps), qu'après que la cour avait rdonné un supplice pour satisfaire le ressenment du souverain ou la malice d'un favori, empereur devait faire une harangue à tout son onseil, parlant de sa douceur et de sa cléience comme de qualités reconnues de tout monde. La harangue de l'empereur à mon ajet fut bientôt publiée par tout l'empire, t rien n'inspira fant de terreur au peuple ue ces éloges de la clémence de sa majesté. arce qu'on avait remarqué que plus ces éloges taient amplifiés, plus le supplice était ordiairement cruel et injuste. Et, a mon égard. faut avouer que, n'étant pas destiné par ma aissance ou par mon éducation à être omme de cour, j'entendais si peu les affaires, ue je ne pouvais décider si l'arrêt porté ontre moi était doux ou rigoureux, juste ou ijuste. Je ne songeai point à demander la ermission de me défendre; j'aimais autant tre condamné sans être entendu, car avant utrefois vu plusieurs procès semblables, je s avais toujours vus terminés selon les insructions données aux juges et au gré des ccusateurs accrédités et puissants.

J'eus quelque envie de faire de la résis-

tance; car, étant en liberté, toutes les forces de cet empire ne seraient pas venues à bout de moi, et j'aurais pu facilement, à coups de pierres, battre et renverser la capitale; mais je rejetai aussitôt ce projet avec horreur, me ressouvenant du serment que j'avais prêté à sa majesté, des grâces que j'avais recues d'elle et de la haute dignité de nardac qu'elle m'avait conférée. D'ailleurs, je n'avais pas assez pris l'esprit de la cour pour me persuader que les rigueurs de sa majesté m'acquitaient de toutes les obligations que je lui avais.

Enfin, je pris une résolution qui, selon les apparences, sera censurée de quelques personnes avec justice; car je confesse que ce fut une grande témérité à moi et un très mauvais procédé de ma part d'avoir voulu conserver mes yeux, ma liberté et ma vie. malgré les ordres de la cour. Si j'avais mieux connu le caractère des princes et des ministres d'Etat, que j'ai depuis observé dans plusieurs autres cours, et leur méthode de traiter des accusés moins criminels que moi, je me serais soumis saus difficulté à une peine si douce; mais, emporté par le feu de la jeunesse, et avant eu ci-devant la permission de sa majesté impériale de me rendre auprès du roi de Blefuscu, je me hâtai, avant l'expiration des trois jours, d'envoyer une lettre à mon ami le secrétaire, par laquelle je lui faisais savoir la résolution que j'avais prise de partir ce jour-là même pour Blefuscu, suivant la permission que j'avais obtenue; et, sans attendre la réponse, le m'avançai vers

côte de l'île où était la flotte. Je me saisis un gros vaisseau de guerre, j'attachai ible à la proue, et, levant les ancres, je me shabillai, mis mon habit (avec ma couverire que j'avais apportée sous mon bras) sur vaisseau, et, le tirant après moi, tantôt ueant, tantôt nageant, j'arrivai au port royal Blefuscu, où le peuple m'avait attendu longmps. On m'y fournit deux guides pour me onduire à la capitale, qui porte le même om. Je les tins dans mes mains jusqu'à ce ie je fusse arrivé à cent toises de la porte la ville, et je les priai de donner avis de on arrivée à un des secrétaires d'Etat, et de i faire savoir que j'attendais les ordres de majesté. Je recus réponse, au bout d'une eure, que sa majesté, avec toute la maison vale, venait pour me recevoir. Je m'avancai nguante toises : le roi et sa suite descendient de leurs chevaux, et la reine, avec les ames, sortirent de leurs carrosses, et je n'aercus pas qu'ils eussent peur de moi. Je me ouchai à terre pour baiser les mains du roi de la reine. Je dis à sa majesté que j'étais enu, suivant ma promesse, et avec la pernission de l'empereur mon maître, pour avoir honneur de voir un si puissant prince, et our lui offrir tous les services qui dépendaient e moi, et qui ne seraient pas contraires à ce ue je devais a mon souverain, mais sans parr de ma disgrâce.

Je n'ennuierai point le lecteur du détail de na réception à la cour, qui fut conforme à la énérosité d'un si grand prince, ni des incomnodités que j'essuyai faute d'une maison et orun 1st, étant obligé de me coucher a terre enveloppé de ma couverture.

VIII. — L'auteur, par un accident henreux, trouve le moyen de quitter Blefuscu, et, après quelques difficultés, retourne dans sa patrie.

Trois jours après mon arrivée, me promenant par curiosité vers la côte de l'île qui regarde le nord-est, je découvris à une demi-lieue de distance dans la mer, quelque chose qui me sembla être un bateau renversé. Je tirai mes souliers et mes bas, et, allant dans l'eau cent ou cent cinquante toisés, je vis que l'objet s'approchait par la force de la marée, et je connus alors que c'était une chaloupe, qui, à ce que je crus, pouvait avoir été détachée d'un vaisseau par quelque tempête; sur quoi, je revins incessamment à la ville, et priai sa majesté de me prêter vingt des plus grands vaisseaux qui lui restaient depuis la perte de sa flotte, et trois mille matelots, sous les ordres du vice-amiral. Cette flotte mit à la voile, faisant le tour, pendant que j'allai par le chemin le plus court à la côte, où j'avais premièrement découvert la chaloupe. Je trouvai que la marée l'avait poussée encore plus près du rivage. Quand les vaisseaux m'eurent joint, je me dépouillai de mes habits, me mis dans l'eau, et m'avançai jusqu'à cinquante toises de la chaloupe, après quoi je fus obligé de na-ger jusqu'à ce que je l'eusse atteinte; les matelots me jeterent un câble, dont j'attachai un bout à un trou sur le devant du bateau, et l'autre bout à un vaisseau de guerre; mais je ne pus continuer mon voyage, perdant pied dans l'eau. Je me mis donc à nager derrière la chaloupe et à la pousser en avant avec une de mes mains; en sorte qu'à la faveur de la marée, je m'avançai tellement vers le rivage, que je pus avoir le menton hors de l'eau et trouver pied. Je me reposai deux ou trois miautes, et puis je poussai le bateau encore jusqu'à ce que la mer ne fût pas plus haute que mes aisselles, et alors la plus grande fatigue était passée; je pris d'autres câbles apportés dans un des vaisseaux, et les attachant premièrement au bateau, et puis à neuf des vaisseaux qui m'attendaient, le vent étant assez favorable et les matelots m'aidant, je fis en sorte que nous arrivâmes à vingt toises du rivage, et, la mer s'étant retirée, je gagnai la chaloupe à pied sec, et, avec le secours de deux mille hommes et celui des cordes et des machines, je vins à bout de la relever, et trouvai qu'elle n'avait été que très peu endommagée.

Je fus dix jours à faire entrer ma chaloupe dans le port royal de Blefuscu, où il s'amassa un grand concours de peuple, plein d'étonnement à la vue d'un vaisseau si prodi-

gieux,

Je dis au roi que ma bonne fortune m'avait fait rencontrer ce vaisseau pour me transporter à quelque autre endroit, d'où ie pourrais retourner dans mon pays natal, et je priai sa majesté de vouloir bien donner ses ordres pour mettre ce vaisseau en état de me servir, et de me permettre de sortir de ses Etats, ce

qu'après quelques plaintes obligeantes il lui plut de m'accorder.

J'étais fort surpris que l'empereur de Lil-liput, depuis mon départ, n'eût fait aucune recherche à mon sujet; mais j'appris que sa majesté impériale, ignorant que j'avais eu avis de ses desseins, s'imaginait que je n'étais allé à Blefuscu que pour accomplir ma promesse, suivant la permission qu'elle m'en avait donnée, et que je reviendrais dans per de jours; mais, à la fin, ma longue absence la mit en peine, et, ayant tenu conseil avec le trésorier et le reste de la cabale, une per-sonne de qualité fut dépêchée avec une copie des articles dressés contre moi. L'envoyé avait des instructions pour représenter au souverain de Blefuscu la grande douceur de son maître, qui s'était contenté de me punir par la perte de mes yeux; que je m'étais soustrait à la justice, et que, si je ne retournais pas dans deux jours, je serais dépouillé de mon titre de nardac, et déclaré criminel de haute trahison. L'envoyé ajouta que, pout conserver la paix et l'amitié entre les deux empires, son maître espérait que le roi de Blefuscu donnerait ordre de me faire reconduire à Lilliput pieds et mains liés, pour être puni comme un traître.

Le roi de Blefuscu, ayant pris trois jours pour delibérer sur cette affaire, rendit une réponse tres honnête et très sage. Il représenta qu'a l'égard de me renvoyer bé, l'empereur n'ignorait pas que cela était impossible; que, quoique je lui eusse enlevé sa flotte, il m'était redevable de plusieurs bons offices que je lui avait rendus, par rapport au traité le paix; d'ailleurs, qu'ils seraient blentôt 'un et l'autre délivrés de moi, parce que 'avais trouvé sur le rivage un vaisseau prodigieux, capable de me porter sur la mer, qu'il avait donné ordre d'accommoder avec mon secours et suivant mes instructions; en sorte qu'il espérait que, dans peu de semaines, es deux empires seraient débarrassés d'un

ardeau si insupportable.

Avec cette réponse, l'envoyé retourna à Lilliput, et le roi de Blefuscu me raconta tout ce qui s'était passé, m'offrant en même temps, mais secrètement et en confidence, sa gracieuse protection si je voulais rester à son service. Quoique je crusse sa proposition sinère, je pris la résolution de ne me livrer amais à aucun prince ni à aucun ministre, orsque je me pourrais passer d'eux; c'est pourquoi, après avoir témoigné à sa majesté na juste reconnaissance de ses intentions avorables, je la priai humblement de me donner mon congé, en lui disant que, puisque la fortune, bonne ou mauvaise, m'avait offert un vaisseau, j'étais résolu de me livrer à l'Océan plutôt que d'être l'occasion d'une rupture entre deux si puissants souverains. Le roi ne me parut pas offensé de ce discours, et j'appris même qu'il était bien aise de ma résolution, aussi bien que la plupart de ses ministres.

Ces considérations m'engagèrent à partir un peu plus tôt que je n'avais projeté, et la cour, qui souhaitait mon départ, y contribue avec empressement. Cinq cents ouvriers fu-

rent employés à faire deux voiles à mon bateau, suivant mes ordres, en doublant treize fois ensemble leur plus grosse toile et la ma-telassant. Je pris la peine de faire des cordes et des câbles, en joignant ensemble dix, vingt ou trente des plus forts des leurs. Une grosse ou tiente des plus lots des teurs. One glosse pierre, que j'eus le bonheur de trouver, après une longue recherche, près le rivage de la mer, me servit d'ancre; j'eus le suif de trois cents bœufs pour graisser ma chaloupe et pour d'autres usages. Je pris des peines infi-nies à couper les plus grands arbres pour en faire des rames et des mâts, en quoi cepen-dant je fus aidé par les charpentiers des navires de sa majesté.

vires de sa majesté.

Au bout d'environ un mois, quand tout fut prêt, j'allai pour recevoir les ordres de sa majesté et pour prendre congé d'elle. Le roi, accompagné de la maison royale, sortit du palais. Je me couchai sur le visage pour avoir l'honneur de lui baiser la main, qu'il me donna très gracieusement, aussi bien que la reine et les jeunes princes du sang. Sa majesté me fit présent de cinquante bourses de deux cents spruggs chacune, avec son portrait en grand, que je mis aussitôt dans un de mes gantspour le mieux conserver.

le mieux conserver.

Je chargeai sur ma chaloupe cent bœufs et trois cents moutons, avec du pain et de la boisson à proportion, et une certaine quantité de viande cuite, aussi grande que quatre cents cuisiniers m'avaient pu fournir. Je pris avec moi six vaches et six taureaux vivants, et un même nombre de brebis et de béliers, ayant dessein de les porter dans mon pays pour en

multiplier l'espèce; je me fournis aussi de foin et de ble. J'aurais été bien aise d'emmener six des gens du pays, mais le roi ne le voulut pas permettre; et, outre une très exacte visite de mes poches, sa majesté me fit donner ma parole d'honneur que je n'emporterais aucun de ses sujets, quand même ce serait de leur propre consentement et à leur requête.

Ayant ainsi préparé toutes choses, je mis à la voile le vingt-quatrième jour de septembre 1701, sur les six heures du matin; et, quand j'eus fait quatre lieues tirant vers le nord, le vent était au sud-est, sur les six heures du soir je découvris une petite île longue d'environ une demi-lieue vers le nord-est. Je m'avançai et jetai l'ancre vers la côte de l'île qui était à l'abri du vent, elle me parut inhabitée. Je pris des rafraîchissements et m'allai reposer. Je dormis environ six heures, car le jour commença à paraître deux heures après que je fus éveillé. Je déjeunai, et, le vent étant favorable, je levai l'ancre, et fis la même route que le jour précédent, guidé par mon compas de poche. C'était mon dessein de me rendre. s'il était possible, à une de ces îles que je croyais, avec raison, situées au nord-est de la terre de Van Diémen.

Je ne découvris rien ce jour-là, mais le lendemain, sur les trois heures après midi. quand j'eus fait, selon mon calcul, environ vingt-quatre lieues, je découvris un navire faisant route vers le sud-est. Je mis toutes mes voiles, et, au bout d'une demi-heure, le navire m'ayant apercu, arbora son pavillon

et tira un coup de canon. Il n'est pas facile de représenter la joie que je ressentis de l'espérance que j'eus de revoir encore une fois mon aimable pays et les chers gages que j'y avais laissés. Le navire relâcha ses voiles, et je le joignis à cinq ou six heures du soir, le 26 septembre. J'étais transporté de joie de voir le pavillon d'Angleterre. Je mis mes vaches et mes moutons dans les poches de mon justaucorps, et me rendis à bord avec touts ma petite cargaison de vivres. C'était un vaisseau marchand anglais, revenant du Japon par les mers du nord et du sud, commandé par le capitaine Jean Bidell, de Deptford, fort honnête homme et excellent marin.

Il y avait environ cinquante hommes sur le vaisseau, parmi lesquels je rencontrai un de mes anciens camarades, nommé Pierre Williams, qui parla avantageusement de moi au capitaine. Ce galant homme me fit un tres bon accueil, et me pria de lui apprendre d'où je venais et où j'allais, ce que je fis en peu de mots; mais il crut que la fatigue et les périls que j'avais courus m'avaient fait tourner la tête, sur quoi je tirai mes vaches et mes moutons de ma poche, ce qui le jeta dans un grand étonnement, en lui faisant voir la vérité de ce que je venais de lui raconter. Je lui montrai les pièces d'or que m'avait données le roi de Blefuscu, aussi bien que le portrait de sa majesté en grand, avec plusieurs autres raretés de ce pays. Je lui donnai deux bourses de Jeux cents spruggs chacune, et promis, à notre arrivée en Angleterre, de lui faire présent d'une vache et d'une brebis pleines.

Je n'entretiendrai point le lecteur du déta de ma route; nous arrivâmes aux Dunes 16. 13 d'avril 1702. Je n'eus qu'un seul malheur, c'est que les rats du vaisseau emporterent une de mes breb's Je débarquai le reste de mon bétail en santé, et le mis paître dans un par-

terre de jeu de boule, à Greenwich.

Pendant le peu de temps que je restai en Angleterre, je fis un profit considérable en nontrant mes animaux a plusieurs gens a qualité, et même au peuple, et, avant que je commençasse mon secon l'voyage, je les vendis six cents livres sterling. Depuis mon dernier retour, j'en ai inutilement cherché la race, que le croyais considérablement augmentée, surtout les moutons; j'espérais que cela tournerait à l'avantage de nos manufactures de laine

par la finesse des toisons.

Je ne restai que deux mois avec ma femme et ma famille : la passion insatiable de voir les pays étrangers ne me permit pas d'être plus longtemps sédentaire. Je laissai quinze cents livres sterling a ma femme, et l'établis dans une bonne maison à Redriff; je portai le reste de ma fortune avec moi, partie en argent et partie en marchandises, dans la vue d'augmenter mes fonds. Mon oncle Jean m'avait laisse des terres proche d'Epping, de trente livres sterling de rente, et j'avais un long Lail des Taureaux noirs, en Fetterlane, qui me fournissait le même revenu : ainsi, ie ne courais pas risque de laisser ma famille à la charité de la paroisse. Mon fils Jean, ainsi nommé du nom de son oncle, apprenait le latin et allait au collége, et ma fille Elisabeth, qui est à présent mariée et a des enfants, s'appliquait au travail de l'aiguille. Je dis adieu à ma femme, à mon fils et à ma fille, et, malgre beaucoup de larmes qu'on versa de part et d'autres, je montai courageusement sur l'Aventure, vaisseau marchand de trois cents tonneaux, commandé par le capitaine Jean Nicolas, de Liverpool.

SECONDE PARTIE

VOYAGE A BROBDINGNAG

I. — L'auteur, après avoir essuyé une grande tempete, se met dans une chaloupe pour descendre à terre et est saisi par un des habitants du pays. — Comment il en est traité.—Idée du pays et du peuple

Avant été condamné par la nature et par la fortune à une vie agitée, deux mois après mon retour, comme j'ai dit, j'abandonnai encore mon pays natal et je m'embarquai dans les Dunes, le 20 juin 1702, sur un vaisseau nommé l'Aventure, dont le capitaine Jean Nicolas, de la province de Cornouailles, partait cour Surate. Nous eûmes le vent très favorable jusqu'à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, où nous mouillames pour faire aiguade. Notre capitaine se trouvant alors incommodé d'une fièvre intermittente, nous ne pûmes quitter le cap qu'à la fin du mois de mars. Alors, nous remîmes à la voile, et notre voyage fut heureux jusqu'au détroit de Madagascar; mais étant arrivés au nord de cette île, les vents qui, dans ces mers, soufflent toujours également entre le nord et l'ouest depuis le commencement de décem-GELLIVER, L.

bre jusqu'au commencement de mai, commencèrent le 29 avril à souffler très violemment du côté de l'ouest, ce qui dura vingt jours de suite, pendant lesquels nous fûmes poussés un peu à l'orient des îles Mcluques, et environ à trois degrés au nord de la ligne souinoxiale, ce que notre capitaine découvrit par son estimation faite le second jour de mai, que le vent cessa; mais étant homme très expérimenté dans la navigation de ces mers, il nous ordonna de nous préparer pour le lendemain à une terrible tempête, ce qui ne manqua pas d'arriver. Un vent du sud, appelé mousson, commença à s'élever. Appréhendant que le vent ne devînt trop fort, nous serrâmes la voile du beaupré et mîmes la cape pour serrer la misaine; mais l'orage

augmentant toujours, nous fîmes attacher les canons et serrames la misaine. Le vaisseau était au large, et ainsi nous crûmes que le meilleur parti à prendre était d'aller vent derrière. Nous rivâmes la misaine et bosdâmes les scoutes: le timon était devers le vent, et le navire se gouvernait bien. Nous mîmes hors la grande voile; mais elle fut déchirée par la violence du temps. Après, nous amenames la grande vergue pour la dégréer, et coupames tous les cordages et le robinet qui la tenaient. La mer était très haute, les vagues se brisant les unes contre les autres. Nous tirâmes les bras du timon et aidâmes au timonier, qui ne pouvait gouverner seul. Nous ne voulions pas amener le mât du grand hunier. parce que le vaisseau se gouvernait mieux allant avec la mer, et nous étions persuadés qu'il ferait mieux son chemin le mat gris. Voyant que nous étions assez au large apres la tempête, nous mîmes hors la misaine et la grande voile, et gouvernames auprès du vent; après, nous mîmes hors "artimon. le grand et le petit hunier. Notre route étais est-nord-est; le vent était au sud-ouest. Nous amarrames à tribord et démarrames le bras de devers le vent, brassâmes les boulines, et mîmes le navire au plus près du vent, toutes les voiles portant. Pendant cet orage, qui fut suivi d'un vent impétueux d'est-sud-ouest, nous fûmes poussés, selon mon calcul, environ cinq cents lieues vers l'Orient, en sorte que le plus vieux et le plus expérimenté des mariniers ne sut nous dire en quelle partie du monde nous étions. Cependant les vivres ne nous manquaient pas, notre vaisseau ne faisait point d'eau, et notre équipage étail en bonne santé; mais nous étions réduits à une tres grande disette d'eau. Nous jugeames plus à propos de continuer la même route que de tourner au nord, ce qui nous aurait peut-être portés aux parties de la Grande-Tartarie qui sont le plus au nord-ouest, et

Le seizieme de juin 1703, un garçon découvrit la terre du haut du perroquet; le dixseptième, nous vîmes clairement une grande île ou un continent (car nous ne sûmes pas lequel des deux), sar le côté droit duquel il gavait une petite langue de terre qui s'avançait dans la mer, et une petite baie tropbasse pour qu'un vaisseau de plus de cent tonneaux pût y entrer. Nous jetâmes l'ancre

dans la mer Giaciale.

à une lieue de cette petite baie; notre capitaine envoya douze hommes de son équipage bien armés dans la chaloupe, avec des vases pour l'eau, si l'on pouvait en trouver. Je lui demandai la permission d'aller avec eux pour voir le pays, et faire toutes les découvertes que je pourrais. Quand nous fûmes à terre nous ne vîmes ni rivière, ni fontaines, ni aucuns vestiges d'habitants, ce qui obligea nos gens à côtoyer le rivage pour chercher de l'eau fraîche proche de la mer. Pour moi, je me promenai seul, et avançai environ un mille dans les terres, où je ne remarquai qu'un pays stérile et plein de rochers. Je commençais à me lasser, et, ne voyant rien qui pût satisfaire ma curiosité, je m'en retournais doucement vers la petite baie, lorsque je vis nos hommes sur la chaloupe qui semblaient tacher, à force de rames, de sauver leur vie, et je remarquai en même temps qu'ils étaient poursuivis par un homme d'une grandeur prodigieuse. Quoiqu'il fût entré dans la mer, il n'avait de l'eau que jusqu'aux genoux et faisait des enjambées étonnantes: mais nos gens avaient pris le devant d'une demi-lieue, et la mer étant en cet endroit pleine de rochers, le grand homme ne put atteindre la chaloupe. Pour moi, je me mis à fuir aussi vite que je pus, et je grimpai jusqu'au sommet d'une montagne escarpée, qui me donna le moven de voir une partie du pays. Je le trouval parfaitement bien cultivé; mais ce qui me surprit d'abord fut la grandeur de l'herbe, qui me parut avoir plus de vingt pieds de hauteur.

Je pris un grand chemin, qui me parut tel, quoiqu'il ne fût pour les habitants qu'un petit sentier qui traversait un champ d'orge. Là, je marchai pendant quelque temps; mais je ne pouvais presque rien voir, le temps de la moisson étant proche, et les blés étant de quarante pieds au moins. Je marchai pendant une heure avant que je pusse arriver à l'extrémité de ce champ, qui était enclos d'une haie haute au moins de cent vingt pieds; pour les arbres, ils étaient si grands, qu'il me fut impossible

d'en supputer la hauteur.

Je tâchais de trouver quelque ouverture dans la haie, quand je découvris un des habitants dans le champ prochain, de la même taille que celui que j'avais vu dans la mer poursuivant notre chaloupe. Il me parut aussi haut qu'un clocher ordinaire, et il faisait environ cinq toises à chaque enjambée, autant que je pus conjecturer. Je fus frappé d'une frayeur extrême, et je courus me cacher dans le blé, d'où je le vis s'arrêter à une ouverture de la haie, jetant les yeux ca et là, et appelant d'une voix plus grosse et plus retentissante que si elle fût sortie d'un portevoix : le son était si fort et si élevé dans l'air que d'abord je crus entendre le tonnerre. Aussitôt sept hommes de sa taille s'avancèrent vers lui, chacun une faucille à la main, chaque faucille étant de la grandeur de six faux. Ces gens n'étaient pas si bien habillés que le premier, dont il semblaient être les domestiques. Selon les ordres qu'il leur donna, ils allerent pour couper le blé dans le champ où j'étais couché. Je m'éloignai d'eux autant que

e pus; mais je ne me remuais qu'avec une difficulté extrême, car les tuyaux de blé n'éaient pas quelquefois distants de plus d'un pied l'un de l'autre, en sorte que je ne pouvais guère marcher dans cette espèce de forêt. Je m'avanca: cependant vers un endroit du champ ou la pluie et le vent avaient couché le ble: il me fut alors tout à fait impossible d'aller plus loin, car les tuyaux étaient si entrelacés, qu'il n'y avait pas moyen de ramper à travers, et les barbes des épis tombés étaient si fortes et si pointues, qu'elles me percaient au travers de mon habit et m'entraient dans la chair. Cependant, j'entendais les moissonneurs qui n'étaient qu'à cinquante toises de moi. Etant tout à fait épuisé et réduit au désespoir, je me couchai entre deux sillons, et je souhaitais d'y finir mes jours, me représentant ma veuve désolée, avec mes enfants orphelins, et déplorant ma folie, qui m'avait fait entreprendre ce second voyage contre l'avis de tous mes amis et de tous mes parents.

Dans cette terrible agitation, je ne pouvais m'empêcher de songer au pays de Lilliput, dont les habitants m'avaient regardé comme le plus grand prodige qui ait jamais-paru dans le monde, où j'étais capable d'entraîner une flotte entière d'une seule main, et de faire d'autres actions merveilleuses dont la mémoire aera éternellement conservée dans les chroniques de cet empire, pendant que la postérité les croira avec penne, quoique attestées par une nation entière. Je fis réflexion quelle mortification ce serait pour moi de paraître aussi

misérable aux yeux de la nation parmi laquelle ie me trouvais alors, qu'un Lilliputien le serait parmi nous; mais je regardais cela comme le moindre de mes malheurs: car on remarque que les créatures humaines sont ordinairement plus sauvages et plus cruelles à raison de leur taille, et, en faisant cette réflexion. que pouvais-je attendre, sinon d'être bientôt un morceau dans la bouche du preimer de ces barbares énormes qui me saisiraient? En vérité. les philosophes ont raison quand ils nous disent qu'il n'y a rien de grand ou de petit que nar comparaison. Peut-être que les Lilliputiens frouveront quelque nation plus petite, a leur égard, qu'ils me le parurent, et qui sait si cette race prodigieuse de mortels ne serait pas une nation lilliputienne par rapport à celle de quelque pays que nous n'avons pas encore découvert? Mais, effrayé et confus comme j'étais, je ne fis pas alors toutes ces réflexions philosophiques.

Un des moissonneurs, s'approchant à cinq toises du sillon où j'étais couché, me fit craindre qu'en faisant encore un pas, je ne fusse écrasé sous son pied ou coupé en deux par sa faucille; c'est pourquoi, le voyant près de lever le pied et d'avancer, je me mis à jeter des cris pitoyables et aussi forts que la frayeur dont j'étais saisi me le put permettre. Aussitôt le géant s'arrêta, et, regardant autour et au-dessous de lui avec attention, enfin il m'aperçut. Il me considera quelque temps avec la circonspection d'un homme qui tâche d'attraper un petit animal dangereux d'une manière qu'il n'en soit ni égratigné, ni mordu, comme

j'avais fait moi-même quelquefois à l'égard d'une belette, en Angleterre. Enfin, il eut la hardiesse de me prendre par les deux fesses et de me lever à me toise et demie de ses yeux, afin d'observer ma figure plus exactement. Je devinai son intention, et je résolus de ne faire aucune résistance, tandis qu'il me tenait en l'air à plus de soixante pieds de terre, quoiqu'il me serrât très cruellement les fesses par qu'il me serrat tres cruellement les fesses par la crainte qu'il avait que je ne glissasse d'en-tre ses doigts. Tout ce que j'osai faire fut de lever mes yeux vers le soleil, de mettre mes mains dans la posture d'un suppliant, et de dire quelques mots d'un accent très humble et très triste, conformément à l'état où je me trouvais alors, car je craignais à chaque ins-tant qu'il ne voulut m'écraser, comme nous écrasons d'ordinaire certains petits animaux odieux que nous voulons faire périr; mais il parut content de ma voix et de mes gestes, et il commença à me regarder comme quelque chose de curieux, étant bien surpris de m'entendre articuler des mots, quoiqu'il ne les comprit pas.

Cependant, je ne pouvais m'empêcher de gémir et de verser des larmes, et, en tournant la tête, je lui faisais entendre, autant que je pouvais, combien il me faisait de mal par son pouce et par son doigt. Il me parut qu'il comprenait la douleur que je ressentais, car, levant un pan de son justaucorps, il me mit doucement dedans, et aussitôt il courut vers son maître, qui était un riche laboureur, et le même que l'avais vu d'abord dans le

champ.

Le laboureur prit un petit brin de paille environ de la grosseur d'une canne dont nous nous appuyons en marchant, et avec ce brin leva les pans de mon justaucorps, qu'il me parut prendre pour une espèce de couverture que la nature m'avait donnée; il souffla mes cheveux pour mieux voir mon visage; il appela ses valets, et leur demanda, autant que j'en pus juger, s'ils avaient jamais vu dans les champs aucun animal qui me ressemblât. Ensuite, il me placa doucement à terre sur les quatre pattes, mais je me levai aussitôt et marchai gravement, allant et venant, pour faire voir que je n'avais pas envie de m'enfuir. Ils s'assirent tous en rond autour de moi. pour mieux observer mes mouvements. J'ôtai mon chapeau, et je fis une révérence très soumise au paysan, je me jetai a ses genoux, je levai les mains et la tête, et je prononçai plusieurs mots aussi fortement que je pus. Je tirai une bourse pleine d'or de ma poche et la lui présentai très humblement. Il la recut dans la paume de sa main, et la porta bien près de son œil pour voir ce que c'était, et ensuite la tourna plusieurs fois avec la pointe d'une épingle qu'il tira de sa manche; mais il n'y comprit rien. Sur cela, je lui fis signe qu'il mit sa main à terre, et, prenant la bourse, je l'ouvris et répandis toutes les pièces d'or dans sa main. Il y avait six vièces espagnoles de quatre pistoles chacune. *ans compter vingt ou trente pièces plus petites. Je le vis mouiller son petit doigt sur sa langue, et lever une de mes pièces les plus grosses, et ensuite une autre: mais il me sembla

tout à fait ignorer ce que c'était; il me fit signe de les remettre dans ma bourse, et la bourse

dans ma poche.

Le laboureur fut alors persuadé qu'il falmit que je fusse une petite créature raisonnable; il me parla très souvent, mais le son de sa voix m'étourdissait les oreilles comme celui d'un moulin à eau; cependant ses mots étaient bien articulés. Je répondis aussi fortement que je pus en plusieurs langues, et souvent il appliqua son oreille à une toise de moi, mais inutilement. Ensuite, il renvoya ses gens à leur travail, et, tirant son mouchoir de sa poche, il le plia en deux et l'étendit sur sa main gauche, qu'il avait mise à terre, me faisant signe d'entrer dedans, ce que je pus faire aisément, car elle n'avait pas plus d'un pied d'épaisseur. Je crus devoir obéir, et, de peur de tomber, je me couchai tout de mon long, sur le mouchoir, dont il m'enveloppa, et, de cette façon, il m'emporta chez lui. Là, il appela sa femme et me montra à elle: mais elle jeta des cris effroyables, et recula comme font les femmes en Angleterre à la vue d'un crapaud ou d'une araignée. Cependant, lorsqu'au bout de quelque temps elle eut vu toutes mes manières et comment j'observais les signes que faisait son mari, elle commenca à m'aimer très tendrement.

Il était environ l'heure de midi, et alors un domestique servit le dîner. Ce n'était, suivant l'état simple d'un iavoureur, que de la viande grossière dans un plat d'environ vingt-quatre pieds de diamètre. Le laboureur, sa femme, trois enfants et une vieille grand'mère, com-

posaient la compagnie. Lorsqu'ils furent assis, le fermier me placa à quelque distance de lui sur la table, qui était à peu pres haute de trentc pieds; je me tins aussi loin que je pus du bord, de crainte de tomber. La femme coupa un morceau de viande, ensuite elle émietta du pain dans une assiette de bois qu'elle p aça devant moi. Je lui fis une révérence tres humble, et, tirant mon couteau et ma fourchette, je me mis a manger, ce qui leur donna un très grand plaisir. La maîtresse envoya sa servante chercher une petite tasse qui servait à boire des liqueurs et qui contenait environ douze pintes, et la remplit de boisson. Je levai le vase avec une grande difficulté, et, d'une maniere très respectueuse, je bus à la santé de madame, exprimant les mets aussi fortement que je pouvais en anglais, ce qui fit faire à la compagnie de si grands éclats de rire, que peu s'en failut que ie n'en devinsse sourd. Cette boisson avait à peu près le goût du petit cidre, et n'était pas désagreable. Le maître me fit signe de venir à côté de son assiette de bois; mais, en marchant trop vite sur la table, une petite croûte de pain me fit broncher et tomber sur le visage, sans pourtant me blesser. Je me leva! aussitôt, et, remarquant que ces bonnes gens en étaient fort touchés, je ris mon chapeau, et, le faisant tourner or ma tête, je fis trois acclamations pour marquer que je n'avais point recu de mal; mais, en avançant vers mon maître (c'est le nom que je lui donnerai désormais), le dernier de ses fils, qui était assis le plus proche de lui. et qui était tres malin et ågé d'environ dix ans, me prit par les jambes, et me tint si haut dans l'air, que je me trémoussai de tout mon corps. Son père m'arracha d'entre ses mains, et en même temps lui donna sur l'oreille gauche un si grand soufflet, qu'il en aurait presque renversé une troupe de cavalerie européenne, et lui ordonna de se lever de table; mais, ayant à craindre que le garçon ne gardât quelque ressentiment contre moi, et me souvenant que tous les enfants chez nous sont naturellement méchants à l'égard des oiseaux, des lapins, des petits chats et des petits chiens, je me mis à genoux, et, montrant le garçon au doigt, je me fis entendre à mon maître autant que je pus, et le priai de pardonner à son fils. Le père y consentit, et le garçon reprit sa chaise; alors je m'avançai jusqu'à lui et lui baisai la main.

Au milieu du dîner, le chat favori de ma maîtresse sauta sur elle. J'entendis derrière moi un bruit ressemblant à celui de douze faiseurs de bas au métier, et, tournant ma tête, je trouvai que c'était un chat qui miaulait. Il me parut trois fois plus grand qu'un bœuf, comme je le jugeai en voyant sa tête et une de ses pattes, pendant que sa maîtresse lui donnait à manger et lui faisait des carresses. La férocité du visage de cet animal me déconcerta tout à fait, quoique je me tînsse au bout le plus éloigné de la table, à la distance de cinquante pieds, et quoique ma maîtresse tînt le chat de peur qu'il ne s'élançât sur moi, mais il n'y eut point d'accidents et le chat m'éparana.

Mon maître me plaça à une toise et demie du chat, et comme j'ai toujours éprouvé que lorsqu'on fuit devant un animal féroce ou que l'on paraît avoir peur, c'est aiors qu'on en est infailliblement poursuivi, je résolus de faire bonne contenance devant le chat, et je m'avançai jusqu'a dix-huit pouces, ce qui le fit reculer comme s'il eût eu lui-même peur de moi. J'eus moins d'appréhension des chiens. Trois ou quatre entrérent dans la salle, entre lesquels il y avait un mâtin d'une grosseur égale à celle de quatre éléphants, et un lévrier un peu plus haut que le mâtin, mais

moins gros.

Sur la fin du dîner, la nourrice entra, portant entre ses bras un enfant de l'âge d'un an, qui, aussitôt qu'il m'apercut, poussa des cris si forts, qu'on aurait pu, je crois, les entendre facilement du pont de Londres jusqu'à Chelsea. L'enfant, me regardant comme une poupée ou une babiole, criait afin de m'avoir pour lui servir de jouet. La mère m'eleva et me donna à l'enfant qui se saisit bientôt de moi et mit ma tête dans sa bouche, où je commencai à hurler si horriblement que l'enfant, effrayé. me laissa tomber. Je me serais inf illiblement cassé la tête si la mère n'avait pas tenu son tablier sous moi. La nourrice, pour apaiser son poupon, se servit d'un hochet qui était un gros pilier creux, rempli le grosses pierres et attaché par un câble au milieu du corps de l'enfant; mais cela ne put l'apaiser, et elle se trouva réduite à se servir du dernier remède, qui fut de lui donner à téter. I faut avouer que jamais objet ne me dégoûta

comme la vue des tétons de cette nourrice, et

je ne sais à quoi je puis les comparer.

Cela me fait penser aux tétons de nos dames anglaises, qui sont si charmants et qui ne nous paraissent tels que parce qu'ils sont proportionnés à notre vue et à notre taille; cependant le microscope, qui les grossit et nous en fait paraître plusieurs parties qui échappent à nos yeux, les enlaidit extrêmement. Tels me parurent les tétons énormes de cette nourrice. C'est ainsi qu'étant à Lilliput, une femme me disait que je lui paraissais très laid, qu'elle découvrait de grands trous dans ma peau, que les poils de ma barbe étaient dix fois plus forts que les soies d'un sanglier, et mon teint, composé de differentes couleurs, était tout à fait désagréable, quoique je sois blond et que je passe pour avoir le teint assez beau.

Après le dîner, mon maître alla retrouver ses ouvriers, et, à ce que je pus comprendre par sa voix et par ses gestes, il chargea sa femme de prendre un grand soin de moi. J'étais bien las, et j'avais une grande envie de dormir, ce que ma maîtresse apercevant, elle me mit dans son lit, et me couvrit avec un mouchoir blanc, mais plus large que la grande voile d'un vaisseau de guerre.

Je dormis pendant deux heures, et songeai que j'étais chez moi avec ma femme et mes enfants, ce qui augmenta mon affliction quand je m'éveillai et me trouvai tout seul dans une chambre vaste de deux on trois cents pieds de largeur et de plus de deux cents de hauteur, et couché dans un lit large de dix toises. Ma

maîtresse était sortie pour les affaires de la maison, et m'avait enfermé au verrou. Le lit était élevé de quatre toises; cependant, quelques nécessités naturelles me pressaient de descendre, et je n'osais appeler; quand je l'eusse essayé, c'eût été inutilement, avec une voix comme la mienne, et y avant une si grande distance de la chambre où l'étais à la cuisme, où la famille se tenait. Sur ces entrefeites, deux rats grimpèrent le long des rideaux et se mirent à courir sur le lit: l'un approcha de mon visage, sur quoi je me leval tout effravé, et mis le sabre à la main pour me défendre. Ces animaux horribles eurent l'insolence de m'attaquer des deux côtés, mais je fendis le ventre à l'un, et l'autre s'enfuit. Après cet exploit, je me couchai pour me reposer et reprendre mes esprits. Ces animaux étaient de la grosseur d'un mâtin, mais inflniment plus agiles et plus féroces, en sorte que si l'eusse ôté mon ceinturon et mis bas mon sabre avant de me coucher, j'aurais été infailliblement dévoré par deux rats.

Bientôt après, ma maîtresse entra dans la chambre, et me voyant tout couvert de sang, elle accourut et me prit dans sa main. Je lui montrai avec mon doigt le rat mort, en souriant et en faisant d'autres signes, pour lui faire entendre que je n'étais pas blessé, ce qui lui donna de la joie. Je tâchai de lui faire entendre que je souhaitais fort qu'elle me mît à terre, ce qu'elle fit, mais ma modestie ne me permit pas de m'expliquer autrement qu'en montrant du doigt la porte, et en faisant plusieurs révérences. La bonne femme m'enten-

dit, mais avec quelque difficulté, et me repremant dans sa main, alla dans le jardin, où elle me mit à terre. Je m'éloignai environ à cent toises, et, lui faisant signe de ne pas me regarder, je me cachai entre deux feuilles d'oseille, et y fis ce que vous pouvez deviner.

II. — Portrait de la fille du laboureur. — L'auteur est conduit à une ville où il y avait un marché, et ensuite à la capitale. — Détail de son voyage.

Ma maîtresse avait une fille de l'âge de neuf ans, enfant qui avait beaucoup d'esprit pour son âge. Sa mère, de concert avec elle s'avisa d'accommoder pour moi le berceau de sa poupée avant qu'il fût nuit. Le berceau fut mis dans un petit tiroir de cabinet, et le tiroir posé sur une tablette suspendue, de peur des rats; ce fut là mon lit pendant tout le temps que je demeurai avec ces bonnes gens. Cette jeune fille était si adroite, qu'a-grès que je me fus déshabillé une ou deux fois en sa présence, elle sut m'habiller et me déshabiller quand il lui plaisait, quoique je ne lui donnasse cette peine que pour lui obeir; elle me fit six chemises et d'autres sortes de linge, de la toile la plus fine qu'on put trouver (qui, à la vérité était plus gros-sière que des toiles de navire); et les blan-chit toujours elle-même. Ma blanchisseuse était encore la maîtresse d'école qui m'apprenait sa langue. Quand je montrais quel-que chose du doigt, elle m'en disait le nom aussitôt: en sorte qu'en peu de temps je fus

en état de demander ce que je souhaitais; elle avait en vérité un très bon naturel; ella me donna le nom de Grildrig mot qui signifile ce que les Latins appellent homunculus, les Italiens homunculetino, et les Anglais mannikin. C'est à elle que je fus redevable de ma conservation. Nous étions toujours ensemble; je l'appelais Glumdalclitch, ou la petite nourrice, et je serais coupable d'une très noire ingratitude si j'oubliais jamais ses soins et son affection pour moi. Je souhaite de tout mon cœur être un jour en état de les reconnaître, au lieu d'être peut-être l'innocente, mais malheureuse cause de sa disgrâce.

comme j'ai trop lieu de l'appréhender.

Il se répandit alors dans tout le pays que mon maître avait trouvé un petit animal dans les champs, environ de la grosseur d'un splacknock (animal de ce pays, long d'environ six pieds), et de la même figure qu'une créature humaine; qu'il imitait l'homme dans toutes ses actions, et semblait parler une petite espèce de langue qui lui était propre ; qu'il avait déjà appris plusieurs de leurs mots; qu'il marchait droit sur les deux pieds, était doux et traitable, venait quand il était appelé, faisait tout ce qu'on lui ordonnait de faire, avait les membres délicats et un teint plus blanc et plus fin que celui de la fille d'un seigneur à l'âge de trois ans. Un laboureur voisin, et intime ami de mon maître, lui rendit visite exprès pour examiner la vérité du bruit qui s'é-tait répandu. On me fit venir aussitôt: on me mit sur une table, où je marchai comme on me l'ordonna. Je tirai mon sebre et le remis

dans son fourreau; je fis la révérence à l'ami de mon maître; je lui demandai, dans sa pro-pre langue, comment il se portait, et lui dis qu'il était le bien venu, le tout suivant les instructions de ma petite maîtresse. Cet homme, à qui le grand âge avait fort affaibli la vue, mit ses lunettes pour me regarder mieux; sur quoi je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Les gens de la famille, qui découvrirent la cause de ma gaieté, se prirent aussi à rire; de quoi le vieux penard fut assez bête pour se facher. Il avait l'air d'un avare, et il le fit bien paraître par le conseil détestable qu'il donna à mon maître de me faire voir pour de l'argent, à quelque jour de marché, dans la ville prochaine, qui était éloignée de notre maison d'environ vingt-deux milles. Je devinai qu'il y avait quelque dessein sur le tapis; lorsque je remarquai mon maître et son ami parlant ensemble tout bas à l'oreille pendant un assez long temps, et quelquefois me regardant et me montrant au doigt.

Le lendemain au matin, Gumdalclicth, ma petite maîtresse, me confirma dans ma pensée, en me racontant toute l'affaire, qu'elle avait apprise de sa mère. La pauvre fille me mit dans son sein, et versa beaucoup de larmes : elle appréhendait qu'il ne n'arrivât du mal, que je ne fusse froissé, estropié, et peutêtre écrasé par des hommes grossiers et brataux qui me manieraient rudement. Comme elle avait remarqué que j'étais modeste de mon naturel, et très délicat dans tout ce qui regardait mon honneur, elle gémissait de me voir exposé pour de l'argent à la curiosité du

plus bas peuple; elle disait que son papa et sa maman lui avaient promis que Grildrig serait tout à elle; mais qu'elle voyait bien qu'on la voulait tromper, comme on avait fait, l'année dernière, quand on feignit de lui donner un agneau, qui, quand il fut gras, fut vendu à un boucher. Quant à moi, je puis dire, en vérité, que j'eus moins de chagrin que ma petite maîtresse. J'avais conçu de grandes espérances, qui ne m'abandonnèrens jamais, que je recouvrerais un jour ma liberte, et, a l'égard de l'ignominie d'être porté cà et là comme un monstre, je songeai qu'une telle disgrace ne me pourrait jamais être reprochée, et ne flétrirait point mon honneur lorsque je serais de retour en Angleterre, parce que le roi même de la Grande-Bretagne, s'il se trouvait en pareille situation, aurait un pareil sort.

Mon maître, suivant l'avis de son ami, me mit dans une caisse, et, le jour du marché suivant, me mena à la ville prochaine avec sa petite fille. La caisse était fermée de tous côtés, et était seulement percée de quelques trous pour laisser entrer l'air. La fille avait pris le soin de mettre sous moi le matelas du lit de sa poupée; cependant, je fus horriblement agité et rudement seconé dans ce voyage, quoiqu'il ne durât pas plus d'une demiheure. Le cheval faisait à chaque pas environ quarante pieds, et trottait si haut, que l'agitation était égale à celle d'un vaisseau dans une tempête furieuse; le chemin était un peu plus long que de Londres à Saint-Albans. Mon maître descendit de cheval à une auberge où

il avait coutume d'aller, et, après avoir pris conseil avec l'hôte, et avoir fait quelques préparatifs nécessaires, il loua le grullrud, ou le crieur public, pour donner avis à toute la ville d'un petit animal étranger qu'on ferait voir à l'enseigne de l'Aigle verte, qui était moins gros qu'un splacknock, et ressemblant dans toutes les parties de son corps, à une créature humaine, qui pouvait prononcer plusieurs mots et faire une infinité de tours d'adresse.

Je fus posé sur une table dans la salle la plus grande de l'auberge, qui était presque large de trois cents pieds en carré. Ma petite maîtresse se tenait debout sur un tabouret bien près de la table, pour prendre soin de moi et m'instruire de ce qu'il fallait faire. Mon maître, pour éviter la foule et le désordre, ne voulut pas permettre que plus de trente personnes entrassent à la fois pour me voir. Je marchai cà et là sur la table, saivant les ordres de la fille : elle me fit plusieurs questions qu'elle sût être à ma portée, et proportionnées à la connaissance que j'avais de la langue, et je répondis le mieux et le plus haut que je pus. Je me retournai plusieurs fois vers toute la Je me retournal plusieurs lois vers toute la compagnie, et fis mille révérences. Je pris un dé plein de vin, que Glumdalctitch m'avait donné pour un gobelet et je bus à leur santé. Je tirai mon sabre et fis le moulinet à la façon des maîtres d'armes d'Angleterre. La fille me donna un bout de paille, dont je fis l'exercice comme d'une pique, ayant appris cela dans ma jeunesse. Je fus montré ce jour-là douze fois, et fus obligé de répéter toujours les mêmes choses, jusqu'à ce que je fusse presque mort de lassitude, d'ennui et de chagrin.

Ceux qui m'avaient vu firent de tous côtés des rapports si merveilleux, que le peuple voulait ensuite enfoncer les portes pour en-

trer.

Mon maître, ayant en vue ses propres intérêts, ne voulut permettre à personne de me toucher, excepté à ma petite maîtresse, et, pour me mettre plus à couvert de tout accident, on avait rangé des bancs autour de la table, à une telle distance que je ne fusse à portée d'aucun spectateur. Cependant un petit écolier malin me jeta une noisette à la tête, et il s'en fallut peu qu'il ne m'attrapât; elle fut jetée avec tant de force que, s'il n'eût pas manqué son coup, elle m'aurait infailliblement fait sauter la cervelle, car elle était presque aussi grosse qu'un melon; mais j'eus la satisfaction de voir le petit écolier chassé de la salle.

Mon maître fit afficher qu'il me ferait voir encore le jour du marché suivant, cependant il me fit faire une voiture plus commode, vu que j'avais été si fatigué de mon premier voyage et du spectacle que j'avais donné pendant huit heures de suite, que je ne pouvais plus me tenir debout et que j'avais presque perdu la voix. Pour m'achever, lorsque je fus de retour, tous les gentilhommes du voisinage, ayant entendu parler de moi, se rendirent à la maison de mon maître. Il y en eut un jour plus de trente, avec leurs femmes et leurs enfants, car ce pays, aussi bien que l'Angleterre.

est peuplé de gentilshommes fainéants et dé-

Mon maître, considérant le profit que je pouvais lui rapporter, résolut de me faire voir dans les villes du royaume les plus considérables. S'étant donc fourni de toutes les choses nécessaires à un long voyage, après avoir réglé ses affaires domestiques et dit adieu à sa femme, le 17 août 1703, environ deux mois après mon arrivée, nous partîmes pour nous rendre à la capitale, située vers le milieu de cet empire, et environ à quinze cents lieues de notre demeure. Mon maître fit monter sa fille en trousse derrière lui! Elle me porta dans une boite attachée autour de son corps, doublée du drap le plus fin qu'elle avait pu trouver.

Le dessein de mon maître fut de me faire voir sur la route, dans toutes les villes, bourgs et villages un peu fameux, et de parcourir même les châteaux de la noblesse qu l'éloigneraient peu de son chemin. Nous faisions de petites journées, seulement de quatrevingts ou cent lieues, car Giumdalctich, exprès pour m'épargner de la fatigue, se plaignit qu'elle était bien incommodée du trot du cheval. Souvent elle me tirait de la caisse pour me donner de l'air, et me faire voir le pays. Nous passâmes cinq ou six rivières plus larges et plus profondes que le Nil et le Gange, et il n'y avait guère de ruisseau qui ne fût plus grand que la Tamise ac pont de Londres. Nous filmes trois semaines dans notre voyage, et je fus montré dans dix-huit grandes villes, sans compter plusieurs villages et plusieurs châteaux de la campagne.

Le vingt-sixième jour d'octobre, nous arrivâmes à la capitale, appelée dans leur langue Lorbruldrad ou l'Orqueil de l'univers. Mon maitre loua un appartement dans la rue principale de la ville, peu éloignée du palais royal, et distribua, selon la coutume, des affiches contenant une description merveilleuse de ma personne et de mes talents. Il loua une très grande salle de trois ou quatre cents pieds de large, où il placa une table de soixante pieds de diametre, sur laquelle je devais jouer mon rôle; il la fit entourer de palissades pour m'empêcher de tomber en bas. C'est sur cette table qu'on me montra dix fois par jour, au grand étonnement et à la satisfaction de tout le peuple. Je savais alors passablement parler la langue, et j'entendais parfaitement tout ce qu'on disait de moi ; d'ailleurs, j'avais appris leur alphabet, et je pouvais, quoique avec peine. lire et expliquer les livres, car Glumdalclitch m'avait donné des lecons chez son pere et aux heures de loisir pendant notre voyage; elle portait un petit livre dans sa poche, un peu plus gros qu'un volume d'atlas, livre à l'usage des jeunes filles, et qui était une espèce de catéchisme en abrégé; elle s'en servait pour m'enseigner les lettres de l'alphabet, et elle m'en interprétait les mots.

III. — L'auteur mandé pour se rendre à la cour : la reine l'achète et le presente au roi.— Il disjute avec les savants de sa majesté. — On lui prépare un appartement.— Il devient favori de la reine.—Il soutient l'honneur de son pays. — Ses querelles avec le nain de la reine.

Les peines et les fatigues qu'il me fallait essuyer chaque jour apportèrent un changement considérable à ma santé; car, plus mon maître gagnait, plus il devenait insatiable. J'avais perdu entièrement l'appétit, et j'étais presque devenu un squelette. Mon maître s'en aperçut, et, jugeant que je mourrais bientôt, résolut de me faire valoir autant qu'il pourrait. Pendant qu'il raisonnait de cette facon, un slardral, ou écuyer du roi, vint ordonner à mon maître de m'amener incessamment à la cour pour le divertisse-ment de la reine et de toutes ses dames. Quelques-unes de ces dames m'avaient déjà vu, et avaient rapporté des choses merveilleuses de ma figure mignonne, de mon maintien gracieux et de mon esprit délicat. Sa majesté et sa suite furent extrêmement diverties de mes manières. Je me mis à genoux et demandai d'avoir l'honneur de baiser son pied royal; mais cette princesse gracieuse me présenta son petit doigt, que j'embrassai entre mes deux bras, et dont j'appliquai le bout avec respect a mes lèvres. Elle me fit des questions générales touchant mon pays et mes voyages, auxquelles je répondis aussi distinctement et en aussi peu de mots que je pus; elle me demanda si je serais bien aise de vivre

à la cour; je fis la révérence jusqu'au bas de la table sur laquelle j'étais monté, et ie répondis humblement que j'étais l'esclave de mon maître; mais que, s'il ne dépendant que de moi, je serais charmé de consacrer ma vie au service de sa majesté; elle demanda ensuite à mon maître s'il voulait me vendre. Lui, qui s'imaginait que je n'avais pas un mois à vivre, fut ravi de la proposition, et fixa le prix de ma vente à mille pièces d'or, qu'on lui compta sur-le-champ. Je dis alors à la reine que, puisque j'étais devenu un homme esclave de sa majesté, je lui demandais la grâce que Glumdalclitch, qui avait toujours eu pour moi tant d'attention, d'amitié et de soins, fût admise à l'honneur de son service, et continuat d'être ma gouvernante. Sa majesté y consentit, et v fit consentir aussi le laboureur, qui était bien aise de voir sa fille à la cour. Pour la pauvre fille, elle ne pouvait cacher sa joie. Mon maître se retira, et me dit en partant qu'il me laissait dans un bon endroit; à quoi e ne répliquai que par une révérence cavaière.

La reine remarqua la froideur avec laquelle lavais reçu le compliment et l'adieu du laboureur, et m'en demanda la cause. Je pris la liberté de répondre à sa majesté que je n'avais point d'autre obligation à mon dernier maître que celle de n'avoir pas écrasé un pauvre animal innocent, trouvé par hasard dans son champ; que ce bienfait avait été assez bien payé par le profit qu'il avait fait en me montrant pour de l'argent, et par le prix qu'il venait de recevoir en me vendant; que ma santé

était très altérée par mon esclavage et par l'obligation continuelle d'entretenir et d'amuser le menu peuple à toutes les heures du jour, et que, si mon maître n'avait pas cru ma vie en danger, sa majesté ne m'aurait pas eu à si bon marché; mais que, comme je n'avais pas lieu de craindre d'être désormais si malheureux sous la protection d'une princesse si grande et si bonne, l'ornement de la nature, l'admiration du monde, les délices de ses sujets, et le phénix de la création, j'espérais que l'apprêhension qu'avait eue mon dernier maître serait vaine, puisque je trouvais déjà mes esprits ranimés par l'influence de sa présence très auguste.

Tel fut le sommaire de mon discours, prononcé avec plusieurs barbarismes et en hési-

tant souvent.

La reine, qui excusa avec bonté les défauts de ma harangue, fut surprise de trouver tant d'esprit et de bon sens dans un petit animal; elle me prit dans ses mains, et sur-le-champ me porta au roi, qui était alors retiré dans son cabinet. Sa majesté, prince très sérieux et d'un visage austère, ne remarquant pas bien ma figure à la première vue, demanda froidement à la reine depuis quand elle était devenue si amoureuse d'un splacknock (oar il m'avait pris pour cet insecte); mais la reine, qui avait infiniment d'esprit, me mit doucement debout sur l'écritoire du roi et m'ordonna de dire moi-même à sa majesté ce que j'étais. Je le fis en très peu de mots, et Glumdalclitch, qui était resté à la porte du cabinet, ne pouvant pas souffrir que je fusse longtemps hors

de sa présence, entra et dit à sa majesté comment j'avais été trouvé dans un champ.

Le roi, aussi savant qu'aucune personne de ses Etats, avait été élevé dans l'étude de la philosophie et surtout des mathématiques. Cependant, quand il vit de près ma figure et ma démarche, avant que j'eusse commencé à parler, il s'imagina que je pourrais être une machine artificielle comme celle d'un tourne-broche ou tout au plus d'une horloge inventée et exécutée par un habile artiste; mais quand il eut trouvé du raisonnement dans les petits sons que je rendais, il ne put cacher son éton-

nement et son admiration.

Il envoya chercher trois fameux savants, . qui alors étaient de quartier à la cour et dans leur semaine de service (selon la coutume admirable de ce pays). Ces messieurs, après avoir examiné de près ma figure avec beaucoup d'exactitude, raisonnérent différemment sur mon sujet. Ils convenaient tous que je ne pouvais pas être produit suivant les lois ordinaires de la nature, parce que j'étais dépourvu de la faculté naturelle de conserver ma vie, soit par l'agilité, soit par la facilité de grimper sur un arbre, soit par le pouvoir de creuser la terre et d'y faire des trous pour m'y cacher comme les lapins. Mes dents, qu'ils considérérent longtemps, les firent conjecturer que j'étais un animal carnassier.

Un de ces philosophes avança que j'étais un embryon, un pur avorton; mais cet avis fut rejeté par les deux autres, qui observèrent que mes membres étaient parfaits et achevés dans leur espèce, et que j'avais vécu plusieurs années, ce qui parut évident par ma barbe, dont les poils se découvraient avec un microscope. On ne voulut pas avouer que j'étais un nain, parce que ma petitesse était hors de comparaison; car le nain favori de la reine, le plus petit qu'on eût jamais vu dans ce royaume, avait près de crente pieds de haut. Après un grand débat, on conclut unanimement que je n'étais qu'un relplum scalcath, qui, étant interprété littéralement, veut dire lusus naturæ, décision très conforme à la philosophie moderne de l'Europe, dont les professeurs, dédaignant le vieux subterfuge des causes occultes, à la faveur duquel les sectateurs d'Aristote tâchent de masquer leur ignorance, ont inventé cette solution merveilleuse de toutes les difficultés de la physique. Admirable progrès de la science humaine!

Après cette conclusion décisive, je pris la liberté de dire quelques mots: je m'adressai au roi, et protestai à sa majesté que je venais d'un pays où mon espèce était répandue en plusieurs millions d'individus des deux sexes, où les animaux, les arbres et les maisons étaient proportionnés à ma petitesse, et où, par conséquent, je pouvais être aussi bien en état de me défendre et de trouver ma nourriture, mes besoins et mes commodités, qu'aucun des sujets de sa majesté. Cette réponse fit sourire dédaigneusement les philosophes, qui répliquérent que le laboureur m'avait bien instruit et que je savais ma leçon Le roi, qui avait un esprit bien plus éclairé, congédiant ses savants, envoya chercher le laboureur, qui, par bonheur, n'était pas encore sorti de

la ville. L'ayant donc d'abord examine en particulier, et puis l'ayant confronté avec moi et avec la jeune fille, sa majesté commença à croire que ce que je lui avais dit pouvait être vrai. Il pria la reine de donner ordre qu'on prît un soin particulier de moi, et fut d'avis qu'il me fallait laisser sous la conduite de Glumdalclitch, ayant remarqué que nous avions une grande affection l'un pour l'autre.

La reine donna ordre à son ébéniste defaire une boîte qui me pût servir de chambre à coucher, suivant le modèle que Glumdalciilch et moi lui donnerions. Cet homme, qui était un ouvrier très adroit, me fit en trois semaines une chambre de bois de seize pieds en carré, et de douze de haut, avec des fenêtres, une

porte, et deux cabinets.

Un ouvrier excellent, qui était célèbre pour les petits bijoux curieux, entreprit de me faire deux chaises d'une matière semblable à l'ivoire, et deux tables avec une armoire pour mettre mes hardes; ensuite, la reine fit chercher chez les marchands les étoffes de soie les plus fines pour me faire des habits.

Cette princesse goûtait si fort mon entretien, qu'elle ne pouvait dîner sans moi. J'avais une table placée sur celle où sa majesté mangeait, avec une chaise sur laquelle je me pouvais asseoir. Glumdalclitch était debout sur un tabouret. erés de la table, pour pouvoir prendre soin de moi.

Un jour, le prince, en dînant, prit plaisir à s'entretenir avec moi, me faisant des questions touchant les mœurs, la religion, les lois, le gouvernement et la littérature de l'Europe,

et je lui en rendis compte le mieux que je pus. Son esprit était si pénétrant, et son jugement si solide, qu'il fit des réflexions et des observations très sages sur tout ce que je lui dis. Lui ayant parle de deux partis qui di-visent l'Angleterre, il me demanda si l'étais un whig ou un tory; puis, se tournant vers son ministre, qui se tenait derrière lui, avant à la main un bâton blanc presque aussi haut que le grand mât du Souverain royal: « Hélas! dit-i, que la grandeur humaine est peu de chose, puisque de vils insectes ont aussi de l'ambition, avec des rangs et des distinctions parmi eux! Ils ont de petits lambeaux dont lis se parent, des trous, des cages, des boîtes, qu'ils appellent des palais et des hôtels, des équipages, des livrées, des titres, des charges, des occupations, des passions comme nous. Chez eux, on aime, on hait, on trompe, on trahit comme ici. • C'est ainsi que sa majesté philosophait à l'occasion de ce que je lui avais dit de l'Angleterre, et moi j'étais confus et indigné de voir ma patrie, la maîtresse des arts, la souveraine des mers, l'arbitre de l'Europe, la gloire de l'univers, traitée avec tant de mépris.

Il n'y avait rien qui m'offensât et me chagrinât plus que le nain de la reine, qui, étant de la taille la plus petite qu'on eût jamais vue dans ce pays, devint d'une insolence extrême a la vue d'un homme beaucoup plus petit que lui. Il me regardait d'un air fier et dédaigneux, et raillait sans cesse de ma petite figure. Je ne m'en vengeai qu'en l'appelant frère. Un jour, pendant le dîner, le malicieux nain, pre-

nant le temps que je ne pensais à rien, me prit par le milieu du corps, m'enleva et me laissa tomber dans un plat de lait, et aussitôt s'enfuit. J'en eus par-dessus les oreilles, et, si ie n'avais été un nageur excellent, j'aurais été infailliblement noyé. Glumdalclitch, dans ce moment, était par hasard à l'autre extrémité de la chambre. La reine fut si consternée de cet accident, qu'elle manqua de présence d'esprit pour m'assister; mais ma petite gouvernante courut à mon secours et me tira adroitement hors du plat, après que j'eus avalé plus d'une pinte de lait. On me mit au lit : cependant, je ne recus d'autre mal que la perte d'un habit qui fut tout à fait gâté. Le nain fut bien fouetté, et je pris quelque plaisir à voir cette exécution.

Je vais maintenant donner au lecteur une légère description de ce pays, autant que je l'ai pu connaître par ce que j'en ai parcouru. Toute l'étendue du royaume est environ de trois mille lieues de long et de deux mille cinq cents lieues de large; d'où je conclus que nos géographes de l'Europe se trompent, lorsqu'ils croient qu'il n'y a que la mer entre le Japon et la Californie. Je me suis toujours imaginé qu'il devait y avoir de ce côté-là un grand continent, pour servir de contre-poids au grand continent de Tartarie. On doit donc corriger les cartes et joindre cette vaste étendue de pays aux parties nord-ouest de l'Amérique; sur quoi je suis prêt d'aider les géogra phes de mes lumières. Ce royaume est une presqu'île, terminée vers le nord par une chaîne de montagnes qui ont environ trente

milles de hauteur, et dont on ne peut approcher à cause des volcans, qui y sont en grand nombre sur la cime.

Les plus savants ne savent quelle espèce de mortels habitent au delà de ces montagnes, ni même s'il y a des habitants. Il n'y a aucun port dans tout le royaume, et les endroits de la côte où les rivières vont se perdre dans la mer sont si pleins de rochers hauts et escarpés, et la mer y est ordinairement si agitée. qu'il n'y a presque personne qui ose y abor-der, en sorte que ces peuples sont exclus de tout commerce avec le reste du monde. Les grandes rivières sont pleines de poissons excellents; aussi, c'est très rarement qu'on pêche dans l'Océan, parce que les poissons de mer sont de la même grosseur que ceux de l'Europe, et par rapport à eux ne méritent pas la peine d'être pêchés; d'où il est évident pas la peine d'être pêchés; d'où il est évident que la nature, dans la production des plantes et des animaux d'une grosseur si énorme, se borne tout à fait à ce continent; et, sur ce point, je m'en rapporte aux philosophes. On prend néanmoins quelquefois, sur la côte, des baleines dont le petit peuple se nourrit et même se régale. J'ai vu une de ces baleines qui était si grosse qu'un homme du pays avait de la peine à la porter sur ses épaules. Quelquefois, par curiosité, on en apporte dans des paniers à Lorbrulgrud; j'en ai vu une dans un plat sur la table du roi.

un plat sur la table du roi.

Le pays est très peuplé, car il contient cinquante et une villes, près de cent bourgs entourés de murailles, et un bien plus grand nombre de villages et de hameaux. Pour sa-

tisfaire le lecteur curieux, il suffira peut-être de donner la description de Lorbrulgrud. Cette ville est située sur une rivière qui la traverse et la divisé en deux parties presque égales. Elle contient plus de quatre-vingt mille maisons, et environ six cent mille habitants; elle a en longueur trois glonglungs (qui font environ cinquante-quatre milles d'Angleterre), et deux et demi en largeur, selon la mesure que j'en pris sur la carte royale, dressée par les ordres du roi, qui fut étendue sur la terre exprés pour moi, et était longue de cent pieds.

Le palais du roi est un bâtiment assez peu régulier; c'est plutôt un amas d'édifices qui a environ sept milles de circuit; les chambres principales sont hautes de deux cent quarante

pieds, et larges à proportion.

On donna un carrosse à Glumdalclitch et à moi, pour voir la ville, ses places et ses hôtels. Je supputai que notre carrosse était environ en carré comme la salle de Westminster, mais pas tout à fait si haut. Un jour, nous fimes arrêter le carrosse à plusieurs boutiques, où les mendiants, profitant de l'occasion, se rendirent en foule aux portières, et me fournirent les spectacles les plus affreux qu'un ceil anglais ait jamais vus. Comme ils étaient difformes, estropiés, sales, malpropres, couverts de plaies, de tumeurs et de vermine, et que tout cela me paraissait d'une grosseur énorme, je prie le lecteur de juger de l'impression que ces objets firent sur moi, et de m'ep épargner la description.

Les filles de la reine priaient souvent Glumdalclitch de venir dans leurs appartements et de m'y porter avec elle, pour avoir le plaisir de me voir de près et de me toucher. Souvent, elles me dépouillaient de mes habits et me mettaient nu de la tête jusqu'aux pieds, pour mieux considérer la délicatesse de mes membres. En cet état, elles me flattaient, me mettaient quelquefois dans leur sein, et me faisaient mille petites caresses; mais aucune d'elles n'avait la peau si douce que Glumdalctich.

Je suis persuadé qu'elles n'avaient pas de mauvaises intentions: elles me traitaient sans cérémonie, comme une créature sans conséquence; elles se déshabillaient sans facon et otaient même leur chemise en ma présence, sans prendre les précautions qu'exigent la bienséance et la pudeur. J'étais, pendant ce temps-la, placé sur leurs toilettes, vis-à-vis d'elles, et étais obligé, malgré moi, de les voir toutes nues. Je dis malgré moi, car, en vérité, cette vue ne me causait aucune tentation et pas le moindre plaisir. Leur peau me semblait rude, peu unie et de différentes couleurs, avec des taches ca et la aussi larges qu'une assiette: leurs longs cheveux pendants semblaient des paquets de ficelles; je ne dis rien touchant d'autres endroits de leur corps, d'où il faut conclure que la beauté des femmes, qui nous cause tant d'émotion, n'est qu'une chose imaginaire, puisque les feinmes de l'Europe ressembleraient à ces femmes dont le viens de parler si nos yeux étaient des microscopes. Je supplie le beau sexe de mon pays de ne me point savoir mauvais gré de cette observation. Il importe peu aux belles i'être laides pour des yeux perçants qui ne

les verront jamais. Les philosophes savent bien ce qui en est; mais lorsqu'ils voient une beauté, ils voient comme tout le monde, et ne

sont plus philosophes.

La reine, qui m'entretenait souvent de mes voyages sur mer, cherchait toutes les occasions possibles de me divertir quand j'étais mélancolique. Elle me demanda un jour si i'avais l'adresse de manier une voile et une rame, et si un peu d'exercice en ce genre ne serait pas convenable à ma santé. Je répondis que j'entendais tous les deux assez bien; car, quoique mon emploi particulier eût été celui de chirurgien, c'est-à-dire médecin de vaisseau, je m'étais trouvé souveut obligé de tra-vailler comme matelot, mais j'ignorais comment cela se pratiquait dans ce pays, où la plus petite barque était égale à un vaisseau de guerre de premier rang parmi nous; d'ailleurs, un navire proportionné à ma grandeur et à mes forces n'aurait pu flotter longtemps sur leurs rivières, et je n'aurais pu le gouverner. Sa majesté me dit que, si je voulais, son menuisier me ferait une petite barque, et qu'elle me trouverait un endroit ou je pourrais naviguer. Le menuisier, suivant mes instruc-tions, dans l'espace de dix jours, me construisit un petit navire avec tous ses cordages, capable de tenir commodément huit Européens Quand il fut achevé, la reine donna ordre au menuisier de faire une auge de bois, longue de trois cents pieds, large de cinquante, et profonde de huit: laquelle étant bien goudronnée pour empêcher l'eau de s'échapper, fut posée sur le plancher, le long de la mu-

raille, dans une salle extérieure du palais : elle avait un robinet bien près du fond, pour laisser sortir l'eau de temps en temps, et deux domestiques la pouvaient remplir dans une demi-heure de temps. C'est la que l'on me fit ramer pour mon divertissement, aussi bien que pour celui de la reine et de ses dames, qui prirent beaucoup de plaisir à voir mon adresse et mon agilité. Quelquefois je haussais ma voile, et puis c'était mon affaire de gouverner pendant que les dames me donnaient un coup de vent avec leurs éven-tails; et, quand elles se trouvaient fatiguées, quelques-uns des pages poussaient et faisaient avancer le navire avec leur souffie, tandis que je signalais mon adresse à tribord et à bâpord, selon qu'il me plaisait. Quand j'avais fini, Glumdalclitch reportait mon navire dans son cabinet, et le suspendait à un clou pour sécher.

Dans cet exercice, il m'arriva une fois un accident qui pensa me coûter la vie, car, un des pages ayant mis mon navire dans l'auge, une femme de la suite de Glumdalclitch me leva très officieusement pour me mettre dans le navire; mais il arriva que je glissai d'entre ses doigts, et j'aurais infailliblement tombé de la hauteur de quarante pieds sur le plancher, si, par le plus heureux accident du monde, je n'eusse pas été arrêté par une grosse épingle qui était fichée dans le tablier de cette femme. La tête de l'épingle passa entre ma chemise et la ceinture de ma culotte, et ainsi je fus suspendu en l'air par mon derrière, jusqu'à ce que Glumdalclitch accourût à pon secours.

Une autre fois, un des domestiques, dont la fonction était de remplir mon auge d'eau fraîche de trois jours en trois jours, fut si négligent, qu'il laissa échapper de son eau une grenouille très grosse sans l'apercevoir.

La grenouille se tint cachée jusqu'à ce que je fusse dans mon navire; alors, voyant un endroit pour se reposer, elle y grimpa, et le fit tellement pencher, que je me trouvai obligé de faire le contre-poids de l'autre côté pour empêcher le navire de s'enfoncer; mais je l'obligeai à coups de rames de sauter

dehors.

Voici le plus grand péril que je courus dans ce royaume. Glumdalclitch m'avait enfermé au verrou dans son cabinet, étant sortie pour des affaires, ou pour faire une visite. Le temps était très chaud, et la fenêtre du cabinet était ouverte. aussi bien que les fenêtres et la porte de ma boîte; pendant que j'étais assis tranquillement et mélancoliquement près de ma table, j'enten-dis quelque chose entrer dans le cabinet par la fenêtre, et sauter çà et là. Quoique j'en fusse un peu alarmé, j'eus le courage de regarder dehors, mais sans abandonner ma chaise; et alors je vis un animal capricieux, bondissant et sautant de tous côtes, qui enfin s'approcha de ma boîte, et la regarda avec une apparence de plaisir et de curiosité, mettant sa tête à la porte et à chaque fenêtre. Je me retirai au coin le plus éloigné de ma boîte; mais cet animal; qui était un singe, regardant dedans de tous côtés, me donna une telle frayeur, que je n'eus pas la présence d'esprit de me cacher sous mon lit, comme je pouvais faire rès facilement. Après bien des grimaces et des gambades, il me découvrit; et fourrant une de ses pattes par l'ouverture de la porte, comme fait un chat qui joue avec une souris, quoique je changeasse souvent de lieu pour me mettre à couvert de lui, il m'attrappa par les pans de mon justaucorps (qui, étant fait du drap de ce pays, était épais et très fort), et me tira dehors. Il me prit dans sa patte droite, et me tint comme une nourrice tient un enfant qu'elle va allaiter, et de la même façon que j'ai vu la même espèce d'animal faire avec un jeune chat en Europe. Quand je me débattais, il me pressait si fort, que je crus que le parti le plus sage était de me soumettre et d'en passer par tout ce qui lui plairait. J'ai quelque raison de croire qu'il me prit pour un jeune singe, parce qu'avec son autre patte il flattait doucement mon visage.

Il fut tout à coup interrompu par un bruit à la porte du cabinet, comme si quelqu'un eût tâché de l'ouvrir; soudain il sauta à la fenêtre par laquelle il était entré, et, de là, sur les gouttières, marchant sur trois pattes et me enant de la quatrième jusqu'à ce qu'il eût grimpé à un toit attenant au nôtre. J'entendis dans l'instant jeter des cris pitoyables à Glum-laiclitch. La pauvre fille était au désespoir, et se quartier du palais se trouva tout en tumulte: les domestiques coururent chercher des échelles; le singe fut vu par plusieurs personnes assis sur le faîte d'un bâtiment, me tenant comme une poupée dans une de ses pattes de devant, et me domnant à manger

avec l'autre, fourrant dans ma bouche quelques viandes qu'il avait attrapées, et me tapant quand je ne voulais pas manger, ce qui faisait beaucoup rire la canaille qui me regardait d'en bas, en quoi ils n'avaient pas tort, car, excepté pour moi, la chose était assez plaisante. Quelques-uns jetèrent des pierres, dans l'espérance de faire descendre le singe; mais on défendit de continuer, de peur de me casser la tête.

Les échelles furent appliquées, et plusieurs hommes montérent. Aussitôt le singe, effrayé, décampa, et me laissa tomber sur une gouttière. Alors un des laquais de ma petite maîtresse, honnête garçon, grimpa et, me mettant dans la poche de sa culotte, me fit

descendre en sûreté.

J'étais presque suffoqué des ordures que le singe avait fourrées dans mon gosier; mais ma chère petite maîtresse me fit vomir, ce qui me soulagea. J'étais si faible et si froissé des embrassades de cet animal, que je fus obligé de me tenir au lit pendant quinze jours. Le roi et toute la cour envoyèrent chaque jour pour demander des nouvelles de ma santé, et la reine me fit plusieurs visites pendant ma maladie. Le singe fut mis a mort, et un ordre fut porté, faisant défense d'entretenir désormais aucun animal de cette espèce auprès du palais. La première fois que je me rendis auprès du roi, après le rétablissement de ma santé, pour le remercier de ses bontés, il me fit l'honneur de railler beaucoup sur cette aventure; il me demanda quels étaient mes sentiments et mes réflexions pendant que j'étr'tais entre les pattes du singe; de quel goût étaient les viandes qu'il me donnait, et si l'air frais que j'avais respiré sur le toit n'avait pas aiguisé mon appétit? Il souhaita fort de savoir ce que j'aurais fait en une telle occasion dans mon pays Je dis à sa majesté qu'en Europe nous n'avions point de singes, excepté ceux qu'on apportait des pays étrangers, et qui étaient si petits qu'ils n'étaient point à craindre, et qu'à l'égard de cet animal énorme à qui je venais d'avoir affaire (il était, en vérité. aussi gros qu'un éléphant), si la peur m'avait permis de penseraux moyens d'user de mon sabre (a ces mots, je pris un air fler, et mis la main sur la poignée de mon sabre), quand il a fourré sa patte dans ma chambre, peut-être je lui aurais fait une telle blessure, qu'il aurait été bien aise de la retirer plus promptement qu'il ne l'avait avancée. Je prononcai ces mots avec un accent ferme, comme une personne jalouse de son honneur, et qui se sent. Cependant mon discours ne produisit rien qu'un éclat de rire, et tout le respect dù à sa majesté de la part de ceux qui l'environnaient ne put les retenir; ce qui me fit réfléchir sur la sottise d'un homme qui tâche de se faire honneur a lui-même en présence de ceux qui sont hors de tous les degrés d'égalité ou de comparaison avec lui; et cependant ce qui m'arriva alors, je l'ai vu souvent arriver en Angleterre, où un petit homme de néant se vante, s'en fait accroire, tranche du petit seigneur et ose prendre un air important avec les plus grands du royaume, parce qu'il a quelque talent. Je fournissais tous les jours à la cour le sujet de queique conte ridicule, et Glumdal-clitch, quoiqu'elle m'aimât extrêmement, était assez méchante pour instruire la reine quand je faisais quelque sottise qu'elle croyait pouvoir réjouir sa majesté. Par exemple, étant un jour descendu de carrosse à la prounenade, où j'étais avec Glumdalclitch, porté par elle dans ma boîte de voyage, je me mis à marcher: il y avait de la bouse de vache dans un sentier; je voulus, pour faire parade de mon agilité, faire l'essai de sauter par-dessus; mais, par malheur, je sautai mal, et tombai au beau milieu, en sorte que j'eus de l'ordure jusqu'aux genoux. Je m'en tirai avec peine, et un des laquais me nettoya comme il put avec son mouchoir. La reine fut bientôt instruite de cette aventure impertinente, et les laquais la divulguèrent partout.

1V. — Différențes inventions de l'auteur pour plaire au roi et à la reine.— Le roi s'informe de l'état de l'Europe, dont l'auteur lui donne la relation. — Les observations du roi sur cet article.

J'avais coutume de me rendre au lever du roi une ou deux fois par semaine, et je m'y étais trouvé souvent lorsqu'on le rasait, ce qui, au commencement, me faisait trembler, le rasoir du barbier étant près de deux fois plus long qu'une faux. Sa majesté, selon l'usage du pays, n'était rasée que deux fois par semaine. Je demandai une fois au barbier quelques poils de la barbe de sa majesté. M'en ayant fait présent, je pris un peut merceau

de bois, et, y ayant fait plusieurs trous à une distance égale avec une aiguille, j'y attachai les poils si adroitement, que je m'en fis un peigne, ce qui me fut d'un grand secours, le mien étant rompu et devenu presque mutile; et n'ayant trouvé dans le pays aucun ouvrier

capable de m'en faire un autre.

Je me souviens d'un amusement que je me procurai vers le même temps. Je priai une des femmes de chambre de la reine de recueillir les cheveux fins qui tombaient de la tête de sa majesté, quand on la peignait, et de me les donner. J'en amassai une quantité considérable, et alors, prenant conseil de l'ébéniste qui avait recu ordre de faire tous les petits ou-vrages que je lui demanderais, je lui donnai des instructions pour me faire deux fauteuils de la grandeur de ceux qui se trouvaient dans ma boîte, et de les percer de plusieurs petits trous avec une alene fine. Quand les pieds. les bras, les barres et les dossiers des fauteuils furent prêts, je composai le fond avec les cheveux de la reine, que je passai dans les trous, et j'en fis des fauteuils semblables aux fauteuils de canne dont nous nous servons en Angleterre. J'eus l'honneur d'en faire présent à la reine, qui les mit dans une armoire comme une curiosité.

Elle voulut un jour me faire asseoir dans un de ces fauteuils; mais je m'en excusai, protestant que je n'étais pas assez téméraire et assez insolent pour appliquer mon derrière sur de respectables cheveux qui avaient autrefois orné la tête de sa majesté. Comme j'avais du génie pour la mécanique, je fis ensuite de ces

cheveux une petite bourse très bien taillée, longue environ de deux aunes, avec le nom de sa majesté tissu en lettres d'or, que je donnai à Glumdalclitch, du consentement de la reine.

Le roi, qui aimait fort la musique, avait très souvent des concerts, auxquels j'assistais placé dans ma boîte; mais le bruit était si grand, que je ne pouvais guère distinguer les accords; je m'assûre que tous les timbours et rompettes d'une armée royale, battant et sonnant à la fois tout près des oreilles, n'auraient pu égaler ce bruit. Ma coutume était de faire placer ma boîte loin de l'endroit où étaient les acteurs du concert, de fermer les portes et les fenêtres de ma boîte, et de tirer les rideaux de mes fenêtres; avec ces précautions, je ne trouvais pas leur musique désagréable.

J'avais appris, pendant ma jeunesse, à jouer du clavecin. Glumdalclitch en avait un dans sa chambre, où un maître se rendait deux fois la semaine pour lui montrer. La fantaisie me prit un jour de régaler le roi et la reine d'un air anglais sur cet instrument; mais cela me parut extrèmement difficile, car le clavecin était long de près de soixante pieds, et les touches larges environ d'un pied; de telle sorte qu'avec mes deux bras bien étendus, je ne pouvais atteindre plus de cinq touches, et de plus, pour tirer un son, il me fallait toucher à grands coups de poing. Voict le moyen dont je m'avisai: j'accommodai deux bâtons environ de la grosseur d'un tricot ordinaire, et je couvris le bout de ces bâtons de peau de

souris, pour ménager les touches et le son de l'instrument; je plaçai un banc vis-à-vis, sur lequel je montai, et alors je me mis à courir avec toute la vitesse et toute l'agilité imaginables sur cette espèce d'échafaud, frappant ça et la le clavier avec mes deux bâtons de toute ma force, en sorte que je vins a bout de jouer une gigue anglaise, a la grande satisfaction de leurs majestés; mais il faut avouer que je ne fis jamais d'exercice plus violent et

plus pénible.

Le roi, qui, comme je l'ai dit, était un prince plein d'esprit, ordonnait souvent de m'apporter dans ma boîte et de me mettre sur la table de son cabinet. Alors il me commandait de tirer une de mes chaises hors de la boîte, et de m'asseoir de sorte que je fusse au niveau de son visage. De cette manière. j'eus plusieurs conférences avec lui. Un jour, je pris la liberté de dire a sa majesté que le mépris qu'elle avait concu pour l'Europe et pour le reste du monde ne me semblait pas répondre aux excellentes qualites d'esprit dont elle était ornée : que la raison était indépendante de la grandeur du corps; qu'au contraire, nous avions observé, dans notre pays, que les personnes de haute taille n'étaient pas ordinairement les plus ingenieuses; que, parmi les animaux, les abeilles et les fourmis avaient la réputation d'avoir le plus d'industrie, d'artifice et de sagacité; et enfin que, quelque peu de cas qu'il fit de ma figure, l'es-pérais néanmoins pouvoir rendre de grands services a sa majesté. Le roi m'écouta avec attention, et commença à me regarder d'un autre ceil, et à ne plus mesurer mon esprit par ma taille.

Il m'ordonna alors de lui faire une relation exacte du gouvernement d'Angleterre, parce que, quelque prévenus que les princes scient ordinairement en faveur de leurs maximes et de leurs usages, il serait bien aise de savoir s'il y avait en mon pays de quoi imiter. Imaginez-vous, mon cher lecteur, combien je désirai alors d'avoir le génie et la langue de Démosthène et de Cicéron, pour être capable de peindre dignement l'Angleterre, ma patrie,

et d'en tracer une idée sublime.

Je commençai par dire à sa majesté que nos Etats étaient composés de deux îles qui formaient trois puissants royaumes sous un seul souverain, sans compter nos colonies en Amérique. Je m'étendis fort sur la fertilité de notre terrain et sur la température de notre climat. Je décrivis ensuite la constitution du Parlement anglais, composé en partie d'un corps illustre appelé la Chambre & 28 pairs, personnages du sang le plus noble, anciens possesseurs et seigneurs des plus belles terres du royaume. Je représentai l'extrême soin qu'on prenait de leur éducation par rapport aux sciences et aux armes, pour les ren-dre capables d'être conseillers-nés au royaume, d'avoir part dans l'administration du gouvernement, d'être membres de la plus haute cour de justice dont il n'y avait point d'appel, et d'être les défenseurs zélés de leur prince et de leur patrie, par leur valeur, leur conduite et leur fidélité; que ces seigneurs étaient l'ornement et la sûreté du royaume. dignes succes-

seurs de leurs ancêtres, dont les honneurs avaient été la récompense d'une vertu insigne, et qu'on n'avait jamais vu leur postérité dégénérer; qu'à ces seigneurs étaient joints plusieurs saints hommes, qui avaient une place parmi eux sous le titre d'évéques, dont la charge particulière était de veiller sur la religion et sur ceux qui la prêchent au peuple; qu'on cherchait et qu'on choisissait dans le clergé les plus saints et les plus savants hommes pour les revêtir de cette dignité éminente.

J'ajoutai que l'autre partie du Parlement était une assemblée respectable, nommée la Chambre des communes, composée de nobles choisis librement, et députés par le peuple même, seulement à cause de leurs lumières, de leurs talents et de leur amour pour la patrie, afin de représenter la sagesse de toute la nation. Je dis que ces deux corps formaient la plus auguste assemblée de l'univers, cui, de concert avec le prince, disposait de tour et réglait en quelque sorte, la destinée de tous les peuples de l'Europe.

Ensuite, je descendis aux cours de justice. où étaient assis de vénérables interprètes de la loi, qui décidaient sur les différentes contestations des particuliers, qui punissaient le crime et protégeaient l'innocence. Je ne manquai pas de parler de la sage et économique administration de nos finances, et de m'étendre sur la valeur et les exploits de nos guerriers de mer et de terre. Je supputai le nombre du peuple, en comptant combien il y avait de millions d'hommes de différentes religions

et de diférents partis politiques parmi nous. Je n'omis ni nos jeux, ni nos spectacles, ni aucune autre particularité que je crusse pouvoir faire honneur à mon pays, et je finis par un petit récit historique des dernières révolutions d'Angleterre depuis environ cent ans.

Cette conversation dura cinq audiences dont chacune fut de plusieurs heures, et le roi écouta le tout avec une grande attention, écrivant l'extrait de presque tout ce que je disais, et marquant en même temps les ques-

tions qu'il avait dessein de me faire.

Quand j'eus achevé mes longs discours, sa majesté, dans une sixieme audience, examinant ses extraits, me proposa plusieurs doutes et de fortes objections sur chaque article. Elle me demanda d'abord quels étaient les movens ordinaires de cultiver l'esprit de notre jeune noblesse; quelles mesures l'on prenait quand une maison noble venait à s'étendre, ce qui devait arriver de temps en temps; quelles qualités étaient nécessaires à ceux qui devaient être créés nouveaux pairs; si le caprice du prince, une somme d'argent donnée à propos à une dame de la cour et à un favori, ou le dessein de fortifier un parti opposé au bien public, n'étaient jamais les motifs de ces promotions : quel degré de science les pairs avaient dans les lois de leur pays, et comment ils devenaient capables de décider en dernier ressort des droits de leurs compatriotes; s'ils étaient toujours exempts d'avarice et de préjugés; si ces saints évêques dont j'avais parlé parvenaient toujours à ce haut rang par leur science dans les matières théologiques et par

la sainteté de leur vie; s'ils n'avaient jamais eu de faiblesses; s'ils n'avaient jamais intrigué lorsqu'ils n'étaient que de simples prêtres; s'ils n'avaient pas été quelquefois les aumôniers d'un pair par le moyen duquel lis étaient parvenus à l'évêché, et si, dans ce cas, ils ne suivaient pas toujours aveuglément l'avis du pair et ne servaient pas sa passion ou son préjugé dans l'assemblée du Parlement.

Il voulut savoir comment on s'y prenait pour l'élection de ceux que j'avais appelés les communes; si un inconnu, avec une bourse bien remplie d'or, ne pouvait pas quelquefois gagner le suffrage des électeurs à force d'argent, se faire préférer à leur propre seigneur ou aux plus considérables et aux plus distingués de la noblesse dans le voisinage; pourquoi on avait une si violente passion d'être élu pour l'assemblée du Parlement, puisque cette élection était l'occasion d'une très grande dépense et ne rendait rien; qu'il fallait donc que ces élus fussent des hommes d'un désintéressement parfait et d'une vertu éminente et héroïque, ou bien qu'ils comptassent d'être indemnisés et remboursés avec usure par le prince et par ses ministres, en leur sacrifiant le bien public. Sa majesté me proposa sur cet article des difficultés insurmontables que la prudence ne me permet pas de répéter.

Sur ce que je lui avais dit de nos cours de justice, sa majesté voulut être éclairée touchant plusieurs articles. J'étais assez en état de la satistaire, ayant été autrefois presque ruiné par un long procès à la chancellerie, qui fut aéanmoins jugé en ma faveur, et que je gagnai même avec les dépens. Il me demanda combien de temps on employait ordinairement à mettre une affaire en état d'être jugée; s'il en coûtait beaucoup pour plaider; si les avocats avaient la liberté de défendre des causes évidemment injustes; si l'on n'avait jamais remarqué que l'esprit de parti et de religion eût fait pencher la balance: si ces avocats avaient quelque connaissance des premiers principes et des lois générales de l'équité, ou s'ils ne se contentaient pas de savoir les lois arbitraires et les coutumes locales du pays; si eux et les juges avaient les droit d'interpréter à leur gré et de commenter les lois; si les plaidoyers et les arrêts n'étaient pas quelquefois contraires les uns aux autres dans lamême espece.

Ensuite, il s'attacha à me questionner sur l'administration des finances, et me dit qu'il croyait que je m'étais mépris sur cet article, parce que je n'avais fait monter les impôts qu'à cinq ou six millions par an; que cependant la dépense de l'Etat allait beaucoup plus

loin et excédait beaucoup la recette.

Il ne pouvait, disait-il, concevoir comment un royaume osait dépenser au delà de son revenu et manger son bien comme un particulier. Il me demanda quels étairat nos créanciers, et où nous trouverions de quoi les payer; si nous gardions à leur égard les lois de la nature, de la raison et de l'équité. Il était étonné du détail que je lui avais fait de nos guerres et des frais excessifs qu'elles exigeaient. Il fallait certainement, disait-il, que nous fussions un peuple bien inquiet et bien querelleur, ou que nous eussions de bien mauvais voisins. « Qu'avez-vous à démêler, ajoutait-il, hors de vos îles? Devez-vous y avoir d'autres affaires que celle de votre commerce? devez-vous songer à faire des conquêtes? et ne vous suffit-il pas de bien garder vos ports et vos côtes?» Ce qui l'étonna fort, ce fut d'apprendre que nous entretenions une armée dans le sein de la paix et au milieu d'un peuple libre. Il dit que si nous étions gouvernés de notre propre consentement, il ne pouvait s'imaginer de qui nous avions peur, et contre qui nous avions à nous battre. Il demanda si la maison d'un particulier ne serait pas mieux défendue par luimême, par ses enfants et par ses domestiques, que par une troupe de fripons et de coquins tirés par hasard de la lie du peuple, avec un salaire bien petit, et qui pourraient gagner cent fois plus en nous coupant la gorge.

Il rit beaucoup de ma bizarre arithmétique (comme il lui plut de l'appeler), lorsque j'avais supputé le nombre de notre peuple en calculant les différentes sectes qui sont parmi nous à l'égard de la religion et de la politique

à l'égard de la relizion et de la politique.

Il remarqua qu'entre les amusements de notre noblesse, j'avais fait mention du jeu. Il voulut savoir à quel âge ce divertissement était ordinairement pratiqué et quand on le quittait, combien de temps on y consacrait, et s'il n'altérait pas quelquefois la fortune des particuliers et ne leur faisait pas commettre des actions basses et indignes; si des hommes vils et corrompus ne pouvaient pas quelquefois, par leur adresse dans ce métier, acquérir de grandes richesses, tenir nos pairs même

dans une espèce de dépendance, les accoutumer à voir mauvaise compagnie, les détourner entièrement de la culture de leur esprit et du soin de leurs affaires domestiques, et les forcer, par les pertes qu'ils pouvaient faire, d'apprendre peut-être à se servir de cette même adresse infâme qui les avait ruinés.

Il était extrêmement étonné du récit que je lui avais fait de notre histoire du dernier siècle; ce n'était, selon lui, qu'un enchaînement horrible de conjurations, de rébellions, de meurtres, de massacres, de révolutions, d'exils, et des plus énormes effets que l'avarice, l'esprit de faction, l'hypocrisie, la perdie, la cruauté, la rage, la folie, la haine, l'envie, la malice et l'ambition pouvaient produire.

Sa majesté, dans une autre audience, prit la peine de récapituler la substance de tout ce que j'avais dit, compara les questions qu'elle m'avait faites avec les réponses que j'avais données; puis, me prenant dans ses mains et me flattant doucement, s'exprima dans ces mots, que je n'oublierai jamais, non plus que la manière dont il les prononca : Mon petit ami Grildrig, vous avez fait un panégyrique très extraordinaire de votre pays: vous avez fort bien prouvé que l'ignorance, la paresse et le vice peuvent être quelquefois les seules qualités d'un homme d'Etat; que les lois sont éclaircies, interprétées et appliquées le mieux du monde par des gens dont les intérêts et la capacité les portent à les corrompre, à les brouiller et à les éluder. Je remarque parmi vous une constitution de gouvernement qui, dans son origine, a peut-être été suppor-

table, mais que le vice a tout à fait défigurée. Il ne me paraît pas même, par tout ce que vous m'avez dit, qu'une seule vertu soit requise pour parvenir à aucun rang ou à aucune charge parmi vous. Je vois que les hommes n'y sont point ennoblis par leur vertu; que les prêtres n'y sont point avancés par leur piété ou leur science, les soldats par leur conduite ou leur valeur, les juges par leur intégrité, les sénateurs par l'amour de leur patrie, ni les hommes d'Etat par leur sagesse. Mais pour vous (continua le roi), qui avez passé la plupart de votre vie dans les voyages, je veux croire que vous n'êtes pas infecté des vices de votre pays; mais, par tout ce que vous m'avez raconté d'abord et par les réponses que je vous ai obligé de faire à mes objections, je juge que la plupart de vos compatriotes sont la plus pernicieuse race d'insectes que la nature ait jamais souffert ramper sur la surface de la terre. »

V. — Zèle de l'auteur pour l'honneur de sa patrie. — Il fait une proposition avantageuse au roi, qui est rejetée. — La littérature de ce peuple imparfaite et bornée. — Leurs lois, leurs affaires militaires et leurs partis dans l'Etat.

L'amour de la vérité m'a empêché de déguiser l'entretien que j'eus alors avec Sa Majesté; mais ce même amour ne me permit pas de me taire lorsque je vis mon cher pays si indignement traité. J'éludais adroitement la plupart de ses questions, et je donnais à chaque chose le tour le plus favorable que je pouvais; car. quand il s'agit de défendre ma patrie et de soutenir sa gloire, je me pique de ne point entendre raison; alors je n'omets rien pour cacher ses infirmités et ses difformités, et pour mettre sa vertu et sa beauté dans le jour le plus avantageux. C'est ce que je m'efforcai de faire dans les différents entretiens que j'eus avec ce judicieux monarque : par malheur,

je perdis ma peine.

Mais il faut excuser un roi qui vit entierement séparé du reste du monde, et qui, par conséquent, ignore les mœurs et les coutumes des autres nations. Ce défaut de connaissance sera toujours la cause de plusieurs préjugés et d'une certaine maniere bornée de penser, dont le pays de l'Europe est exempt. Il serait ridicule que les idées de verta et de vice d'un prince étranger et isolé fussent proposées pour des règles et pour des maximes a suivre.

Pour confirmer ce que je viens de dire et pour faire voir les- effet malheureux d'une education bornée, je rapporterai ici une chose qu'on aura peut-être de la peine à croire. Dans la vue de gagner les bonnes grâces de sa majesté, je lui donnai avis d'une découverte faite depuis trois ou quatre cents ans, qui était une certaine petite poudre noire qu'une seule petite étincelle pouvait allumer en un instant. de telle manière qu'elle était capable de fairé sauter en l'air des montagnes avec un bruit et un fracas plus grand que celui du tonnerre; qu'une quantité de cette poudre étant mise dans un tube de bronze ou de fer, selon sa grosseur, poussait une balle de plomb ou un boulet de fer avec une si grande violence et

tant de vitesse, que rien n'était capable de soutenir sa force; que les boulets, ainsi poussés et chassés d'un tube de fonte par l'inflammation de cette petite poudre, rompaient, renversaient, culbutaient les bataillons et les escadrons, abattaient les plus fortes murailles, faisaient sauter les plus grosses tours, coulaient à fond les plus gros vaisseaux; que cette poudre, mise dans un globe de fer lancé avec une machine, brûlait et écrasait les maisons, et jetait de tous côtés des éclats qui foudroyaient tout ce qui se rencontrait; que je savais la composition de cette poudre merveilleuse, où il n'entrait que des choses communes et à bon marché, et que je pourrais apprendre le même secret à ses sujets, si sa majesté le voulait; que, par le moyen de cette poudre, sa majesté briserait les murailles de la plus forte ville de son royaume, si elle se soulevait jamais et osait lui résister; que je lui offrais ce petit présent comme un léger tribut de ma reconnaissance.

Le roi, frappé de la description que je lui avais faite des effets terribles de ma poudre, paraissait ne pouvoir comprendre comment in insecte impuissant, faible, vil et rampant, avait imaginé une chose effroyable, dont il osait parler d'une manière si familière, qu'il semblait regarder comme des bagatelles le carnage et la désolation que produisait une invention si pernicieuse. « Il fallait, disait-il, que ce fiit un mauvais génie, ennemi de Dieu et de ses ouvrages, qui en eut été l'auteur. » Il protesta que, quoique rien ne lui fit plus de plaisir que les nouvelles découvertes, soit dans

a nature, soit dans les arts, il aimerait mieux perdre sa couronne que faire usage d'un si uneste secret, dont il me défendit, sous eine de la vie, de faire part à aucun de ses ujets : effet pitoyable de l'ignorance et des ornes de l'esprit d'un prince sans éducation. ce monarque, orné de toutes les qualités qui agnent la vénération, l'amour et l'estime des euples, d'un esprit fort et pénétrant, d'une rande sagesse, d'une profonde science, doué e talents admirables pour le gouvernement, resque adoré de son peuple, se trouve sottenent gêné par un scrupule excessif et bizarre ont nous n'avons jamais eu d'idée en Euope, et laisse échapper une occasion qu'on ui met entre les mains de se rendre le maître bsolu de la vie, de la liberté et des biens de ous ses sujets! Je ne dis pas ceci dans l'intenion de rabaisser les vertus et les lumières de e prince, auquel je n'ignore pas néanmoins ue ce récit fera tort dans l'esprit d'un lecteur nglais; mais je m'assure que ce défaut ne enait que d'ignorance, ces peuples n'ayant as encore réduit la politique en art, comme os esprits sublimes de l'Europe.

Car il me souvient que, dans un entretien ue j'eus un jour avec le roi sur ce que je lui vais dit par hasard qu'il y avait parmi nous m grand nombre de volumes écrits sur l'art lu gouvernement, sa majesté en concut une pinion très basse de notre esprit, et ajouta u'il méprisait et détestait tout mystère, tout affinement et toute intrigue dans les procélés d'un prince ou d'un ministre d'Etat. Il ne pouvait comprendre ce que le voulais dire par

les secrets du cabinet. Pour lui, il renfermait la science de gouverner dans des bornes très étroites, la réduisant au sens commun, à la raison, à la justice, à la douceur, à la prompte décision des affaires civiles et criminelles, et à d'autres semblables pratiques à la portée de tout le monde et qui ne méritent pas qu'on en parle. Enfin, il avanca ce paradoxe étrange que, si quelqu'un pouvait faire croître deux épis ou deux brins d'herbe sur un morceau de terre où auparavant il n'y en avait qu'un, il mériterait beaucoup du genre humain et rendrait un service plus essentiel à son pays que toute la race de nos sublimes politiques.

La littérature de ce peuple est fort peu de chose et ne consiste que dans la connaissance de la morale, de l'histoire, de la poésie et des mathématiques; mais il faut avouer qu'ils ex-

cellent dans ces quatre genres.

La dernière de ces connaissances n'est appliquée par eux qu'à tout ce qui est utile; en sorte que la meilleure partie de notre mathématique serait parmi eux fort peu estimée. A l'égard des entités métaphysiques, des abstractions et des catégories, il me fut impossible de les leur faire concevoir.

Dans ce pays, il n'est pas permis de dresser une loi en plus de mots qu'il n'y a de lettres dans leur alphabet, qui n'est composé que de vingt-deux lettres; il y a même très peu de lois qui s'étendent jusqu'à cette longueur. Elles sont toutes exprimées dans les termes les plus clairs et les plus simples, et ces peuples ne sont ni assez vifs ni assez ingénieux pour y trouver plusieurs sens; c'est d'ailleurs un crime capital d'écrire un commentaire sur at-

Ils possedent de temps immémorial l'art d'imprimer, aussi bien que les Chinois; mais leurs bibliothèques ne sont pas grandes; celle du roi, qui est la plus nombreuse, n'est composée que de mille volumes, rangés dans une galerie de douze cents pieds de longueur, où l'eus la liberté de lire tous les livres qu'il me plut. Le livre que j'eus d'abord envie de lire fut mis sur une table sur laquelle on me placa; alors, tournant mon visage vers le livre, je commençai par le haut de la page; je me promenai dessus le livre même, à droite et à gauche, environ huit ou dix pas, selon la longueur des lignes, et je reculais à mesure que j'avançais dans la lecture des pages. Je com-mençai à lire l'autre page de la même façon, après quoi je tournai le feuillet, ce que je pus difficilement faire avec mes deux mains, car il était aussi épais et aussi roide qu'un gros carton.

Leur style est clair, mâle et doux, mais nullement fleuri, parce qu'on ne sait parmi eux ce que c'est de multiplier les mots inutiles, et de varier les expressions. Je parcourus plusieurs de leurs livres, surtout ceux qui concernaient l'histoire et la morale; entre autres, je lus avec plaisir un vieux petit traité qui était dans la chambre de Glumdalclich. Ce livre était intitulé: Traité de la faiblesse du genre humain, et n'était estimé que des femmes et du petit peuple. Cependant je fus curieux de voir ce qu'un auteur de ce pays pouvait dire sur un pareil sujet. Cet écrivain fai-

sait voir très au long combien l'homme est peu en état de se mettre à couvert des injures de l'air ou de la fureur des bêtes sauvages; combien il était surpassé par d'autres animaux, soit dans la force, soit dans la vitesse, soit dans la prévoyance, soit dans l'industrie. Il montrait que la nature avait dégénéré dans ces derniers siècles, et qu'elle était sur son déclin.

Il enseignait que les lois mêmes de la nature exigeaient absolument que nous eussions été au commencement d'ûne taille plus grande et d'une complexion plus vigoureuse, pour n'être point sujets à une soudaine destruction par l'accident d'une tuile tombant de dessus une maison, ou d'une pierre jetée de la main d'un enfant, ni à être noyés dans un ruisseau. De ces raisonnements, l'auteur tirait plusieurs applications utiles à la conduite de la vie. Pour moi, je ne pouvais m'empêcher de faire des réflexions morales sur cettemorale même. et sur le penchant universel qu'ont tous les hommes à se plaindre de la nature et à exagérer ses défauts. Ces géants se trouvaient petits et faibles. Que sommes-nous donc, nous autres Européens? Ce même auteur disait que l'homme n'était qu'un ver de terre et qu'un atome, et que sa petitesse devait sans esse l'humilier. Hélas! que suis-je, me dizais-je, moi qui suis au-dessous du rien en comparaison de ces hommes qu'on dit être si petits et si peu de chose?

Dans ce même livre, on falsait voir la vanité du titre d'altesse et de grandeur, et combien il était ridicule qu'un homme qui avait plus cent cinquante pieds de hauteur osât dire haut et grand. Que penseraient les inces et les grands seigneurs d'Europe, sais-je alors, s'ils lisaient ce livre, eux qui, rec cinq pieds et quelques pouces, prétenent sans facon qu'on leur donne de l'altesse de la grandeur? Mais pourquoi n'ont-ils is aussi exigé les titres de grosseur, de larur, d'epaisseur? Au moins auraient-ils pu venter un terme général pour comprendre utes ces dimensions, et se faire appeler votre endue. On me répondra peut-être que ces ots altisse et grandeur se rapportent à l'âme non au corps; mais si cela est, pourquoi e pas prendre des titres plus marqués et us déterminés à un sens spirituel? pournoi ne pas se faire appeler voire sagesse, stre pénétration, votre prévoyance, votre libédité, votre bonté, votre bon sens, votre bel esit? Il faut avouer que, comme ces titres auient été très beaux et très honorables. ils raient aussi semé beaucoup d'aménité dans s compliments des inférieurs, rienn'étant plus ivertissant qu'un discours plein de contreérités.

La médecine, la chirurgie, la pharmacie, ont très cultivées en ce pays-là. J'entrai un our dans un vaste édifice, que je pensai prence pour un arsenal plein de boulets et de caons: c'était la boutique d'un apothicaire; ces cultes étaient des pilules, et ces canons des pringues. En comparaison, nos plus gros caons sont en vérité de petites coulevrines.

A l'égard de leur milice, on dit que l'armée u roi est composée de cent soixante-seize mille hommes de pied et de trente-deux mille de cavalerie, si néanmoins on peut donner ce nom à une armée qui n'est composée que de marchands et de laboureurs, dont les commandants ne sont que les pairs et la noblesse sans aucune paye ou récompense. Ils sont à la vérité assez parfaits dans leurs exercices et ont une discipline très bonne, ce qui n'est pas étonnant, puisque chaque laboureur est commandé par son propre seigneur, et chaque bourgeois par les principaux de sa propre

ville, élus à la facon de Venise.

Je fus curieux de savoir pourquoi ce prince, dont les États sont inaccessibles, s'avisait de faire apprendre à son peuple la pratique de la discipline militaire: mais j'en fus bientôt instruit, soit par les entretiens que j'eus sur ce sujet, soit par la lecture de leurs histoires; car, penda it plusieurs siècles : ils ont été affliges de la maladie à laquelle tant d'autres gouvernements sont sujets, la pairie et la noblesse disputant souvent pour le pouvoir, le peuple pour la liberté, et le roi pour la domination arbitraire. Ces choses, quoique sagement tempérées par les lois du royaume, ont quelquefois occasionné des partis, allumé des passions et causé des guerres civiles, dont la derniere fut heureusement terminée par l'aïeul du prince régnant, et la milice, alors établie dans le royaume, a toujours subsisté depuis pour prévenir de nouveaux désordres.

VI. — Le roi et la reine font un voyage vers la frontière, où l'auteur les suit. Détail de la manière dont il sort de ce pays pour retourner en Angleterre,

J'avais toujours dans l'esprit que je recouvrerais un jour ma liberté, quoique je ne pusse deviner par quel moyen, ni former aucun projet avec la moindre apparence de réussir. Le vaisseau qui m'avait porté, et qui avait échoué sur ces côtes, était le premier vaisseau européen qu'on eût su en avoir approché, et le roi avait donné des ordres très précis pour que, si jamais il arrivait qu'un autre parût, il fût tiré à terre et mis avec tout l'équipage et les passagers sur un tombereau, et apporté à

Lorbrulgrud.

Il était fort porté à me trouver une femme de ma taille par laquelle je pusse multiplier mon espèce; mais je crois que j'aurais mieux aimé mourir que de faire de malheureux enfants destinés à être mis en cage, ainsi que des serins de Canarie, et à être ensuite vendus par tout le royaume aux gens de qualité comme de petits animaux curieux. Jétais à la vérité traité avec beaucoup de bonté; j'étais le favori du roi et de la reine et les délices de toute la cour; mais c'était sur un état qui ne convenait pas à la dignité de ma nature humaine. Je ne pouvais d'abord oublier ces précieux gages que j'avais laissés chez moi. Je souhaitais fort de me retrouver parmi des peuples avec lesquels je me pusse entretenir d'égal à égal, et d'avoir la liberté de me promener par les rues et par les champs sans crainte d'être foulé aux pieds, d'être écrasé comme une grenouille, ou d'être le jouet d'un jeune chien; mais ma délivrance arriva plus tôt que je ne m'y attendais, et d'une manière très extraordinaire, ainsi que je vais le raconter fidelement, avec toutes les circonstances de cet admirable événement.

Il y avait deux ans que j'étais dans ce pays. Au commencement de la troisième année. Glumdalclitch et moi étions à la suite du roi et de la reine, dans un voyage qu'ils faisaient vers la côte méridionale du royaume. J'étais porté, à mon ordinaire, dans ma boîte de vovage, qui était un cabinet très commode, large de douze pieds. On avait, par mon ordre, attaché un brancard avec des cordons de soie aux quatre coins du haut de la boîte, afin que ie sentisse moins les secousses du cheval, sur lequel un domestique me portait devant lui. J'avais ordonné au menuisier de faire au toit de ma boîte une ouverture d'un pied en carré pour laisser entrer l'air, en sorte que quand je voudrais on pût l'ouvrir et la fermer avec une planche.

Quand nous fûmes arrivés au terme de notre voyage, le roi jugea à propos de passer quelques jours à une maison de plaisance qu'il avait proche de Flanflasnic, ville située à dixhuit milles anglais du bord de la mer. Glumdalclitch et moi étions bien fatigués; j'étais, moi, un peu enrhumé; mais la pauvre fille se portait si mal, qu'elle était obligée de se tenir toujours dans sa chambre. J'eus envie de voir l'Océan. Je fis semblant d'être plus mar-

ade que je ne l'étais, et je demandai la liberté de prendre l'air de la mer avec un page qui me plaisait beaucoup, et à qui j'avais été confié quelquefois. Je n'oublierai jamais avec quelle répugnance Glumdalclitche y consentit, ni l'ordre sévère qu'elle donna au page d'avoir soin de moi, ni les larmes qu'elle répandit, comme si elle eût eu quelques présages de ce qui me devait arriver. Le page me porta donc dans ma boîte, et me mena environ à une demi-lieue du palais, vers les rochers, sur le rivage de la mer. Je lui dis alors de me mettre à terre, et, levant le châssis d'une de mes fenêtres, je me mis à regarder la mer d'un œil triste. Je dis ensuite au page que l'avais envie de dormir un peu dans mon brancard, et que cela me soulagerait. Le page ferma bien la fenètre, de peur que je n'eusse froid; je m'endormis bientôt. Tout ce que je puis conjecturer est que, pendant que je dormais, ce page, croyant qu'il n'y avait rien à appréhender, grimpa sur les rochers pour chercher des œufs d'oiseaux, l'avant vu auparavant de ma fenètre en chercher et en ramasser. Quoi ou'il en soit, je me trouvai soudainement éveillé par une secousse violente donnée à ma boite. que je sentis tirée en haut, et ensuite portée en avant avec une vitesse prodigieuse. La première secousse m'avait presque jeté hors de mon brancari, mais ensuite le mouvement fut assez doux. Je criais de toute ma force, mais inutilement. Je regardai à travers ma fenêtre, et je ne vis que des nuages. J'entendais un bruit horrible au-dessus de ma tête, ressemblant à celui d'un battement d'ailes.

Alors je commençai à connaître le dangereux état ou je me trouvais, et à soupçonner qu'un aigle avait pris le cordon de ma boîte dans son bec dans le dessein de la laisser tomber sur quelque rocher, comme une tortue dans son écaille, et puis d'en tirer mon corps pour le dévorer; car la sagacité et l'odorat de cet oiseau le mettent en état de découvrir sa proie à une grande distance, quoique caché encore mieux que je ne pouvais être sous des planches qui n'étaient épaisses que de deux pouces.

Au bout de quelque temps, je remarquai que le bruit et le battement d'ailes s'augmentaient beaucoup, et que ma boîte était agitée ca et la comme une enseigne de boutique par un grand vent; j'entendis plusieurs coups violents qu'on donnait à l'aigle, et puis, tout à coup, je me sentis tomber perpendiculairement pendant plus d'une minute. mais avec une vitesse incroyable. Ma chute fut terminée par une secousse terrible, qui retentit plus haut à mes oreilles que notre cataracte du Niagara, après quoi je fus dans les ténèbres pendant une autre minute, et alors ma boite commença à s'élever de manière que je pus voir le jour par le haut de ma fenêtre.

FIN DU TOME PREMIER.

Paris.—Imp. Nouv. (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs. G. Masquin, directeur.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

LECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

VOYAGES

DE

GULLIVER

PAR SWIFT

TRADUITS PAR L'ABBÉ DESFONTAINES

PRÉCÉDÉS D'UNE

ÉTUDE SUR SWIFT

PAR PRÉVOST-PARADOL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

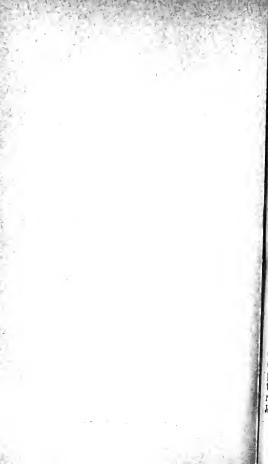
TOME SECOND

PARIS

IBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE 2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1879

Tous droits réservés



VOYAGES DE GULLIVER

SECONDE PARTIE

VOYAGE A BROBDINGNAG

(Suite)

Je connus alors que j'étais tombé dans la mer, et que ma boîte flottait. Je crus, et je le crois encore, que l'aigle qui emportait ma boîte avait été poursuivi de deux ou trois autres aigles et contraint de me laisser tomber pendant qu'il se défendait contre les autres qui lui disputaient sa proie. Les plaques de fer attachées au bas de la boîte conservèrent l'équilibre, et l'empêchèrent d'être brisée et fracassée en tombant.

Oh! que je souhaitai alors d'être secouru par ma chère Glumdalclitch, dont cet accident subit m'avait tant éloigné! Je puis dire en vérité qu'au milieu de mes malheurs, je plaignais et regrettais ma chère petite maltesse; que je pensais au chagrin qu'elle aurait de ma perte et au déplaisir de la reine. Je suis sûr qu'il y a très peu de voyageurs

qui se soient trouvés dans une situation aussi triste que celle où je me trouvai alors, attendant à tout moment de voir ma boîte brisée. ou au moins renversée par le premier coup de vent, et submergée par les vagues; un carreau de vitre cassé, c'était fait de moi. Il n'y avait rien qui eût pu jusqu'alors conserver ma fenêtre, que des fils de fer assez fort dont elle était munie par dehors contre les accidents qui peuvent arriver en voyageant. Je vis l'eau entrer dans ma boîte par quelques petites fentes que je tâchai de boucher le mieux que je pus. Hélas! je n'avais pas la force de lever le toit de ma boîte, ce que j'aurais fait si j'avais pu, et me serais tenu assis dessus, plutôt que de rester enfermé dans une espèce de fond de cale.

Dans cette déplorable situation j'entendis, ou je crus entendre, quelque sorte de bruit à côté de ma boîte, et bientôt après je commencai à m'imaginer qu'elle était tirée et en quelque façon remorquée, car, de temps en temps. ic sentais une sorte d'effort qui faisait monter les ondes jusqu'au haut de mes fenêtres, me laissant presque dans l'obscurité. Je concus alors quelques faibles espérances de secours, quoique je ne pusse me figurer d'où il mé pourrait venir. Je montai sur mes chaises, et approchai ma tête d'une petite fente qui était au toit de ma boîte, et alors je me mis à crier de toutes mes forces et à demander du secours dans toutes les langues que je savais. Ensuite: j'attachai mon mouchoir à un bâton que j'avais, et, le haussant par l'ouverture, je le branlai plusieurs fois dans l'air, afin que,

si quelque barque ou vaisseau était proche, les matelots pussent conjecturer qu'il y avait un malheureux mortel renfermé dans cette boîte.

Je ne m'aperçus point que tout cela eût rien produit; mais je connus évidemment que ma boîte était tirée en avant. Au bout d'une heure, je sentis qu'elle heurtait quelque chose de très dur. Je craignis d'abord que ce ne fût un rocher, et j'en fus très alarmé. J'entendis alors distinctement du bruit sur le toit de ma boîte, comme celui d'un câble, ensuite je me trouvai haussé peu à peu au moins de trois pieds plus haut que je n'étais auparavant; sur quoi je levai encore mon bâton et mon mouchoir, criant au secours jusqu'à m'enrouer. Pour réponse, i'entendis de grandes acclamations répétées trois fois, qui me donnèrent des transports de joie qui ne peuvent être conçus que par ceux qui les sentent; en même temps, j'entendis marcher sur le toit, et quelqu'un appelant par l'ouverture et criant en anglais: « Y a-t-il là quelqu'un? » Je répondis : « Hélas! oui : je suis un pauvre Anglais, réduit par la fortune à la plus grande calamité qu'aucune créature ait jamais soufferte; au nom de Dieu, délivrez-moi de ce cachot. . La voix me répondit : « Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre: votre boîte est attachée au vaisseau, et le charpentier va venir pour faire un trou dans le toit et vous tirer dehors. . Je répondis que cela n'était pas nécessaire et demandait trop de temps, qu'il suffisait que quelqu'un de l'équipage mît son doigt dans le cordon, afin d'emporter la boîte hors de la mer dans le vaisseau. Quelques-uns d'entre eux, m'entendant parler ainsi, pensèrent qua j'étais un pauvre insensé, d'autres en rirent; je ne pensais pas que j'étais alors parmi des hommes de ma taille et de ma force. Le charpentier vint, et dans peu de minutes fit un trou au haut de ma boîte, large de trois pieds, et me présenta une petite échelle sur laquelle je montai. J'entrai dans le vaisseau en un état très faible.

Les matelots furent tous étonnés, et me firent mille questions auxquelles je n'eus pas le courage de répondre. Je m'imaginais voir autant de pygmées, mes yeux étant accoutumés aux objets monstrueux que je venais de quitter; mais le capitaine, M Thomas Viletcks, homme de probité et de mérite, originaire de la province de Salop, remarquant que j'étais près de tomber en faiblesse, me fit entrer dans sa chambre, me donna un cordia pour me soulager, et me fit coucher sur son lit, me conseillant de prendre un peu de repos dont l'avais assez de besoin. Avant que je m'endormisse, je lui fis entendre que j'avais des meubles précieux dans ma boîte, un brancard superbe, un lit de campagne, deux chaises, une table et une armoire; que ma chambre était tapissée, ou, pour mieux dire, matelassée d'étoffes de soie et de coton, que, s'il voulait ordonner à quelqu'un de son équipage d'apporter ma chambre dans sa chambre, je l'y ouvrirais en sa présence, et lui montre rais mes meubles. Le capitaine, m'entendant dire ces absurdités, jugea que j'étais fou; cependant, pour me complaire, il promit d'oronner ce que je souhaitais, et, montant sur tillac, il envoya quelques-uns de ses gens

siter la caisse.

Je dormis pendant quelques heures, mais ntinuellement troublé par l'idée du pays que vais quitté et du péril que j'avais couru. ependant, quand je m'éveillai, je me trouvai sez bien remis. Il était huit heures du soir. le capitaine donna ordre de me servir à uper incessamment, croyant que j'avais ûné trop longtemps. Il me régala avec aucoup d'honnêteté, remarquant néanmoins ie j'avais les yeux égarés. Quand on nous it laissés seuls, il me pria de lui faire le cit de mes voyages, et de lui apprendre par iel accident j'avais été abandonné au gré des ots dans cette grande caisse. Il me dit que. r le midi, comme il regardait avec sa luette, il l'avait découverte de fort loin, l'avait ise pour une petite barque, et qu'il l'avait ulu joindre, dans la vue d'acheter du bisuit, le sien commencant à manquer; qu'en prochant il avait connu son erreur, et avait voyé sa chaloupe pour découvrir ce que était; que ses gens étaient revenus tout efayés, jurant qu'ils avaient vu une maison ottante; qu'il avait ri de leur sottise, et s'éit lui-même mis dans la chaloupe, ordonant à ses matelots de prendre avec eux un ible très fort; que, le temps étant calme, après voir ramé autour de la grande caisse et en voir plusieurs fois fait le tour, il avait oservé ma fenêtre; qu'alors il avait comandé à ses gens de ramer et d'approcher de côté-là, et, qu'attachant un câble à une

des gâches de la fenêtre, il l'avait fait remorquer; qu'on avait vu mon bâton et mon mouchoir hors de l'ouverture et qu'on avait jugé qu'il fallait que quelques malheureux fussent enfermés dedans. Je lui demandai si lui ou son équipage n'avait point vu des oiseaux prodigieux dans l'air dans le temps qu'il m'avait découvert, à quoi il ré-pondit que, parlant sur ce sujet avec les ma-telots pendant que je dormais, un d'entre eux lui avait dit qu'il avait observé trois aigles volant vers le nord; mais il n'avait point remarqué qu'ils fussent plus gros qu'à l'ordinaire; ce qu'il faut imputer, je crois, à la grande hauteur où ils se trouvaient, et aussi ne put-il pas deviner pourquoi je faisais cette question. Ensuite je demandai au capitaine combien il croyait que nous fussions dance combain à coyait que nois lassimate éloignés de terre; il me répondit que, par le meilleur calcul qu'il eût pu faire, nous en étions éloignés de cent lieues. Je l'assurai qu'il s'é-tait certainement trompé presque de la moi-tié, parce que je n'avais pas quitté le pays d'où je venais plus de deux heures avant que je tombasse dans la mer; sur quoi il recommença à croire que mon cerveau était troublé, et me conseilla de me remettre au lit dans une hambre qu'il avait fait préparer pour moi. le l'assurai que j'étais bien rafraichi de son bon repas et de sa gracieuse compagnie, et que j'avais l'usage de mes sens et de ma rai-son aussi parfaitement que je l'avais jamais eu. Il prit alors son sérieux, et me pria de lui dire franchement si je n'étais pas troublé dans mon âme et si je n'avais pas la conscience

bourrelée de quelque crime pour lequel j'avais été puni par l'ordre de quelque prince, et exposé dans cette caisse, comme quelquefois les criminels en certains pays sont abandonnés à la merci des flots dans un vaisseau sans voiles et sans vivres; que, quoi qu'il fût bien fâché d'avoir reçu un tel scélérat dans son vaisseau, cependant il me promettait, sur sa parole d'honneur, de me mettre à terre en sûreté au premier port où nous arriverions; il ajouta que ses soupçons s'étaient beaucoup augmentés par quelques discours très absurdes que j'avais tenus d'abord aux matelots, et ensuite à lui-même, à l'égard de ma boîte et de ma chambre, aussi bien que par mes yeux égarés

et ma bizarre contenance.

Je le priai d'avoir la patience de m'entendre faire le récit de mon histoire ; je le fis très fidélement depuis la dernière fois que j'avais quitte l'Angleterre jusqu'au moment qu'il m'avait découvert : et, comme la vérité s'ouvre toujours un passage dans les esprits raisonnables, cet honnête et digne gentilhomme, qui avait un très bon sens et n'était pas tout à fait dépourvu de lettres, fut satisfait de ma candeur et de ma sincérité; mais d'ailleurs, pour confirmer tout ce que j'avais dit, je le priai de donner ordre de m'apporter mon armoire, dont j'avais la clef; je l'ouvris en sa présence et lui fis voir toutes les choses curieuses travaillées dans le pays d'où j'avais été tiré d'une manière si étrange. Il y avait, entre autres choses, le peigne que j'avais formé des poils de la barbe du roi, et un autre de la même matière, dont le dos était d'une rogn ire de

l'ongle du pouce de sa majesté; il y avait un paquet d'aiguilles et d'épingles longues d'un pied et demi; une bague d'or dont un jour la reine me fit présent d'une manière très obligeante, l'ôtant de son petit doigt et me la mettant au cou comme un collier. Je priai le capitaine de vouloir bien accepter cette bague en reconnaissance de ses honnêtetés, ce qu'il refusa absolument. Enfin, je le priai de considérer la culotte que je portais alors, et qui

était faite de peau de souris. Le capitaine fut très satisfait de tout ce que je lui racontai, et me dit qu'il espérait qu'après notre retour en Angleterre, je voudrais bien en écrire la relation et la donner au public. Je répondis que je croyais que nous avions déjà trop de livres de voyages; que mes aventures passeraient pour un vrai roman et pour une fiction ridicule; que ma relation ne contiendrait que des descriptions de plantes et d'animaux extraordinaires, de lois, de mœurs et d'usages bizarres; que ces descriptions étaient trop communes, et qu'on en était las et, n'ayant rien autre chose à dire touchant mes voyages, ce n'était pas la peine de les écrire. Je le remerciai de l'opinion avantageuse qu'il avait de moi.

Il me parut étonné d'une chose, qui fut de m'entendre parler si haut, me demandant si le roi et la reine de ce pays étaient sourds. Je lui dis que c'était une chose à laquelle j'étais accoutumé depuis plus de deux ans, et que j'admirais de mon côté sa voix et celle de ses gens, qui me semblaient toujours me parler bas et à l'oreille, mais que, malgré cela, je les

ouvais entendre assez bien; que, quand je rlais dans ce pays, j'étais comme un homme ni parle dans la rue à un autre qui est monté haut d'un clocher, excepté quand j'étais mis r une table ou tenu dans la main de quelie personne. Je lui dis que j'avais même rearqué une autre chose, c'est que, d'abord ie j'étais entré dans le vaisseau, lorsque les atelots se tenaient debout autour de moi, ils e paraissaient infiniment petits; que penint mon séjour dans ce pays, je ne pouvais us me regarder dans un miroir, depuis que es yeux s'étaient accoutumés à de grands jets, parce que la comparaison que je faisais e rendait méprisable à moi-même. Le capiine me dit que, pendant que nous soupions, avait aussi remarque que je regardais toutes ioses avec une espèce d'étonnement, et que lui semblais quelquefois avoir de la peine à 'empêcher d'éclater de rire; qu'il ne savait is fort bien alors comment il le devait prene, mais qu'il l'attribua à quelque dérangeent dans ma cervelle. Je répondis que j'étais onné comment j'avais été capable de me ontenir en voyant ses plats de la grosseur une pièce d'argent de trois sous, une éclanie de mouton qui était à peine une bouchée, a gobelet moins grand qu'une écaille de noix. ; je continuai ainsi, faisant la description du este de ses meubles et de ses viandes par mparaison; car, quoique la reine m'eût donné our mon usage tout ce qui m'était nécessaire ans une grandeur proportionnée à ma taille. ependant mes idées étaient occupées entièreient de ce que je voyais autour de moi, et je faisais comme tous les hommes qui considérent sans cesse les autres sans se considérer euxmêmes et sans jeter les yeux sur leur petitesse. Le capitaine, faisant allusion au vieux proverbe anglais, me dit que mes yeux étaient donc plus grands que mon ventre, puisqu'il n'avait pas remarqué que j'eusse un grand appétit, quoique j'eusse jeûné toute la journée; et, continuant de badiner, il ajouta qu'il aurait donné avec plaisir cent livres sterling pour avoir le plaisir de voir ma caisse dans le bec de l'aigle, et ensuite tomber d'une si grande hauteur dans la mer, ce qui certainement aurait été un objet très étonnant et digne d'être transmis aux siècles futurs.

Le capitaine, revenant du Tonquin, faisait sa route vers l'Angleterre, et avait été poussé vers le nord-est, à quarante degrés de latitude, à cent quarante trois de longitude: mais un vent de saison s'élevant deux jours après que je fus à son bord, nous fûmes poussés au nord pendant un long temps; et. côtoyant la Nouvelle-Hollande, nous fîmes route vers l'ouest-nord-ouest, et depuis au sud-sud-ouest, jusqu'à ce que nous eussions doublé le cap de Bonne-Espérance. Notre voyage fut très heureux, mais j'en épargnerai le journal ennuyeux au lecteur. Le capitaine mouilla à un ou deux ports, et y fit entrer sa chaloupe pour chercher des vivres et saire de l'eau; pour moi, je ne sortis point du vaisseau que nous ne fussions arrivés aux Dunes. Ce fut, je crois, le 3 juin 1706, environ neuf mois après ma délivrance. J'offris de laisser mes meubles pour la sûreté du pavement de

non passage; mais le capitaine protesta qu'il ne voulait rien recevoir. Nous nous dimes dieu très affectueusement, et je lui fis pronettre de me venir voir à Redriff. Je louai un heval et un guide pour un écu que me prêta

e capitaine.

Pendant le cours de ce voyage, remarquant a petitesse des maisons, des arbres, du béail et du peuple, je pensai me croire encore Lilliput : j'eus peur de fouler aux pieds les ovageurs que je rencontrai, et je criai souent pour les faire reculer du chemin; en orte que je courus risque une ou deux fois l'avoir la tête cassée pour mon imperti-

ience.

Quand je me rendis à ma maison, que j'eus le la peine à reconnaître, un de mes domesiques ouvrant la porte, je me baissai pour entrer, de crainte de me blesser la tête; cette orte me semblait un guichet. Ma femme accourut pour m'embrasser, mais je me courbai olus bas que ses genoux, songeant qu'elle ne pourrait autrement atteindre ma bouche. Ma ille se mit à mes genoux pour me demander na bénédiction; mais je ne pus la distinguer que lorsqu'elle fut levée, ayant été depuis si ongtemps accoutumé à me tenir debout, avec na tête et mes yeux levés en haut. Je regarlai tous mes domestiques et un ou deux amis qui se trouvaient alors dans la maison comme ils avaient été des pygmées et moi un géant. Je dis à ma femme qu'elle avait été trop frugale, car je trouvais qu'elle s'était réduite elle-même et sa fille presque à rien. En un mot, je me conduisis d'un manière si étrange.

qu'ils furent tous de l'avis du capitaine quand il me vit d'abord, et conclurent que j'avais perdu l'esprit. Je fais mention de ces minuties pour faire connaître le grand pouvoir de

l'habitude et du préjugé.

En peu de temps, je m'accoutumai à ma femme, à ma famille et à mes amis; mais ma femme protesta que je n'irais jamais sur mer; toutefois, mon mauvais destin en ordonna autrement, comme le lecteur le pourra savoir dans la suite. Cependant, c'est ici que je finis la seconde partie de mes malheureux yoyages.

TROISIÈME PARTIE

YOYAGE A LAPUTA, AUX BALNIBARBES, A LUGGNASA, A GLOUBEDOUBDRIE ET AU JAPON

 I. — L'auteur entreprend un troisième voyage. — Il est pris par des pirates. — Méchanceté d'un Hollandais. — Il arrive à Laputa.

Il n'yavait que deux ans environ que j'étais chez moi, lorsque le capitaine Guill Robinson, de la province de Cornouaille, capitaine de la Bonne Espérance, vaisseau de trois cents tonneaux, vint me trouver. J'avais été autre-fois chirurgien d'un autre vaisseau dont il était capitaine, dans un voyage au Levant, et i'en avais toujours été bien traité. Le capitaine, ayant appris mon arrivée, me rendit nne visite où il marqua la joie qu'il avait de me trouver en bonne santé, me demanda si je m'étais fixé pour toujours, et m'apprit qu'il méditait un voyage aux Indes orientales, et comptait partir dans deux mois. Il m'insinua en même temps que je lui ferais grand plaisir de vouloir bien être le chirurgien de son vaisseau; qu'il aurait un autre chirurgien avec moi et deux garcons; que j'aurais une double paye; et, qu'ayant éprouvé que la connaissance que j'avais de la mer était au moins égale à la sienne, il s'engageait à se comporter à mon égard comme avec un capitaine en second.

Il me dit enfin tant de choses obligeantes, et me parut un si honnête homme, que je me laissai gagner, ayant d'ailleurs, malgré mes malheurs passés, une plus forte passion que jamais de voyager. La seule difficulté que je prévoyais était d'obtenir le consentement de ma femme, qu'elle me donna pourtant assez volontiers, en vue sans doute des avantages

que ses enfants en pourraient retirer.

Nous mîmes à la voile le 5 d'août 1708, et arrivâmes au fort Saint-Georges le 1er avril 1709, où nous restâmes trois semaines pour rafraîchir notre équipage, dont la plus grande partie était malade. De la nous allâmes vers le Tonquin, où notre capitaine résolut de s'arrêter quelque temps, parce que la plus grande partie des marchandises qu'il avait envie d'acheter ne pouvait lui être livrée que dans plusieurs mois. Pour se dédommager une peu des frais de ce retardement, il acheta une barque chargée de différentes sortes de marchandises, dont les Tonquinois font un commerce ordinaire avec les îles voisines; et mettant sur ce petit navire quarante hommes dont il y en avait trois du pays, il m'en fit capitaine et me donna en pouvoir pour deux mois, tandis qu'il ferait ses affaires au Tonquin.

Il n'y avait pas trois jours que nous étions en mer qu'une grande tempête s'étant élevée, cous fûmes poussés pendant cinq jours vers le nord-est, et ensuite à l'est. Le temps devint un peu plus calme, mais le vent d'ouest souf-

flait toujours assez fort.

Le dixième jour, deux pirates nous donnèrent la chasse et bientôt nous prirent, car mon navire était si chargé qu'il allait très lentement et qu'il nous fut impossible de faire la manœuvre nécessaire pour nous défendre.

Les deux pirates vinrent à l'abordage et entrèrent dans notre navire à la tête de leurs gens; mais, nous trouvant tous couchés sur le ventre, comme je l'avais ordonné, ils se contentèrent de nous lier, et, nous ayant donné des gardes, ils se mirent à visiter la

barque.

Je remarquai parmi eux un Hollandais qui paraissait avoir quelque autorité, quoiqu'il n'eût pas de commandement. Il connut à nos manières que nous étions Anglais, et, nous parlant en sa langue, il nous dit qu'on allait nous lier tous dos à dos et nous jeter dans la mer. Comme je parlais hollandais assez bien, je lui déclarai qui nous étions et le conjurai, en considération du nom commun de chrétiens et de chrétiens réformés, de voisins, d'alliés, d'intercéder pour nous auprès du capitaine. Mes paroles ne firent que l'irriter : il redoubla ses menaces, et, s'étant tourné vers ses compagnons, il leur parla en langue japonaise. répétant souvent le nom de christianos.

Le plus gros vaisseau de ces pirates était commandé par un capitaine japonais qui parlait un peu hollandais: il vint à moi, et, après m'avoir fait diverses questions, auxquelles je répondis très humblement, il m'assura qu'on

ne nous ôterait point la vie. Je lui fis une très profonde révérence, et, me tournant alors vers le Hollandais, je lui dis que j'étais bien fâché de trouver plus d'humanité dans un idolâtre que dans un chrétien; mais j'eus bien-tôt lieu de me repentir de ces paroles inconsi-dérées, car ce misérable réprouvé ayant tâché en vain de persuader aux deux capitaines de me jeter dans la mer (ce qu'on ne voulut pas lui accorder à cause de la parole qui m'avait été donnée), il obtint que je serais encore plus rigoureusement traité que si on m'eût fait mourir. On avait partagé mes gens dans les deux vaisseaux et dans la barque; pour moi, on résolut de m'abandonner à mon sort dans un petit canot, avec des avirons, une voile et des provisions pour quatre jours. Le capitaine japonais les augmenta du double, et tira de ses propres vivres cette charitable augmentation; il ne voulut pas même qu'on me fouillât. De descendis donc dans le canot pendant que mon Hollandais brutal m'accablait de dessus le pont de toutes les injures et imprécations que son langage lui pouvait fournir.

Environ une heure avant que nous eussions vu les deux pirates, j'avais pris hauteur et avais trouvé que nous étions à quarante-six degrés de latitude et à cent quatre-vingt-trois de longitude. Lorsque je fus un peu éloigné, je découvris avec une lunette différentes îles au sud-ouest. Alors je haussai ma voile, le vent étant bon, dans le dessein d'aborder à la plus prochaine de ces îles, co que j'eus bien de la peine à faire en trois heures. Cette île n'était qu'une roche, où je trou

vai beaucoup d'œufs d'oiseaux; alors, battant mon fusil, je mis le feu à quelques bruyères et à quelques joncs marins pour pouvoir cuire ces œufs, qui furent ce soir-là toute ma nourriture, étant résolu d'épargner mes provisions autant que je le pourrais. Je passai la nuit sur cette roche, où ayant étendu des bruyères sous moi, le dormis assez bien.

Le jour suivant, je fis voile vers une autre ile, et de la à une troisième et à une quatrième, me servant quelquefois de mes rames; mais pour ne point ennuyer le lecteur, je lui dirai seulement qu'au bout de cinq jours j'atteignis la dernière île que j'avais vue, qui

était au sud-ouest de la première.

Cette île était plus éloignée que je ne croyais, et je ne pus y arriver qu'en cinq heures. J'en fis presque tout le tour avant que de trouver un endroit pour pouvoir y aborder. Avant pris terre à une petite baie qui était trois fois large comme mon canot, je trouvai que toute l'île n'était qu'un rocher, avec auelques espaces où il croissait du gazon et des herbes très odoriférantes. Je pris mes petites provisions, et, après m'être un peu rafraîchi, je mis le reste dans une des caves, dont il y avait un grand nombre. Je ramassai plusieurs œufs sur le rocher et arrachai une quantité de joncs marins et d'herbes seches, afin de les allumer le lendemain pour cuire mes œufs, car j'avais sur moi mon fusil, ma mèche, avec un verre ardent. Je passai toute la nuit dans la cave où j'avai mis mes provisions; mon lit était ces mêmes herbes sèches destinées au feu. Je dormis peu.

car j'étais encore plus inquiet que las. Je considérais qu'il était impossible de ne pas mourir dans un lieu si misérable. Je ma pas mourir dans un lieu si miserable. Je ma trouvai si abattu de ces réflexions, que je n'eus pas le courage de me lever, et, avant que j'eusse assez de force pour sortir de ma cave, le jour était déja fort grand: le temps était beau et le soleil si ardent, que j'étais obligé de détourner mon visage.

Mais voici tout à coup que le temps s'obsmais voici tout a coup que le temps s'obscurcit, d'une manière pourtant très différente de ce qui arrive par l'interposition d'un nuage. Je me tournai vers le soleil, et je vis un grand corps opaque et mobile entre lui et moi, qui semblait aller çà et là. Ce corps suspendu, qui me paraissait à deux milles de hauteur, me cacha le soleil environ six ou sept minutes; cacha le soleil environ six ou sept minutes; mais je ne pus pas bien l'observer à cause de l'obscurité. Quand ce corps fut venu plus près de l'endroit où j'étais, il me parut être d'une substance solide, dont la base était plate, unie et luisante par la réverbération de la mer. Je m'arrêtai sur une hauteur, à deux cents pas environ du rivage, et je vis ce même corps descendre et approcher de moi environ à un mille de distance. Je pris alors par la décourrie une grand nommon télescope, et je découvris un grand nombre de personnes en mouvement, qui me re-

cre de personnes en mouvement, qui me re-gardaient et se regardaient les unes les autres. L'amour naturel de la vie me fit naîtrequel-ques sentiments de joie et d'espérance que cette aventure pourrait m'aider à me délivrer de l'état fâcheux où j'étais; mais, en même temps, le lecteur ne peut s'imaginer mon éton-nement de voir une espèce d'île en l'air, habi-

tée par des hommes qui avaient l'art et le pouvoir de la hausser, de l'abaisser et de la faire marcher à leur gré; mais, n'étant pas alors en humeur de philosopher sur un si étrange phénomène, je me contentai d'observer de quel côté l'île tournerait, car elle me parut alors arrêtée un peu de temps. Cependant elle s'approcha de mon côté, et j'y pus découvrir plusieurs grandes terrasses et des escaliers d'intervalle en intervalle pour communiquer des unes aux autres.

Sur la terrasse la plus basse, je vis plusieurs hommes qui pêchaient des oiseaux à la ligne. et d'autres qui regardaient. Je leur fis signe avec mon chapeau et avec mon mouchoir; et, lorsque je me fus approché de plus près, je criai de toutes mes forces; et, ayant alors regardé fort attentivement, je vis une foule de monde amassée sur le bord qui était vis-à-vis de moi. Je découvris par leurs postures qu'ils me vovaient, quoiqu'ils ne m'eussent pas répondu. J'apercus alors cinq ou six hommes montant avec empressement au sommet de l'île, et je m'imaginai qu'ils avaient été envoyés à quelques personnes d'autorité pour en recevoir des ordres sur ce qu'on devait faire en cette occasion.

La foule des insulaires augmenta, et, en moins d'une demi-heure, l'île s'approcha tellement, qu'il n'y avait plus que cent pas de distance entre elle et moi. Ce fut alors que je me mis en diverses postures humbles et touchantes, et que je fis les supplications les plus vives; mais je ne recus point de réponse; ceux qui me semblaient le plus proche, à en juger

par leurs habits, étaient des personnes de distinction.

A la fin, un d'eux me fit entendre sa voix dans un langage clair, poli et très doux, dont le son approchait de l'italien; ce fut aussi en italien que je répondis, m'imaginant que le son et l'accent de cette langue seraient plus agréables à leurs oreilles que toute autre langage. Ce peuple comprit ma pensée; on me fit signe de descendre du rocher, et d'aller vers le rivage, ce que je fis; ot alors, l'île volante s'étant abaissée à un degré convenable, on me jeta de la terrasse d'en bas une chaîne avec un petit siège qui y était attaché, sur lequel m'étant assis, je fus dans un moment enlevé par le moyen d'un moufie.

II. — Caractère des Laputiens, idée de leurs savants, de leur roi et de sa cour. — Réception qu'on fait à l'auteur. — Les craintes et les inquiétudes des habitants. — Caractère des femmes laputiennes.

A mon arrivée, je me vis entouré d'une foule de peuple qui me regardait avec admiration, et que je regardai de même, n'ayant encore jamais vu une race de mortels si singulière dans sa figure, dans ses habits et dans ses manières; ils penchaient la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche; ils avaient un ceil tourné en dedans, et l'autre vers le ciel. Leurs habits étaient bigarrés de figures du soleil, de la lune et des étoiles, et parsemés de violons, de flûtes, de harpes, de trompettes, de guitares, de luths et de plusieurs autres instruments inconnus en Europe. Je vis au-

tour d'eux plusieurs domestiques armés de vessies, attachées comme un fléau au bout d'un petit bâton, dans lesquelles il y avait une certaine quantité de petits pois at de petits cailloux; ils frappaient de temps en temps avec ces vessies tantôt la bouche, tantot les oreilles de ceux dont ils étaient proches, et je n'en pus d'abord deviner la raison. Les esprits de ce peuple paraissaient si distraits et si plongés dans la méditation, qu'ils ne pouvaient ni parler ni être attentifs à ce qu'on leur disait sans le secours de ces vessies bruyantes dont on les frappait, soit à la bouche soit aux oreilles, pour les réveiller. C'est pourquoi les personnes qui en avaient le moyen entretenaient toujours un domestique qui leur servait de moniteur, et sans lequel ils ne sortaient amais.

L'occupation de cet officier, lorsque deux ou trois personnes se trouvaient ensemble, était de donner adroitement de la vessie sur la bouche de celui a qui c'était à parler, ensuite sur l'oreille droite de celui ou de ceux à qui le discours s'adressait. Le moniteur accompagnait toujours son maître lorsqu'il sortait, et était obligé de lui donner de temps en temps de la vessie sur les yeux, parce que, sans cela, ses profondes rêveries l'eussent bientôt mis en danger de tomber dans quelque précipice, de se heurter la tête contre quelque poteau, de pousser les autres dans les rues, ou d'en être jeté dans le ruisseau.

On me fit monter au sommet de l'île, et entrer dans le palais du roi, où je vis sa majesté sur un trône environné de personnes de la première distinction. Devant le trône était une grande table couverte de globes, de sphères et d'instruments de mathématiques de toute espèce. Le roi ne prit point garde à moi lorsque j'entrai, quoique la foule qui m'accompagnait fit un très grand bruit; il était alors appliqué à résoudre un problème, et nous fûmes devant lui au moins une heure entière à attendre que sa majesté eût fini son opération. Il avait auprès de lui deux pages qui avaient des vessies à la main, dont l'un, lorsque sa majesté eut cessé de travailler, le frappa doucement et respectueusement à la bouche, et l'autre à l'oreille droite. Le roi parut alors comme se réveiller en sursaut, et, jetant les yeux sur moi et sur le monde qui m'entourait, il se rappela ce qu'on lui avait dit de mon arrivée peu de temps auparavant; il me dit quelques mots, et aussitôt un jeune homme, armé d'une vessie, s'approcha de moi et m'en donna sur l'oreille droite; mais je fis signe qu'il était inutile de prendré cette peine, ce qui donna au roi et à toute la cour une haute idée de mon intelligence. Le roi me fit diverses questions, auxquelles je ré-pondis sans que nous nous entendissions ni l'un ni l'autre. On me conduisit bientôt après dans un appartement où l'on me servit à dîner. Quatre personnes de distinction me firent l'honneur de se mettre à table avec moi : nous eûmes deux services, chacun de trois plats. Le premier service était composé d'une épaule de mouton coupée en triangle équila-téral, d'une pièce de bœus sous la forme d'un rhomboïde, et d'un boudin sous celle d'un

cycloïde. Le second service fut deux canards ressemblant à deux violons, des saucisses et des andouilles qui paraissaient comme des flûtes et des hautbois, et un foie de veau qui avait l'air d'une harpe. Les pains qu'on nous servit avaient la figure de cônes, de cylindres, de parallélogrammes.

Après le dîner, un homme vint à moi de la part du roi, avec une plume, de l'encre et du papier, et me fit entendre par des signes qu'il avait ordre de m'apprendre la langue du pays. Je fus avec lui environ quatre heures, pendant lesquelles j'écrivis sur deux colonnes un grand nombre de mots avec la traduction vis-à-vis. Il m'apprit aussi plusieurs phrases courtes, dont il me fit connaître le sens en faisant devant moi ce qu'elles signifiaient. Mon maître me montra ensuite, dans un de ses livres, la figure du soleil et de la lune, des étoiles, du zodiaque, des tropiques et des cereles polaires, en me disant le nom de tout cela, ainsi que de toutes sortes d'instruments de musique, avec les termes de cet art convenable à chaque instrument. Quand il eut fini sa lecon, je composai en mon particulier un très joli petit dictionnaire de tous les mots que j'avais appris, et, en peu de jours, grâce à mon heureuse mémoire, je sus passablement la langue laputienne.

Un tailleur vint le lendemain matin prendre ma mesure. Les tailleurs de ce pays exercent leur métier autrement qu'en Europe. Il prit d'abord la hauteur de mon corps avec un quart de cercle, et puis, avec la règle et le compas, ayant mesuré ma grosseur et toute la proportion de mes membres, il fit son calcul sur le papier, et, au bout de six jours, il m'apporta un habit très mal fait; il m'en fit excuse, en me disant qu'il avait eu le malheur de se

tromper dans ses supputations.

Sa majesté ordonna ce jour-là qu'on fît avancer son île vers Lagado, qui est la capitale de son royaume de terre ferme, et ensuite vers certaines villes et villages, pour recevoir les requêtes de ses sujets. On jeta pour cela plusieurs ficelles avec des petits plombs au bout, afin que le peuple attachât ses placets à ces ficelles, qu'on tirait ensuite, et qui semblaient en l'air autant de cerfs-volants.

La connaissance que j'avais des mathématiques m'aida beaucoup à comprendre leur facon de parler, et leurs métaphores, tirées la plupart des mathématiques et de la musique, car je suis un peu musicien. Toutes leurs idées n'étaient qu'en lignes et en figures, et leur galanterie même était toute géométrique. Si, par exemple, ils voulaient louer la beauté d'une fille, ils disaient que ses dents blanches étaient de beaux et parfaits parallélogrammes, que ses sourcils étaient un arc charmant ou une belle portion de cercle, que ses yeux formaient une ellipse admirable, que sa gorge était décorée de deux globes asymptotes, et ainsi du reste. Le sinus, la tangente, la ligne droite, la ligne courbe, le cône, le cylindre, l'ovale, la parabole, le diamètre, le rayon, le centre, le point, sont parmi eux des termes qui entrent dans le langage de l'amour.

Leurs maisons étaient fort mal bâties : c'est

qu'en ce pays-là on méprise la géométrie pratique comme une chose vulgaire et mécanique. Je n'ai jamais vu de peuple si sot, si niais, si maladroit dans tout ce qui regarde les actions communes et la conduite de la vie. Ce sont, outre cela, les plus mauvais raisonneurs du monde, toujours prêts a contredire, si ce n'est lorsqu'ils pensent juste, ce qui leur arrive rarement, et alors ils se taisent; ils ne savent ce que c'est qu'imagination, invention, portraits, et n'ont pas même de mots en leur langue qui expriment ces choses. Aussi tous leurs ouvrages, et même leurs poésies, sem-

blent des théorèmes d'Euclide.

Plusieurs d'entre eux, principalement ceu qui s'appliquent à l'astronomie, donnent dans l'astrològie judiciaire, quoiqu'ils n'osent l'avouer publiquement; mais ce que je trouvai de plus surprenant, ce fut l'inclination qu'ils avaient pour la politique, et leur curiosité pour les nouvelles; ils parlaient incessamment d'affaires d'Etat, et portaient sans facon leur jugement sur tout ce qui se passait dans les zabinets des princes. J'ai souvent remarqué le même caractère dans nos mathématiciens d'Europe, sans avoir jamais pu trouver la moindre analogie entre les mathématiques et a politique, à moins que l'on ne suppose que, comme le plus petit cercle a autant de degrés que le plus grand, celui qui sait raisonner sur un cercle tracé sur le papier peut également raisonner sur la sphère du monde; mais n'est-ce pas plutôt le défaut naturel de tous les hommes, quise plaisent naturellement à parler et à raisonner sur ce qu'ils entendent le moins?

Ce peuple paraît toujours inquiet et alarmé. et ce qui n'a jamais troublé le repos des autres hommes est le sujet continuel de leurs craintes et de leurs frayeurs : ils appréhendent l'altération des corps célestes, par exemple, que la terre, par les approches continuelles du soleil, ne soit à la fin dévorée par les flammes de cet astre terrible; que ce flambeau de la nature ne se trouve peu à peu encroûté par son écume, et ne vienne à s'éteindre tout à fait pour les mortels; ils craignent que la prochaine comète, qui, selon leur calcul, paraîtra dans trente et un ans, d'un coup de sa queue ne foudroie la terre et ne la réduise en cendres; ils craignent encore que le soleil, à force de répandre des rayons de toutes parts, ne vienne enfin à s'user et à perdre tout à fait sa substance. Voilà les craintes ordinaires et les alarmes qui leur dérobent le sommeil et les privent de toutes sortes de plaisirs; aussi, des qu'ils se rencontrent le matin, ils se demandent d'abord les uns aux autres des nouvelles du soleii, comment il se porte et en quel état il s'est levé et couché.

Les femmes de cette île sont très vives; elles méprisent leurs maris et ont beaucoup de goût pour les étrangers, dont îl y a toujours un nombre considérable à la suite de la cour; c'est aussi parmi eux que les dannes de qualité prennent leurs galants. Ce qu'il y a de facheux, c'est qu'elles prennent leurs plaisirs sans aucune traverse et avec trop de sécurité, car leurs maris sont si absorbés dans les spéculations géométriques, qu'on caresse leurs

femmes en leurs présence sans qu'ils s'en apercoivent, pourvu pourtant que le moniteur

avec sa vessie n'y soit pas.

Les femmes et les filles sont fort fâchées de se voir confinées dans cette île, quoique ce soit l'endroit le plus délicieux de la terre, et quoiqu'elles y vivent dans la richesse et dans la magnificence. Elles peuvent aller où elles veulent dans l'île, mais elles meurent d'envie de courir le monde et de se rendre dans la capitale, où il leur est défendu d'aller sans la permission du roi, qu'il ne leur est pas aisé d'obtenir, parce que les maris ont souvent éprouvé qu'il leur était difficile de les en faire revenir. J'ai oui dire qu'une grande dame de la cour, mariée au premier ministre, l'homme le mieux fait et le plus riche du royaume. qui l'aimait éperdument, vint à Lagado, sous le prétexte de sa santé, et y demeura cachée pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que le roi envoyât la chercher; elle fut trouvée en un état pitoyable, dans une mauvaise auberge. avant engagé ses habits pour entretenir un laquais vieux et laid, qui la battait tous les jours; on l'arracha de lui malgré elle, et, quoique son mari l'eût reçue avec bonté, lui eût fait mille caresses et nuls reproches sur sa conduite, elle s'enfuit encore bientôt après avec tous ses bijoux et toutes ses pierreries, pour aller retrouver ce digne galant; et on n'a plus entendu parler d'elle.

Le lecteur prendra peut-être cela pour une histoire européenne, ou même anglaise; mais je le prie de considérer que les caprices de l'espèce femelle ne sont pas bornés à une seule partie du monde ni à un seul climat, mais sont en tous lieux les mêmes.

III, — Phénomère expliqué par les philosophes et astronomes modernes. — Les Laputirns sont grands asteonomes. — Comment le roi apaise les séditions.

Je demandai au roi la permission de voir les curiosités de l'île; il me l'accorda et ordonna à un de ses courtisans de m'accompagner. Je voulus savoir principalement que secret naturel ou artificiel était le principe de ces mouvements divers dont je vais rendre au lecteur un compte exact et philoso-

phique.

L'île volante est parfaitement ronde; son diamètre est de sept mille huit cent trente-sept demi-toises, c'est-à-dire d'environ quatre mille pas, et par conséquent contient a peu près dix mille acres. Le fond de cette île ou la surface de dessous, telle qu'elle paraît à ceux qui la regardent d'en bas, est comme un large diamant, poli et taillé régulièrement, qui réfléchit la lumière à quatre cents pas. Il y a au-dessus plusieurs minéraux, situés selon le rang ordinaire des mines, et par-dessus est un terrain fertile de dix ou douze pieds de profondeur.

Le penchant des parties de la circonférence vers le centre de la surface supérieure est la cause naturelle que toutes les pluies et rosées qui tombent sur l'île sont conduites par de petits ruisseaux vers le milieu, où ils s'amassent dans quatre grands bassins, chacun d'environ un demi-mille de circuit. A deux cents pas de distance du centre de ces bassins. l'eau est continuellement attirée et exaltée par le soleil pendant le jour, ce qui empêche le débordement. De plus, comme il est au pouvoir du monarque d'élever l'île au-dessus de la région des nuages et des vapeurs terrestres, il peut, quand il lui plaît, empêther la chute de la pluie et de la rosée, ca gui n'est au pouvoir d'aucun potentat d'Europe, qui, ne dépendant de personne, dépend toujours de la pluie et du beau temps.

Au centre de l'île est un trou d'environ vingt-cinq toises de diamètre, par lequel les astronomes descendent dans un large dôme. qui, pour cette raison, est appelé Flandola Gahnolé, ou la Cave des Astronomes, située à la profondeur de cinquante toises au-dessus de la surface supérieure du diamant. Il v a dans cette cave vingt lampes sans cesse allumées, qui, par la réverbération du diamant. répandent une grande lumière de tous côtés. Ce lieu est orné de sextans, de quadrans, de télescopes, d'astrolabes et autres instruments astronomiques; mais la plus grande curiosité, dont dépend même la destinée de l'île, est une pierre d'aimant d'une grandeur prodigieuse, taillée en forme de navette de tisserand.

Elle est longue de trois toises, et, dans sa plus grande épaisseur, elle a au moins une toise et demie. Cet aimant est suspendu par un gros essieu de diamant qui passe par le milieu de la pierre, sur lequel elle joue, et qui est place avec tant de justesse, qu'une main très faible peut le faire tourner; elle est entourée d'un cercle de diamant, en forme de cylindre creux, de quatre pieds de profondeur, de plusieurs pieds d'épaisseur, et de six toises de diamètre, placé horizontalement et soutenu par huit piédestaux, tous de diamants, nauts chacun de trois toises. Du côté concave du cercle il y a une mortaise profonde de douze pouces, dans laquelle sont placées les extrémités de l'essieu, qui tourne quand il le faut.

Aucune force ne peut déplacer la pierre, parce que le cercle et les pieds du cercle sont d'une seule pièce avec le corps du diamant qui

fait la base de l'île.

C'est par le moyen de cet aimant que l'île se hausse, se baisse et change de place; car, par rapport à cet endroit de la terre sur lequel le monarque préside, la pierre est munie à un de ses côtés d'un pouvoir attractif et de l'autre d'un pouvoir répulsif. Ainsi. quand il lui plaît que l'aimant soit tourné vers la terre par son pôle ami, l'île descend; mais quand le pôle ennemi est tourné vers la même terre, l'île remonte en haut. Lorsque la position de la terre est oblique, le mouvement de l'île est pareil; car, dans cet aimant, les forces agissent toujours en ligne parallèle a sa direction; c'est par ce mouvement oblique que l'île est conduite aux différentes parties des domaines du monarque.

Le roi serait le prince le plus absolu de l'univers s'il pouvait engager ses ministres à lui complaire en tout; mais ceux-ci ayant leurs terres au-dessous dans le continent, et considérant que la faveur des princes est pas-

sagère, n'ont garde de se porter préjudice à eux-mêmes en opprimant la liberté de leurs compatriotes.

Si quelque ville se révolte ou refuse de paver les impôts, le roi a deux facons de la réduire. La première et la plus modérée est de tenir son île au-dessus de la ville rebelle et des terres voisines; par la, il prive le pays et du soleil et de la rosée, ce qui cause des maladies et de la mortalité; mais si le crime le mérite, on les accable de grosses pierres qu'on leur jette du haut de l'île, dont ils ne peuvent se garantir qu'en se sauvant dans leurs celliers et dans leurs caves, où ils passent le temps à boire frais tandis que les toits de eurs maisons sont mis en pièces. S'ils continuent témérairement dans leur obstination et dans leur révolte, le roi a recours alors au dernier remède, qui est de laisser tomber l'île à plomb sur leurs têtes, ce qui écrase toutes les maisons et tous les habitants. Le prince, néanmoins, se porte rarement à cette terrible extrémité, que les ministres n'osent lui conseiller, vu que ce procédé violent les rendrait odieux au peuple et leur ferait tort à euxmêmes, qui ont des biens dans le continent. car l'île n'appartient qu'au roi qui aussi n'a oue l'île pour tout domaine.

Mais il y a encore une autre raison plus forte pour laquelle les rois de ce pays ont été toujours éloignés d'exercer ce dernier châtiment, si ce n'est dans une nécessité absolue : c'est que, si la ville qu'on veut détruire était située près de qu'lques hautes roches (car il y en a en ce pays, ainsi qu'en Angleterre, au-

près des grandes villes qui ont été exprès bâties près de ces roches pour se préserver de la coière des rois), ou si elle avait un grand nombre de clochers et de pyramides de pieres, l'île royale, par sa chute, pourrait se briser. Ce sont principalement les clochers que le roi redoute et le peuple le sait bien. Aussi, quand sa majesté est le plus en courroux, il fait toujours descendre son ile très doucement, de peur, dit-il, d'accabler son peuple, mais, dans le fond, c'est qu'il craint' lui-même que les clochers ne brisent son île. En ce cas, le philosophes croient que l'aimant ne pourrait plus la soutenir désormais, et qu'elle tomberait.

IV. — L'auteur quitte l'île de Laputa et est conduit aux Balnibarbes. — Son arrivee à la capitale. — Description de cette ville et des environs. — Il est reçu avec bonté par un grand seigneur.

Quoique je no puisse pas dire que je fusse maltraité dans cette île, il est vrai cependant que je m'y crus négligé et tant soit peu méprisé. Le prince et le peuple n'y étaient curieux que de mathématiques et de musique; j'étais en ce genre fort au-dessous d'eux, et ils me rendaient justice en faisant peu de cas de moi.

D'un autre côté, après avoir vu toutes les curiosités de l'île, j'avais une forte envie d'en sortir, étant très las de ces insulaires aériens. Ils excellaient, il est vrai, dans des sciences que j'estime beaucoup, et dont j'ai même quelque teinture; mais ils étaient si absorbés dans leurs spéculations, que je ne m'étais jamais trouvé er si triste compagnie. Je ne m'entretenais qu'avec les femmes (quel entretien pour un philosophe marin!), qu'avec les artisans, les moniteurs, les pages de cour, et autres gens de cette espèce, ce qui augmenta encore le mépris qu'on avait pour moi; mais, en vérité, pouvais-je faire autrement? Il n'y avait que ceux-là avec qui je pusse lier com-

merce; les autres ne parlaient point.

Il y avait à la cour un grand seigneur, favori du roi, et qui, pour cette raison seule, était traité avec respect, mais qui était pourtant regardé en général comme un homme très ignorant et assez stupide; il passait pour avoir de l'honneur et de la probité, mais il n'avait point du tout d'oreille pour la musique, et battait, dit-on, la mesure assez mal; on ajoute qu'il n'avait jamais pu apprendre les propositions les plus aisées des mathématiques. Ce seigneur me donna mille marques de bonté; il me faisait souvent l'honneur de me venir voir, désirant s'informer des affaires de l'Europe et s'instruire des coutumes, des mœurs, des lois et des sciences des différentes nations parmi lesquelles j'avais demeuré; il m'écoutait toujours avec une grande attention, et faisait de très belles observations sur tout ce que je lui disais. Deux moniteurs le suivaient pour la forme, mais il ne s'en servait qu'à la cour et dans les visites de cérémonie; quand nous étions ensemble, il les faisait toujours retirer.

Je priai ce seigneur d'intercéder pour moi

auprès de sa majesté pour obtenir mon congé, il m'accorda cette grâce avec regret, comme il eut la bonté de me le dire, et il me fit plusieurs offres avantageuses, que je refusai en lui en marquant ma vive reconnaissance.

Le 16 février, je pris congé de sa majesté, qui me fit un présent considérable, et mon protecteur me donna un diamant, avec une lettre de recommandation pour un seigneur de ses amis, demeurant à Lagado, capitale des Balnibarbes. L'île étant alors suspendue audessus d'une montagne, je descendis de la dernière terrasse de l'île de la même façon que

j'étais monté.

Le continent porte le nom de Balnibarbes, et la capitale, comme j'ai dit, s'appelle Lagado. Ce fut d'abord une assez agréable satisfaction pour moi de n'être plus en l'air et de me trouver en terre ferme. Je marchai vers la ville sans aucune peine et sans aucun embarras, étant vêtu comme les habitants et sachant assez bien la langue pour la parler. Je trouvai bientòt le logis de la personne à qui j'étais recommandé. Je lui présentai la lettre du grand seigneur, et j'en fus très bien reçu. Cette personne, qui était un seigneur balnibarbe, et qui s'appelait *Munodi*, me donna un bel appartement chez lui, où je logeai pendant mon séjour en ce pays, et où je fus très bien traité.

Le lendemain matin après mon arrivée, *Mu-nodi* me prit dans son carrosse pour me faire voir la ville, qui est grande comme la moitié

Londres; mais les maisons étaient étrangement bâties, et la plupart tombaient en ruines; le peuple, couvert de haillons, marchait dans les rues d'un pas précipité, ayant un regard farouche. Nous passames par une des portes de la ville, et nous avançames environ trois mille pas dans la campagne, ou je vis un grand nombre de laboureurs qui travaillaient à la terre avec plusieurs sortes d'instruments; mais je ne pus deviner ce qu'ils faisaient; je ne voyais nulle part aucune apparence d'herbes ni de grain. Je priai mon conducteur de vouloir bien m'expliquer ce que pretendaient toutes ces têtes et toutes ces mains occupées à la ville et à la campagne. n'en voyant aucun effet; car, en vérité, je n'avais jamais trouvé ni de terre si mal cultivée, ni de maisons en si mauvais état et si délabrées, un peuple si gueux et si miséa rable.

Le seigneur Munodi avait été plusieurs années gouverneur de Lagado; mais, par la cabale des ministres, il avait été déposé, au grand regret du peuple. Cependant, le roi l'estimait comme un homme qui avait des intentions droites, mais qui n'avait pas l'esprit de

ia cour.

Lorsque j'eus ainsi critiqué librement le pays et ses habitants, il ne me répondit autre chose, sinon que je n'avais pas été assez long-temps parmi eux pour en juger, et que les différents peuples du monde avaient des usages différents; il me débita plusieurs autres fieux communs semblables; mais, quand nous fûmes de retour chez lui, il me demanda comment je trouvais son palais, quelles absurdités j'y remarquais, et ce que je trouvais à

redire dans les habits et dans les manières de ses domestiques. Il pouvait me faire aisément cette question, car chez lui tout était magnifique, régulier et poli. Je répondis que sa grandeur, sa prudence et ses richesses l'avaient exempté de tous les défauts qui avaient rendu les autres fous et gueux; il me dit que, si je voulais aller avec lui à sa maison de campagne, qui était à vingt milles, il aurait plus de loisir de m'entretenir sur tout cela. Je répondis à son excellence que je ferais tout ce qu'elle souhaiterait; nous partîmes donc le lendemain au matin.

Durant notre voyage, il me fit observer les différentes méthodes des laboureurs pour ensemencer leurs terres. Cependant, excepté en quelques endroits, je n'avais découvert dans tout le pays aucune espérance de moisson, ni même aucune trace de culture: mais. avant marché encore trois heures, la scène changea entièrement. Nous nous trouvâmes dans une très belle campagne. Les maisons des laboureurs étaient un peu éloignées et très bien bâties; les champs étaient clos et renfermaient des vignes, des pièces de blé, des prairies, et je ne me souviens pas d'avoir rien vu de si agréable. Le seigneur qui observait ma contenance, me dit alors en soupirant que là commencait sa terre; que, néanmoins, les gens du pays le raillaient et le méprisaient de ce qu'il n'avait pas mieux fait ses affaires.

Nous arrivâmes enfin à son château, qui était d'une très noble structure : les fontaines, les jardins, les promenades, les avenues, les bosquets, étaient tous disposés avec jugement

et avec goût. Je donnai à chaque chose des louanges, dont son excellence ne parut s'aper-

cevoir qu'après le souper.

Alors, n'y ayant point de tiers, il me dit d'un air fort triste qu'il ne savait s'il ne lui faudrait pas bientôt abattre ses maisons à la ville et à la campagne pour les rebâtir à la mode, et détruire tout son palais pour le rendre conforme au goût moderne: mais qu'il craignait pourtant de passer pour ambitieux, pour singulier, pour ignorant et capricieux, et peut-être de déplaire par là aux gens de bien; que je cesserais d'etre étonné quand je saurais quelques particularités que j'ignorais.

Il me dit que, depuis environ quatre ans, certaines personnes étaient venues à Laputa, soit pour leurs affaires, soit pour leurs plaisirs, et qu'après cinq mois elles s'en étaient retournées avec une très légère teinture de mathématiques, mais pleines d'esprits volatils recueillis dans cette région aérienne; que ces personnes, à leur retour, avaient commencé à désapprouver ce qui se passait dans le pays d'en bas, et avaient forme le projet de mettre les arts et les sciences sur un nouveau pied; que pour cela elles avaient obtenu des lettres patentes pour ériger une académie d'ingénieurs, c'est-à-dire de gens à systèmes : que le peuple était si fantastique, qu'il y avait une académie de ces gens-la dans toutes les grandes villes; que, dans ces académies ou colléges, les professeurs avaient trouvé de nouvelles méthodes pour l'agriculture et l'architecture. et de nouveaux instruments et outils pour tous les métiers et manufactures, par le mozen

desquels un homme seul pourrait travailler autant que dix, et un palais pourrait être bâti en une semaine de matières si solides, qu'il durerait éternellement sans avoir besoin de réparation: tous les fruits de la terre devaient naître dans toutes les saisons, plus gros cent fois qu'à présent, avec une infinité d'autres projets admirables. C'est dommage, continua-t-il, qu'aucun de ces projets n'ait été perfectionné jusqu'ici, qu'en peu de temps toute la campagne ait été misérablement ravagée. que la plupart des maisons soient tombées en ruines, et que le peuple tout nu meure de froid, de soif et de faim. Avec tout cela, loin d'être découragés, ils en sont plus animés à la poursuite de leurs systèmes, poussés tour à tour par l'espérance et par le désespoir. Il ajouta que, pour ce qui était de lui, n'étant pas d'un esprit entreprenant, il s'était contenté d'agir selon l'ancienne méthode, de vivre dans les maisons bâties par ses ancêtres et de faire ce qu'ils avaient fait, sans rien innover; que quelque peu de gens de qualité avaient suivi son exemple, mais avaient été regardés avec mépris, et s'étaient même rendus odieux, comme gens mal intentionnés. ennemis des arts, ignorants, mauvais républicains, préférant leur commodité et leur molle fainéantise au bien général du pays.

Son excellence ajouta qu'il ne voulait pas prévenir, par un long détail, le plaisir que jaurais lorsque j'irais visiter l'académie des systèmes; qu'il souhaitait seulement que j'observasse un bâtiment ruiné du côté de la montagne; que ce que je voyais, à la moitié d'un

mille de son château était un moulin que le courant d'une grande rivière faisait aller, et qui suffisait pour sa maison et pour an grand nombre de ses vassaux ; qu'il y avait environ sept ans qu'une compagnie d'ingénieurs étaivenue lui proposer d'abattre ce moulin. et d'en bâtir un autre au pied de la montagné, sur le sommet de laquelle serait construit un réservoir où l'eau pourrait être conduite aisément par des tuyaux et par des machines, d'autant que le vent et l'air sur le haut de la montagne agiteraient l'eau et la rendraient plus fluide. et que le poids de l'eau en descendant ferait par sa chute tourner le moulin avec la moitié du courant de la rivière; il me dit que, n'étant pas bien à la cour, parce qu'il n'avait donné jusqu'ici dans aucun des nouveaux systèmes. et étant pressé par plusieurs de ses amis, il avait agréé le projet; mais qu'après y avoir fait travailler pendant deux ans, l'ouvrage avait mal réussi, et que les entrepreneurs avaient pris la fuité.

Peu de jours après, je souhaitai voir l'académie des systèmes, et son excellence voulut bien me donner une personne pour m'y accompagner; il me prenait peut-être pour un grand admirateur de nouveautés, pour un esprit curieux et crédule. Dans le fond, j'avais un peu été dans ma jeunesse homme à projets et à systèmes, et encore aujourd'hui, tout ce qui est neuf et hardi me plait extrê-

mement.

 V. — L'auteur visite l'académie et en fait ici la description.

Le logement de cette académie n'est pas un seul et simple corps de logis, mais une suite de divers bâtiments des deux côtés d'une cour.

Je fus reçu très honnêtement par le concierge; qui nous dit d'abord que, dans ces bâtiments, chaque chambre renfermait un ingénieur, et quelquefois plusieurs, et qu'il y avait environ cinq cents chambres dans l'académie. Aussitôt, il nous fit monter et parcourir les

appartements.

Le premier mécanicien que je vis me parut un homme fort maigre : il avait la face et les mains couvertes de crasse, la barbe et les cheveux longs, avec un habit et une chemise de même couleur que sa peau; il avait été huit ans sur un projet curieux, qui était, nous dit-il, de recueillir des rayons de soleil, afin de les enfermer dans des floles bouchées hermétiquement, et qu'ils pussent servir à échauffer l'air lorsque les étés seraient peu chauds; il me dit que, dans huit autres années, il pourrait fournir aux jardins des financiers des rayons de soleil à un prix raisonnable; mais il se plaignait que ses fonds étaient petits, et il m'engagea à lui donner quelque chose pour l'encourager.

Je passai dans une autre chambre; mais je tournai vite le dos, ne pouvant endurer la mauvaise odeur. Mon conducteur me poussa

dedans, et me pria tout bas de prendre garde d'offenser un homme qui s'en ressentirait; ainsi je n'osai pas même me boucher le nez. L'ingénieur qui logeait dans cette chambre était le plus ancien de l'académie : son visage et sa barbe étaient d'une couleur pâle et jaune, et ses mains avec ses habits étaient couverts d'une ordure infâme. Lorsque je lui fus présenté, il m'embrassa très étroitement, politesse dont je me serais bien passé. Son occupation, depuis, son entrée à l'académie, avait été de tâcher de faire retourner les excréments humains à la nature des aliments dont ils était tirés, par la séparation des parties diverses et par la dépuration de la teinture que l'excrément reçoit du fiel, et qui cause sa mauvaise odeur. On lui donnait toutes les semaines, de la part de la compagnie, un plat rempli de matières, environ de la grandeur d'un baril de Bristol.

J'en vis un autre occupé à calciner la glace, pour en extraire, disait-il, de fort bon salpêtre et en faire de la poudre à canon; il me montra un traité concernant la malléabilité

du feu; qu'il avait envie de publier.

Je vis ensuite un très ingénieux architecte, qui avait trouvé une méthode admirable pour bâtir les maisons en commençant par le faîte et en finissant par les fondements, projet qu'il me justifia aisément par l'exemple de deux insectes, l'abeille et l'araignée.

Il y avait un homme aveugle de naissance, qui avait sous lui plusieurs apprentis aveugles comme lui. Leur occupation était de composer des couleurs pour les peintres. Ce maître leur enseignait à les distinguer par le tact et par l'odorat. Je fus assez malheureux pour les trouver alors très peu instruits, et le maître lui-même, comme on peut juger, n'était pas

plus habile.

Je montai dans un appartement où était un grand homme qui avait trouvé le secret de labourer la terre avec des cochons et d'épargner les frais des chevaux, des bœufs, de la charrue et du laboureur. Voici sa méthode : dans l'espace d'un acre de terre, on enfouissait de six pouces en six pouces une quantité de glands, de dates, de châtaignes, et autres pareils fruits que les cochons aiment; alors, on lâchait dans le champ six cents et plus de ces animaux, qui, par le moyen de leurs pieds et de leur museau, mettaient en très peu de temps la terre en état d'être ensemencée, et l'engraissaient aussi en lui rendant ce qu'ils y avaient pris. Par malheur, on en avait fait l'expérience; et, outre qu'on avait trouvé le système coûteux et embarrassant, le champ n'avait presque rien produit. On ne doutait pas néanmoins que cette invention ne pût être d'une très grande conséquence et d'une vraie utilité.

Dans une chambre vis-à-vis logeait un homme qui avait des idées contraires par rapport au même objet. Il prétendait faire marcher une charrue sans bœufs et sans chevaux, mais avec le secours du vent, et, pour cela, il avait construit une charrue avec un mât et des voiles; il soutenait que, par le même moyen, il ferait aller des charrettes et des carrosses, et que, dans la suite, on pour-

rait courir la poste en chaise, en mettant à la voile sur terre comme sur mer; que puisque sur la mer on allait à tous vents, il n'était pas difficile de faire la même chose sur la terre.

Je passai dans une autre chambre, qui étail. toute tapissée de toiles d'araignée, et où il y avait à peine un petit espace pour donner passage à l'ouvrier. Des qu'il me vit, il cria : · Prenez garde de rompre mes toiles! » Je l'entretins, et il me dit que c'était une chose pitovable que l'aveuglement où les hommes avaient été jusqu'ici par rapport aux vers à soie, tandis qu'ils avaient à leur disposition tant d'insectes domestiques dont ils ne faisaient aucun usage, et qui étaient néanmoins préférables aux vers à soie, qui ne savaient que filer; au lieu que l'araignée savait tout ensemble filer et ourdir. Il ajouta que l'usage des toiles d'araignée épargnerait encore dans la suite les frais de la teinture, ce que je concevrais aisément lorsqu'il m'aurait fait voir un grand nombre de mouches de couleurs diverses et charmantes dont il nourissait ses araignées; qu'il était certain que leurs toiles prendraient infailliblement la couleur de ces monches, et que, comme il en avait de toute espèce, il espérait aussi voir bientôt des toiles capables de satisfaire, par leurs couleurs, tous les goûts différents des hommes, aussitôt qu'il aurait pu trouver une certaine nourriture suffisamment glutineuse pour ses mouches, afin que les fils de l'araignée en acquissent plus de solidité et le force.

Je vis ensuite un célèbre astronome qui

avait entrepris de placer un cadran à la pointe du grand clocher de la maison de ville, ajustant de telle manière les mouvements diurnes et annuels du soleil avec le vent, qu'ils pussent s'accorder avec le mouvement de la gi rouette.

Je me sentais depuis quelques moments une légère douleur de colique, lorsque mon conducteur me fit entrer fort à propos dans la chambre d'un grand médecin qui était devenu très célèbre par le secret de guérir la colique d'une manière tout à fait merveilleuse. Il avait un grand soufflet, dont le tuyau était d'ivoire; c'était en insinuant plusieurs fois ce tuyau dans l'anus qu'il prétendait, par cette espèce de clystère de vent, attirer tous les vents intérieurs, et purger ainsi les entrailles attaquées de la colique. Il fit son opération sur un chien, qui, par malheur, en creva sur-le-champ, ce qui déconcerta fort notre docteur et ne me fit pas naître l'envie d'avoir recours à son remède.

Après avoir visité le bâtiment des arts, je passai dans l'autre corps de logis, où étaient les taiseurs de systèmes par rapport aux sciences. Nous entrâmes d'abord dans l'école du langage, où nous trouvâmes trois académiciens qui raisonnaient ensemble sur les moyens d'embellir la langue.

L'un d'eux était d'avis, pour abréger le disours, de réduire tous les mots en simples monosyllabes et de bannir tous les verbes et

tous les participes.

L'autre allait plus loin, et proposait une manière d'abolir tous les mots, en sorte qu'on

raisonnerait sans parler, ce qui serait très favorable à la poitrine, parce qu'il est clair qu'à force de parler les poumons s'usent et la santé s'altère. L'expédient qu'il trouvait était de porter sur soi toutes les choses dont on voudrait s'entretenir. Ce nouveau système, dit-on, aurait été suivi, si les femmes ne s'y fussent opposées. Plusieurs esprits supérieurs de cette académie ne laissaient pas néanmoins de se conformer à cette manière d'exprimer les choses par les choses mêmes, ce qui n'était embarrassant pour eux que lorsqu'ils avaient à parler de plusieurs sujets différents, alors il leur fallait apporter sur leur dos des fardeaux énormes, à moins qu'ils n eussent un ou deux valets bien forts pour s'épargner cette peine: ils prétendaient que, si ce système avait lieu, toutes les nations pourraient facilement s'entendre (ce qui serait d'une grande commodité), et qu'on ne perdrait plus le temps à apprendre des langues étrangeres.

De là, nous entrâmes dans l'école de mathématique, dont le maître enseignait à ses disciples une méthode que les Européens auront de la peine à s'imaginer : chaque proposition, chaque démonstration était écrite sur du pain à chanter, avec une certaine encre de teinture céphalique. L'écolier, à jeun, était obligé, après avoir avalé ce pain à chanter, de s'abstenir de boire et de manger pendant trois jours, en sorte que, le pain à chanter étant digéré, la teinture céphalique pût monter au cerveau, et y porter avec elle la proposition et la démonstration. Cette méthode, il est

vrai, n'avait pas eu beaucoup de succès jusqu'ici, mais c'était, disait-on, parce que i'on s'était trompé quelque peu dans le q. s., c'està-dire, dans la mesure de la dose, ou parce que les écoliers, malins et indociles, faisaient seulement semblant d'avaler le bolus, ou bien parce qu'ils allaient trop tôt à la selle, ou qu'ils mangeaient en cachette pendant les trois jours.

VI. - Suite de la description de l'académie,

Je ne fus pas fort satisfait de l'école de politique, que je visitai ensuite. Ces docteurs me parurent peu sensés, et la vue de telles personnes a le don de me rendre toujours mélancolique. Ces hommes extravagants soutenaient que les grands devaient choisir pour leurs favoris ceux en qui ils remarquaient plus de sagesse, plus de capacité, plus de vertu, et qu'ils devaient avoir toujours en vue le bien public, récompenser le mérite, le savoir, l'habileté et les services; ils disaient encore que les princes devaient toujours donner leur confiance aux personnes les plus capables et les plus expérimentées, et autres pareilles sottises et chimères, dont peu de princes se sont avisés jusqu'ici; ce qui me confirma la vérité de cette pensée admirable de Cicéron : qu'il n'y a rien de si absurde qui n'ait été avancé par quelque philosophe.

Mais tous les autres membres de l'académie ne ressemblaient pas à ces originaux dont je viens de parler. Je vis un médecin d'un esprit

sublime, qui possédait à fond la science du gouvernement : il avait consacré ses veilles jusqu'ici à découvrir les causes des maladies d'un Etat et à trouver des remè les pour guérir le mauvais tempérament de ceux qui administrent les affaires publiques. On convient, disait-il, que le corps naturel et le corps politique ont entre eux une parfaite analogie, donc l'un et l'autre peuvent être traités avec les mêmes remèdes. Ceux qui sont à la tête des affaires ont souvent les maladies qui suivent : ils sont pleins d'humeurs en mouvement, qui leur affaiblissent la tête et le cœur, et leur causent quelquefois des convulsions et des contractions de nerfs à la main droite, une faim canine, des indigestions, des vapeurs, des délires et autres sortes de maux. Pour les guérir, notre grand médecin proposait que, lorsque ceux qui manient les affaires d'État seraient sur le point de s'assembler, on leur tâterait le pouls, et que par là on tâcherait de connaître la nature de leur maladie; qu'ensuite, la première fois qu'ils s'assembleraient encore, on leur enverrait avant la séance des apothicaires avec des remèdes astringents, palliatifs, laxatifs, céphalalgiques, hystériques, apophlegmatiques, acoustiques, etc., selon la qualité du mal, et en réitérant toujours le même remède à chaque séance.

L'exécution de ce projet ne serait pas d'une grande dépense, et serait, selon mon idée, très utile dans les pays où les Etats et les Parlements se mêlent des affaires d'Etat: elle procurerait l'unanimité, terminerait les différends, ouvrirait la bouche aux muets, la fermerait aux déclamateurs, calmerait l'impétuosité des jeunes sénateurs, échaufferait la froideur des vieux, réveillerait les stupides, ralentirait les étourdis.

Et parce que l'on se plaint ordinairement que les favoris des princes ont la mémoire courte et malheureuse, le même docteur vou-lait que quiconque aurait affaire à eux, après avoir exposé le cas en très peu de mots, eût la liberté de donner à M. le favori une chiquenaude dans le nez, un coup de pied dans le ventre, de lui tirer les oreilles ou de lui ficher une épingle dans les fesses, et tout cela pour l'empêcher d'oublier l'affaire dont on lui aurait parlé; en sorte qu'on pourrait réitérer de temps en temps le même compliment jusqu'à ce que la chose fût accordée ou refusée tout à fait.

Il voulait aussi que chaque sénateur, dans l'assemblée générale de la nation, après avoir proposé son opinion et avoir dit tout ce qu'il aurait à dire pour la soutenir, fût obligé de conclure à la proposition contradictoire, parce qu'infailliblement le résultat de ces assemblées serait par là très favorable au bien public.

Je vis deux académiciens disputer avec chaleur sur le moyen de lever des impôts sans faire murmurer les peuples. L'un soutenait que la meilleure méthode serait d'imposer une taxe sur les vices et sur les folies des nommes, et que chacun serait taxé suivant le jugement et l'estimation de ses voisins. L'autre académicien était d'un sent ment entièrement opposé, et prétendait, au contraire, qu'il fallait taxer les belles qualités du corps et de l'esprit, dont chacun se piquait, et les taxer plus ou moins selon leurs degrés, en sorte que chacun serait son propre juge et ferait lui-même sa déclaration. La plus forte taxe devait être imposée sur les mignons de Vénus, sur les favoris du beau sexe, à proportion des faveurs qu'ils auraient reçues, et l'on s'en devait rapporter encore, sur cet article, à leur propre déclaration. Il fallait aussi taxer fortement l'esprit et la valeur selon l'aveu que chacun ferait de ces qualités; mais à l'égard de l'honneur, de la probité, de la sagesse, de la modestie, on exemptait ces vertus de toute taxe, vu qu'étant trop rares, elles ne rendraient presque rien; qu'on ne rencontrerait personne qui ne voulut avouer qu'elles se trouvassent dans son voi in, et que presque personne aussi n'aurait l'effronterie de se les attribuer à lui-même.

On devait pareillement taxer les dames à proportion de leur beauté, de leurs agréments et de leur bonne grâce, suivant leur propre estimation, comme on faisait à l'égard des hommes; mais, pour la fidélité, la sincérité, le bon sens et le bon naturel des femmes, comme elles ne s'en piquent point, cela ne devait rien payer du tout, parce que tout ce qu'on en pourrait retirer ne suffirait pas pour

les frais du gouvernement.

Afin de retenir les sénateurs dans l'intérêt de la couronne, un autre académicien politique était d'avis qu'il faliait que le prince fît jouer tous les grands emplois à la rafle, de facon cependant que chaque sénateur, avant

que de jouer, fît serment et donnât caution qu'il opinerait ensuite selon les intentions de la cour, soit qu'il gagnât ou non; mais que les perdants auraient ensuite le droit de jouer dés qu'il y aurait quelque emploi vacant. Ils seraient ainsi toujours pleins d'espérances, ils ne se plaindraient point des fausses promesses qu'on leur aurait données, et ne s'en prendraient qu'à la fortune, dont les épaules sont toujours plus fortes que celles du ministère.

Un autre académicien me fit voir un écrit contenant une méthode curieuse pour découvrir les complots et les cabales, qui était d'examiner la nourriture des personnes suspectes, le temps auquel elles mangent, le côté sur lequel elles se couchent dans leur lit et de quelle main elles se torchent le derrière; de considérer leurs excréments, et de juger par leur odeur et leur couleur des pensées et des projets d'un homme, d'autant que, selon lui, les pensées ne sont jamais plus sérieuses et l'esprit n'est jamais si recueilli que lorsqu'on est à la selle, ce qu'il avait éprouvé lui-même. Il ajoutait que, lorsque, pour faire seulement des expériences, il avait parfois songé à l'assassinat d'un homme, il avait alors trouvé ses excréments très jaunes, et que, lorsqu'il avait pensé à se révolter et à brûler la capitale, il les avait trouvés d'une couleur très noire.

Je me hasardai d'ajouter quelque chose au système de ce politique: je lui dis qu'il serait bon d'entretenir toujours une troupe d'espions et de délateurs, qu'on protégerait et

auxquels on donnerait toujours une somme d'argent proportionnée à l'importance de leur dénonciation, soit qu'elle fût fondée ou non; que, par ce moyen, les sujets seraient retenus dans la crainte et dans le respect; que ces délateurs et accusateurs seraient autorisés à donner quel sens il leur plairait aux écrits qui leur tomberaient entre les mains; qu'ils pourraient, par exemple, interpréter ainsî les termes suivants .

Un crible, Un chien boiteux. La peste. Une buse,

- une descente, une invasion. - une armée sur pied. - un favori. - un grand-prêtre. La goutte.

- nn comité. - une révolution.

- une grande dame de la cour.

Un pot de chambre, Un balai, Une souricière,

- un emploi de finance. Un égout. - la cour. Un chapeau et un ceinturon, - une maitresse. Un roseau brisé, - la cour de justice.

Un tonneau vide, - un général. Une plaie ouverte.

- l'état des affaires publiques

On pourrait encore observer l'anagramme de tous les noms cités dans un écrit; mais il faudrait pour cela des hommes de la plus haute pénétration et du plus sublime génie, surtout quand il s'agirait de découvrir le sens politique et mystérieux des lettres initiales : Ainsi N pourrait signifier un complot, B un régiment de cavalerie, Lune flotte. Outre cela, en transposant les léttres, on pourrait apercevoir dans un écrit tous les desseins cachés d'un parti mécontent : par exemple, vous lisez dans une lettre écrite à un ami : Votre frère Thomas a des hémorrhoïdes: l'habile déchiffreur trouvera dans l'assemblage de ces mots indifférents une phrase qui fera entendre que tout est prêt pour

une sédition.

L'académicien me fit de grands remerciements de lui avoir communiqué ces petites observations, et me promit de faire de moi une mention honorable dans le traité qu'il allait mettre au jour sur ce sujet.

Je ne vis rien dans ce pays qui pût m'engager à y faire un plus long séjour; ainsi, je commencai à songer à mon retour en Angle-

terre.

VII. — L'auteur quitte Lagado et arrive à Maldonada — Il fait un petit voyage à Gloubbdoubdrib.— Comment il est reçu par le gouverneur.

Le continent dont ce royaume fait une partie s'étend, autant que j'en puis juger, à l'est, vers une contrée inconnue de l'Amérique, à l'ouest, vers la Californie, et, au nerd, vers la l'ouest, vers la Californie, et, au nerd, vers la l'enter Pacifique. Il n'est pas à plus de mille cinquante lieues de Lagado. Ce pays a un port célèbre et un grand commerce avec l'île de Luggnagg, situé au nord-ouest, environ à ringt degrés de latitude septentrionale et à cent quarante de longitude. L'île de Luggnagg est au sud-ouest du Japon, et en est éloignée environ de cent lieues. Il y a une étroite alliance entre l'empereur du Japon et le roi de Luggnagg, ce qui fournit plusieurs occasions d'aller de l'une à l'autre. Je résolus, pour cette raison, de prendre ce chemin pour retourner en Europe. Je louai deux mules avec un guide,

pour porter mon bagage et me montrer le chemin. Je pris congé de mon illustre protecteur, qui m'avait témoigné tant de bonté, et, à mon départ, j'en recus un magnifique présent.

Il ne m'arriva pendant mon vovage aucune aventure qui mérite d'être rapportée. Lorsque je fus arrivé au port de Maldonada, qui est une ville environ de la grandeur de Portsmouth, il n'y avait point de vaisseau dans le port prêt à partir pour Luggnagg. Je fis bientôt quelques connaissances dans la ville. Un gentilhomme de distinction me dit que, puisqu'il ne partirait aucun navire pour Luggnagg que dans un mois, je ferais bien de me divertir à faire un petit voyage a l'île de Gloubbdoubdrib, qui n'était éloignée que de cinq lieues vers le sud-ouest; il s'offrit luimême d'être de la partie avec un de ses amis.

et de me fournir une petite barque.

Gloubbdoubdrib, selon son étymologie, signifie l'Ile des Sorciers ou Magiciens. Elle est environ trois fois aussi large que l'île de Wight, et est très fertile. Cette île est sous la puissance du chef d'une tribu toute composée de sorciers, qui ne s'allient qu'entre eux, et dont le prince est toujours le plus ancien de la tribu. Ce prince ou gouverneur a un palais magnifique et un parc d'environ trois mille acres entouré d'un mur de pierres de taille de vingt pieds de haut. Lui et toute sa famille sont servis par des domestiques d'une espèce assez extraordinaire. Par la connaissance qu'il a de la nécromancie, il a le pouvoir d'évoquer les esprits et de les obliger à le servir pendant vingt-quatre heures.

Lorsque nous abordâmes à l'île, ii était en-viron onze heures du matin. Un des deux gentilshommes qui m'accompagnaient alla trouver le gouverneur, et lui dit qu'un étran-ger souhaitait d'avoir l'honneur de saluer son altesse. Ce compliment fut bien recu. Nous entrâmes dans la cour du palais, et passâmes au milieu d'une haie de gardes, dont les armes et les attitudes me firent une peur extrême; nous traversames les appartements et rencontrâmes une foule de domestiques avant que de parvenir à la chambre du gouverneur. Après que nous lui eùmes fait trois révérences profondes, il nous fit asseoir sur de petits tabourets au pied de son trône. Comme il entendait la langue des Balnibarbes, il me fit différentes questions au sujet de mes voyages, et, pour me marquer qu'il voulait en agir avec moi sans cérémonie, il fit signe avec le dejet à taux ses conqueres. nie, il fit signe avec le doigt à tous ses gens de se retirer, et, en un instant (ce qui m'étonna beaucoup) ils disparurent comme une fumée. J'eus de la peine à me rassurer; mais le gouverneur m'ayant dit que je n'avais rien à craindre, et voyant mes deux compagnons nullement embarrassés, parce qu'ils étaient faits à ces manières, je commençai à prendre courage, et racontai à son altesse les différen-tes aventures de mes voyages, non sans être troublé de temps en temps par ma sotte imagination, regardant souvent autour de moi, à gauche et à droite, et jetant les yeux sur le lieu où j'avais vu les fantômes disparaître. J'eus l'honneur de dîner avec le gouver-

neur, qui nous fit servir par une nouvelle

troupe de spectres. Nous fûmes à table jusqu'au coucher du soleil, et, ayant prié son altesse de vouloir bien que je ne couchasse pas dans son palais, nous nous retirâmes mes deux amis et moi, et aliames chercher un lit dans la ville capitale, qui est proche. Le lendemain matin, nous revînmes rendre nos devoirs au gouverneur. Pendant les dix jours que nous restâmes dans cette île, je vins à me familiariser tellement avec les esprits, que je n'en eus plus de peur du tout, ou du moins, s'il m'en restait encore un peu, elle cédait à ma curiosité. J'eus bientôt une occasion de la satisfaire, et le lecteur pourra juger par là que je suis encore plus curieux que poltron. Son altesse me dit un jour de nommer tels morts qu'il me plairait, qu'il me les ferait venir et les obligerait de répondre à toutes les questions que je leur voudrais faire, à condition, toutefois, que je ne les interrogerais que sur ce qui s'était passé de leur temps, et que je pourrais être bien assuré qu'ils mé diraient toujours vrai, étant inutile aux morts de mentir.

Je rendis de très humbles actions de grâces à son altesse, et, pour profiter de ses offres, je me mis à me rappeler la mémoire de ce que j'avais autrefois lu dans l'histoire romaine. D'abord, il me vint dans l'esprit de demander à voir cette fameuse Lucrèce que Tarquin avait violée, et qui, ne pouvant survivre à cet affront, s'était tuée elle-même. Aussitôt, je vis devant moi une dame très belle, habillee à la romaine. Je pris la liberté de lui demander pourquoi elle avait vengé

sur elle-même le crime d'un autre; elle baissa es yeux et me répondit que les historiens, de peur de lui donner de la faiblesse, lui avaient

donné de la folie; aussitôt elle disparut. Le gouverneur fit signe à César et à Brutus de s'avancer. Je fus frappé d'admiration et de respect à la vue de Brutus, et César m'avoua que toutes ses belles actions étaient au-dessous de celles de Brutus, qui lui avait ôté la vie pour délivrer Rome de sa tyrannie.

Il me prit envie de voir Homère; il m'ap-parut; je l'entretins et lui demandai ce qu'ii partit; je l'entretins et lui demandai ce qu'il pensait de son Iliade. Il m'avoua qu'il était surpris des louanges excessives qu'on lui donnait depuis trois mille ans; que son poëme était médiocre et semé de sottises, qu'il n'avait plu de son temps qu'a cause de la beauté de sa diction et de l'harmonie de ses vers, et qu'il était fort surpris que, puisque sa langue etait morte, et que personne n'en pcuvait plus distinguer les beautés, les agréments et les finesses, il se trouvât encore des gens as-sez vains ou assez stupides pour l'admirer. Sophocle et Euripide, qui l'accompagnaient, me tinrent à peu près le même langage et se moquèrent surtout de nos savants modernes qui, obligés de convenir des bévues des anciennes tragédies, lorsqu'elles étaient fidèlement traduites, soutenaient néanmoins qu'en grec c'étaient des beautés, et qu'il fallait savoir le grec pour en juger avec équité.

Je voulus voir Aristete et Descartes. Le

premier m'avoua qu'il n'avait rien entendu à la physique, non plus que tous les philosophes ses contemperains, et tous ceux même qui avaient vécu entre lui et Descartes; il ajouta que celui-ci avait pris un bon chemin, quoiqu'il se fût souvent trompé, surtout par rapport à son système extravagant touchant l'ame des bêtes. Descartes prit la parole et dit qu'il avait trouvé quelque chose et avait su établir d'assez bons principes, mais qu'il n'était pas allé fort loin, et que tous ceux qui, désormais, voudraient courir la même carrière, seraient toujours arrêtés par la faiblesse de leur esprit et obligés de tâtonner; que c'était une grande folie de passer sa vie à chercher des systèmes et que la vraie physique convenable et utile à l'homme était de faire un amas d'expériences et de se borner là: qu'il avait eu beaucoup d'insensés pour disciples, parmi lesquels on pouvait compter un certain Spinosa.

J'eus la curiosité de voir plusieurs morts illustres de ces derniers temps, et surtout des morts de qualité, car j'ai toujours eu une grande vénération pour la noblesse. Oh! que je vis des choses étonnantes, lorsque le gouverneur fit passer en revue devant moi toute la suite des aïeux de la plupart de nos ducs, de nos marquis, de nos comtes, de nos gentilshommes modernes! que j'eus de plaisir à voir leur origine et tous les personnages qui leur ont transmis leur sang! Je vis clairement pourquoi certaines familles ont le nez long d'autres le menton pointu, d'autres ont le visage basané et les traits effroyables, d'autres ont les yeux beaux et le teint blond et délicat; pourquoi, dans certaines familles, il y a beaucoup de fous et d'étourdis, dans d'autres beaucoup de fourbes et de fripons; pourquoi le caractère de quelques-unes est la méchanceté, la brutalité, la bassesse, la lâcheté, ce qui les distingue, comme leurs armes et leurs livrées. Je compris enfin la raison pour laquelle Polydore Virgile avait dit au sujet de certaines maisons:

Nec vir fortis, nec fœmina casta,

Ce qui me parut le plus remarquable fut de voir ceux qui, ayant originairement porté le mal immonde dans certaines familles, avaient fait ce triste présent à toute leur postérité. Que je fus encore surpris de voir, dans la généalogie de certains seigneurs, des pages, des laquais, des maîtres à danser et à chanter, etc.

Je connus clairement pourquoi les historiens ont transformé des guerriers imbéciles et lâches en grands capitaines, des insensés et de petits génies en grands politiques, des flatteurs et des courtisans en gens de bien. des athées en hommes pleins de religion, d'imâmes débauchés en gens chastes, et des délateurs de profession en hommes vrais et sincères. Je sus de quelle manière des personnes très innocentes avaient été condamnées à la mort ou au bannissement par l'intrigue des favoris qui avaient corrompu les juges; comment il était arrivé que des hommes de basse extraction et sans mérite avaient été élevés aux plus grandes places; comment les P. et les M. avaient souvent donné le branle aux plus importantes affai-res, et avaient occasionné dans l'univers les

plus grands événements. Oh! que je conçus alors une basse idée de l'humanité! que la sagesse et la probité des hommes me parut peu de chose, en voyant la source de toutes les révolutions, le motif honteux des entre-prises les plus éclatantes, les ressorts, ou plutôt les accidents imprévus, et les bagatelles qui les avaient fait réussir!

Je découvris l'ignorance et la témérité de nos historiens, qui ont fait mourir du poison certains rois, qui ont osé faire part au public des entretiens secrets d'un prince avec son premier ministre, et qui ont, si on les en croit, crocheté, pour ainsi dire, les cabinets des souverains et les secrétaireries des ambassadeurs, pour en tirer des anecdotes curieuses.

Ce fut là que j'appris les causes secrètes de quelques évenements qui ont étonné le monde; comment une P. avait gouverné un confident, un confident le conseil secret, et le

conseil secret tout un parlement.

Un général d'armée m'avoua qu'il avait une fois remporté une victoire par sa poltronnerie et par son imprudence, et un amiral me dit qu'il avait battu malgré lui une flotte ennemie, lorsqu'il avait envie de laisser battre la sienne. Il y eut trois rois qui me dirent que, sous leur règne, ils n'avaient jamais récompansé ni élevé aucun homme de mérite, si ce n'est une fois que leur ministre les trompa et se trompa lui-même sur cet article; qu'en cela ils avaient eu raison, la vertu étant une chose très incommode à la cour.

J'eus la curiosité de m'informer par quel

moyen un grand nombre de personnes étaient parvenues à une très haute fortune. Je me bornai à ces derniers temps, sans néanmoins toucher au temps présent, de peur d'offenser même les étrangers (car il n'est pas nécessaire que j'avertisse que tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde point mon cher pays). Parmi ces moyens, je vis le parjure, l'oppression, la subornation, la perfidie, le pandarisme et autres pa-reilles bagatelles qui méritent peu d'attention; mais ce qui en mérite davantage, c'est que plusieurs confessèrent qu'ils devaient leur élévation à la facilité qu'ils avaient eue, les uns de se prêter aux plus horribles dé-bauches, les autres de livrer leurs femmes et leurs filles, d'autres de trahir leur patrie et leur souverain, et quelques-uns de se servir du poison. Après ces découvertes, je crois qu'on me pardonnera d'avoir désormais un peu moins d'estime et de vénération pour la grandeur, que j'honore et respecte naturellement, comme tous les inférieurs doivent faire à l'égard de ceux que la nature ou la fortune ont placés dans un rang supérieur.

J'avais lu dans quelques livres que des sujets avaient rendu de grands services à leur prince et à leur patrie : j'eus envie de les voir; mais on me dit qu'on avait oublié leurs noms, et qu'on se souvenait sculement de quelquesuns, dont les citoyens avaient fait mention en les faisant passer pour des traîtres et des fripons. Ces gens de bien, dont on avait oublié les noms, parurent cependant devant moi, mais avec un air humilié et en mauvais équipage; ils me dirent qu'ils étaient tous morts dans la pauvreté et dans la disgrâce, et quel-

ques uns même sur un échafaud.

Parmi ceux-ci, je vis un homme dont le cas me parut extraordinaire, qui avait à côté de lui un jeune homme de dix-huit ans. Il me dit qu'il avait été capitaine de vaisseau pendant plusieurs années, et que, dans le combat naval d'Actium, il avait enfoncé la première ligne, coulé à fond trois vaisseaux du premier rang, et en avait pris un de la même grandeur, ce qui avait été la seule cause de la fuite d'Antoine et de l'entière défaite de sa flotte: que le jeune homme qui était auprès de lui était son fils unique, qui avait été tué dans le combat; il m'ajouta que, la guerre ayant été terminée, il vint à Rome pour solliciter une récompense et demander le commandement d'un plus gros vaisseau, dont le capitaine avait péri dans le combat; mais que, sans avoir égard à sa demande, cette place avait été donnée à un jeune homme qui n'avait encore jamais vu la mer, fils d'un certain affranchi qui avait servi une des maîtresses de l'empereur; qu'étant retourné à son département, on l'avait accusé d'avoir manqué à son devoir, et que le commandement de son vaisseau avait été donné à un page, favori du vice-amiral Publicola; qu'il avait été alors obligé de so retirer chez lui, à une petite terre loin de Rome. et qu'il y avait fini ses jours. Désirant savoir si cette histoire était véritable, je demandai à voir Agrippa, qui, dans ce combat, avait été l'amiral de la flotte victorieuse : il parut, et, me confirmant la vérité de ce récit, il v ajouta

des circonstances que la modestie du capitaine avait omises.

Comme chacun des personnages qu'on évoquait paraissait tel qu'il avait été dans le monde, je vis avec douleur combien, depuis cent ans, le genre humain avait dégénéré, combien la débauche, avec toutes ses conséquences, avait altéré les traits du visage, rapetissé les corps, retiré les nerfs, relâché les muscles, effacé les couleurs et corrompu la chair des Anglais.

Je voulus voir enfin quelques-uns de nos anciens paysans, dont on vante la simplicité, la sobriété, la justice, l'esprit de liberté, la valeur et l'amour pour la patrie. Je les vis, et ne pus m'empêcher de les comparer avec ceux d'aujourd'hui, qui vendent à prix d'argent leurs suffrages dans l'élection des députés au Parlement, et qui, sur ce point, ont toute la finesse et tout le manége des gens de cour.

VIII.— Retour de l'auteur à Maldonada. — Il fait voile pour le royaume de Luggnagg. — A son arrivée, n est arrèté et conduit à la cour. — Comment il y est reçu.

Le jour de notre départ étant arrivé, je pris congé de son altesse le gouverneur de Gloubbdoubdrid, et retournai avec mes deux compagnons à Maldonada, où, après avoir attendu quinze jours, je m'embarquai enfin dans un navire qui partait pour Luggnagg. Les deux gentilshommes, et quelques autres personnes encore, eurent l'honnêteté de me fournir les provisions nécessaires pour ce voyage, et de me conduire jusqu'à bord. Nous essuyâmes une violente tempête, et fûmes contraints de gouverner au nord, pour pouvoir jouir d'un certain vent marchand qui souffle en cet endroit dans l'espace de soixante lieues. Le 21 avril 1709, nous entrâmes dans la rivière de Clumegnig, qui est une ville port de mer au sud-est de Luggnagg, Nous jetàmes l'ancre à we lieue de la ville, et donnâmes le signal pour faire venir un pilote. En moins d'une demi-heure, il en vint deux à bord, qui nous guidèrent au milieu des écueils et des rochers, qui sont très dangereux dans cette rade. et dans le passage qui conduit à un bassin où les vaisseaux sont en sûreté, et qui est éloigné des murs de la ville de la longueur d'un câble.

Quelques-uns de nos mateiots, soit par trahison, soit par imprudence, dirent aux pilotes que j'étais un étranger et un grand voyageur. Ceux-ci en avertirent le commis de la douane. qui me fit diverses questions dans la langue balnibarbienne, qui est entendue en cette ville à cause du commerce, et surtout par les gens de mer et les douaniers. Je lui répondis en peu de mots, et lui fis une histoire aussi vraisemblable et aussi suivie qu'il me fut possible; mais je crus quétait nécessaire de déguiser mon pays et de me dire Hollandais, avant dessein d'aller au Japon, où je savais que les Hollandais seuls étaient reçus. Je dis donc au commis qu'ayant fait naufrage à la côte des Balnibarbes, et ayant échoué sur un rocher. l'avais été dans l'île volante de Laputa, dont

GULLIPER, T. II.

j'avais souvent oui parler, et que maintenant je songeais à me rendre au Japon, afin de pouvoir retourner de là dans mon pays. Le commis me dit qu'il était obligé de m'arrêter jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de la cour, où il allait écrire immédiatement, et d'où il espérait recevoir réponse dans quinze jours. On me donna un logement convenable, et on mit une sentinelle à ma porte. J'avais un grand jardin pour me promener, et je fus traité assez bien bien aux dépens du roi. Plusieurs personnes me rendirent visite, excitées par la curiosité de voir un homme qui venait d'un pays très éloigné, dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Je fis marché avec un jeune homme de notre vaisseau pour me servir d'interprète. Il était natif de Luggnagg; mais ayant passé plusieurs années à Maldonada, il savait parfaitement les deux langues. Avec son secours, je fus en état d'entretenir tous ceux qui me faisaient l'honneur de me venir voir, c'est-àdire d'entendre leurs questions et de leur faire

entendre mes réponses.

Celle de la cour vint au bout de quinze jours, comme on l'attendait: elle portait un ordre de me faire conduire avec ma suite par un détachement de chevaux à Traldragenb ou Trildragdrib; car, autant que je m'en puis souvenir, on prononce des deux manières. Toute ma suite consistait en ce pauvre garçon qui me servait d'interprète, et que j'avais pris à mon service. On fit partir un courrier devant nous, qui nous devança d'une demi-journée, pour donner avis au roi de mon arrivée pro-

chaine, et pour demander à sa majesté le jout et l'heure que je pourrais avoir l'honneur et le plaisir de lécher la poussière du pied de son trône.

Deux jours après mon arrivée, j'eus audience; et d'abord on me fit coucher et ramper sur le ventre, et balayer le plancher avec ma langue à mesure que j'avançais vers le trône du roi; mais, parce que j'étais étranger on avait eu l'honnêteté de nettoyer le plancher, de manière que la poussière ne me pût faire de peine. C'était une grâce particulière qui ne s'accordait pas même aux personnes du premier rang, lorsqu'elles avaient l'honneur d'être recues à l'audience de sa majesté; quelquefois même on laissait exprès le plancher très sale et très couvert de poussière, lorsque ceux qui venaient à l'audience avaient des ennemis à la cour. J'ai une fois vu un seigneur avoir la bouche si pleine de poussière et si souillée de l'ordure qu'il avait recueillie avec sa langue, que, quand il fut parvenu au trône, il lui fut impossible d'articuler un seul mot. A ce malheur, il n'y a point de remède. car il est défendu, sous des peines très grièves de cracher ou de s'essuyer la bouche en présence du roi. Il y a même, en cette cour, un autre usage que je ne puis du tout approuver: lorsque le roi veut faire mourir quelque seigneur ou quelque courtisan d'une manière qui ne le déshonore point, il fait jeter sur le plancher une certaine poudre brune qui est empoisonnée, et qui ne manque point de le faire crever doucement et sans éclat au bout de vingt-quatre heures; mais pour rendre justice

à ce prince, à sa grande douceur, et à la bonté qu'il a de ménager la vie de ses sujets, il faut dire, à son honneur, qu'après de semblables exécutions, il a coutume d'ordonner très expressément de bien balayer le plancher; en sorte que, si ses domestiques l'oubliaient, ils courraient risque de tomber dans sa disgrâce. Je le vis un jour condamner un petit page à être bien fouetté pour avoir malicieusement négligé d'avertir de balayer dans le cas dont il s'agit, ce qui avait été cause qu'un jeune seigneur de grande espérance avait été empoisonné; mais le prince, plein de bonté, voulut bien encore pardonner au petit page et lui

épargner le fouet.

Pour revenir à moi, lorsque je fus à quatre pas du trône de sa majesté, je me levai sur mes genoux, et, après avoir frappé sept fois la terre de mon front, je prononçai les paroles suivantes, que la veille on m'avait fait apprendre par cœur : Ickpling glofftrobb sgnutserumm bliopm lashnalt, zwin tnodbalkguffh slhiophad gurdlubb asht! C'est un formulaire établi par les lois de ce royaume pour tous ceux qui sont admis à l'audience, et qu'on peut traduire ainsi : Puisse votre céleste majesté survivre au soleil! Le roi me fit une réponse que je ne compris point, et à laquelle je fis cette réplique, comme on me l'avait apprise : Fluft drin valerick dwuldom prastrod mirpush; c'est-à-dire, Ma langue est dans la bouche de mon ami. Je fis entendre par là que je désirais me servir de mon interprète : alors on fit entrer ce jeune garcon dont j'ai parlé, et, avec son secours, je répondis à toutes les questions que sa majesté me fit pendant une demi-heure. Je parlais balnibarbien, et mon interprète rendait mes paroles en luggnaggien.

Le roi prit beaucoup de plaisir à mon entretien, et ordonna à son bliffmarklub, ou chambellan, de faire préparer un logement dans son palais, pour moi et mon interprète, et de me donner une somme par jour pour ma table, avec une bourse pleine d'or pour mes menus plaisirs.

Je demeurai trois mois en cette cour, pour obéir à sa majesté, qui me combla de ses bontés, et me fit des offres très gracieuses pour m'engager à m'établir dans ses États; mais je crus devoir le remercier, et songer plutôt à retourner dans mon pays, pour y finir mes jours auprès de ma chère femme, privée depuis longtemps des douceurs de ma présence.

IX. - Des struldbruggs on immortels.

Les Luggnaggiens sont un peuple très poli et très brave, et, quoiqu'ils aient un peu de cet orgueil qui est commun à toutes les nations de l'Orient, ils sont néanmoins honnêtes et civils à l'égard des étrangers, et surtout de ceux qui ont été bien recus à la cour.

Je fis connaissance et je me liai avec des personnes du grand monde et du bel air: et. par le moyen de mon interprète, j'eus souvent avec eux des entretiens agréables et instruc-

tifs.

Un d'eux me demanda un jour si j'avais vu

quelques-uns de leurs struldbruggs ou immortels. Je lui répondis que non, et que j'étais fort curieux de savoir comment on avait pu donner ce nom à des humains; il me dit que quelquefois (quoique rarement) il naissait dans une famille un enfant avec une tache rouge et ronde, placée directement sur le sourcil gau-che, et que cette heureuse marque le pré-servait de la mort; que cette tache était d'a-bord de la largeur d'une petite pièce d'argent (que nous appelons en Angleterre un three pence), et qu'ensuite elle croissait et changeait même de couleur; qu'à l'âge de douze ans, elle était verte jusqu'à vingt, qu'elle devenait bleue; qu'à quarante-cinq ans, elle devenait tout à fait noire, et aussi grande qu'un schellinh, et ensuite ne changeait plus; il m'ajouta qu'il naissait si peu de ces enfants marqués au front, qu'on comptait à peine onze cents immortels de l'un et de l'autre sexe dans tout le royaume; qu'il y en avait environ cinquante dans la capitale, et que depuis trois ans il n'était ne qu'un enfant de cette espèce, qui était fille; que la naissance d'un immortel n'était point attachée à une famille préférablement à une autre; que c'était un présent de la nature ou du hasard, et que les enfants mêmes des struldbruggs naissaient mortels comme les enfants des autres hommes, sans (que nous appelons en Angleterre un three pence), comme les enfants des autres hommes, sans avoir aucun privilége.

Ce récit me réjouit extrêmement, et la personne qui me le faisait entendant la langue des Balnibarbes, que je parlais aisément, je lui témoignai mon admiration et ma joie avec les termes les plus expressifs, et même les

plus outrés. Je m'écriai, comme dans une espèce de ravissement et d'enthousiasme: Heureuse nation, dont tous les enfants à naître peuvent prétendre à l'immortalité! Heureuse contrée, où les exemples de l'ancien temps subsistent toujours, où la vertu des premiers siècles n'a point péri, et où les premiers hommes vivent encore, et vivront éternellement, pour donner des leçons de sagesse à tous leur descendants! Heureux ces sublimes struldbruggs qui ont le privilége de ne point mourir, et que, par conséquent, l'idée de la mort n'intimide point, n'affaiblit point, n'abat point.

Je témoignai ensuite que j'étais surpris de n'avoir encore vu aucun de ces immortels à la cour: que, s'il y en avait, la marque glorieuse empreinte sur leur front m'aurait sans doute frappé les yeux. Comment, ajoutai-je, le roi, qui est un prince si judicieux, ne les emploie-t-il point dans le ministère et ne leur donne-t-il point sa confiance? Mais peutêtre que la vertu rigide de ces vieillards l'importunerait et blesserait les yeux de sa cour. Quoi qu'il en soit, je suis résolu d'en parler à sa majesté à la première occasion qui s'offrira, et, soit qu'elle défère à mes avis ou non, j'accepterai en tout cas l'établissement qu'elle a eu la bonté de m'offrir dans ses Etats, afin de pouvoir passer le reste de mes jours dans la compagnie illustre de ces hommes immortels, pourvu qu'ils daignent souffrir la mienne.

Celui à qui j'adressai la parole me regardant alors avec un sourire qui marquait que mon ignorance lui faisait pitié, me répondit qu'il était ravi que je voulusse bien rester dans le pays, et me demanda la permission d'expliquer à la compagnie ce que je venais de lui dire; il le fit, et, pendant quelquetemps ils s'entretinrent ensemble dans leur langage, que je n'entendais point; je ne pus même lire ni dans leurs gestes, ni dans leurs yeux l'impression que mon discours avait faite sur leurs esprits. Enfin, la même personne qui m'avait parlé jusque-là me dit poliment que ses amis étaient charmés de mes réflexions judicieuses sur le bonheur et les avantages de l'immortalité; mais qu'ils souhaitaient savoir quel système de vie je me ferais, et quelles seraient mes occupations et mes vues si la nature m'avait fait naître struldbrugg.

A cette question intéressante, je repartis que j'allais les satisfaire sur-le-champ avec plaisir, que les suppositions et les idées me coûtaient peu, et que j'étais accoutumé à m'imaginer ce que j'aurais fait si j'eusse été roi, général d'armée ou ministre d'Etat; que, par rapport à l'immortalité, j'avais aussi quelquefois médité sur la conduite que je tiendrais si j'avais à vivre éternellement, et que, puisqu'on le voulait, j'allais sur cela don-

ner l'essor à mon imagination.

Je dis donc que, si j'avais eu l'avantage de naître struldbrugg, aussitôt que j'aurais pu connaître mon bonheur et savoir la différence qu'il y a entre la vie et la mort, j'aurais d'abord mis tout en œuvre pour devenir riche, et qu'à force d'être intrigant, souple et rampant, j'aurais pu espérer me voir un peu à mon aise au bout de deux cents ans; qu'en second lieu, je me fusse appliqué si sérieuse-

ment à l'étude dès mes premières années, que i'aurais pu me flatter de devenir un jour le plus savant homme de l'univers ; que j'aurais remarqué avec soin tous les grands événements: que j'aurais observé avec attention tous les princes et tous les ministres d'Etat qui se succèdent les uns aux autres, et aurais eu le plaisir de comparer tous leurs caractéres, et de faire sur ce sujet les plus belles réflexions du monde; que j'aurais tracé un mémoire fidèle et exact de toutes les révolutions de la mode et du langage, et des changements arrivés aux coutumes, aux lois, aux mœurs, aux plaisirs même; que, par cette étude et ces observations, je serais devenu à la fin un magasin d'antiquités, un registre vivant, un trésor de connaissances, un dic-tionnaire parlant, l'oracle perpétuel de mes compatriotes et de tous mes contemporains.

« Dans cet état, je ne me marierais point, ajoutai-je, et je menerais une vie de garcon gaiement, librement, mais avec économie. afin qu'en vivant toujours, j'eusse toujours de quoi vivre. Je m'occuperais à former l'esprit de quelques jeunes gens, en leur faisant part de mes lumières et de ma longue expérience. Mes vrais amis, mes compagnons, mes confidents, seraient mes illustres confrères les struldbruggs, dont je choisirais une douzaine parmi les plus anciens, pour me lier plus étroitement avec eux. Je ne laisserais pas de fréquenter aussi quelques mortels de mérite. que je m'accoutumerais à voir mourir sans chagrin et sans regret, leur postérité me consolant de leur mort; ce pourrait même être pour

moi un spectacle assez agréable, de même qu'un fleuriste prend plaisir à voir les tulipes et les œillets de son jardin naître, mourir et renaître. Nous nous communiquerions mutuellement, entre nous autres struldbruggs, toutes les remarques et observations que nous aurions faites sur la cause et le progrès de la corruption du genre humain. Nous en composerions un beau traité de morale, plein de lecons utiles et capables d'empêcher la nature humaine de dégénérer, comme elle fait de jour en jour, et comme on le lui reproche depuis deux mille ans. Quel spectacle noble et ravissant que de voir de ses propres yeux les décadences et les révolutions des empires, la face de la terre renouvelée, les villes superbes transformées en viles bourgades, ou tristement ensevelies sous leurs ruines honteuses: les villages obscurs devenus le séjour des rois et de leurs courtisans; les fleuves célèbres changés en petits ruisseaux; l'Océan baignant d'autres rivages; de nouvelles contrées découvertes; un monde inconnu sortant, pour ainsi dire, du chaos; la barbarie et l'ignorance répandues sur les nations les plus polies et les plus éclairées; l'imagination éteignant le jugement, le jugement glacant l'imagination; le goût des systèmes, des paradoxes, de l'enflure, des pointes et des antithèses, étouffant la raison et le bon goût; la vérité opprimée dans un temps et triomphant dans l'autre; les persécutés devenus persécuteurs, et les persécuteurs persécutés à leur tour; les superbes abaissés et les humbles élevés; des esclaves, des affranchis, des

mercenaires, parvenus à une fortune immense et à une richesse énorme par le maniement des deniers publics, par les malheurs, par la faim, par la soif, par la nudité, par le sang des peuples; enfin, la postérité de ces brigands publics rentrée dans le néant, d'où l'injustice et la rapine l'avaient tirée! Comme, dans cet état d'immortalité, l'idée de la mort ne serait jamais présente à mon esprit pour me troubler ou pour ralentir mes désirs, je m'abandonnerais à tous les plaisirs sensibles dont la nature et la raison me permettraient l'usage. Les sciences seraient néanmoins toujours mon premier et mon plus cher objet, et ie m'imagine qu'a force de méditer, je trouverais à la fin des longitudes, la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, la pierre philosophale et le remède universel; qu'en un mot, je porterais toutes les sciences et tous les arts à leur dernière perfection. .

Lorsque j'eus fini mon discours, celui qui seul l'avait entendu se tourna vers la compagnie et lui en fit le précis dans le langage du pays; après quoi ils se mirent à raisonner ensemble un peu de temps, sans pourtant témoigner, au moins par leurs gestes et leurs attitudes, aucun mépris pour ce que je venais de dire. A la fin, cette même personne qui avait résumé mon discours, fut priée par la compagnie d'avoir la charité de me dessiller les yeux et de me découvrir mes erreurs.

Il me dit d'abord que je n'étais pas le seul étranger qui regardat avec étonnement et avec envie l'état des struldbruggs; qu'il avait trouvé chez les Balnibarbes et chez les Japopais à peu près les mêmes dispositions; que le désir de vivre était naturel à l'homme; que celui qui avait un pied dans le tombeau s'efforçait de se tenir ferme sur l'autre; que le vieillard le plus courbé se représentait toujours un lendemain et un avenir, et n'envisageait la mort que comme un mal éloigné et à fuir; mais que dans l'île de Luggnagg on pensait bien autrement, et que l'exemple familier et la vue continuelle des struldbruggs avaient préservé les habitants de cet amour insensé de la vie.

« Le système de conduite, continua-t-il, que vous vous proposez dans la supposition de votre être immortel, et que vous nous avez tracé tout à l'heure, est ridicule et tout à fait contraire a la raison. Vous avez supposé sans doute que, dans cet état, vous jouiriez d'une jeunesse perpétuelle, d'une vigueur et d'une santé sans aucune altération; mais est-ce là de quoi il s'agissait lorsque nous vous avons demandé ce que vous feriez si vous deviez toujours vivre? Avons-nous supposé que vous ne vieilliriez point, et que votre prétendue immortalité se-

rait un printemps éternel? •
Après cela, il me fit le portrait des struld-bruggs, et me dit qu'ils ressemblaient aux mortels et vivaient comme eux jusqu'à l'âge de trente ans; qu'après cet âge, ils tombaient peu à peu dans une mélancolie noire, qui augmentait toujours jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de quatre-vingts ans; qu'alors ils n'étaient pas seulement sujets à toutes les infirmités, à toutes les misères et à toutes les faiblesses des vieillards de cet âge, mais que l'idée affligeante

de l'éternelle durée de leur misérable caducité les tourmentait à un point que rien ne pouvait les consoler; qu'ils n'étaient pas seulement. comme tous les autres vieillards, entêtés, bourrus, avares, chagrins, babillards, mais qu'ils n'aimaient qu'eux-mêmes, qu'ils renoncaient aux douceurs de l'amitié, qu'ils n'avaient plus même de tendresse pour leurs enfants, et qu'au delà de la troisième génération, ils ne reconnaissaient plus leur postérité; que l'envie et la jalousie les dévoraient sans cesse; que la vue des plaisirs sensibles dont jouissent les jeunes mortels, leurs amusements, leurs amours, leurs exercices, les faisaient en quelque sorte mourir à chaque instant; que tout, jusqu'à la mort même des vieillards qui payaient le tribut à la nature, excitait leur envie et les plongeait dans le désespoir; que, pour cette raison, toutes les fois qu'ils vovaient faire des funérailles, ils maudissaient leur sort et se plaignaient amèrement de la nature, qui leur avait refusé la douceur de mourir, de finir leur course ennuyeuse et d'entrer dans un repos éternel; qu'ils n'étaient plus alors en état de cultiver leur esprit et d'orner leur mémoire; au'ils se ressouvenaient tout au plus de ce qu'ils avaient vu et appris dans leur jeunesse et dans leur moyen âge; que les moins misérables et les moins à plaindre étaient ceux qui radotaient, qui avaient tout à fait perdu la mémoire et étaient réduits à l'état de l'enfance; qu'au moins on prenait alors pitié de leur triste situation et qu'on leur donnait tous les secours dont ils avaient besoin.

Lorsqu'un struldbrugg, ajouta-t-il, s'est

marié à une struldbrugge, le mariage, selon les lois de l'Etat, est dissous dès que le plus jeune des deux est parvenu à l'âge de quatre-vingts ans. Il est juste que de malheureux humains, condamnés malgré eux, et sans l'avoir mérité, à vivre éterneilement, ne soient pas encore, pour surcroît de disgrâce obligés de vivre avec une femme éternelle. Ce qu'il y a de plus triste est qu'après avoir atteint cet âge fatal, ils sont regardés comme morts civilement. Leurs héritiers s'emparent de leurs biens; ils sont mis en tutelle, ou plu-tôt ils sont dépouillés de tout et réduits à une simple pension alimentaire (loi très juste à cause de la sordide avarice ordinaire aux dépens du public dans une maison appelée l'hôpital des pauvres immortels. Un immortel de quatre-vingts ans ne peut plus exercer de charge ni d'emploi, ne peut négocier, ne peut contracter, ne peut acheter ni vendre, et son témoignage même n'est point reçu en justice. Mais lorsqu'ils sont parvenus à quatre-vingt-dix ans, c'est encore bien pis: toutes leurs dents et tous leurs cheveux tombent; ils perdent le goût des aliments, et ils boivent et mangent sans aucun plaisir; ils perdent la mémoire des choses les plus aisées à retenir et oublient le nom de leurs amis et quelque-fois leur propre nom. Il leur est, pour cette raison, inutile de s'amuser à lire, puisque, lorsqu'ils veulent lire une phrase de quatre mots, ils oublient les deux premiers tandis qu'ils lisent les deux derniers. Par la même raison, il leur est impossible de s'entretenr

avec personne. D'ailleurs, comme la langue de ce pays est sujette à de fréquents changements, les struldbruggs nes dans un siècle ont beaucoup de peine à entendre le langage des hommes nés dans un autre siècle, et ils sont toujours comme étrangers dans leur patrie. »

Tel fut le détail qu'on me fit au sujet des immortels de ce pays, détail qui me surprit extrêmement. On m'en montra dans la suite cinq ou six, et j'avoue que je n'ai jamais riem vu de si laid et de si dégoûtant; les femmes surtout étaient affreuses; je m'imaginais voir

des spectres.

Le lecteur peut bien croire que je perdis alors tout à fait l'envie de devenir immortel à ce prix. J'eus bien de la honte de toutes les folles imaginations auxquelles je m'étais abandonné sur le système d'une vie éternelle en ce

bas monde.

Le roi ayant appris ce qui s'était passédans l'entretien que j'avais eu avec ceux dont j'ai parlé, rit beaucoup de mes idées sur l'immortalité et de l'envie que j'avais portée aux struldbruggs. Il me demanda ensuite sérieusement si je ne voudrais en mener deux ou trois dans mon pays pour guérir mes compatriotes du désir de vivre et de la peur de mourir. Dans le fond, j'aurais été fort aise qu'il m'eût fait ce présent; mais, par une loi fondamentale du royaume, il est défendu aux immorte d'en sortir.

X. - L'auteur part de l'île de Luggnagg pour se rendre au Japon, où il s'embarque sur un vaisseau nollandais. - Il arrive à Amsterdam et de là passe en Angleterre.

Je m'imagine que tout ce que je viens de raconter des strutdbruggs n'aura point ennuyé le lecteur. Ce ne sont point là, je crois, de ces choses communes, usées et rebattues, qu'on trouve dans toutes les relations des voyageurs; au moins, je puis assurer que je n'ai rien trouvé de pareil dans celles que j'ai lues. En tout cas, si ce sont des redites et des choses déjà connues, je prie de considérer que des voyageurs, sans se copier les uns les autres, peuvent fort bien raconter les mêmes pays.

Comme il y a un très grand commerce entre le royaume de Luggnagg et l'empire du Japon, il est à croire que les auteurs japonais n'ont pas oublié dans leurs livres de faire mention de ces struldbruggs. Mais le séjour que j'ai fait au Japon ayant été très court, et n'ayant, d'ailleurs, aucune teinture de la langue japonaise, je n'ai pu savoir sûrement si cette matière a été traitée dans leurs livres. Quelque Hollandais pourra un jour nous ap-

prendre ce qu'il en est.

Le roi de Luggnagg m'ayant souvent pressé, mais inutilement, de rester dans ses Etats, eut enfin la bonté de m'accorder un congé, et me fit même l'honneur de me donner une lettre de recommandation, écrite de sa propre

main, pour sa majesté l'empereur du Japon. En même temps, il me fit présent de quatre cent quarante-quatre pièces d'or, de cinq mille cinq cent cinquante-cinq petites perles et de huit cent quatre-vingt-huit mille cent quatre-vingt huit grains d'une espèce de riz très rare. Ces sortes de nombres, qui se multiplient par dix, plaisent beaucoup en ce pays-la.

Le 6 de mai 1709, je pris congé, en cérémonie, de sa majesté, et dis adieu à tous les amis que j'avais à sa cour. Ce prince me fit conduire par un détachement de ses gardes jusqu'au port de Glanguenstald, situé au sud-ouest de l'île. Au bout de six jours, je trouvai un vaisseau prêt à me transporter au Japon: je montai sur ce vaisseau, et notre voyage ayant dure cinquante jours, nous débarquames a un petit port nommé Xamoski, au sudouest du Japon.

Je fis voir d'abordaux officiers de la douane la lettre dont j'avais l'honneur d'être chargé de la part du roi de Luggnagg pour sa majesté japonaise; ils connurent tout d'un coup le sceau de sa majesté luggnaggienne, dont l'empreinte représentait un roi soutenant un

pauvre estropie et l'aidant à marcher.

Les magistrats de la ville, sachant que j'étais porteur de cette auguste lettre, me trai-tèrent en ministre et me fournirent une voiture pour me transporter à Yedo, qui est la capitale de l'Empire. La, j'eus audience de sa majesté impériale, et l'honneur de lui présenter ma lettre, qu'on ouvrit publiquement, avec de grandes cérémonies, et que l'empereur se fit aussitôt expliquer par son interprète. Alors, sa majesté me fit dire, par ce même interprète, que j'eusse à lui demander quelque grâce, et qu'en considération de son très cher frère le roi de Luggnagg, il me l'accorderait aussitôt.

Cet interprète, qui était ordinairement em-ployé dans les affaires du commerce avec les Hollandais, connut aisément à mon air que j'étais Européen, et, pour cette raison, me rendit en langue hollandaise les paroles de se majesté. Je répondis que j'étais un marchanc de Hollande qui avait fait naufrage dans uns mer éloignée; que depuis j'avais fait beaucoup de chemin par terre et par mer pour me rendre à Luggnagg, et de la dans l'empire du Japon, où je savais que mes compatriotes les Hollandais faisaient commerce, ce qui me pourrait procurer l'occasion de retourner en Europe; que je suppliais donc sa majesté de me faire conduire en sûreté à Nangasaki. Je pris en même temps la liberté de lui demander encore une autre grâce; ce fut qu'en considération du roi de Luggnagg, qui me faisait l'honneur de me protéger, on voulut bien me dispenser de la cérémonie qu'on faisait pratiquer à ceux de mon pays, et ne point me contraindre à fouler aux pieds le crucifix, n'étant venu au Japon que pour passer en Europe, et non nour y trafiquer.

Lorsque l'interprète eût exposé à sa majesté japonaise cette dernière grâce que je demandais, elle parut surprise de ma proposition, et répondit que j'étais le premier homme de mon pays à qui un pareil scrupule fût venu à l'es

prit; ce qui le faisait un peu douter que je fusse véritablement Hollandais, comme je l'avais assuré, et le faisait plutôt soupconner que j'étais chrétien. Cependant l'empereur, goûtant la raison que je lui avais alléguée, et ayant principalement égard à la recommandation du roi de Luggnagg, voulut bien, par bonté, compâtir à ma faiblesse et a ma singularité, pourvu que je gardasse des mesures pour sauver les apparences: il me dit qu'il donnerait ordre aux officiers préposés pour faire observer cet usage de me laisser passer et de faire semblant de m'avoir oublié. Il ajouta qu'il était de mon intérêt de tenir la chose secrète, parce qu'infailliblement les Hollandais, mes compatriotes. me poignarderaient dans le voyage, s'ils venaient à savoir la dispense que j'avais obtenue et le scrupule injurieux que j'avais eu de les imiter.

Je rendis de très humbles actions de grâces à sa majesté de cette faveur singulière, et quelques troupes étant alors en marche pour se rendre à Nangasaki, l'officier commandant eut ordre de me conduire en cette ville, avec une instruction secrète sur l'affaire du crucifix.

Le neuvième jour de juin 1709, après un voyage long et pénible, j'arrivai à Nangasaki, où je rencontrai une compagnie de Hollandais qui étaient partis d'Amsterdam pour négocier à Amboine, et qui étaient prêts à s'embarquer, pour leur retour, sur un gros vaisseau de quatre cent cinquante tonneaux. J'avais passé un temps considérable en Hollande, ayant fait mes études à Leyde, et je parlais

fort bien la langue de ce pays. On me fit plusieurs questions sur mes voyages, auxquelles je répondis comme il me plut. Je soutins parfaitement au milieu d'eux le personnage de Hollandais; je me donnai des amis et des parents dans les Provinces-Unies, et je me dis natif de Gelderland.

J'étais disposé à donner au capitaine du vaisseau, qui était un certain Théodore Vangrult, tout ce qui lui aurait plu de me demander pour mon passage; mais, ayant su que j'étais chirurgien, il se contenta de la moitié du prix ordinaire, à condition que j'exercerais

du prix ordinaire, à condition que j'exercerais ma profession dans le vaisseau.

Avant que de nous embarquer, quelquesuns de la troupe m'avaient souvent demandé si j'avais pratiqué la cérémonie, et j'avais toujours répondu en général que j'avais fait tout ce qui était nécessaire. Cependant, un d'eux, qui était un coquin étourdi, s'avisa de me montrer malignement à l'officier japonais, et de dire: Il n'a point foulé aux pieds le crucifix. L'officier, qui avait un ordre secret de ne le point exiger de moi, lui répliqua par vingt coups de canne qu'il déchargea sur ses épaules: en sorte que personne ne fut d'humeur. les; en sorte que personne ne fut d'humeur, après cela, de me faire des questions sur la cérémonie.

Il ne se passa rien dans notre voyage qui mérite d'être rapporté. Nous sîmes voile avec un vent favorable, et mouillâmes au cap de Bonne-Espérance pour y faire aiguade. Le 16 d'avril 1710, nous débarquâmes à Amsterdam, où je restai peu de temps, et où je m'embarquai bientôt pour l'Angleterre. Quel plaisir ce fut pour moi de revoir ma chère patrie, après cinq ans et demi d'absence! Je me rendis directement à Redrif, où je trouvai ma femme et mes enfants en bonne santé.



QUATRIÈME PARTIE

VOYAGE AU PAYS DES HOUYHNHNMS

L—L'auteur entreprend encore un voyage en qualité de capitaine de vaisseau.— Son équipage se révoite l'enferme, l'enchaine et puis le met à terre sur un rivage inconnu. — Description des Yahous. — Deux Houyhnhnms viennent au-devant de lui.

Je passai cinq mois fort doucement avec ma femme et mes enfants, et je puis dire qu'alors j'étais heureux, si j'avais pu connaître que je l'étais; mais je fus malheureusement tenté de faire encore un voyage, surtout lorsque l'on m'eut offert le titre flatteur de capitaine sur l'Aventure, vaisseau marchand de trois cent cinquante tonneaux. J'entendais parfaitement la navigation, et d'ailleurs j'étais las du titre subalterne de chirurgien de vaisseau. Je ne renonçai pourtant pas à la profession, et je sus l'exercer dans la suite, quand l'occasion s'en présenta. Aussi me contentai-je de mener avec moi, dans ce voyage, un jeune garcon chirurgien. Je dis adieu à ma pauvre femme, qui était grosse. Etant embarque à Portsmouth. je mis à la voile le 2 août 1710.

Les maladies m'enleverent pendant la route une partie de mon équipage, en sorte que ja fus obligé de faire une recrue aux Barbades et aux îles de Leeward, où les négociants dont je tenais ma commission m'avaient donné ordre de mouiller; mais j'eus bientôt lieu de me repentir d'avoir fait cette maudite recrue, dont la plus grande partie était com-posée de bandits qui avaient été boucaniers. Ces coquins débauchèrent le reste de mon équipage, et tous ensemble complotèrent de se saisir de ma personne et de mon vaisseau. Un matin donc, ils entrèrent dans ma cham-bre, se jetèrent sur moi, me lièrent et me menacèrent de me jeter à la mer si j'osais faire la moindre résistance. Je leur dis que mon sort était entre leurs mains et que je consentais d'avance à tout ce qu'ils voudraient, Ils m'obligerent d'en faire serment, et puis me délièrent, se contentant de m'enchaîner ur pied au bois de mon lit et de poster une sentinelle à la porte de ma chambre, qui avait ordre de me casser la tête si j'eusse fait quelque ten-tative pour me mettre en liberté. Leur projet était d'exercer la piraterie avec mon vaisseau et de donner la chasse aux Espagnols; mais pour cela ils n'étaient pas assez forts d'équi-page; ils résolurent de vendre d'abord la car-gaison du vaisseau et d'aller à Madagascar pour augmenter leur troupe. Cependant j'é-tais prisonnier dans ma chambre, fort inquiet du sort qu'on me préparait.

Le 9 de mai 1711, un certain Jacques Welch entra, et me dit qu'il avait reçu ordre de M. le capitaine de me mettre à terre. Je voulus, mais inutilement, avoir quelque entretien avec lui et lui faire quelques questions; il refusa même de me dire le nom de celui qu'il appelait M. le capitaine. On me fit descendre dans la chalcupe, après m'avoir permis de faire mon paquet et d'emporter mes hardes. On me laissa mon sabre, et on eut la politesse de ne point visiter mes poches, où il y avait quelque argent. Après avoir fait environ une lieue dans la chalcupe, on me mit sur le rivage. Je demandai à ceux qui m'accompagnaient quel pays c'était. Ma foi, me répondirent-ils, nous ne le savons pas plus que vous, mais prenez garde que la marée ne vous surprenne; adieu. Aussitôt la chalcupe s'éloigna.

Je quittai les sables et montai sur une hauteur pour m'asseoir et délibérer sur le parti que j'avais à prendre. Quand je fus un peu reposé, j'avançai dans les terres, résolu de me livrer au premier sauvage que je rencontrerais et de racheter ma vie, si je pouvais, par quelques petites bagues, par quelques bracelets et autres bagatelles, dont les voyageurs ne manquent jamais de se pourvoir, et dont j'avais une certaine quantité dans mes po-

ches.

Je découvris de grands arbres, de vastes herbages et des champs où l'avoine croissait de tous côtés. Je marchais avec précaution, de peur d'être surpris ou de recevoir quelque coup de flèche. Après avoir marché quelque temps, je tombai dans un grand chemin, où je remarquai plusieurs pas d'hommes et de chevaux, et quelques-uns de vaches. Je vis en même temps un grand nombre d'animaux dans un champ, et un ou deux de la même espèce perchés sur un arbre. Leur figure me parut surprenante, et, quelques-

uns s'étant un peu approchés, je me cachai derrière un buisson pour les mieux considérer.

De longs cheveux leur tombaient sur le visage; leur poitrine, leur dos et leurs pattes de devant étaient couverts d'un poil épais; ils avaient de la barbe au menton comme des boucs., mais le reste de leur corps était sans poil, et laissait voir une peau très brune. Ils n'avaient point de queue, ils se tenaient tan-tôt assis sur l'herbe, tantôt couchés et tantôt debout sur leurs pattes de derrière: ils sautaient, bondissaient et grimpaient aux arbres avec l'agilité des écureuils, ayant des griffes aux pattes de devant et de derrière. Les femelles étaient un peu plus petites que les mâles; elles avaient de forts longs cheveux et seulement un peu de duvet en plusieurs endroits de leur corps. Leurs mamelles pendaient entre leurs deux pattes de devant, et quelquefois touchaient la terre lorsqu'elles marchaient. Le poil des uns et des autres était de diverses couleurs, brun, rouge, noir et blond. Enfin, dans tous mes voyages, je n'avais jamais vu d'animal si difforme et si dégoûtant.

Après les avoir suffisamment considérés, je suivis le grand chemin, dans l'espérance qu'il me conduirait à quelque hutte d'Indiens. Ayant un peu marché, je rencontrai, au milieu du chemin, un de ces animaux qui venait directement à moi. A mon aspect, il s'arrêta, fit une infinité de grimaces, et parut me regarder comme une espèce d'animal qui lui était inconnue; ensuite, il s'approcha et leva sur

moi sa patte de devant. Je tirai mon sabre et le frappai du plat, ne voulant pas le blesser, de peur d'offenser ceux à qui ces animaux pouvaient appartenir. L'animal, se sentant frappé, se mit à fuir et à crier si haut, qu'il attira une quarantaine d'animaux de sa sorte, qui accoururent vers moi en me faisant des grimaces horribles. Je courus vers un arbre et me mis le dos contre, tenant mon sabre devant moi; aussitot ils sautèrent aux branches de l'arbre et commencèrent à décharger sur moi leurs ordures; mais, tout à coup, ils se mirent tous à fuir.

Alors je quittai l'arbre et poursuivis mon chemin, étant assez surpris qu'une terreur soudaine leur eût ainsi fait prendre la fuite; mais, regardant à gauche, je vis un cheval marchant gravement au milieu d'un champ; c'était la vue de ce cheval qui avait fait décamper si vite la troupe qui m'assiégeait. Le cheval, s'étant approché de moi, s'arrêta, recula, et ensuite me regarda fixement, paraissant un peu étonné; il me considéra de tous côtés, tournant plusieurs fois autour de moi.

Je voulus avancer, mais il se mit visà-vis de moi dans le chemin, me regardart d'un œil doux, et sans me faire aucune violence. Nous nous considérâmes l'un l'autre pendant un peu de temps; enfin, je pris la hardiesse de lui mettre la main sur le cou pour le flatter, sifflant et parlant à la façon des palefreniers lorsqu'ils veulent caresser un cheval; mais l'animal superbe, dédaignant mon honnêteté et ma politesse, fronça ses sourcils et leva fièrement un de ses pieds de devant pour m'obliger à retirer ma main trop familière. En même temps, il se mit à hennir trois ou quatre fois, mais avec des accents si variés, que je commençai à croire qu'il parlait un langage qui lui était propre, et qu'il y avait une espèce de sens attaché à ses divers bennissements.

Sur ces entrefaites, arriva un autre cheval, qui salua le premier très poliment; l'un et l'autre se firent des honnêtetés réciproques, et se mirent à hennir en cent façons différentes, qui semblaient former des sons articulés; ils firent ensuite quelques pas ensemble, comme s'ils eussent voulu conférer sur quelque chose: ils allaient et venaient en marchant gravement côte à côte, semblables à des personnes qui tiennent conseil sur des affaires importantes; mais ils avaient toujours l'œil sur moi, comme s'ils eussent pris garde que ie ne m'enfuisse.

Surpris de voir des bêtes se compter ainsi, je me dis à moi-même: Puisqu'en ce paysci les bêtes ont tant de raison, il faut que les hommes y soient raisonnables au suprême de-

gré.

gré.
Cette réflexion me donna tant de courage, que je résolus d'avancer dans le pays jusqu'à ce que j'eusse découvert quelque village ou quelque maison et que j'eusse rencontré quelque habitant, et de laisser là les deux chevaux discourir ensemble tant qu'il leur plairait; mais l'un des deux, qui était grispommelé, voyant que je m'en allais, se mit à hennir après moi d'une façon si expressive, que je crus entendre ce qu'il voulait: jeme retour-

nai et m'approchai de lui, dissimulant mon embarras et mon trouble autant qu'il m'était possible; car, dans le fond, je ne savais ce que tout cela deviendrait. et c'est ce que le lecteur peut aisément s'imaginer.

Les deux chevaux me serrérent de près, et se mirent à considérer mon vis ge et mes mains. Mon chapeau paraissait les surprendre, aussi bien que les pans de mon justaucorps. Le gris-pommelé se mit à flatter ma main droite, paraissant charmé et de la douceur et de la couleur de ma peau; mais il la serra si fort entre son sabot et son pâturon. que je ne pus m'empêcher de crier de toute ma force, ce qui m'attira mille autres caresses pleines d'amitié. Mes souliers et mes bas leur donnaient de grandes inquiétudes; ils les flairérent et les tâtérent plusieurs fois, et firent à ce sujet plusieurs gestes semblables à ceux d'un philosophe qui veut entreprendre d'expliquer un phénomène.

Enfin, la contenance et les manières de ces deux animaux me parurent si raisonnables, si sages, si judicieuses, que je conclus en moi-même qu'il fallait que ce fussent des enchanteurs qui s'étaient ainsi transformés en chevaux avec quelque dessein, et qui, trouvant un étranger sur leur chemin, avaient voulu se divertir un peu à ses dépens, ou avaient peut-être été frappés de sa figure, de ses habits et de ses manières. C'est ce qui me fit prendre la liberté de leur parler en ces ter-

mes:

 — Messieurs les chevaux, si vous êtes des enchanteurs, comme j'ai lieu de le croire,

vous entendez toutes les langues; ainsi, j'ai l'honneur de vous dire en la mienne que je suis un pauvre Anglais, qui, par malheur, ai échoué sur ces côtes, et qui vous prie l'un ou l'autre, si pourtant vous êtes de vrais chevaux, de vouloir souffrir que je monte sur vous pour chercher quelque village ou quel-que maison où je me puisse retirer. En reconnaissance, je vous offre ce petit couteau et ce bracelet. .

Les deux animaux parurent écouter mon discours avec attention, et, quand j'eus fini, ils se mirent à hennir tour à tour, tournés l'un vers l'autre. Je compris alors clairement que leurs hennissements étaient significatifs, et renfermaient des mots dont on pourrait peut-être dresser un alphabet aussi aisé que celui des Chinois.

Je les entendis souvent répéter le mot vahou, dont je distinguai le son sans en distinguer le sens, quoique, tandis que les deux chevaux s'entretenaient, j'eusse essayé plusieurs fois d'en chercher la signification. Lorsqu'ils eurent cessé de parler, je me mis à crier de toute ma force : Yahou! yahou! tâchant de les imiter. Cela parut les surprendre extrêmement, et alors le gris-pommelé, répétant deux fois le même mot, sembla vouloir m'apprendre comment il le fallait prononcer. Je répétai après lui le mieux qu'il me fut possible, et il me parut que, quoique je fusse très éloigné de la perfection de l'accent et de la prononciation, j'avais pourtant fait quelques progrès. L'autre cheval, qui était bai, sembla vouloir m'apprendre un autre mot beaucoup plus difficile à prononcer, et qui, étant réduit à l'orthographe anglaise, peut ainsi s'écrire : houyhahnm. Je ne réussis pas si bien d'abord dans la prononciation de ce mot que dans celle du premier; mais, après quelques essais, cela alla mieux, et les deux chevaux me trouvèrent de l'intelligence.

Lorsqu'ils se furent encore un peu entretenus (sans doute à mon sujet), ils prirent congé l'un de l'autre avec la même cérémonie qu'ils s'étaient abordés. Le bai me fit signe de marcner devant lui, ce que je jugeai à propos de faire jusqu'à ce que j'eusse trouve un autre conducteur. Comme je marchais fort lentement, il se mit à hennir, hhuum, hhuum. Je compris sa pensée, et lui donnai à entendre, comme je le pus, que j'étais bien las et avais de la peine à marcher; sur quoi il s'arrêta charitablement pour me laisser reposer.

II.— L'auteur est conduit au logis d'un Houyhnhnm; comment il y est reçu. — Quelle était la nourriture des Houyhnhnms. — Embarras de l'auteur pour trouver de quoi se nourrir.

Après avoir marché environ trois milles, nous arrivames à un endroit où il y avait une grande maison de bois fort basse et couverte de paille. Je commençai aussitôt à tirer de ma poche les petits présents que je destinais aux hôtes de cette maison pour en être reçu plus honnêtement. Le cheval me fit poliment entrer le premier dans une grande salle très propre, où, pour tout meuble, il y

avait un râtelier et une auge. J'y vis trois chevaux entiers avec deux cavales, qui ne mangeaient point, et qui étaient assis sur leurs jarrets. Sur ces entrefaites, le gris-pommelé arriva, et, en entrant, se mit à hennir d'un ton de maître. Je traversai avec lui deux autres salles de plain-pied; dans la dernière, mon conducteur me fit signe d'attendre et passa dans une chambre qui était proche. Je m'imaginai alors qu'il fallait que le maître de cette maison fût une personne de qualité, puisqu'on me faisait ainsi attendre en cérémonie dans l'antichambre; mais, en même temps, je ne pouvais concevoir qu'un homme de qualité eût des chevaux pour valets de chambre. Je craignis alors d'ètre devenu fou, et que mes malheurs ne m'eussent fait entièrement perdre l'esprit. Je regardai attentivement autour de moi et me mis à considérer l'antichambre qui était à peu près meublée comme la première salle. J'ouvrais de grands yeux, je regardais fixement tout ce qui m'environnait, et je voyais toujours la même chose. Je me pincai les bras, je me mordis les lèvres, je me battis les flancs pour m'éveiller, en cas que je fusse endormi, et, comme c'étaient toujours les mêmes objets qui me frappaient les yeux, je conclus qu'il y avait là de la diablerie et de la haute magie.

Tandis que je faisais ces réflexions, le grispommelé revint à moi dans le lieu où il m'avait laissé, et me fit signe d'entrer avec lui dans la chambre, où je vis sur une natte très propre et très fine une belle cavale avec un beau poulin et une belle petite jument, tous

appuyés modestement sur leurs hanches. La cavale se leva a mon arrivée et s'approcha de moi, et, après avoir considéré attentivement mon visage et mes mains, me tourna le derrière d'un air dédaigneux et se mit à hennir en prononcant souvent le mot yahou. Je compris bientôt, malgré moi, le sens funeste de ce mot, car le cheval qui m'avait introduit, me faisant signe de la tête et me répetant souvent le mot hhuum, hhuum, me conduisit dans une espèce de basse-cour, où il y avait un autre bâtiment à quelque distance de la maison. La première chose qui me frappa les yeux ce furent trois de ces maudits animaux que i'avais vus d'abord dans un champ, et dont j'ai fait plus haut la description; ils étaient attachés par le cou et mangeaient des racines et de la chair d'âne, de chien et de vache morte (comme je l'ai appris depuis), qu'ils tenaient entre leurs griffes, et qu'ils déchiraient avec leurs dents.

Le maître cheval commanda alors à un petit bidet alezan, qui était un de ses laquais, de délier le plus grand de ces animaux et de l'amener. On nous mit tous deux côte à côte, pour mieux faire la comparaison de lui à moi, et ce fut alors que yahou fut répété plusieurs fois, ce qui me donna à entendre que ces animaux s'appelaient yahous. Je ne puis exprimer ma surprise et mon horreur, lorsque ayant considéré de près cet animal, je remarquai en lui tous les traits et toute la figure d'un homme, excepté qu'il avait le visage large et plat, le nez écrasé, les lèvres épaisses et la bouche très grande; mais etutives in.

cela est ordinaire à toutes les nations sauvages, parce que les mères couchent leurs enfants le visage tourné contre terre, les portent sur le dos, et leur battent le nez avec leurs épaules. Ce yahou avait les pattes de devant semblables à mes mains, si ce n'est qu'elles étaient armées d'ongles fort grands et que la peau en était brune, rude et couverte de poil. Ses jambes ressemblaient aussi aux miennes, avec les mêmes différences. Cependant mes bas et mes souliers avaient fait croire à messieurs les chevaux que la différence était beaucoup plus grande. A l'égard du reste du corps, c'était en vérité la même chose, excepté par rapport à la couleur et au poil.

Quoi qu'il en soit, ces messieurs n'en ju-geaient pas de même, parce que mon corps était vêtu et qu'ils croyaient que mes habits étaient ma peau même et une partie de ma substance; en sorte qu'ils trouvaient que j'étais par cet endroit fort différent de leurs yahous. Le petit laquais bidet, tenant une racine entre son sabot et son pâturon, me la présenta. Je la pris, et, en ayant goûté, je la lui rendis sur-le-champ avec le plus de politesse qu'il me fut possible. Aussitôt il alla chercher dans la loge des yahous un morceau de chair d'ane et me l'offrit. Ce mets me parut si détestable et si dégoûtant, que je n'y voulus point toucher, et temoignai même qu'il me faisait mal au cœur. Le bidet jeta le morceau au yahou, qui sur-le-champ le dévora avec un grand plaisir. Voyant que la nourrirure des vahous ne me convenait point, il s'avisa de me présenter de la sienne, c'est-à-dire du foin et de l'avoine; mais je secouai la tête, et lui fis entendre que ce n'était pas là un mets pour moi. Alors, portant un de ses pieds de devant à sa bouche d'une façon tres surprenante et pourtant tres naturelle, il me fit des signes pour me faire comprendre qu'il ne savait comment me nourrir, et pour me demander ce que je voulais donc manger; mais je ne pus lui faire entendre ma pensée par mes signes; et, quand je l'aurais pu, je ne voyais pas qu'il eût été en état de me satisfaire.

Sur ces entrelaites, une vache passa; je la montrai du doigt, et fis entendre, par un signe expressif, que j'avais envie de l'aller traire. On me comprit, et aussitôt on me fit entrer dans la maison, ou l'on ordonna à une servante, c'est-a-dire à une jument de m'ouvrir une salle, ou je trouvai une grande quantité de terrines de lait rangées très proprement. J'en bus abondamment et pris ma réfection fort a mon aise et de grand cou-

rage,

Sur l'heure de midi, je vis arriver vers la maison une espèce de chariot ou de carrosse tiré par quatre yahous. Il y avait dans ce carrosse un vieux cheval, qui paraissait un personnage de distinction; il venait rendre visite à mes hôtes et dîner avec eux. Ils le recurent fort civilement et avec de grands égards: ils dînerent ensemble dans la plus belle salle, et, outre du foin et de la paille qu'on leur servit d'abord, on leur servit encore de l'avoine bouillie dans du lait. Leur auge, placée au milieu de la salle, était dispo-

sée circulairement, à peu près comme le tour d'un pressoir de Normandie, et divisée en plusieurs compartiments, autour desquels ils étaient rangés assis sur leurs hanches, et appuyés sur des bottes de paille. Chaque compartiment avait un râtelier qui sui répondait, en sorte que chaque cheval et chaque cavale mangeait sa portion avec beaucoup de décence et de propreté. Le poulain et la petite jument, enfants du maître et de la maîtresse du logis, étaient à ce repas, et il paraissait que leur père et leur mère étaient sort attentifs à les faire manger. Le gris-pommelé m'ordonna de venir auprès de lui, et il me sembla s'entretenir longtemps à mon sujet avec son ami, qui me regardait de temps en temps, et répétait souvent le mot de yahou.

Depuis quelques moments j'avais mis mes gants; le maître gris-pommelé s'en étant aperçu et ne voyant plus mes mains telles qu'il les avait vues d'abord, fit plusieurs signes qui marquaient son étonnement et son embarras; il me les toucha deux ou trois fois avec son pied et me fit entendre qu'il souhaitait qu'elles reprissent leur première figure. Aussitôt je me dégantai, ce qui fit parler toute la compagnie et leur inspira de l'affection pour moi. J'en ressentis bientôt les effets; on s'appliqua à me faire prononcer certains mots que j'entendais, et on m'apprit les noms de l'avoine, du lait, du feu, de l'eau et de plusieurs autres choses. Je retins tous ces noms, et ce fut alors, plus que jamais, que je fis usage de cette prodigieuse facilité que la nature m'a donnée pour apprendre les langues.

Lorsque le dîner fut fini, le maître cheval me prit en particulier, et, par des signes joints à quelques mots, me fit entendre la peine qu'il ressentait de voir que je ne mangeais point, et que je ne trouvais rien qui fût de mon gout. Hlunnh, dans leur langue, signifie de l'avoine. Je prononcai ce mot deux ou trois fois; car, quoique j'eusse d'abord refusé l'avoine qui m'avait été offerte, cependant, après y avoir réfléchi, je jugeai que je pouvais m'en faire une sorte de nourriture en la mêlant avec du lait, et que cela me sustenterait jusqu'à ce que je trouvasse l'occasion de m'échapper et que je rencontrasse des créatures de mon espèce. Aussitôt le cheval donna ordre a une servante, qui était une jolie jument blanche, de m'apporter une bonne quantité d'avoine dans un plat de bois, Je fis rôtir cette avoine comme je pus, ensuite je la frottai jusqu'à ce que je lui eusse fait perdre son écorce, puis je tâchai de la vanner; je me remis après cela à l'écraser entre deux pierres; je pris de l'eau, et i'en fis une espèce de gâteau que je fis cuire et que je mangeai tout chaud en le trempant dans du lait.

Ce fut d'abord pour moi un mets très insipide (quoique ce soit une nourriture ordinaire en plusieurs endroits de l'Europe); mais je m'y accoutumai avec le temps, et, m'étant trouvé souvent dans ma vie réduit à des états fâcheux, ce n'était pas la première fois que j'avais éprouvé qu'il faut peu de chose pour contenter les besoins de la nature, et que le corps se fait à tout. J'observerai ici que, tant que ie

fus dans ce pays des chevaux, je n'eus pas la moindre indisposition. Quelquefois, il est vrai, j'allais à la chasse des lapins et des oiseaux, que je prenais avec des filets de cheveux d'yahou; quelquefois, je cueillais des herbes, que je faisais bouillir ou que je mangeais en salade, et, de temps en temps, je faisais du beurre. Ce qui me causa beaucoup de peine d'abord fut de manquer de sel; mais je m'accoutumai à m'en passer; d'où je conclus que l'usage du sel est l'effet de notre intempérance et n'a été produit que pour exciter à boire; car il est à remarquer que l'homme est le sent animal qui mêle du sel dans ce qu'il mange. Pour moi, quand j'eus quitté ce pays, j'eus beaucoup de peine à en reprendre le gout.

C'est assez parler, je crois, de ma nourriture. Si je m'étendais pourtant plus au long sur ce sujet, je ne ferais, ce me semble, que ce que font, dans leurs relations, la plupart des voyageurs, qui s'imaginent qu'il importe fort au lecteur de savoir s'ils ont fait bonne chère

ou non.

Quoi qu'il en soit, j'ai cru que ce détail succinct de ma nourriture était nécessaire pour empêcher le monde de s'imaginer qu'il m'a été impossible de subsister pendant trois ans dans

un tel pays et parmi de tels habitants.

Sur le soir, le maître cheval me fit donner une chambre a six pas de la maison et séparée du quartier des yahous. J'y étendis quelques bottes de paille et me couvris de mes habits, en sorte que j'y passai la nuit fort bien et y dormis tranquillement. Mais je fus bien mieux dans la suite, comme le lecteur yerra ci-après, lorsque je parlerai de ma manière de vivre en ce pays-là.

III. — L'auteur s'applique à apprendre bieu la langue, et le Houyhnhnm, son maître, s'applique à la lui enseigner. — Plusieurs Houynnhnms viennent voir l'auteur par curiosité,—Il fait à son maître un récit succinct de ses voyages.

Je m'appliquai extrêmement à apprendre la langue que le Houvhnhnm mon maître (c'est ainsi que je l'appellerai désormais), ses enfants et tous ses domestiques, avaient beaucoup d'envie de m'enseigner. Ils me regardaient comme un prodige, et étaient supris qu'un animal brute eut toutes les manières et donnât tous les signes naturels d'un animal raisonnable. Je montrais du doigt chaque chose et en demandais le nom, que je retenais dans ma mémoire et que je ne manquais pas d'écrire sur mon petit registre de voyage lorsque j'étais seul. À l'égard de l'accent, je tâchais de le prendre en écoutant attentivement. Mais le bidet alezan m'aida beaucoup.

Il faut avouer que la prononciation de cette langue me parut très difficile. Les Houyhnhams parient en même temps du nez et de la gorge; et leur langue, également nasale et gutturale, approche beaucoup de celle des Allemands, mais est beaucoup plus gracieux et bien plus expressive. L'empereur Charles-Quint avait fait cette curieuse observation; aussi disait-il que s'il avait à parler à son cheval, il lui parlerait allemand.

Mon maître avait tant d'impatience de me voir parler sa langue pour pouvoir s'entrete hir avec moi et satisfaire sa curiosité, qu'il employait toutes ses heures de loisir à me donner des leçons et à m'apprendre tous les termes, tous les tours et toutes les finesses de cette langue. Il était convaincu, comme il me l'a avoué depuis, que j'étais un yahou; mais ma propreté, ma politesse, ma docilité, ma disposition à apprendre l'étonnaient : il ne pouvait allier ces qualités avec celles d'un yahou, qui est un animal grossier, malpropre et indocile. Mes habits lui causaient aussi beaucoup d'embarras, s'imaginant qu'ils étaient une partie de mon corps: car je ne me déshabillais, le soir, pour me coucher, que lorsque toute la maison était endormie, et je me levais le matin et m'habillais avant qu'aucun ne fût éveillé. Mon maître avait envie de connaître de quel pays je venais, où et comment j'avais acquis cette espèce de raison qui paraissait dans toutes mes manières, et de savoir entin mon histoire. Il se flattait d'apprendre bientôt tout cela, vu le progrès que je faisais de jour en jour dans l'intelligence et dans la prononciation de la langue. Pour aider un peu ma mémoire, je formai un alphabet de tous les mots que j'avais appris, et j'écrivis tous ces termes avec l'anglais audessous. Dans la suite, je ne fis point difficulté d'écrire en présence de mon maître les mots et les phrases qu'il m'apprenait; mais il ne pouvait comprendre ce que je faisais, parce que les Houvhnhnms n'ont aucune idée de l'é criture.

Enfin, au bout de dix semaines, je me vis en état d'entendre plusieurs de ses questions. et, trois mois après, je fus assez habile pour lui répondre passablement. Une des premières questions qu'il me fit, lorsqu'il me crut en état de lui répondre, fut de me demander de quel pays je venais, et comment j'avais appris à contrefaire l'animal raisonnable, n'étant qu'un vahou, car ces vahous, auxquels il trouvait que je ressemblais par le visage et par les pattes de devant, avaient bien, disait-il, une espèce de connaissance, avec des ruses et de la malice, mais ils n'avaient point cette conception et cette docilité qu'il remarquait en moi. Je lui répondis que je venais de fort loin, et que j'avais traversé les mers avec plusieurs autres de mon espèce, porté dans un grand bâtiment de bois; que mes compagnons m'avaient mis à terre sur cette côte et qu'ils m'avaient abandonné. Il me fallut alors joindre au langage plusieurs signes pour me faire entendre. Mon maître me répliqua qu'il fallait que je me trompasse, et que j'avais dit la chose qui n'était pas, c'est-a-dire que je mentais. (Les Houyhnhnms, dans leur langue, n'ont point de mot pour exprimer le mensonge ou la fausseté.) Il ne pouvait comprendre qu'il y eut des terres au delà des eaux de la mer, et qu'un vil troupeau d'animaux pût faire flotter sur cet élément un grand bâtiment de bois et le conduire à leur gré. « A peine, disait-il, un Houynhnm en pourrait-il faire autant, et sûrement il n'en confierait pas la conduite à des vahous. »

Ce mot houghnham, dans leur langue, signi-

fie cheval, et veut dire, selon son étymologie, la perfection de la nature. Je répondis à mon maître que les expressions me manquaient, mais que, dans quelque temps, je serais en état de lui dire des choses qui le surprendraient beaucoup. Il exhorta madame la cavale son épouse, messieurs ses enfants le poulain et la jument, et tous ses domestiques à concourir tous avec zèle à me perfectionner dans la langue, et tous les jours il y consacrait lui-même deux ou trois heures.

Plusieurs chevaux et cavales de distinction vinrent alors rendre visite à mon maître, excités par la curiosté de voir un yahou surprenant, qui, à ce qu'on leur avait dit, parlait comme un Houyhnhnm, et faisait reluire dans ses manières des étincelles de raison. Ils prenaient plaisir à me faire des questions à ma portée, auxquelles je répondais comme je pouvais. Tout cela contribuait à me fortifier dans l'usage de la langue, en sorte qu'au bout de cinq mois j'entendais tout ce qu'on me disait et m'exprimais assez bien sur la plupart des choses.

Quelques Houyhnhnms, qui venaient à la maison pour me voir et me parler, avaient de la peine à croire que je fusse un vrai yahou, parce que, disaient-ils, j'avais une peau fort différente de ces animaux; ils ne me voyaient, ajoutaient-ils, une peau à peu près semblable à celle des yahous, que sur le visage et sur les pattes de devant, mais sans poil. Mon maître savait bien ce qui en était, car une chose qui etait arrivée environ quinze jours auparavant m'avait obilgé de lui découvrir

ce mystère, que je lui avais toujours caché jusqu'alors, de peur qu'il ne me prît pour un vrai yahou et qu'il ne me mît dans leur com-

pagnie.

J'ai dejà dit au lecteur que tous les soirs. quand toute la maison était couchée, ma coutume était de me déshabiller et de me couvrir de mes habits. Un jour, mon maître m'envoya de grand matin son laquais le bidet alezan. Lorsqu'il entra dans ma chambre, je dormais profondément; mes habits étaient tombés, et ma chemise était retroussée. Je me réveillai au bruit qu'il fit, et je remarquai qu'il s'acquittait de sa commmission d'un air inquiet et embarrassé. Il s'en retourna aussitôt vers son maître et lui raconta confusément ce qu'il avait vu. Lorsque je fus levé, j'allai souhaiter le bonjour à son honneur (c'est le terme dont on se sert parmi les Houyhnhnms. comme nous nous servons de ceux d'altesse. de grandeur et de révérence). Il me demanda d'abord ce que c'était, ce que son laquais lui avait raconté ce matin; qu'il lui avait dit que je n'étais pas le même endormi qu'éveillé, et que, lorsque j'étais couché, j'avais une autre peau que debout. J'avais jusque-là caché ce secret, comme

J'avais jusque-là caché ce secret, comme l'ai dit, pour n'être point confondu avec la maudite et infâme race des yahous; mais, hélas! il fallut alors me découvrir malgré moi. D'ailleurs, mes habits et mes souliers commençaient à s'user; et, comme il m'aurait fallu bientôt les remplacer par la peau i'un yahou ou de quelque autre animal, je prévoyais que mon secret ne serait pas encore

longtemps caché. Je dis à mon maître que, dans le pays d'où je venais, ceux de mon es-pèce avaient coutume de se couvrir le corps du poil de certains animaux, préparé avec art, soit pour l'honnêteté et la bienséance soit pour se défendre contre la rigueur des saisons; que, pour ce qui me regardait, j'é-tais prêt à lui faire voir clairement ce que je venais de lui dire; que je m'allais dépouiller. et ne lui cacherais seulement que ce que la nature nous défend de faire voir. Mon discours parut l'étonner; il ne pouvait surtout concevoir que la nature nous obligeat à cacher ce qu'elle nous avait donné. « La nature, disait-il, nous a-t-elle fait des présents honteux, furtifs et criminels? Pour nous, ajoutat-il. nous ne rougissons point de ses dons, et ne sommes point honteux de les exposer à la lumière. Cependant, reprit-il, je ne veux point vous contraindre. »

Je me déshabillai donc honnêtement, pour satisfaire la curiosité de son honneur, qui donna de grands signes d'admiration en voyant la configuration de toutes les parties honnêtes de mon corps. Il leva tous mes vêtements les uns après les autres, les prenant entre son sabot et son pâturon, et les examina attentivement; il me flatta, me caressa, et tourna plusieurs fois autour de moi; après quoi, il me dit gravement qu'il était clair que j'étais un vrai yahou, et que je ne différais de tous ceux de mon espèce qu'en ce que j'avais la chair moins dure et plus blanche, avec une peau plus douce; qu'en ce que je n'avais point de poil sur la plus grande partie de mon

corps; que j'avais les griffes plus courtes et em peu autrement configurées, et que j'affectais de ne marcher que sur mes pieds de derrière. Il n'en voulut pas voir davantage, et me laissa m'habiller, ce qui me fit plaisir, car je commençais à avoir froid.

Je témoignai à son honneur combien il me mortifiait de me donner sérieusement le nom d'un animal infâme et odieux. Je le conjurai de vouloir bien m'épargner une dénomination si ignominieuse et de recommander la même chose à sa famille, à ses domestiques et à tous ses amis: mais ce fut en vain. Je le priai en même temps de vouloir bien ne faire part à personne du secret que je lui avais découvert touchant mon vêtement, au moins tant que je n'aurais pas besoin d'en changer, et que pour ce qui regardait le laquais alezan, son honneur pouvait lui ordonner de ne point parler

de ce qu'il avait vu.

Il me promit le secret, et la chose fut toujours tenue cachée, jusqu'à ce que mes habits fussent usés, et qu'il me fallût chercher de quoi me vêtir, comme je le dirai dans la suite. Il m'exhorta en même temps à me perfectionner encore dans la langue, parce qu'il était beaucoup plus frappé de me voir parler et raisonner que de me voir blanc et sans poil. et qu'il avait une envie extrême d'apprendré de moi ces choses admirables que je lui avais promis de lui expliquer. Depuis ce temps-là, il prit encore plus de soin de m'instruire. U me menait avec lui dans toutes les compagnies. et me faisait partout traiter honnêtement et avec beaucoup d'égards, afin de me mettre de bonne humeur (comme il me le dit en particulier), et de me rendre plus agréable et plus divertissant.

Tous les jours, lorsque j'étais avec lui, outre la peine qu'il prenait de m'enseigner la langue, il me faisait mille questions à mon sujet, auxquelles je répondais de mon mieux, ce qui lui avait donné déjà quelques idées générales et imparfaites de ce que je lui devais dire en détail dans la suite. Il serait inutile d'expliquer ici comment je parvins enfin à pouvoir her avec lui une conversation longue et sérieuse; je dirai seulement que le premier entretien suivi que j'eus fut tel qu'on va voir.

Je dis à son honneur que je venais d'un pays très éloigné, comme j'avais déjà essayé de lui faire entendre, accompagné d'environ cinquante de mes semblables; que, dans un vaisseau, c'est-à-dire dans un batiment formé avec des planches, nous avions traversé les mers. Je lui décrivis la forme de ce vaisseau le mieux qu'il me fût possible, et, ayant dé-ployé mon mouchoir, je lui fis comprendre comment le vent qui enflait les voiles nous faisait avancer. Je lui dis qu'à l'occasion d'une querelle qui s'était élevée parmi nous. j'avais été exposé sur le rivage de l'île ou j'é-tais actuellement; que j'avais été d'abord fort embarrassé, ne sachant où j'étais, jusqu'à ce que son honneur eût eu la bonté de me délivrer de la persécution des vilains yahous. Il me demanda alors qui avait formé ce vaisseau, et comment il se pouvait que les Houyhnhnms de mon pays en eussent donné la

conduite à des animaux brutes? Je répondis qu'il m'était impossible de répondre à sa question et de continuer mon discours, s'il ne me donnait sa parole et s'il ne me promettait sur son honneur et sur sa couscience de ne point s'offenser de tout ce que je lui dirais; qu'à cette condition seule, je poursuivrais mon discours et lui exposerais avec sincérité les choses merveilleuses que je lui avais promis de lui raconter.

Il m'assura positivement qu'il ne s'offenserait de rien. Alors, je lui dis que le vaisseau avait été construit par des créatures qui étaient semblables à moi, et qui, dans mon pays et dans toutes les parties du monde où j'avais voyagé, étaient les seuls animaux maîtres, dominants et raisonnables; qu'à mon arrivée en ce pays, j'avais été extrêmement surpris de voir les Houyhnhams agir comme des créatures douées de raison, de même que lui et tous ses amis étaient fort étonnés de trouver des signes de cette raison dans une créature qu'il leur avait plu d'appeler un yahou, et qui ressemblait, à la vérité, à ces vils animaux par sa figure extérieure, mais non par les qualités de son âme. J'ajoutai que, si jamais le ciel permettait que je retournasse dans mon pays, et que j'y publiasse la relation de mes voyages, et particulièrement celle de mon séjour chez les Houvhnhnms, tout le monde croirait que je dirais la chose qui n'est point, et que ce serait une histoire fabuleuse et impertinente que j'aurais inventée; enfin que, malgré tout le respect que j'avais pour lui, pour

toute son honorable famille, et pour tous ses amis, j'osais assurer qu'on ne croirait jamais dans mon pays qu'un Houyhnhnm fût un animal raisonnable, et qu'un yahou ne fût qu'une bête.

iV, — Idées des Houyhnhnms sur la vérité et sur la mensonge. — Les discours de l'auteur sont censurés par son maître.

Pendant que je prononçais ces dernières paroles, mon maître paraissait inquiet, embarrassé et comme hors de lui-même. Douter et ne point croire ce qu'on entend dire est, parmi les Houyhnhnms, une opération d'esprit à laquelle ils ne sont point accoutumés; et, lorsqu'on les y force, leur esprit sort pour ainsi dire hors de son assiette naturelle. Je me souviens même que, m'entretenant quelquesois avec mon maître au sujet des propriétés de la nature humaine, telle qu'elle est dans les autres parties du monde, et ayant occasion de lui parler du mensonge et de la tromperie, il avait beaucoup de peine à concevoir ce que je lui voulais dire, car il raisonnait ainsi : l'usage de la parole nous a été donné pour nous communiquer les uns aux autres ce que nous pensons, et pour être instruits de ce que nous ignorons. Or, si on dit la chose qui n'est pas, on n'agit point selon l'intention de la nature; on fait un usage abusif de la parole; on parle et on ne parie point. Parler, n'est-ce pas faire entendre ce que l'on pense ? Or, quand vous faites ce que

vous appelez mentir, vous me faites entendre ce que vous ne pensez point: au lieu de me dire ce qui est, vous me dites ce qui n'est point; vous ne parlez donc pas, vous ne faites qu'ouvrir la bouche pour rendre de vains sons; vous ne me tirez point de mon ignorance, vous l'augmentez. Telle est l'idée que les Houyhnhms ont de la faculté de mentir, que nous autres humains possédons dans un

degré si parfait et si éminent.

Pour revenir à l'entretien particulier dont il s'agit, lorsque j'eus assuré son honneur que les yahous étaient, dans mon pays, les animaux maîtres et dominants (ce qui l'étonna beaucoup), il me demanda si nous avions des Houvhnhnms, et quel était parmi nous leur état et leur emploi. Je lui répondis que nous en avions un très grand nombre; que, pendant l'été, ils paissaient dans les prairies, et que, pendant l'hiver, ils restaient dans leurs maisons, où ils avaient des yahous pour les servir, pour peigner leurs crins, pour nettover et frotter leur peau, pour laver leurs pieds, pour leur donner à manger. Je vous entends, reprit-il, c'est-à-dire que, quoique vos vahous se flattent d'avoir un peu de raison, les Houyhnhnms sont toujours les maitres, comme ici. Plùt au ciel seulement que nos vahous fussent aussi dociles et aussi bons domestiques que ceux de votre pays! Mais poursuivez, je vous prie.

Je conjurai son honneur de vouloir me dispenser d'en dire davantage sur ce sujet, parce que je ne pouvais, selon les régles de la prudence, de la bienséance et de la politesse, lui expliquer le reste. Je veux savoir tout, me répliqua-t-il ; continuez, et ne craignez point de me faire de la peine. Eh bien! lui dis-je, puisque vous le voulez absolument, ie vais vous obéir. Les Houyhnhnms, que nous appelons chevaux, sont parmi nous des animaux très beaux et très nobles, également vigoureux et légers à la course. Lorsou'ils demeurent chez les personnes de qualité, on leur fait passer le temps à voyager, à courir, à tirer des chars, et on a pour eux toutes sortes d'attention et d'amitié, tant qu'ils sont jeunes et qu'ils se portent bien; mais, des qu'ils commencent à vieillir ou à avoir quelques maux de jambes, on s'en défait aussitôt. et on les vend à des yahous qui les occupent à des travaux durs, pénibles, bas et honteux. jusqu'à ce qu'ils meurent. Alors, on les écorche, on vend leur peau, et on abandonne leurs cadavres aux oiseaux de proie, aux chiens et aux loups qui les dévorent. Telle est, dans mon pays, la fin des plus beaux et des plus nobles Houyhnhnms. Mais ils ne sont pas tous aussi bien traités et aussi heureux dans leur jeunesse que ceux dont je viens de parler: il v en a qui logent, des leurs premières années, chez des laboureurs, chez des charretiers, chez des voituriers et autres gens semblables, chez qui ils sont obligés de travailler beaucoup, quoique fort mal nourris. Je décrivis alors notre façon de voyager à cheval, et l'équipage d'un cavalier. Je peignis, le mieux qu'il me fut possible, la bride, la selle, les éperons, le fouet, sans oublier ensuite tous les harnais des chevaux, qui

traînent un carrosse, une charrette ou une charrue. J'ajoutai que l'on attachait au bout des pieds de tous nos Houyhnhms une plaque d'une certaine substance très dure, appelée fer, pour conserver leur sabot et l'empêcher de se briser dans les chemins pierreux.

Mon maître parut indigné de cette manière brutale dont nous traitons les Houvhnhnms dans notre pays. Il me dit qu'il était très étonné que nous eussions la hardiesse et l'insolence de monter sur leur dos; que si le plus vigoureux de ses vahous osait jamais prendre cette liberté à l'égard du plus petit Houvhnhnm de ses domestiques, il serait sur-le-champ renversé, foulé, écrasé, brisé. Je lui répondis que nos Houvhnhnms étaient ordinairement domptés et dressés à l'âge de trois ou quatre ans, et que, si quelqu'un d'eux était indocile, rebelle et rétif, on l'occupait à tirer des charrettes, à labourer la terre, et qu'on l'accablait de coups; que les mâles, destinés à porter la selle ou à tirer des carrosses, étaient ordinairement coupés deux ans après leur naissance, pour les rendre plus doux et plus dociles: qu'ils étaient sensibles aux récompenses et aux châtiments, et que pourtant ils étaient dépourvus de raison, ainsi que les yahous de son pays.

J'eus beaucoup de peine à faire entendre tout cela à mon maître, et il me fallut user de beaucoup de circonlocutions pour exprimer mes idées, parce que la langue des Houyhnhnms n'est pas riche, et que, comme ils ont peu de passions, ils ont aussi peu de termes, car ce sont les passions multipliées et subtilisées qui forment la richesse, la variété

et la délicatesse d'une langue.

Il est impossible de représenter l'impression que mon discours fit sur l'esprit de mon maitre, et le noble courroux dont il fut saisi lors que je lui eus exposé la manière dont nous traitons les Houyhnhnms, et particulièrement notre usage de les couper pour les rendre plus dociles et pour les empêcher d'engendrer. Il convint que, s'il y avait un pays où les vahous fussent les seuls animaux raisonnables, il était juste qu'ils y fussent les maîtres, et que tous les autres animaux se soumissent à leurs lois, vu que la raison doit l'emporter sur la force. Mais, considérant la figure de mon corps, il ajouta qu'une créature telle que moi était trop mal faite pour pouvoir être raisonnable, ou au moins pour se servir de sa raison dans la plupart des choses de la vie. Il me demanda en même temps si tous les yahous de mon pays me ressemblaient. Je lui dis que nous avions à peu près tous la même figure, et que je passais pour assez bien fait; que les jeunes mâles et les femelles avaient la peau plus fine et plus délicate, et que celle des femelles était ordinairement, dans mon pays, blanche comme du lait. Il me répliqua qu'il y avait, à la vérité, quelque différence entre les yahous de sa basse-cour et moi; que j'étais plus propre qu'eux et n'étais pas tout à fait si laid; mais que, par rapport aux avantages solides, il croyait qu'ils l'emportaient sur moi; que mes pieds de devant et de derrière étaient nus, et que le peu dé poil que

j'y avais était inutile, puisqu'il ne suffisait pas pour me préserver du froid; qu'à l'égard de mes pieds de devant, ce n'était pas proprement des pieds, puisque je ne m'en servais point pour marcher; qu'ils étaient faibles et délicats, que je les tenais ordinairement nus, et que la chose dont je les couvrais de temps en temps n'était ni si forte ni si dure que la chose dont je couvrais mes pieds de derrière; que je ne marchais point sûrement, vu que. si un de mes pieds de derrière venait à chopper ou à glisser, il fallait nécessairement que je tombasse. Il se mit alors à critiquer toute la configuration de mon corps, la platitude de mon visage, la proéminence de mon nez, la situation de mes yeux, attachés immédiatement au front, en sorte que je ne pouvais regarder ni a ma droite ni a ma gauche sans tourner ma tête. Il dit que je ne pouvais manger sans le secours de mes pieds de devant, que je portais à ma bouche, et que c'était apparemment pour cela que la nature y avait mis tant de jointures, afin de suppléer à ce défaut ; qu'il ne voyait pas de quel usage me pouvaient être tous ces petits membres séparés qui étaient au bout de mes pieds de derrière; qu'ils étaient assurément trop faibles et trop tendres pour n'être pas coupés et brises par les pierres et par les broussailles, et que j'avais besoin, pour y remédier, de les couvrir de la peau de quelque autre bête: que mon corps nu et sans poil était exposé au froid, et que, pour l'en garantir j'étais contraint de le couvrir de poils étrangers. c'est-à-dire de m'habiller et de me déshabiller

chaque jour, ce qui, était, selon lui, la chose au monde la plus ennuyeuse et la plus fatigante; qu'enfin il avait remarqué que tous les animaux de son pays avait une horreur naturelle des yahous, et les fuyaient, en sorte que, supposant que nous avions, dans mon pays, reçu de la nature le présent de la raison, il ne voyait pas comment, même avec elle, nous pouvions guérir cette antipathie naturelle que tous les animaux ont pour ceux de notre espèce, et, par conséquent, comment nous pouvions en tirer aucun service. Enfin, ajouta-t-il, je ne veux pas aller plus loin sur cette matière; je vous tiens quitte de toutes les réponses que vous pourriez me faire, et vous prie seulement de vouloir bien me raconter l'histoire de votre vie, et de me décrire le pays où vous êtes né.

Je répondis que j'étais disposé à lui donner satisfaction sur tous les points qui intéressaient sa curiosité; mais que je doutais fort qu'il me fût possible de m'expliquer assez clairement sur des matières dont son honneur ne pouvait avoir aucune idée, vu que je n'avais rien remarqué de semblable dans son pays; que néanmoins je ferais mon possible, et que je tâcherais de m'exprimer par des similitudes et des métaphores, le priant de m'excuser si je ne me servais pas des termes

propres.

Je lui dis donc que j'étais né d'honnêtes parents, dans une île qu'on appelait l'Angleterre, qui était si éloignée, que le plus vigoureux des Houyhnhnms pourrait à peine faire ce voyage pendant la course annuelle du soleil:

que j'avais d'abord exercé la chirurgie, qui est l'art de guérir les blessures; que mon pays était gouverné par une femelle que nous appelions la reine; que je l'avais quitté pour tâcher de m'enrichir et de mettre à mon retour ma famille un peu a son aise, que, dans le dernier de mes voyages, j'avais été capitaine de vaisseau, avant environ cinquante yahous sous moi, dont la plupart étaient morts en chemin, en sorte que j'avais été obligé de les remplacer par d'autres tirés de diverses nations; que notre vaisseau avait été deux fois en danger de faire naufrage, la première fois par une violente tempête, et la seconde pour avoir heurté contre un rocher.

Ici mon maître m'interrompit pour me demander comment j'avais pu engager des étrangers de différentes contrées à se hasarder de venir avec moi après les périls que j'avais courus et les pertes que j'avais faites. Je lui répondis que c'étaient tous des malheureux qui n'avaient ni feu ni lieu, et qui avaient été obligés de quitter leur pays, soit à cause du mauvais état de leurs affaires, soit pour les crimes qu'ils avaient commis; que quelques-uns avaient été ruinés par les procès, d'autres par la débauche, d'autres par le ieu; que la plupart étaient des traîtres, des assassins, des voleurs, des empoisonneurs, des brigands, des parjures, des faussaires, des faux-monnayeurs, des ravisseurs, des suborneurs, des soldats déserteurs, et presque tous, des échappés de prison; qu'enfin nul d'eux n'osait retourner dans son pays

de peur d'y être pendu, ou d'y pourrir dans un cachot.

Pendant ce discours, mon maître fut obligé de m'interrompre plusieurs fois. J'usai de beaucoup de circonlocutions pour lui donner l'idée de tous ces crimes qui avaient obligé la plupart de ceux de ma suite à quitter leur pays. Il ne pouvait concevoir à quelle intention ces gens-là avaient commis ces forfaits, et ce qui les y avait pu porter. Pour lui éclaircir un peu cet article, je tâchai de lui donner une idée du désir insatiable que nous avions tous de nous agrandir et de nous enrichir, et des funestes effets du luxe, de l'intempérance, de la malice et de l'envie; mais je ne pus lui faire entendre tout cela que par des exemples et des hypothèses, car il ne pouvait comprendre que tous ces vices existassent réellement; aussi me parut-il comme une personne dont l'imagination est frappée du récit d'une chose qu'elle n'a jamais vue, et dont elle n'a jamais oul parler, qui baisse les yeux, et ne peut exprimer par ses paroles sa surprise et son indignation.

Ces idées, pouvoir, gouvernement, guerre, loi, punition, et plusieurs autres idées pareilles, ne peuvent se représenter dans la langue des Houyhnhnms que par de longues périphrases. J'eus donc beaucoup de peine lorsqu'il me fallut faire à mon maître une relation de l'Europe, et particulièrement de

l'Angleterre, ma patrie.

V. — L'auteur expose à son maître ce qui ordinairement allume la guerre entre les princes de l'Europe : il lui explique ensuite comment les particuliers se font la guerre les uns aux autres. — Portraits des procureurs et des juges d'Angleterre.

Le lecteur observera, s'il lui plaît, que ce qu'il va lire est l'extrait de plusieurs conversations que j'ai eues en différentes fois, pendant deux années, avec le Houyhnhum mon maître. Son honneur me faisait des questions et exigeait de moi des récits détaillés à mesure que j'avançais dans la connaissance et dans l'usage de la langue. Je lui exposai le mieux qu'il me fut possible l'état de toute l'Europe; je discourus sur les arts, sur les manufactures, sur le commerce, sur les sciences, et les réponses que je fis à toutes ses demandes furent le sujet d'une conversation inépuisable; mais je ne rapporterai ici que la substance des entretiens que nous eûmes au sujet de ma patrie; et, y donnant le plus d'ordre qu'il me sera possible, je m'attacherai moins aux temps et aux circonstances qu'à l'exacte vérité. Tout ce qui m'in-quiète est la peine que j'aurai à rendre avec grâce et avec énergie les beaux discours de mon maître et ses raisonnements solides: mais je prie le lecteur d'excuser ma faiblesse et mon incapacité, et de s'en prendre aussi un peu à la langue défectueuse dans laquelle ie suis à présent obligé de m'exprimer.

Pour obéir donc aux ordres de mon maître, un jour je lui racontai la dernière révolution arrivée en Angleterre par l'invasion du prince d'Orange, et la guerre que ce prince ambitieux fit ensuite au roi de France, le monarque le plus puissant de l'Europe, dont la gloire était répandue dans tout l'univers et qui possédait toutes les vertus royales. J'ajoutai que la reine Anne, qui avait succédé au prince d'Orange avait continué cette guerre, où toutes les puissances de la chrétienté étaient engagées. Je lui dis que cette guerre funeste avait pu faire périr jusqu'ici environ un million de yahous; qu'il y avait eu plus de cent villes assiégés et prises, et plus de trois cents vaisseaux brûlés ou coulés à fond.

Il me demanda alors quels étaient les causes et les motifs les plus ordinaires de nos querelles et de ce que j'appelais la guerre. Je répondis que ces causes étaient innombrables et que je lui en dirais seulement les principales. Souvent, lui dis-je, c'est l'ambition de certains princes qui ne croient jamais posséder assez de terre ni gouverner assez de peuples. Quelquefois, c'est la politique des ministres, qui veulent donner de l'occupation aux sujets mécontents. C'a été quelquefois le partage des esprits dans le choix des opinions. L'un croit que siffler est une bonne action, l'autre que c'est un crime; l'un dit qu'il faut porter des habits blancs, l'autre qu'il faut s'habiller de noir, de rouge, de gris; l'un dit qu'il faut porter un petit chapeau retroussé, l'autre dit qu'il en faut porter un grand dont les bords tombent sur les oreilles, etc. (J'imaginai expres ces exemples chimériques, pa

voulant pas lui expliquer les causes véritables de nos dissensions par rapport à l'opinion, vu que j'aurais eu trop de peine et de honte à les lui faire entendre.) J'ajoutai que nos guerres n'étaient jamais plus longues et plus sanglantes que lorsqu'elles étaient causées par ces opinions diverses, que des cerveaux échauffés savaient faire valoir de part et d'autre, et pour lesquelles ils excitaient à

prendre les armes. »

Je continuai ainsi : « Deux princes ont été en guerre parce que tous deux voulaient dépouiller un troisième de ses Etats, sans y avoir aucun droit ni l'un ni l'autre. Quelquefois un souverain en a attaqué un autre de peur d'en être attaqué. On déclare la guerre a son voisin, tantôt parce qu'il est trop fort, tantôt parce qu'il est trop faible. Souvent ce voisin à des choses qui nous manquent, et nous avons des choses aussi qu'il n'a pas; alors on se bat pour avoir tout ou rien. Un autre motif de porter la guerre dans un pays, est lorsqu'on le voit désolé par la famine, ravagé par la peste, déchiré par les factions. Une ville est à la bienséance d'un prince, et la possession d'une petite province arrondit son Etat: sujet de guerre. Un peuple est ignorant, simple, grossier et faible; on l'attaque, on en massacre la moitié, on réduit l'autre à l'esclavage et cela pour le civiliser. Une guerre fort glorieuse est, lorsqu'un souverain généreux vien au secours d'un autre qui l'a appelé, et qu'après avoir chassé l'usurpateur, il s'empare lui-même des Etats qu'il a secourus, tue, met dans les fers ou bannit le prince qui avait imploré son assistance. La proximité du sang, les alliances, les mariages, autres sujets de guerre parmi les princes; plus ils sont proches parents, plus ils sont près d'être ennemis. Les nations pauvres sont affamées, les nations riches sont ambitieuses; or, l'indigence et l'ambition aiment également les changements et les révolutions. Pour toutes ces raisons, vous voyez bien que, parmi nous, le métier d'un homme de guerre est le plus beau de tous les métiers; car, qu'est-ce qu'un homme de guerre? c'est un yanou payé pour tuer de sang-froid ses semblables qui ne lui ont fait aucun mal.

- Vraiment, ce que vous venez de me dire des causes ordinaires de vos guerres, me répliqua son honneur, me donne une haute idée de votre raison! Quoi qu'il en soit, il est heureux pour vous qu'étant si méchants, vous soyez hors d'état de vous faire beaucoup de mal; car, quelque chose que vous m'ayez dite des effets terribles de vos guerres cruelles où il périt tant de monde, je crois, en vérité, que vous m'avez dit la chose qui n'est point. La nature vous a donné une bouche plate sur un visage plat : ainsi, je ne vois pas comment vous pouvez vous mordre, que de gré à gré. A l'égard des griffes que vous avez aux pieds de devant et de derrière, elles sont si faibles et si courtes, qu'en vérité un seul de nos vahous en déchirerait une douzaine comme V0118. *

Je ne pus m'empêcher de secouer la tête et de sourire de l'ignorance de mon maître. Comme je savais un peu l'art de la guerre, je

lui fis une ample description de nos canons. de nos couleuvrines, de nos mousquets, de nos carabines, de nos pistolets, de nos boulets, de notre poudre, de nos sabres, de nos baïonnettes; je lui peignis les siéges de places, les tranchées, les attaques, les sorties, les mines et les contre-mines, les assauts, les garnisons passées au fil de l'épée; je lui expliquai nos batailles navales; je lui représentai de nos gros vaisseaux coulant à fond avec tout leur équipage, d'autres criblés de coups de canons, fracassés et brûlés au milieu des eaux; la fumée, le feu, les ténèbres, les éclairs. le bruit, les gémissements des blessés, les cris des combattants, les membres sautant en l'air, la mer ensanglantée et couverte de cadavres; je lui peignis ensuite nos combats sur terre, où il y avait encore beaucoup plus de sang versé, et où quarante mille combattants périssaient en un jour, de part et d'autre : et. pour faire valoir un peu le courage et la bravoure de mes chers compatriotes, je dis que je les avais une fois vus dans un siége faire heureusement sauter en l'air une centaine d'ennemis, et que j'en avais vu sauter encore davantage dans un combat sur mer. en sorte que les membres épars de tous ces yahous semblaient tomber des nues, ce qui avait formé un spectacle fort agréable à nos yeux.

J'allais continuer et faire encore quelque belle description, lorsque son honneur m'ordonna de me taire. Le naturel de l'yahou, me dit-il, est si mauvais, que je n'ai point de peine à croire que tout ce que vous venez

de raconter ne soit possible, dès que vous lui supposez une force et une adresse égales à sa méchanceté et à sa malice. Cependant, quelque mauvaise idée que j'eusse de cet animal, elle n'approchait point de celle que vous venez de m'en donner. Votre discours me trouble l'esprit, et me met dans une situation où ple l'espirit, et me met dans due situation ou je n'ai jamais été; je crains que mes sens, ef-frayés des horribles images que vous leur avez tracées, ne viennent peu à peu à s'y ac-coutumer. Je hais les yahous de ce pays; mais, après tout, je leur pardonne toutes leurs qualités odieuses, puisque la nature les a faits tels, et qu'ils n'ont point la raison pour se gouverner et se corriger; mais qu'une créature qui se flatte d'avoir cette raison en partage soit capable de commettre des actions si détestables et de se livrer à des excès si horribles, c'est ce que je ne puis comprendre, et ce qui me fait conclure en même temps que l'état des brutes est encore préférable à une raison corrompue et dépravée; mais de bonne foi, votre raison est-elle une vraie raison? N'est-ce point plutôt un talent que la nature vous a donne pour perfectionner tous vos vices? Mais, ajouta-t-il, vous ne m'en avez que trop dit au sujet de ce que vous appelez a guerre. Il y a un autre article qui intéresse ma curiosité. Vous m'avez lit, ce me semble, qu'il y avait dans cette troupe d'yahous qui vous accompagnait sur votre vaisseau des misérables que les procès avaient ruinés et dépouillés de tout; et que c'était la loi qui les avait mis en ce triste état. Comment se peut-il que la loi produise de pareils effets? D'ailleurs, qu'est-ce que cette loi? Votre nature et votre raison ne vous suffisent-elles pas, et ne vous prescrivent elles pas assez clairement ce que vous devez faire et ce que vous ne de-

vez point faire? .

Je répondis à son honneur que je n'étais pas absolument versé dans la science de la loi; que le peu de connaissance que l'avais de la jurisprudence, je l'avais puisé dans le commerce de quelques avocats que j'avais autrefois consultés sur mes affaires que cependant j'allais lui débiter sur cet article ce que

je savais. Je lui parlai donc ainsi .

· Le nombre de ceux qui s'adonnent à la iurisprudence parmi nous, et qui font profession d'interpréter la loi, est infini et surpasse celui des chenilles. Ils ont entre eux toutes sortes d'étages, de distinctions et de noms. Comme leur multitude énorme rend leur métier peu lucratif, pour faire en sorte qu'il donne au moins de quoi vivre, ils ont recours à l'industrie et au manége. Ils ont appris, des leurs premières années, l'art merveilleux de prouver, par un discours entortille, que le noir est blanc, et que le blanc est noir. - Ce sont donc eux qui ruinent et dépouillent les autres par leur habileté? reprit son honneur. - Oui, sans doute, lui répliquai-je, et je vais vous en donner un exemple, afin que vous puissiez mieux concevoir ce que je vous ai dit.

Je suppose que mon voisin a envie d'avoir ma vache; aussitôt il va trouver un procureur, c'est-à-dire un docte interpréte de la pratique de la loi, et lui promet une récompense s'il peut faire voir que ma vache n'est point à moi. Je suis obligé de m'adresser aussi à un yahou de la même professipn pour défendre mon droit, car il n'est pas permis par la loi de me défendre moi-même. Or, moi, qui assurément ai de mon côte la justice et le bon droit, je ne laisse pas de me trouver alors dans deux embarras considérables : le premier est que l'yahou auquel j'ai eu recours pour plaider ma cause est, par état et selon l'esprit de sa profession, accoutumé des sa jeunesse à soutenir le faux, en sorte qu'il se trouve comme hors de son élément lorsque je lui donne la vérité pure et nue à désendre; il ne sait alors comment s'y prendre; le second embarras est que ce même procureur, malgré la simplicité de l'affaire dont je l'ai chargé, est pourtant obligé de l'embrouiller, pour se conformer à l'usage de ses confrères, et pour la trainer en longueur autant qu'il est possible, sans quoi ils l'accuseraient de gâter le métier et de donner mauvais exemple. Cela étant, pour me tirer d'affaire, il ne me reste que deux moyens : le premier est d'aller trouver le procureur de ma partie, et de tâcher de le corrompre en lui donnant le double de ce qu'il espère recevoir de son client, et vous jugez bien qu'il ne m'est pas difficile de lui faire goûter une proposition aussi avantageuse; le second moyen, qui peut-être vous surprendra, mais qui n'est pas moins infaillible, est de recommander à cet yahou qui me sert d'avocat de plaider ma cause un peu confusément, et de faire entrevoir aux juges qu'effectivement ma vache pourrait bien n'être pas à moi, mais à mon voisin. Alors les

uges, peu accoutumés aux choses claires et imples, feront plus d'attention aux subtils arruments de mon avocat, trouveront du goût l'écouter, et à balancer le pour et le contre. t, en ce cas, seront bien plus disposés à juer en ma faveur que si on se contentait de eur prouver mon droit en quatre mots. C'est ine maxime parmi les juges que tout ce qui été jugé ci-devant a été bien jugé. Aussi nt-ils grand soin de conserver dans un greffa ous les arrêts antérieurs, même ceux que ignorance a dictés, et qui sont le plus maniestement opposés à l'équité et à la droite raion. Ces arrêts antérieurs forment ce qu'on ppelle la jurisprudence : on les produit comme les autorités, et il n'y a rien qu'on ne prouve t qu'on ne justifie en les citant. On commence éanmoins depuis peu à revenir de l'abus où on était de donner tant de force à l'autorité les choses jugées; on cite des jugements pour t contre, on s'attache à faire voir que les esèces ne peuvent jamais être entièrement semlables, et j'ai ouï dire à un juge très habile ue les arrêts sont pour ceux qui les obtienent. Au reste, l'attention des juges se tourne oujours plutôt vers les circonstances que ers le fond d'une affaire. Par exemple, dans e cas de ma vache, ils voudront savoir si lle est rouge ou noire, si elle a de longues ornes, dans quel champ elle a coutume de altre, combien elle rend de lait par jour, et insi du reste; après quoi, ils se mettent à onsulter les anciens arrêts. La cause est nise de temps en temps sur le bureau; heueux si elle est jugée au bout de dix ans! I

faut observer encore que les gens de loi ont une langue à part, un jargon qui leur est propre, une facon de s'exprimer que les autres n'entendent point; c'est dans cette belle langue inconnue que les lois sont écrites, lois multipliées à l'infini et accompagnées d'exceptions innombrables. Vous voyez que, dans ce labyrinthe, le bon droit s'égare aisément, que le meilleur procès est très difficile à gagner, et que, si un étranger, né à trois cents lieues de mon pays, s'avisait de venir me disputer un héritage qui est dans ma famille depuis trois cents ans, il faudrait peut-être trente ans pour terminer ce différend et vider entièrement cette difficile affaire. - C'est dommage, interrompit mon maître, que des gens qui ont tant de génie et de talents ne tournent pas leur esprit d'un autre côté et n'en fassent pas un meilleur usage. Ne vaudraitil pas mieux, ajouta-t-il, qu'ils s'occupassent à donner aux autres des lecons de sagesse et de vertu, et qu'ils fissent part au public de leurs lumières? car ces habiles gens possèdent sans doute toutes les sciences. - Point du tout, répliquai-je; ils ne savent que leur métier, et rien autre chose; ce sont les plus grands ignorants du monde sur toute autre matière: ils sont ennemis de la belle littérature et de toutes les sciences, et, dans le commerce ordinaire de la vie, ils paraissent stupides, pesants, ennuyeux, impolis. Je parle en général, car il s'en trouve quelques-uns qui sont spirituels, agréables et galants. »

VI. — Du luxe, de l'intempérance, et des maladies qui régnent en Europe. — Caracière de la noblesse.

Mon maître ne pouvait comprendre comment toute cette race de patriciens était si

malfaisante et si redoutable.

 Quel motif, disait-il, les porte à faire un tort si considérable à ceux qui ont besoin de leur secours? et que voulez-vous dire par cette récompense que l'on promet à un procureur

quand on le charge d'une affaire? :

Je lui répondis que c'était de l'argent. J'eus un peu de peine à lui faire entendre ce que ce mot signifiait, je lui expliquai nos différentes espèces de monnaies, et les métaux dont elles étaient composées; je lui en fis connaître l'utilité, et lui dis que lorsqu'on en avait beaucoup, on était heureux; qu'alors on se procurait de beaux habits, de belles maisons, de belles terres, qu'on faisait bonne chère, et qu'on avait à son choix toutes les plus belles femelles; que, pour cette raison, nous ne crovions jamais avoir assez d'argent, et que, plus nous en avions, plus nous en voulions avoir : que le riche oisif jouissait du travail du pauvre, qui, pour trouver de quoi sustenter sa misérable vie, suait du matin jusqu'au soir et n'a rait pas un moment de relâche.

• Eh quoi! interrompit son honneur, toute la terre n'appartient-elle pas a tous les animaux, et n'ont-ils pas un droit égal aux fruits qu'elle produit pour leur nourriture? Pourquoi y a-t-il des yahous privilégiés qui recueillent ces fruits à l'exclusion de leurs semblables? Et si quelques-uns y prétendent un droit plus particulier, ne doit-ce pas être principalement ceux qui, par leur travail, ont contribué à rendre la terre fertile? — Point du tout, lui répondis-je; ceux qui font vivre tous les autres par la culture de la terre sont justement ceux qui meurent de faim. — Mais, me dit-il, qu'avez-vous entendu par ce mot de bonne chère, lorsque vous m'avez dit qu'avec de l'argent on faisait bonne chère dans votre pays? »

Je me mis alors à lui exposer les mets les plus exquis dont la table des riches est ordinairement couverte, et les manières différentes dont on apprête les viandes. Je lui dis sur cela tout ce qui me vint à l'esprit, et lui appris que, pour bien assaisonner ces viandes, et surtout pour avoir de bonnes liqueurs à boire, nous équipions des vaisseaux et entreprenions de longs et dangereux voyages sur la mer; en sorte que, avant que de pouvoir donner une honnête collation à quelques femelles de qualité, il fallait avoir envoyé plus sieurs vaisseaux dans les quatre parties du monde.

• Votre pays, repartit-il, est donc bien misérable, puisqu'il ne fournit pas de quoi nourrir ses habitants! Vous n'y trouvez pas même de l'eau, et vous êtes obligés de traverser les mers pour chercher de quoi boire!»

Je lui répliquai que l'Angleterre, ma patrie, produisait trois fois plus de nourriture que ses habitants n'en pouvaient consommer, et qu'à Fégard de la boisson nous composions une ex-

cellente liqueur avec le suc de certains fruits ou avec l'extrait de quelques grains ; qu'en un mot, rien ne manquait à nos besoins naturels; mais que, pour nourrir notre luxe et notre intempérance, nous envoyions dans les pays étrangers ce qui croissait chez nous, et que nous en rapportions en échange de quoi devenir malades et vicieux; que cet amour du luxe, de la bonne chère et du plaisir, était le principe de tous les mouvements de nos yahous; que, pour y atteindre, il fallait s'en-richir; que c'était ce qui produisait les filous, les voleurs, les piqueurs, les m..., les parjures, les flatteurs, les suborneurs, les faussaires, les faux témoins, les menteurs, les joueurs, les imposteurs, les fanfarons, les mauvais auteurs, les empoisonneurs, les impudiques, les précieux ridicules, les esprits forts. Il me fallut définir tous ces termes.

J'ajoutai que la peine que nous prenions d'aller chercher du vin dans les pays étrangers n'était pas faute d'eau ou d'autre liqueur bonne à boire, mais parce que le vin était une boisson qui nous rendait gais, qui nous faisait en quelque manière sortir hors de nousmêmes, qui chassait de notre esprit toutes les idées sérieuses, qui remplissait notre tête de mille imaginations folles, qui rappelait le courage, bannissait la crainte, et nous affranchissait pour un temps de la tyrannie de la raison. C'est, continuai-je, en fournissant aux riches toutes les choses dont ils ont besom que notre petit peuple s'entretient. Par exemple, lorsque je suis chez moi, et que je suis habillé comme je dois l'être, je porte sur

mon corps l'ouvrage de cent ouvriers. Un millier de mains ont contribué à bâtir et à meubler ma maison, et il en a fallu encore cinq ou six fois plus pour habiller ma temme.»

J'étais sur le point de lui peindre certains yahous qui passent la vie auprès de ceux qui sont menacés de la perdre, c'est-à-dire nos médecins. J'avais dit à son honneur que la plupart de mes compagnons de voyage étaient morts de maladie; mais il n'avait qu'une idée fort imparfaite de ce que je lui avais dit.

Il s'imaginait que nous mourions comme Il s'imaginait que nous mourions comme tous les autres animaux, et que nous n'avions d'autre maladie que de la faiblesse et de la pesanteur un moment avant que de mourir, à moins que nous n'eussions été blessés par quelque accident. Je fus donc obligé de lui expliquer la nature et la cause de nos diverses maladies. Je lui dis que nous mangions sans avoir faim, que nous buvions sans avoir faim. soif; que nous passions les nuits à avaler des liqueurs brûlantes sans manger un seul morceau, ce qui enflammait nos entrailles, ruinait notre estomac et répandait dans tous nos membres une faiblesse et une langueur mortelles; que plusieurs femelles parmi nous avaient un certain venin dont elles faisaient part à leurs galants; que cette maladie funeste, ainsi que plusieurs autres, naissait quelquefois avec nous et nous était transmise avec le sang; enfin, que je ne finirais point si je voulais lui exposer toutes les maladies auxquelles nous étions sujets; qu'il y en avait au moins cinq ou six cents par rapport à chaque membre, et que chaque partie, soit interne,

soit externe, en avait une infinité qui lui etaien

propres.

· Pour guérir tous ces maux, ajoutai-je. nous avons des yahous qui se consacrent uniquement à l'étude du corps humain, et qui prétendent, par des remèdes efficaces, extirper nos maladies, lutter contre la nature même, et prolonger nos vies. » Comme j'étais du métier, j'expliquai avec plaisir à son honneur la méthode de nos médecins et tous nos mystères de médecine. « Il faut supposer d'abord, lui dis-je, que toutes nos maladies viennent de réplétion, d'où nos médecins concluent sensément que l'évacuation est nécessaire. soit par en haut, soit par en bas. Pour cela. ils font un choix d'herbes, de mineraux, de gommes, d'huiles, d'écailles, de sels, d'excrécréments, d'écorces d'arbres, de serpents, de crapauds, de grenouilles, d'araignées, de poissons, et de tout cela ils nous composent une liqueur d'une odeur et d'un goût abominables, qui soulève le cœur, qui fait horreur, qui révolte tous les sens. C'est cette liqueur que nos médecins nous ordonnent de boire pour l'évacuation supérieure, qu'on appelle vomissement. Tantôt ils tirent de leur magasin d'autres drogues, qu'ils nous font prendre soit par l'orifice d'en haut, soit par l'orifice d'en bas, selon leur fantaisie; c'est alors ou une médecine qui purge les entrailles et cause d'effrovables tranchées, ou bien c'est un clystère qui lave et relâche les intestins. . La na-• ture, disent-ils fort ingénieusement, nous a • donné l'orifice supérieur et visible pour

• ingérer, et l'orifice inférieur et secret pour

• égérer; or, la maladie change la disposi-• tion naturelle du corps; il faut donc que le • remède agisse de même et combatte la na-

• ture; et pour cela il est nécessaire de chan-· ger l'usage des orifices, c'est-à-dire d'ava-

ler par celui d'en bas et d'évacuer par celui
d'en haut.
Nous avons d'autres maladies qui n'ont rien de réel que leur idée. Ceux qui sont attaqués de cette sorte de mal s'appellent malades imaginaires. Il y aussi pour les guérir des remèdes imaginaires; mais souvent nos médecins donnent ces remèdes pour les maladies réelles. En général, les fortes maladies d'imagination attaquent nos femelles; mais nous connaissons certains spécifiques naturels pour les guérir sans douleur.

Un jour, mon maître me fit un compliment que je ne méritais pas. Comme je lui parlais des gens de qualité d'Angleterre, il me dit qu'il croyait que j'étais gentilhomme, parce que j'étais beaucoup plus propre et bien mieux fait que tous les yahous de son pays, quoique je leur fusse fort inférieur pour la force et pour l'agilité; que cela venait sans doute de ma différente manière de vivre et de ce que je n'avais pas seulement la faculté de parler, mais que j'avais encore quelques com-mencements de raison qui pourraient se perfectionner dans la suite par le commerce que l'aurais avec lui.

Il me fit observer en même temps que, par-mi les Houyhnhnms, on remarquait que les blancs et les alezans bruns n'étaient pas si bien faits que les bais châtains, les gris pommelés et les noirs; que ceux-là ne naissaient

pas avec les mêmes talents et les mêmes dispositions que ceux-ci; que pour cela ils restaient toute leur vie dans l'état de servitude qui leur convenait, et qu'aucun d'eux ne songeait à sortir de ce rang pour sélever à celui du maître, ce qui paraîtrait dans le pays une chose énorme et monstrueuse. • Il faut, disait-il, rester dans l'état ou la nature nous a fait éclore; c'est l'offenser, c'est se révolter contre elle que de vouloir sortir du rang dans lequel elle nous a donné l'être. Pour vous, ajouta-t-il, vous êtes sans doute né ce que vous êtes; car vous tenez du ciel votre noblesse, c'est-a-dire votre bon esprit et votre bon naturel. »

Je rendis à son honneur de très humbles actions de grâces de la bonne opinion qu'il avait de moi, mais je l'assurai en même temps que ma naissance était très basse, étant né seulement d'honnêtes parents, qui m'avaient donné une assez bonne éducation. Je lui dis que la noblesse parmi nous n'avait rien de commun avec l'idée qu'il en avait conçue; que nos jeunes gentilshommes étaient nourris des leur enfance dans l'oisiveté et dans le luxe. que des que l'âge le leur permettait, ils s'épuisaient avec des femelles débauchées et corrompues et contractaient des maladies odieuses: que, lorsqu'ils avaient consumé tout leur bien et qu'ils se voyaient entièrement ruinés, ils se mariaient, a qui ? A une femelle de basse naissance, lui le, mal faite, mal-saine, mais riche; qu'un pareil couple ne man quait point d'engendrer des enfants mal constitués, noués, scrofuleux, difformes, ce qui continuait quelquefois jusqu'à la troisième génération, à moins que la judicieuse femelle n'y remédiàt en implorantle secours de quelque charitable ami. J'ajcutai que, parmi nous, un corps sec, maigre, décharné, faible, infirme, était devenu une marque presque infaillible de noblesse; que même une complexion robuste et un air de santé allaient si mal à un homme de qualité, qu'on en concluait aussitôt qu'il était le fils de quelque domestique de sa maison à qui madame sa mère avait fait part de ses faveurs, surtout s'il avait l'esprit tant soit peu élevé, juste et bien fait, et s'il n'était ni bourru, ni efféminé, ni brutal, ni capricieux, ni débauché, ni ignorant.

VII. - Parallèle des yahous et des hommes.

Le lecteur sera peut-être scandalisé des portraits fidèles que je fis alors de l'espèce humaine et de la sincérité avec laquelle j'en parlai devant un animal superbe, qui avait déjà une si mauvaise opinion de tous les hayous; mais j'avoue ingénument que le caractère des Houyhnhnms et les excellentes qualités de ces vertueux quadrupèdes avaient fait une telle impression sur mon esprit, que je ne pouvais les comparer à nous autres humains sans mépriser tous mes semblables. Ce mépris me les fit regarder comme presque indignes de tout ménagement. D'ailleurs, mon maître avait l'esprit très pénétrant, et remarquait tous les jours dans ma personne des dé-

fauts énormes dont je ne m'étais jamais apercu, et que je regardais tout au plus comme de fort légeres imperfections. Ses censures judicieuses m'inspirérent un esprit critique et misanthrope, et l'amour qu'il avait pour la vérité me fit détester le mensonge et fuir le déguisement dans mes récits.

Mais j'avouerai encore ingénument un autre principe de ma sincérité. Lorsque j'eus passé une année parmi les Houyhnhnms, je concus pour eux tant d'amitié, de respect, d'estime et de vénération, que je résolus alors de ne jamais songer à retourner dans mon pays, mais de finir mes jours dans cette heureuse contrée, où le ciel m'avait conduit pour m'apprendre à cultiver la vertu. Heureux si ma résolution eût été efficace! Mais la fortune, qui m'a toujours persécuté, n'a pas permis que je pusse jouir de ce bonheur. Quoi qu'il en soit, à présent que je suis en Angleterre, je me sais bon gré de n'avoir pas tout dit et d'avoir caché aux Houyhnhnms les treis quarts de nos extravagances et de nos vices; je palliais même de temps en temps, autant qu'il m'était possible, les défauts de mes compatriotes. Lors même que je les révélais, j'usais de restrictions mentales, et tâchais de dire le faux sans mentir. N'étais-je pas en cela tout à fait excusable? Qui est-ce qui n'est pas un peu partial quand il s'agit de sa chère patrie? J'ai rapporté jusqu'ici la subsance de mes entretiens avec mon maître durant le temps que j'eus l'honneur d'être à son service; mais, pour éviter d'être long, j'ai passé sous silence plusieurs autres articles.

Un jour, il m'envoya chercher de grand matin, et m'ordonnant de m'asseoir à quelque distance de lui (honneur qu'il ne m'avait point

encore fait), il me parla ainsi :

« J'ai repassé dans mon esprit tout ce que vous m'avez dit, soit à votre sujet, soit au sujet de votre pays. Je vois clairement que vous et vos compatriotes avez une étincelle de raison, sans que je puisse deviner comment ce petit lot vous est échu; mais je vois aussi que l'usage que vous en faites n'est que pour augmenter tous vos défauts naturels et pour en acquérir d'autres que la nature ne vous avait point donnés. Il est certain que vous ressemblez aux yahous de ce pays-ci pour la figure extérieure, et qu'il ne vous manque, pour être parfaitement tel qu'eux, que de la force, de l'agilité et des griffes plus longues. Mais du côté des mœurs, la ressemblance est entière. Ils se haïssent mortellement les uns les autre et la raison que nous avons coutume d'en donner est qu'ils voient mutuellement leur laideur et leur figure odieuse. sans qu'aucun d'eux considère la sienne propre. Comme vous avez un petit grain de raison, et que vous avez compris que la vue réciproque de la figure impertinente de vo corps était pareillement une chose insupportable et qui vous rendrait odieux les uns aux autres, vous vous êtes avisés de les couvrir par prudence et par amour-propre; mais malgré cette précaution, vous ne vous haïssez pas moins, parce que d'autres sujets de divi-sion, qui règnent parmi nos yahous, règnent aussi parmi vous. Si, par exemple, nous je-: 15

-3

. 3

11:33

3 35

: ".;

: 37

....

. 2

: 1:3-

1 %:-

1 1

- 14

tons à cinq yahous autant de viande qu'il en suffirait pour en rassassier cinquante, ces cinq animaux, gourmands et voraces, au lieu de manger en paix ce qu'on leur donne en abondance, se jettent les uns sur les autres, se mordent, se déchirent, et chacun d'eux veut manger tout, en sorte que nous sommes obligés de les faire tous repaître à part, et même de lier ceux qui sont rassassiés, de peur qu'ils n'aillent se jeter sur ceux qui ne le sont pas encore. Si une vache dans le voisinage meurt de vieillesse ou par accident, nos yahous n'ont pas plutôt appris cette agréable nouvelle que les voilà tous en campagne, troupeau contre troupeau, basse-cour contre basse-cour: c'est à qui s'emparera de la vache. On se bat, on s'égratigne, on se déchire, jusqu'à ce que la victoire penche d'un côte, et, si on ne se massacre pas, c'est qu'on n'a pas la raison des yahous d'Europe pour inventer des machines meurtrières et des armes massacrantes. Nous avons, en quelques endroits de ce pays, de certaines pierres luisantes de différentes couleurs, dont nos yahous sont fort amoureux. Lorsqu'ils en trouvent, ils font leur possible pour les tirer de la terre, où elles sont ordinairement un peu enfoncées; ils les portent dans leurs loges et en font un amas qu'ils cachent soigneusement et sur lequel ils veillent sans cesse comme sur un trèsor, prenant bien garde que leurs camarade ≤ ne le découvrent. Nous n'avons encore pu connaître d'où leur vient cette inclination violente pour les pierres luisantes, ni à quoi elles peuvent leur être utiles; mais je m'ima-

gine à présent que cette avarice de vos vanous dont vous m'avez parlé se trouve aussi dans les nôtres, et que c'est ce qui les rend si passionnés pour les pierres luisantes. Je voulus une fois enlever à un de nos yahous son cher trésor : l'animal, voyant qu'on lui avait ravi l'objet de sa passion, se mit à hurler de toute sa force; il entra en fureur et puis il tomba en faiblesse; il devint languissant, il ne mangea plus, ne dormit plus, ne travailla plus, jusqu'à ce que j'eusse donné ordre à un de mes domestiques de reporter le trésor dans l'endroit d'où je le l'avais tiré. Alors, l'yahou commença à reprendre ses esprits et sa bonne humeur. et ne manqua pas de cacher ailleurs ses biioux. Lorsqu'un yahou a découvert dans un champ une de ces pierres, souvent un autre yahou survient qui la lui dispute; tandis qu'ils se battent, un troisième accourt et emporte la pierre, et voilà le procès terminé. Selon ce que vous Li'avez dit, ajouta-t-il, vos procès ne se vident pas si promptement dans votre pays, ni à si peu de frais. Ici, les deux plaideurs (si je puis les appeler ainsi), en sont quittes pour n'avoir ni l'un ni l'autre la chose disputée; au lieu que chez vous, en plaidant, on perd souvent et ce qu'on veut avoir et ce qu'on a.

Il prend souvent à nos yahous une fantaisie dont nous ne peuvons concevoir la cause. Gras, bien nourris, bien couchés, traités doucement par leurs maîtres, pleins de santé et de force, ils tombent tout à coup dans un alle pour part, dans un dégoût, dans une mélancolie nouvel, qui les rend mornes et stupides. En

4. ...

-...3

-_ 738

- :--3

2113

2 110

is in

cet état, ils fuient leurs camarades, ils ne mangent point, ils ne sortent point; ils paraissent rêver dans le coin de leurs loges et s'abîmer dans leurs pensées lugubres. Pour les quérir de cette maladie, nous n'avons trouvé qu'un remède, c'est de les réveiller par un traitement un peu dur et de les employer à des travaux pénibles. L'occupation que nous leur donnons alors met en mouvement tous leurs esprits et rappelle leur vivacité naturelle. Lorsque mon maître me raconta ce fait avec ses circonstances, je ne pus m'empêcher de songer à mon pays, où la même chose arrive souvent, et où l'on voit des hommes comblés de biens et d'honneurs, pleins de santé et de vigueur, environnés de plaisirs et préservés de toute inquiétude, tomber tout à coup dans la tristesse et dans la langueur, devenir à charge à eux-mêmes, se consumer par des réflexions chimériques, s'affliger, s'appesantir et ne faire plus aucun usage de leur esprit. livré aux vapeurs hypocondriaques. Je suis persuade que le remède qui convient à cette maladie est celui qu'on donne aux yahous, et qu'une vie laborieuse et pénible est un régime excellent pour la tristesse et la mélancolie. L'est un remède que j'ai éprouvé moi-même, et que je conseille au lecteur de pratiquer lorsqu'il se trouvera dans un pareil état. Au reste, pour prévenir le mal, je l'exhorte à n'être jamais oisif; et, supposé qu'il n'ait malheureusement aucune occupation dans le mende, je le prie d'observer qu'il y a de la différence entre ne faire rien et n'avoir rien à faire. Nos vahous, continua mon maître.

ont une passion violente pour une certaine racine qui rend beaucoup de jus. Ils la cherchent avec ardeur, et la sucent avec un plaisir extrême et sans se lasser. Alors on les voit tantôt se caresser, tantôt s'égratigner, tantôt hurler et faire des grimaces, tantôt jaser, danser, se jeter par terre, se rouler et s'endormir dans la boue. Les femelles des vahous semblent redouter et fuir l'approche des mâles; elles ne souffrent point qu'ils les caressent ouvertement devant les autres; la moindre liberté en public les blesse, les révolte et les met en courroux; mais lorsqu'u e de ces chastes femelles voit passer dans un endroit écarté quelque yahou jeune et bien fait, elle se cache derrière un arbre ou un buisson, de manière pourtant que le jeune vahou puisse l'apercevoir et l'aborder. Aussitôt elle s'enfuit, mais regardant souvent derrière elle, et conduit si bien ses pas, que l'yahou passionné qui la poursuit l'atteint enfin dans un lieu favorable au mystère et à ses désirs. Là, désormais, elle attendra tous les jours son nouvel amant, qui ne manquera point de s'y rendre, à moins qu'une pareille aventure ne se présente à lui sur le chemin et ne lui fasse oublier la première. Mais la femelle manque quelquefois elle-même au ren lez-vous; le changement plaît des deux côtés, et la diversité est autant du gout de l'un que de l'autre. Le plaisir d'une femelle est de voir des mâles se terrasser, se mordre, s'égratigner, se déchirel pour l'amour d'elle; elle les excite au combat, et devient le prix du vainqueur, à qui elle se donne pour l'égratigner dans la suite lui-même ou pour en être égratignée, et c'est

par là que finissent toutes leurs amours. Ils aiment passionnément leurs petits; les mâles, qui s'en croient les pères, les chérissent, quoiqu'il leur soit impossible de s'assurer qu'ils

aient eu part à leur naissance. *

Je m'attendais que son honneur allait en dire bien davantage au sujet des mœurs des yahous, et qu'il ne lui échapperait rien de tous nos vices. J'en rougissais d'avance pour l'honneur de mon espèce, et je craignais qu'il n'allât décrire tous les genres d'impudicité qui règnent parmi les yahous de son pays; c'auraient été l'affreuse image de nos débauches à la mode, où la nature ne suffit pas à nos désirs effrénés, où cette nature se cherche sans se trouver, et où nous nous formons des plaisirs inconnus aux autres animaux, vice odieux auquel les seuls yahous ont du penchant, et que la raison n'a pu étouffer dans ceux de notre hémisphère.

VIII. - Philosophie et mœurs des Houyhnhnms.

Je priais quelquefois mon maître de me laisser voir les troupeaux de yahous du voisinage, afin d'examiner par moi-même leurs manières et leurs inclinations. Persuadé de l'aversion que j'avais pour eux, il n'appréhenda point que leur vue et leur commerce me corrompissent; mais il voulut qu'un gros cheval alezanbrûlé, l'un de ses fidèles domestiques, et qui était d'un fort bon naturel, m'accompagnât toujours, de peur qu'il ne m'arrivât quelque accident.

- 3.

17.8

: 4:23

- 2.2

Ces yahous me regardaient comme un de Ces yanous me regardatent comme un de leurs semblables, surtout ayant une fois vu mes manches retroussées, avec ma poitrine et mes bras découverts. Ils voulurent pour lors s'approcher de moi, et ils se mirent à me contrefaire en se dressant sur leurs piets de derrière, en levant la tête et en mettant une de leurs pattes sur le côté. La vue de ma figure les faisait éclater de rire. Ils me témoignèrent néanmoins de l'aversion et de la haine, comme font toujours les singes sauva-ges à l'égard d'un singe apprivoisé qui porte un chapeau, un habit et des bas.

Il ne m'arriva avec eux qu'une aventure. Un jour qu'il faisait fort chaud et que je me baignais, une jeune yahousse me vit, se jeta dans l'eau. s'approcha de moi et se mit a me dans read, sapprocha de moi et se init a me serrer de toute sa force. Je poussai de grands cris, et je crus qu'avec ses griffes elle allait me déchirer; mais, malgré la fureur qui l'animait et la rage peinte dans ses yeux, elle ne m'égratigna seulement pas. L'alezan activations de la company de courut et la menaça, et aussitôt elle prit la fuite. Cette histoire ridicule ayant été racontée à la maison, réjouit fort mon maître et toute sa famille, mais elle me causa beaucoup de honte et de confusion. Je ne sais si je dois remarquer que cette yahousse avait les cheveux noirs et la peau plus brune que toutes celles que j'avais vues. Comme j'ai passé trois années entières dans

ce pays-la, le lecteur attend de moi, sans doute, qu'a l'exemple de tous les autres voyageurs, je fasse un ample récit des habitants de ce pays, c'est-à-dire des Houyhnhnms, et que j'expose en détail leurs usages, leurs mœurs, leurs maximes, leurs manières. C'est aussi ce que je vais tâcher de faire, mais en

peu de mots.

97 :

.: .3

1/4

- 100 :....

4 123

111

Comme les Houyhnhnms, qui sont les maîtres et les animaux dominants dans cette contrée, sont tous nés avec une grande inclination pour la vertu, et n'ont pas même l'idée du mal par rapport à une créature raisonnable, leur principale maxime est de cultiver et de perfectionner leur raison et de la prendre pour guide dans toutes leurs actions. Chez eux, la raison ne produit point de problèmes comme parmi nous, et ne forme point d'arguments également vraisemblables pour et contre. Ils ne savent ce que c'est que mettre tout en question et de défendre des sentiments absurdes et des maximes malhonnêtes et pernicieuses à la faveur de la probabilité. Tout ce qu'ils disent porte la conviction dans l'esprit, parce qu'ils n'avancent men d'obscur, rien de douteux, rien qui soit déguisé ou défiguré par les passions et par l'intérêt. Je me souviens que j'eus beaucoup de peine à faire comprendre à mon maître ce que j'entendais par le mot d'opinion, et comment il était possible que nous disputassions quelquefois et que nous fussions rarement du même avis. « La raison, disait-il, n'est-elle pas immuable? La vérité n'est-elle pas une? Devons-nous affirmer comme sûr ce qui est incertain? Devons-nous nier positivement ce que nous ne voyons pas clairement ne pouvoir être? Pourquoi agitez-vous des questions que l'évidence ne peut décider, et où, quelque parti que vous preniez, vous serez toujours livrés au doute et à l'incertitude? A quoi servent toutes ces conjectures philosophiques, tous ces vains raisonnements sur des matières incompréhensibles, toutes ces recherches stériles et ces disputes éternelles? Quand on a de bons yeux, on ne se heurte point; avec une raison pure et clairvoyante, on ne doit point contester, et, puisque vous le faites, il faut que vous haïssiez la vérité.

C'était une chose admirable que la bonne philosophie de ce cheval: Socrate ne raisonna jamais plus sensément. Si nous suivions ces maximes, il y aurait assurément, en Europe, moins d'erreurs qu'il n'y en a. Mais alors, que deviendraient nos bibliothèques ? que deviendraient la réputation de nos savants et le négoce de nos libraires? La république des lettres ne serait que celle de la raison, et il n'y aurait, dans les universités, d'autres écoles

que celles du bon sens.

Les Houyhnhnms s'aiment les uns les autres, s'aident, se soutiennent et se soulagent réciproquement; ils ne se portent point envie; ils ne sont point jaloux du bonheur de leurs voisins; ils n'attentent point sur la liberté et sur la vie de leurs semblables; ils se croiraient malheureux si quelqu'un de leur espèce l'était, et ils disent, à l'exemple d'un ancien: Nihit caballini a me alienum puto. Ils ne médisent point les uns des autres; la satire ne trouve chez eux ni principe ni objet; les supérieurs n'accablent point les inférieurs du poids de leur rang et de leur autorité; leur conduite

sage, prudente et modérée ne produit jamais le murmure; la dépendance est un lien et non un joug, et la puissance, toujours soumise aux lois de l'équité, est révérée sans être redoutable.

Leurs mariages sont bien mieux assortis que les nôtres. Les mâles choisissent pour épouses des femelles de la même couleur qu'eux. Un gris-pommelé épousera toujours une grise-pommelée, et ainsi des autres. On ne voit donc ni changement, ni révolution, ni déchet dans les familles; les enfants sont tels que leurs pères et leurs mères ; leurs armes et leurs titres de noblesse consistent dans leur figure, dans leur taille, dans leur force, dans leur couleur, qualités qui se perpétuent dans leur postérité; en sorte qu'on ne voit point un cheval magnifique et superbe engendrer une rosse, ni d'une rosse naîfre un beau cheval, comme cela arrive si souvent en Europe.

Parmi eux, on ne remarque point de mauvais ménage. L'épouse est fidele à son mari,

et le mari l'est également à son épouse.

-17.51

335

- 3.t.

1:11

L'un et l'autre vieillissent sans se refroidir, au moins du côté du cœur; le divorce et la séparation, quoique permis, n'ont jamais été pratiqués chez eux; les époux sont toujours amants, et les épouses toujours maîtresses, ils ne sont point impérieux, elles ne sont point rebelles, et jamais elles ne s'avisent de refuser ce qu'ils sont en droit et presque toujours en état d'exiger.

Leur chasteté réciproque est le fruit de la raison, et non de la crainte, des égards ou du préjugé. Ils sont chastes et fidèles, parca que, pour la douceur de leur vie et pour le bon ordre, ils ont promis de l'être. C'est l'unique motif qui leur fait considérer la chasteté comme une vertu. Ils regardent d'ailleurs comme un vice condamné par la nature la négligence d'une propagation légitime de leur espèce, et ils abhorrent tout ce qui y peut mettre obstacle ou y apporter quelque retardement.

Ils élèvent leurs enfants avec un soin infini. Tandis que la mère veille sur le corps et sur la santé, le père veille sur l'esprit et sur la raison. Ils répriment en eux, autant qu'il est possible, les saillies et les ardeurs fougueuses de la jeunesse, et les marient de bonne heure, conformément aux conseils de la raison et aux désirs de la nature. En attendant, ils ne souffrent aux jeunes mâles qu'une seule maîtresse, qui loge avec eux, et est mise au nombre des domestiques de la maison, mais qui, au moment du mariage, est toujours congédiée.

On donne aux femelles à peu près la même éducation qu'aux mâ.es, et je me souviens que mon maître trouvait déraisonnable et ridicule notre usage à cet égard. Il disait que la moitié de notre espèce n'avait d'autre talent

que celui de la multiplier.

Le mérite des mâles consiste principalement dans la force et dans la légèreté, et celui des femelles dans la douceur et dans la souplesse. Si une femelle a les qualités d'un mâle, on lui cherche un époux qui ait les qualités d'une femelle; alors tout est compensé, et il arrive, comme quelquefois parmi nous, que la femme est le mari et que le mari est la femme. En ce cas, les enfants qui naissent d'eux ne dégénèrent ppint, mais ressemblent et perpétuent heureusement les propriétés des auteurs de leur être.

IX. — Parlement des Houyhnhms. — Question importante agitée dans cette assemblée de toute la nation. — Détail au sujet de quelques usages du pays.

Pendant mon séjour en ce pays des Houyhnhnms, environ trois mois avant mon départ, il y eut une assemblée générale de la nation, une espèce de parlement, où mon maître se rendit comme député de son canton. On y traita une affaire qui avait déjà été cent fois mise sur le bureau, et qui était la seule question qui eût jamais partagé les esprits des Houyhnhnms. Mon maître, à son retour, me rapporta tout ce qui s'était passé à ce sujet.

-178

23 M

: 23

Il s'agissait de décider s'il fallait absolument exterminer la race des yahous. Un des membres soutenait l'affirmative, et appuyait son avis de diverses preuves très fortes et très solides. Il prétendait que l'yahou était l'animal le plus difforme, le plus méchant et le plus dangereux que la nature eût jamais produit; qu'il était également malin et indocile, et qu'il ne songeait qu'à nuire à tous les autres animaux. Il rappela une ancienne tradition répandue dans le pays, selon laquelle on

assurait que les yahous n'y avaient pas été de tout temps, mais que, dans un certain siècle, il en avait paru deux sur le haut d'une montagne, soit qu'ils eussent été formés d'un limon gras et glutineux, échauffé par les rayons du soleil, soit qu'ils fussent sortis de la vase de quelque marécage, soit que l'écume de la mer les eût fait éclore, que ces deux yahous en avaient engendré plusieurs autres, et que leur espèce s'était tellement multipliée que tout le pays en était infecté; que, pour prévenir les inconvénients d'une pareille multiplication, les Houyhnhnms avaient autrefois ordonné une chasse générale des yahous; qu'on en avait pris une grande quantité, et. qu'après avoir détruit tous les vieux, on en avais gardé les plus jeunes, pour les apprivoiser, autant que cela serait possible à l'égard d'un animal aussi méchant, et qu'on les avait destinés à tirer et à porter. Il ajouta que ce qu'i. v avait de plus certain dans cette tradition était que les yahous n'étaient point ylnhniam sku (c'est-à-dire aborigènes). Il représenta que les habitants du pays ayant eu l'imprudente fantaisie de se servir des yahous, avaient mal à propos négligé l'usage des ânes, qui étaient de très bons animaux, doux, paisibles, dociles, soumis, aisés à nourrir, infatigables, et qui n'avaient d'autre défaut que d'avoir une voix un peu désagréable, mais qui l'était encore moins que celle de la plupart des vahous.

Plusieurs autres sénateurs ayant harangué diversement et très éloquemment sur le même sujet, mon maître se leva et proposaun expé-

dient judicieux, dont je lui avais fait naître l'idée. D'abord, il confirma la tradition populaire par son suffrage, et appuya ce qu'avait dit savamment sur ce point d'histoire l'honorable membre qui avait parlé avant lui. Mais il ajouta qu'il croyait que ces deux premiers yahous dont il s'agissait étaient venus de quelque pays d'outre-mer, et avaient été mis à terre et ensuite abandonnés par leurs camarades, qu'ils s'étaient d'abord retirés sur les montagnes et dans les forêts; que, dans la suite des temps, leur naturel s'était altéré, qu'ils étaient devenus sauvages et farouches. et entièrement différents de ceux de leur espèce qui habitent des pays éloignés. Pour établir et appuyer solidement cette proposition, il dit qu'il avait chez lui, depuis quelque temps, un vahou très extraordinaire, dont les membres de l'assemblée avaient sans doute ouï parler et que plusieurs même avaient vu. Il raconta alors comment il m'avait trouvé d'abord, et comment mon corps était couvert d'une composition artificielle de poils et de peaux de bêtes; il dit que j'avais une langue qui m'était propre, et que pourtant j'avais parfaitement appris la leur; que je lui avais fait le récit de l'accident qui m'avait conduit sur ce rivage; qu'il m'avait vu dépouillé et nu, et avait observé que j'étais un vrai et parfait yahou, si ce n'est que j'avais la peau blanche. peu de poil et des griffes fort courtes.

44

- 77.1

- 13

« Cet yahou étranger, ajouta-t-il, m'a voulu persuader que, dans son pays et dans beaucoup d'autres qu'il a parcourus, les yahous sont les seuls animaux maîtres, dominants et raisonnables, et que les Houyhnhnms y sont dans l'esclavage et dans la misère. Il a certainement toutes les qualités extérieures de nos vahous. mais il faut avouer qu'il est bien plus poli, et qu'il a même quelque teinture de raison. Il ne raisonne pastout à fait comme un Houyhnhnm, mais il a au moins des connaissances et des lumières fort supérieures à celles de nos vahous. Mais voici, messieurs, ce qui va vous surprendre, et à quoi je vous supplie de faire attention : le croirez-vous? il m'a assuré que. dans son pays, on rendait eunuques les Houyhnhnms des leur plus tendre jeunesse, que cela les rendait doux et dociles, et que cette opération était aisée et nullement dangereuse. Sera-ce la première fois, messieurs, que les bêtes nous auront donné quelque lecon, et que nous aurons suivi leur utile exemple? La fourmi ne nous apprend-elle pas à être industrieux et prévoyants ? et l'hirondelle ne nous a-t-elle pas donné les premiers éléments de l'architecture? Je conclus donc qu'on peut fort bien introduire en ce pays-ci, par rapport aux jeunes yahous, l'usage de la castration. L'avantage qui en résultera est que ces yahous. ainsi mutilés, seront plus doux, plus soumis, plus traitables, et, par ce moyen, nous en détruirons peu à peu la maudite engeance. J'opine en même temps qu'on exhortera tous les Houyhnhnms à élever avec grand soin les anons, qui sont en vérité préférables aux vahous à tous égards, surtout en ce qu'ils sont capables de travailler à l'âge de cinq ans, tandis que les yahous ne sont capables de rien jusqu'à douze.»

Voila ce que mon maître m'apprit des délibérations du parlement. Mais il ne me dit pas une autre particularité qui me regardait personnellement, et dont je ressentis bientôt les funestes effets; c'est, hélas! la principale époque de ma vie infortunée! Mais avant que d'exposer cet article, il faut que je dise encore quelque chose du caractère et des usages des Houyhnhnms.

Les Houyhnhms n'ont point de livres; ils ne savent ni lire ni écrire, et par conséquent toute leur science est la tradition. Comme ce peuple est paisible, uni, sage, vertueux, très raisonnable, et qu'il n'a aucun commerce avec les peuples étrangers, les grands événements sont très rares dans leur pays, et tous les traits de leur histoire qui méritent d'être sus peuvent aisément se conserver dans leur mémoire

sans la surcharger.

F. 183

₹ 78-

3 7018

eil:

i que,

F. (19)

2 mg

7,000

A DUI:

11-61**8** 11130

۵٩ ۳.

.I 160-

1727-

720035,

SUTTS.

: es 18.

4. JO-

78 23

SI 16

III Th

250

115 W

9 7四

Ils n'ont ni maladies ni médecins. J'avoue que je ne puis décider si le défaut des médecins vient du défaut des maladies, ou si le défaut des maladies vient du défaut des médecins; ce n'est pas pourtant qu'ils n'aient de temps en temps quelques indispositions; mais ils savent se guérir aisément eux-mêmes par la connaissance parfaite qu'ils ont des plantes et des herbes médicinales, vu qu'ils étudient sans cesse la botanique dans leurs promenades et souvent même pendant leurs repas.

Leur poésie est fort belle, et surtout très harmonieuse. Elle ne consiste ni dans un badinage familier et bas, ni dans un langage aftecté, ni dans un jargon précieux, ni dans des pointes épigrammatiques, ni dans des subtilités obscures, ni dans des antithèses puériles, ni dans les agudezas des Espagnols, ni dans les concetti des Italiens, ni dans les figures outrées des Orientaux. L'agrément et la justesse des similitudes, la richesse et l'exactitude des descriptions, la liaison et la vivacité des images, voilà l'essence et le caractère de leur poésie. Mon maître me récitait quelquefois des morceaux admirables de leurs meilleurs poëmes: c'etait en vérité tantôt le style d'Homère, tantôt celui de Virgile, tantôt celui de Milton.

Lorsqu'un Houyhnhnm meurt, cela n'afflige ni ne réjouit personne. Ses plus proches parents et ses meilleurs amis regardent son trépas d'un œil sec et très indifférent. Le mourant lui-même ne témoigne pas le moindre regret de quitter le monde; il semble finir une visite et prendre congé d'une compagnie avec laquelle il s'est entretenu longtemps. Je me souviens que mon maître avant un jour invité un de ses amis avec toute sa famille à se rendre chez lui pour une affaire importante, on convînt de part et d'autre du jour et de l'heure. Nous fûmes surpris de ne point voir arriver la compagnie au temps marqué. Enfin l'épouse. accompagnée de ses deux enfants, se rendit au logis, mais un peu tard, et dit en entrant qu'elle priait qu'on l'excusât, parce que son mari venait de mourir ce matin d'un accident imprévu. Elle ne se servit pourtant pas du terme de mourir, qui est une expression malhonnête, mais de celui de shnuwnh, qui signifie à la lettre aller retrouver sa grand'mère, Elle

fut très gaie pendant tout le temps qu'elle passa au logis, et mourut elle-même gaiement au bout de trois mois, ayant eu une assez

agréable agonie.

ini. Pr

: 72:20

.....

Les Houyhnhnms vivent la plupart soixantedix et soixante-quinze ans, et quelques-uns quatre-vingts. Quelques semaines avant que de mourir, ils pressentent ordinairement leur fin et n'en sont point effrayés. Alors ils recoivent les visites et les compliments de tous leurs amis, qui viennent leur souhaiter un bon voyage. Dix jours avant le décès, le futur mort, qui ne se trompe presque jamais dans son calcul, va rendre toutes les visites qu'il a reques, porté dans une litière par ses yahous; c'est alors qu'il prend congé dans les formes de tous ses amis et qu'il leur dit un dernier adieu en cérémonie, comme s'il quittait une contrée pour aller passer le reste de sa vie dans une autre.

Je ne veux pas oublier d'observer ici que les Houyhnhnms n'ont point de terme dans leur langue pour exprimer ce qui est mauvais, et qu'ils se servent de métaphores tirées de la difformité et des mauvaises qualités des yahous; ainsi, lorsqu'ils veulent exprimer l'étourderie d'un domestique, la faute d'un de leurs enfants, une pierre qui leur a offensé le pied, un mauvais temps et autres choses semblables, ils ne font que dire la chose dont il s'agit, en y ajoutant simplement l'épithète d'yahou. Par exemple, pour exprimer ces choses, ils liront hhhm yahou, whnaholm yahou, ynthmadwihlma yahou; et pour signifier une maison mal bâtie. ils diront ynholmhnmrohlnw yahou.

Si quelqu'un désire en savoir davantage au sujet des mœurs et des usages des Houyhnhnms, il prendra, s'il lui plaît, la peine d'attendre qu'un gros volume in-quarto que je prépare sur cette matière soit achevé. J'en publierai incessamment le prospectus, et les souscripteurs ne seront point frustrès de leurs espérances et de leurs droits. En attendant, je prie le public de se contenter de cet abrégé, et de vouloir bien que j'achève de lui contei le reste de mes aventures.

X. — Félicité de l'auteur dans le pays des Houyhnhnns. — Les plaisirs qu'il goûte dans leur conversation; le genre de vie qu'il mêne parmi eux. — Il est banni du pays par ordre du parlement.

J'ai toujours aimé l'ordre et l'économie, et, dans quelque situation que je me sois trouvé, je me suis toujours fait un arrangement industrieux pour ma manière de vivre. Mais mon maître m'avait assigné une place pour mon logement environ à six pas de la maison, et ce logement, qui était une hutte conforme à l'usage du pays et assez semblable à celle des yahous, n'avait ni agrément ni commodité. J'allai chercher de la terre glaise, dont je me fis quatre murs et un plancher, et, avec des jones, je formai une natte dont je couvris ma hutte. Je cueillis du chanvre qui croissait naturellement dans les champs; je le battis, j'en composai du fil, et de ce fil une espèce de toile, que je remplis de plumes d'oiseaux, pour être couché mollement et à mon aise. Je me

de une table et une chaise avec mon couteau et avec le secours de l'alezan. Lorsque mon habit fut entièrement usé, je m'en donnai un neuf de peaux de lapins, auxquelles je joignis celles de certains animaux appelés nnuhnoh, qui sont fort beaux, et à peu près de la même grandeur, et dont la peau est couverte d'un duvet très fin. De cette peau, je me fis aussi des bas très propres. Je ressemelai mes souliers avec de petites planches de bois que j'attachai à l'empeigne, et quand cette empeigne fut usée entierement, j'en fis une de peau d'vahou. A l'égard de ma nourriture, outre ce que j'ai dit ci-dessus, je ramassais quelquefois da miel dans les troncs des arbres, et je le mangeais avec mon pain d'avoine. Personne n'éprouva jamais mieux que moi que la nature se contente de peu, et que la nécessité est la mère de l'invention.

Je jouissais d'une santé parfaite et d'une paix d'esprit inaltérable. Je ne me voyais exposé ni à l'inconstance ou à la trahison des amis, ni aux piéges invisibles des ennemis cachés. Je n'étais point tenté d'aller faire honteusement ma cour à un grand seigneur ou à sa maîtresse pour avoir l'honneur de sa protection ou de sa bienveillance. Je n'étais point obligé de me précautionner contre la fraude et l'oppression; il n'y avait point la d'espion et de délateur gagé, ni de lord mayor crédule, politique, étourdi et malfaisant. La, je ne craignais point de voir mon nonneur flétri par des accusations absurdes, et ma liberté honteusement ravie par des complots indignes et par des ordres sur-

pris. Il n'y avait point, en ce pays-là, de médecins pour m'empoisonner, de procureurs pour me ruiner, ni d'auteurs pour m'ennuyer. Je n'étais point environné de railleurs, de rieurs, de médisants, de censeurs, de calomniateurs, d'escrocs, de filous, de mauvais plaisants, de joueurs, d'impertinents nouvellistes, d'esprits forts, d'hypocondriaques, de babillards, de disputeurs, de gens de parti, de séducteurs, de faux savants. Là, point de marchands trompeurs, point de faquins, point de précieux ridicules, point d'esprits fades, point de damoiseaux, point de petits maîtres, point de fats, point de traîneurs d'épée, point d'ivrognes, point de p..., point de pédants. Mes oreilles n'étaient point souillées de discours licencieux et impies: mes veux n'étaient point blessés par la vue d'un maraud enrichi et élevé, et par celle d'un honnête homme abandonné à sa vertu comme à sa mauvaise destinée.

J'avais l'honneur de m'entretenir souvent avec messieurs les Houyhnhnms qui venaient au logis, et mon maître avait la bonté de souffrir que j'entrasse toujours dans la salle poar profiter de leur conversation. La compagnie me faisait quelquefois des questions, auxquelles j'avais l'honneur de répondre. J'accompagnais aussi mon maître dans ses visites, mais je gardais toujours le silence, à moins qu'on ne m'interrogeât. Je faisais le personnage dauditeur avec une satisfaction infinie; tout ce que j'entendais était utile et agréable, et toujours exprimé en peu de mots, mais avec grâce; la plus exacte bienséance était obser-

vée sans cérémonie; chacun disait et entendait ce qui pouvait lui plaire. On ne s'interrompait point, on ne s'assommait point de récits longs et ennuyeux, on ne discutait point, on ne chicanait point.

Ils avaient pour maxime que, dans une com pagnie, il est bon que le silence regne de temps en temps, et je crois qu'ils avaient raison. Dans cet intervalle, et pendant cette espèce de trève, l'esprit se remplit d'idées nouvelles, et la conversation en devient ensuite plus animée et plus vive. Leurs entretiens roulaient d'ordinaire sur les avantages et les agréments de l'amitié, sur les devoirs de la justice, sur la bonté, sur l'ordre, sur les opérations admirables de la nature, sur les anciennes traditions, sur les conditions et les bornes de la vertu, sur les règles invariables de la raison, quelquefois sur les délibérations de la prochaine assemblée du parlement, et souvent sur le mérite de leurs poëtes et sur les qualités de la bonne poésie.

Je puis dire sans vanité que je fournissais quelquefois moi-même à la conversation, c'esta-dire que je donnais lieu à de fort beaux raisonnements; car mon maître les entretenait de temps en temps de mes aventures et de l'histoire de mon pays, ce qui leur faisait faire des réflexions fort peu avantageuses à la race humaine, et que. Pour cette raison, je ne rapporterai point. J'observerai seulement que mon maître paraissait mieux connaître la mature des yahous qui sont dans les autres parties du monde que je ne la connaissais moimême. Il découvrait la source de tous nos

égarements, il approfondissait la matière de nos vices et de nos folies, et devinait une infinité de choses dont je ne lui avais jamais parlé. Cela ne doit point paraître incroyable, il connaissait à fond les yahous de son pays, en sorte qu'en leur supposant un certain petit degré de raison, il supputait de quoi ils étaient capables avec ce surcroît, et son esti-

mation était toujours juste.

J'avouerai ici ingénument que le peu de lumières et de philosophie que j'ai aujourd'hui, je l'ai puisé dans les sages leçons de ce cher maître, et dans les entretiens de tous ses judicieux amis, entretiens préférables aux doctes conférences des académies d'Angleterre, de France, l'Allemagne et d'Italie. J'avais pour tous ces illustres personnages une inclination mêlée de respect et de crainte, et j'étais pénétré de reconnaissance pour la bonté qu'ils avaient de vouloir bien ne me proint confondre avec leurs yahous, et de me croire peut-être moins imparfait que ceux de mon pays.

Lorsque je me rappelais le souvenir de ma famille, de mes amis, de mes compatriotes et de toute la race humaine en général, je me les représentais tous comme de vrais yahous pour la figure et pour le caractère, seulement un peu plus civilisés, avec le don de la parole et un petit grain de raison. Quand je considérais ma figure dans l'eau pure d'un clair ruisceau, je détournais le visage sur-le-champ, ne pouvant soutenir la vue d'un animal qui me paraissait aussi difforme qu'un yanou. Mes yeux, accoutumés à la noble figure des Houy-

hnhnms, ne trouvaient de beauté animale que dans eux. A force de les regarder et de leur parler, j'avais pris un peu de leurs manières, de leurs gestes, de leur maintien, de leur démarche, et, aujourd'hui que je suis en Angleterre, mes amis me disent quelquefois que je trotte comme un cheval. Quand je parle et que je ris, il me semble que je hennis. Je me vois tous les jours raillé sur cela sans en ressentir la moindre peine.

Dans cet état heureux, tandis que je goûtais les douceurs d'un parfait repos, que je me croyais tranquille pour tout le reste de ma vie, et que ma situation était la plus agréable et la plus digne d'envie, un jour, mon maître m'envoya chercher de meilleur matin qu'à l'ordinaire. Quand je me fus rendu auprès de lui, je le trouvai très sérieux, ayant un air inquiet et embarrassé, voulant me parler et ne pouvant ouvrir la bouche. Après avoir gardé quelque temps un morne silence, il me

tint ce discours :

· Je ne sais comment vous allez prendre, mon cher fils, ce que je vais vous dire. Vous saurez que, dans la dernière assemblée du parlement, à l'occasion de l'affaire des yahous qui a été mise sur le bureau, un député a représenté à l'assemblée qu'il était indigne et honteux que j'eusse chez moi un yahou que je traitais comme un Houyhnhnm; qu'il m'avait vu converser avec lui et prendre plaisir à son entretien comme à celui d'un de mes semblables; que c'était un procédé contraire à la raison et à la nature, et qu'on n'avait jamais oui parler de chose pareille. Sur cela,

l'assemblée m'a exhorté à faire de deux choses l'une : ou à vous reléguer parmi les autres vahous, qu'on va mutiler au premier jour, ou à vous renvoyer dans le pays d'où vous êtes venu. La plupart des membres qui vous connaissent et qui vous ont vu chez moi ou chez eux ont rejeté l'alternative, et ont soutenu qu'il serait injuste et contraire à la bienséance de vous mettre au rang des yahous de ce pays, vu que vous avez un commencement de raison et qu'il serait même à craindre que vous ne leur en communiquassiez, ce qui les rendrait peut-être plus méchants encore; que, d'ailleurs étant mêlé avec les yahous, vous pourriez cabaler avec eux, les soulever, les conduire tous dans une forêt ou sur le sommet d'une montagne, ensuite vous mettre à leur tête et venir fondre sur tous les Houyhnhnms pour les déchirer et les détruire. Cet avis a été suivi à la pluralité des voix, et j'ai été exhorté à vous renvoyer incessamment. Or, on me presse aujourd'hui d'exécuter ce résultat, et je ne puis plus différer. Je vous conseille donc de vous mettre à la nage ou bien de ronstruire un petit bâtiment semblable à celui jui vous a apporté dans ces lieux, et dont rous m'avez fait la description et de vous en letourner par mer comme vous êtes venu. Tous les domestiques de cette maison et ceux même de mes voisins vous aideront dans cet ouvrage. S'il n'eût tenu qu'à moi, je vous aurais gardé toute votre vie à mon service, parce que vous avez d'assez bonnes inclinations, que vous vous êtes corrigé de plusieurs de vos défauts et de vos mauvaises habitudes, et que vous avez

fait tout votre possible pour vous conformer autant que votre malheureuse nature en est capable, à celle des Houyhnhams.

(Je remarquerai, en passant, que les décrets de l'assemblée générale de la nation des Houyhnhnms s'expriment toujours par le mot de hahloayn, qui signifie exhortation. Ils ne peuvent concevoir qu'on puisse forcer et contraindre une créature raisonnable, comme si elle était capable de désobéir à la raison.)

Ce discours me frappa comme un coup de foudre: je tombai en un instant dans l'abattement et dans le désespoir: et, ne pouvant ré-sister à l'impression de douleur, je m'évanouis aux pieds de mon maître, qui me crut mort. Quand l'eus un peu repris mes sens, je lui dis d'une voix faible et d'un air affligé que, quoique je ne pusse blamer l'exhortation de l'assemblée générale ni la sollicitation de tous ses amis, qui le pressaient de se défaire de moi, il me semblait néanmoins, selon mon faible ju-gement, qu'on aurait pu décerner contre moi une peine moins rigoureuse; qu'il m'était impossible de me mettre à la nage, que je pourrais tout au plusnager une lieue, et que cependant la terre la plus proche était peut-être éloignée de cent lieues; qu'à l'égard de la construction d'une barque, je ne trouver ais ja-mais dans le pays ce qui était nécessaire pour un pareil batiment ; que neanmoins je voulais obéir, malgré l'impossibilité de faire ce qu'il me conseillait, et que je me regardais comme une créature condamnée à périr; que la vue de la mort ne m'effrayait point, et que le l'attendais comme le moindre des maux

dont j'étais menacé; que, supposé que je pusse traverser les mers et retourner dans mon pays par quelque aventure extraordinaire et inespérée, j'aurais alors le malheur de retrouver les yahous, d'être obligé de passer le reste de ma vie avec eux et de retomber bientôt dans toutes mes mauvaises habitudes; que je savais bien que les raisons qui avaient déterminé MM. les Houyhnhnms étaient trop solides pour oser leur opposer celle d'un misérable vahou tel que moi; qu'ainsi j'acceptais l'offre obligeante qu'il me faisait du secours de ses domestiques pour m'aider à construire une barque; que je le priais seulement de vouloir bien m'accorder un espace de temps qui pût suffire à un ouvrage aussi difficile, qui était destiné à la conservation de ma mi-sérable vie; que, si je retournais jamais en Angleterre, je tâcherais de me rendre utile à mes compatriotes en leur traçant le portrait et les vertus des illustres Houyhnhnms, et en les proposant pour exemple à tout le genre humain.

Son honneur me répliqua en peu de mots, et me dit qu'elle m'accordait deux mois pour la construction de ma barque, et, en même temps, ordonna à l'alezan mon camarade (car il m'est permis de lui donner ce nom en Angleterre) de suivre mes instructions, parce que j'avais dit à mon maître que lui seul me suffirait, et que je savais qu'il avait beaucoup d'affection pour moi.

La première chose que je fis fut d'aller avec lui vers cet endroit de la côte où j'avais autrefois abordé. Je montai sur une hauteur, et, jetant les yeux de tous côtés sur les vastes espaces de la mer, je crus voir vers le nordest une petite île. Avec mon télescope, je la vis clairement, et je supputai qu'elle pouvait être éloignée de cinq lieues. Pour le bon alezan, il disait d'abord que c'était un nuage. Comme il n'avait jamais vu d'autre terre que celle où il était né, il n'avait pas le coup d'œil pour distinguer sur la mer des objets éloignés comme moi, qui avais passé ma vie sur cet élément. Ce fut à cette île que je résolus d'abord de me rendre lorsque ma barque serait construite.

Je retournai au logis avec mon camarade, et, après avoir un peu ratsonné ensemble, nous allames dans une foret qui était peu éloignée, ou moi, avec mon couteau, et lui avec un caillou tranchant emmanché fort adroitement, nous coupames le bois nécessaire pour l'ouvrage. Afin de ne pointennuyer le lecteur du détail de notre travail, il suffit de dire qu'en six semaines de temps nous fimes une espèce de canot à la façon des Indiens, mais beaucoup plus large, que je couvris de peaux d'yahous cousues ensemble avec du fil de chanvre. Je me fis une voile de ces mêmes peaux, ayant choisi pour cela celles des jeunes vahous, parce que celles des vieux auraient été trop dures et trop épaisses : je me fournis aussi de quatre rames : je lis provision d'une quantité de chair cuite de apins et d'oiseaux, avec deux vaisseaux, l'un plein d'eau, et l'autre de lait. Je fis l'épreuve le mon canot dans un grand étang, et y corrigeai tous les défauts que j'y pus remarquer bouchant toutes les voies d'eau avec du sul d'yahou, et tâchant de le mettre en état de me porter avec ma petite cargaison. Je le mis alors sur une charrette, et le fis conduire au rivage par des yahous, sous la conduite de l'alezan et d'un autre domestique.

Lorsque tout fut prêt, et que le jour de mon départ fut arrivé, je pris congé de mon maître, de madame son épouse et de toute sa maison, ayant les yeux baignés de larmes et le cœur percé de douleur. Son honneur, soit par curiosité, soit par amitié, voulut mé voir dans mon canot, et s'avanca vers le rivage avec plusieurs de ses amis du voisinage. Je fus obligé d'attendre plus d'une heure à cause de la marée, alors, observant que le vent était bon pour aller à l'île, je pris le dernier congé de mon maître. Je me prosternai à ses pieds pour les lui baiser, et il me fit l'honneur de lever son pied droit de devant jusqu'à ma bouche. Si je rapporte cette circonstance, ce n'est point par vanité; j'imite tous les voyageurs, qui ne manquent point de faire mention des honneurs extraordinaires qu'ils ont recus. Je fis une profonde révérence à toute la compagnie, et, me jetant dans mon canot, je m'éloignai du rivage.

XI. — L'auteur est percé d'une flèche que lui décoche un sauvage. — Il est pris par des Portugais qui le conduisent à Lisbonne, d'où il passe en Angleterre.

Je commençai ce malheureux voyage le 15 de février, l'an 1715, à neuf heures du matin. Quoique j'eusse le vent favorable, je ne me servis d'abord que de mes rames, mais; considérant que je serais bientôt las, et que le vent pouvait changer, je me risquai de mettre à la voile, et, de cette manière, avec le secours de la marée, je cinglai environ l'espace d'une heure et demie. Mon maître avec tous les Houyhnhnms de sa compagnie restèrent sur le rivage jusqu'à ce qu'ils m'eussent perdu de vue, et j'entendis plusieurs foi mon cher ami l'alezan crier: Hnuy illa nyha majah yahou, c'est-à-dire, Prends bien garde à toi, gentit yahou.

Mon dessein était de découvrir, si je pouvais, quelque petite île déserte et inhabitée, où je trouvasse seulement ma nourriture et de quoi me vêtir. Je me figurais, dans un pareil séjour, une situation mille fois plus heureuse que celle d'un premier ministre. J'avais une horreul extrême de retourner en Europe, et d'y être obligé de vivre dans la société et sous l'empire des yahous. Dans cette heureuse solitude que je cherchais, j'espérais passer doucement le reste de mes jours, enve-loppé de ma philosophie, jouissant de mes pensées, n'ayant d'autre objet que le souverain bien, ni d'autre plaisir que le témoignage de ma conscience, sans être exposé à la contagion des vices énormes que les Houyhnhnms m'avaient fait apercevoir dans na détestable espèce.

Le lecteur peut se souvenir que je lui ai dit lue l'équipage de mon vaisseau s'était révolté ontre moi, et m'avait emprisonné dans ma hambre; que je restai en cet état pendant lusieurs semaines, sans savoir ou l'on con-

duisait mon vaisseau, et qu'enfin l'on me mit à terre sans me dire où j'étais. Je crus néanmoins alors que nous étions à dix degrés an sud du cap de Bonne-Espérance, et environ à quarante-cinq de latitude méridionale. Je l'inférai de quelques discours généraux que j'avais entendus dans le vaisseau au sujet du dessein qu'on avait d'aller à Madagascar, Quoique ce ne fût la qu'une conjecture, je ne laissai pas de prendre le parti de cingler à l'est, espérant mouiller au sud-ouest de la côte de la Nouvelle-Hollande, et de là me rendre à l'ouest dans quelqu'une des petites îles qui sont aux environs. Le vert était directement à l'ouest, et, sur les six neures du soir, je supputai que j'avais fait environ dix-huit lieues vers l'est.

Ayant alors découvert une très petite île éloignée tout au plus d'une lieue et demie, j'y abordai en peu de temps. Ce n'était qu'un vrai rocher, avec une petite baie que les tempêtes y avaient formée. J'amarrai mon canot en cet endroit, et, ayant grimpé sur un des côtés du rocher, je découvris vers l'est une terre qui s'étendait du sud au nord. Je passaí la nuit dans mon canot, et, le lendemain, m'étant mis à ramer de grand matin et de grand courage, j'arrivai à sept heures à un endroit de la Nouvelle-Hollande qui est au sud-ouest. Cela me confirma dans une opinion que j'avais depuis longtemps, savoir, que les mappemondes et les cartes placent ce pays au moins trois degrés de plus à l'est qu'il n'est réellement. Je crois avoir, il y a déjà plusieurs années, communiqué ma pensée à mon illustre ami, M. Herman Moll, et lui avoir expliqué mes raisons; mais il a mieux aimé suivre

la foule des auteurs.

Je n'aperçus point d'habitants à l'endroit où j'avais pris terre, et, comme je n'avais pas d'armes, je ne voulus point m'avancer dans le pays. Je ramassai quelques coquillages sur le rivage, que je n'osai faire cuire, de peur que le feu ne me fît découvrir par les habitants de la contrée. Pendant les trois jours que je me tins caché en cet endroit, je ne vécus que d'huîtres et de moules, afin de ménager mes petites provisions. Je trouvai heureusement un petit ruisseau, dont l'eau était excellente.

Le quatrième jour, m'étant risqué d'avancer un peu dans les terres, je découvris vingt ou trente habitants du pays sur une hauteur qui n'était pas à plus de cinq cents pas de noi. Ils étaient tous nus, hommes, femmes enfants, et se chauffaient autour d'un rrand feu. Un d'eux m'apercut et me fit renarquer aux autres. Alors, cinq de la troupe le détachèrent et se mirent en marche de non côté. Aussitôt, ie me mis à fuir vers le ivage, je me jetai dans mon canot, et je rahai de toute ma force. Les sauvages me sui-· lirent le long du rivage, et, comme je n'étais as fort avancé dans la mer, ils me décochè-Int une flèche qui m'atteignit au genou gauhe et m'y fit une large blessure dont je porte ncore appourd'hui la marque. Je craignis que dard ne fût empoisonné; ainsi, ayant ramé rtement, et m'étant mis hors de la portée i trait, je tâchai de bien sucer ma plaie, et ensuite je bandai mon genou comme je rus.
J'étais extrêmement embarrassé; je n'osais retourner à l'endroit où j'avais été attaqué, et, comme j'étais obligé d'aller du côté du nord, il me fallait toujours ramer, parce que

ord, il me fallait toujours ramer, parce que j'avais le vent du nord-est. Dans le temps que je jetais les yeux de tous côtés pour faire quelque découverte, j'aperçus, au nord-nord-est, une voile qui, à chaque instant, croissait à mes yeux. Je balançai un peu de temps si je devais m'avancer vers elle ou non. A la fin, l'horreur que j'avais conçue pour toute la race des yahous me fit prendre le parti de virer de bord et de ramer vers le sud pour me rendre à cette même baie d'où j'étais parti le matin, aimant mieux m'exposer à toute sorte de dangers que de vivre avec des yahous. J'appro-

gers que de vivre avec des yahous. J'approchai mon canot le plus près qu'il me fût possible du rivage, et, pour moi, je me cachai à quelques pas de là, derrière une petite roche qui était proche de ce ruisseau dont j'ai parlé.

Le vaisseau s'avança environ à une demilieue de la baie, et envoya sa chaloupe avec des tonneaux pour y faire aiguade. Cet endroit était connu et pratiqué souvent par les voyageurs, à cause du ruisseau. Les mariniers, en prenant terre, virent d'abord mon canot, et, s'étant mis aussitôt a le visiter, ils connurent sans peine que celui à qui il appartenait n'était pas loin. Quatre d'entre eux, bien armés, cherchèrent de tous côtés aux environs et enfin me trouvèrent couché la face contre terre derrière la roche. Ils furent d'a-

bord surpris de ma figure, de mon habit de peaux de lapins, de mes souliers de bois et

de mes bas fourrés. Ils jugerent que je n'étais pas du pays, où tous les habitants étaient nus. Un d'eux m'ordonna de me lever et me demanda en langage portugais qui j'étais. Je lui fis une profonde révérence, et je lui dis dans cette même langue, que j'entendais parfaitement, que j'étais un pauvre yahou banni du pays des Houyhnhnms, et que je le conjurais de me laisser aller. Ils furent surpris de m'entendre parler leur langue, et jugérent, par la couleur de mon visage, que j'étais un Européen; mais ils ne savaient ce que je voulais dire par les mots de yahou de houyhnhnm; et ils ne purent en même temps s'empêcher de rire de mon accent, qui ressemblait au hennissement d'un cheval.

Je ressentais à leur aspect des mouvements de crainte et de haine, êt je me mettais déjà en devoir de leur tourner le dos et de me rendre dans mon canot, lorsqu'ils mirent la main sur moi, et m'obligèrent de leur dire de quel pays j'étais, d'où je venais, avec plusieurs autres questions pareilles. Je leur répondis que j'étais né en Angleterre, d'ou j'étais parti il y avait environ cinq ans, et qu'alors la paix régnait entre leur pays et le mien; qu'ainsi j'espérais qu'ils voudraient bien ne me point traiter en ennemi, puisque je ne leur voulais aucun mal, et que j'étais un pauvre vahou qui cherchait quelque ile déserte où je pusse passer dans la solitude le reste de ma vie infortunée.

Lorsqu'ils me parlèrent, d'abord je fus saisi d'étonnement, et je crus voir un prodige. Cela me paraissait aussi extraordinaire que si j'entendais aujourd'hui un chien ou une vache parler en Angleterre. Ils me répondirent, avec toute l'humanité et toute la politesse possibles, que je ne m'affligeasse point, et qu'ils étaient surs que leur capitaine voudrait bien me prendre sur son bord et me mener gratis à Lisbonne, d'ou je pourrais passer en Angleterre; que deux d'entre eux iraient dans un moment trouver le capitaine pour l'informer de ce qu'ils avaient vu et recevoir ses ordres; mais qu'en même temps, à moins que je ne jeur donnasse ma parole de ne point m'enfuir, ils allaient me lier. Je leur dis qu'ils feraient de moi tout ce qu'ils jugeraient à propos.

Ils avaient bien envie de savoir mon histoire et mes aventures; mais je leur donnai peu de satisfaction, et tous conclurent que mes malheurs m'avaient troublé l'esprit. Au bout de deux heures, la chaloupe, qui était allée porter de l'eau douce au vaisseau, revint avec ordre de m'amener incessamment à bord. Je me jetai à genoux pour prier qu'on me laissât aller et qu'on voulût bien ne point me ravir ma liberté, mais ce fut en vain; je fus lié et mis dans la chaloupe, et, dans cet etat, conduit à bord et dans la chambre du capitaine.

Îl s'appelait Pedro de Mendez, et était un homme très généreux et très poli. Il me pria d'abord de lui dire qui j'étais, et ensuite me demanda ce que je voulais boire et manger. Il m'assura que je serais traité comme luimême, et me dit enfin des choses si obligeantes, que j'étais tout étonné de trouver tant de bonte dans un yahou. J'avais néanmoins un

air sombre, morne et fâché, et je ne répondis autre chose à toutes ses honnêtetés, sinon que j'avais à manger dans mon canot. Mais il ordonna qu'on me servît un poulet et qu'on me fît boire du vin excellent, et, en attendant, il me fit donner un bon lit dans une chambre fort commode. Lorsque j'y eus été conduit, je ne voulus point me déshabiller, et je me jetai sur le lit dans l'état où j'étais. Au bout d'une demi-heure, tandis que tout l'équipage était à dîner, je m'échappai de ma chambre dans le dessein de me jeter dans la mer et de me sauver à la nage, afin de n'être point obligé de vivre avec des yahous. Mais je fus prévenu par un des mariniers, et le capitaine, ayant été înformé de ma tentative, ordonna de m'enfermer dans ma chambre.

Après le dîner, D. Pedro vint me trouver et voulut savoir quel motif m'avait porté à former l'entreprise d'un homme désespéré. Il m'assura en même temps qu'il n'avait envie que de me faire plaisir, et me parla d'une manière si touchante et si persuasive, que je commencai à le regarder comme un animal un peu raisonnable. Je lui racontai en peu de mots l'histoire de mon voyage, la révolte de mon équipage dans un vaisseau dont j'étais capitaine, et la résolution qu'ils avaient prise de me laisser sur un rivage inconnu ; je lui appris que j'avais passé trois ans parmi les Houyhnhnms, qui étaient des chevaux parlants et des animaux raisonnants et raisonnables. Le capitaine prit tout cels pour des visions et des mensonges, ce qui me choqua extrêmement. Je lui dis que j'avais oublié à

mentir depuis que j'avais quitté les yahous d'Europe; que chez les Houyhnhms on ne mentait point, non pas même les enfants et les valets; qu'au surplus, il croirait ce qu'il lui plairait, mais que j'étais prêt à répondre à toutes les difficultés qu'il pourrait m'opposer, et que je me flattais de lui pouvoir faire connaître la vérité.

Le capitaine, homme sensé, après m'avoir fait plusieurs autres questions, pour voir si je ne me couperais pas dans mes discours, et avoir vu que tout ce que je disais était juste, et que toutes les parties de mon histoire se rapportaient les unes aux autres, commença à avoir un peu meilleure opinion de ma sincérité, d'autant plus qu'il m'avoua qu'il s'était autrefois rencontré avec un matelot hollandais, lequel lui avait dit qu'il avait pris terre, avec cinq autres de ses camarades, à une certaine île ou continent au sud de la Nouvelle-Hollande, où ils avaient mouillé pour faire aiguade; qu'ils avaient apercu un cheval chassant devant lui un troupeau d'animaux parfaitement ressemblants à ceux que je lui avais décrits, et auxquels je donnais le nom d'yahous, avec plusieurs autres particularités que le capitaine me dit qu'il avait oubliées, et dont il s'était mis alors peu en peine de charger sa mémoire, les regardant comme des mensonges.

Il m'ajouta que, puisque je faisais profession d'un si grand attachement à la vérité, il vouhit que je lui donnasse ma parole d'honneur de rester avec lui pendant tout le voyage, sans songer à attenter sur ma vie; qu'autrement il m'enfermerait jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Lisbonne. Je lui promis ce qu'il exigeait de moi, mais je lui protestai en même temps que je souffrirais plutôt les traitements les plus fâcheux que de consentir jamais à retourner

parmi les yahous de mon pays.

Il ne se passa rien de remarquable pendant notre voyage. Pour témoigner au capitaine ombien j'étais sensible à ses honnêtetés, je m'entretenais quelquefois avec lui par reconnaissance, lorsqu'il me priait instamment de lui parler, et je tâchais alors de lui cacher ma misanthropie et mon aversion pour tout le genre humain. Il m'échappait néanmoins, de temps en temps, quelques traits mordants et satiriques, qu'il prenait en galant homme: ou auxquels il ne faisait pas semblant de prendre garde. Mais je passais la plus grande partie du jour seul et isolé dans ma chambre, et je ne voulais parler à aucun de l'équipage. Tel était l'état de mon cerveau, que mon commerce avec les Houvhnhnms avait rempli d'idées sublimes et philosophiques. Jétais dominé par une misanthropie insur-montable; semblable à ces sombres esprits, à ces farouches solitaires, à ces censeurs méditatifs, qui, sans avoir fréquente les Houyhnhnms se piquent de connaître à fond le caractère des hommes et d'avoir un souverain mépris pour l'humanité.

Le capitaine me pressa plusieurs fois de mettre bas mes peaux de lapin, et m'offrit de me prêter de quoi m'habiller de pied en cap; mais je le remerciai de ses offres, ayant horreur de mettre sur mon corps ce qui avait été à l'usage d'un yahou. Je lui permis seulement de me prêter deux chemises blanches, qui, ayant été bien lavées, pouvaient ne me point souiller. Je les mettais tour à tour, de deux jours l'un, et j'avais soin de les laver moimême. Nous arrivâmes à Lisbonne, le 5 de novembre 1715. Le capitaine me força alors de prendre ses habits, pour empêcher la canaille de nous huer dans les rues. Il me conduisit à sa maison, et voulut que je demeurasse chez lui pendant mon séjour en cette ville. Je le priai instamment de me loger au quatrième étage, dans un endroit écarté, où je quatrième étage, dans un endroit écarté, où je n'eusse commerce avec qui que ce fût. Je lui neusse commerce avec qui que ce rut. Je lui demandai aussi la grâce de ne dire à personne ce que je lui avais raconté de mon séjour parmi les Houyhnhnms, parce que, si mon histoire était sue, je serais bientôt accablé des visites d'une infinité de curieux, et, ce qu'il y a de pis, je serais peut-être brûlé par l'invisition. quisition.

quisition.

Le capitaine, qui n'était point marié, n'avait que trois domestiques, dont l'un, qui m'apportait à manger dans ma chambre, avait de si bonnes manières à mon égard et me paraissait avoir tant de bon sens pour un yahou, que sa compagnie ne me déplut point; il gagna sur moi de me faire mettre de temps en temps la tête à une lucarne pour prendre l'air; ensuite, il me persuada de descendre à l'étage d'au-dessous et de coucher dans une chambre dont la fenêtre donnait sur la rue. Il me fit regarder par cette fenêtre; mais, au commencement, je retirais ma tête aussitôt que je l'avais avancée: le peuple me blessait

la vue, Je m'y accoutumai pourtant peu à peu Huit jours après, il me fit descendre à un étage encore plus bas: enfin, il triompha si bien de ma faiblesse, qu'il m'engagea à venir m'asseoir à la porte pour regarder les passants, et ensuite à l'accompagner quelquefois dans les rues.

D. Pedro, à qui j'avais expliqué l'état de ma famille et de mes affaires, me dit un jour que j'étais obligé en honneur et en conscience de retourner dans mon pays et de vivre dans ma maison avec ma femme et mes enfants. Il m'avertit en même temps qu'il y avait dans le port un vaisseau prêt à faire voile pour l'Angleterre, et m'assura qu'il me fournirait tout ce qui me serait nécessaire pour mon voyage. Je lui opposai plusieurs raisons qui me détournaient de vouloir jamais aller demeurer dans mon pays, et qui m'avaient fait prendre la résolution de chercher quelque île déserte pour y finir mes jours. Il me répliqua que cette île que je voulais chercher était une chimère, et que je trouverais des hommes partout; qu'au contraire, lorsque je serais chez mci, j'y serais le maître, et pourrais y être aussi solitaire qu'il me plairait.

Je me rendis à la fin, ne pouvant mieux faire; j'étais d'ailleurs devenu un peu moins sauvage. Je quittai Lisbonne le 24 novembre, et m'embarquai dans un vaisseau marchand. D. Pedro m'accompagna jusqu'au port et eut l'honnêteté de me prêter la valeur de vingt livres sterling. Durant ce voyage, je n'eus aucun commerce avec le capitaine ni avec aucun des passagers, et je prétextai une maladia

pour pouvoir toujours rester dans ma chambre. Le 5 de décembre 1715, nous jetâmes l'ancre aux Dunes, environ sur les neuf heures du matin, et, à trois heures après midi, j'arrivai à Rotherhithe en bonne santé, et me rendis au logis. Ma femme et toute ma famille, en me revoyant, me témoignerent leur surprise et leur joie; comme ils m'avaient cru mort; ils s'abandonnerent à des transports que je ne puis exprimer. Je les embrassai tous assez froidement, à cause de l'idée d'yahou qui n'était pas encore sortie de mon esprit, et, pour cette raison, je ne voulus point d'abord coucher avec ma femme.

Le premier argent que j'eus, je l'employai à acheter deux jeunes chevaux, pour lesquels je fis bâtir une fort belle écurie, et auxquels je donnai un palefrenier du premier mérite, que je fis mon favori et mon confident. L'odeur de l'écurie me charmait, et j'y passais tous les jours quatre heures à parler à mes chers chevaux, qui me rappelaient le souvenir

des vertueux Houyhnhnms.

Dans le temps que j'écris cette relation, il y a cinq ans que je suis de retour de mon dernier voyage et que je vis retiré chez moi. La première année, je souffris avec peine la vue de ma femme et de mes enfants, et ne pus presque gagner sur moi de manger avec eux. Mes idées changèrent dans la suite, et aujourd'hui je suis un homme ordinaire, quoique toujours un peu misanthrope.

All. — Invectives de l'auteur contre les voyageurs qui mentent dans leurs relations. — Il justifie la sienne. — Ce qu'il pense de la conquète qu'on voudrait faire des pays qu'il a découveris.

Je vous ai donné, mon cher lecteur, une histoire complète de mes voyages pendant l'espace de seize ans et sept mois; et dans cette relation, j'ai moins cherché à être élégant et fleuri qu'à être vrai et sincère. Peut-être que vous prenez pour des contes et des fables tout ce que je vous ai raconté, et que vous n'v trouvez pas la moindre vraisemblance: mais je ne me suis point appliqué à chercher des tours séduisants pour farder mes récits et vous les rendre croyables. Si vous ne me croyez pas, prenez-vous-en à vous-même de votre incrédulité; pour moi, qui n'ai aucun génie pour la fiction, et qui ai une imagination très froide, j'ai rapporté les faits avec une simplicité qui devrait vous guérir de vos doutes.

Il nous est aisé, à nous autres voyageurs, qui allons dans des pays oùpresque personne ne va, de faire des inscriptions surprenantes de quadrupades, de serpents, d'oiseaux et de poissons extraordinaires et rares. Mais à quoi cela sert-il? Le principal but d'un voyageur qui publie la relation de ses voyages, ne doitce pas être de rendre les hommes de son pays meilleurs et plus sages, et de leur proposer des exemples étrangers, soit en bien, soit en mal, pour les exciter à pratiquer la vertuet à fuir le vice? C'est ce que je me suis proposé

dans cet ouvrage, et je crois qu'on doit m'en

savoir bon gré.

Je voudrais de tout mon cœur qu'il fût ordonné par une loi, qu'avant qu'aucun voyageur publiât la relation de ses voyages il jurerait et ferait serment, en présence du lord grand-chancelier, que tout ce qu'il va faire imprimer est exactement vrai, ou du moins qu'il le croit tel. Le monde ne serait peut-être pas trompé comme il l'est tous les jours. Je donne d'avance mon suffrage pour cette loi, et je consens que mon ouvrage ne soit imprimé qu'après qu'elle aura été dressée.

J'ai parcouru, dans ma jeunesse, un grand nombre de relations avec un plaisir infini; mais, depuis que j'ai presque fait le tour du monde, et que j'ai vu les choses de mes yeux et par moi-même, je n'ai plus de goût pour cette sorte de lecture; j'aime mieux lire des romans. Je souhaite que mon lecteur pense

comme moi.

Mes amis ayant jugé que la relation que j'ai écrite de mes voyages avait un certain air de vérité qui plairait au public, je me suis livré à leurs consells, et j'ai consenti à l'impression. Hélas! j'ai eu bien des malheurs dans ma vie, mais je n'ai jamais eu celui d'être enclin au mensonge.

Finxit, vanum etiam mendacemque improba finget.

VIRG. Eneid., l. II.

Je sais qu'il n'y a pas beaucoup d'honneur à publier des voyages; que cela ne demande

ni science ni génie, et qu'il suffit d'avoir une bonne mémoire ou d'avoir tenu un journal exact; je sais aussi que les faiseurs de relations ressemblent aux faiseurs de dictionnaires, et sont au bout d'un certain temps éclipsés, comme anéantis par une foule d'écrivains postérieurs qui répétent tout ce qu'ils ont dit et v ajoutent des choses nouvelles. Il m'arrivera peut-être la même chose : des voyageurs iront dans les pays où j'ai été, enchériront sur mes descriptions, feront tomber mon livre et peut-être oublier que j'aie jamais écrit. Je regardezais cela comme une vraie mortification si j'écrivais pour la gloire; mais, comme j'écris pour l'utilité du public, je m'en soucie peu, et suis préparé à tout événement.

Je voudrais bien qu'on s'avisât de censurer mon ouvrage! En vérité, que peut-on dire à un voyageur qui décrit des pays où notre commerce n'est aucunement intéressé, et où il n'y a aucun rapport à nos manufactures? J'ai écrit sans passion, sans esprit de parti et sans vouloir blesser personne; j'ai écrit pour une fin très noble, qui est l'instruction générale du genre humain; j'ai crit sans aucune vue d'intérêt et de vanité; en sorte que les observateurs, les examinateurs, les critiques, les flatteurs, les chicaneurs, les timides, les politiques, les petits génies, les patelins, les esprits les plus difficiles et les plus injustes, n'auront rien à me dire et ne trouveront point occasion d'exercer leur odieux talent.

J'avoue qu'on m'a fait entendre que j'aurais dû d'abord, comme bon sujet et bon Anglais. présenter au secrétaire d'Etat, à mon retour,

un mémoire instructif touchant mes découvertes, vu que toutes les terres qu'un sujet découvre appartiennent de droit à la cou-ronne. Mais, en vérité, je doute que la conquête des pays dont il s'agit soit aussi aisée que celle que Fernand Cortez fit autrefois d'une contrée de l'Amérique où les Espagnols massacrèrent tant de pauvres Indiens nus et sans armes. Premièrement, à l'égard du pays de Lilliput; il est clair que la conquête n'en vaut pas la peine, et que nous n'en retirerions pas de quoi nous rembourser des frais d'une flotte et d'une armée. Je demande s'il y aurait de la prudence à aller attaquer les Brobdingnagniens. Il ferait beau voir une armée anglaise faire une descente en ce pays-là! Serait-elle fort contente, si on l'envoyait dans une contrée où l'on a toujours une île aérienne sur la tête, toute prête à écraser les rebelles. et à plus forte raison les ennemis du dehors qui voudraient s'emparer de cet empire? Il est vrai que le pays des Houyhnhnms paraît une conquête assez aisée. Ces peuples ignorent le métier de la guerre; ils ne savent ce que c'est qu'armes blanches et armes à feu.

Cependant, si j'étais ministre d'Etat, je ne serais point d'humeur de faire une pareille entreprise. Leur haute prudence et leur parfaite unanimité sont des armes terribles. Imaginezvous, d'ailleurs, cent mille Houyhnhnms en fureur se jetant sur une armée européenne. Quel carnage ne feraient-ils pas avec leurs dents, et combien de têtes et d'estomacs ne briseraient-ils pas avec leurs formidables pieds de derrière? Certes, il n'y a point de Houynhnhum

auquel on ne puisse appliquer ce qu'Horace a dit de l'empereur Auguste :

Recalcitrat undique tutus.

Mais, loin de songer à conquérir leur pays, je voudrais plutôt qu'on les engageât à nous envoyer quelques-uns de leur nation pour civiliser la nôtre, c'est-à-dire pour la rendre

vertueuse et plus raisonnable.

Une autre raison m'empêche d'opiner pour la conquête de ce pays, et de croire qu'il soit à propos d'augmenter les domaines de sa majesté britannique de mes heureuses découvertes, c'est qu'à dire le vrai, la manière dont on prend possession d'un nouveau pays découvert me cause quelques légers scrupules. Par exemple, une troupe de pirates est poussée par la tempête je ne sais où. Un mousse, du haut du perroquet, découvre terre; les voilà aussitôt à cingler de ce côté-là. Ils abordent, ils descendent sur le rivage, ils voient un peuple désarmé qui les recoit bien; aussitôt ils donnent un nouveau nom à cette terre et en prennent possession au nom de leur chef. Ils élèvent un monument qui atteste à la posté-rité cette belle action. Ensuite, ils se mettent à tuer deux ou trois douzaines de ces pauvres Indiens, et ont la bonté d'en épargner une douzaine, qu'ils renvoient à leurs huttes. Voilà proprement l'acte de possession qui commence à fonder le droit divin

On envoie bientôt après d'autres vaisseaux en ce même pays pour exterminer le plus grand nombre des naturels; on met les chefs à la torture pour les contraindre à livrer leurs trésors; on exerce par conscience tous les actes les plus barbares et les plus inhumains; on teint la terre du sang de ses infortunés habitants; enfin, cette exécrable troupe de boureaux employée à cette pieuse expédition est une colonie euvoyée dans un pays barbare et idolâtre pour le civiliser et le convertir.

J'avoue que ce que je dis ici ne regarde point la nation anglaise, qui, dans la fondation des colonies, a toujours fait éclater sa sagesse et sa justice, et qui peut, sur cet article, servir aujourd'hui d'exemple à toute l'Europe. On sait quel est notre zele pour faire connaître la religion chrétienne dans les pays nouvellement découverts et heureusement envahis; que, pour y faire pratiquer les lois du christianisme, nous avons soin d'y envoyer des pasteurs très pieux et très édifiants, des hommes de bonnes mœurs et de bon exemple, des femmes et des filles irréprochables et d'une vertu très bien éprouvée, de braves officiers, des juges intègres, et surfout des gouverneurs d'une probité reconnue; qui font consister leur bonheur dans celui des habitants du pays, qui n'y exercent aucune tyrannie, qui n'ont ni avarice, ni ambition, ni cupidité, mais seulement beaucoup de zèle pour la gloire et les intérêts du roi leur maître.

Au reste, quel intérêt aurions-nous à vouloir nous emparer des pays dont j'ai fait la description? Quel avantage retirerions-nous de la peine d'enchaîner et de tuer les naturels? Il n'y a dans ces pays-là ni mines d'or et d'argent, ni sucre, ni tabac. Ils ne méritent donc pas de devenir l'objet de notre ardeur martiale et de notre zèle religieux, ni que nous leur fassions l'honneur de les conquérir.

Si néanmoins la cour en juge autrement, je déclare que je suis prêt à attester; quand on m'interrogera juridiquement, qu'avant moi nul Européen n'avait mis le pied dans ces mêmes contrées : je prends à témoins les naturels, dont la déposition doit faire foi. Il est vrai qu'on peut chicaner par rapport à ces deux yahous dont j'ai parlé, et qui, selon la tradition des Houyhnhnms, parurent autrefois sur une montagne, et sont depuis devenus la tige de tous les yahous de ce pays-la. Mais il n'est pas difficile de prouver que ces deux anciens yahous étaient natifs d'Angleterre; certains traits de leurs descendants, certaines inclinations, certaines manières le font préjuger. Au surplus, je laisse aux docteurs en matière de colonies à discuter cet article, et à examiner s'il ne fonde pas un titre clair et incontestable pour le droit de la Grande-Bretagne.

Après avoir ainsi satisfait à la seule objection qu'on me peut faire au sujet de mes voyages, je prends enfin congé de l'honnête lecteur qui m'a fait l'honneur de vouloir bien voyager avec moi dans ce livre, et je retourne à mon petit jardin de Redriff, pour m'y livrer

à mes spéculations philosophiques-



TABLE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

Pag	68
	7
Première partie. — Voyage à Lilliput	55
Seconde partie Voyage à Brobdingnag. 12	29
TOME SECOND	
CROISIÈME PARTIE. — Voyage à Laputa, aux Balnibarbes, à Luggnagg, à Gloubbdoubdrie et au Japon	ã
QUATRIÈME PARTIE Voyage au pays des	•
Houyhnhnms S	7

Paris. Imprimerie Nouvelle (assoc. onv.), 14, rue des Jeuneurs G. Masquim, directeur.



LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÉQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

MUSÉE NATIONAL

COLLECTION DE PORTRAITS DES PERSONNAGES LES PLUS CÉLÈBRES

accompagnes de leurs Biographies

23 centimes la livraison de 4 portraits 25 centimes rendu franco

L'OUVRAGE (20 LIVEAISORS) EST EN VENTE

Cette publication a pour but de faire connaître les personnages les plus célèbres de tous les temps et de tous les pays, depuis le soldat qui verse son sang pour la patrie, jusqu'au savant qui lui consacre ses veilles; depuis l'invent-u: qui crée un outil, jusqu'au marin qui trouve un monde; depuis l'artiste qui charme l'esprit et le cœur, jusqu'à l'écrivain qui élève les âmes; depuis le philanthrope, enfin, qui distribue sa fortune aux malheureux, jusqu'à l'humble sœur d'hôpital qui leur sacrifie sa vie tout entière!

Disposés pour être mis en volume, ces portraits biographiques peuvent être détachés par les inszituteurs et donnés en récompense aux élèves.

FORTE REMISE AUX INSTITUTEURS

La rellure se paie à part : 1/2 reliure, 60 c.; reliure, i fr.; doré sur tranche. 1 fr. 25.

Liste des Portraits contenus dans ce volume

- . CORNEILLE. 2. VAUBAN.
- 3. ARMENTIER.
- 4. CHRISTOPHE COLOMB.
- 5. WASHINGTON.
- 6. JACQUARD.
- 7. DESCARTES.
- 8. LA TOUR-D'AUVERGNE. 9. LA FONTAINE.
- 10. HOCHE.
- H. CHAPPE. 12. L'ABBÉ DE L'ÉPÉZ,
- 13. MOLIÈRE. 4. BERNARD PALISSY.
- 25. MONTYON.
- 46. JENNER.
- 17. JEANNE D'ARC.
- 18. CHANCEL, DE L'HOSPITAL
- 19. RACINE.
- 20. OLIVIER DE SERRES.
- 21. AMBROISE PARÉ. 22. LAVOISIER.
- 23. VOLTAIRE.
- 24. DUQUESNE.
- 25. JEAN GOUJON.
- 26. MONTESQUIEU.
- 27. FRANKLIN.
- 28. SAINT VINCENT DE PAUL
- 29. RAPHAEL.
- 30. SULLY. 31. SALOMON DE CAUS.
- 32. BAYARD.
- 33. TURGOT.
- 34. PESTALOZZI.
- 35. LA PÉROUSE.
- 36. D'ALEMBERT.
- 37. MADAME LABOULAYE.
- 38. MATHIEU MOSÉ.
- 39. P. PAPIN.
- 40. VESATE.

- 41. CERVANTÈS.
- 42. OBERKAMPF. 43. COLBERT.
- 44. GÉNÉRAL FOY.
- 45. BUFFON. 46. JACQUES COEUR
- 47. ROTROU,
- 48. HAUY. 49. JEANNE HACH
- 50. REGNARD.
 - 51. LE POUSSIN. 52. BEAUMARCHAIS
- 53. FÉNELON.
- 54. CHAMPIONNET.
- 55. MONTAIGNE. 56. WATT.
- 57. MADAME DE SÉVIGNÉ.
- 58. MARCEAU 59. MONGE.
- 60. ADAM DE CRAPONNE.
- 61. VICOMTESSE DUMOULEM.
- 62. DARCET.
- 63. JEAN BART.
- 64. FULTON. 65. CARNOT.
- 66. LESUEUR.
- 67. BOURGELAT. 68, CLÉMENCE ISAURE.
- 69. CATINAT.
- 70. ROLLIN. 71. CHEVALIER ROZE.
- 72. CRILLON.
- 73. MIRABEAU.
- 74. MONTGOLFIER. 75 JUVIER.
- 76. MADAME DE MARCILLAS,
- 77. NUGUESCLIN.
- 78. J.-J. ROUSSEAU
- 79. GALILÉE.
- 80. GUTENBERG.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

SCARRON

Oniaring A

LE

ROMAN COMIQUE

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE 2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1880

Tous droits réservés



LE ROMAN COMIQUE

PREMIÈRE PARTIE

 Las troupe de comédiens arrive dans la ville du Mans.

Le soleil avait achevé plus de la moitié de sa course, et son char, ayant attrapé le penchant du monde, roulait plus vite qu'il ne voulait. Si ses chevaux eussent voulu profiter de la pente du chemin, ils eussent achevé ce qui restait du jour en moins d'un demi-quart d'heure; mais, au lieu de tirer de toute leur force, ils ne s'amusaient qu'à faire des courbettes, respirant un air marin qui les faisait hennir et les avertissait que la mer était proche, où l'on dit que leur maître se couche toutes les nuits. Pour parler plus humaine-ment et plus intelligiblement, il était entre cing et six, quand une charrette entra dans les halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière, dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine

de coffres, de malles et de gros paquets de toiles peintes, qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une demoiselle habillée moitié ville moitié cam-pagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue, et portait un grand fusil sur son épaule, dont il avait assassiné plusieurs pies, geais et corneilles, qui faisaient comme une bandoulière, au bas de laquelle pendaient par les pieds une poule et un oison qui avaient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau, il n'avait qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretières de différentes couleurs, et cet habillement de tête était une manière de turban qui n'était encore qu'ébauché et auquel on n'avait pas encore donné la dernière main. Son pourpoint était une casaque de grisette, ceinte avec une courroie, laquelle lui servait aussi à soutenir une épée, qui était si longue qu'on ne s'en pouvait aider adroitement sans fourchette. Il portait des chausses troussees à bas d'attaches, comme celles des comédiens quand ils représentent un béros de l'antiquité, et il avait, au lieu de souliers, des bro-lequins à l'antique, que les boues avaient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard, vêtu plus régulièrement, quoique très-mal, marchait à côté de lui. Il portait sur ses épaules une basse de viole, et, parce qu'il se courbait un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une grosse tortue qui marchait sur ses jambes de derrière. Quelque critique murmurera de la comparaison, à cause du peu de proportion qu'il y a d'une tortue à un homme; mais j'entends parler des grandes tortues qui se trouvent dans les Indes, et de plus, je m'en sers de ma seule autorité. Retournons à notre caravane. Elle passa dans le tripot de la Biche, a la porte duquel étaient assemblés quantité des plus gros bourgeois de la ville. La nouveauté de l'attirail et le bruit de la canaille qui s'était assemblée autour de la charrette furent cause que tous ces honorables bourgmestres jeterent les veux sur nos inconnus. Un lieutenant de prévôt, entre autres, nommé la Rappinière, les vint accoster, et leur demanda avec une autorité de magistrat quelles gens ils étaient. Le jeune homme dont je viens de vous parler prit la parole, et, sans mettre la main au turban, parce que de l'une il tenait son fusil. et de l'autre la garde de son épée, de peur qu'elle ne lui battît les jambes, lui dit qu'ils étaient Français de naissance, comédiens de profession; que son nom de theâtre était Destin; celui de son vieux camarade, la Rancune; celui de la demoiselle qui était juchée comme une poule au haut de leur bagage, la Caverne. Ce nom bizarre fit rire quelques-uns de la compagnie ; sur quoi le jeune comédien ajouta que le nom de la Caverne ne devait pas sembler plus étrange à des hommes d'esprit que ceux de la Montagne, la Vallée, la Rose ou l'Épine. La conversation finit par quelques coups de poing et jurements de Dieu que l'on entendait au devant de la charrette. C'était le valet du tripot qui avait battu le charretier sans dire gare, parce que ses bœufs et sa jument usaient trop librement d'un amas de foin qui était devant la porte. On apaisa la noise, et la maîtresse du tripot, qui aimait la comédie plus que sermon ni vêpres, par une générosité inouïe en une maîtresse de tripot, permit au charretier de faire manger ses bêtes tout leur soul. Il accepta l'offre qu'elle lui fit, et, pendant que les bêtes mangeaient, l'auteur se reposa quelque temps, et se mit à songer à ce qu'il dirait dans le second chapitre.

II. - Quel nomme était le sieur de la Rappinière.

Le sieur de la Rappinière était alors le rieur de la ville du Mans. Il n'y a point de petite ville qui n'ait son rieur. La ville de Paris n'en a pas pour un, elle en a dans chaque quartier, et moi-même qui vous parle, je l'aurais éte du mien si j'avais voulu; mais il y a longtemps, comme tout le monde sait, que j'ai renonca a toutes les vanités du monde. Pour revenir au aieur de la Rappinière, il renoua bientôt la conversation que les coups de poing avaient interrompue, et demanda au jeune comédien si leur troupe n'était composée que de mademoiselle de la Caverne, de M. de la Rancune et de lui.

Notre troupe est aussi complète que celle du prince d'Orange ou de S. A. d'Epernon, ini répondit-il; mais par une disgrâce qui nous est arrivée à Tours, où notre étourdi de portier a tué un des fusiliers de l'intendant de la province, nous avons été contraints de mous sauver un pied chaussé et l'autre nu, en

l'équipage que vous nous voyez.

- Ces fusiliers de M. l'intendant en ont fait

autant à la Flèche, dit la Rappinière.

— Que le feu de saint Antoine les arde! dit la tripotière: ils sont cause que nous n'aurons

pas la comédie.

— Il ne tiendrait pas à nous, répondit le vieux comédien, si nous avions les clefs de nos coffres pour avoir uos habits; et nous divertirions quatre ou cinq jours MM. de la ville, avant que de gagner Alençon, où le reste de la troupe a le rendez-vous.

La réponse du comédien fit ouvrir les oreilles à tout le monde. La Rappinière offrit une vieille robe de sa femme à la Caverne, et la tripotière deux ou trois paires d'habits qu'elle avait en gage, à Destin et à la Rancune.

- Mais, ajouta quelqu'un de la compagnie,

vous n'êtes que trois.

— J'ai joue une pièce moi seul, dit la Rancune, et j'ai fait en même temps le roi, la reine et l'ambassadeur. Je parlais en fausset quand je faisais la reine; je parlais du nez pour l'ambassadeur, et je me tournais vers ma couronne que je posais sur une chaise; et pour le roi, je reprenais mon siége, ma couronne et ma gravité, et grossissais un peu ma voix. Et qu'ainsi ne soit, si vous voulez contenter notre charretier et payer notre dépense en l'hôtellerie, fournissez vos habits, et nous jouerons avant que la nuit vienne, ou bien nous irons boire, avec votre permission, et nous reposer, car nous avons fait une

grande journée.

Le parti plut à la compagnie, et le diable de la Rappinière, qui s'avisait toujours de quelque malice, dit qu'il ne fallait point d'autres habits que ceux de deux jeunes hommes de la ville qui jouaient une partie dans le tripot, et que mademoiselle de la Caverne, en son habit d'ordinaire, pourrait passer pour tout ce qu'on voudrait dans une comedie. Aussitôt dit, aussitôt fait; en moins d'un demi-quart d'heure, les comédiens eurent bu chacun deux ou trois cours, furent travestis, et l'assemblée qui s'était grossie, ayant pris place en une chambre haute, on vit derrière un drap sale que l'on leva, le comédien Destin couché sur un matelas, un corbillon sur la tête, qui lui servait de couronne, se frottant un peu les veux comme un homme qui s'éveille, en récitant du ton de Mondori le rôle d'Hérode, qui commence par :

Fantôme injurieux qui troubles mon repost

L'emplâtre qui lui couvrait la moitié du sage në l'empêcha pas de faire voir qu'il ét excellent comédien. Mademoiselle de la C verne fit des merveilles dans les rôles de M rianne et de Salomé; la Rancune satisfit to e monde dans les autres rôles de la pièce, elle s'en-allait être conduite à bonne fin, qua le diable, qui ne dort jamais, s'en mêla et finir la tragédie, non pas par la mort de 1 rianne et par les désespoirs d'Hérode, m par mille coups de poing, autant de souffle un nombre effroyable dé coups de pied, o jurements qui ne peuvent se compter, et suite une belle information que fit faire sieur de la Rappinière, le plus expert de to les hommes en pareille matière.

III. — Le déplorable succès qu'eut la comédie.

Dans toutes les villes subalternes du roys me, il y a d'ordinaire un tripot où s'assemble tous les jours les fainéants de la ville, les u pour jouer, les autres pour regarder ceux o jouent; c'est là que l'on rime richement Dieu, que l'on épargne fort peu le procha et que les absents sont assassinés à coups langue. On n'y fait quartier à personne, to le monde y vit de Turc à More, et chacur est recu pour railler selon le talent qu'il er eu du Seigneur. C'est en un de ces tripotssi je m'en souviens, que j'ai laissé trois pe sonnes comiques, récitant la Marianne deva une honorable compagnie, à laquelle présid le sieur de la Rappinière. Au même tem qu'Hérode et Mariaure p'entredisaient les vérités, les deux jeunes hommes de qui l' avait pris si librement les habits entrère ans la chambre en caleçons, et chacun sa aquette à sa main. Ils avaient négligé de se aire frotter pour venir entendre la comédie. eurs habits, que portaient Hérode et Phérore eur ayant d'abord frappé la vue, le plus corre des deux, s'adressant au valet du tripot — Fils de chienne, lui dit-il, pourquoi as-tu

onné mon habit à ce bateleur?

Ce valet, qui le connaissait pour un grand rutal, lui dit en toute humilité que ce n'était as lui.

- Et qui donc, barbe de cocu? ajouta-t-il. Le pauvre valet n'osait en accuser la Rappiière en sa présence; mais lui qui était le plus isolent de tous les hommes, lui dit en se le-

ant de sa chaise:

- C'est moi, qu'en voulez-vous dire?

 Que vous êtes un sot, repartit l'autre en il déchargeant un démesuré coup de sa ra-

uette sur les oreilles.

La Rappinière fut si surpris d'être prévenu 'un coup, lui qui avait accoutumé d'en user insi, qu'il demeura comme immobile, ou d'adniration, ou parce qu'il n'était pas encore asez en colere, et qu'il lui en fallait beaucoup our se résoudre à se battre, ne fût-ce qu'à oups de poing : et peut-être que la chose en it demeurée la, si son valet, qui avait plus e colère que lui, ne se fût jété sur l'agreseur, en lui donnant dans le beau milieu du isage un coup de poing avec toutes ses cironstances, et ensuite une grande quantité 'autres où ils purent aller. La Rappinière le rit en queue, et se mit à travailler sur lui à oups de poing, comme un homme qui a été ffensé le premier : un parent de son adveraire prit la Rappinière de la même facon. Ce arent fut investi par un ami de la Rappinière our faire diversion; celui-ci le fut d'un autre t celui-là d'un autre; enfin tout le monde prit

parti dans la chambre. L'un jurait, l'autre injuriait, tous s'entrebattaient. La tripotière, qui voyait rompre ses meubles, remplissait l'air de cris pitoyables. Vraisemblablement ils devaient tous perir par coups d'escabeaux, de pieds et de poings, si quelques-uns des magistrats de la ville, qui se promenaient sous les halles avec le sénéchal du Maine, ne fussent accourus à la rumeur. Quelques-uns furent d'avis de jeter deux ou trois seaux d'eau sur les combattants, et le remède eût peutêtre réussi; mais ils se séparèrent de lassitude, outre que deux pères capucins, qui se jetèrent par charité dans le champ de bataille, mirent entre les compattants, non pas une paix bien affermie, mais firent au moins accorder quelques trêves, pendant lesquelles on put négocier, sans préjudice des informations qui se firent de part et d'autre. Le comédien Destin fit des prouesses a coups de poing, dont on parle encore dans la ville du Mans, suivant ce qu'en ont raconté les deux jouvenceaux, auteurs de la querelle, avec lesquels il eut particulièrement affaire, et qu'il pensa rouer de coups, outre quantité d'autres du parti contraire qu'il mit hors de combat du premier coup. Il perdit son emplâtre durant la mêlée, et l'on remarqua qu'il avait le visage aussi beau que la taille riche. Les museaux sanglants furent lavés d'eau fraîche, les collets déchirés furent changés, on appliqua quelques cataplasmes, et même l'on fit quel-ques points d'aiguille; et les meubles furent aussi remis en place, non pas du tout si en-tiers que lorsqu'on les désarrangea. Enfin, un moment après, il ne resta plus rien du combat, que beaucoup d'animosité qui paraissait sur les visages des uns et des autres. Les pauvres comédiens sortirent avec la Rappi-nière, qui verbalisa le dernier. Comme ils

passaient du tripot sous les halles, ils furent investis par sept ou huit braves, l'épée à la main. La Rappinière, selon sa coutume. eut grand'peur, et pensa bien avoir quelque chose de pis, si Destin ne se fût généreusement jeté au devant d'un coup d'épée qui lui allait pas-ser au travers du corps; il ne put pourtant si bien le parer, qu'il ne recût une légère blessure dans le bras. Il mit l'épée à la main en le même temps, et en moins de rien fit voler à terre deux épées, ouvrit deux ou trois têtes, donna force coups sur les oreilles et déconfit si bien messieurs de l'embuscade, que tous les assistants avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu un si vaillant homme. Cette partie ainsi avortée avait été dressée à la Rappinière par deux petits nobles, dont l'un avait épousé la sœur de celui qui commença le combat par un grand coup de raquette; et vraisemblablement la Rappinière était gâté saus le vaillant désenseur que Dieu lui suscita en notre vaillant comédien. Le bienfait trouva place en son cœur de roche, et sans vouloir permettre que ces pauvres restes d'une troupé délabrée allassent loger en une hôtellerie, il les emmena chez lui, où le charretier déchargea le bagage comiqué et s'en retourna à son village.

IV. — Dans lequel on continue de parler du sieur de la Rappinière, et de ce qui arriva la nuit en sa maison.

Mademoiselle de la Rappinière vecut la compagnie avec force compliments, car elle était la femme du monde qui se plaisait le plus à en faire. Elle n'était pas laide, quoique si maigre et si sèche, qu'elle n'avait jamais mouché de chandelle avec ses doigts que le feu n'y prît; j'en pourrais dire cent choses rares, que je laisse, de peur d'être trop long.

En moins de rien, les deux dames furent si grandes camaradés, qu'elles s'entre-appelèrent ma chère et ma fidèle. La Rappinière, qui avait de la mauvaise gloire autant que lé barbier de la ville, dit en entrant qu'on allât à la cuisine et à l'office faire hâter le souper. C'était une pure rodomontade : outre son vieux valet, qui pansait même les chevaux, il n'y avait dans le logis qu'une jeune servante et une autre vieille boiteuse, et qui avait du mal comme un chien. Sa vanité fut punie par une grande confusion. Il mangeait d'ordinaire au cabaret aux dépens des sots, et sa femme et son train si réglés étaient réduits au potage aux choux, selon la coutume du pays. Voulant paraître devant ses hôtes et les régaler, il pensa couler par derrière son dos quelques monnaies à son valet, pour aller quérir de quoi souper: par la faute du valet ou du maître, l'argent tomba sur la chaise où il était assis, et de la chaise en bas. La Rappinière en dévint tout violet, sa femme en rougit, le valet en jura, la Caverne en sourit, la Ráncune n'y prit peut-être pas garde, et pour Destin, je n'ai pas bien su l'effet que cela fit sur son esprit. L'argent fut ramassé, et, en attendant le souper, on fit conversation. La Rappinière demanda à Destin pourquoi il se déguisait le visage d'un emplâtre? Il lui dit qu'il en avait sujet, et que, se voyant travesti par accident, il avait voulu ôter aussi la connaissance dé son visage à quelques ennemis qu'il avait. Enfin, le souper vint, bon ou mauvais : la Rappinière but tant, qu'il s'enivra, et la Rancune s'en donna aussi jusqu'aux gardes. Destin soupa fort sobrement, en honnête homme, la Caverne en comédienne affamée. et mademoiselle de la Rappinière en femme qui veut profiter de l'occasion, c'est-à-dire tant, qu'elle en fut dévoyée. Tandis que les

valets mangèrent et que l'on dressa les lits, la Rappinière les accabla de cent contes pleins de vanité. Destin coucha seul en une petite chambre, la Caverne avec la fille de chambre fans un cabinet, et la Rancune avec le valet, je ne sais où. Ils avaient tous envie de dormir, les uns de lassitude, les autres d'avoir trop soupé, et cependant ils ne dormirent guere, tant il est vrai qu'il n'y a rien de certain en ce monde.

Après le premier somme, mademoiselle de la Rappinière eut envie d'aller où les rois ne peuvent aller qu'en personne. Son mari se réveilla bientôt après, et, quoiqu'il fût bien soûl, il sentit bien qu'il était seul. Il appela sa femme et on ne lui répondit point. Avoir quelque soupçon, se mettre en colère, se lever de furie, ce ne fut qu'une même chose. A la sortie de la chambre, il entendit marcher devant lui, il suivit quelque temps le bruit qu'il entendait, et au milieu d'une petite galerie qui conduisait à la chambre de Destin, il se trouva si près de ce qu'il suivait, qu'il crut lui marcher sur les talons. Il pensa se jeter sur sa femme et la saisit en criant:

- Ah! putain.

Ses mains ne trouvèrent rien, et ses pieds rencontrant quelque chose, il donna du nez en terre et se sentit enfoncer dans l'estomac quelque chose de pointu. Il cria effroyablement au neurtre, et on m'a poignardé, sans quitter sa 'emme, qu'il pensait tenir par les cheveux et ui se débattait sous lui. A ses cris, ses inures et ses jurements, toute la maison fut en rumeur et tout le monde vint à son aide. En même temps, la servante avec une chandelle, la Rancune et le valet en chemises sales, la Caverne en jupe fort méchante, Destin, l'épée à la main, et mademoiselle de la Rappinière vint la dernière et fut bien étonnée, aussi bien

que les autres, de trouver son mari tout furieux, luttant contre une chèvre qui allaitait dans la maison les petits d'une chienne morte en couche. Jamais homme ne fut plus confus que la Rappinière. Sa femme, qui se douta bien de la pensée qu'il avait eue, lui demanda s'il était fou. Il répondit, sans savoir presque ce qu'il disait, qu'il avait pris la chèvre pour un voleur. Destin devina ce qui en était; chacun regagna son lit et crut ce qu'il voulut de l'aventure, et la chèvre fut renfermée avec ses petits chiens.

V. - Qui ne contient pas grand'chose.

Le comédien la Rancune, un des principaux héros de notre roman, car il n'y en aura pas pour un dans ce livre-ci; et puisqu'il n'y a rien de plus parfait qu'un héros de livre, demidouzaine de héros ou soi-disant tels feront plus d'honneur au mien qu'un seul, qui serait peut-être celui dont on parlerait moins. comme il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. La Rancune donc était de ces misanthropes qui haïssent tout le monde, et qui ne s'aiment pas eux-mêmes; j'ai su de beau-coup de personnes qu'on ne l'avait jamais vu rire. Il avait assez d'esprit et faisait assez bien de méchants vers; d'ailleurs, nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieux singe et envieux comme un chien. Il trouvait à redire en tous ceux de la profession. Bellerose était trop affecté, Mondori rude, Floridor trop froid et ainsi des autres, et je crois qu'il eût aisément laissé conclure qu'il avait été le seul comédien sans défaut; et cependant il n'était plus souffert dans la troupe qu'à cause qu'il avait vieilli dans le métier. Du temps qu'on était réduit aux pièces de Hardy.

il jouait en fausset, et, sous les masques, les rôles de nourrice. Depuis qu'on commence à mieux faire la comédie, il était le surveillant du portier, jouait les rôles de confidents, ambassadeurs et recors, quand il fallait accompagner un roi, prendre ou assassiner quelqu'un, ou donner bataille: il chantait une méchante taille aux trios, du temps qu'on en chantait, et se farinait à la farce. Sur ces beaux talents-là, il avait fondé une vanité insupportable, laquelle était jointe à une raillerie continuelle, une médisance qui ne s'épuisait point, et une humeur querelleuse qui était pourtant soutenue par quelque valeur. Tout cela le faisait cramdre à ses compagnons; avec Destin seul il était doux comme un agneau et se montrait devant lui raisonnable, autant que son naturel le pouvait permettre. On a voulu dire qu'il en avait éte battu : mais ce bruit-la n'a pas duré longtemps, non plus que celui de l'amour qu'il avait pour le bien d'autrui, jusqu'à s'en saisir furtivement ; avec tout cela, le meilleur homme du monde. Je vous ai dit, ce me semble, qu'il coucha avec le valet de la Rappinière, qui s'appelait Doguin. Soit que le lit où il coucha ne fut pas bon, ou que Doguin ne fût pas bon coucheur, il ne put dormir de toute la nuit. Il se leva des le point du jour, aussi bien que Doguin, qui fut appelé par son maître; et, passant dévant la chambre de la Rappinière, il lui alla donner le bonjour. La Rappinière récut son compliment avec un faste de prevôt provincial, et ne lui rendit pas la dixième partie des civilités qu'i. en recut; mais comme les comédiens jouent toutes sortes de personnages, il ne s'en émut guere. La Rappinière lui fit cent questions sur la comédie, et de fil en aiguille (il me semble que ce proverbe est ici fort bien appliqué) lui demanda depuis quand ils avaient Destin

dans leur troupe, et ajouta qu'il était excellent comédien.

- Ce qui reluit n'est pas or, repartit la Rancune: du temps que je jouais les premiers rôles, il n'eût joue que les pages; comment saurait-il un métier qu'il n'a jamais appris? Il y a fort peu de temps qu'il est dans la comédie : on ne devient pas comédien comme un champignon; parce qu'il est jeune, il plaît: si vous le connaissiez comme moi, vous en rabattriez plus de la moitié. Au reste, il fait l'entendu, comme s'il était sorti de la côte de saint Louis, et cependant il ne découvre point qui il est, ni d'où il est, non plus qu'une belle Chloris qui l'accompagne, qu'il appelle sa sœur, et Dieu veuille qu'elle le soit. Tel que je suis, je lui ai sauvé la vie dans Paris, aux dépens de deux bons coups d'épée; et il en a été si méconnaissant, qu'au lieu de me suivre quand on me porta à quatre chez un chirurgien, il passa la nuit à chercher dans les boues je ne sais quel bijou de diamants qui n'étaient peut-être que d'Alencon, et qu'il disait que ceux qui nous attaquèrent lui avaient pris. La Rappinière demanda à la Rancune com-

ment ce malheur-là lui était arrivé.

- Ce fut le jour des Rois, sur le Pont-Neuf.

répondit la Rancune.

Ces dernières paroles troublèrent extrêmement la Rappinière et son valet Doguin; ils pâlirent et rougirent l'un et l'autre; et la Rappinière changea de discours si vite et aves un si grand désordre d'esprit, que la Rancune s'en étonna. Le bourreau de la ville et quelques archers, qui entrerent dans la chambre, rompirent la conversation, et firent grand plaisir à la Rancune, qui sentait bien que ce qu'il avait dit avait frappé la Rappinière en quelque endroit bien tendre, sans pouvoir de-viner la part qu'il y pouvait prendre. Cepen-

dant le pauvre Destin, qui avait été si bien sur le tapis, était bien en peine; la Rancune le trouva avec mademoiselle de la Caverne, bien empêché à faire avouer à un vieux tailleur qu'il avait mal ouï, et encore plus mal travaillé. Le sujet de leur différend était qu'en déchargeant le bagage comique, Destin avait trouvé deux pourpoints et un haut-dechausses fort usés; qu'il les avait donnés à ce vieux tailleur pour en tirer une manière d'habit plus à la mode que les chausses de pages qu'il portait, et que le tailleur, au lieu d'employer un des pourpoints pour raccommoder l'autre et le haut-de-chausses aussi. par une faute de jugement indigne d'un homme qui avait raccommodé de vieilles hardes toute sa vie, avait rhabillé les deux pourpoints des meilleurs morceaux du hautde-chausses, tellement que le pauvre Destin, avec tant de pourpoints et si peu de hauts-de-chausses, se trouvait réduit à garder la chambre, ou à faire courir les enfants après lui. comme il avait déjà fait avec son habit comique. La libéralité de la Rappinière répara la faute du tailleur, qui profita des deux pourpoints rhabillés, et Destin fut régalé de Phabit d'un voleur qu'il avait fait rouer depuis peu. Le bourreau, qui s'y trouva présent, et qui avait laissé cet habit en garde à la servante de la Rappinière, dit fort insolemment que l'habit était à lui; mais la Rappinière le menaça de lui faire perdre sa charge. L'habit se trouva assez juste pour Destin, qui sortit avec la Rappinière et la Rancune. Ils dinèrent en un cabaret aux dépens d'un bourgeois qui avait affaire de la Rappinière. Mademoiselle de la Caverne s'amusa à savonner son collet sale, et tint compagnie à son hôtesse. Le même jour, Doguin fut rencontré par un des jeunes hommes qu'il avait battus le jour

avant, dans le tripot, et revint au logis avec deux bons coups d'épée et force coups de bâton; et, à cause qu'il était bien blessé, la Rancune, après avoir soupé, alla coucher dans une hôtellerie voisine, fort lassé d'avoir couru toute la ville, accompagnant, avec son camarade Destin, le sieur de la Rappinière, qui voulait avoir raison de son valet assassiné.

VI. - L'aventure du pot de chambre. - La mauvaise nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie.-L'arrivée d'une partie de la troupe. Mort de Doguin, et autres choses semblables.

La Rancune entra dans l'hôtellerie, un peu plus que demi-ivre. La servante de la Rappi-nière, qui le conduisait, dit à l'hôtesse qu'on lui dressât un lit.

- Voici le reste de notre écu, dit l'hôtesse; si nous n'avions point d'autre pratique que celle-là, notre louage serait mal payé.

— Taisez-vous, sotte, dit son mari, M. de la Rappinière nous fait trop d'honneur, que l'on dresse un lit à ce gentilhomme.

- Voir qui en aurait dit l'hôtesse; il ne m'en restait qu'un, que je viens de donner à

un marchand du Bas-Maine.

Le marchand entra la-dessus, et, ayant appris le sujet de la contestation, offrit la moitié de son lit à la Rancune, soit qu'il eût affaire à la Rappinière, ou qu'il fût obligeant de son naturel. La Rancune l'en remercia autant que la sécheresse de sa civilité le put permettre. Le marchand soupa, l'hôte lui tint compagnie, et la Rancune ne se fit pas prier deux fois pour faire le troisième, et se mit à boire sur nouveaux frais. Ils parlerent des impôts, pestèrent contre les maltôtiers, réglèrent l'Etat, et se réglèrent si peu eux-mêmes, et l'hôte tout le premier, qu'il tira sa bourse de sa pochette, et demanda à compter, ne se souvenant plus qu'il était chez lui. Sa femme et sa servante l'entraînèrent par les épaules dans sa chambre, et le mirent sur un lit. tout habillé. La Rancune dit au marchand qu'il était affligé d'une difficulté d'urine, et qu'il était bien fâché d'être contraint de l'incommoder; à quoi le marchand lui répondit qu'une nuit était bientôt passée. Le lit n'avait point de ruelle, et joignait la muraille; la Rancune s'y jeta le premier, et le marchand s'y étant mis après, en la bonne place, la Rancune lui demanda le pot de chambre.

- Et qu'en voulez-vous faire? dit le mar-

chand.

- Le mettre auprès de moi, de peur de vous

incommoder, dit la Rancune.

Le marchand lui répondit qu'il le lui donnerait quand il en aurait affaire; et la Rancune n'y consentit qu'a peine, lui protestant qu'il était au désespoir de l'incommoder. Le marchand s'endormit sans lui répondre; et à peine commença-t-il à dormir de toute sa force, que le malicieux comédien, qui était un homene à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre, tira le pauvre marchand par le bras, en lui criant:

- Monsieur, oh! monsieur!

Le marchand tout endormi lui demanda, en bâillant:

- Que vous plaît-il?

- Donnez-môi un peu le pot de chambre.

dit la Rancune.

Le pauvre marchand se pencha hors du lit, et, prenant le pot de chambre, le mit entre les mains de la Rangune, qui se mit en devoir de pisser; et après avoir fait cent efforts, ou fait semblant de les faire, juré cent fois entre ses dents, et s'être bien plaint de son mal, il rendit le pot de chambre au marchand sans

avoir pissé une seule goutte. Le marchand le remit à terre, et dit, en ouvrant la bouche aussi grande qu'un four à force de bâiller:

- Vraiment, monsieur, je vous plains bien,

et se rendormit tout aussitôt.

La Rancune le laissa embarquer bien avant dans le sommeil; et, quand il l'ouït ronfler comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie. le perfide l'éveilla encore, et lui demanda lé pot de chambre aussi méchamment que la première fois. Le marchand le lui remit entre ies mains aussi bonnement qu'il avait déjà fait; et la Rancune le porta à l'endroit par ou l'on pisse, avec aussi peu d'envie de pisser que de laisser dormir le marchand. Il cria encore plus fort qu'il n'avait fait, et fut deux fois plus longtemps à ne point pisser, conjurant le marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot de chambre, et ajoutant que ce n'était pas la raison, et qu'il le prendrait bien. Le pauvre marchand, qui eût alors donné tout son bien pour dormir tout son soul, lui répondit toujours en bâillant qu'il en usat comme il lui plairait, et remit le pot de chambre à sa place. Ils se donnérent le bonsoir tout civilement, et le pauvre mar-chand eût parié tout son bien qu'il allait faire le plus beau somme qu'il eût fait de sa vie. La Rancune, qui savait bien ce qu'il en devait arriver, le laissa dormir de plus belle, et, sans faire conscience d'éveiller un homme qui dormait si bien, il lui alla mettre le coude dans le creux de l'estomac, l'accablant de tout son corps, avançant l'autre bras hors du lit. comme on fait quand on veut ramasser quelque chose qui est à terre. Le malheureux marchand se sentant étouffer et écraser la poitrine, s'éveilla en sursaut, criant horrible= ment:

- Eh! morbleu, monsieur, vous me tuez.

La Rancune, d'une voix aussi douce et posée que celle du marchand avait été véhémente, lui répondit :

- Je vous demande pardon, je voulais

prendre le pot de chambre.

— Ah! vertubleu, s'écria l'autre, j'aime mieux vous le donner, et ne dormir de toute la nuit; vous m'avez fait un mal dont je me

sentirai toute la vie.

La Rancune ne lui répondit rien, et se mit à pisser si largement et si raide, que le bruit seul du pot de chambre eût pu réveiller le marchand. Il emplit le pot de chambre, bénissant le Seigneur avec une hypocrisie de scélérat. Le pauvre marchand le félicitait le mieux qu'il pouvait de sa copieuse éjaculation d'urine, qui lui faisait espèrer un sommeil qui ne serait plus interrompu, quand le maudit la Rancune, faisant semblant de vouloir remettre le pot de chambre à terre, lui laisa tomber, et le pot de chambre, et tout ce qui était dedans sur le visage, sur la barbe et sur l'estomac, en criant en hypocrite:

- Eh! monsieur, je vous demande par-

don!

Le marchand ne répondit rien à sa civilité; car aussifôt qu'il se sentit noyer de pissat, il se leva, hurlant comme un homme furieux, et demandant de la chandelle. La Rancune, avec une froideur capable de faire renier un Théatin, lui disait:

- Voilà un grand malheur!

Le marchand continua ses cris, l'hôte, l'hôtesse, les servantes et les valets vinrent à lui. Le marchand leur dit qu'on l'avait fait coucher avec an diable, et pria qu'on lui lît du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avait : il ne répondit rien, tant il était en colère, prit ses habits et ses hardes et fut se sécher dans la cuisine, où il passa le reste de la nuit sur

un banc, le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune ce qu'il lui avait fait. Il lui dit, feignant une grande ingénuité:

— Je ne sais de quoi il peut se plaindre : il s'est éveillé et m'a réveillé, criant au meurtre; il faut qu'il ait fait que que mauvais songe ou

qu'il soit fou et il a pissé au lit.

L'hôtesse y porta la main et dit qu'il était vrai, que son mateias était tout percé et jura son grand Dieu qu'il le payerait. Ils donnèrent le bonsoir à la Rancune, qui dormit toute la nuit aussi paisiblement qu'aurait fait un homme de bien et se récompensa de celle qu'il

avait mal passée chez la Rappinière.

Il se leva pourtant plus matin qu'il ne pensait, parce que la servante de la Rappinière le vint quérir à la hâte pour venir voir Deguin qui se mourait et qui demandait à le voir avant de mourir. Il courut, bien en peine de savoir ce que lui voulait un homme qui se mourait et qui ne le connaissait que du jour précédent. Mais la servante s'était trompée : avant out demander le comédien au pauvre moribond, elle avait pris la Rancone pour Destin, qui venait d'entrer dans la chambre de Doguin quand la Rancune arriva, et qui s'y était enfermé, ayant appris de prêtre qui l'avait confessé que le blessé avait quelque chose à lui dire qu'il lui importait de savoir. Il n'y fut pas plus d'un demi-quart-d'heure, que la Rappinière revint de la ville, ou il était allée des la pointe du jour, pour quelques affaires. Il apprit en arrivant que son valet se mourait, qu'on ne pouvait lui arrêter le sang, parce qu'il avait un gros vaisseau coupe et qu'il avait demandé à voir le comedien Destin avant de mourir.

— Et l'a-t-il vu? demanda tout ému la Rap-

pinière.

On lui répondit qu'ils étaient enfermés en-

semble. Il fut frappé de ces paroles comme d'un coup de massue et s'encourut, tout transporté, frapper à la porte de la chambre où Doguin se mourait, au même temps que Destin l'ouvrait pour avertir que l'on vint secourir le malade qui tombait en faiblesse. La Rappinière lui demanda tout troublé ce que lui voulait son fou de valet.

— Je crois qu'il rêve, répondit froidement Destin, car il m'a demandé cent fois pardon, et je ne pense pas qu'il m'ait jamais offensé; mais qu'on prenne rarde à lui, car il se

meurt.

On s'approcha du lit de Doguin sur le point de rendre le dernier soupir, dont la Rappinière parut plus gai que triste. Ceux qui le connaissaient crurent que c'était à cause qu'il devait les gages à son valet. Destin seul savait bien ce qu'il en devait croire. Là-dessus, deux hommes entrèrent dans le logis, qui furent reconnus par notre comédien pour être de ses camarades, desquels nous parlerons plus amplement dans le chapitre suivant.

VII. - L'aventure des brancards.

Le plus jeune des comédiens qui entrèrent chez la Rappinière était valet de Destin. Il apprit de lui que le reste de la troupe était arrivé, à la réserve de mademoiselle de l'Etoile, qui s'était démis un pied à trois lieues du Mans.

- Qui vous a fait venir ici, et qui vous a dit que nous y étions? lui demanda Destin.

La peste qui était a Alencon nous a empêchés d'y aller, et nous a arrêtés à Bonnestable, répondit l'autre comédien, qui s'appelait l'Olive; quelques habitants de cette ville; que nous avons trouvés, nous ont dit que vous aviez joué ici, que vous vous étiez battu, et

que vous aviez été blessé : mademoiselle de l'Etoile en est fort en peine, et vous prie de

lui envoyer un brancard.

Le maître de l'hôtellerie voisine, qui était venu là au bruit de la mort de Doguin, dit qu'il avait un brancard chez lui, et, pourvu qu'on le payât bien, qu'il serait en état de partir sur le midi, porté par deux bons che-vaux. Les comédiens arrêterent le brancard à un écu, et des chambres dans l'hôtellerie pour la troupe comique. La Rappinière se chargea d'obtenir du lieutenant général permission de jouer; et sur le midi, Destin et ses camarades prirent le chemin de Bonnestable. Il faisait grand chaud; la Rancune dormait dans le brancard, l'Olive était monté sur le cheval de derrière, et un valet de l'hôte conduisait celui de devant. Destin allait de son pied un fusil sur l'épaule, et son valet lui contait ce qui leur était arrivé depuis le Château-du-Loire jusqu'au village auprès de Bonnestable, où mademoiselle de l'Etoile s'était démis un pied en descendant de cheval, quand deux hom-mes bien montés, et qui se cachèrent le nez de leur manteau en passant auprès de Destin. s'approcherent du brancard, du côté qu'il était découvert; et n'y trouvant qu'un vieil homme qui dormait, le mieux monté de ces inconnus dit à l'autre :

- Je crois que tous les diables sont aujourd'hui déchaînés contre moi, et sont déguisés

en brancards pour me faire enrager.

Cela dit, il poussa son cheval à travers les champs, et son camarade le suivit. L'Olive appela Destin qui était un peu éloigné, et lui conta l'aventure, à laquelle il ne put rien comprendre, et dont il ne se mit pas beaucoup en peine. A un quart de lieue de là, le conducteur du brancard, que l'ardeur du soleil avait assoupi, alla planter le brancard dans

un bourbier, où la Rancune pensa se trouver: les chevaux y brisèrent leurs harnais, et il fallut les en tirer par le cou et par la queue, après qu'on les eut dételés. Ils ramassèrent les débris du naufrage, et gagnérent le prochain village du mieux qu'ils purent. L'équipage du brancard avait grand besoin de réparation: tandis qu'on y travailla, la Rancune, l'Olive et le valet de Destin burent un coup à la porte d'une hôtellerie qui se trouva dans le village. Là-lessus, il arriva un autre brancard conduit par deux hommes de pied, qui s'arrêta aussi devant l'hôtellerie. A peine fut-il arrivé, qu'il en parut un autre qui venait cent pas après du même côté.

— Je crois que tous les brancards de la province se sont lei donné rendez-vous pour une affaire d'importance ou pour un chapitre général, dit la Rancune, et je suis d'avis qu'ils commencent leur conférence, car il n'y à pas d'apparence qu'il y en arrive davantage.

— En volei poùrtant un qui n'en quittera pas sa part, dit l'hôtesse.

Et en estet ils en virent un quatrième qui venait du côté du Mans. Cela les fit rire d'un bon courage, excepté la Rancune qui ne riait jamais, comme je vous l'ai déjà dit. Le dernier brancard s'arrêta avec les autres. Jamais

on ne vit tant de brancards ensemble.

— Si les chercheurs de brancards que nous avons trouvés tantôt equient ici, ils auraient contentement, dit le confacteur du premier

- J'en ai trouvé aussi, dit le second.

Celui des comediens dit la même chose, et le dernier venu ajouta qu'il avait pensé en être battu.

- Et pourquoi? lui demanda Destin.

- A cause, lui repondit-il, qu'ils en voulaient à une demoiselle qui s'était démis un pied, et que nous avons menée au Mans. Je n'ai jamais vu de gens si colères; ils se prenaient à moi de ce qu'ils n'avaient pas

trouvé ce qu'ils cherchaient.

Cela fit ouvrir les oreilles aux comédiens, et en deux ou trois interrogations qu'ils firent au brancardier, ils surent que la femme du seigneur du village où mademoiselle de l'Etoile s'était blessée, lui avait rendu visite et l'avait fait conduire au Mans avec grand soin. La conversation dura encore quelque temps avec les brancardiers, et ils surent les uns des autres qu'ils avaient été reconnus en chemin par les mêmes hommes que les comédiens avaient vus. Le premier brancard portait le curé de Domfront, qui venait des eaux de Bellème et passait au Mans pour faire une consulte de médecins sur sa maladie. Le second portait un gentilhomme blessé qui revenait de l'armée. Les brancards se séparèrent: celui des comédiens et celui du cure de Domfront retournérent au Mans de compagnie, et les autres où ils avaient à aller. Le curé malade descendit en la même hôtellerie que les comédiens, qui était la sienne. Nous le laisserons reposer dans sa chambre, et nous verrons dans le chapitre suivant ce qui se pas-gait en celle des comédiens.

VIII. — Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à savoir pour l'intelligence du présent livre.

La troupe comique était composée de Destin, de l'Olive et de la Rancune, qui avaient chacun un valet prétendant à devenir un jour comédien en chef. Parmi ces valets, il y en avait quelques-uns qui récitaient déjà sans rougir et sans se décontenancer; celui de Destin entre autres faisait assez bien, entendait assez ce qu'il disait, et avait de l'esprit. Mademoiselle de l'Etoile et la fille de mademoiselle de la Caverne récitaient les premiers rôles. La Caverne représentait les reines et les mères, et jouait à la farce. Ils avaient de plus un poete ou plutôt un auteur, car toutes les boutiques d'épiciers du royaume étaient pleines de ses œuvres, tant en vers qu'en prose. Ce bel esprit s'était donné à la troupe presque maigré elle; et parce qu'il ne partageait point et mangeait quelq e argent avec les comédiens, on lui donnait les derniers rôles, dont il s'acquittait mal. On voyait bien qu'il était amoureux de l'une des deux comédiennes; mais il était si discret, quoiqu'un peu fou, qu'on n'avait pu encore découvrir laquelle des deux il devait suborner, sous espérance de l'immortalité. Il menacait les comédiens de quantité de pièces; mais il leur avait fait grâce jusqu'alors. On savait seulement par conjecture qu'il en faisait une intitulée Martin Luther. dont on avait trouvé un cahier. qu'il avait pourtant désavoué, quoiqu'il fût de son écriture.

Quand nos comédiens arrivérent, la chambre des comédiennes était déjà pleine des plus échauffés godelureaux de la ville, dont quelques-uns étaient déjà refroidis du maigre accueil qu'on leur avait fait. Ils parlaient tous ensemble de la comédie, des bons vers, des auteurs et des romans. Jamais on n'ou't plus de bruit dans une chambre, à moins que de s'y quereller: le poëte sur tous les autres, environné de deux ou trois qui devaient être les beaux esprits de la ville, se tuait de leur dire qu'il avait fait la débauche avec Saint-Amant et Beys, et qu'il avait perdu un bon ami en feu Rotrou. Mademoiselle de la Caverne et mademoiselle Angélique sa fille arrangeaient leurs hardes avec une aussi grande tranquillité que s'il n'v eût eu personne

dans la chambre. Les mains d'Angélique étaient quelquefois serrées ou baisées, car les provinciaux se démènent fort et sont grands patineurs; mais un coup de pied dans l'os des jambes, un soufflet ou un coup de dent, selon qu'il était à propos, la délivraient bientôt de ces galants à toute outrance. Ce n'est pas qu'elle fût dévergondée; mais son humeur enjouée et libre l'empêchait d'observer beau-coup de cérémonies; d'ailleurs elle avait de l'esprit et était très-honnête fille. Mademoiselle de l'Etoile était d'une humeur toute contraire : il n'y avait pas au monde de fille plus modeste et d'une humeur plus douce, et elle fut alors si compla sante, qu'elle n'eut pas la force de chasser tous ces cajoleurs hors sa chambre, quoiqu'elle souffrit beaucoup au pied qu'elle s'était démis, et qu'elle eût grand be-soin d'être en repos. Elle était tout habillée sur un lit, environnée de quatre ou cing des plus doucereux, étourdie de quantité d'équi-voques qu'on appelle pointes dans les provinces, et souriant souvent à des choses qui ne lui plaisaient guère. Mais c'est une des grandes incommodités du métier, laquelle, jointe à celle d'être obligé de pleurer et de rire lorsque l'on a envie de faire tout autre chose, diminue beaucoup le plaisir qu'ont les comédiens d'être quelquefois empéreurs et impératrices, et d'être appelés beaux comme le jour quand et detre appeles beaux comme le jour quand il s'en faut plus de la moitié, et jeune beauté, bien qu'ils aient vieilli sur le théâtre, et que leurs cheveux et leurs dents fassent une par-tie de leurs hardes. Il y a bien d'autres cho-ses à dire sur ce sujet; mais il faut les ména-ger et les placer en divers endroits de mon livre pour diversifier.

Revenons à la pauvre mademoiselle de l'Etoile, obsédée de provinciaux les plus incommodes du monde, tous grands parleurs, quel-

ques-uns très-impertinents, et entre lesquels il s'en trouvait de nouvellement sortis du collége. Il y avait entre autres un petit homme veuf, avocat de profession, qui avait une petite charge dans une petite juridiction voi-sine. Depuis la mort de sa petite femme, il avait menacé les femmes de la ville de se remarier, et le clergé de la province de se faire prêtre, et même de se faire prélat a beaux sermons comptant. C'était le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Rolland. Il avait étudié toute sa vie; et quoique l'étude aille à la connaissance de la vérité, il était menteur comme un valet, présomptueux et opiniatre comme un pédant, et assez mauvais poëte pour être étouffé s'il y avait de la police dans le royaume. Quand Destin et ses compagnons entrérent dans la chambre, il s'offrit de leur lire, sans leur donner le temps de se reconnaître, une pièce de sa facon, intitulée: les Faits et gestes de Charlemagne, en vingt-quatre journées. Cela fit dresser les cheveux à la tête de tous les assistants; et Destin, qui conserva un peu de jugement dans l'épouvante générale où la proposition avait mis la compagnie, lui dit en souriant qu'il n'y avait pas apparence de lui donner audience avant le souper.

— Eh bien, dit-il, je vais vous conter une histoire tirée d'un livre espagnol qu'on m'a envoyé de Paris, dont je veux faire une pièce dans les régles. On change de discours deux ou trois fois jour se garantir d'une histoire que l'on croyait devoir être une imitation de la Peau-d'Ane, mais le petit homme ne se rebutz point, et, à force de recommencer son histoire autant de fois qu'on l'interrompait, il se fit donner audience, dont on ne se repentit point, parce que l'histoire se trouya assez bonne, et démentit la mauvaisa

opinion que l'on avait de tout ce qui venait de Ragotin; c'était le nom du godenot. Vous allez voir cette histoire dans le chapitre suivant, non telle que la conta Ragotin, mais comme je la pourrai conter d'après un des auditeurs qui me l'a apprise. Ce n'est donc pas Ragotin qui parle, c'est moi.

IX. - Histoire de l'Amante invisible.

Don Carlos d'Aragon était un jeune geatilhomme de la maison dont il portait le noin. Il fit des merveilles de sa personne dans les spectacles publics que le vice-roi de Naples donna au peuple aux noces de Philippe second, troisième ou quatrième, car je ne sais pas lequel. Le lendemain d'une course de bagues dont il avait remporté l'honneur, le vice-roi permit aux dames déguisées d'aller par la ville, et de porter des masques à la française, pour la commodité des étrangers que cette réjouissance avait attirés dans la ville. Ce jour-là, don Carlos s'habilla le mieux qu'il put, et se trouva, avec quantité d'autres tyrans des cœurs, dans l'église de la galanterie. On profane les églises en ce paysla aussi bien qu'au nôtre, et le temple de Dieu sert de rendez-vous aux godelureaux et aux coquettes, à la honte de ceux qui ont la maudite ambition d'achalander leurs églises et de s'ôter la pratique les uns aux autres : on y devrait donner ordre, et établir les chasse-go-delureaux et des chasse-coquettes dans les églises, comme des chasse-chiens et des chassechiennes. On dira ici de quoi je me mêle; vrai-ment on en verra bien d'autres. Sache le sot qui s'en scandalise que tout homme est sot en ce bas monde, aussi bien que menteur, les uns plus, les autres meins; et moi qui vous

parle, peut-être plus sot que les autres, quoique j'aie plus de franchise à l'avouer, et que, mon livre n'étant qu'un ramas de sottises, i'espère que chaque sot y trouvera un petit caractère de ce qu'il est, s'il n'est trop aveuglé de l'amour-propre. Don Carlos, donc, pour reprendre mon conte, était dans une église avec quantité d'autres gentishommes italiens et espagnols, qui se miraient dans leurs belles plumes comme des paons, lorsque trois dames masquées l'accostèrent au milieu de tous ces Cupidons déchaînés; l'une desquelles lui dit ceci, ou quelque chose d'approchant:

—Seigneur don Carlos, il y a une dame en cette ville à qui vous êtes bien obligé; dans tous les combats de barrière et toutes les courses de bagues, elle vous a souhaité d'en rem-

porter l'honneur, comme vous avez fait.

— Ce que je trouve de plus avantageux en ce que vous me dites, répondit don Carlos, c'est que je l'apprends de vous, qui paraissez une dame de mérite. et je vous avoue que si j'eusse espéré que quelque dame se fût déclarée pour moi, j'aurais apporté plus de soin que je n'ai fait à mériter son approbation.

La dame inconnue lui dit qu'il n'avait rien oublié de tout ce qui pouvait le faire paraître un des plus adroits hommes du monde, mais qu'il avait fait voir par ses livrées de noir et

de blanc qu'il n'était point amoureux.

— Je n'ai jamais bien su ce que signifiaient les couleurs, répondit don Carlos; mais je sais bien que c'est moins par insensibilité que je n'aime point, que par la connaissance que j'ai que je ne mérite pas d'être aimé.

Ils se dirent encore cent belles choses. que je ne vous dirai point, parce que je ne les sais pas, et que je n'ai garde de vous en composer d'autres, de peur de faire tort à don Carlos et à la dame inconnue, qui

avaient bien plus d'esprit que je n'en ai, comme je l'ai su depuis peu d'un honnête Napolitain qui les a connus l'un et l'autre. Tant y a que la dame masquée déclara à don Carlos que c'était elle qui avait eu de l'inclination pour lui. Il demanda à la voir; elle lui dit qu'il n'en était pas encore là, qu'elle en chercherait les occasions, et que pour lui témoigner qu'elle ne craignait point de se trouver avec lui seul à seul, elle lui donnait un gage. En disant cela, elle découvrit à l'Espagnol la plus belle main du monde, et lui présenta une bague qu'il recut, si surpris de l'aventure, qu'il oublia presque à lui faire la révérence lorsqu'elle le quitta. Les autres gentilshommes, qui s'étaient éloignés de lui par discretion, s'en approcherent. Il leur conta ce qui lui était arrivé et leur montra la bague. qui était d'un prix assez considérable. Chacun dit là-dessus ce qu'il en croyait, et don Carlos demeura aussi piqué de la dame inconnue que s'il l'eût vue au visage, tant l'esprit a de pouvoir sur ceux qui en ont. Il fut bien huit jours sans avoir des nouvelles de la dame, et je n'ai jamais su s'il s'en inquiéta fort.

Cependant il allait tous les jours se divertir chez un capitaine d'infanterie où plusieurs hommes de condition s'assemblaient souvent pour jouer. Un soir qu'il n'avait point joué, et qu'il se retirait de meilleure heure qu'il n'avait accoutumé, il fut appelé par son nom d'une cuambre basse d'une grande maison. Il s'approcha de la fenêtre, qui était grillée, et reconnut à la voix que c'était son amante in-

visible, qui lui dit d'abord :

- Approchez-vous, don Carlos; je vous attends ici pour vider le différend que nous avons ensemble.

 Vous n'êtes qu'une fanfaronne, lui dit don Carlos; vous défiez avec insolence et vous vous cachez huit jours pour ne paraître qu'à

une fenêtre grillée.

- Nous nous verrons de plus près quand il en sera temps, lui dit-elle: ce n'est point faute de cœur que j'ai différé de me trouver avec vous; j'ai voulu vous connaître avant de me laisser voir. Vous savez que, dans les combats assignés, il faut se battre avec des armes pareilles: si votre cœur n'était pas aussi libre que le mien, vous vous battriez avec avantage, et c'est pour cela que j'ai voulu m'informer de vous.

- Et qu'avez-vous appris de moi, lui dit

Don Carlos.

 Que nous sommes assez l'un pour l'autre, répondit la dame invisible.

Don Carlos lui dit que la chose n'était pas

egale.

— Car, ajouta-t-il, vous me voyez et savez qui je suis: moi, je ne vous vois point et ne sais qui vous êtes. Quel jugement pensez-vous que je puisse faire du soin que vous apportez à vous cacher? On ne se cache guère quand on n'a que de bons desseins, et on peut aisément tromper une personne qui ne se tient pas sur ses gardes, mais on ne la trompe pas deux fois. Si vous vous serrez de moi pour donner de la jalousie à un autre, je vous avertis que je n'y suis pas propre, et que vous ne devez pas vous servir de moi à autre chose qu'à vous aimer.

- Avez-vous assez fait de jugements témé-

raires? lui dit l'invisible.

— Ils ne sont pas sans apparence, répondit

don Carlos.

 Sachez, lui dit-elle, que je suis très-véritable, que vous me reconnaîtrez telle dans tous les procédés que nous aurons ensemble, et que je veux que vous le soyez aussi.

- Cela est juste, lui dit don Carlos, mais il

il est juste aussi que je vous voie, et que je

sache qui vous êtes.

 Vous le saurez bientôt, lui dit l'invisible, et cependant espérez sans impatience; c'est par la que vous pouvez mériter ce que vous prétendez de moi, qui vous assure (afin que votre galanterie ne soit pas sans fondement sans espoir de récompense) que je vous égale en condition, et que j'ai assez de biens pour vous faire vivre avec autant d'éclat que le plus grand prince du royaume; que je suis jeune; que je suis plus belle que laide: et pour de l'esprit, vous en avez trop pour n'avoir pas découvert si j'en ai ou non.

Elle se retira en achevant ces paroles, laissant don Carlos la bouche ouverte et prêt à répondre, si surpris de sa brusque déclaration, si amoureux d'une personne qu'il ne voyait point, et si embarrassé de ce procédé étrange qui pouvait aller à quelque tromperie, que sans sortir d'une place il fut un grand quar td'heure à faire divers jugements sur une aventure si extraordinaire. Il savait bien qu'il y avait plusieurs princesses et dames de condition dans Maples, mais il savait aussi qu'il y avait force courtisanes affamées, fort apres après les étrangers, grandes friponnes, et d'autant plus dangereuses qu'elles étaient belles. Je ne vous dirai point exactement s'il avait soupé, et s'il se coucha sans manger. comme font quelques faiseurs de romans qui règlent toutes les heures du jour de leurs héros, les font lever de bon matin, conter leur histoire jusqu'à l'heure du dîner, dîner fort legerement, et après dîner reprendre leur his. toire ou s'enfoncer dans un bois pour y parler tout seuls, si ce n'est quand ils ont quelque chose à dire aux arbres et aux rochers : à l'heure du souper, se trouver à point nommé dans le lieu où l'on mange, où ils soupirent et aire des châteaux en Espagne sur quelque errasse qui regarde la mer, tandis qu'un cuyer revele que son maître est un tel, fils 'un roi tel, et qu'il n'y a pas un meilleur rince au monde; que, quoiqu'il soit alors le lus beau des mortels, il était encore tout au re chose avant que l'ámour l'eût défiguré. Pour revenir à mon histoire, don Carlos se rouva le lendemain à son poste. L'invisible tait déjà au sien. Elle lui demanda s'il n'aait pas été bien embarrassé de la conversaion passée, et s'il n'était pas vrai qu'il avait outé de tout ce qu'elle avait dit. Don Carlos, ans répondre à sa demande, la pria de lui ire quel danger il y avait pour elle à ne se nontrer point, puisque les choses étaient éga-es de part et d'autre, et que leur galanterie

ée de toût le mônde. - Le danger est tout entier, comme vous saurez avec le temps, lui dit l'invisible; ontentez-vous, encore un coup, que je sois éritable, et que, dans la relation que je vous i faite de moi-même, j'ai été très-mo leste.

e se proposait qu'une fin qui serait approu-

Don Carlos ne la pressa pas davantage. Leur onversation dura encore quelque temps; ils entredonnèrent de l'amour encore plus qu'ils 'avaient fait, et se séparèrent avec promesse e part et d'autre de se trouver tous les jours à assignation. Le jour d'après, il y eut grand al chez le vice-roi. Don Carlos espéra d'y reonnaître son invisible. Il tâcha cependant apprendre à qui était la maison où on lui onnait de si favorables audiences. Il apprit es voisins que la maison était à une vieille ame fort retirée, veuve d'un capitaine espanol, et qu'elle n'avait ni filles ni nièces. Il emanda à la voir : elle lui fit dire que, depuis mort de son mari, elle ne voyait personne,

ce qui l'embarrassa encore davantage. Don Carlos se trouva le soir chez le vice-roi, où vous pouvez penser que l'assemblée fut fort belle. Il observa exactement toutes les dames de l'assemblée, cherchant qui pouvait être son inconnue. It lia conversation avec celles qu'il put joindre, et n'y troava pas ce qu'il cherchait. Enfin, il se tint à la fille d'un marquis de je ne sais quel marquisat; car c'est la chose du monde dont je voudrais le moins jurer. dans un temps où tout le moi de se marquise de soi-même, je veux dire de son chef. chose du ton de voix de celle qu'il cherchait; mais à la longue il trouva si peu de rapport entre son esprit et celui de son invisible, qu'il se repentit d'avoir en si peu de temps assez avancé ses affaires auprès de cette belle personne, pour pouvoir croire, sans se flatter, qu'il n'était pas mal avec elle. Ils dansèrent souvent ensemble; et, le bal étant fini avec peu de satisfaction de la part de don Carlos, il se sépara de sa captive, qu'il laissa toute glorieuse d'avoir occupé seule, et dans une si belle assemblée, un cavalier qui était envié de tous les hommes et estimé de toutes les femmes. A la sortie du bal, il s'en fut à la hâte en son logis prendre des armes, et de son logis à sa fatale grille, qui n'en était pas fort eloignée. Sa dame, qui y était déja, lui demanda des nouvelles du bal, quoiqu'elle y eût été. Il lui dit ingénument qu'il avait dansé avec une fort belle personne, et qu'il l'avait entretenue tant que le bal avait duré. Elle lui fit là-dessus plusieurs questions qui découvrirent assez qu'elle était jalouse. Don Carlos, de son côté, lui fit connaître qu'il avait scrupule de ce qu'elle ne s'était point trouvée au bal, et que cela le faisait douter de sa condition. Elle s'en aperçut; et, pour lui remettre l'esprit

en repos, jamais elle ne fut si charmante, et elle le favorisa autant qu'on le peut dans une conversation qui se fait au travers d'une grille, jusqu'à lui promettre qu'elle lui serait bientôt visible. Ils se séparèrent là-dessus, lui fort en doute s'il la devait croire, et elle un peu jalouse de la belle personne qu'il avait entretenue tant que le bal avait dure.

Le lendemain, don Carlos étant allé à la messe en je ne sais quelle église, présenta de l'eau bénite à deux dames masquées qui en voulaient prendre en même temps que lui. La mieux vêtue de ces deux dames lui dit qu'elle ne recevait point de civilité d'une personne à qui elle vou ait donner un éclaireissement.

— Si vous n'êtes point trop pressée, lui dit don Carlos, vous pouvez vous satisfaire tout

à l'heure.

- Suivez-moi donc dans la prochaine cha-

pelle, lui répondit la dame inconnue.

Elle s'y en alla la première, et don Carlos la suivit, fort en doute si c'était sa dame, quoiqu'il la vît de même taille, parce qu'il trouvait quelque différence en leurs voix, celleci parlant un peu gras.

Voici ce qu'elle lui dit, après s'être enfer-

mée avec lui dans la chapelle :

*Toute la ville de Naples, seigneur don Carlos, est pleine de la haute réputation que vous y avez acquise depuis le temps que vous y êtes, et vous y passez pour un des plus honnêtes hommes du monde : on trouve seulement étrange que vous ne vous soyez point apercu qu'il v a en cette ville des damés de condition et de mérite qui ont pour vous une estime particulière. Elles vous l'ont témoignée autant que la bienséance le peut permettre; et, bles qu'elles souhaitent ardeniment de vous le faire croire, elles aiment pourtant mieux que vous ne l'ayez pas reconnu par in-

sensibilité, que si vous le dissimuliez par indifférence. Îl y en a une entre autres de ma connaissance qui vous estime assez pour vouavertir, au péril de tout ce qu'on en pourra dire, que vos aventures de nuit sont découvertes, que vous vous engagez imprudemment à aimer ce que vous ne connaissez point; et puisque votre maîtresse se cache, qu'il faut qu'elle ait honte de vous aimer, ou peur de n'être pas assez aimable. Je ne doute point que votre amour de contemplation n'ait pour objet une dame de grande qualité et de beaucoup d'esprit, et qu'il ne se soit figure une maîtresse tout adorable; mais, seigneur don Carlos, ne croyez pas votre imagination aux dépens de votre jugement; défiez-vous d'une personne qui se cache, et ne vous engagez pas plus avant dans ces conversations nocturnes. Mais pourquoi me déguiser davantage? C'est moi qui suis jalouse de votre fantôme, qui trouve mauvais que vous lui parliez; et, puisque je me suis déclarée, je vais si bien lui rompre tous ses desseins, que j'em-porterai sur elle une victoire que j'ai droit de fui disputer, puisque je ne lui suis inférieure ni en beauté, ni en richesse, ni en qualités, ni en tout ce qui rend une personne aimable: profitez de l'avis si vous êtes sage. »

Elle s'en alla en disant ces dernières paroles, sans donner le temps à don Carlos de lui répondre. Il voulut la suivre; mais il trouva à la porte de l'église un homme de condition qui l'engagea dans une conversation qui dura assez longtemps, et dont il ne put se défendre. Il rêva le reste du jour à cette aventure, et soupçonna d'abord la demoiselle du bal d'être la dernière dame masquée qui lui était apparue; mais, se ressouvenant qu'elle lui avait fait voir beaucoup d'esprit, ce qu'il n'avait pas trouvé dans l'autre, il ne sut plus

e qu'il en devait croire, et souhaita presque e n'être point engagé avec son obscure mairesse, pour se donner tout entier à celle qui enait de le quitter; mais enfin, venant à onsidérer qu'elle ne lui était pas plus connue ue son invisible, de qui l'esprit l'avait charmé ans les conversations qu'il avait eues ave; de, il ne balança point dans le parti qu'il deait prendre, et ne se mit pas beaucoup en eine des menaces qu'on lui avait faites, n'éent pas homme à être poussé par là.

Ce jour même, il ne manqua pas de se ouver à sa grille à l'heure accoutumée, et ne manqua pas non plus, au fort de la conersation qu'il eut avec son invisible, d'être nisi par quatre hommes masqués, assez forts our le désarmer, et le porter présque à force e bras dans un carrosse qui les attendait au out de la rue. Je laisse à penser au lecteur s injures qu'il leur dit et les reproches qu'il ur fit de l'avoir pris à leur avantage. Il esiya même de les gagner par promesses, ais au lieu de les persuader, il ne les obligea l'à prendre un peu plus garde à lui, et à lui er tout à fait l'espérance de pouvoir s'aider e son courage et de sa force. Cependant le rrosse allait toujours au grand trot de quae chevaux, il sortit de la ville et au bout une heure il entra dans une superbe maion dont on tenait la porte ouverte pour le cevoir. Les quatre mascarades descendirent 1 carrosse avec don Carlos, le tenant paressous les bras, comme un ambassadeur troduit à saluer le Grand-Seigneur. On le onta jusqu'au premier étage avec la même rémonie, et là deux demoiselles masquées nrent le recevoir à la porte d'une grande ule, chacune un flambeau à la main. Les ommes masqués le laissèrent en liberté et se tirerent après lui avoir fait une profonde

révérence. Il y a apparence qu'ils ne lui laisserent ni pistolet ni épée, et qu'il ne les remercia pas de la peine qu'ils avaient prise à le bien garder. Ce n'est pas qu'il ne fût fort civil, mais on peut bien pardonner un manquement de civilité à un homme surpris. Je ne vous dirai point si les flambeaux que tenaient les demoiselles étaient d'argent; c'est pour le moins : ils étaient plutôt de vermeil doré ciselé, et la salle était la plus magnifique du monde, et, si vous voulez aussi bien meublée que quelques appartements de nos romans. comme le vaisseau de Zelmandre dans le Polexandre, le palais d'Ibrahim dans l'Illustre Bassa, où la chambre où le roi d'Assyrie recut Mandane, dans le Cyrus, qui est sans doute, aussi bien que les autres que j'ai nommés, le livre du monde le mieux meublé. Représentezvous donc si notre Espagnol ne fut pas bien étonné de se voir dans ce superbe appartement, avec deux demoiselles masquées, qui ne parlaient point et qui le conduisirent dans une chambre voisiné encore mieux meublée que la salle, où elles le laissèrent tout seul. S'il eût été de l'humeur de don Quichotte, il eût trouvé là de quoi s'en donner jusqu'aux gardes et il se fût cru pour le moins Esplandidan ou Amadis; mais notre Espagnol ne s'en émut non plus que s'il eût été en son hôtellerie ou auberge : il est vrai qu'il re-gretta beaucoup son invisible, et que, songeant continuellement à elle, il trouva cette belle chambre plus triste qu'une prison, que l'on ne trouve jamais belle que par dehors. Il crut facilement qu'on ne lui voulait point de mal où on l'avait si bien logé, et ne douta point que la dame qui lui avait parlé le jour d'auparavant à l'église ne fût la magicienne de tous ces enchantements. Il admira en luimême l'humeur des femmes, et avec quelle

promptitude elles exécutent leurs résolutions. Il se résolut aussi de son côté à attendre patiemment la fin de l'aventure, et de garder fidélité à sa maîtresse de la grille, quelques promesses et quelques menaces qu'on pût lui faire. A quelque temps de la des officiers masqués et fort bien vêtus vinrent mettre le couvert, et l'on servit ensuite le souper. Tout en fut magnifique; la musique et les cassolettes n'y furent pas oubliées, et notre don Carlos, outre les sens de l'odorat et de l'ouïe, contenta aussi celui du gout, plus que je né l'aurais pensé dans l'état où il était, je veux dire qu'il soupa fort bien; mais que ne peut un grand courage? J'oubliais de vous dire que je crois qu'il se lava la bouche, car j'ai su qu'il avait grand soin de ses dents. La musique dura encore quelque temps après le souper; et, tout le monde s'étant retiré, don Carlos se promena longtemps, rêvant à tous ces enchantements ou à autre chose. Deux demoiselles masquées et un nain masqué, après avoir dressé une superbe toilette, le vinrent déshabiller, sans savoir de lui s'il avait envie de se coucher. Il se soumit à tout ce qu'on voulut: les demoiselles firent la couverture et se retirèrent; le nain le déchaussa ou dé-botta, et puis le déshabilla. Don Carlos se mit au lit, et tout cela sans que l'on proférât la moindre parole de part et d'autre. Il dormit assez bien pour un amoureux : les oiseaux d'une volière le réveillèrent au point du jour; le nain masqué se présenta pour le servir, et lui fit prendre le plus beau linge du monde, le mieux blanchi et le plus parfumé. Ne disons point, si vous voulez, ce qu'il fit jusqu'au dîner, qui valut bien le souper, et allons jusqu'à la rupture du silence que l'on avait gardé jusqu'alors. Ce fut une demoiselle masquée qui le rompit, en lui demandant s'il aurait

pour agréable de voir la maîtresse du palais enchanté. Il dit qu'elle serait la bienvenue. Elle entra bientôt après, suivie de quatre demoiselles fort richement vêtues.

> Telle n'est point la Cythérée, Quand, d'un nouveau feu s'allumant, Elle sort pompeuse et parée Pour la conquête d'un amant.

Jamais notre Espagnol n'avait vu personne de meilleure mine que cette Urgande la déconnue. Il en fut si ravi et si étonné en même temps, que toutes les révérences et les pas qu'il fit en lui donnant la main jusqu'à une chambre prochaine où elle le fit entrer, furent autant de bronchades. Tout ce qu'il avait vu de beau dans la salle et dans la chambre dont je vous ai parlé n'était rien en comparaison de ce qu'il trouva en celle-ci, et tout cela recevait encore du lustre de la dame masquée. Ils passèrent sur la plus riche estrade qu'on ait jamais vue depuis qu'il y a des estrades au monde. L'Espagnol y fut mis dans un fauteuil, en dépit qu'il en eût; et la dame s'étant assise sur je ne sais combien de riches carreaux vis-à-vis de lui, elle lui fit entendre une voix aussi douce qu'un clavecin, en lui disant à peu près ce que je vais vous dire:

— Je ne doute point, seigneur don Carlos, que vous ne soyez fort surpris de tout ce

— Je ne doute point, seigneur don Carios, que vous ne soyez fort surpris de tout ce qui vous est arrivé depuis hier en ma maison; et si cela n'a pas fait grand effet sur vous, au moins aurez-vous vu par là que je-sais tenir ma parole; et par ce que j'ai dejà fait, vous aurez pu juger de tout ce que je suis capable de faire. Peut-être que ma rivale, par ses artifices et par le bonheur de vous avoir attaqué la première, s'est déjà rendue maîtresse absolue de la place que je lui dispute en votre

cœur; mais une femme ne se rebute pas du premier coup: et si ma fortune, qui n'est pas à mépriser, et tout ce que l'on peut posséder avec moi, ne peuvent vous persuader de m'aimer, j'aurai la satisfaction de ne m'être point cachée par honte ou par finesse, et d'avoir mieux aimé me faire mépriser par mes défauts que me faire aimer par mes artifices.

En disant ces dernières paroles, elle se dé-masqua, et fit voir à don Carlos les cieux ouverts, ou, si vous voulez, le ciel en petit. la plus belle tête du monde, soutenue par un corps de la plus riche taille qu'il eût jamais admirée; enfin, tout cela joint ensemble, une personné touté divine. A la fraîcheur de son visage on ne lui eût pas donné plus de seize ans; mais à je ne sais quel air galant et majestueux tout ensemble, que les jeunes personnes n'ont pas encore, on connaissait qu'elle convait être en sa vingtième année. Don Carlos fut quelque temps sans lui répondre. se fâchant quasi contre sa dame invisible, qui l'empêchait de se donner tout entier à la plus belle personne qu'il eut jamais vue, et hésitant sur ce qu'il devait dire et faire. Enfin, après un combat intérieur qui dura assez longtemps pour mettre en peine la dame du palais enchanté, il prit une forte résolution de ne lui point cacher ce qu'il avait dans l'âme; et ce fut sans doute une des plus belles actions qu'il eût jamais faites. Voici la réponse qu'il lui fit, que plusieurs personnes ont trouvée bien crue:

— Je ne puis vous nier, madame, que je ne fusse trop heureux de vous plaire si je pouvais l'être assez pour pouvoir vous aimer. Je vois bien que je quitte la plus belle personne du monde pour une autre qui ne l'est peut-être que dans mon imagination. Mais, madame, m'auriez-vous trouvé digne de votre af-

fection si vous m'aviez cru infidèle? Et pourrais-je être fidèle si je pouvais vous aimer? Plaignez-moi donc, madame, sans me blâmer, ou plutôt plaignons-nous ensemble, vous de ne pouvoir obtenir ce que vous désirez, et moi

de ne point voir ce que j'aime.

Il dit cela d'un air si triste, que la dame put aisément remarquer qu'il parlait selon ses véritables sentiments. Elle n'oublia rien de ce qui pouvait le persuader; il fut sourd à ses prières, et ne fut point touché de ses larmes. Elle revint à la charge plusieurs fois : à bien attaqué, bien défendu. Enfin, elle en vint aux injures et aux reproches, et lui dit

Tout ce que fait dire la rage Quand elle est maîtresse des sens,

et le laissa là, non pas pour reverdir, mais pour maudire cent fois son malheur, qui ne lui venait que de trop de bonnes fortunes. Une demoiselle lui vint dire un peu après, qu'il avait la liberté de s'aller promener dans le jardin. Il traversa tous ces beaux appartements sans trouver personne jusqu'à l'esca-lier, au bas duquel il vit dix hommes mas-qués qui gardaient la porte, armés de pertuisanes et de carabines. Comme il traversait la cour pour s'aller promener dans ce jardin, qui était aussi beau que le reste de la maison, un de ces archers de la garde passa à côté de lui sans le regarder, et lui dit, comme ayant peur d'être entendu, qu'un vieux gentilhomme l'avait chargé d'une lettre vour lui, et qu'il avait promis de la lui donner en main propre, quoiqu'il y allat de sa vie s'il était dé-couvert; mais qu'un présent de vingt pistoles et la promesse d'autant lui avaient fait tout hasarder. Don Carlos lui promit d'être

secret, et entra vite dans le jardin pour lire cette lettre.

* Depuis que je vous ai perdu, vous avez pu juger de la peine où je suis par celle ou vous devez être si vous m'aimez autant que je vous aime. Enfin, je me trouve un peu consolée depuis que j'ai découvert le lieu ou vous êtes. C'est la princesse Porcia qui vous a enlevé. Elle ne considère rien quand il s'agit de se contenter. et vous n'êtes pas le premier Renaud de cette dangereuse Armide, mais je romprai tous ses enchantements, et vous tirerai bientôt d'entre ses bras pour vous donner, entre les miens, ce que vous méritez si vous êtes aussi constant que je le souhaite.

* LA DAME INVISIBLE. *

Don Carlos fut si ravi d'apprendre des nouvelles de sa dame, dont il était véritablement amoureux, qu'il baisa cent fois la lettre, et revint trouver à la porte du jardin celui qui la lui avait donnée, pour le récompenser d'un diamant qu'il avait au doigt. Il se promena encore quelque temps dans le jardin, ne pouvant assez s'étonner de cette princesse Porcia dont il avait si souvent our parler comme d'une jeune dame fort riche, et pour être de l'une des meilleures maisons du royaume, et comme il était fort vertueux, il concut une telle aversion pour elle, qu'il résolut au péril de sa vie de faire tout ce qu'il pourrait pour se tirer de sa prison. Au sortir du jardin, il trouva une demoiselle démasquée (car on ne se masquait plus dans le palais qui venait lui demander s'il aurait pour agréable que la maîtresse mangeat ce jour-là avec lui. Je vous laisse à penser s'il dit qu'elle serait la bienvenue. On servit quelque temps après à souper ou à dîner, car je ne me souviens plus le-quel c'était. Porcia y parut plus belle, je vous ai tantôt dit que la Cythérée; il n'y a point d'inconvénient de dire ici, pour diversifier, plus belle que le jour ou que l'aurore. Elle fui toute charmante tandis qu'ils furent à table. et fit paraître tant d'esprit à l'Espagnol, qu'il eut secret déplaisir de voir dans une dame de si grande condition tant d'excellentes qualités si mal employées. Il se contraignit le mieux qu'il put pour paraître de belle humeur, quoiqu'il songeat continuellement à son inconnue, et qu'il brûlât d'un violent désir de se revoir à sa grille. Aussitôt que l'on eut desservi, on les laissa seuls; et don Carlos ne parlant point, ou par respect, ou pour obliger la dame de parler la première, elle rompit le silence en ces termes :

- Je ne sais si je dois espérer quelque chose de la gaieté que je pense avoir remarquée sur votre visage, et si le mien, que je vous ai fait voir, ne vous a point semblé assez beau pour vous faire douter si celui que l'on vous -cache est plus capable de vous donner de l'amour. Je n'ai point déguisé ce que je vous ai voulu donner, parce que je n'ai point voulu que vous pussiez vous repentir de l'avoir recu : et, quoiqu'une personne accoutumée à recevoir des prières puisse aisément s'offenser d'un refus, je n'aurais aucun ressentiment de celui que j'ai déjà reçu de vous, pourvu que vous le répariez, en me donnant ce que je crois mieux meriter que votre invisible. Faites-moi donc savoir votre dernière résolution. afin que, si elle n'est pas à mon avantage, je cherche dans la mienne des raisons assez fortes pour combattre celles que je pense avoir eûes de vous aimer.

Don Carlos attendit quelque temps qu'elle reprit la parole; et, voyant qu'elle ne parlait

plus, et que, les yeux baissés contre terre, elle attendait l'arrêt qu'il allait prononcer, il suivit la résolution qu'il avait déja prise de lui parler franchement, et de lui ôter toute sorte d'espérance qu'il pût jamais être à elle. Voici

comme il s'y prit :

— Madame, avant de répondre à ce que vous voulez savoir de moi, il faut qu'avec la même franchise que vous voulez que je parle, vous me découvriez sincérement vos sentiments sur ce que je vais vous dire. Si vous aviez obligé une personne à vous aimer, ajouta-t-il, et que, par toutes les faveurs que peut accorder une dame sans faire tort à sa vertu, vous l'eussiez obligé à vous jurer une fidélité inviolable, ne le tiendrez-vous pas pour le plus lâche et le plus traître de tous les hommes, s'il manquait à ce qu'il vous aurait promis? Et ne serais-je pas ce lâche et ce traître si je quittais pour vous une personne

qui doit croire que je l'aime?

Il allait mettre quantité de beaux arguments en forme pour la convaincre, mais elle ne lui en donna pas le temps; elle se leva brusquement, en lui disant qu'elle voyait bien où il en voulait venir, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'admirer sa constance, quoiqu'elle fût ei contraire à son repos; qu'elle le remettrait en liberté, et que, s'il voulait l'obliger, il attendrait que la nuit fût venue pour s'en retourner comme il était venu. Elle tint son mouchoir devant ses yeux tandis qu'elle parla, comme pour cacher ses larmes, et laissa l'Espagnol un peu interdit, et pourtant si ravi de joie de se voir en liberté, qu'il n'eût pu la cacher quand même il eût été le plus grand hypocrite du monde; et je crois que si la dance yeût pris garde, elle n'eût pu s'empêcher de le quereller. Je ne sais si la nuit fut longtemps a venir, car, comme je vous l'ai dit, je ne prehus

plus la peine de remarquer ni le temps ni les heures. Vous saurez seulement qu'elle vint. et qu'il se mit dans un carrosse fermé, qui le mena à son logis après un assez long chemin. Comme il était le meilleur maître du monde. ses valets pensèrent mourir de joie quand ils le virent, et l'étouffer à force de l'embrasser; mais ils n'en jouirent pas longtemps. Il prit des armes, et, accompagné de deux des siens. qui n'étaient pas gens à se laisser battre, il alla vite à sa grille, et si vite que ceux qui l'accompagnaient eurent bien de la peine à le suivre. Il n'eut pas plutôt fait le signal accoutumé, que sa déité invisible se communiqua à lui. Îls se dirent mille choses si tendres que j'en ai les larmes aux yeux toutes les fois que j'y pense. Enfin l'invisible lui dit qu'elle venaît de recevoir un déplaisir sensible dans la maison où elle était, qu'elle avait envoyé quérir un carrosse pour en sortir, et parce qu'il serait longtemps à venir et que le sien pourrait être plus tôt prêt, qu'elle le priait de l'envoyer quérir pour la méner dans un lieu où elle ne lui cacherait plus son visage. L'Espagnol ne se fit pas dire la chose deux fois : il courut comme un fou à ses gens qu'il avait laissés au bout de la rue, et envoya quérir son carrosse.

Le carrosse venu, l'invisible tint parole et se mit dedans avec lui. Elle conduisit le carrosse eile-même, enseignant au cocher le chemin qu'il devait prendre, et le fit arrêter auprès d'une grande maison, dans laquelle il entra à la lueur de plusieurs flambeaux qui furent alumés à leur arrivée. Le cavalier monta avec la dame par un grand escalier dans une salle haute, où il ne fut pas sans inquiétude, voyant qu'elle ne se démasquait point encore. Enfin, plusieurs demoiselles richement parées étant venues les recevoir, chacune un flambeau à

la main, l'invisible ne le fut plus, et, ôtant son masque, fit voir à don Carlos que la dame de la grille et la princesse Porcia n'étaient

qu'une même personne.

Je ne vous représenterai point l'agréable surprise de don Carlos. La belle Napolitaine lui dit qu'elle l'avait enlevé une seconde fois, pour savoir sa dernière résolution; que la damé de la grille lui avait cédé les prétentions qu'elle avait sur lui, et ajouta ensuite cent choses aussi galantes que spirituelles. Don Carlos se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux et pensa lui manger les mains à force de les baiser, s'exemptant par là de lui dire toutes les impertinences que l'on dit quand on est trop aise. Après que ces premiers trans-ports furent passés, il se servit de tout son esprit et de toute sa cajolerie pour exagérer l'agréable caprice de sa maîtresse, et s'en acquitta en des façons de parler si avantageuses pour elle, qu'elle en fut encore plus assurée de ne s'être point trompée dans son choix. Elle lui dit qu'elle ne s'était pas voulu fier à une autre personne qu'à elle-même d'une chose sans laquelle elle n'eût jamais pu l'aimer et qu'elle ne se fût jamais donnée à un homme moins constant que lui. Là-dessus les parents de la princesse Porcia, ayant été avertis de son dessein, arrivèrent. Comme ils étaient des principaux du royaume, on n'avait pas eu grand'peine à avoir dispense de l'archevêque pour leur mariage : ils furent maries la même nuit par le curé de paroisse, qui était un bon prêtre et grand prédicateur; et, cela étant, il ne faut pas demander s'il fit une belle exhortation. On dit qu'ils se levèrent bien tard le lendemain, ce que je n'ai pas grand'peine à croire. La nouvelle en fut bientôt divulguée, dont le vice-roi, qui était proche parent de don Carlos, fut si aise, que les réjouissances publiques recommencèrent dans Naples, où l'on parle encore de don Carlos d'Aragon et de son amante invisible.

X. — Comment Ragotin eut un coup de busc sur les doigts.

L'histoire de Ragotin fut suivie de l'applaudissement de tout le monde; il en devint aussi fier que si elle eût été de son invention : et cela ajouté à son orgueil naturel, il commença à traiter les comédiens de haut en bas. et, s'approchant des comédiennes, leur prit les mains sans leur consentement, et voulut un peu patiner : galanterie provinciale qui tient plus du satyre que de l'honnête homme. Mademoiselle de l'Étoile se contenta de retirer ses mains blanches d'entre les siennes crasseuses et velues, et sa compagne, mademoi-selle Angélique, lui déchargea un grand coup de busc sur les doigts. Il les quitta sans dire mot, tout rouge de dépit et de honte, et rejoignit la compagnie, où chacun parlait de toute sa force, sans entendre ce que disaient les autres. Ragotin en fit taire la plus grande partie, tant il haussa la voix pour leur demander ce qu'ils disaient de son histoire. Un jeune homme, dont j'ai oublié le nom, lui répondit brusquement qu'elle n'était pas plus à lui qu'à un âutre, puisqu'il l'avait prise dans un livre; et, disant cela, il en tira un qui sortait à demi de la poche de Ragotin, lequel lui égratigna toutes les mains pour le ravoir; mais, malgre Ragotin, il le mit entre celles d'un autre, que Ragotin saisit aussi vainement que le premier. Le livre ayant déjà convolé en troisième main, il passa de la même façon en cinq ou six mains différentes, auxquelles Ragotin ne put atteindre, parce qu'il était le plus petit de la compagnie. Enfin

s'étant allongé cinq ou six fois fort inutilement, ayant déchiré autant de manchettes et égratigné autant de mains, et le livre se promenant toujours dans la movenne région de la chambre, le pauvre Ragotin, qui vit que tout le monde éclatait de rire à ses dépens, se jeta tout furieux sur le premier auteur de sa confusion, et lui donna quelques coups de poing dans le ventre et dans les cuisses, ne pouvant pas aller plus haut. Les mains de rautre, qui avaient l'avantage du lieu, tombè-rent à plomb cinq ou six fois sur le haut de sa tête, et si pesamment, qu'elle entra dans son chapeau jusqu'au menton; dont le pauvre petit homme eut le siège de la raison si ébranlé, qu'il ne savait plus où il en était. Pour dernier accablement, son adversaire, en le quittant, lui donna un coup de pied au haut de la tête, qui le fit aller choir sur le cul au pied des comédiennes, apres une rétrogradation fort précipitée. Représentez-vous, je vous prie, quelle doit être la fureur d'un petit homme plus glorieux lui seul que tous les barbiers du royaume, dans un temps où il se faisait tout blanc de son épée, c'est-a-dire de son histoire. et devant des comédiennes dont il voulait devenir amoureux; car, comme vous verrez tantôt, il ignorait éncore laquelle il touchait le plus au cœur. En vérité, son petit corps tombé sur le cul marqua si bien la fureur de son âme par les divers mouvements de ses bras et de ses jambes, qu'encore que l'on ne put voir son visage, à cause que sa tête était emboîtée dans son chapeau, tous ceux de la compagnie jugerent à propos de se joindre ensemble et de faire comme une barrière entre Ragotin et celui qui l'avait offensé, que l'on fit sauver, tandis que les charitables comédiennes rele-vèrent le petit homme, qui hurlait cependant comme un taureau dans son chapeau, parce

qu'il lui bouchait les yeux et la bouche, et lui empêchait la respiration. La difficulté fut de le lui ôter. Il était en forme de pot de beurre, et l'entrée en étant plus étroite que le ventre, Dieu sait si une tête qui y était entrée de force, et dont le nez était très-grand, en pouvait sortir comme elle y était entrée. Ce malheur fut cause d'un grand bien, car, vraisemblablement, il en était au plus haut point de sa colère, qui eût sans doute produit un effet digne d'elle si son chapeau, qui le suffoquait, ne l'eût fait songer à sa consérvation plutôt qu'à la destruction d'un autre. Il ne pria point qu'on le secourût, car il ne pouvait parler : mais quand on vit qu'il portait vainement ses mains fremblantes à sa tête pour se la mettre en liberté, et qu'il frappait des pieds contre le plancher, de rage qu'il avait de se rompre inutilement les ongles, on ne songea plus qu'à le secourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoiffer furent si violents, qu'il crut qu'on lui voulait arracher la tête. Enfin n'en pouvant plus, il fit signe avec les doigts que l'on coupât son habillement de tête avec des ciseaux. Mademoiselle de la Caverne détacha ceux de sa ceinture; et la Rancune, qui fut l'opérateur de cette belle cure, après avoir fait semblant de faire l'incision vis-à-vis du visage (ce qui ne lui fit pas une petite peur), fendit le feutre par derrière la tête depuis le bas jusqu'en haut. Aussitôt que l'on eut donné de l'air à son visage, toute la compagnie éclata de rire de le voir aussi bouffi que s'il eût été prêt à crever, pour la quantité d'esprit qui lui était monté au visage; et de plus, de ce qu'il avait le nez écorché. La chose en fut pourtant demeurée là, si un méchant railleur ne lui eût dit qu'il fallait faire rentrer son chapeau. Cet avis hors de saison ralluma si bien sa colère, qui n'était pas tout à fait

teinte, qu'il saisit un des chenets de la cheninée, et, faisant semblant de le jeter au travers de toute la troupe, causa une telle frayeur ux plus hardis, que chacun tâcha de gagner a porte pour éviter le coup de chenet; tellenent qu'ils se pressèrent si fort, qu'il n'y en eut qu'un qui put sortir, encore fut-ce en ombant, ses jambes éperonnées s'étant emparrassées dans celles des autres. Ragotin se nit à rire à son tour, ce qui rassura tout le nonde; on lui rendit son livre, et les coméliens lui prêtèrent un vieux chapeau. Il s'emorta furieusement contre celui qui l'avait si naltraité; mais comme il était plus vain que indicatif, il dit aux comédiens, comme s'il eur eût promis quelque chose de rare, qu'il oulait faire une comédie de son histoire, et ue de la façon qu'il la traiterait, il serait asuré d'aller d'un seul saut où les autres poëtes n'étaient parvenus que par degrés. Destin lui dit que l'histoire qu'il avait contée tait fort agréable, mais qu'elle n'était pas onne pour le théâtre.

 Je crois que vous me l'apprendrez, dit lagotin; ma mere était filleule du poëte Gartier, et moi qui vous parle, j'ai encore chez

noi son écritoire.

Destin lui dit que le poëte Garnier lui-même l'en serait pas sorti à son honneur.

- Et qu'y trouvez-vous de si difficile? lui

lemanda Ragotin.

— Que l'on n'en peut faire une comédie dans es règles, sans beaucoup de fautes contre la denseance et le jugement, répondit Destin.

— Un homme comme moi peut faire des égles quand il voudra, dit Ragotin. Considéez, je vous prie, ajouta-t-il, si ce ne serait as une chose nouvelle et magnifique tout enemble, de voir un grand portail d'église au nilieu d'un théâtre, devant lequel une ving-

taine de cavaliers, plus ou moins, avec autant de demoiselles, feraient mille galanteries: cela ravirait tout le monde. Je suis de votre avis, continua-t-il, qu'il ne faut rien faire contre la bienséance ou les bonnes mœurs, et c'est pour cela que je ne voudrais pas faire parler mes acteurs dans l'église.

Destin l'interrompit pour lui demander où il pourrait trouver tant de cavaliers et tant

de dames.

— Et comment fait-on dans les collèges où on livre des batailles? dit Ragotin. J'ai joué à La Flèche la déroute du Pont-de-Cé, ajoutat-il: plus de cent soldats du parti de la reinemère parurent sur le théâtre, sans ceux de l'armée du roi qui étaient encore en plus grand nombre; et il me souvient qu'à cause d'une grande pluie qui troubla la fête, on disait que tous les plumets de la noblesse du pays, que l'on avait empruntés, n'en relève-

raient jamais.

Destin, qui prenait plaisir à lui faire dire des choses si judicieuses, lui repartit que les colléges avaient assez d'écoliers pour cela, et, pour eux, qu'ils n'étaient que sept ou huit. quand leur troupe était bien forte. La Rancune. qui ne valait rien, comme vous savez, se mit du côté de Ragotin pour aider à le jouer, et dit à son camarade qu'il n'était pas de son avis, qu'il était plus vieux comédien que lui; qu'un portail d'église serait la plus belle décoration de théâtre que l'on eût jamais vue et pour la quantité nécessaire de cavaliers et de dames, qu'on en louerait une partie et que l'autre serait faite de carton. Ce bel expédient de carton de la Rancune fit rire toute la compagnie; Ragotin en rit aussi, et jura qu'il le savait bien, mais qu'il ne l'avait pas voulu dire.

- Et le carrosse, ajouta-t-il, quelle nou-

veauté serait-ce dans une comédie? J'ai fait autrefois le chien de Tobie, et je le fis si bien que toute l'assistance en fut ravie. Pour moi, continua-t-il, si l'on doit juger des choses par l'effet qu'elles font dans l'esprit, toutes les fois que j'ai vu jouer Pyrame et Thysbé, je n'ai pas été si touché de la mort de Pyrame, qu'effravé du lion.

La Rancune appuya les raisons de Ragotin par d'autres raisons aussi ridicules, et se mit par là si bien dans son esprit que Ragotin l'emmena souper avec lui. Tous les autres im-portuns laisserent aussi les comédiens en liberté, qui avaient plus envie de souper que d'entretenir les fainéants de la ville.

XI. - Qui contient ce que vous veriez, si vous prenez la peine de le lire.

Ragotin mena la Rancune dans un cabaret où il se fit donner ce qu'il y avait de meilleur. On a cru qu'il ne le mena pas chez lui, à cause que son ordinaire n'était pas trop bon, mais je n'en dirai rien de peur de faire des jugements téméraires, et je n'ai point voulu approfondir l'affaire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine, et que j'ai des choses à écrire qui sont bien d'une autre conséquence. La Rancune, qui était homme de grand discernement et qui connaissait d'abord son monde. ne vit pas plutôt servir deux perdrix et un chapon pour deux personnes, qu'il se douta que Ragotin avait quelque dessein, et ne le traitait pas si bien pour son seul mérite, ou pour le payer de la complaisance qu'il avait êue pour lui, en soutenant que son histoire était un beau sujet de théâtre. Il se prépara donc à quelque nouvelle extravagance de Ra-gotin, qui ne découvrit pas d'abord ce qu'il avait dans l'âme, et continua à parler de son

histoire. Il récita force vers satiriques qu'il avait faits contre la plupart de ses voisins, contre des cocus qu'il ne nommait point, et contre des femmes. Il chanta des chansons à boire, et lui montra quantité d'anagrammes : car d'ordinaire les rimailleurs, par de semblables productions de leur esprit mal fait, commencent à incommoder les honnêtes gens. La Rancune acheva de le gâter : il exagéra tout ce qu'il entendit, en levant les yeux au ciel ; il jura comme un homme qui perd, qu'il n'avait jamais rien ouï de plus beau, et fit même semblant de s'arracher les yeux, tant il était transporté. Il lui disait de temps en temps:

— Vous êtes bien malheureux et nous aussi de ne vous donner tout entier au théâtre; dans deux ans, on ne parlerait non plus de Corneille que l'on fait à cette heure de Hardi. Je ne sais ce que c'est que de flatter, ajoutatil; mais, pour vous donner courage, j'avoue qu'en vous voyant j'ai bien connu que vous étiez un grand poëte, et vous pouvez savoir de mes camarades ce que je leur en ai dit. Je ne m'y trompe guère, je sens un poëte de demi-lieue loin: aussi, d'abord que je vous ai vu, vous ai-je connu comme si je vous avais nourri.

Ragotin avalait cela doux comme miel, conjointement avec plusieurs verres de vin qui l'enivraient encore plus que les louanges de la Rancune, qui, de son côté, mangeait et buvait d'une grande force, s'écriant de temps en

temps:

— Au nom de Dieu, monsieur Ragotin, faites profiter le talent; encore un coup, vous êtes un méchant homme de ne pas vous enrichir et nous aussi. Je brouille un peu de papier aussi bien que les autres; mais si je faisais des vers aussi bons la moitié que ceux que vous venez de me lire, je ne serais pas ré

duit à tirer le diable par la queue, et je vivrais de mes rentes aussi bien que Mondori. Travaillez-donc, monsieur Ragotin, travaillez; et si, dès cet hiver, nous ne jetons de la poudre aux yeux de messieurs de l'hôtel de Bourgogne et du Marais, je veux ne monter jamais sur le théâtre que je ne me casse un bras ou une jambe: après cela je n'ai plus rien à dire et buvons.

Il tint parole, et, ayant donné double charge à un verre, il porta la santé de M. Ragotin à M. Ragotin même, qui lui fit raison, et but tête nue et avec un si grand transport à la santé des comédiennes, qu'en remetiant son verre sur la table, il en rompit la patte sans s'en apercevoir : tellement qu'il tâcha deux ou trois fois de le redresser, pensant l'avoir mis lui-même sur le côté. Enfin, il le jeta par-dessus sa tête et tira la Rancune par le bras, afin qu'il y prît garde, pour ne pas perdre la réputation d'avoir cassé un verre. Il fut un peu attristé de ce que la Rancune n'en rit point; mais, comme je l'ai déjà dit. il était plutôt animal envieux qu'animal risible.

La Rancune lui demanda ce qu'il disait de leurs comédiennes. Le petit homme rougit sans lui répondre. Et, la Rancune lui demandant encore la même chose, enfin bégayant, rougissant et s'exprimant très-mal, il fit entendre à la Rancune qu'une des comédiennes

lui plaisait infiniment.

- Et laquelle ? lui dit la Rancune.

Le petit homme était si troublé d'en avoir tant dit, qu'il répondit:

Je ne sais.

- Ni moi aussi, dit la Rancune.

Cela le troubla encore davantage, et lui fit ajouter tout interdit

- C'est... c'est...

Il répéta cinq ou six fois le même mot, dont le comédien s'impatientant, lui dit : — Vous avez raison, c'est une fort belle fille.

Cela acheva de le déconcerter. Il ne put jamais dire celle à qui il en voulait : et peutêtre qu'il n'en savait rien encore, et qu'il avait moins d'amour que de vice. Enfin, la Rancune lui nommant mademoiselle de l'Étoile, il dit que c'était elle dont il était amoureux : et pour moi, je crois que s'il lui eût nommé Angélique ou sa mère la Caverne, il eût oublié le coup de busc de l'une et l'âge de l'autre. et se serait donné corps et âme à celle que la Rancune lui aurait nommée, tant le bouquin avait la conscience troublée. Le comédien lui fit boire un grand verre de vin, qui lui fit passer une partie de sa confusion, et en but un autre de son côté, après lequel il lui dit, parlant bas par mystere et regardant par toute la chambre, quoiqu'il n'y eut personne :

— Vous n'êtes pas blessé à mort, et vous vous êtes adressé à un homme qui peut vous guérir, pourvu que vous le vouliez croire, et que vous soyez secret. Ce n'est pas que vous entrepreniez une chose bien difficile: mademoiselle de l'Etoile est une tigresse, et son frère Destin un lion; mais elle ne voit pas toujours des hommes qui vous ressemblent, et je sais bien ce que je sais faire: achevons

notre vin, et demain il fera jour.

Un verre de vin bu de part et d'autre interrompit quelque temps la conversation. Ragotin réprit la parole le premier, conta toutes ses perfections et ses richesses, et dit à la Rancune qu'il avait un neveu commis d'un financier; que ce neveu avait contracté une grande amitié avec le partisan la Raillière, durant le temps qu'il avait été au Mans pour établir une maltôte; et voulut faire espérer à la Rancune de lui faire donner une pension

pareille à celle des comédiens du roi, par le crédit de ce neveu. Il lui dit encore que, s'il avait des parents qui eussent des enfants, il leur donnerait des bénéfices, parce que, sa nièce avait épousé le frère d'une femme qui était entretenue par le maître d'hôtel d'un abbé de la province qui avait de bons béné-

fices à sa collation.

Tandis que Ragotin comptait ses prouesses, la Rancune, qui s'était altéré à force de boire, ne faisait autre chose que de remplir les deux verres qui étaient vides en même temps; Ragotin n'osant rien refuser de la main d'un homme qui lui devait faire tant de bien. Enfin, à force d'avaler, ils se soulèrent. La Rancune n'en fut que plus sérieux, selon sa coutume : et Ragotin en fut si hébété et si pesant, qu'il se pencha sur la table et s'y endormit. La Rancune appela une servante pour se faire dresser un lit, parce qu'on était couché à son hôtellerie. La servante lui dit qu'il n'y aurait point de danger d'en dresser deux, et que, dans l'état où était M. Ragotin, il n'avait pas besoin d'être éveillé. Il ne veillait pas cependant, et jamais on n'a mieux dormi ni ronflé. On mit des draps à deux lits, de trois qui étaient dans la chambre, sans qu'il s'éveillat. Il dit cent injures à la servante, et menaca de la battre quand elle l'avertit que son lit était prêt. Enfin, la Rancune l'ayant tourné dans sa chaise vers le feu qu'on avait allumé pour chauffer les draps, il ouvrit les yeux, et se laissa déshabiller sans rien dire. On le monta sur son lit le mieux qu'on put, et la Rancune se mit dans le sien, après avoir fermé la porte. A une heure de la, Ragotin se leva et sortit de son lit, je n'ai pas bien su pourquoi; il s'égara si bien dans la chambre, qu'après en avoir renversé tous les meubles et s'être renversé lui-même plusieurs fois sans pouvoir

trouver son lit, enfin il trouva celui de la Rancune et l'éveilla en le découvrant. La Rancune lui demanda ce qu'il cherchait.

— Je cherche mon lit, dit Ragotin.

- Il est à main gauche du mien, dit la

Rancune.

Le petit ivrogne prit à la droite et s'alla Jourrer entre la couverture et la paillasse du troisième, qui n'avait ni matelas ni lit de plume, où il acheva de dormir fort paisiblement. La Rancune s'habilla avant que Ragotin fût éveillé. Il demanda au petit ivrogne si c'était par mortification qu'il avait quitté son lit pour dormir sur une paillasse. Ragotin soutint qu'il ne s'était point levé, et qu'assurément il revenait des esprits dans la chambre. Il eut une querelle avec le cabaretier, qui prit le parti de sa maison, et le menaça de le mettre en justice pour l'avoir décriée.

Mais il y a trop longtemps que je vous ennuie de la débauche de Ragotin; retournons

à l'hôtellerie des comédiens.

XII. - Combat de nuit.

Je suis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le lecteur bénévole que s'il est scanda-lisé de toutes les badineries qu'il a vues jusqu'ici dans ce livre, il fera fort bien de n'en lire pas davantage; car, en conscience, il n'y verra pas d'autres choses, quand le livre serait aussi gros que le Cyrus, et si, par ce qu'il a déjà vu, il a de la peine à se douter de ce qu'il verra, peut-être que j'en suis logé là aussi bien que lui; qu'un chapitre attire l'autre, et que je fais dans mon livre comme ceux qui mettent la bride sur le cou de leurs chevaux et les laissent aller sur leur bonne foi Peut-être aussi que j'ai un dessein arrêté et que, sans remplir mon livre d'exemples à imi-

ter, par des peintures d'actions et de choses tantôt ridicules, tantôt blâmables, j'instruirai en divertissant, de la même façon qu'un ivrogne donne de l'aversion pour son vice et peut quelquefois donner du plaisir par les impertinences que lui fait faire son ivresse. Finissons la moralité, et reprenons nos comédiens que nous avons laissés dans l'hôtellerie.

Aussitôt que leur chambre fut débarrassée, et que Ragotin eut emmené la Rancune, le portier qu'ils avaient laissé à Tours entra dans l'hôtellerie, conduisant un cheval chargé de bagage. Il se mit à table avec eux; et par sa relation, et par ce qu'ils apprirent les uns des autres, on sut de quelle facon l'intendant de la province ne leur avait point pu faire de mal, ayant lui-même eu bien de la peine à se tirer des mains du peuple, lui et ses fusiliers. Destin conta à ses camarades de quelle façon il s'était sauvé avec son habit à la turque. avec lequel il pensait représenter le Soliman de Mairet; et qu'ayant appris que la peste était à Alencon, il était venu au Mans avec la Caverne et la Rancune, dans l'équipage que l'on a pu voir au commencement de ces très-véritables et très-peu héroïques aventures. Mademoiselle de l'Étoile leur apprit aussi les assistances qu'elle avait reçues d'une dame de Tours, dont le nom n'est pas venu à ma connaissance; et comme par son moyen elle avait été conduite jusqu'à un village proche de Bonnestable, où elle s'était démis un pied en tombant de cheval. Elle ajouta qu'ayant appris que la troupe était au Mans, elle s'y était fait porter dans la litière de la dame du village, qui la lui avait libéralement prêtée. Après le souper, Destin demeura seul dans la chambre des dames. La Caverne l'aimait comme son propre fils; mademoiselle de l'Etoile ne lui était pas moins chère: et Angélique, sa fille et son unique héritière, aimait Destin et la l'Etoile comme son frère et sa sœur. Elle ne savait pas encore au vrai ce qu'ils étaient, et pourquoi ils faisaient la comédie: mais elle avait bien reconnu, quoiqu'ils s'appelassent frère et sœur, qu'ils étaient plus grands amis que proches parents; que Destin vivait avec la l'Etoile dans le plus grand respect du monde; qu'elle était fort sage, et que si Destin avait bien de l'esprit et faisait voir qu'il avait été bien élevé, mademoiselle de l'Étoile paraissait plutôt fille de condition qu'une comédienne de campagne. Si Destin et la l'Etoile étaient aimés de la Caverne et de sa fi.le, ils s'en rendaient dignes par une amitié réciproque qu'ils avaient pour elles; et il n'y avait pas beaucoup de peine, puisqu'elles méritaient d'être aimées autant que comédiennes de France, quoique par malheur, plutôt que faute de mérite, elles n'eussent jamais eu l'honneur de monter sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne ou du Marais: qui sont l'un et l'autre le non plut ulfrà des comédiens. Ceux qui n'entendront pas ces trois petits mots latins (auxquels je n'ai pu refuser place ici tant ils se sont présentés à propos) se les feront expliquer s'il leur plaît. Pour finir la digression, Destin et la l'Etoile ne se cacherent point des deux comédiennes pour se caresser après une longue

diennes pour se caresser après une longue absence. Ils s'exprimèrent le mieux qu'ils purent les inquiétudes qu'ils avaient eues l'un pour l'autre. Destin apprit à mademoiselle de l'Etoile qu'il croyait avoir vu, la dernière fois qu'ils avaient représenté à Tours, leur ancien persécuteur; qu'il l'avait discerné dans la foule de leurs auditeurs, quoiqu'il se cachât le visage de son manteau, et que pour cette raisone là il s'était mis un emplâtre sur le visage à la sortie de Tours, pour se rendre méconnaissa-

ble à son e nemi, ne se trouvant pas alors en état de s'en défendre s'il en était attaqué la force à la ma n. Il lui apprit ensuite le grand nombre de brancards qu'ils avaient trouvés en allant au-devant d'elle, et qu'il se trompait fort si leur même ennemi n'était un homme inconnu qui avait exactement visité les brancards, comme l'on a pu le voir dans le sep-

tième chapitre.

Tandis que Destin parlait, la pauvre l'Etoile ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Destin en fut extremement touché, et, après l'avoir consolée le mieux qu'il put, il ajouta que si elle voulait lui permettre d'apporter autant de soin à chercher leur ennemi commun qu'il en avait eu jusqu'alors à l'éviter, elle se verrait bientôt délivrée de ses persecutions, ou qu'il y perdrait la vie. Ces dernières paroles l'affligèrent encore davantage: Destin n'eut pas l'esprit assez fort pour ne pas s'affliger aussi, et la Caverne et sa fille, trèscompatissantes de leur naturel, s'affligèrent par complaisance ou par contagion: je crois même qu'elles en pleurèrent. Je ne sais si Destin pleura, mais je sais bien que les comédiennes et lui furent assez longtemps à ne se rien dire, et cependant pleura qui voulut. Enfin, la Caverne finit la pause que les larmes avaient fait faire, et reprocha à Destin et à la l'Etoile que depuis le temps qu'ils étaient ensemble ils avaient pu reconnaître jusqu'à quel point elle était de leurs amies, et cependant qu'ils avaient eu si peu de confiance en elle et en sa fille qu'elles ignoraient encore leur véritable condition. Et elle ajouta qu'elle avait été assez persécutée en sa vie pour conseiller des malheureux, tels qu'ils paraissaient l'être. A quoi Destin répondit que ce n'était point par déflance qu'ils ne s'étaient pas encore découverts à elle, mais qu'il avait cru que le

récit de leurs malheurs ne pouvait être que fort ennuyeux. Il lui offrit après cela de l'en entretenir quand elle voudrait et quand elle aurait un peu de temps à perdre. La Caverne ne différa pas davantage à satisfaire sa curiosité; et sa fille, qui souhaitait ardemment la même chose, s'étant assise auprès d'elle, sur le lit de l'Etoile, Destin allait commencer son histoire quand ils entendirent une grande rumeur dans la chambre voisine. Destin prêta l'oreille quelque temps, mais le bruit et la noise au lieu de cesser augmenterent, et même on cria: Au meurtre! a l'aide! on m'assassine! Destin en trois sauts fut hors de la chambre. aux dépens de son pourpoint, que lui déchirerent la Caverne et sa fille en voulant le retenir. Il entra dans la chambre d'où venait la rumeur, où il ne vit goutte, et où les coups de poing, les soufflets et plusieurs voix confuses d'hommés et de femmes qui s'entrebattaient, mêlées au bruit sourd de plusieurs pieds nus qui trépignaient dans la chambre, faisaient une rumeur épouvantable. Il se mêla imprudemment parmi les combattants et recut d'abord un coup de poing d'un côté et un soufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avait de séparer ces lutins en un violent désir de se venger. Il se mit à jouer des mains et fit un moulinet de ses deux bras qui maltraita plus d'une mâchoire, comme il parut depuis à ses mains sanglantes. La mêlée dura encore assez longtemps pour lui faire recevoir une vingtaine de coups et en donner deux fois autant. Au plus fort du combat, il se sentit mordre au gras de la jambe; il y porta les mains, et, rencontrant quelque chose de pelu, il crut être mordu d'un chien : mais la Caverne et sa fille, qui parurent à la porte de la chambre avec de la lumière, comme le feu Saint-Elme après une tempêté, virent Destin

et lui firent voir qu'il était au milieu de sept personnes en chemises, qui se maltraitaient l'une l'autre très-cruellement, et qui se décramponnèrent d'elles-mêmes aussitôt, dès que

la lumière parut.

Le calme ne fut pas de longue durée. L'hôte. qui était un de ces sept pénitents blancs, se reprit avec le poëte; l'Olive, qui en était aussi, fut attaqué par le valet de l'hôte, autre pénitent. Destin les voulut separer : mais l'hôtesse qui était la bête qui l'avait mordu, et qu'il avait prise pour un chien à cause qu'elle avait la tête nue et les cheveux courts, lui sauta aux yeux, assistée de deux servantes aussi nues et aussi décoiffées qu'elle. Les cris recommencerent, les soufflets et les coups de poing sonnerent de plus belle, et la mêlee s'échauffa encore plus qu'elle ne l'avait fait. Enfin plusieurs personnes, qui s'étaient éveillées à ce bruit, entrérent dans le champ de bataille, séparèrent les combattants et furent cause de la seconde suspension d'armes. Il fut ques-tion de savoir le sujet de la querelle et quel était le différend qui avait assemblé sept per-sonnes nues dans une même chambre. L'Olive, qui paraissait le moins ému, dit que le poëté était sorti de la chambre, et qu'il l'avait vu revenir plus vite que le pas, suivi de l'hôte qui le voulait battre; que la femme de l'hôte avait suivi son mari et s'était jetée sur le poëte; qu'ayant voulu les séparer, un valet et deux servantes s'étaient jetés sur lui et que la lumière qui s'était éteinte là-dessus était cause que l'on s'était batta plus longremps qu'on n'eût fait. Ce fut au poëte à plaider sa cause; il dit qu'il avait fait les deux plus bel les stances que l'on eût jamais vues depuis que l'on en fait, et que, de peur de les perdre, il avait été demander de la chandelle aux servantes de l'hôtellerie, qui s'étaient moquées

LE ROMAN COMIQUE, - T. I.

de lui; que l'hôte l'avait appelé danseur de corde, et que, pour ne pas demeurer sans re-partie, il l'avait appelé cocu. Il n'eut pas plutôt lâché le mot, que l'hôte, qui était en mesure, lui appliqua un soufflet. On eût dit qu'ils s'étaient concertés ensemble, car tout aussitôt que le soufflet fut donné, la femme de l'hôte, son valet et ses servantes se jetèrent sur les comédiens, qui les recurent beaux coups de poing. Cette dernière rencontre fut plus rude et dura plus longtemps que les autres. Destin, s'etant acharné sur une grosse servante qu'il avait troussée, lui donna plus de cent claques sur les fesses. L'Olive, qui vit que cela faisait rire la compagnie, en fit autant à une autre. L'hôte était occupé par le poëte, et l'hôtesse, qui était la plus furieuse, avait été saisie par quelques-uns des spectateurs, dont elle se mit en si grande colêre, qu'elle cria aux voleurs. Ses cris éveillerent la Rappinière, qui logeait vis-à-vis de l'hôtellerie. Il en fit ouvrir les portes et croyant, sur le bruit qu'il avait entendu, qu'il y avait pour le moins sept ou huit personnes sur le carreau, il fit cesser les coups au nom du roi, et ayant appris la cause de tout le désordre. il exhorta le poëte à ne plus faire de vers la nuit, et pensa battre l'hôte et l'hôtesse, parce qu'ils dirent cent injures aux pauvres comédiens, les appelant bateleurs et baladins, et iurant de les faire déloger le lendemain. Mais la Rappinière, à qui l'hôte devait de l'argent. le menaca de le faire exécuter et par cette menace lui ferma la bouche. La Rappinière s'en retourna chez lui, les autres s'en furent dans leur chambre et Destin dans celle des comédiennes, où la Caverne le pria de ne pas différer davantage de lui apprendre ses aventures et celles de sa sœur. Îl leur dit qu'il ne demandait pas mieux, et commenca son histoire de la façon que vous l'allez voir dans le chapitre suivant.

XIII. — Plus long que le précédent. — Histoire de Destin et de mademoiselle de l'Etoile.

- Je suis né dans un village auprès de Paris. Je vous ferais bien croire, si je vou-lais, que je suis d'une maison très-illustre, comme il est fort aisé à ceux que l'on ne connaît point; mais j'ai trop de sincérité pour nier la bassesse de ma naissance. Mon père était des premiers et des plus accommodés de son village. Je lui ai ouï dire qu'il était né pauvre gentilhomme et qu'il avait été à la guerre en sa jeunesse, où n'ayant gagné que des coups, il s'était fait écuyer ou meneur d'une dame de Paris assez riche, et qu'ayant amassé quelque chose avec elle, parce qu'il était aussi maître d'hôtel et faisait la dépense, c'est-à-dire ferrait peut-être la mule, il s'était marié avec une vieille demoiselle de la maison, qui était morte quelque temps après et l'avait fait son héritier. Il se lassa bientôt d'être veuf, et, n'étant guère moins las de servir, il épousa en secondes noces une femme des champs qui fournissait de pain la maison de sa maîtresse, et c'est de ce dernier ma-riage que je suis sorti. Mon père s'appelait Garigues : je n'ai jamais su de quel pays il était; et pour le nom de ma mère, il ne fait rien à mon histoire. Il suffit de vous dire qu'elle était plus avare que mon père, et mon père plus avare qu'elle, et que l'un et l'autre avaient la conscience assez large. Mon père a l'honneur d'avoir, le premier, retenu son haleine en se faisant prendre la mesure d'un habit, afin qu'il y entrât moins d'étoffe. Je pourrais vous apprendre cent autres traits de lésine qui lui ont acquis à bon titre la réputation

d'être homme d'esprit et d'invention. Mais de peur de vous ennuyer, je me contenterai de vous en conter deux très-difficiles à croire et néanmoins très-véritables. Il avait amassé quantité de blé pour le vendre bien cher durant une mauvaise année. L'abondance ayant été universelle et le blé étant amendé, il fut si possédé de désespoir et si abandonné de Dieu, ju'il voulut se pendre. Une de ses voisines qui se trouva dans la chambre quand il y enra pour ce noble dessein et qui s'était cachée de peur d'être vue, je ne sais pas bien pour-quoi, fut fort étonnée quand elle le vit pendu à un chevron de sa chambre. Elle courut à lui. criant au secours; coupa la corde, et, à l'aide de ma mère qui arriva là-dessus, la lui ôta du cou. Elles se repentirent peut-être d'avoir tait une si bonne action, car'il les battit l'une et l'autre comme plâtre, et fit payer à cette pauvre femme la corde qu'elle lui avait coupée, en lui retenant quelque argent qu'il lui devait. L'autre prouesse n'est pas moins étrange. Cette même année, la cherté fut si grande, que les vieilles gens du village ne se souvenaient pas d'en avoir vu une plus grande : il avait regret à tout ce qu'il mangeait, et, sa femme étant accouchée d'un garçon, il se mit en tête qu'elle avait assez de lait pour nourrir son fils et pour le nourrir aussi lui-même, et espéra que, tétant sa femme, il épargnerait du pain et se nourrirait d'un aliment aisé à digérer. Ma mère avait moins d'esprit que lui et n'était pas moins avare, tellement qu'elle n'inventait pas les choses comme mon père, mais, les ayant une fois conçues, elle les exé cutait encore plus exactement que lui. Elle tâcha donc de nourrir de son lait son fils et son mari en même temps, et hasarda aussi de s'en nourrir elle-même avec tant d'opiniatreté que le petit innocent mourut martyr de

pure faim; et mon père et ma mère furent si affaiblis et ensuite si affamés, qu'ils mangèrent trop et eurent chacun une longue maladie. Ma mère devint grosse de moi quelque temps après, et, ayant accouché heureusement d'une très-malheureuse créature, mon père alla à Paris pour prier sa maîtresse de tenir son fils avec un honnête ecclésiastique qui demeurait dans son village, où il avait un bénéfice. Comme il s'en retournait la nuit pour éviter la chaleur du jour, et qu'il pas-sait par une grande rue du faubourg, dont la plupart des maisons se bâtissaient encore, il apercut de loin, aux rayons de la lune, quelque chose de brillant qui traversait la rue. Il ne se mit pas beaucoup en peine de ce que c'était; mais ayant entendu quelques gémissements comme d'une personne qui souffre, au même lieu où ce qu'il avait vu de loin s'était dérobé à sa vue, il entra hardiment dans un grand bâtiment qui n'était pas encore achevé, où il trouva une femme assise à terre. Le lieu où elle était recevait assez de clarté de la lune pour faire discerner à mon père qu'elle était fort jeune et fort bien vêtue, et c'était ce qui avait brille de loin à ses yeux, son habit étant de toile d'argent. Vous ne devez point douter que mon pere, qui etait assez hardi de son naturel, ne fut moins surpris que cette jeune demoiselle ; mais elle était dans un état où il ne lui pouvait rien arriver de pis. C'est ce qui la rendit assez hardie pour parler la première, et pour dire à mon père que, s'il était chrétien, il eût pitié d'elle; qu'elle était prête d'accoucher; que, se sentant pressée de son mal et ne voyant point revenir une servante qui lui était allée quérir une sage-femme affidée, elle s'était sauvée heureusement de sa maison sans avoir éveillé personne, sa servante ayant laissé la porte

ouverte pour pouvoir rentrer sans faire de bruit.

A peine achevait-elle sa courte relation, qu'elle accoucha heureusement d'un enfant que mon père reçut dans son manteau. Il fit la sage-femme le mieux qu'il put, et cette jeune fille le conjura d'emporter vitement la petite créature, d'en avoir soin, et de ne pas manquer, à deux jours de la, d'aller voir un vieil homme d'église qu'elle lui nomma, qui lui donnerait de l'argent et tous les ordres nécessaires pour la nourriture de son enfant. A ce mot d'argent, mon père, qui avait l'âme avare, voulut déployer son éloquence d'écuyer; mais elle ne lui en donna pas le temps. Elle lui mit entre les mains une bague pour servir de signal au prêtre qu'il devait aller trouver de sa part, lui fit envelopper son enfant dans son mouchoir de cou, et le fit partir avec grande précipitation, quelque résistance qu'il fît pour ne pas l'abandonner dans l'état où elle était. Je veux croire qu'elle eut bien de la peine à regagner son logis. Pour mon père, il s'en retourna à son village, mit l'enfant entre les mains de sa femme, ét ne manqua pas, deux jours après, d'alier trouver le vieux prêtre et de lui montrer la bague. Il apprit de lui que la mère de l'enfant était une fille de fort bonne maison et fort riche; qu'elle l'avait eu d'un seigneur écossais qui était allé en Irlande lever des troupes pour le service du roi, et que ce seigneur étranger lui avait promis mariage. Ce prêtre lui dit de plus qu'à cause de son accouchement précipité, elle s'est trouvée malade jusqu'à faire douter de sa vie; et qu'en cette extrémité elle avait tout déclaré à son père et à sa mère, qui l'avait consolée au lieu de s'emporter contre elle, parce qu'elle était leur fille unique : que la chose était ignorée dans le logis; et ensuite il assura mon père que, pourvu qu'il eût soin de l'enfant et qu'il fut secret, sa fortune était faite. Là-dessus il lui donna cinquante écus et un petit paquet de toutes les

hardes nécessaires à un enfant.

Mon père s'en retourna dans son village après avoir bien dîné. Je fus mis en nourrice, et l'étranger fut mis à la place du fils de la maison. A un mois de la le seigneur écossais revint; et, ayant trouvé sa maîtresse en si mauvais état qu'elle n'avait plus guère à vivre. il l'épousa un jour avant qu'elle mourût, et ainsi fut aussitot veuf que marié. Il vint deux cu trois jours après en notre village, avec le père et la mère de sa femme. Les pleurs recommencerent, et on pensa étouffer l'enfant à force de le baiser. Mon père eut sujet de se louer de la libéralité du seigneur écossais, et les parents de l'enfant ne l'oublièrent pas. Ils s'en retournèrent à Paris fort satisfaits du soin que mon père et ma mère avaient de leur fils, qu'ils ne voulurent point faire venir encore à Paris, parce que le mariage était tenu secret pour des raisons que je n'ai pas sues. Aussitôt que je pus marcher, mon père me retira en sa maison pour tenir compagnie au petit comte de Glaris (c'est ainsi qu'on l'appela, du nom de son père). L'antipathie que l'on dit avoir été entre Jacob et Esau des le ventre de leur mere ne peut avoir été plus grande que celle qui se trouva entre le jeune comte et moi. Mon père et ma mère l'aimaient tendrement, et avaient de l'aversion pour moi, quoique je donnasse autant d'espérance d'être un jour honnête homme que Glaris en donnait peu. Il n'y avait rien que de très-commun en lui. Pour moi, je paraissais être ce que je n'étais point, ét bien moins le fils de Garigues que celui d'un comte. Et si je ne me trouve enfin qu'un malheureux comédien, c'est sans

doute que la fortune s'est voulu venger de la nature, qui avait voulu faire quelque chose de moi sans son consentement, ou, si vous voulez, que la nature prend quelquesois plaisir à favoriser ceux que la fortune a pris en aversion. Je passerai toute l'enfance des deux petits paysans, car Glaris l'était d'inclination plus que moi, et aussi bien nos plus belles aventures ne furent que force coups de poing. Dans toutes les quereiles que nous avions ensemble, j'avais de l'avantage, si ce n'est lorsque mon père et ma mère se mettaient de la partie; ce qu'ils faisaient si souvent et avec tant de passion, que mon parrain, qui s'appe-lait M. de Saint-Sauveur, s'en scandalisa et me demanda à mon père. Il me donna à lui avec grande joie, et ma mère eut encore moins de regret que lui de me perdre de vue. Me voilà donc chez mon parrain, bien vêtu, bien nourri, fort caressé et point battu. Il n'épargna rien pour me faire apprendre à lire et a écrire, et sitôt que je fus assez avancé pour apprendre le latin, il obtint du seigneur du village, qui était un fort honnête gentilhomme et fort riche, que j'étudierais avec deux fils qu'il avait, sous un homme savant qu'il avait fait venir de Parls, et à qui il donnait de bons gages.

Ce gentilhomme, qui s'appelait le baron d'Arques, faisait élever ses enfants avec grand soin. L'ainé avait nom Saint-Far, assez bien fait de sa personne, mais brutal sans retour s'il y en cut jamais au monde, et le cadet, en récompense, outre qu'il était mieux fait que son frère, avait la vivacité de l'esprit et la grandeur de l'âme égales à la beauté du corps. Enfin, je ne crois pas que l'on puisse voir un garçon donner de plus grandes espérances de devenir un fort honnête homme, qu'en donnait en ce temps-là ce jeune gen-

tilhomme, qui s'appelait Verville. Il m'honora de son amitié, et moi, je l'aimai comme un frère, et le respectai toujours comme un maître. Pour Saint-Far, il n'était capable que de passions mauvaises; et je ne puis mieux vous exprimer les sentiments qu'il avait dans l'âme pour son frère et pour moi, qu'en vous disant qu'il n'aimait pas son frère plus que moi, qui lui étais fort indifférent, et qu'il ne me haïssait pas plus que son frère, qu'il n'ai-mait guère. Ses divertissements étaient différents des nôtres : il n'aimait que la chasse et haïssait fort l'étude. Verville n'allait que rarement à la chasse, et prenait grand plaisir à étudier : en quoi nous avions ensemble une conformité merveilleuse, aussi bien qu'à toute autre chose. Et je puis dire que, pour m'ac-commoder à son humeur, je n'avais pas besoin de beaucoup de complaisance, et n'avais qu'à suivre mon inclination. Le baron d'Arques avait une bibliothèque de romans fort ample. Notre précepteur, qui n'en avait jamais lu dans le pays latin, qui nous en avait d'abord défendu la lecture, et qui les avait cent fois blâmés devant le baron d'Arques, pour les lui rendre aussi odieux qu'il les trouvait divertissants, en devint lui-même si féru, qu'après avoir dévoré les anciens et les modernes, il avoua que la lecture des bons romans instruisait en divertissant, et qu'il ne les croyait pas moins propres à donner de beaux sentiments aux jeunes gens que la lecture de Plutarque. Il nous porta donc à les lire autant qu'il nous en avait détournés, et nous proposa d'abord de lire les modernes: mais ils n'étaient pas encore de notre goût; et jusqu'à l'âge de quinze ans nous nous plaisions bien plus à lire les Amadis de Gaule que les Astrées et les autres beaux romans que l'on a faits depuis, par lesquels les Français ont fait voir, aussi bien que par mille autres choses, que s'ils n'inventent pas tant que les autres nations,

ils perfectionnent davantage.

Nous donnions donc à la lecture des romans la plus grande partie du temps que nous avions pour nous divertir. Pour Saint-Far, il nous appelait les liseurs, et allait à la chasse ou battre les paysans, à quoi il réussissait admirablement bien. L'inclination que j'avais à bien faire m'acquit la bienveillance du baron d'Arques, et il m'aima autant que si j'eusse été son proche parent. Il ne voulut point que je quittasse ses enfants quand il les envoya à l'académie; et ainsi j'y fus mis avec eux, plutôt comme un camarade que comme un valet. Nous y apprîmes nos exercices: on nous en tira au bout de deux ans; et, à la sortie de l'académie, un homme de condition, parent du baron d'Arques, taisant des troupes pour les Vénitiens, Saint-Far et Verville persua-dèrent si bien leur père, qu'il les laissa aller à Venise avec son parent. Le bon gentilhomme voulut que je les accompagnasse encore: et monsieur de Saint-Sauveur, mon parrain, qui m'aimait extrêmement, me donna libéralement une lettre de change assez considérable, pour m'en servir si j'en avais besoin et pour n'être pas a charge à ceux que j'avais l'honneur d'accompagner. Nous primes le plus long chemin, pour voir Rome et les autres belles villes d'Italie, dans chacune desquelles nous fîmes quelque séjour, hormis dans celles dont les Espagnols sont les maîtres.

A Rome, je tombai malade, et les deux frères poursuivirent leur voyage, celui qui les menait ne pouvant laisser échapper l'occasion des galères du pape, qui allaient joindre l'armée des Vénitiens au passage des Dardanelles, où elle attendait celle des Turcs. Verville eut tous les regrets du monde de me quitter, et moi, je

pensai me désespérer d'être séparé de lui dans un temps ou j'aurais pu, par mes services, me rendre digne de l'amitié qu'il me portait. Pour Saint-Far, je crois qu'il me quitta comme s'il ne m'eût jamais vu, et je ne songeai à lui qu'à cause qu'il était frère de Verville, qui me laissa en se séparant de moi, le plus d'argent qu'il put: je ne sais pas si ce fut du

consentement de son frère.

Me voila donc malade à Rome, sans aucune connaissance que celle de mon hôte, qui était un apothicaire fiamand, et de qui je recus toutes les assistances imaginables durant ma maladie. Il n'était pas ignorant en médecine; et, autant que je suis capable d'en juger, je l'y trouvais plus entendu que le médecin italien qui me venait voir. Enfin je guéris, et repris assez de forces pour visiter les lieux remarquables de Rome, où les étrangers trouvent amplement de quoi satisfaire leur curiosité. Je me plaisais extrêmement à visiter les vignes (c'est ainsi que l'on appelle plusieurs jardins plus beaux que le Luxembourg ou les Tuileries: les cardinaux et autres personnes de condition les font entretenir avec grand soin, plutôt par vanité que par le plaisir qu'ils y prennent, n'y allant jamais, au moins fort rarement).

Un jour que je me promenais dans une des plus belles, je vis, au détour d'une allée, deux femmes assez bien vêtues, que deux jeunes Français avaient arrêtées, et ne voulaient pas laisser passer outre que la plus jeune ne levât un voile qui lui couvrait le visage. Un de ces Français, qui paraissait être le maître de l'autre fut même assez insolent pour lui découvrir le visage par force, pendant que celle qui n'était point voilée était retenue par son valet. Je ne consultai point ce que j'avais à faire : je dis d'abord à ces incivils que je ne

souffrirais point la violence qu'ils voulaient faire à ces femmes. Ils se trouvérent fort étonnés l'un et l'autre, me voyant parler avec assez de résolution pour les embarrasser. quand même ils auraient eu leurs épées, comme j'avais la mienne. Les deux femmes se rangérent auprès de moi, et ce jeune Francais, préférant le déplaisir d'un affront à celui de se faire battre, me dit en se séparant : Monsieur le brave, nous nous verrons autre part, où les épées ne seront pas toutes d'un côté. * Je lui répondis que je ne me cacherais pas. Son valet le suivit, et je demeurai avec ces deux femmes. Celle qui n'était point voilée paraissait avoir quelque trente-cinq ans; elle me remercia en un français qui ne tenait en rien de l'italien, et me dit, entre autres choses, que si tous ceux de ma nation me ressemblaient, les femmes italiennes ne feraient point de difficulté de vivre à la française. Après cela, comme pour me récompenser du service que je lui avais rendu, elle ajouta qu'ayant empêché que l'on ne vît sa fille malgré elle, il était juste que je la visse de son bon gré. • Levez donc votre voile, Léonore, afin que monsieur sache que nous ne sommes pas tout à fait indignes de l'honneur qu'il nous a fait de nous protéger. .

Elle n'eut pas plutôt achevé de parler, que sa fille leva son voile, ou plutôt m'éblouit. Je n'ai jamais rien vu de plus beau. Elle leva deux ou trois fois les yeux sur moi comme à la dérobée, et, rencontrant toujours les miens, il lui monta au visage un rouge qui la fit plus belle qu'un ange. Je vis bien que la mère l'aimait extrêmement; car elle me parut participer au plaisir que je prenais à regarder sa fille. Comme je n'étais pas accoutumé à de pareilles rencontres, et que les jeunes gens se déconcertent aisément en compagnie je ne

leur fis que de fort mauvais compliments quand elles s'en allèrent, et je leur donnai peut-être mauvaise opinion de mon esprit. Je me voulus du mal de ne leur avoir pas demandé leur demeure, et de ne m'être pas offert à les y conduire; mais il n'y avait plus moyen de courir après. Je voulus m'enquérir du concierge s'il les connaissait; nous fûmes longtemps sans nous entendre, parce qu'il ne connaissait pas mieux le français que moi l'italien. Enfin, plutôt par signes qu'autrement, il me fit savoir qu'elles lui étaient inconnues, ou bien il ne voulut pas m'avouer qu'il les connaissait.

Je m'en retournai chez mon apothicaire flamand tout autre que j'en étais sorti, c'est-àdire fort amoureux et fort en peine de savoir si cette belle Léonore était courtisane ou honnête fille, et si elle avait autant d'esprit que sa mère m'avait paru en avoir. Je m'abandonnai à la rêverie et me flattai de mille belles espérances qui me divertirent quelque temps et m'inquiétérent beaucoup après que j'en eus considéré l'impossibilité. Après avoir formé mille desseins inutiles, je m'arrêtai à celui de les chercher exactement, ne pouvant m'imaginer qu'elles pussent être longtemps invisibles dans une ville si peu peuplée que Rome, et à un homme si amoureux que moi. Des le jour même, je cherchai partout où je crus pouvoir les trouver, et m'en revins au logis plus las et plus chagrin que je n'en étais parti. Le lendemain, je cherchai encore avec plus de soin, et je ne fis que me lasser et m'inquiéter davantage. De la façon que j'observais les jalousies et les fenètres, et de l'impétuosité avec laquelle je courais après toutes les femmes qui avaient quelque rapport avec ma Léonore, on me prit cent fois, dans les rues et dans les églises, pour le plus fou

de tous les Français qui ont le plus contribué dans Rome à décréditer leur nation. Je ne sais comment je pus reprendre mes forces dans un temps où j'étais une vraie âme damnée. Je me guéris pourtant le corps parfaitement, tandis que mon esprit demeura malade et si partagé entre l'honneur qui m'appelait et l'amour qui me retenait à Rome, que je doutai quelquefois si j'obéirais aux lettres que je recevais souvent de Verville, qui me conjurait par notre amitié de l'aller trouver, sans se servir du droit qu'il avait de me commander. Enfin, ne pouvant avoir de nouvelles de mes inconnues, quelque diligence que j'y apportasse, je payai mon hôte et préparai mon petit équipage pour partir.

La veille de mon départ, le seigneur Stephano Vambergue (c'est ainsi que s'appelait mon hôte) me dit qu'il voulait me donner à diner chez une de ses amies et me faire avouer qu'il ne l'avait pas mal choisie pour un Flamand, ajoutant qu'il ne m'y avait voulu me-ner que la veille de mon départ, parce qu'il en était un peu jaloux. Je lui promis d'y aller par complaisance plutôt qu'autrement, et nous v allames à l'heure du diner. Le logis où nous entrâmes n'avait ni l'air ni les meubles de la maîtresse d'un apothicaire. Nous traversames une salle bien meublée, au sortir de laquelle j'entrai le premier dans une chambre fort magnifique, où je fus recu par Léonore et par sa mère. Vous pouvez vous imaginer combien cette surprise me fut agréable. La mère de cette belle fille se présenta à moi pour être saluée à la française, et je vous avoue qu'elle me baisa plutôt que je ne la baisai. J'étais si interdit, que je ne voyais goutte, et que je n'entendis rien du compliment qu'elle me fit, Enfin, l'esprit et la vue me revinrent, et je vis

Léonore plus belle et plus charmante que lie ne l'avais encore vue; mais je n'eus pas l'assurance de la saluer. Je reconnus ma faute aussitôt que je l'eus faite, et, sans songer à la réparer, la honte fit monter autant de rouge à mon visage que la pudeur avait fait monter d'incarnat sur celui de Léonore. Sa mère me dit qu'avant mon départ elle avait voulu me remercier du soin que j'avais eu de chercher sa demeure, et ce qu'elle me dit augmenta encore ma confusion. Elle me traîna dans une ruelle paree à la française, où sa fille ne nous accompagna point, me trouvant sans doute trop sot pour en valoir la peine. Elle demeura avec le seigneur Stéphano, tandis que je faisais auprès de sa mère mon vrai personnage. c'est-à-dire le paysan. Elle eut la bonté de fournir toute seule la conversation et s'en acquitta avec beaucoup d'esprit, quoiqu'il n'y ait rien de si difficile que d'en faire paraître avec une personne qui n'en a point. Pour moi, je n'en eus jamais moins qu'en cette rencontre et si elle ne s'ennuya pas alors, elle ne s'est jamais ennuyée avec personne. Elle me dit, après plusieurs choses auxquelles je répondis à peine oui et non, qu'elle était Française de naissance et que je saurais du seigneur Stépheno les raisons qui la retenaient a Rome. Il fallut aller dîner et me traîner encore dans la salle comme on avait fait dans la ruelle, car j'étais si troublé que je ne pouvais marcher. Je fus touiours stupide, avant et après le dîner, durant lequel je ne fis rien avec assurance que regarder incessamment Léonore. Je crois qu'elle en fut importunée et que, pour me punir, elle eut toujours les yeux baissés. Si la mère m'eût toujours parle, le dîner se fût passé à la Charfreuse; mais elle discourut avec le seigneur Stéphano des affaires de Rome, au moins je me l'imagine, car je ne

donnai pas assez d'attention à ce qu'elle dit pour en pouvoir parler avec certitude. Enfin, on sortit de table pour le soulagement de tout le monde, excepté de moi, qui empirais à vue d'œil.

Quand il fallut s'en aller, elles me dirent cent choses obligeantes, à quoi je ne répondais que ce que l'on met à la fin des lettres. Ce que je fis en sortant de plus que je n'avais fait en arrivant, c'est que je baisai Léonore et que je m'achevai de perdre. Stéphano n'eut pas le crédit de tirer une parole de moi durant le temps que nous mîmes à retourner à son logis. Je m'enfermai dans ma chambre, où je me jetai sur mon lit sans quitter mon man-

teau ni mon épée.

Là, je fis réflexion sur tout ce qui m'était arrivé. Léonore se présenta à mon imagination plus belle qu'elle n'avait fait à ma vue. Je me ressouvins du peu d'esprit que j'avais témoigné devant la mère, et toutes les fois que cela me venait dans l'esprit, la honte me mettait le visage tout en feu. Je souhaitai d'être riche; je m'affligeai de ma basse naissance; je me forgeai cent belles aventures avantageuses à ma fortune et à mon amour. Enfin, ne songeant plus qu'a chercher un honnête prétexte de ne pas m'en aller, et n'en trouvant aucun qui me contentât, je fus assez désespéré pour souhaiter de retomber malade, à quoi je n'étais déja que trop disposé. Je voulus lui écrire, mais tout ce que je lui écrivis ne me satisfit point, et je remis dans mes poches le commencement d'une lettre que je n'aurais peut-être pas osé lui envoyer quand je l'aurais achevée.

Après m'être bien tourmenté, ne pouvant plus rien faire que songer à Léonore, je voulus revoir le jardin où elle m'apparut la première fois, pour m'abandonner tout entier à ma passion, et je formai aussi le dessein de repasser encore devant son logis. Ce jardin était dans un des lieux les plus écartés de la ville, au milieu de plusieurs vieux bâtiments

inhabitables.

Comme je passais en revant sous les ruines d'un portique, j'entendis marcher derrière moi, et en même temps je me sentis donner un coup d'épée au-dessus des reins. Je me tournai brusquement, mettant l'épée à la main et, me trouvant en tête le valet du jeune Français dont je vous ai parlé tantôt, ie pensais bien lui rendre pour le moins le coup qu'il m'avait donné en trahison; mais comme je le poussais assez loin sans pouvoir le joindre, parce qu'il lâchait le pied en parant, son maître sortit d'entre les ruines du portique et, m'attaquant par derrière, me donna un grand coup sur la tête et un autre dans la cuisse qui me fit tomber. Il n'y avait pas apparence que j'échappasse de leurs mains, avant été surpris de la sorte; mais comme, dans une mauvaise action, on ne conserve pas toujours beaucoup de jugement, le valet blessa le maître à la main droite et en même temps deux Pères minimes de la Trinité-du-Mont, qui passaient près de là, et qui virent de loin qu'on m'assassinait, étant accourus à mon secours, mes assassins se sauverent et me laissèrent blessé de trois coups d'épée. Ces bons religieux étaient Français, pour mon grand bonheur; car, en un lieu si écarté, un Italien qui m'aurait vu en si mauvais état, se serait éloigné de moi plutôt que de me secourir, de peur qu'étant trouvé en me rendant ce bon office, on ne l'eût soupconné d'être luimême mon assassin. Tandis que l'un de ces deux charitables religieux me confessa, l'autre courut à mon logis avertir mon hôte de ma disgrâce. Il vint aussitôt à moi et me fit

porter demi-mort dans mon lit. Avec tant de blessures et tant d'amour, je ne fus pas longtemps sans avoir une fièvre très-violente. On désespéra de ma vie et je n'en espérai pas

mieux que les autres.

Cependant l'amour de Léonore ne me quittait point, au contraire, il augmentait toujours à mesure que mes forces diminuaient. Ne pouvant donc plus supporter un fardeau si pesant sans m'en décharger, ni me résoudre à mourir sans faire savoir à Léonore que je n'aurais voulu vivre que pour elle, je demandai une plume et de l'encre. On crut que je rêvais, mais je le fis avec tant d'insistance et je protestai si bien que l'on me mettrait au désespoir si l'on me refusait ce que je demandais. que le seigneur Stéphano, qui avait bien reconnu ma passion et qui était assez clairvoyant pour se douter à peu près de mon dessein, me fit donner tout ce qu'il fallait pour écrire; et, comme s'il eût su mon intention, il demeura seul dans ma chambre. Je relus les papiers que j'avais écrits un peu auparavant. pour me servir des pensées que j'avais déjà eues sur le même sujet. Enfin, voici ce que l'écrivis à Léonore :

* Aussitôt que je vous vis, je ne pus m'empêcher de vous aimer. Ma raison ne s'y opposa point; elle me dit, aussi bien que mes yeux, que vous étiez la plus aimable personne du monde, au lieu de me représenter que je n'étais pas digne de vous aimer. Mais elle n'eût fait qu'irriter mon mal par des remèdes inutiles; et, après m'avoir fait faire quelque résistance, il aurait toujours fallu céder à la nécessité de vous aimer, que vous imposez à tous ceux qui vous voient. Je vous ai donc aimée, belle Léonore. et d'un amour si respectueux, que vous ne m'en devez pas haïr, quoique j'aie la hardiesse de vous le découvrir.

Mais le moyen de mourir pour vous et de ne pas s'en glorifier! et quelle peine pouvez-vous avoir à me pardonner un crime que vous aurez si peu de temps à me reprocher? Il est vrai que vous avoir pour cause de sa mort est une récompense qui ne se peut mériter que par un grand nombre de services, et vous avez peut-être regret de m'avoir fait ce bien-la sans y penser. Ne me le plaignez point, aimable Léonore, puisque vous ne pouvez plus me le faire perdre, et que c'est la seule faveur que j'aie jamais reçue de la fortune, qui ne pourra jamais s'acquitter de ce qu'elle doit à votre mérite, qu'en vous donnant des adorateurs autant au-dessus de moi, que toutes les beautés du monde sont au-dessous de la vôtre. Je ne suis donc pas assez vain pour espérer que le

moindre sentiment de pitié... »

Je ne pus achever ma lettre; tout à coup, les forces me manquerent et la plume me tomba de la main, mon corps ne pouvant suivre mon esprit qui allait si vite. Sans cela ce long commencement de lettre que je viens de vous tracer n'aurait été que la moindre partie de la mienne, tant la fièvre et l'amour m'avaient échauffé l'imagination. Je demeurai longtemps évanoui, sans donner aucun signe de vie. Le seigneur Stéphano, qui s'en apercut, ouvrit la porte de la chambre pour envoyer quérir un prêtre. En même temps, Léonore et sa mère me vinrent voir. Elles avaient appris que j'avais été assassiné; et, parce qu'elles crurent que cela ne m'était arrivé que pour les avoir voulu servir, et ainsi qu'elles étaient la cause innocente de ma mort, elles n'avaient point fait difficulté de me venir voir en l'état où j'étais. Mon évanouissement dura si longtemps. qu'elles s'en allèrent avant que je fusse revenu à moi, fort affligées, à ce que l'on peut juger, et dans la croyance que je n'en reviendrais

pas. Elles lurent ce que j'avais écrit; et la mère, plus curieuse que la fille, lut aussi les papiers que j'avais laissés sur mon lit, entre lesquels il y avait une lettre de mon père

Garigues.

Je fus longtemps entre la mort et la vie; mais enfin la jeunesse fut la plus forte. En quinze jours je fus hors de danger, et au bout de cinq ou six semaines je commençai à marcher par la chambre. Mon hôte me disait souvent des nouvelles de Léonore; il m'apprit la charitable visite que sa mère et elle m'avaient rendue, dont j'eus une extrême joie; et si je fus un peu en peine de ce qu'on avait lu la lettre de mon père, je fus d'ailleurs fort satisfait de ce que la mienne avait été lue aussi Je ne pouvais parler d'autre chose, que de Léonore, toutes les fois que je me trouvais

seul avec Stéphano.

Un jour, me souvenant que la mère de Léonore m'avait dit qu'il pourrait m'apprendre qui elle était et ce qui la retenait à Rome, je le priai de me faire part de ce qu'il en savait. Il me dit qu'elle s'appelait mademoiselle de la Boissière; qu'elle était venue à Rome avec la femme de l'ambassadeur de France; qu'un homme de condition, proche parent de l'ambassadeur, était devenu amoureux d'elle; qu'elle ne l'avait pas hai, et que d'un mariage clandestin il en avait eu cette beile Léonore. Il m'apprit, de plus, que ce seigneur en avait été brouillé avec toute la maison de l'ambassadeur; que cela l'avait obligé de quitter Rome, et d'aller demeurer quelque temps à Venise, avec cette mademoiselle de la Boissière, pour laisser passer le temps de l'ambassade; que, l'ayant ramenée à Rome, il lui avait meublé une maison, et donné tous les ordres nécessaires pour la faire vivre en personne de condition, tandis

qu'il serait en France, où son père le faisait revenir, et où il n'avait osé mener sa maîtresse, ou, si vous voulez, sa femme, sachant bien que son mariage ne serait approuvé de personne.

Je vous avoue que je ne pus m'empêcher de souhaiter quelquefois que ma Léonore ne fût pas fille légitime d'un homme de condition, afin que le défaut de sa naissance eût plus de rapport avec la bassesse de la mienne. Mais je me repentais bientôt d'une pensée si criminelle, et lui souhaitais une fortune aussi avantageuse qu'elle la méritait, quoique cette dernière pensée me causât un désespoir étrange; car, l'aimant plus que ma vie, je prévoyais bien que je ne pourrais jamais être heureux sans la posséder, ni la posséder sans

la rendre malheureuse.

Lorsque j'achevais de me guérir, et que d'un si grand mal il ne me restait que beaucoup de pâleur sur le visage, causée par la grande quantité de sang que j'avais perdue, mes jeunes maîtres revinrent de l'armée des Vénitiens, la peste qui infectait tout le Levant ne leur ayant pas permis d'y exercer plus longtemps leur courage. Verville m'aimait encore comme il m'a toujours aimé, et Saint-Far ne me témoignait point encore qu'il me haït, comme il a fait depuis. Je leur fis le récit de tout ce qui m'était arrivé, à la réserve de l'amour que j'avais pour Léonore. Ils témoignèrent une extrême envie de la connaître, et je la leur augmentai en leur exagérant le mérite de la mère et de la fille. Il ne faut jamais louer la personne que l'on aime devant ceux qui peuvent l'aimer aussi, puisque l'amour entre dans l'âme aussi bien par les oreilles que par les yeux. C'est un emportement qui a souvent fait bien du mal a ceux qui s'y sont abandonnés. Vous allez voir si j'en puis parler par expérience.

Saint-Far me demandait tous les jours quand je le menerais chez mademoiselle de la Boissière. Un jour qu'il me pressait plus qu'il n'avait jamais fait, je lui dis que je ne savais pas si elle l'agreerait, parce qu'elle vivait fort retirée. . Je vois bien que vous êtes amoureux de sa fille, . me repartit-il; et, ajoutant qu'il irait bien la voir sans moi, il me rompit rudement en visière, et je parus si étonné, qu'il ne douta plus de ce que peut-être il né soupçonnait pas encore. Il me fit ensuite cent mauvaises railleries, et me mit dans un tel désordre, que Verville en eut pitié. Il me tira d'auprès de ce brutal, et me mena au cours, où je fus extrêmement triste, quelque peiné que prit Verville à me divertir, par une bonté extraordinaire à une personne de son age et d'une condition si supérieure à la mienne.

Cependant son brutal de frère travaillait à sa satisfaction ou plutôt à ma ruine. Il s'en alla chez mademoiselle de la Boissière, où on le prit d'abord pour moi, parce qu'il avait avec lui le valet de mon hôte qui m'y avait accompagné plusieurs fois; et je crois que sans cela on ne l'y aurait pas reçu. Mademoiselle de la Boissière fut fort surprise de voir un homme inconnu. Elle dit à Saint-Far que, ne le connaissant point, elle ne savait à quoi attribuer l'honneur qu'il lui faisait de la visiter. Saint-Far lui dit sans marchander qu'il était le maître d'un jeune garçon qui avait été assez heureux pour avoir été blessé en lui rendant un petit service. Ayant débuté par une nouvelle qui ne plut ni à la mère ni à la fille, comme je l'ai su depuis, et ces deux spirituelles personnes ne se souciant pas beaucoup de hasarder la réputation de leur esprit avec un homme qui leur avait d'abord fait voir qu'il n'en avait guère, le brutal se divertit fort peu avec elles, et elles s'ennuyèrent beaucoup avec lui.

Ce qui pensa le faire enrager, c'est qu'il n'eut pas seulement la satisfaction de voir Léonore au visage, quelque instante prière qu'il lui fît de lever le voile qu'elle portait d'ordinaire, comme font à Rome les filles de condition qui ne sont pas encore mariées. Enfin, ce galant homme s'ennuya de les ennuyer; il les délivra de sa fâcheuse visite, et s'en retourna chez le seigneur Stéphano, remportant fort peu d'avantage du mauvais office qu'il m'avait rendu. Depuis ce temps-la, comme les brutaux sont fort portés à vouloir du mal à ceux à qui ils en ont fait, il eut pour moi des mépris si insupportables et me désobligea si souvent, que j'eusse cent fois perdu le respect que je dévais a sa condition, si Verville, par des bontés continuelles, ne m'eut ai lé à souffrir les brutalités de son frère. Je ne savais point encore le mal qu'il m'avait fait, quoique j'en ressentisse souvent les effets. Je trouvais bien mademoiselle de la Boissière plus froide qu'elle n'était au commencement de notre connaissance; mais étant également civile, je ne remarquais point que je lui fusse à charge. Pour Léonore, elle me paraissait fort reveuse devant sa mère; et quand elle n'en était pas observée, il me semblait qu'elle en avait le visage moins triste et que j'en recevais des regards plus favorables.

Destin contait ainsi son histoire, et les comédiennes l'écoutaient attentivement sans témoigner qu'elles eussent envie de dormir. Lorsqu'il sonna deux heures après minuit, mademoiselle de la Caverne fit souvenir Destin qu'il devait, le iendemain, tenir compagnie à la Rappinière, jusqu'a une maison qu'il avait à deux ou trois lieues de la ville, ou il avait promis de leur donner le plaisir de la chasse. Destin prit donc congé des comédiennes, et

se retira dans sa chambre, où il y a apparence qu'il se coucha. Les comédiennes firent la même chose, et ce qui restait de la nuit se passa tort paisiblement dans l'hôtellerie, le poëte, par bonheur, n'ayant point enfanté de nouvelles stances.

XIV. - Enlèvement du curé de Domfront.

Ceux qui auront eu assez de temps à perdre pour l'avoir employé à lire les chapitres précédents doivent savoir, s'ils ne l'ont oublié, que le curé de Domfront était dans l'un des brancards qui se trouvèrent quatre de compagnie dans un petit village, par une rencontre qui ne s'était peut-être jamais faite; mais, comme tout le monde sait, quatre brancards se peuvent plutôt rencontrer ensemble que quatre montagnes. Ce curé donc. qui s'était lôgé dans la même hôtellerie que nos comédiens, ayant consulté sur sa gravelle les médecins du Mans, qui lui dirent en latin fort élégant qu'il avait la gravelle (ce que le pauvre homme ne savait que trop), et avant aussi achevé d'autres affaires qui ne sont pas venues à ma connaissance, partit de l'hôtellerie sur les neuf heures du matin, pour retourner à la conduite de ses ouailles. Une jeune nièce qu'il avait, habillée en demoiselle, soit qu'elle le fût ou non, se mit au devant du brancard, aux pieds du bonhomme, qui était gros et court. Un paysan, nommé Guillaume, conduisait par la bride le cheval de devant. par l'ordre exprès du curé, de peur que cé cheval ne mit le pied à faux; et le valet du curé, nommé Julien, avait soin de faire aller le cheval de derrière, qui était si rétif, que Julien était souvent contraint de le pousser par le cul. Le pot de chambre du curé, qui était de cuivre jaune reluisant comme de l'or. parce

qu'il avait été écuré dans l'hôtellerie, était attaché au côté droit du brancard, ce qui le rendait bien plus recommandable que le gauche, qui n'était paré que d'un chapeau dans un étui de carte, que le curé avait retiré du messager de Paris pour un gentilhomme de ses amis, qui avait sa maison auprès de Domfront. A une lieue et demie de la ville, comme le brancard allait son petit train dans un chemin creux, revêtu de haies plus fortes que des murailles, trois cavaliers, soutenus de deux fantassins, arrêtèrent le vénérable brancard. L'un d'eux, qui paraissait être le chef de ces coureurs de grand chemin, dit d'une voix effroyable:

- Par la mort! le premier qui soufflera je le tue, et présenta la bouche de son pistolet à deux doigts près des yeux du paysan Guil-

laume qui conduisait le brancard.

Un autre en fit autant à Julien, et un des hommes de pied coucha en joue la nièce du curé, qui cependant dormait fort paisiblement, et ainsi fut exemptée de l'effroyable peur qui saisit son petit frain pacifique. Ces vilains hommes firent marcher le brancard plus vite que les méchants chevaux qui le portaient n'en avaient envie. Jamais silence n'a été mieux observé dans une action si violente. La nièce du curé était plus morte que vive ; Guillaume et Julien pleuraient sans oser ouvrir la bouche, à cause de l'effroyable vision des armes à feu, et le curé dormait toujours. comme je vous l'ai deja dit. Un des cavaliers se détacha du gros au galop et prit les devants. Cependant le brancar't gagna un bois, à l'entrée duquel le cheval de devant, qui mourait peut être de peur aussi bien que celui qui le menait, ou par belle malice, ou parce qu'on le faisait aller plus vite qu'il ne lui était permis par sa nature pesante et endormie, ce pauvre cheval donc mit le pie dans une ornière et broncha si rudement qu monsieur le curé s'en éveilla et sa nièce tomb du brancard sur la maigre croupe de la hari delle. Le bonhomme appela Julien, qui n'os lui répondre; il appela sa nièce, qui n'avai garde d'ouvrir la bouche : le paysan eut l cœur aussi dur que les autres, et le curé s mit en colère tout de bon. On a voulu dir qu'il jura Dieu; mais je ne puis croire cel d'un curé du bas Maine. La nièce du cur s'était relevée de dessus la croupe du cheva et avait repris sa place sans oser regarder so oncle, et le cheval, s'étant relevé vigoureuse ment, marchait plus fort qu'il n'avait jamai fait, nonobstant le bruit du curé qui criait d toute sa voix de lutrin:

- Arrête! arrête!

Ses cris redoublés excitaient le cheval et l faisaient aller encore plus vite, et cela faisa crier le cur encore plus fort. Il appelait tan tôt Julien, tantôt Guillaume, et plus souver encore sa nièce, auquel il joignait souver l'épithète de double carogne. Elle eût pour tant bien parlé si elle eût voulu, car celui qu lui faisait garder le silence si exactemen était allé rejoindre les gens de cheval qu avaient pris les devants et qui étaient éloi gnés du brancard de quarante ou cinquant pas; mais la peur de la carabine la renda insénsible aux injures de son oncle, qui se m enfin à hurler et à crier à l'aide et au meur tre, voyant qu'on lui désobéissait si opiniâtre ment. Là-dessus, les deux cavaliers qui avaier pris les devants et que le fantassin avait fai revenir sur leurs pas rejoignirent le brancar et le firent arrêter. L'un d'eux dit effroyable ment à Guillaume :

- Qui est le fou qui crie là-dedans?

- Hélas! monsieur, vous le savez mieu

que moi ! répondit le pauvre Guillaume.
Le cavalier lui donna du bout de son pistolet dans les dents, et, le présentant à la nièce,
ui commanda de se démasquer et de lui dire
qui elle était. Le curé, qui voyait de son branlard tout ce qui se passait, et qui avait un
procès avec un genti homme de ses voisins,
nommé de Laune, crut que c'était lui qui
voulait l'assassiner. Il se mit donc à crier:

 Monsieur de Laune, si vous me tuez, je /ous cite devant Dieu: je suis sacré prêtre ndigne, et vous serez excommunié comme un

oup garou.

Cependant sa pauvre nièce se démasquait et faisait voir au cavalier un visage effrayé qui lui était inconnu. Cela fit un effet auquel on ne s'attendait point. Cet homme colère lâha son pistolet dans le ventre du cheval qui portait le devant du brancard, et d'un autre pistolet qu'il avait à l'arçon de sa selle donna lroit dans la tête d'un de ses hommes de pied, in disant:

- Voilà comme il faut traiter ceux qui don-

ent de faux avis.

Ce fut alors que la frayeur redoubla au curé t à son train. Il demanda confession: Julien t Guillaume se mirent à genoux, et la nièce u curé se rangea auprès de son oncle. Mais eux qui leur faisaient tant de peur les avaient éia quittes, et s'étaient éloignés d'eux autant ue leurs chevaux avaient pu courir, leur hissant en dépôt celui qui avait été tué d'un oup de pistolet. Julien et Guillaume se levèent en tremblant, et dirent au curé et à sa ièce que les gendarmes s'en étaient allés. Il allut dételer le cheval de derrière, afin que le rancard ne penchât pas tant sur le devant; t Guillaume fut envoyé dans un bourg prohain pour trouver un autre cheval. Le curé e savait que penser de ce qui lui était arrivé

il ne pouvait deviner pourquoi on l'avait enlevé, pourquoi on l'avait quitté sans le voler, et pourquoi ce cavalier avait tué un des siens même, dont le curé n'était pas si scandalisé que de son pauvre cheval tué, qui vraisemblablement n'avait jamais rien eu à démêler avec cet étrange homme. Il concluait toujours que c'était de Laune qui l'avait voulu assassiner, et qu'il en aurait raison. Sa nièce lui soutenáit que ce n'était point de Laune, qu'elle le connaissait bien : mais le curé voulait que ce fût lui, pour lui faire un bon grand proces criminel, se fiant peut-être aux témoins à gages qu'il éspérait de trouver à Goron, où il avait des parents. Comme ils contestaient là-dessus, Julien, qui vit paraître de loin quelque cavalerie, s'enfuit tant qu'il put. La nièce du curé, quí vit fuir Julien, crut qu'il en avait sujet, et s'enfuit aussi; ce qui fit perdre la tramontane au curé, ne sachant plus ce qu'il devait penser de tant d'événements extraordinaires. Enfin il vit aussi la cavalerie que Julien avait vue, et, qui pis est, il vit qu'elle venait droit à lui. Cette troupe était composée de neuf ou dix chevaux, au milieu de laquelle il y avait un homme lié et garrotté sur un méchant cheval, et défait comme ceux qu'on mène pendre. Le curé se mit à prier Dieu. et se recommanda de bon cœur à sa toute bonté. sans oublier le cheval qui lui restait; mais il fut bien étonné et rassuré tout ensemble, quand il reconnut la Rappinière et quelquesuns de ses archers. La Rappinière lui demanda ce qu'il faisai là, et si c'était lui qui avait tué l'homme qu'il voyait roide mort auprès du corps d'un cheval. Le curé lui conta ce qui lui était arrivé, et conclut encore que c'était de Laune qui avait voulu l'assassiner; sur quoi la Rappinière verbalisa amplement. Un des archers courut au prochain village pour faire

enlever le corps mort, et revint avec la nièce du curé et Julien, qui s'étaient rassurés, et qui avaient rencontré Guillaume ramenant un cheval pour le brancard. Le curé s'en retourna à Domfront sans aucune mauvaise rencontre, où tant qu'il vivra il contera son enlèvement. Le cheval mort fut mangé des loups ou des mâtins; le corps de celui qui avait été tué fut enterré je ne sais où; et la Rappinière, Destin, la Rancune et l'Olive, les archers et le prisonnier s'en retournérent au Mans.

Et voilà le succès de la chasse de la Rappinière et des comédiens, qui prirent un homme

au lieu de prendre un lievre.

XV.—Arrivée d'un opérateur dans l'hôtellerie. — Suite de l'histoire de Destin et de l'Etoile. — Sérénade.

Il vous souviendra, s'il vous plait, que, dans le chapitre précédent, l'un de ceux qui avaient enlevé le curé de Domfront avait quitté ses compagnons, et s'en etait alle à galop je ne sais ou. Comme il pressait extremement son cheval dans un chemin fort creux et fort étroit, il vit de loin quelques gens de cheval qui vénaient à lui; il voulut retourner sur ses pas pour les éviter, et tourna son cheval si court, et avec tant de précipitation, qu'il se cabra et se renversa sur son maître. La Rappinière et sa troupe (car c'étaient ceux qu'il avait vus) trouvèrent fort étrange qu'un homme qui venait à eux si vite eût voulu s'en retourner de la même façon. Cela donna quelque soupcon à la Rappiniere, qui de son naturel en était fort susceptible, outre que sa charge l'obligeait à croire plutôt le mal que le bien. Son soupcon augmenta beaucoup quand, étant aupres de cet homme qui avait une jambe sous son cheval, il vit qu'il ne paraissait pas tant effrayé de sa chute que de ce qu'il en avait des témoins. Comme il ne hasardait rien en augmentant sa peur, et qu'il savait faire sa charge mieux que prévôt duroyaume, il lui dit en l'approchant:

— Vous voià donc pris, homme de bien? Ah! je vous mettrai en lieu d'où vous ne tom-

berez pas si lourdement.

Ces paroles étourdirent le malheureux bien plus que n'avait fait sa chute; et la Rappinière et les siens remarquèrent sur son visage de si grandes marques d'une conscience bourrelée, que tout autre, moins entreprenant que lui n'eût point balancé à l'arrêter. Il commanda donc à ses archers de l'aider à se relever, et le fit lier et garrotter sur son cheval. La rencontre qu'il fit un peu après du curé de Domfront, dans le désordre que vous avez vu, auprès d'un homme mort et d'un cheval tué d'un coup de pistolet, lui assura qu'il ne s'était pas mépris: à quoi contribua beaucoup la frayeur du prisonnier, qui augmenta visiblement à son arrivée. Destin le regardait plus attentivement que les autres, pensant le reconnaître, et ne pouvant se remettre où il l'avait vu. Il travailla en vain sa réminiscence durant le chemin, il ne put y retrouver ce qu'il cherchait. Enfin, ils arriverent au Mans, où la Rappinière fit emprisonner le prétendu criminel; et les comédiens, qui devaient commencer le lendemain à réprésenter, se retirerent en leur hôtellerie, pour donner ordre à leurs affaires. Ils se réconcilièrent avec l'hôte; et le poëte, qui était libéral comme un poëte, voulut payer le souper. Ragotin, qui se trouva dans l'hôtellerie et qui ne pouvait s'en éloigner depuis qu'il était amoureux de l'Etoile, en fut convié par le poëte, qui fut assez fou pour y convier aussi tous ceux qui avaient été spectateurs de la bataille qui s'était donnée, la nuit précédente, en chemise, entre les comédiens et la famille de l'hôte. Un peu avant le souper, la bonne compagnie qui était dans l'hôtellerie augmenta d'un opérateur et de son tran, qui était composé de sa femme. d'une vieille servante maure, d'un singe et de deux valets. La Rancune le connaissait il y avait longtemps: ils se firent force caresses; et le poëte, qui faisait aisément connaissance. ne quitta point l'opérateur et sa femme, qu'à force de compliments pompeux, et qui ne disaient pourtant pas grand'chose, il ne leur cut fait promettre qu'ils lui feraient l'honneur de souper avec lui. On soupa; il ne s'y passa rien de remarquable; on y but beaucoup, et on n'y mangea pas moins. Ragotin y reput ses yeux du visage de l'Etoile, ce qui l'enivra autant que le vin qu'il avala; et il parla fort peu durant le souper, quoique le poëte lui donnât une belle matière a contester, blâmant tout net les vers de Théophile, dont Ragotin était grand admirateur. Les comédiennes firent quelque temps conversation avec la femme de l'opérateur, qui était Espagnole, et n'était pas désagréable. Elles se retirèrent ensuite dans leur chambre, où Destin les conduisit pour achever son histoire, que la Caverne et sa fille mouraient d'impatience d'entendre. L'Etoile cependant se mit à étudier son rôle et Destin ayant pris une chaise auprès d'un lit, ou la Caverne et sa fille s'assirent, reprit ainsi son histoire en cette scrte:

- Vous m'avez vu jusqu'ici fort amoureux, et bien en peine de l'effet que ma lettre aurait fait dans l'esprit de Léonore et de sa mère; vous m'allez voir encore plus amoureux, et le plus désespéré de tous les hommes. J'allais voir tous les jours mademoiselle de la Boissière et sa fille, si aveuglé de ma passion, que je ne remarquais point la froideur que l'on

avait pour moi, et considérais encore moins que mes trop fréquentes visites pouvaient leur être à la fin incommodes. Mademoiselle de la Boissière s'en trouvait fort importunée, depuis que Saint-Far lui avait appris qui j'étais; mais elle ne pouvait civilement me défendre maison, après ce qui m'était arrivé pour elle. Pour sá fille, à ce que je puis juger par ce qu'elle a fait depuis, je lui faisais pitié, et elle ne suivait pas en cela les sentiments de sa mère, qui ne la perdait jamais de vue, afin que je ne pusse me trouver en particulier avec elle. Mais pour vous dire le vrai, quand cette belle fille eut voulu me traiter moins froidement que sa mère, elle n'eût osé l'entreprendre devant elle. Ainsi je souffrais comme une âme damnée, et mes fréquentes visites ne me servaient qu'à me rendre plus odieux à celle à

qui je voulais plaire.

Un jour que Mademoiselle de la Boissière recut des lettres de France qui l'obligeaient à sortir, aussitôt qu'elle les eut lues, elle envoya louer un carrosse, et chercherlé seigneur Stephano pour s'en faire accompagner, n'osant pas aller seule, depuis la fâcheuse rencontre où je l'avais servie. J'étais plus prêt et plus propre a lui servir d'écuyer que celui qu'elle ênvovait chercher; mais elle ne voulait pas recevoir le moindre service d'une personne dont elle voulait se défaire. Par bonheur, Stephano ne se trouva point, et elle fut contrainte de témoigner devant moi la peine où elle était de n'avoir personne pour la mener, afin que je m'y offrisse, ce que je fis avec autant de joie qu'elle avait de dépit d'être réduite à me mener avec elle. Je la menai chez un cardinal, qui était lors protecteur de France, et qui lui donna heureusement audience aussitôt qu'elle la lui eut fait demander. Il fallait que son affaire fût d'importance, et qu'elle ne fût pas

ans difficulté; car elle fut longtemps à lui arler en particulier dans une espèce de grotte. u plutôt une fontaine couverte, qui était au nilieu d'un fort beau jardin. Cependant tous eux qui avaient suivi ce cardinal se promeaient dans les endroits du jardin qui leur laisaient le plus. Me voilà donc dans une rande allée d'orangers, seul avec la belle éonore, comme je l'avais souhaité tant de ois, et pourtant encore moins hardi que je 'avais jamais été. Je ne sais si elle s'en aperut, et si ce fut par bonté qu'elle parla la prenière. « Ma mère, me dit-elle, aura bien suet de quereller le seigneur Stéphano de nous voir manqué aujourd'hui, et d'être cause que ous vous donnons tant de peine. - Et moi, e lui serai bien obligé, lui répondis-je, dé r'avoir procuré, sans y penser, la plus grande élicité dont je jouirai jamais. — Je vous ai asez d'obligations, repartit-elle, pour prendre art à tout ce qui vous est avantageux : dies-moi donc, je vous prie, la félicité qu'il vous procurée, si c'est une chose qu'une fille uisse savóir, afin que je m'en réjouisse. — 'aurais peur, lui dis-je, que vous la fissiez esser. - Moi! reprit-elle, je ne fus jamais enieuse; et quand je le serais pour tout autre, e ne lé serais jamais pour une personne qui , mis sa vie au hasard pour moi. - Vous ne e feriez pas par envie, lui répondis-je. — Et par quel autre motif m'opposerais-je à votre élicité? reprit-elle. — Par mépris, lui dis-je. - Vous me mettez bien en peine, ajouta-t-elle, i vous ne m'apprenez ce que je mépriserais, t de quelle façon le mépris que je ferais dé uelque chose vous la rendraît moins agréaole. - Il m'est bien aisé de m'expliquer, lui épondis-je, mais je ne sais si vous voudriez m'entendre. — Ne me le dites donc point, me lit-elle, car quand on doute si on voudra bien

entendre une chose, c'est signe qu'elle n'est point intelligible, ou qu'elle peut déplaire.

Je vous avoue que je me suis étonné cent fois comment je lui pouvais répondre, songeant bien moins à ce qu'elle me disait, qu'à sa mère qui pouvait revenir, et me faire perdre l'occasion de lui parler de mon amour. Enfin je m'enhardis; et, sans employer plus de temps à une conversation qui ne me conduisait pas assez vite où je voulais aller, je lui dis, sans repondre à ses dernières paroles, qu'il y avait longtemps que je cherchais l'occasion de lui parler pour lui confirmer ce que j'avais pris la hardiesse de lui écrire, et que je ne me serais jamais hasardé à cela si je n'avais su qu'elle avait lu ma lettre. Je lui redis ensuite une grande partie de ce que je lui avais écrit, et ajoutai qu'étant près de partir pour la guerre que le pape faisait à quelques princes d'Italie, et résolu d'y mourir, puisque ie n'étais pas digne de vivre pour élle, je la priais de m'apprendre les sentiments qu'elle aurait eus pour moi si ma fortune eût eu plus de rapport avec la hardiesse que j'avais eue de l'aimer. Elle m'avoua, en rougissant, que ma mort ne lui serait pas indifférente. Et si vous êtes homme à faire quelque chose pour vos amis, conservez-nous-en un qui nous a été si utile : ou du moins, si vous êtes si pressé de mourir, pour une raison plus forte que celle que vous venez de dire, diffèrez votre mort jusqu'à ce que nous nous soyons revus en France, où je dois bientôt retourner avec ma mère. »

Je la pressais de me dire plus clairement les sentiments qu'elle avait pour moi; mais sa mère se trouva lors si près de nous, qu'else n'eût pu me répondre quand elle l'eût voulu. Mademoiselle de la Boissière me fit une mine assez froide, à cause peut-être que j'avais eu le temps d'entretenir Léonore en particulier; et cette belle fille même parut en être un peu en peine. Cela fut cause que je n'osai être que fort peu de temps chez elles. Je les quittai le plus content du monde, et tirant des conséquences fort avantageuses à mon amour de

la réponse de Léonore.

Le lendemain, je ne manquai pas de les aller voir, suivant ma coutume: on me dit qu'elles étaient sorties ; et on me dit la même chose trois jours de suite, que j'y retournai sans me rebuter. Enfin le seigneur Stéphano me conseilla de n'y aller plus, parce que mademoiselle de la Boissière ne permettait pas que je visse sa fille, ajoutant qu'il me croyait trop raisonnable pour m'exposer à un refus. Il m'apprit la cause de ma disgrâce. La mère de Léonore l'avait trouvée qui m'écrivait une lettre, et, après l'avoir fort maltraitée, elle avait donné ordre a ses gens de me dire qu'elle n'y était pas, toutes les fois que je les viendrais voir. Ce fut alors que j'appris le mauvais office que m'avait rendu Saint-Far, et que depuis ce temps-la mes visites avaient fort importuné la mère. Pour la fille, Stéphano m'assura de sa part que mon mérite lui eût fait oublier ma fortune, si sa mère eût été aussi peu intéressée qu'elle.

Je ne vous dírai point le désespoir où me mirent ces fâcheuses nouvelles; je m'affligeai autant que si on m'eût refusé Léonore injustement, quoique je n'eusse jamais espéré de la posséder; je m'emportai contre Saint-Far, et je songcai même à me battre contre lui mais en me remettant devant les yeux ce que je devais à son père et à son frère, je n'eus recours qu'à mes larmes. Je pleurai comme un enfant, et je m'ennuyai partout où je ne fus pas seul. Il fallut partir sans voir Léo-

nore.

Nous tîmes une campagne dans l'armée du pape, où je fis tout ce que je pus pour me faire tuer. La fortune me fut contraire en cela, comme elle l'avait toujours été en autres choses. Je ne pus trouver la mort que je cherchais, et j'acquis quelque réputation que je ne cherchais point, et qui m'aurait satisfait dans un autre temps : mais pour lors rien ne pouvait me plaire que le souvenir de Léonore. Verville et Saint-Far furent obligés de retour-ner en France, où le baron d'Arques les recut en père idolâtre de ses enfants. Ma mère inc recut froidement. Pour mon père, il se tenait à Paris, chez le comte de Glaris, qui l'avait choisi pour être le gouverneur de son fils. Le baron d'Arques, qui avait su ce que j'avais fait dans la guérre d'Italie, où même j'avais sauvé la vie à Verville, voulut que je fusse à lui en qualité de gentilhomme. Il me permit d'aller voir mon père a Paris, qui me recut encore plus mal que n'avait fait sa femme. Un autre homme de sa condition, qui eût eu un fils aussi bien fait que moi, l'eût présenté au comte écossais : mais mon père me tira hors de son logis avec empressement, comme s'il eût eu peur que je l'eusse déshonoré. Il me reprocha cent fois durant le chemin que nous fîmes ensemble, que j'étais trop brave; que i'avais la mine d'être glorieux, et que j'aurais mieux fait d'apprendre un métier que d'être un traîneur d'épée.

Vous pouvez penser que ces discours n'étaient guère agréables à un jeune homme qui avait été bien élevé, qui s'était mis en quelque réputation à la guerre, et enfin qui avait osé aimer une fort belle fille, et même lui découvrir sa passion. Je vous avoue que les sentiments de respect et d'amitié que l'on doit avoir pour un père n'empêchèrent point que je ne le regardasse comme un très-fâcheux

vieillard. Il me promena dans deux ou trois rues, me caressant comme je viens de vous dire, et puis me quitta tout d'un coup, me défendant expressément de le revenir voir.

Je n'eus pas grand'peine à me résoudre de lui obéir. Je le quittai et m'en allai voir M. de Saint-Sauveur, qui me recut en père. Il fut fort indigné de la brutalité du mien, et me promit de ne me point abandonner. Le baron d'Arques eut des affaires qui l'obligérent d'aller demeurer à Paris. Il se logea à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, dans une fort belle maison que l'on avait bâtie depuis peu, avec beaucoup d'autres qui ont rendu ce faubourg-la aussi beau que la ville. Saint-Far et Verville faisaient leur cour, allaient au cours ou en visite, et faisaient tout ce que font les jeunes gens de condition en cêtte grande ville, qui fait passer pour campagnards les habitants des autres villes du royaume. Pour moi, quand je ne les accompagnais point, i'allais m'exercer dans toutes les salles des tireurs d'armes, ou bien j'allais à la comédie : ce qui est cause peut-être de ce que je suis passable comédien.

Un jour, Verville me tira en particulier, et me découvrit qu'il était devenu fort amoureux d'une demoiselle qui demeurait dans la même rue. Il m'apprit qu'elle avait un frére nommé Saldagne, qui était aussi jaloux d'elle et d'une autre sœur qu'elle avait, que s'il eût été leur mari : il me dit de plus qu'il avait fait assez de progrés auprès d'elle pour l'avoir persuadée de lui donner, la nuit suivante, entrée dans son jardin, qui répondait par une porte de derrière à la campagne, comme celui du baron d'Arques. Après m'avoir fait cette confidence, il me pria de l'y accompagner, et de faire tout ce que je pourrais pour me mettre dans les bonnes grâces de la fille qu'elle de-

vait avoir avec elle. Je ne pouvais refuser à l'amitié que m'avait toujours témoignée Verville de faire tout ce qu'il voulait. Nous sortîmes par la porte de derrière de notre jardin, sur les dix heures du soir, et fûmes recus, par la maîtresse et la suivante, dans le iardin où l'on nous attendait. La pauvre mademoiselle de Saldagne tremblait comme la feuille, et n'osait parier ; Verville n'était guère plus assuré; la suivante ne disait mot, et moi, qui n'étais la que pour accompagner Verville, je ne parlais point et n'en avais pas envie. Enfin Verville s'évertua et mena sa maîtresse dans une allée couverte, après m'avoir bien recommandé et à la suivante de faire bon guet : ce que nous fimes avec tant d'attention, que nous nous promenames assez longtemps sans nous dire la moindre parole. Au bout d'une allée, nous nous rencontrâmes avec les jeunes amants. Verville me demanda assez haut, si j'avais bien entretenu madame Madelon. Je lui répondis que je ne croyais pas qu'elle eût sujet de s'en plaindre. « Non, assurément, dit aussitôt la soubrette, car il ne m'a encore rien dit. »

Verville s'en mit à rire, et assura cette Madelon que je valais bien la peine que l'on fit conversation avec moi, quoique je fusse fort mélancolique. Mademoiselle de Saldagne prit la parole, et dit que sa femme de chambre n'était pas aussi une fille à mépriser; et làdessus ces heureux amants nous quittèrent, nous recommandant de bien prendre garde qu'on ne les surprit point. Je me préparai alors à m'ennuyer beaucoup avec une servante, qui m'allait demander sans doute combien je gagnais de gages; quelles servantes je connaissais dans le quartier; si je savais des chansons nouvelles, et si j'avais bien des profits avec mon maître. Je m'attendais après

cela d'apprendre tous les secrets de la maison de Saldagne, et tous ses défauts et ceux de ses sœurs : car peu de suivants se rencontrent ensemble sans se dire tout ce qu'ils savent de leurs maîtres, et sans trouver à redire au peu de soins qu'ils ont de faire leur fortune et celle de leurs gens : mais je fus bien étonné de me voir en conversation avec une servante, qui me dit d'abord : • Je te conjure, esprit muet, de me confesser si tu es valet; et si tu es valet, par quelle vertu admirable tu ne m'as pas dit jusqu'à cette heure du mal de ton maître. •

Ces paroles, si extraordinaires dans la bouche d'une femme de chambre, me surprirent, et je lui demandai de quelle autorité elle sé mêlait de m'exorciser. . Je vois bien, me ditelle, que tu es un esprit opiniâtre, et qu'il faut que je redouble mes conjurations. Dis-moi donc, esprit rebelle, par la puissance que Dieu m'a donnée sur les valets suffisants et glorieux, dis-moi qui tu es? - Je suis un pauvre garcon, lui répondis-je, qui voudrais bien être endormi dans mon lit. - Je vois bien, repartit-elle, que j'aurai bien de la peine à te connaître; au moins ai-je déjà découvert que tu n'es guere galant; car, ajouta-t-elle, ne devrais-tu pas me parler le premier, me dire cent douceurs, me vouloir prendre la main . te faire donner deux ou trois soufflets, autant de coups de pied, te faire égratigner, enfin Fen retourner chez toi comme un homme à bonne fortune? — Il y a des filles dans Paris, interrompis-je, dont je serais ravi de porter des marques; mais il y en a aussi que je ne voudrais pas seulement envisager, de peur d'avoir de mauvais songes. — Tu veux dire, repartit-elle, que je suis laide. Hé, monsieur le difficile, ne sais-tu pas bien que la nuit tous les chats sont gris? — Je ne veux rien faire la nuit, lui répliquai-je, dont je puisse me repentir le jour. — Et si je suis belle? me dit-elle. — Je ne vous aurais pas porté assez de respect, dis-je; outre qu'avec l'esprit que vous me faites paraître, vous mériteriez d'être servie et galantisée dans les formes. — Et servirais-tu bien une fille de mérite dans les formes? me demanda-t-elle. — Mieux qu'homme au monde, lui dis-je, pourvu que je l'aimasse. — Que t'importe, ajouta-t-elle pourru que tu en fusses aimé? — Il faut que l'un et l'autre se rencontrent dans une galanterie où je m'embarquerais, lui repartis-je. — Vraiment, dit-elle, si je dois juger du maître par le valet, ma maîtresse a bien choisi en M. de Verville, et la servante, pour qui tu te radoucirais, aurait grand sujet de faire l'importante. — Ce n'est pas assez de m'entendre parler, lui dis-je, il faut aussi me voir. — Je crois, repartit-elle, qu'il ne faut ni l'un ni l'autre. »

Notre conversation ne put durer davantage; car M. de Saldagne heurtait à grands coups à la porte de la rue, que l'on ne se hâtait point d'ouvrir par ordre de sa sœur, qui voulait avoir le temps de regagner sa chambre. La demoiselle et la femme de chambre se retirèrent si troublées et avec tant de précipitation, qu'elles ne nous dirent pas adieu en nous mettant hors du jardin. Verville voulut que je l'accompagnasse en sa chambre, aussitôt que nous fùmes arrivés au logis. Jamais je ne vis un homme plus amoureux et plus satisfait. Il m'exagéra l'esprit de sa maîtresse, et me dit qu'il n'aurait pas l'esprit content que je ne l'eusse vue. Enfin il me tint toute la nuit à me redire cent fois les mêmes choses, et je ne pus m'aller coucher que quand le point du jour commenca de paraître. Pour moi, j'étais fort étonné d'avoir trouvé une servante de si bonne conversation, et je

vous avoue que j'eus quelque envie de savoir si elle était belle, quoique le souvenir de ma Léonore me donnât une extrême indifférence pour toutes les belles filles que je voyais tous les jours dans Paris. Nous dormîmes, Verville et moi, jusqu'à midi. Il écrivit, aussitôt qu'il fut éveillé, à mademoiselle de Saldagne, et envoya sa lettre par son valet, qui en avait déjà porté d'autres, et qui avait correspondance avec sa femme de chambre. Ce valet était Bas-Breton, d'une figure fort désagréable, et d'un esprit qui l'était encore plus. Il me vint en idée, quand je le vis partir, que si la fille que j'avais entretenue le voyait vilain comme il était et lui parlait un moment, assurément elle ne le soupconnerait point pour être celui qui avait accompagné Verville. Ce gros sot s'acquitta assez bien de sa commission pour un sot : il trouva mademoiselle de Saldagne avec sa sœur aînée, qui s'appelait mademoiselle de Léri, à qui elle avait fait confidence de l'amour que Verville avait pour elle. Comme il attendait sa réponse, on entendit M. de Saldagne chanter sur le degré. Il venait à la chambre de ses sœurs, qui cachèrent à la hâte notre Breton dans une garde-robe. Le frère ne fut pas longtemps avec ses sœurs, et le Breton fot tiré de sa cachette: mademoiselle de Saldagne s'enferma dans un petit cabinet pour faire réponse à Verville, et mademoiselle de Léri fit conversation avec le Breton, qui, sans doute, ne la divertit guère. Sa sœur, qui avait achevé sa lettre, la délivra de notre lourdaud, le renvoyant à son maître avec un billet, par lequel elle lui promettait de l'attendre à la même heure dans le jardin.

Aussitôt que la nuit fut venue, vous pouvez penser que Verville se tint prêt pour aller à l'assignation qu'on lui avait donnée. Nous fûmes introduits dans le jardin, et je me vis en

tête la même personne que j'avais entretenue, et que j'avais trouvée si spirituelle. Elle me le parut encore plus qu'elle n'avait fait, et je vous avoue que le son de sa voix et la façon dont elle disait les choses me firent souhaiter qu'elle fût belle. Cependant, elle ne pouvait croire que je fusse le Bas-Breton qu'elle avait vu, ni comprendre pourquoi j'avais plus d'esprit la nuit que le jour; car le Breton nous ayant conté que l'arrivée de Saldagne dans la chambre de ses sœurs lui avait fait grand'peur, je m'en fis honneur devant cette spirituelle servante, en lui protestant que je n'avais pas eu tant de peur pour moi que pour mademoiselle de Sal-dagne. Cela lui ôta tout le doute qu'elle pouvait avoir que je ne fusse pas levalet de Verville; et je remarquai que depuis cela elle commença a me tenir de vrais discours de servante. Elle m'apprit que ce monsieur de Saldagne était un terrible homme, et que, s'étant trouvé fort jeune sans père ni mère avec beaucoup de biens et peu de parents, il exercait une grande tyrannie sur ses sœurs pour les obliger à se faire religieuses, les traitant non-seulement en père injuste, mais en mari jaloux et insupportable. J'allais lui parler à mon tour du baron d'Arques et de ses enfants. quand la porte du jardin, que nous n'avions point fermée, s'ouvrit; et nous vîmes entrer M. de Saldagne suivi de deux laquais, dont l'un lui portait un flambeau. Il revenait d'un logis qui était au bout de larue, dans la même ligne du sien et du nôtre, où l'on jouait tous les jours et où Saint-Far allait souvent se divertir. Ilsy avaient joue ce jour-là, l'un et l'autre, et Saldagne, ayant perdu son argent de bonne heure, était rentré dans son logis par la porte de derrière, contre sa coutume : et, l'ayant trouvée cuverte, nous avait surpris comme je viens de vous dire. Nous étions alors tous

quatre dans une allée couverte; ce qui nous donna moyen de nous dérober à la vue de Saldagne et de ses gens. La demoiselle demeura dans le jardin, sous prétexte de prendre le frais; et, pour rendre la chose plus vraisemblable, elle se mit à chanter sans en avoir grande envie, comme vous pouvez penser.

Cependant Verville, ayant escaladé la mu-

Cependant Verrille, ayant escalade la muraille par une treille, s'était jeté de l'autre côté mais un troisième laquais de Saldagne, qui n'était pas encore entré, le vit sauter, et ne manqua pas d'aller dire à son maître qu'il venait de voir sauter un homme de la muraille du jardin dans la rue. En même temps, on m'entendit tomber dans le jardin fort ruedement, la même treille par laquelle s'était sauvé Verville s'étant malheureusement rome

pue sous moi.

Le bruit de ma chute, joint au rapport du valet, émut tous ceux qui étaient dans le jardin. Saldagne courut au bruit qu'il avait entendu, suivi de ses trois laquais; et voyant un homme l'épée à la main (car aussitôt que je fus relevé, je m'étais mis en état de me défendre) il m'attaqua à la tête des siens. Je lui fis bientôt voir que je n'étais pas aisé à abattre. Le laquais qui portait le flambeau s'avança plus que les autres; cela me donna moyen de voir Saldagne au visage, que je reconnus pour le même Français qui m'avait voulu autrefois assassiner dans Rome, pour l'avoir empêché de faire une violence à Léonore, comme je vous l'ai dit tantôt. Il me re-connut aussi, et, ne doutant point que je ne fusse venu chez lui pour lui rendre la pareille, il me cria que je ne lui échapperais pas cette fois-la. Il redoubla ses efforts, et alors je me trouvai fort pressé, outre que je m'étais quasi rompu une jambe en tombant. Je gagnai, lachant le pied, un cabinet où j'avais vu entrer

la maîtresse de Verville fort éplorée. Elle ne sortit point de ce cabinet, quoique je m'y retirasse, soit qu'elle n'en eût pas le temps, ou que la peur la rendît immobile. Pour moi, je me sentis augmenter le courage, quand je vis que je ne pouvais être attaqué que par la porte du cabinet, qui était assez étroite. Je blessai Saldagne à une main, et le plus acharné de ses laquais à un bras; ce qui me donna un peu de relâche. Je n'espérais pas pourtant en échapper, m'attendant qu'à la fin on me tuerait à coups de pistolet, quand je leur aurais bien donné de la peine à coups d'épée; mais Verville vint à mon secours.

Il ne s'était point voulu retirer dans son logis sans moi; et, ayant ou la rumeur et le bruit des épées, il était venu me tirer du péril où il m'avait mis, ou le partager avec moi. Saldagne, avec qui il avait déjà fait connaissance, crut qu'il venait le secourir, comme son ami et son voisin; il s'en tint fort obligé, et lui dit en l'abordant: «Vous voyez, monsieur, comme je suis assassiné dans mon logis. »

Verville, qui connut sa pensée, lui répondit sans hésiter qu'il était son serviteur contre tout autre, mais qu'il n'était à que dans l'intention de me servir contre qui que ce fût. Saldagne, enragé de s'être trompé, lui dit en jurant, qu'il viendrait bien à bout à lui seul de deux traîtres, et en même temps chargea Verville de furie, qui le reçut vigoureusement. Je sortis de mon cabinet pour aller joindre mon ami; et, surprenant le laquais qui portait le flambeau, je ne voulus pas le tuer; je me contentai de lui donner d'un estramaçon sur la tête, qui l'effraya si fort, qu'il s'enfuit hors du jardin bien avant dans la campagne, criant aux voleurs. Les autres laquais s'enfuirent aussi.

Pour ce qui est de Saldagne, au même

temps que la lumière du flambeau nous manqua, je le vis tomber dans une palissade, soit que Verville l'eût blessé, ou par un autre accident. Nous ne jugeames pas à propos de le relever, mais bien de nous retirer fort vite. La sœur de Saldagne, que j'avais vue dans le cabinet, et qui savait bien que son frère était homme à lui faire de grandes violences, en sortit alors, et vint nous prier, parlant bas et fondant toute en larmes, de l'emmener avec nous.

Verville fut ravi d'avoir sa maîtresse en sa

puissance.

Nous trouvames la porte de notre jardin entr'ouverte, comme nous l'avions laissée, et nous ne la fermâmes point, pour n'avoir pas la peine de l'ouvrir, si nous étions obligés de sortir. Il y avait dans notre jardin une salle basse, peinte et fort enjolivée, où l'on mangeait en été, et qui était détachée du reste de la maison. Mes jeunes maîtres et moi y faisions quelquefois desarmes; et, comme c'était le lieu le plus agréable de la maison, le baron d'Arques, ses enfants et moi, en avions chacun une clef, afin que les valets n'y entrassent point, et que les livres et les meubles qui y étaient fussent en sûreté. Ce fut là ou nous mîmes notre demoiselle, qui ne pouvait se consoler. Je lui dis que nous allions songer à sa sûreté et à la nôtre, et que nous reviendrions à elle dans un moment. Verville fut un gros quart d'heure à réveiller son valet preton, qui avait fait la débauche. Aussitôt qu'il nous eut allumé une chandelle, nous songea-mes quelque temps à ce que nous ferions de la sœur de Saldagne; enfin nous résolumes de la mettre dans ma chambre, qui était au logis, et qui n'était tréquentée que de mon va-let et de moi. Nous retournames à la salle du fardin avec de la lumière : Verville fit un grand cri en y entrant; ce quí me surprit fort. Je n'eus pas le temps de lui demander ce qu'il avait; car j'entendis parler à la porte de la salle, que quelqu'un ouvrit à l'instant où j'éteignais ma chandelle. Verville demanda : «Qui va là? » Son frère Saint-Far nous répondit : «C'est moi. — Que diable faites-vous ici sans chandelle, à l'heure qu'il est? — Je m'entretenais avec Garigues, parce que je ne puis dormir, lui répondit Verville. — Et moi, dit Saint-Far, je ne puisdormir aussi, et viens occuper la salle à mon tour; je vous prie de

m'y laisser tout seul. »

Nous ne nous fîmes pas prier tous deux. Je fis sortir notre demoiselle le plus adroitement que je pus, m'étant mis entre elle et Saint-Far qui entrait en même temps. Je la menai dans ma chambre sans qu'elle cessât de se désespérer, et revins trouver Verville dans la sienne, où son valet ralluma une chandelle. Verville me dit, avec un visage afflige, qu'il fallait qu'il retournât incessamment chez Saldagne. " Et qu'en voulez-vous faire, lui disie. l'achever? - Ah! mon pauvre Garigues, s'écria-t-il, je suis le plus malheux homme du monde, si je ne tire mademoiselle de Saldagne d'entre les mains de son frère! - Et y estelle encore, puisqu'elle est dans ma chambre, lui répondis-je? — Plût à Dieu que cela fût! me dit-il en soupirant. — Je crois que vous rêvez, lui repartis-je. - Je ne rêve point, reprit-il; nous avons pris la sœur aînée de mademoiselle de Saldagne pour elle. - Quoi! lui dis-je aussitôt, n'étiez-vous pas ensemble dans le jardin? — Il n'y a rien de plus assuré, me dit-il. - Pourquoi voulez-vous donc vous aller faire assommer chez son frère, lui répondis-je, puisque la sœur que vous démandez est dans ma chambre? - Ah! Garigues, s'écria-t-il encore, je sais bien ce que j'ai vu. -

Et moi aussi, lui dis-je; et pour vous montrer que je ne me trompe point, venez voir made-

moiselle de Saldagne."

Il me dit que j'étais fou, et me suivit le plus affligé du monde. Mais mon étonnement ne fut pas moindre que son affliction quand je vis dans ma chambre une demoiselle que je n'avais jamais vue, et qui n'était point celle que j'avais amenée. Verville en fut aussi étonné que moi, mais en récompense le plus satisfait homme du monde; car il se trouvait avec mademoiselle de Saldagne. Il m'avoua que c'était lui qui s'était trompé: mais je ne pouvais lui répondre, ne pouvant comprendre par quel enchantement une demoiselle que j'avais toujours accompagnée s'était transformée en une autre, pour venir de la salle du jardin à ma chambre. Je regardais attentivement la maîtresse de Verville, qui n'était point assurément celle que nous avions tirée de chez Saldagne, et qui même ne lui ressemblait pas. Verville me voyant si éperdu : « Qu'as-tu donc? me dit-il; je te confesse encore une fois que je me suis trompé. - Je le suis plus que vous. si mademoiselle de Saldagne est entrée ici avec nous, lui répondis-je. - Et avec qui donc? reprit-il. — Je ne sais, lui dis-je; ni qui le peut savoir que mademoiselle même. — Je ne sais pas aussi avec qui je suis venue, si ce n'est avec monsieur, nous dit alors mademoiselle de Saldagné, parlant de moi; car. continua-t-elle, ce n'est pas monsieur de Verville qui m'a tirée de chez mon frère, c'est un homme qui est entré chez nous un moment après que vous en êtes sorti. J'ignore si les plaintes de mon frère en furent cause, ou si nos laquais, qui entrérent en même temps que lui, l'avaient averti de ce qui s'était passé. Il fit porter mon frère dans sa chambre, et ma femme de chambre m'étant venue apprendre ce que je viens de vous dire, et qu'elle avait remarqué que cet homme était de la connaissance de mon frère et de nos voisins, j'allai l'attendre dans le jardin, où je le conjurai de me mener chez lui jusqu'au lendemain, que je me ferais mener chez une dame de mes amies, pour laisser passer la furie de mon frère, que je lui avouai avoir tous les sujets du monde de redouter. Cet homme m'offrit assez civilement de me conduire partout où je voudrais, et me promit de me protéger contre mon frère, même au péril de sa vie. C'est sous sa conduite que je suis venue en ce logis, où Verville, que j'ai bien reconnu à la voix, a parlé à ce même homme; ensuite de quoi on m'a mise dans la chambre où vous me voyez.»

Ce que nous dit mademoiselle de Saldagne ne m'éclaircit pas entièrement; mais au moins aida-t-elle beaucoup à me faire deviner à peu près de quelle facon la chose était arrivée. Pour Verville, il avait été si attentif à considérer sa maîtresse, qu'il ne l'avait été que fort peu a tout ce qu'elle nous dit; il se mit à lui conter cent douceurs, sans sé mettre beaucoup en peine de savoir par quelle voie elle était venue dans ma chambre. Je pris la lumière, et, les laissant ensemble, je retournai dans la salle du jardin pour parler à Saint-Far, quand même il me devrait dire quelque chose de désobligeant, selon sa coutume. Mais je fus bien étonné de trouver au lieu de lui la même demoiselle que je savais très-certainement avoir amenée de chez Saldagne. Ce qui augmenta mon étonnement, ce fut de la voir tout en désordre, comme une personne à qui on a fait violencé; sa coiffure éfait toute défaite, et le mouchoir qui lui couvrait la gorge était sanglant en quelques endroits, aussi bien que son visage. « Verville, me ditelle aussitôt qu'elle me vit paraître, ne m'approche que pour me tuer. Tu feras mieux que d'entreprendre une seconde violence. Si j'ai eu assez de force pour me défendre de la première, Dieu m'en donnera encore assez pour t'arracher les yeux, si je ne puis t'ôter la vie. C'est donc là, ajouta-t-elle en pleurant, cet amour violent que tu disais avoir pour ma sœur? Oh! que la complaisance que j'ai eue pour ses folies me coûte bon! et quand on ne fait pas ce qu'on doit, qu'il est bien juste de souffrir les maux que l'on craint le plus! Mais que délibères-tu? me dit-elle encore, me voyant tout étonné, as-tu quelques remords de ta mauvaise action? Si cela est, je l'oublierai de bon cœur; tu es jeune, et j'ai été trop imprudente de me fier à la discrétion d'un homme de ton âge. Remets-moi donc chez mon frère, je t'en conjure; tout violent qu'il est, je le crains moins que toi, qui n'es qu'un brutal, ou plutôt un ennemi mortel de notre maison, qui n'a pu être satisfait d'une fille séduite et d'un gentilhomme assassiné, si tu n'v ajoutais un plus grand crime. »

En achevant ces paroles, qu'elle prononca avec beaucoup de véhémence, elle se mit à pleurer avec tant de violence, que je n'ai jamais vu une affliction pareillé. Je vous avoue que ce fut la que j'achevai de perdre le peu d'esprit qus j'avais conservé dans une si grande confusion; et si elle n'eût cessé de parler d'elle-même, je n'eusse jamais osé l'interrompre de la façon que j'étais étonné, et de l'autorité avec laquelle elle m'avait fait tous ces reproches. « Mademoiselle lui répondis-je. non-seulement je ne suis point Verville; mais aussi j'ose vous assurer qu'il n'est point capable d'une mauvaise action, comme celle dont vous vous plaignez. — Quoi! reprit-elle, tu n'es point Verville ; je ne t'ai point vu aux mains avec mon frère? un

gentilhomme n'est point venu à ton secours? et tu ne m'as pas conduite ici à ma prière, où tu m'as voulu faire une violence indigne de

toi et de moi? »

Elle ne put rien dire davantage, tant la douleur la suffoquait. Pour moi, je ne fus jamais en plus grande peine, ne pouvant comprendre comment elle connaissait Verville et ne le connaissait point. Je lui dis que la violence qu'on lui avait faite m'était inconnue. et puisqu'elle était sœur de M. de Saldagne, que je la menerais, si elle voulait, cu était sa sœur.

Comme j'achevais de parler, je vis entrer Verville et mademoiselle de Saldagne, qui voulait absolument qu'on la ramenat chez son frère : je ne sais pas d'où lui était venue une si dangereuse fantaisie. Les deux sœurs s'embrasserent aussitôt qu'elles se virent, et se remirent à pleurer à l'envi l'une de l'autre. Verville les pria instamment de retourner dans ma chambre, leur représentant la difficulté qu'il y aurait de faire ouvrir chez M. de Saldagne, la maison étant alarmée comme elle était, outre le péril qu'il y avait pour elles d'être entre les mains d'un brutal; que dans son logis elles ne pouvaient être découvertes; que le jour allait bientôt paraître, et que, selon les nouvelles que l'on aurait de Saldagne. on aviserait à ce que l'on aurait à faire. Verville n'eut pas grand'peine à les faire condescendre à ce qu'il voulut, ces deux pauvres demoiselles se trouvant toutes rassurées de se voir ensemble. Nous montâmes à ma chambre, où, après avoir bien examiné les étranges succès qui nous mettaient en peine, nous crûmes avec autant de certitude que si nous l'eussions vu, que la violence que l'on avait faite à mademoiselle de Léri venait infailliblement de Saint-Far, ne sachant que trop.

Verville et moi, qu'il était encore capable de quelque chose de pire. Nous ne nous trompions point en nos conjectures; Saint-Far avait ioué dans la même maison où Saldagne avait perdu son argent, et, passant devant son jardin un moment après le désordre que nous y avions fait, il s'était rencontré avec les laquais de Saldagne, qui lui avaient fait le récit de ce qui était arrivé à leur maître, qu'ils assuraient avoir été assassiné par sept ou huit voleurs, pour excuser la lâcheté qu'ils avaient faite en l'abandonnant. Saint-Far se crut obligé de lui aller offrir son service comme à son voisin, et ne le quitta point qu'il ne l'eût fait porter dans sa chambre, au sortir de laquelle mademoiselle de Saldagne l'avait prié de la mettre à couvert des violences de son frère, et était venue avec lui, comme avait fait sa sœur avec nous. Il avait donc voulu la mettre dans la salle du jardin où nous étions, comme je vous l'ai dit; et parce qu'il n'avait pas moins de peur que nous vissions sa demoiselle que nous en avions qu'il ne vît la nôtre, et que par hasard les deux sœurs se trouvèrent l'une auprès de l'autre quand il entra et quand nous sortîmes, je trouvai sous ma main la sienne en mêmé temps qu'il se trompa de la même façon avec la nôtre, et ainsi les demoiselles furent troquées : ce qui fut d'autant plus faisable que j'avais éteint la lumière, et qu'elles étaient vêtues l'une comme l'autré, et si éperdues aussi bien que nous, qu'elles ne savaient ce qu'elles faisaient.

Aussitôt que nous l'eûmes laissé dans la salle, se voyant seul avec une fort belle fille, et ayant bien plus d'instinct que de raison, ou, pour parler de lui comme il le mérite, étant la brutalité même, ilavait voulu profiter de l'occasion, sans considérer ce qui en pourrait arriver, et qu'il faisait un outrage irrépa-

rable à une fille de condition, qui s'était mise entre ses bras comme dans un asile. Sa brutalité fut punie comme elle le méritait. Mademoiselle de Léri se défendit en lionne, le mordit, l'égratigna et le mit tout en sang. A tout cela il ne fit autre chose que s'aller coucher, et s'endormit aussi tranquillement que s'il n'eût pas fait l'action du monde la plus dérai-

sonnable,

Vous êtes peut-être en peine de savoir comment mademoiselle de Léri se trouvait dans le jardin quand son frère nous y surprit, elle qui n'y était point venue comme avait fait sa sœur. C'est ce qui m'embarrassait aussi bien que vous; mais j'appris de l'une et de l'autre que madémoiselle de Léri avait accompagné sa sœur dans le jardin, pour ne se fier pas à la discrétion d'une servante; et c'était elle que j'avais entretenue sous le nom de Madelon. Je ne m'étonnai donc plus si j'avais trouvé tant d'esprit dans une femme dechambre: et mademoiselle de Léri m'avoua qu'après avoir fait conversation avec moi dans le jardin, et m'avoir trouvé plus spirituel que ne l'est d'ordinaire un valet, celui de Verville, qui lui avait fait voir qu'il n'avait guère d'esprit. et qu'elle prenait encore le lendemain pour moi. l'avait extrêmement étonnée.

Dépuis ce temps-la nous eûmes l'un pour l'autre quelque chose de plus que de l'estime, et j'ose dire qu'elle était pour le moins aussi aise que moi de ce que nous pouvions nous aimer avec plus d'égalité et de proportion, que si l'un de nous deux eût été valet ou servante. Le jour parut, que nous étions encore

ensemble.

Nous laissâmes nos demoiselles dans ma chambre, où elles s'endormirent si elles voulurent, et nous allâmes songer, Verville et moi, à ce que nous avions à faire. Pour moi, qui n'étais pas amoureux comme Verville, je mourais d'envie de dormir; mais il n'y avait pas d'apparence d'abandonner mon ami dans un si grand accablement d'affaires. l'avais un laquais aussi avisé que le valet de chambre de Verville était maladroit. Je l'instruisis autant que je pus, et l'envoyai découvrir ce qui se passait chez Saldagne. Il s'acquitta de sa commission avec esprit, et nous rapporta que les gens de Saldagne disaient que des voleurs l'avaient fort blessé, et que l'on ne parlait non plus de ses sœurs que si jamais il n'en eût eu, soit qu'il ne se souciât point d'elles, ou qu'il eût défendu à ses gens d'en parler, pour étouffer le bruit d'une chose qui lui était si désavantageuse. • Je vois bien qu'il y aura ici du duel, me dit alors Verville. - Et peut-

être de l'assassinat, » lui répondis-je.

Et la-dessus je lui appris que Saldagne était le même qui avait voulu m'assassiner à Rome; que nous nous étions reconnus l'un l'autre; et j'ajoutai que s'il croyait que ce fût moi qui eût attenté sur sa vie, comme il y avait grande apparence, assurément il ne soupconnait rien encore de l'intelligence que ses sœurs avaient avec nous. — J'allai rendre compte à ces pauvres filles de ce que nous avions appris; et cependant Verville alla trouver Saint-Far pour découvrir ses sentiments, et si nous avions bien deviné. Il trouva qu'il avait le visage fort égratigné; mais, quelque question que Verville lui fît, il n'en put tirer autre chose, sinon que, revenant de jouer, il avait trouvé la porte du jardin de Saldagne ouverte, sa maison en rumeut, et lui fort blessé entre les bras de ses gens qui le portaient dans sa chambre. . Voilà un grand accident, lui dit Verville; et ses sœurs en seront bien affligées : ce sont de fort belles filles; je veux leur aller rendre visite. - Que

m'importe! • lui répondit ce brutal, qui se mit ensuite à siffier, sans plus rien répondre à son frère, pour tout ce qu'il put lui dire.

Verville le quitta, et revint dans ma chambre, où j'employais toute mon éloquence pour consoler nos belles affligées. Elles se désespéraient, et n'attendaient que des violences extrêmes de l'étrange humeur de leur frère, qui était sans doute l'homme du monde le plus esclave de ses passions. Mon laquais leur alla quérir à manger dans le cabaret prochain; ce qu'il continua de faire quinze jours durant que nous les tînmes cachées dans ma chambre, où par bonheur elles ne furent point découvertes, parce qu'elle était au haut du logis et éloignée des autres. Elles n'eussent point eu de répugnance à se mettre dans quelque maison religieuse; mais, à cause de l'aventure fâcheuse qui leur était arrivée, elles avaient grand sujet de craindre de ne sortir pas d'un couvent quand elles voudraient, après s'y être renfermées d'elles-mêmes. Cependant les blessures de Saldagne se guérissaient, et Saint-Far, que nous observions, l'allait visiter tous les jours. Verville ne bougeait de ma chambre; à quoi on ne prenait pas garde dans le logis, ayant accoutumé d'y passer souvent les jours entiers à lire ou à s'entretenir avec moi. Son amour augmentait tous les jours pour mademoiselle de Saldagne, et elle l'aimait autant qu'elle en était aimée. Je ne déplaisais pas à sa sœur aînée, et elle ne m'était pas indifférente. Ce n'est pas que la passion que j'avais pour Leonore fût diminuée, mais je n'espérais plus rien de ce côté-là, et quand j'aurais pu la posséder, je me serais fait conscience de la rendre malheureuse.

Un jour, Verville recut un billet de Saldagne, qui voulait le voir l'épée à la main, et qui l'attendait avec un de ses amis dans la

plaine de Grenelle. Par le même billet, Verville était prié de ne se servir de personne que de moi : ce qui me donna quelque soupcon que peut-être il nous voulait prendre tous deux d'un coup de filet. Ce soupcon était assez bien fondé, ayant déjà expérimenté ce qu'il savait faire; mais Verville ne voulut pas s'y arrêter, avant résolu de lui donner toutes sortes de satisfactions, et d'offrir même d'épouser sa sœur. Il envoya quérir un carrosse de louage, quoiqu'il y en eut trois dans le logis. Nous allames où Saldagne nous attendait, et où Verville fut bien étonné de trouver son frère qui servait de second à son ennemi. Nous n'oubliâmes ni soumissions, ni prières, pour faire passer les choses par accommodement. Il fallut absolument se battre avec les deux moins raisonnables hommes du monde. Je voulus protester à Saint-Far que j'étais au désespoir de tirer l'épée contre lui; et je ne répondis qu'avec des soumissions et des paroles respectueuses à toutes les choses outrageantes dont il exerça ma patience. Enfin il me dit brutalement que je lui avais toujours déplu et que pour rega-gner ses bonnes grâces, il fallait que je re-cusse de lui deux ou trois coups d'épée. En disant cela, il vint à moi de furie. Je ne fis que parer quelque temps, résolu d'éviter d'en venir aux prises, au péril de quelques blessures. Dieu favorisa ma bonne intention, il tomba à mes pieds. Je le laissai relever, et cela l'anima encore davantage contre moi. Enfin, m'ayant blessé légerement à une épaule, il me cria, comme aurait fait un laquais, que i'en tenais, avec un emportement si insolent, que ma patience se lassa. Je le pressai, et, l'ayant mis en désordre, je passai si heureusement sur lui, que je pus lui saisir la garde de son épée. « Cet homme que vous haïssez tant, lui dis-je alors, vous donnera néanmoins la vie.

Il fit cent efforts hors de saison, sans jamais vouloir parler, comme un brutal qu'il était, quoique je lui présentasse que nous devions aller séparer son frère et Saldagne, qui se roulaient l'un sur l'autre; mais je vis bien qu'il fallait agir autrement avec lui. Je ne l'épargnai plus, et je pensai lui rompre la main d'un grand effort que je fis en lui arrachant son épée; que je jetai assez loin de lui. Je courus aussitôt au secours de Verville, qui était aux prises avec son homme. En les approchant, je vis de loin des gens de cheval qui venaient à nous. Saldagne fut désarmé, et en même temps je me sentis donner un coup d'épée par derrière. C'était le généreux Saint-Far, qui se servait si lâchement de l'épée que je lui avais laissée. Je ne fus plus maître de mon ressentiment; je lui en portai

un qui lui fit une grande blessure.

Le baron d'Arques, qui survint à l'heure même, et qui vit que je blessais son fils, m'en voulut d'autant plus de mal, qu'il m'avait toujours voulu beaucoup de bien. Il poussa son cheval sur moi, et me donna un coup d'épée sur la tête. Ceux qui étaient venus avec lui fondirent sur moi à son exemple. Je me démêlai assez heureusement de tant d'ennemis: mais il eût fallu céder au nombre, si Verville, le plus généreux ami du monde, ne se fût mis entre eux et moi, au péril de sa vie. Il donna d'un grand estramacon sur les oreilles de son valet, qui me pressait plus que les autres, pour se faire de fête Je présentai mon épéé par la garde au baron d'Arques : cela ne le fléchit point. Il m'appela coquin, ingrat, et me dit toutes les injures qui lui vinrent à la bouche, jusqu'à me menacer de me faire pendre. Jé répondis avec beaucoup de fierté que, tout coquin et tout ingrat que j'étais, j'avais donné là vie à son fils, et que je

ne l'avais blessé qu'après en avoir été frappé en trahison. Verville soutint à son père que je n'ayais pas tort, mais il dit toujours qu'il ne me voulait jamais voir. Saldagne monta avec le baron d'Arques dans le carrosse où l'on avait mis Saint-Far; et Verville, qui ne me voulut point quitter, me recut dans l'autre auprès de lui. Il me fit descendre dans l'hôtel d'un de nos princes, où il avait des amis, et se retira chez son père. M. de Saint-Sauveur m'envova la nuit même un carrosse, et me recut en son logis secrètement, où il eut soin de moi comme si j'eusse été son fils. Verville me vint voir le lendemain, et me conta que son père avait été averti de notre combat par les sœurs de Saldagne, qu'il avait trouvées dans ma chambre. Il me dit ensuite avec grande joie, que l'affaire s'accommoderait par un doublé mariage aussitôt que son frère serait guéri, qui n'était pas blessé en lieu dangereux; qu'il ne tiendrait qu'à moi que je ne fusse bienavec Saldagne; et pour son père, qu'il n'était plus en colère, et était bien faché de m'avoir maltraité. Il souhaita ensuite que je fusse bientôt guéri, pour avoir part à fant de réjouissan ces. Mais je lui répondis que je ne pouvais plus demeurer dans un pays ou l'on pouvait me reprocher ma basse naissance, comme avait fait son père, et que je quitterais bientôt le royaume pour me faire tuer à la guerre, ou pour m'élever à une fortune proportionnée aux sentiments d'honneur que son exemple m'avait donnés. Je veux croire que ma résolution l'affligea; mais un homme amoureux n'est pas longtemps occupé par une autre passion que l'amour.

Destin continuait ainsi son histoire, quand on entendit tirer dans la rue un coup d'arquebuse et tout aussitôt jouer des orgues. Cet instrument, qu'on n'avait peut-être point encore entendu à la porte d'une hôtellerie, fit courir aux fenêtres tous ceux que le coup d'arquebuse avait éveillés. On confinuait toujours de jouer des orgues, et ceux qui s'y connaissaient remarquerent même que l'organiste jouait un chant d'église. Personne ne pouvait rien comprendre à cette dévote sérénade, qui pourtant n'était pas encore bien reconnue pour telle. Mais on n'en douta plus quand on entendit deux méchantes voix, dont l'une chantait le dessus et l'autre râclait une basse. Ces deux voix de lutrin se joignirent aux orgues, et firent un concert à faire hurler tous les chiens du pays. Ils chantèrent : Allons, de nos voix et de nos luths d'ivoire, ravir les esprits; et le reste de la chanson. Après que cet air suranné fut mal chanté, on entendit la voix de quelqu'un qui parlait bas le plus haut qu'il pouvait, en reprochant aux chantres qu'ils chantaient toujours la même chose. Les pauvres gens répondirent qu'ils ne savaient pas ce qu'on voulait qu'ils chantassent.

- Chantez ce que vous voudrez, répondit à demi haut la même personne; il faut chanter.

puisqu'on vous paye bien.

Après cet arrêt définitif les orgues changèrent de ton, et on entendit un bel Exaudiat, qui fut chanté fort dévotement. Aucun des auditeurs n'avait encore osé parler, de peur d'interrompre la musique, quand la Rancune, qui ne se fut pas tu dans une pareille occasion pour tous les biens du monde, cria tout haut:

- On fait donc ici le servicé divin dans les

rues?

Quelqu'un des écoutants prit la parole, et dit que l'on pouvait proprement appeler cela chanter ténèbres. Un autre ajouta que c'était une procession de nuit; enfin tous les facétieux de l'hôtellerie se réjouirent sur la musi-

que, sans que pas un d'eux pût deviner celui qui la donnait, et encore moins a qui ni pourquoi. Cet Exaudiat avançait toujours chemin. lorsque dix ou douze chiens qui suivaient une chienne de mauvaise vie vinrent à la suite de leur maîtresse se mêler parmi les jambes des musiciens; et comme plusieurs rivaux ensemble ne sont pas longtemps d'accord, après avoir grondé et juré quelque temps les uns contre les autres, enfin tout d'un coup ils se pillerent avec tant d'animosité et de furie, que les musiciens craignirent pour leurs jambes, et gagnèrent au pied, laissant leurs orgues à la discretion des chiens. Ces amants immodérés n'en userent pas bien; ils renverserent une table à tréteaux qui soutenait la machine harmonieuse, et je ne voudrais pas jurer que quelques-uns de ces maudits chiens ne levassent la jambe et ne pissassent contre les orgues renversées, ces animaux étant fort diurétiques de leur nature, principalement quand quelque chienne de leur connaissance a envie de procéder à la multiplication de son espèce.

Le concert étant ainsi déconcerté, l'hôte fit ouvrir la porte de l'hôtellerie, et voulut mettre à couvert le buffet d'orgues, la table et les tréteaux. Comme ses valets et lui s'occupaient à cette œuvre charitable, l'organiste revint à ses orgues, accompagné de trois personnes, entre lesquelles il y avait une femme et un homme qui se cachaitle nez dans son manteau. Cet homme était le véritable Ragotin, qui avait voulu donner une sérénade à mademoiselle de l'Etoile, et s'était adressé pour cela à un petit châtré, organiste d'une église. Ce fut ce monstré, ni homme ni femme, qui chanta le dessus, et qui joua des orgues que sa servante avait apportées : un enfant de chœur, qui avait déjà mué, chanta la basse, et tout cela pour prix et somme de deux testons, tant il faisait dejà

cher à vivre dans ce bon pays du Maine Aussitôt que l'hôte eut reconnu les auteurs de la sérénade, il dit assez haut pour être en tendu de tous ceux qui étaient aux fenêtres de l'hôtellerie:

— C'est donc vous, monsieur Ragotin, qui venez chanter vêpres à ma porte? Vous feriez bien mieux de dormir et de laisser dor-

mir mes hôtes.

Ragotin lui répondit qu'il le prenait pour un autre; mais ce fut d'une façon à faire croire encore davantage ce qu'il feignait de vouloir nier. Cependant l'organiste, qui trouva ses orgues rompues, et qui était fort en colère, comme sont tous les animaux imberbes, dit à Ragotin en jurant, qu'il les lui fallait payer. Ragotin lui répondit qu'il se moquait de cela.

- Ce n'est pourtant pas raillerie, repartit le

châtré; je veux être payé.

L'hôte et ses valeis donnèrent leur voix pour lui : mais Ragotin leur apprit, comme à des ignorants, que cela ne se pratiquait point en sérénade ; et cela dit, il s'en alla tout fier de sa galanterie. La musique chargea les orgues sur le dos de la servante du châtré, qui se retira en son logis de fort mauvaise humeur, la table sur l'épaule, et suivi de l'enfant de chœur, qui portait les deux tréteaux. L'hôtellerire fut refermée : Destin donna le bonsoir aux comédiennes, et remit la fin de son histoire à la première occasion.

XVI. - L'ouverture du théâtre, et autres choses qui ne sont pas de moindre conséquence.

Le lendemain, les comédiens s'assemblèrent dès le matin en une des chambres qu'ils occupaient dans l'hôtellerie, pour répéter la comédie qui devait se représenter après di-

ner. La Rancune, à qui Ragotin avait déjà fait confidence de la sérénade, et qui avait fait semblant d'avoir de la peine à le croire, avertit ses compagnons que le petit homme ne manquerait pas de venir bientôt recueillir les louanges de sa galanterie raffinée; et ajouta que toutes les fois qu'il en voudrait parler, il fallait en détourner le discours malicieusement. Ragotin entra dans la chambre même temps; et, après avoir salué les comédiens en général, il voulut parler de la sérénade de l'Etoile, qui fut alors pour lui une étoile errante; car elle changea de place sans lui répondre, autant de fois qu'il lui demanda à quelle heure elle s'était couchée et comment elle avait passé la nuit. Il la quitta pour mademoiselle Angélique, qui, au lieu de lui parler, ne fit qu'etudier son rôle. Il s'adressa à la Caverne, qui ne le regarda seulement pas. Tous les comédiens, l'un après l'autre, suivirent exactement l'ordre qu'avait donné la Rancune, et ne répondirent point à ce que leur dit Ragotin, ou changerent de discours autant de fois qu'il voulut parler de la nuit précédente. Enfin, pressé de sa vanité, et ne pouvant laisser languir davantage sa réputation, il dit tout haut, parlant à tout le monde :

— Vouléz-vous que je vous avoue une vérité?

— Vous en userez comme il vous plaira, répondit quelqu'un.

- C'est moi, ajouta-t-il, qui vous ai donné

cette nuit une sérénade.

— On les donne donc en ce pays avec des orgues? lui dit Destin; et à qui la donniez-vous? N'était-ce point, continua-t-il, à la belle dame qui fit battre tant d'honnêtes chiens ensemble?

—Il n'en faut point douter, dit l'Olive ; car ces animaux, de nature mordante, n'eussent pas troublé une musique si harmonieuse, à moins que d'être rivaux et même jaloux de M. Ra-

gotin.

Un autre de la compagnie prit la parole, et dit qu'il ne doutait point qu'il ne fût bien avec sa maîtresse, et qu'il ne l'aimât à bonne intention, puisqu'il y allait si ouvertement. Enfin, tous ceux qui étaient dans la chambre poussèrent à bout Ragotin sur la sérénade, à la réserve de la Rancune, qui lui fit grâce. avant été honoré de l'honneur de sa confidence; et il y a apparence que cette belle raillerie de chien eût épuisé tous ceux qui étaient dans la chambre, si le poëte, qui en son espèce était aussi sot et aussi vain que Ragotin. et qui de tout tirait matière de contenter sa vanité, n'eût rompu les chiens en disant, du ton d'un homme de condition, ou plutôt qui le fait à fausses enseignes :

—A. propos de sérénade, il me souvient qu'à mes noces on m'en donna une quinze jours de suite, qui était composée de plus de cent sortes d'instruments. Elle courut par tout le Marais; les plus galantes dames de la place Royale l'adoptèrent; plusieurs galants s'en firent honneur, et elle donna même de la jalousie à un homme de condition, qui fit charger par ses gens ceux qui me la donnaient; mais ils n'y trouvèrent pas leur compte: car ils étaient tous de mon pays, braves gens s'il en est au monde, et dont la plus grande partie avaient été officiers dans un régiment que je mis sur pied quand les communes de nos quar-

tiers se soulevèrent.

La Rancune, qui avait contraint son naturel moqueur en faveur de Ragotin, n'eut pas la même bonté pour le poëte, qu'il persécutait continuellement. Il prit donc la parole et dit au nourrisson des Muses:

- Votre sérénade, de la façon que vous nous

la représentez, était plutôt un charivari dont un homme de condition fut importuné, et envoya la canaille de sa maison pour le faire taire ou pour le chasser plus loin. Ce qui me le fait croire encore davantage, c'est que votre femme est morte de vieillesse six mois après votre hyménée, pour parler en vos propres termes.

- Elle mourut pourtant du mal de mère, dit

le poete

Dites plutôt de grand'mère, d'aïeule ou de bisaïeule, répondit la Rancune. Dès le règne d'Henri IV, la mère ne lui faisait plus mal, ajouta-t-il; et pour vous montrer que j'en sais plus de nouvelles que vous-même, quoique vous le prôniez si souvent, je veux vous en apprendre une chose qui n'est jamais venue à votre connaissance. Dans la cour de la reine Marguerite.....

Ce beau commencement d'histoire attira auprès de la Rancune tous ceux qui étaient dans la chambre, qui savaient bien qu'il avait des mémoires contre tout le genre humain. Le poëte, qui le redoutait extrêmement, l'in-

terrompit en lui disant :

- Je gage cent pistoles que non.

Ce défi de gager, fait si à propos, fit rire toute la compagnie, et le fit sortir de la chambre. C'était toujours ainsi par des gaures de sommes considérables que le pauvre homme défendait ses hyperboles quotidiennes, qui pouvaient bien monter chaque semaine à la somme de mille ou douze cents impertinences, sans y comprendre les menteries. La Rancune était le contrôleur général tant de ses actions que de ses paroles, et l'ascendant qu'il avait sur lui était si grand, que j'ose le comparer à celui du génie d'Auguste sur celui d'Antoine : cela s'entend prix pour prix, et sans faire comparaison de deux co-

médiens de campagne à deux Romains de ce calibre-là. La Rancune ayant donc commencé son conte, et en ayant été interrompu par le poëte, comme je vous l'ai dit, chacun le pria instamment de l'achever : mais il s'en excusa, promettant de leur conter une autre fois la vie du poëte tout entière, et que celle de sa femme y serait comprise. Il fut question de répéter la comédie qu'on devait jouer le jour même dans un tripot voisin. Il n'arriva rien de remarquable pendant la répétition. On joua après dîner, et on joua fort bien. Mademoiselle de l'Etoile y ravit tout le monde par sa beauté; Angélique eut des partisans pour elle; l'une et l'autre s'acquittèrent de leur personnage à la satisfaction de tout le monde.

Destin et ses camarades firent aussi des merveilles: et ceux de l'assistance qui avaient souvent entendu la comédie dans avouèrent que les comédiens du roi n'eussent pas mieux représenté. Ragotin ratifia en sa tête la donation qu'il avait faite de son corps et de son âme à mademoiselle de l'Etoile, passée par devant la Rancune, qui lui promettait tous les jours de la faire accepter à la comédienne. Sans cette promesse, le désespoir eût bientôt fait un beau grand suiet d'histoire tragique d'un méchant petit avocat. - Je ne dirai point si les comédiens plurent aux dames du Mans autant que les comédiennes avaient fait aux hommes : quand j'en saurais quelque chose, je n'en dirais rien; mais parce que l'homme le plus sage n'est pas quelquefois maître de sa langue, je finirai le présent chapitre, pour m'ôter tout sujet de tentation,

XVII. - Mauvais succès qu'eut la civilité de Ragotin.

Aussitôt que Destin eut quitté sa vieille broderie et repris son habit de tous les jours, la Rappinière le mena aux prisons de la ville. à cause que l'homme qu'ils avaient pris le jour que le curé de Domfront fut enlevé, demandait à lui parler. Cependant les comédiennes s'en retournérent en leur hôtellerie, avec un grand cortége de Manceaux. Ragotin s'étant trouvé auprès de mademoiselle de la Caverne, dans le temps qu'elle sortait du jeu de paume ou l'on avait joué, lui présenta la main pour la ramener, quoiqu'il eût mieux aimé rendre ce service-la a sa chère l'Etoile. Il en fit autant à mademoiselle Angélique, tellement qu'il se trouva écuyer à droite et à gauche. Cette double civilité fut cause d'une triple incommodité; car la Caverne, qui avait le haut de la rue, comme de raison, était pressée par Ragotin, pour qu'Angélique ne marchât point dans le ruisseau. De plus, le petit homme, qui ne leur venait qu'à la ceinture, tirait si fort leurs mains en bas, qu'elles avaient bien de la peine à s'empêcher de tomber sur lui. Ce qui les incommodait encore davantage, c'est qu'il se retournait à tout moment pour regarder made-moiselle de l'Etoile, qu'il entendait parler derrière lui à deux godelureaux qui la ramenaient malgré elle. Les pauvres comédiennes essayèrent souvent de se dégager les mains ; mais il tint toujours si ferme, qu'elles eussent autant aimé avoir les ossélets. Elles le prièrent cent fois de ne prendre pas tant de peine. Il leur répondit seulement: « Serviteur » (c'était son compliment ordinaire), et leur serra les mains encore plus fort. Il fallut donc prendre patience jusqu'à l'escalier de leur chambre, où elles espérèrent d'être remises en liberté

mais Ragotin n'était pas homme à cela, en disant toujours « serviteur, serviteur, » à tout ce qu'elles lui purent dire; il essaya premièrement de monter de front avec les deux comédiennes: ce qui s'étant trouvé impossible. parce que l'escalier était trop étroit; la Caverne se mit le dos contre la muraille et monta la première, tirant après soi Ragotin, qui tirait après soi Angelique qui ne tirait rien, et qui riait comme une folle. Pour nouvellé incommodité, à quatre ou cinq degrés de leur chambre, ils trouvèrent un valet de l'hôte, chargé d'un sac d'avoine d'une pesanteur excessive, qui leur dit à grand'peine, tant il était accablé de son fardeau, qu'ils eussent à descendre, parce qu'il ne pouvait remonter chargé comme il l'était. Ragotin voulut répliquer; le valet jura tout net qu'il laisserait tomber son sac sur eux; ils défirent donc avec précipitation ce qu'ils avaient fait fort posément, sans que Ragotin voulût en-core lâcher les mains des comédiennes. Le valet charge d'avoine les pressait étrangement: ce qui fut cause que Ragotia fit un faux pas qui ne l'eut pas pourtant fait tomber, se tenant, comme il faisait, aux mains des comédiennes : mais il s'attira sur le corps la Caverne, laquelle le soutenait plus que sa fille, à cause de l'avantage du lieu. Elle tomba donc sur lui et lui marcha sur le ventre, se donnant de la tête contre celle de sa fille, si rudement qu'elles en tombèrent l'une et l'autre. Le valet, qui crut que tant de monde ne se releverait pas sitôt et qui ne pouvait plus supporter la pesanteur de son sac d'avoine, le déchargea enfin sur les degrés, jurant comme un valet d'hôtellerie. Le sae se délia ou se rompit par malheur. L'hôte y arriva, qui pensa enrager contre son valet. le valet enrageait contre les comédiennes, les comédiennes enrageaient contre Ragotin, qui enrageait plus que pas un de ceux qui enragèrent, parce que mademoiselle de l'Etoile, qui arriva en même temps, fut encore témoin de cette disgrâce, presque aussi fâcheuse que celle du chapeau qu'on lui avait coupé avec des ciseaux quelques jours auparavant. La Caverne jura son grand serment que Ragotin ne la ménerait jamais, et montra à mademoiselle de l'Etoile ses mains qui étaient toutes meurtries.

L'Etoile lut dit que Dieu l'avait punie de lui avoir ravi monsieur Ragotin, qui l'avait retenue devant la comédie pour la ramener, et ajouta qu'elle était bien aise de ce qui était arrivé au petit homme, puisqu'il lui avait manqué de parole. Il n'entendit rien de tout cela : car l'hôte parlait de lui faire paver le déchet de son avoine, avant déjà pour le même sujet voulu battre son valet, qui appela Ragotin avocat de causes perdues. Angélique lui nt la guerre à son tour, et lui reprocha qu'elle avait été son pis-aller. Enfin la fortune fit bien voir jusque-là qu'elle ne prenait encore nulle part dans les promesses que la Rancune avait faites à Ragotin, de le rendre le plus heureux amant de tout le pays du Maine, à y comprendre même le Perche et Laval. L'avoine fut ramassée, et les comédiennes monterent dans leur chambre l'une après l'autre, sans qu'il leur arrivât aucun malheur. Ragotin ne les y suivit point, et je n'ai pas bien su où il alla. L'heure du souper vint: on soupa dans l'hôtellerie. Chacun prit parti après le souper, et Destin s'enferma avec les comédiennes pour continuer son histoire.

XVIII, - Suite de l'histoire de Destin et de l'Étoile.

J'ai fait le précédent chapitre un peu court, peut-être que celui-(i sera plus long ; je n'en

suis pourtant pas bien assuré, nous l'allons voir.

Destin se mit à sa place accoutumée et re-

prit son histoire en cêtte sorte :

— Je m'en vais vous achever le plus succinctement que je pourrai une vie qui ne vous a déjà ennuyées que trop longtemps. Verville m'étant venu voir, comme je vous l'ai dit, et n'ayant pu me persuader de retourner chez son père, il me quitta fort affligé de ma résolution, à ce qu'il me parut, et s'en retourna chez lui, où quelque temps après, il se maria avec mademoiselle de Saldagne, et Saint-Far en fit autant avec mademoiselle de Léri. Elle était aussi spirituelle que Saint-Far l'était peu, et j'ai bien de la peine à imaginer comment deux esprits si disproportionnés se sont

accordés ensemble.

Cependant je me guéris entièrement, et le généreux M. de Saint-Sauveur, ayant approuvé la résolution que j'avais prise de m'en aller hors du royaume, me donna de l'argent pour mon voyage, et Verville, qui ne m'oublia point pour s'être marié, me fit présent d'un bon cheval et de cent pistoles. Je pris le chemin de Lyon pour retourner en Italie, à dessein de repasser par Rome; et, après y avoir vu ma Léonore pour la dernière fois, de m'aller faire tuer en Candie pour n'être pas longtemps malheureux. A Nevers, je logeai dans une hôtellerie qui était proche de la rivière. Etant arrivé de bonne heure, et ne sachant à quoi me divertir en attendant le souper, j'alai me promener sur un grand pont de pierre qui traverse la rivière de Loire. Deux femmes s'y promenaient aussi, dont l'une, qui paraissait être malade, s'appuyait sur l'autre, ayant bien de la peine à marcher. Je les saluai sans les regarder en passant auprès d'elles, et me promenai quelque temps sur le pont, songeant

à ma malheureuse fortune, et plus souvent à mon amour. J'étais assez bien vêtu, comme il est nécessaire de l'être à ceux de qui la condition ne peut faire excuser un méchant habit. Quand je repassai auprès de ces femmes, j'entendis dire à demi-haut: « Pour moi, je croirais que ce serait lui s'il n'était point mort. »

Je ne sais pourquoi je tournai la tête, n'ayant pas sujet de prendre ces paroles la pour moi. On ne les avait pourtant pas dites pour un autre. Je vis mademoiselle de la Boissière, le visage fort pâle et défait qui s'appuyait sur sa fille Léonore. J'allai droit à eiles, avec plus d'assurance que je n'eusse fait à Rome, m'éd'assurance que je n'eusse fait à Rome, m'étant beaucoup formé le corps et l'esprit durant le temps que j'avais demeuré à Paris. Je les trouvai si surprises et si effrayées, que je crois qu'elles se fussent mises en fuite si mademoiselle de la Boissière eût pu courir. Cela me surprit aussi. Je leur demandai par quelle heureuse rencontre je me trouvais avec les personnes du monde qui m'étaient les plus chères. Elles se rassurerent à mes paroles. Mademoiselle de la Boissière me dit que je ne devais point trouver étrange si elles me regardaient avec quelque sorte d'étonnement; que le seigneur Stéphano leur tonnement; que le seigneur Stéphano leur avait fait voir des lettres de l'un des gentilsavait fait voir des lettres de l'un des gentils-hommes que j'accompagnais à Rome, par les-quelles on lui mandait que j'avais été tué du-rant la guerre de Parme, et ajouta qu'elle était ravie de ce qu'une nouvelle qui l'avais si fort affligée ne se trouvait pas véritable. Je lui répondis que la mort n'était pas le plus grand malheur qui pouvait m'arriver, et que je m'en allais à Venise pour faire courir le même bruit avec plus de vérité. Elles s'at-tristèrent de ma résolution, et la mère me fit alors des caresses extraordinaires dont je ne pouvais deviner la cause. Enfin, j'appris d'ellemême ce qui la rendait si civile. Je pouvais encore lui rendre service, et l'état où el e se trouvait ne lui permettait pas de me mépriser et de me faire mauvais visage, comme elle avait fait à Rome. Il leur était arrivé un mal-heur assez grand pour les mettre en peine. Avant fait argent de tous leurs meubles, qui étaient fort beaux et en quantité, elles étaient parties de Rome avec une servante française qui les servait il y avait longtemps, et le sei-gneur Stéphano leur avait donné son valet, qui était Flamand comme lui, et qui voulait retourner en son pays. Ce valet et cette servante s'aimaient à dessein de se marier ensemble, et leur amour n'était connu de per-sonne. Mademoiselle de la Boissière, étant arrivée à Roanne, se mit sur la rivière. A Nevers, elle se trouva si mal, qu'elle ne put passer outre. Durant sa maladie, elle fut assez difficile à servir, et sa servante s'en acquitta fort mal, contre sa coutume. Un matin, le valet et la servante ne se trouvèrent plus; et ce qu'il y eut de plus fâcheux, l'argent de la pauvre demoiselle disparut aussi. Le déplaisir qu'elle en eut augmenta sa maladie, et elle fut contrainte de s'arrêter à Nevers, pour attendre des nouvelles de Paris d'où elle espérait recevoir de quoi continuer son voyage. Mademoiselle de la Boissière m'apprit en peu de mots cette fâcheuse aventure. Je les ramenai en leur hôtellerie, qui était aussi la mienne, et après avoir été quelque temps avec elles, je me retirai en ma chambre pour les laisser souper. Pour moi, je ne mangeai point, et je crus avoir été à table cinq ou six heures pour le moins.

J'allai les voir aussitôt qu'elles m'eurent fait dire que je serais le bienvenu. Je trouvai la mère au lit, et la fille me parut avec un visage aussi triste que je l'avais trouvée gaje un moment auparavant. Sa mère était encore plus triste qu'elle, et je le devins aussi. Nous filmes quelque temps à nous regarder sans rien dire. Enfin, mademoiselle de la Boissière me montra des lettres qu'elle avait reçues de Paris, qui les rendaient, sa fille et elle, les personnes les plus affligées du monde. Elle m'apprit le sujet de son affliction avec une si grande effusion de larmes, et sa fille, que je vis pleurer aussi fort que sa mère, me toucha tellement, que je ne crus pas leur témoigner assez combien i'y étais sensible, quoique je leur offrisse tout ce qui dépendait de moi, d'une façon à ne les point faire douter de ma franchise. . Je ne sais pas encore ce qui vous afflige si fort, leur dis-je; mais s'il ne faut que ma vie pour diminuer la peine où je vous vois, vous pouvez vous mettre l'esprit en repos. Dites-moi donc, madame, ce qu'il faut que je fasse · j'ai de l'argent si vous en manquez; j'ai du courage si vous avez des ennemis, et je ne prétends, de tous les services que je vous offre, que lá satisfaction de vous avoir servie. »

Mon visage et mes paroles leur firent si bien voir ce que j'avais dans l'âme, que leur grande affliction se modéra un peu. Mademoiselle de la Boissière me lut une lettre par laquelle une femme de ses amies lui mandait qu'une personne qu'elle ne nommait point, et que je m'aperçus bien être le père de Léonore, avait eu ordre de se retirer de la cour, et qu'il s'en était allé en Hollande. Ainsi la pauvre demoiselle se trouvait dans un pays inconnu, sans argent et sans espérance d'en avoir. Je lui offris de nouveau ce que j'avais qui pouvait monter à cinq cents écus, et lui dis que je la condeirais en Hollande, et au bout du monde si elle y voulait aller. Enfin, je l'assurai qu'elle avait retrouvé en moi une personne qui la

servirait comme un valet, et de qui elle serait aimée et respectée comme d'un fils. Je rougis extrêmement en prononcant le mot de fils: mais je n'étais plus cet homme odieux à qui l'on avait refusé la porte à Rome, et pour qui Léonore n'était pas visible; et mademoiselle de la Boissière n'était plus pour moi une mère sévère. A toutes les offres que je lui fis, elle me répondit toujours que Léonore me serait fort obligée. Tout se passait au nom de Léonore, et vous eussiez dit que sa mère n'était plus qu'une suivante qui parlait pour sa maitresse: tant il est vrai que la plupart du monde ne considère les personnes que selon qu'elles leur sont utiles. Je les laissai fort consolées et me retirai dans ma chambre le

plus satisfait du monde.

Je passai la nuit fort agréablement, quoiqu'en veillant; ce qui me retint au lit assez tard, n'ayant commencé à dormir qu'à la pointe du jour. Léonore me parut ce jour-là habillée avec plus de soin qu'elle n'était le jour de devant, et elle put bien remarquer que je ne m'étais pas négligé. Je la menai à la messe sans sa mère, qui était encore trop faible. Nous dînâmes ensemble, et depuis ce temps-là nous ne fûmes plus qu'une même famille. Mademoiselle de la Boissière me témoignait beaucoup de reconnaissance des services que je lui rendais, et me protestait souvent qu'elle n'en mourrait pas ingrate. Je vendis mon cheval, et aussitôt que la malade fut assez forte, nous prîmes une cabane, et des-cendîmes jusqu'à Orléans. Durant le temps que nous fûmes sur l'eau, je jouis de la conversation de Léonore, sans qu'une si grande félicité fût troublée par sa mère. Je trouvai des lumières dans l'esprit de cette belle fille, aussi bralantes que celles de ses yeux : et le mien, dont peut-être elle avait pu douter à Rome, ne lui déplut pas alors. Que vous dirai-je davantage? Elle vint à m'aimer autant que je l'aimais; et vous avez bien pu reconnaître depuis le temps que vous nous voyez l'un et l'autre, que cet amour réciproque n'est point encore diminué.

- Quoi! interrompit Angélique, mademoi-

selle de l'Etoile est donc Léonore ?

- Et qui donc, lui répondit Destin?

Mademoiselle de l'Etoile prit la parole, et dit que sa compagne avait raison de douter qu'elle fût cette Léonore dont Destin avait fait une beauté de roman.

— Ce n'est point par cette raison-là, reprit Angélique, mais c'est à cause que l'on a toujours de la peine à croire une chose que l'on a

beaucoup désirée.

Mademoiselle de la Caverne dit qu'elle n'en avait point douté, et ne voulut pas que ce discours allât plus avant, afin que Destin poursuivît son histoire, qu'il reprit ainsi:

Nous arrivâmes à Orléans, où notre entrée fut si plaisante, que je vous en veux apprendre les particularités. Un tas de faquins qui attendent sur le port ceux qui viennent par eau pour porter leurs hardes, se jetèrent en foule dans notre cabane. Ils se présentèrent plus de trente à se charger de deux ou trois petits paquets, que le moins fort d'entre eux eût pu porter sous le bras. Si j'eusse été seul, je n'eusse pas peut-être été assez sage pour né point m'emporter contre ces insolents. Huit d'entre eux saisirent une petite cassette qui ne pesait pas vingt livres; et, ayant fait semblant d'avoir bien de la peine a la lever de terre, enfin ils la hausserent au milieu d'eux par-dessus leurs têtes, chacun ne la soutenant que du bout du doigt. Toute la canaille qui était sur le port se mit à rire, et nous fûmes contraints d'en faire autant. J'étais pourtant tout rouge de honte d'avoir à traverser toute une ville avec tant d'appareil; car le reste de nos hardes, qu'un seul homme pouvait porter, en occupa une vingtaine; et mes seuls pistolets furent portés par quatre hommes. Nous entrâmes en ville avec l'ordre que je vais vous dire. Huit grands pendards ivres, ou qui devaient l'être, portaient au milieu d'eux une petite cassette, comme je vous l'ai deja dit. Mes pistolets suivaient l'un après l'autre, chacun porté par deux hommes. Mademoiselle de la Boissière, qui enrageait aussi bien que moi, allait immédiatement après : elle était assise dans une grande chaise de paille soutenue sur deux grands bâtons de batelier, et portée par quatre hommes qui se relavaient les uns les autres et qui lui disaient cent sottises en la portant. Le reste de nos hardes suivait, qui était composé d'une petite valise et d'un paquet couvert de toile, que sept ou huit de ces coquins se jetaient l'un à l'autre durant le chemin, comme quand on joue au pot cassé. Je con-duisais la queue du triomphe, tenant Léonore par la main, qui riait si fort, qu'il fallait malgré moi qué je prisse plaisir à cette friponnerie. Durant notre marche, les passants s'arrêtaient dans les rues pour nous considérer, et le bruit que l'on y faisait à cause de nous attirait tout le monde aux fenêtres. Enfin, nous arrivâmes au faubourg qui est du côté de Paris, suivis de force canaille, et nous nous logeâmes à l'enseigne des Enpereurs. Je fis entrer mes dames dans une salle basse, et menaçai ensuite ces coquins si sérieusement. qu'ils furent trop aises de recevoir fort peu de chose que je leur donnai, l'hôte et l'hôtesse les avant querellés. Mademoiselle de la Boissière, que la joie de n'être plus sans argent avait guérie plutôt qu'autre chose, se trouva

assez forte pour supporter le carrosse. Nous arrêtâmes trois places dans celui qui partait le lendemain, et en deux jours nous arrivâmes

heureusement à Paris.

En descendant à la maison des coches, je fis connaissance avec la Rancune, qui était venu d'Orléans aussi bien que nous, dans un coche qui accompagnait notre carrosse. Il entendit que je demandais où était l'hôtellerie des coches de Calais; il me dit qu'il y allait à l'heure même, et que, si nous n'avions pas de logis arrêté, il pous menerait chez une femme de sa connaissance, qui avait des chambres garnies où nous serions fort commodément. Nous le crûmes, et nous nous en trouvâmes fort bien. Cette femme était veuve d'un homme qui avait été toute sa vie tantôt portier et tantôt décorateur d'une troupe de comédiens, et qui même avait tâché autrefois de réciter et n'y avait pas réussi. Ayant amassé quelque chose en servant les comédiens, il s'était mêlé de tenir des chambres garnies et de prendre des pensionnaires, et par la s'était mis à son aise. Nous louâmes deux chambres assez commodes. Mademoiselle de la Boissière fut confirmée dans les mauvaises nouvelles qu'elle avait eues du père de Léonore, et en apprit d'autres qu'elle nous cacha, qui l'affligerent assez pour la faire retomber malade. Cela nous fit différer quelque temps notre voyage de Hollande, ou elle avait résolu que je la conduirais; et la Rancune, qui allait y joindre une troupe de comédiens, voulut bien nous attendre, après que je lui eus promis de le défrayer. Mademoiselle de la Boissière était souvent visitée par une de ses amies, qui avait servi en même temps qu'elle la femme de l'ambassadeur de France à Rome en qualité de femme de chambre, et qui avait même été sa confidente pendant le temps qu'elle fut ai-

mée du père de Léonore. C'était d'elle qu'elle avait appris l'éloignement de son prétendu mari, et nous en recûmes plusieurs bons offices pendant le temps que nous fûmes à Paris. Je ne sortais que le moins souvent que je pouvais, de peur d'être vu de quelqu'un de ma connaissance; et je n'avais pas grand'peine à garder le logis, puisque j'étais avec Léonore, et que par les soins que je rendais à sa mère, je me mettais toujours de mieux en mieux dans son esprit. A la persuasion de cette femme dont je viens de vous parler, nous allâmes un jour nous promener à Saint-Cloud, pour faire prendre l'air à notre malade. Notre hôtesse fut de la partie, et la Rancune aussi. Nous primes un bateau, nous nous promenâmes dans les plus beaux jardins; et, après avoir fait collation, la Rancune conduisit notre petite troupe vers notre bateau, tandis que je demeurais à compter dans un cabaret avec une hôtesse fort déraisonnable, qui me retint plus longtemps que je ne pen-sais. Je sortis d'entre ses mains au meilleur marché que je pus, et m'en retournai joindre ma compagnie. Mais je fus bien étonné de voir notre bateau fort avant dans la rivière, voir notre bateau fort avant dans la riviere, qui ramenait mes gens à Paris sans moi, et sans me laisser même un petit laquais qui portait mon épée et mon manteau. Comme j'étais sur le bord de l'eau, bien en peine de savoir pourquoi on ne m'avait pas attendu, j'entendis une grande rumeur dans un bateau; et, m'en étant approché, je vis deux ou trois gentilshommes, ou qui avaient l'air de l'être, qui voulaient battre un batelier parce qu'il refusait d'aller après notre bateau. J'entrai à tout hasard dans ce bateau dans

J'entrai à tout hasard dans ce bateau dans le temps qu'il quittait le bord, le batelier ayant eu peur d'être battu. Mais si j'avais été en peine de ce que ma compagnie m'avait laissé à Saint-Cloud, je ne fus pas moins embarrassé de voir que celui qui faisait cette violence était le même Saldagne à qui j'avais tant de sujets de vouloir du mal. Au moment où je le reconnus, il passa du bout du bateau où il était à celui où j'étais. Fort empêché de ma contenance, je lui cachai mon visage le mieux que je pus; mais, me trouvant si près de lui qu'il était impossible qu'il ne me reconnût, et me trouvant sans épée, je pris la résolution la plus désespérée du monde, dont la haine seule ne m'eût pas rendu capable, si la jalousie ne s'y fût mêlée. Je le saisis au corps dans l'instant qu'il me reconnut, et me jetai dans la rivière avec lui. Il ne put se prendre à moi, soit que ses gants l'en empêchassent, ou parce qu'il fut surpris. Jamais homme ne fut si près de se noyer que lui. La plupart des bateaux allèrent à son secours. chacun croyant que nous étions tombés dans l'eau par quelque accident; et Saldagne seul sachant de quelle facon la chose était arrivée. n'était pas en état de s'en plaindre sitôt, ou de faire courir après moi. Je regagnai donc le bord sans beaucoup de peine, n'ayant qu'un petit habit qui ne m'empêchait point de nager; et, l'affaire valant bien la peine d'aller vite, je fus éloigné de Saint-Cloud avant que Saldagne fût pêché. Si on eut de la peine à le sauver, je pense qu'on n'en eut pas moins à le croire, lorsqu'il déclara de quelle façon je m'étais hasardé pour le perdre; car je ne vois pas pourquoi il en aurait fait un secret. Je fis un grand tour pour regagner Paris, où je n'entrai que de nuit, sans avoir eu besoin de me faire sécher, le soleil et l'exercice violent que j'avais fait en courant n'ayant laissé que fort peu d'humidité dans mes habits.

Enfin je me revis avec ma chère Léonore, que je trouvai véritablement affligée. La Ran-

cune et notre hôtesse eurent une extrême joie de me voir, aussi bien que mademoiselle de la Boissière, qui, pour mieux faire croire que i'étais son fils à la Rancune et à notre hôtesse. avait bien fait la mère affligée. Elle me fit des excuses en particulier de ce que l'on ne m'avait pas attendu, et m'avoua que la peur qu'elle avait eue de Saldagne l'avait empêchée de songer à moi, outre qu'à la réserve de la Rancune, le reste de notre troupe n'eût fait que m'embarrasser si j'eusse eu prise avec Saldagne. J'appris alors qu'au sortir de l'hôtellerie ou cabaret où nous avions mangé, ce galant homme les avait suivis jusqu'au bateau, qu'il avait prié fort incivilement Léonore de se démasquer, et que sa mère l'ayant reconnu pour le meme homme qui avait tenté la même chose à Rome, elle avait regagné son bateau fort effrayée et l'avait fait avancer dans la rivière sans m'attendre. Saldagne, cependant, avait été joint par deux hommes de même trempe; et, après avoir quelque temps tenu conseil sur le bord de l'eau, il était entré avec eux dans le bateau, où je le trouvai menacant le batelier pour le faire aller après Léonore. Cette aventure fut cause que je sortis encore moins que je n'avais fait. Mademoiselle de la Boissière devint malade quelque temps après. la mélancolie y contribuant beaucoup; et cela fut cause que nous passâmes à Paris une partie de l'hiver. Nous fûmes avertis qu'un prélat italien, qui revenait d'Espagne, passait en Flandres par Péronne. La Rancuné eut assez de crédit pour nous faire comprendre dans son passe-port, en qualité de comédiens. Un jour que nous allames chez ce prelat italien, qui était logé dans la rue de Seine, nous soupâmes par complaisance dans le faubourg Saint-Germain avec des comédiens de la connaissance de la Rancune. Comme nous pas-

sions, lui et moi, sur le pont Neuf, bien avant dans la nuit, nous fûmes attaqués par cinqui six tirelames. Je me défendis le mieux que je pus : et pour la Rancune, je vous avoue qu'il it tout ce qu'un homme de cœur pouvait faire, et me sauva même la vie. Cela n'empêcha pas que je fusse saisi par ces voleurs, mon épés m'étant malheureusement tombée des mains. La Rancune, qui se démêla vaillamment d'entre eux, en fut quitte pour un méchant manteau. Dour moi, j'y perdis tout, à la réserve de mon habit; et, ce qui pensa me désespèrer, ils me prirent une boîte de portrait, dans laquelle celui du pere de Léonore était en émail, et dont mademoiselle de la Boissière m'avait prié de vendre les diamants. Je trouvai la Rancune chez un chirurgien, au bout du pont Neuf : il était blessé au bras et au visage, et moi, je l'étais fort légèrement à la tête. Mademoiselle de la Boissière s'affligea fort de la perte de son portrait; mais l'espérance d'en revoir bientôt l'original la consola. Enfin nous partîmes de Paris pour Péronne; de Péronne, nous allames à Bruxelles, et de Bruxelles à la Haye. Le père de Léonore en était parti quinze jours auparavant pour l'Angleterre, où il était allé servir le roi contre les parle-mentaires. La mère de Léonore en fut si affligée, qu'elle en tomba malade et en mourut. Elle me vit, en mourant, aussi affligé que si j'eusse été son fils. Elle me recommanda sa fille, et me fit promettre que je ne l'abandonnerais point, et que je ferais ce que je pourrais pour trouver son père, et la lui remettre entre les mains. A quelque temps de là, je fus volé par un Français de tout ce qui me restait d'argent, et la nécessité où je me trouvai avec Léonore fut telle, que nous prîmes parti dans votre troupe, qui nous recut par l'entremise de la Rancune. Vous savez le

reste de mes aventures; elles ont été depuis ce temps-là communes avec les vôtres jusqu'à Tours, où je pense avoir vu encore le diable de Saldagne; et, si je ne me trompe, je ne serai pas longtemps en ce pays sans le trouverce que ja crains moins pour moi que pour Léonore, qui serait abandonnée d'un serviteur fidèle, si elle me perdait, ou si quelque malheur me séparait d'elle.

Destin finit ainsi son histoire: et, après avoir consolé quelque temps mademoiselle de l'Etoile, que le souvenir de ses malheurs faisait alors autant pleurer que si elle n'eût faique commencer d'être malheureuse, il prit congé des comédiennes, et s'alla coucher.

XIX. — Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos. — Nouvelle disgrâce de Ragotin, et autres choses que vous lirez s'il vous plait.

L'amour, qui fait tout entreprendre aux jeunes gens et tout oublier aux vieux, qui a été cause de la guerre de Troie et de tant d'auteres dont je ne veux pas prendre la peine de me ressouvenir, voulut alors faire voir dans la ville du Mans qu'il n'est pas moins redoutable dans une méchante hôtellerie qu'en quel-

que autre lieu que ce soit.

Il ne se contenta donc pas de Ragotin amoureux à perdre l'appétit; il inspira cent mille désirs déréglés à la Rappinière, qui en était fort susceptible, et rendit Roquebrune amoureux de la femme de l'opérateur, ajoutant à sa vanité, bravoure et poésie, une quatrième folie, ou plutôt lui faisant faire une double infidélité; car il avait parlé d'amour longtemps auparavant à l'Etoile et à Angélique, qui lui avaient conseillé l'une et l'autre de ne prendre pas la peine de les aimer.

Mais tout cela n'est rien auprès de ce que je

vais vous dire.

Il triompha aussi de l'insensibilité et de la misanthropie de la Rancune, qui devint amoureux de l'opératrice : et ainsi le poëte Roquerune, pour ses péchés, et pour l'expiation les livres réprouvés qu'il avait mis en lumière, eut pour rival le plus méchant homme du monde.

Cette opératrice avait nom doña Inézilla del Prado, native de Malaga, et son mari, ou soidisant tel, le seigneur Ferdinando Ferdinandi gentilhomme vénitien, natif de Caen en Nor-

mandie.

Il y eut encore dans la même hôtellerie d'autres personnes atteintes du même mal, aussi dangereusement pour le moins que ceux dont je viens de vous révéler le secret; mais nous vous les ferons connaître en temps

et lieu.

La Rappinière était devenu amoureux de mademoiselle de l'Etoile, en lui voyant représenter Chimène, et avait fait dessein en même temps de découvrir son mal à la Rancune, qu'il jugeait capable de tout faire pour de l'argent. Le divin Roquebrune s'était imaginé la conquête d'une Espagnole digne de son cou-

rage.

Pour la Rancune, je ne sais pas bien par quels charmes cette étrangère put se rendre capable d'aimer un homme que haïssait tout le monde. Ce vieux comédien, devenu âme damnée avant le temps, je veux dire amoureux avant sa mort, était encore au lit quand Ragotin, pressé de son amour comme d'un mal de ventre, le vint trouver pour le prier de songer à son affaire, et d'avoir pitié de lui. La Rancune lui promit que le jour ne se passerait pas qu'il ne lui eût rendu un service signalé auprès de sa maîtresse.

La Rappinière entra en même temps dans la chambre de la Rancune qui achevait de s'habiller; et, l'ayant tiré à part, lui avoua son infirmité, et lui dit que s'il le pouvait mettre dans les bonnes graces de mademoiselle de l'Etoile, il n'y avait rien en sa puissance qu'il ne pût espèrer de lui, jusqu'à une charge d'archer, et une sienne niece en mariage, qui serait son héritière, parce qu'il n'avait point d'enfants. Le fourbe lui promit encore plus qu'il n'avait fait à Ragotin, dont cet avant-coureur du bourreau ne conçut pas de petites

espérances.

Roquebrune vint aussi consulter l'oracle : il était le plus incorrigible présomptueux qui soit jamais venu des bords de la Garonne, et il s'était imaginé que l'on croyait tout ce qu'il disait de sa maison, richesse, poésie et valeur, si bien qu'il ne s'offensait point des persécutions et des rompements de visière que lui faisait continuellement la Rancune. Il crovait que ce qu'il en faisait n'était que pour allonger la conversation; outre qu'il entendait la raillerie mieux qu'homme au monde. et la souffrait en philosophe chrétien, quand même elle allait au solide. Il se croyait donc admiré de tous les comédiens, même de la Rancune, qui avait assez d'expérience pour n'admirer guère de choses, et qui, bien loin d'avoir bonne opinion de ce mâche-laurier, s'était instruit amplement de ce qu'il était, pour savoir si les évêques et grands seigneurs de son pays, qu'il citait à tous moments comme ses parents, étaient véritablement des branches d'ûn arbre généalogique, que ce fou d'alliances et d'armoiries, aussi bien que de beaucoup d'autres choses, avait fait faire en vieux parchemin. Il fut bien fâché de trouver la Rancune en compagnie, quoique cela dût l'embarrasser moins qu'un autre, ayant la

mauvaise coutume de parler toujours aux oreilles des personnes, et de faire secret de tout, fortsouvent de rien. Il tira donc la Rancune en particulier, et n'en fit point à deux fois pour lui dire qu'il était bien en peine de savoir si la femme de l'opérateur avait beaucoup d'esprit, parce qu'il avait aimé des femmes de toutes les nations, excepté des Espagnoles, et s'il valait la peine qu'il s'y amusât: qu'il ne serait pas plus pauvre quand il lui aurait fait un présent de cent pistoles, qu'il offrait de gagner à toutes rencontres, de la même façon qu'il faisait toujours tomber à

propos sa bonne maison.

La Rancune lui dit qu'il ne connaissait pas assez doña Inezilla pour lui répondre de son esprit; qu'il s'était trouvé souvent avec son mari dans les meilleures villes du royaume où il vendait du mithridate; et que, pour s'informer de ce qu'il désnait savoir, il n'y avait qu'à lier conversation avec elle, puisqu'elle parlait français passablement. Roquebrune voulut lui confier sa généalogie en parchemin, pour faire valoir à l'Esparnole la splendeur de sa race. Mais la Rancune lui dit que cela était meilleur à faire un chevalier de Malte qu'à se faire aimer. Roquebrune làdessus fit l'action d'un bomme qui compte de l'argent en sa main, et dit à la Rancune:

Vous savez bien quel homme je suis.
Oui, oui, lui répondit la Rancune, je sais

bien quel homme vous êtes et quel homme

vous serez toute votre vie.

Le poëte s'en retourna comme il était venu, et la Rancune, son rival et son confident tout ensemble, se rapprocha de la Rappinière et de Ragotin, qui étaient rivaux aussi sans le savoir.

Pour le vieux la Rancune, outre que l'on hait facilement ceux qui ont prétention sur ce que l'on destine pour soi, et que naturellement il haïssait tout le monde, il avait de plus toujours eu grande aversion pour le poëte, qui sans doute ne la fit point cesser par cette confidence. La Rancune concut donc le dessein à l'heure même de lui faire tous les plus méchants tours qu'il pourrait, à quoi son esprit de singe était fort propre. Pour ne perdre point de temps, il commença des le jour même, par une insigne méchanceté, à lui emprunter de l'argent, dont il se fit habiller des pieds jusqu'à la tête, et se donna du linge. Il avait été malpropre toute sa vie; mais l'amour, qui fait de plus grands miracles, le rendit soigneux de sa personne sur la fin de ses jours. Il prit du linge blanc plus souvent qu'il n'appartenait à un vieux comédien de campagne. et commenca de se teindre et raser le poil si souvent et avec tant de soin, que ses camarades s'en apercurent.

Ce jour-là, les comédiens avaient été retenus pour représenter une comédie chez un des plus riches bourgeois de la ville, qui faisait un grand festin, et donnait le bal aux noces d'une demoisellé de ses parentes, dont il était tuteur. L'assemblée se faisait dans une maison des plus belles du pays, qu'il avait quelque part à une lieue de la ville, je n'ai pas bien su de quel côté. Le décorateur des comédiens et un menuisier y étaient allés dès le matin pour dresser un théâtre. Toute la troupe s'y en fut en deux carrosses, et partit du Mans sur les dix heures du matin, pour arriver à l'heure du dîner, où ils devaient jouer la comédie. L'Espagnole dona Inezilla fut de la partie, aux prières des comédiennes et de la Rancune. Ragotin, qui en fut averti, alla attendre le carrosse dans une hôtellerie qui était au bout du faubourg, et attacha un beau cheval qu'il avait emprunté aux griffes d'une

salle basse qui répondait sur la rue. A peine se mettait-il à table pour dîner, qu'on l'avertit que les carrosses approchaient. Il vola à son cheval sur les ailes de son amour, une grande épée à son côté et une carabine en bandoulière. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il allait à une noce avec une si grande quantité d'armes offensives; et la Rancune même, son cher confident, ne l'a pu savoir. Quand il eut détaché la bride de son cheval. les carrosses se trouvérent si près de lui, qu'il n'eut pas le temps de chercher de l'avantage pour seriger en petit saint George. Comme il n'était pas fort bon écuyer et qu'il ne s'était pas préparé à montrer sa disposition devant tant de monde, il s'en acquitta de fort mauvaise grâce, le cheval étant aussi haut de jambes qu'il en était court. Il se guinda pourtant vaillamment sur l'étrier et porta la jambe droite de l'autre coté de la selle; mais les sangles, qui étaient un peu lâches, nuisi-rent beaucoup au petit homme; car la selle tourna sur le cheval quand il pensait monter dessus. Tout allait pourtant assez bien jusque-là; mais la maudite carabine qu'il portait en bandoulière, et qui lui pendait au cou comme un collier, s'était mise malheureusement entre ses jambes sans qu'il s'en apercût, tellement qu'il s'en fallait beaucoup que son cul ne touchât au siége de la selle, qui n'était pas fort rase, et que la carabine traversait depuis le pommeau jusqu'à la croupière. Ainsi il ne se trouva pas á son aise, et ne put pas seulement toucher les étriers du bout du pied. Là-dessus, les éperons qui armaient ses jambes courtes se firent sentir au cheval dans un endroit où jamais éperon n'avait touché. Cela le fit partir plus gaiement qu'il n'était nécessaire à un petit homme qui ne posait que sur une carabine. Il serra les jambes, le cheval

leva le derrière, et Ragotin, suivant la pente naturelle des corps pesants, se trouva sur le cou du cheval et s'y froissa le nez, le cheval ayant levé la tête par une furieuse saccade que l'imprudent lui donna; mais, pensant réparer sa faute, il lui rendit la bride. Le cheval en sauta, ce qui fit franchir au cul du patient toute l'étendue de la selle et le mit sur la croupe, toujours la carabine entre les jambes, Le cheval, qui n'était pas accoutumé d'y porter quelque chose, fit une croupade qui remit Ragotin en selle. Le méchant écuyer resserra les jambes et le cheval releva le cul encore plus fort, et alors le malheureux se trouva le pommeau entre les fesses, où nous le laisserons comme sur un pivot, pour nous reposer un peu; car, sur mon honneur, cette description m'à plus coûté que tout le reste du livre, et encore n'en suis-je pas trop satisfait.

XX. — Le plus court du présent livre. Suite du trébuchement de Ragotin. et quelque chose de semblable qui arriva à Roquebrune.

Nous avons laissé Ragotin assis sur le pommeau d'une selle, fort empêché de sa contenance, et fort en peine de ce qui arriverait de lui. Je ne crois pas que défunt Phaéton, de malheureuse mémoire, ait été plus empêché après les quatre chevaux fougueux de son père, que le fut alors notre petit avocat sur un cheval doux comme un âne: et s'îl ne lui en coûta pas la vie comme à ce fameux téméraire, il s'en faut prendre à la fortune, sur les caprices de laquelle j'aurais un beau champ pour m'étendre, si je n'étais obligé en conscience de le tirer vitement du péril où il se trouve; car nous en aurons beaucoup à faire, tandis que notre troupe comique sera dans la ville du Mans. Aussitôt que l'infortuné Rago-

tin ne sentit qu'un pommeau de selle entre les deux parties de son corps qui étaient les plus charnues, et sur lesquelles il avait accoutumé de s'assecir, comme font tous les animaux raisonnables; je veux dire qu'aussitôt qu'il se sentit n'être assis que sur fort peu de chose, il quitta la bride en homme de jugement, et se prit aux crins du cheval, qui se mit aussitôt à courir. Là dessus la carabine tira. Ragotin crut en avoir au travers du corps; son cheval crut la même chose, et broncha si ru-dement, que Ragotin en perdit le pommeau qui lui servait de siège, tellement qu'il pendit quelque temps aux crins du cheval, un pied accroché par son éperon à la selle, et l'autre pied et le reste du corps attendant le décrochement de ce pied accroché, pour donner en terre, de compagnie avec la carabine, l'épée, le baudrier et la bandoulière. Enfin le pied se décrocha, ses mains lâcherent le crin, et il fallut tomber; ce qu'il fit bien plus adroitement qu'il n'avait monté. Tout cela se passa à la vue des carrosses qui s'étaient arrêtés pour le secourir, ou plutôt pour en avoir le plaisir. Il pesta contre le cheval, qui ne branla pas depuis sa chute; et, pour le consoler, on le recut dans l'un des carrosses en la place du poëte, qui fut bien aise d'être à cheval pour galantiser à la portière où était Inezilla, Ragotin lui résigna l'épée et l'arme a feu, qu'il se mit sur le corps d'une façon toute martiale. Il allongea les étriers, ajusta la bride, et se prit sans doute mieux que Ragotin à monter sur sa bete. Mais il y avait quelque sort jeté sur ce malencontreux animal : la selle, mal sanglée, tourna comme à Ragotin; et ce qui attachait ses chausses s'étant rompu, le cheval l'emporta quelque temps un pied dans l'étrier, l'autre servant de cinquième jambe au cheval, et les parties de derrière du citoyen

du Parnasse fort exposées aux yeux des assistants, ses chausses lui étant tombées sur les jarrets. L'accident de Ragotin n'avait fait rire personne, à cause de la peur qu'on avait eue qu'il ne se blessât; mais Roquebrune fut accompagné de grands éclats de risée que l'on fit dans les carrosses. Les cochers arrêtèrent leurs chevaux pour rire leur soûl; et tous les spectateurs firent une grande huée après Roquebrune, au bruit de laquelle il se sauva dans une maison, laissant le cheval sur sa bonne foi; mais il en usa mal, car il s'en retourna vers la ville. Ragotin, qui eut peur d'avoir à le payer, se fit descendre de carrosse. et alla après; et le poëte, qui avait recouvert ses parties postérieures, rentra dans un des carrosses, fort embarrassé et embarrassant les autres de l'équipage de guerre de Ragotin. qui eut encore cette troisième disgrâce devant sa maîtresse, par où nous finirons ce vingtième chapitre.

XXI. — Qui peut-être ne sera pas trouvé fort divertissant.

Les comédiens furent fort bien reçus du maître de la maison, qui était honnête homme et des plus considérés du pays. On leur donna deux chambres pour mettre leurs hardes, et pour se préparer en liberté à la comédie, qui fut remise à la nuit. On les fit aussi dîner en particulier, et, après dîner, ceux qui voulurent se promener eurent à choisir entre un grand bois et un beau jardin. Un jeune conseiller du parlement de Rennes, proche parent du maître de la maison, accosta nos comédiens, et s'arrêta à faire conversation avec eux, ayant reconnu que Destin avait de l'esprit, et que les comédiennes, outre qu'elles étaient fort belles, étaient capables de dire autre chose

que des vers appris par cœur. On parla des choses dont on parle d'ordinaire avec des comédiens, de pièces de théâtre et de ceux qui les font. Ce jeune conseiller dit, entre autres choses, que les sujets connus, dont on pouvait faire des pièces régulières avaient tous été mis en œuvre; que l'histoire était épuisée, et qu'à la fin on serait réduit à se dispenser de la règle des vingt-quatre heures ; que le peuple de la plus grande partie du monde ne savait point à quoi étaient bonnes les règles sévères du théâtre; que l'on prenait plus de plaisir à voir représenter les choses qu'à entendre les récits: et cela étant, que l'on pourrait faire des pièces qui seraient fort bien reçues sans tomber dans les extravagances des Espagnols. et sans se gêner par la rigueur des règles d'Aristote. De la comédie on vint à parler des romans.

Le conseiller dit qu'il n'y avait rien de plus divertissant que quelques romans modernes ; que les Français seuls en savaient faire de bons; mais que les Espagnols avaient le secret de faire de petites histoires, qu'ils appellent Nouvelles, qui sont bien à notre usage et plus à la portée de l'humanité que ces héros imaginaires de l'antiquité, qui sont quelquefois incommodes à force d'être honnêtes gens: enfin, que les exemples imitables étaient pour le moins d'aussi grande utilité que ceux que l'on avait presque peine à concevoir. Et il conclut que, si l'on faisait des nouvelles en fran-cais aussi bien faites que quelques-unes de celles de Michel de Cervantes, elles auraient cours autant que les romans héroïques.

Roquebrune ne fut pas de cet avis. Il dit d'un ton fort absolu qu'il n'y avait point de plaisir à lire des romans, s'ils n'étaient composés d'aventures de princes, et encore de grands princes, et que par cette raison-là l'Astrée ne lui avait plu qu'en quelques endroits.

— Et dans quelles histoires trouverait-on assez de rois et d'empereurs pour nous faire des romans nouveaux? lui repartit le conseiller.

- Il en faudrait faire, dit Roquebrune, comme dans les romans tout à fait fabuleux, et qui n'ont aucun fondement dans l'histoire.

— Je vois bien, repartit le conseiller, que le livre de don Quichotte n'est pas trop bien avec vous.

— C'est le plus sot livre que j'aie vu, reprit Roquebrune, quoiqu'il plaise à quantité de gens d'esprit. — Prenez garde, dit Destin, qu'il ne vous

- Prenez garde, dit Destin, qu'il ne vous déplaise par votre faute plutôt que par la

sienne.

Roquebrune n'eût pas manqué de reparties, s'il eût entendu ce qu'avait dit Destin; mais il était occupé a compter ses prouesses à queiques dames qui s'étaient approchées des comédiennes, auxquelles il ne promettait pas moins que de faire un roman en cinq parties, chacune de dix volumes, qui effacerait les Cassandre, les Cléopâtre, les Polexandre et les Cyrus, quoique ce dernier ait le surnom de grand, aussi bien que le fils de Pépin.

Cependant le conseiller disait à Destin et aux comédiennes, qu'il avait essayé de faire des nouvelles à l'imitation des Espagnols, et qu'il voulait leur en communiquer quelquesunes. Inezilla prend la parole, et dit en français, qui tenaît plus du gascon que de l'espafinol, que son premier mari avait eu la réputation de bien écrire à la cour d'Espagne; qu'il avait composé quantité de nouvelles qui y avaient été bien reçues, et qu'elle en avait encore d'écrites à la main, qui réussiraient en français si elles étaient bien traduites. Le conseiller était fort curieux de cette sorte de livre. Il témoigna à l'Espagnole qu'elle lui ferait un extrême plaisir de lui en donner la lecture : ce

qu'elle lui accorda fort civilement.

- Et même, ajouta-t-elle, je pense en savoir autant que personne au monde : et comme quelques femmes de notre nation se mêlent d'en faire, et aussi des vers, j'ai voulu l'es-sayer comme les autres, et je puis vous en montrer quelques-unes de ma facon.

Roquebrune s'offrit témérairement, selon sa coutume, à les mettre en français. Inezilla qui était peut-être la plus déliée Espagnole qui ait jamais passé les Pyrénées pour venir en France, lui répondit que ce n'était pas assez de bien savoir le français, qu'il fallait savoir également l'espagnol, et qu'elle ne ferait point difficulté de lui donner ses nouvelles à traduire quand elle saurait assez de français pour juger s'il en était capable.

La Rancune, qui n'avait point encore parlé. dit qu'il n'en fallait pas douter, puisqu'il avait

été correcteur d'imprimerie.

Il n'eut pas plutôt lâché la parole, qu'il se ressouvint que Roquebrune lui avait prêté de l'argent. Il ne le poussa donc point selon sa coutume, le voyant déjà tout défait de ce qu'il avait dit, et avouant avec confusion qu'il avait véritablement corrigé quelque temps chez les imprimeurs, mais que ce n'avait été que ses

propres ouvrages.

Mademoiselle de l'Etoile dit alors à la doña Inezilla que, puisqu'elle savait tant d'historiettes, elle l'importunerait souvent pour lui en conter. L'Espagnole s'y offrit à l'heure même. On la prit au mot; tous ceux de la compagnie se mirent autour d'elle; et alors elle commenca une histoire, non pas tout à fait dans les termes que vous l'allez lire dans le chapitre suivant, mais pourtant assez intelligiblement pour faire voir qu'elle avait bien de l'esprit en espagnol, puisqu'elle en faisait

beaucoup paraître dans une langue dont en ne savait pas les beautés.

XXII. - A trompeur, trompeur et demi.

Une jeune dame de Tolède, nommée Victoria, de l'ancienne maison de Portocarrero, s'était retirée dans une maison qu'elle avai sur les bords du Tage, à demi-lieue de Tolède, en l'absence de son frère, qui était capitaine de cavalerie dans les Pays-Bas. Elle était demeurée veuve à l'âge de dix-sept ans, d'un vieux gentilhomme qui s'était enrichi aux Indes, et qui, s'étant perdu en mer six mois après son mariage, avait laissé beaucoup de biens à sa femme.

Cette belle veuve, depuis la mort de son mari, s'était retirée auprès de son frère, et y avait vécu d'une façon si approuvée de tout le monde, qu'à l'âge de vingt ans les mères la proposaient à leurs filles comme un exemple, les maris à leurs femmes, et les galants à leurs désirs, comme une conquête digne de leur mérite: mais si sa vie retirée agait refroidi l'amour de plusieurs, elle avait d'un autre côté augmenté l'estime que tout le monde

avait pour elle.

Elle goûtait en liberté les plaisirs de la campagne dans cette maison des champs, quand un matin ses bergers lui amènent deux hommes qu'ils avaient trouvés dépouillés de tous leurs habits, et attachés à des arbres où ils avaient passé la nuit. On leur avait donné à chacun une méchante cape de berger pour se couvrir, et ce fut dans ce bel équipage qu'ils parurent devant la belle Victoria. La pauvreté de leure habits ne lui cacha point la riche mine du plus jeune, qui lui fit un compliment en honnête homme, et lui dit qu'il était un gentilhomme de Cordoue, appelé don Lopès

ue Gongora; qu'il venait de Séville, et qu'allant à Madrid pour des affaires d'importance, et s'étant amusé à jouer à une demi-journée de Tolède, où il avait dîné le jour auparavant, la nuit l'avait surpris : qu'il s'était endormi, et son valet aussi, en attendant un muletier qui était demeuré derrière; et que des voleurs l'ayant trouvé comme il dormait, l'avaient lié à un arbre, et son valet, après les avoir dé-

pouillés jusqu'à la chemise.

Victoria ne douta point de la vérité de ses paroles; et sa bonne mine parlait en sa faveur, et il y avait toujours de la générosité à secourir un étranger réduit à une si fâcheuse nécessité. Il se rencontra heureusement que parmi les hardes que son frère lui avait laissées en garde, il y avait quelques habits; car les Espagnols ne quittent point leurs vieux habits pour jamais quand ils en prennent de neufs. On choisit le plus beau et le mieux fait à la taille du maître ; et le valet fut aussi revêtu de ce que l'on put trouver sur-le-champ

de plus propre pour lui. L'heure du diner étant venue, cet étranger, que Victoria fit manger à sa table, parut à ses yeux si bien fait, et l'entretint avec tant d'esprit, qu'elle crut que l'assistance qu'elle lui rendait ne pouvait jamais être mieux employée. Ils furent ensemble le reste du jour, et se plurent tellement l'un à l'autre. que la nuit même ils en dormirent moins qu'ils n'avaient accoutumé. L'étranger voulut envoyer son valet à Madrid quérir de l'argent, et faire faire des habits, ou du moins il en fit le semblant. La belle veuve ne voulut pas le permettre, et lui en promit pour achever son voyage. Il lui parla d'amour des le jour même. et elle l'écouta favorablement. Enfin, en quinze jours, la commodité du lieu, le mérite égil en ces deux jeunes personnes quantité de serments d'un côté, trop de franchise et de crédulité de l'autre, une promesse de mariage offerte, et la foi réciproquement donnée en présence d'un vieil écuyer et d'une suivante de Victoria, lui firent faire une faute dont jamais on ne l'eût crue capable, et mirent ce bienheureux étranger en possession de la plus belle dame de Tolède. Huit jours durant, ce ne furent que feux et flammes entre les jeunes amants.

Il fallut se séparer; ce ne furent que larmes. Victoria eût eu le droit de le retenir; mais l'étranger lui ayant fait valoir qu'il laissait perdre une affaire de grande importance pour l'amour d'elle, et lui protestant que le gain qu'il avait fait de son cœur lui faisait négliger celui d'un procès qu'il avait à Madrid, et même ses prétentions de la cour, elle fut la première à hâter son départ, ue l'aimant pas assez aveuglément pour préférer le plaisir d'être avec lui à son avancement. Elle fit faire des habits à Tolède pour lui et pour son valet, et lui donna de l'argent autant qu'il en voulut.

Il partit pour Madrid, monté sur une bonne mule, et son valet sur une autre, la pauvre dame véritablement accablée de douleur quand il partit, et lui, s'il ne fut pas beaucoup affligé, le contrefaisant avec la plus grande

hypocrisie du monde.

Le jour même qu'il partit, une servante faisant la chambre où il avait couché, trouva une boîte de portraits enveloppée dans une lettre. Elle porta le tout à sa maîtresse, qui vit dans la bo te un visage parfaitement beau et fort jeune, et lut dans la lettre ces paroles, ou d'autres qui voulaient dire la même chose:

« Monsieur mon cousin,

» Je vous envoie le portrait de la belle El-

vire de Sylva. Quand vous la verrez, vous la trouverez encore plus belle que le peintre ne l'a faite. Don Pedro de Sylva, son père, vous attend avec impatience. Les articles de votre mariage sont tels que vous les avez souhaités, et ils vous sont fort avantageux à ce qu'il me semble. Tout cela vaut bien la peine que vous hâtiez votre voyage.

• Don Antoine de Ribera.

De Madrid, etc. >

La lettre s'adressait à Fernand de Ribera, à Séville. Représentez-vous, je vous prie, l'é-tonnement de Victoria a la lecture d'une telle lettre, qui, selon toutes les apparences, ne pouvait être écrite à un autre qu'à son Lopes de Gongora. Elle voyait, mais trop tard, que cet étranger qu'elle avait si fort obligé, et si vite, lui avait déguisé son nom, et par ce déguisement elle devait être tout assurée de son infidélité. La beauté de la dame du portrait ne la devait pas moins mettre en peine, et ce mariage, dont les articles étaient déjà passés, achevait de la désespérer. Jamais personne ne s'affligea tant : ses soupirs penserent la suffoquer; elle pleura jusqu'à s'en faire du mal à la tête. « Misérable que je suis, disait-elle quelquefois en elle-même, et quelquefois aussi devant son rieil écuyer et sa suivante, qui avaient été émoins de son mariage, ai-je été si longtemps age pour faire une faute irréparable, et derais-je refuser tant de personnes de condition le ma connaissance qui se fussent estimées neureuses de me posséder, pour me donner à in inconnu qui se moqué peut-être de moi. près m'avoir rendue malheureusepour touté na vie? Que dira-t-on à Tolede, et que dira-

t-on dans toute l'Espagne? Un jeune homme lache et trompeur sera-t-il discret? Devais-je lui témoigner que je l'aimais, avant que de savoir si j'en étais aimée? M'aurait-il caché son nom s'il avait été sincère, et dois-je espérer, après cela, qu'il cache les avantages qu'il a sur moi? Que ne fera point mon frère contre moi, après ce que j'ai fait moi-même? et de quoi lui sert l'honneur qu'il acquiert en Flandre, candis que je le déshonore en Espagne? Non, non, Victoria, il faut tout entreprendre, puisque nous avons tout oublié; mais, avant que d'en venir à la vengeance ét aux derniers remèdes, il faut essayer de gagner par adresse ce que nous avons mal conservé par imprudence. Il sera toujours assez à temps de se perdre quand il n'y aura plus rien a espérer."

Victoria avait l'esprit bien fort, d'être capable de prendre sitôt une bonne résolution dans une si mauvaise affaire. Son vieil écuyer et sa suivante voulurent la conseiller, elle leur dit qu'elle savait tout ce qu'on pouvait lui dire, mais qu'il n'était plus question que d'agir. Dès le jour même un chariot et une charrette furent chargés de meubles et de tapisseries; et Victoria faisait courir le bruit par ses domestiques qu'il fallait qu'elle allât à la cour pour les affaires pressantes de son frère; elle monta en carrosse avec son écuyer et sa suivante, prit le chemin de Madrid. et

se fit suivre par son bagage.

Dès qu'elle y fut arrivée, elle s'informa du logis de don Pedro de Sylva; et. l'ayant appris, elle en loua un dans le même quartier. Son vieil écuyer avait nom Rodrigue Santillane; il avait été nourri jeune par le père de Victoria, et il aimait sa maîtresse comme si elle eût été sa fille. Ayant force habitude dans Madrid, où il ayait passé sa jeunesse, il sut

en peu de temps que la fille de don Pedro de Svlva se mariait à un gentilhomme de Séville, qu'on appelait Fernand de Ribera; qu'un de ses cousins de même nom que lui avait fait ce mariage, et que don Pedro songeait déjà aux personnes qu'il mettrait aupres de sa fille. Dès le lendemain Rodrigue Santillane, honnêtement vêtu, Victoria, habillée en veuvé de médiocre condition, et Béatrix, sa suivante, faisant le personnage de sa belle-mère, femme de Rodrigue, allerent chez don Pedro, et demandèrent à lui parler. Don Pedro les recut fort civilement. Et Rodrigue lui dit, avec beaucoup d'assurance, qu'il était un pauvre gentilhomme des montagnes de Tolède; qu'il avait une fille unique de sa première femme, qui était Victoria, dont le mari était mort depuis peu à Séville, où il demeurait, et que, voyant sa fille veuve avec peu de bien, il l'avait amenée à la cour pour lui chercher condition; qu'ayant entendu parler de lui et de sa fille qu'il était près de marier, il avait cru lui faire plaisir en lui venant offrir une jeune veuve très-propre à servir de duegne à la nouvelle mariée, et ajouta que le mérite de sa fille le rendait hardi à la lui offrir, et qu'il en serait pour le moins aussi satisfait qu'il l'avait pu être de sa bonne mine. Avant que d'aller plus loin, il faut que j'ap-

Avant que d'aller plus loin, il faut que j'apprenne à ceux qui nè le savent pas que les dames en Esparne ont des duégnes auprès d'elles; et ces duégnes sont à peu près la même chose que les gouvernantes ou dames d'honneur que nous voyons auprès des femde grande condition. Il faut que je dise encore que ces duégnes sont des animaux rigides et fâcheux, aussi redoutés pour le moins que les

belles-meres.

Rodrigue joua si bien son personnage, et Victoria, belle comme elle était, parut. en son habit simple, si agréable et de si bonne augure aux yeux de don Pedro de Sylva, qu'il la retint à l'heure même pour sa fille. Il offrit même à Rodrigue et à sa femme place dans sa maison. Rodrigue s'en excusa, et lui dit qu'il avait quelques raisons pour ne pas recevoir l'honneur qu'il voulait lui faire, mais que, logeant dans le même quartier, il serait prêt à lui rendre service toutes les fois qu'il voudrait l'employer.

Voilà donc Victoria dans la maison de don Pedro, fort aimée de lui et de sa fille Elvire, et fort enviée de tous les valets. Don Antoine de Ribera, qui avait fait le mariage de son infidèle cousin avec la fille de don Pedro de Sylva, lui venait souvent dire que son cousin était en chemin et qu'il lui avait écrit en partant de Séville: cependant ce cousin ne venait point, cela le mettait fort en peine. Don Pedro et sa fille ne savaient qu'en penser, et Victoria y prenait encore plus de part. Don Fer-

nand n'avait garde de venir si vite.

Le jour même qu'il partit de chez Victoria, Dieu le punit de sa perfidie. En arrivant à l'llescas, un chien, qui sortit d'une maison à l'improviste, fit peur à son mulet, qui lui froissa une jambe contre une muraille, et le jeta par terre. Don Fernand se démit une cuisse, et se trouva si mal de sa chute, qu'il ne put passer outre. Il fut sept ou huit jours entre les mains des médecins et chirurgiens du pays, qui n'étaient pas des meilleurs; et son mal devenant tous les jours plus dangereux, il fit savoir son infortune à son cousin, et le pria de lui envoyer un brancard.

A cette nouvelle, on s'affligea de sa chute, et en se réjouit de ce que l'on savait enfin ce qu'il était devenu. Victoria, qui l'aimait encore, en fut fort inquiète. Don Antoine envoya quérir don Fernand; il fut amené à Macrid, où, tandis que l'on fit des habits pour lui et pour son train, qui fut fort magnifique (car il était aimé de sa maison et fort riche), les chirurgiens de Madrid, plus habiles que ceux d'Illescas, le guérirent parfaitement. Don Pedro de Sylva et sa fille Elvire furent avertis du jour que don Antoine de Ribera devait jeur amener son cousin don Fernand. Il y a apparence que la jeune Elvire ne se négligea pas, et que Victoria ne fut pas sans émotion.

Elle vit entrer son infidèle, paré comme un nouveau marié; et, s'il lui avait plu mal vêtu et mal en ordre, elle le trouva l'homme du monde de la meilleure mine en ses habits de noces. Don Pedro n'en fut pas moins satisfait, et sa fille eût été bien difficîle si elle eût trouvé quelque chose à redire. Tous les domestiques regarderent le serviteur de leur joune maîtresse de toute la grandeur de leurs yeux, et tout le monde de la maison en eut le cœur épanoui, à la réserve de Victoria, qui sans doute l'eut bien serré. Don Fernand fut charmé de la beauté d'Elvire, et avoua à son cousin qu'elle était encore plus belle que son portrait. Il lui fit ses premiers compliments en homme d'esprit, et parlant à elle et à son père, s'abstint le plus qu'il put de toutes les sottises que dit ordinairement à un beau-pere et à une maîtresse un homme qui demande à te marier. Don Pedro de Sylva s'enferma dans un cabinet avec les deux cousins et avec un homme d'affaires, pour ajouter quelque chose qui manquait aux articles. Cependant Elvire demeura dans la chambre, environnée de toutes ses femmes, qui se réjouissaient devant elle de la bonné mine de son serviteur. La seule Victoria demeura froide et sérieuse au milieu des emportements des autres. Elvire le remarqua, et la tira à part pour lui dire qu'elle s'étonnait de ce qu'elle ne lui disait

rien de l'heureux choix que son père avait fait d'un gendre qui paraissait avoir tant de mérite; et ajouta qu'au moins par flatterie ou par civilité, elle lui en devait dire quelque chose.

- Madame, lui dit Victoria, ce qui paraît de votre serviteur est si fort à son avantage, qu'il n'est point nécessaire de vous le louer. Ma froideur, que vous avez remarquée, ne vient point d'indifférence; et je serais indi-gne des bontés que vous avez pour moi si je ne prenais part à tout ce qui vous touche. Je me serais donc réjouie de votre mariage aussi bien que les autres, si je connaissais moins celui qui doit être votre mari. Le mien était de Séville et sa maison n'était pas éloignée de celle du père de votre serviteur. Il est de bonne maison, il est riche, il est bien fait, et je veux croire qu'il a de l'esprit; enfin il est digne de vous : mais vous méritez l'affection tout entière d'un homme, et il ne peut vous donner ce qu'il n'a pas. Je m'abstiendrais bien de vous dire des choses qui peuvent vous dé-plaire; mais je ne m'acquitterais pas de tout e que je vous dois si je ne vous découvrais cont ce que je sais de don Fernand, dans une affaire d'où dépend le bonheur ou le malheur de votre vie.

Elvire fut fort étonnée de ce que lui dit sa couvernante; elle la pria de ne pas différer davantage à lui éclaircir les doutes qu'elle lui avait mis dans l'esprit. Victoria lui dit que cela ne se pouvait dire devant ses servantes, ni en peu de paroles. Elvire feignit d'avoir affaire en sa chambre, où Victoria lui dit, aussitôr qu'eile se vit seule avec elle, que Fernand de Ribera était amoureux, à Séville, d'une Lucrèce de Monsalve, demoiselle fort aimable, quoique fort pauvre, qu'il en avait trois enfants, sous promesse de mariage; que,

du vivant du père de Ribera, la chose avait été tenue secrète; et qu'après sa mort Lucrèce lui avant demandé l'accomplissement de sa promesse, il s'était extrêmement refroidi; qu'elle avait remis cette affaire entre les mains de deux gentilshommes de ses parents. que cela avait fait grand éclat dans Séville, et que don Fernand s'en était absenté quelque temps par le conseil de ses amis, pour éviter les parents de cette Lucrèce, qui le cherchaient partout pour le tuer. Elle ajouta que l'affaire etait dans cet état quand elle quitta Séville il v avait un mois, et que le bruit courait en même temps que don Fernand allait se marier à Madrid. Elvire ne put s'empêcher de lui demander si cette Lucrèce était fort belle. Victoria lui dit qu'il ne lui manquait que du bien, et la laissa fort rêveuse, et résolue d'informer promptement son pére de ce qu'elle venait d'apprendre. On vint l'appeler en même temps pour venir trouver son serviteur, qui avaît achevé avec son père, ce qui les ávait fait retirer en particulier. Elvire s'y en alla; et en attendant, Victoria demeura dans l'antichambre, où elle vit entrer ce même valet qui accompagnait son infidèle quand elle le recut si généreusement en sa maison auprès de Tolède. Ce valet apportait a son maître un paquet de lettres qu'on lui avait donné à la poste de Séville. Il ne put reconnaître Victoria, que la coiffure de veuve avait fort déguisée. Il la pria de le faire parler à son maître, pour lui donner ses lettres. Elle lui dit qu'il ne lui pourrait parler de longtemps; mais que, s'il voulait lui confier son paquet, elle irait le lui porter quand on pourrait lui parler. Le valet n'en fit coint de difficulté, et lui ayant remis son entre les mains, s'en retourna où il avait affaire. Victoria, qui n'avait rien à négliger.

monta dans sa chambre, ouvrit le paquet, et en moins de rien le referma, y ajoutant une lettre qu'elle écrivit à la hâte. Cependant les deux cousins acheverent leur visite. Elvire vi le paquet de don Fernand entre les mains de sa gouvernante, et lui demanda ce que c'était. Victoria lui dit d'un air indifférent que le valet de don Fernand le lui avait donné pour le rendre à son maître, et qu'elle allait envoyer après, parce qu'elle ne s'était point trouvée quand il était sorti. Elvire lui dit qu'il n'y avait point de danger à l'ouvrir, et que l'on y trouverait peut-être quelque chose de l'affaire qu'elle lui avait apprise. Victoria, qui ne demandait pas mieux, l'ouvrit encore une fois. Elvire en regarda toutes les lettres et ne manqua pas de s'arrêter sur celle qu'elle vit écrite en lettres de femme, qui s'adressait à Fernand de Ribera à Madrid. Voici ce qu'elle v lut:

• Votre absence et la nouvelle que j'ai apprise que l'on vous mariait à la cour, vous ieront bientôt perdre une personne qui vous aime plus que sa vie, si vous ne venez bientôt la désabuser et accomplir ce que vous ne pouvez différer ou lui refuser sans une froideur ou une trahison manifeste. Si ce que l'on dit de vous est véritable, et si vous ne songez plus au tort que vous me faites, et à nos enfants, au moins devrier-vous songer à votre vie, que mes cousins sauront bien vous faire perdre quand vous me réduirez à les en prier, puisqu'ils ne vous la laissent qu'à ma prière.

» Lucrèce de Monsalve.

De Séville, etc.

Elvire ne douta plus de tout ce que lui avait dit sa gouvernante, après la lecture de cette lettre. Elle la fit voir à son père, qui ne put assez s'étonner qu'un gentilhomme de condition fût assez lâche pour manquer de fidélité à une demoiselle qui le valait bien, et de qui il avait eu des enfants. A l'heure même, il alla s'en informer plus amplement d'un gentilhomme de Séville de ses grands amis, par lequel il avait déjà été instruit du bien et des

affaires de don Fernand.

A peine fut-il sorti, que don Fernand vint demander ses lettres, suivi de son valet, qui lui avait dit que la gouvernante de sa maîtresse s'était chargée de les lui rendre. Il trouva Elvire dans la salle, et lui dit que quoique deux visites lui fussent pardonnables dans les termes où il était avec elle, il ne venait pas tant pour la voir que pour lui demander ses lettres, que son valet avait laissées à sa gouvernante. Elvire lui répondit qu'elle les avait prises; qu'elle avait eu la curiosité d'ouvrir le paquet, ne doutant point qu'un homme de son âge n'eût quelque attachement de galanterie dans une grande ville comme Séville; et que, si sa curiosité ne l'avait pas beaucoup satisfaite, elle lui avait appris en récompense que ceux qui se mariaient ensemble avant de se connaître hasardaient beaucoup. Elle ajouta ensuite qu'elle ne voulait pas lui retarder darantage le plaisir de lire ses lettres; en acherant ces paroles, elle lui donna son paquet et a lettre contrefaite; et, lui faisant la révérence, le quitta sans attendre la réponse.

Don Fernand demeura fort étonné de ce m'il entendit dire a sa maîtresse. Il lut la éttre supposée, et vit bien que l'on voulait roubler son mariage par une fourbe. Il s'alessa à Victoria, qui était demeurée dans la salle, et lui dit, sans s'arrêter beaucoup à son risage, que quelque rival ou quelque personne malicieuse avait supposé la lettre qu'il venait

ie lire.

— Moi, une femme dans Séville! s'écria-t-il tout étonné; moi des enfants! Ah! si ce n'est la plus imprudente imposture du monde, je

veux qu'on me coupe la tête.

Victòria lui dit qû'il pouvait bien être innocent, mais que sa maîtresse ne pouvait moins faire que de s'en éclaircir, et que très-assurément le mariage ne passerait pas outre que don Pedro ne fût assuré, par un gentilhomine de Séville de ses amis, qu'il était allé chercher exprès, que cette prétendue intrigue fût supposée.

— C'est ce que je souhaite, lui répondit don Fernand, et s'il y a seulement dans Séville une dame qui ait nom Lucrèce de Monsalve, je veux ne passer jamais pour un homme d'honneur; et je vous prie, continua-t-il, si vous êtes bien dans l'esprit d'Elvire, comme je n'en doute pas, de me l'avouer, afin que je vous conjure de me rendre de bons offices au-

près d'elle.

- Je crois sans vanité, lui répondit Victoria, qu'elle ne fera pas pour un autre ce qu'elle m'aura refusé, mais je connais aussi son humeur: on ne l'apaise pas aisément quand elle se croit désobligée. Et comme toute l'espérance de ma fortune n'est fondée que sur la bonne volonté qu'elle a pour moi, je n'irai pas lui manquer de complaisance pour en avoir trop pour vous, et hasarder de me mettre mal auprès d'elle, en tâchant de lui ôter la mauvaise opinion qu'elle a de votre sincérité. Je suis pauvre, ajouta-t-elle, et c'est à moi beaucoup perdre que de ne gagner pas. Si ce qu'elle m'a promis pour me remarier m'allait manquer, je serais veuve toute ma vie, quoique, jeune comme je suis, je puisse encore plaire a quelque honnête homme; mais on dit bien vrai que sans argent...

Elle allait enfiler un long prône de gouver-

nante; car, pour la bien contrefaire, il fallait parler beaucoup. Mais don Fernand lui dit en

l'interrompant.

— Rendez-moi le service que je vous demande, et je vous mettrai en état de pouvoir vous passer des récompenses de votre maîtresse; et pour vous montrer, ajouta-t-il, que je veux vous donner autre chose que des paroles, donnez-moi du papier et de l'encre, et je vous ferai une promesse de ce que vous voudrez.

— Jésus! monsieur, lui dit la fausse gouvernante, la parole d'un honnête homme suffit; mais, pour vous plaire, je m'en vais que-

rir ce qué vous demandez.

Elle revint avec ce qu'il fallait pour faire une promesse de plus de cent millions d'or: et don Fernand fut si galant homme, ou plutôt il avait la possession d'Elvire tellement à cœur, qu'il lui écrivit son nom en blanc dans une feuille de papier, pour l'obliger par cette

confiance à le servir de bonne facon.

Voila Victoria sur les nues; elle promit des merveilles à don Fernand, et lui dit qu'elle voulait être la plus malheureuse du monde si elle n'allait travailler en cette affaire comme pour elle-même, et elle ne mentait pas. Don Fernand la quitta rempli d'espérance, et Rodrigue Santillane, son écuyer, qui passait pour son père, l'étant venu voir pour apprendre ce qu'elle avait avancé pour son dessein, elle lui en rendit compte et lui montra le blanc signé. dont il loua Dieu avec elle de ce que tout semblait contribuer à sa satisfaction. Pour ne point perdre de temps il s'en retourna à son logis, que Victoria avait loué à côté de celui de don Pedro, comme je vous l'ai déja dit, et là il écrivit, au-dessus du seing de don Fernand, une promesse de mariage attestée de témoins, et datée du temps que Victoria recut cet infidèle dans sa maison des champs. Il écrivait aussi bien qu'homme qui fût en Espagne, et avait si bien étudié la lettre de don Fernand sur des vers qu'il avait écrits de sa main, et qu'il avait laissés à Victoria, que don

Fernand même s'y fût trompé.

Don Pedro de Sylva ne trouva point le gentilhomme qu'il était allé chercher pour s'informer du mariage de don Fernand; il laissa un billet a son logis, et revint au sien, où le soir même Elvire ouvrit son cœur à sa gouvernante, et lui assura qu'elle désobéirait plutêt à son père que d'épouser jamais don Fernand, lui avouant de plus qu'elle était engagée d'affection avec un Diego de Maradas, il y avait longtemps; qu'elle avait déféré à son père, en forcant son inclination pour lui plaire; et puisque Dieu avait permis que la mauvaise foi de don Fernand fût découverte, qu'elle croyait en le refusant obéir à la volonté divine qui sembiait lui destiner un autre époux.

Vous devez croire que Victoria fortifia Elvire dans ses bonnes résolutions, et ne lui parla pas alors selon l'intention de don Fernand.

— Don Diego de Maradas, lui dit alors Elvire, est mal satisfait de moi, à cause que je l'ai quitté pour obéir à mon père; mais aussitôt que je le favoriserai seulement d'un regard, je suis assurée de le faire revenir, quand il serait aussi éloigné de moi que don Fernand l'est de sa Lucrèce.

- Ecrivez-lui, mademoiselle, lui dit Victe-

ria, et je m'offré à lui porter votre lettre.

Elvire fut ravie de voir sa gouvernante si favorable à ses desseins. Elle fit mettre les chevaux au carrosse pour Victoria qui monta dedans avec un beau poulet pour don Diego; et, s'étant fait descendre chez son père Santillane, renvoya le carrosse de sa maîtresse, disant au cocher qu'elle irait bien à pied où

elle voulait aller. Le bon Santillane lui fit voir la promesse de mariage qu'il avait faite; et elle écrivit aussitôt deux billets, l'un à Diego de Maradas, et l'autre à Pedro de Sylva, père de sa maîtresse. Par ces billets, signés Victoria Portocarrero, elle leur enseignait son logis, et les priait de les venir trouver pour une affaire qui lui était de grande importance. Tandis que l'on porta ces billets à ceux à qui ils étaient adressés, Victoria quitta son habit simple de veuve, s'habila richement, fit paraître ses cheveux, que l'on assurait avoir été des plus beaux, et se coifia en dame fort galante.

Don Diego de Maradas la vint trouver un moment après, pour savoir ce que lui voulait une dame dont il n'avait jamais entendu parler. Elle le recut fort civilement : et à peine avait-il pris un siége auprès d'elle, qu'on lui vint dire que Pedro de Sylva demandait à la voir. Elle pria don Diego de se cacher dans son alcôve, en l'assurant qu'il lui importait extrêmement d'entendre la conversation qu'elle allait avoir avec don Pedro. Il fit sans résistance ce que voulut une dame si belle et de si bonne mine, et don Pedro fut introduit dans la chambre de Victoria, qu'il ne put reconnaître, tant sa coiffuré différente de celle qu'elle portait chez lui, et la richesse de ses habits, avait augmenté sa bonne mine et changa l'air de son visage. Elle fit asseoir don Pedro en un lieu où don Diego pouvait entendre tout ce qu'elle lui disait, et lui parla en ces

— Je crois, monsieur, que je dois vous apprendre d'abord qui je suis, pour ne vous laisser pas plus longtemps dans l'impatience ou vous devez être de le savoir. Je suis de Tolède, de la maison de Portocarrero; j'ai été mariée à seize ans et me suis trouvée vouve

ermes:

six mois après mon mariage. Mon père portait la croix de saint Jacques, et mon frère est de l'ordre de Calatrava.

Don Pedro l'interrompit pour lui dire que

son père avait été de ses intimes amis.

- Ce que vous m'apprenez la me réjouit extrêmement, lui répondit Victoria, car j'aurai besoin de beaucoup d'amis dans l'affaire dont i'ai à vous parler.

Elle apprît ensuite à don Pedro ce qui lui était arrivé avec don Fernand, et lui mitentre les mains la promesse que Santillane avait contrefaite. Aussitôt qu'il l'eut lue, elle reprit

la parole et lui dit:

- Vous savez, monsieur, à quoi l'honneur oblige une personne de ma condition. Quand la justice ne serait pas de mon côté, mes parents et mes amis ont beaucoup de crédit et sont assez intéressés dans mon affaire pour la porter aussi loin qu'elle puisse aller. J'ai cru, monsieur, que je devais vous avertir de mes prétentions, afin que vous ne passiez pas outre dans le mariage de mademoiselle votre fille. Elle mérite mieux qu'un homme infidèle et je vous crois trop sage pour vous opiniâtrer à lui donner un mari qu'on pourrait lui

disputer.

- Quand il serait grand d'Epagne, répondit don Pedro, je n'en voudrais point s'il était injuste; non-seulement il n'épousera point ma fille, mais encore je lui défendrai ma maison. et pour vous, madame, je vous offre ce qué j'ai de crédit et d'amis. J'avais déjà été averti qu'il était homme à prendre son plaisir partout où il le trouve, et même de le chercher aux dépens de sa réputation. Etant de cette humeur, quand bien même il ne serait pas à vous, il ne serait jamais à ma fille, laquelle, s'il plaît à Dieu, ne manquera point de maris dans la cour d'Espagne.

HUMAN CUMIQUE

Don Pedro ne demeura pas davantage avec Victoria, voyant qu'elle n'avait plus rien à lui dire; et Victoria fit sortir don Diego de derrière son alcôve, d'où il avait entendu toute la conversation qu'elle avait eue avec le père de sa maîtresse. Elle ne fit donc point une seconde relation de son histoire: elle lui donna la lettre d'Elvire, qui le ravit d'aise, et parce qu'il eût pu être en peine de savoir par quelle voie elle etait venue en ses mains, elle lui fit confidence de sa métamorphose en duègne, sachant bien qu'il avait autant d'intérêt qu'elle à tenir la chose secrète.

Don Diego, avant de quitter Victoria, écrivit à sa maîtresse une lettre où la joie de voir ses espérances ressuscitées faisait bien juger du déplaisir qu'il avait eu quand il les avait perdues. Il se sépara de la belle veuve, qui prit aussitôt son habit de gouvernante, et

s'en retourna chez Don Pedro.

Cependant, don Fernand de Ribera était allé chez sa maîtresse et v avait mené son cousin don Antoine pour tâcher de raccommoder ce qu'avait gâté la lettre contrefaite par Victoria. Don Pedro les trouva avec sa fille, qui était bien empêchée à leur répondre; car, pour la justification de don Fernand, ils né demandaient pas mieux que l'on s'informât. dans Séville même, s'il y avait jamais eu une Lucrèce de Monsalve. Ils redirent devant don Pedro tout ce qui devait servir à la décharge de don Fernand. A quoi il répondit que, si l'attachement avec la dame de Séville était une fourbe, il était aisé de la détruire; mais qu'il venait de voir une dame de Tolède, nommée Victoria Portocarrero, à qui don Férnand avait promis mariage, et à qui il devait encore davantage, pour en avoir été généreusement assisté sans en être connu; qu'il ne le pouvait nier, puisqu'il lui avait donné une promesse écrite de sa main; et ajouta qu'un gentilhomme d'honneur ne devait point songer à se marier à Madrid, l'étant déjà à Tolède.

En achevant ces paroles, il fit voir aux deux cousins la promesse de mariage en bonne forme. Don Antoine reconnut l'écriture de son cousin; et don Fernand qui s'y trompait lui-même, quoiqu'il sût bien qu'il ne l'avait jamais écrite, devint l'homme du monde le

plus confus.

Le père et la fille se retirèrent, après les avoir salues assez froidement. Don Antoine querella son cousin de l'avoir employé dans une affaire, tandis qu'il songeait à une autre. Ils remontérent dans leur carrosse, où don Antoine, ayant fait avouer à don Fernand son mauvais procédé avec Victoria, lui reprocha cent fois la noirceur de son action, et lui représenta les fâcheuses suites qu'elle pouvait avoir. Il lui dit qu'il ne fallait plus songer à se marier, non-seulement dans Madrid, mais dans toute l'Espagne, et qu'il serait bien heureux d'en être quitté pour épouser Victoria sans qu'il lui en coutât du sang, ou peut-être la vie, le frère de Victoria n'étant pas un homme à se contenter d'une simple satisfaction dans une affaire d'honneur. Ce fut à don Fernand à se taire, tandis que son cousin lui faisait tant de reproches. Sa conscience le con-vainquait suffisamment d'avoir trompé et trahi une personne qui l'avait obligé; et cette promesse le faisait devenir fou, ne pouvant comprendre par quel enchantement on la lui avait fait écrire.

Victoria étant revenue chez don Pedro en son habit de veuve, donna la lettre de don Diego à Elvire, laquelle lui conta que les deux cousins étaient venus pour se justifier; mais qu'il y avait bien autre chose à reprocher à don Fernand que ses amours avec la dame de Séville. Elle lui apprit ensuite ce qu'elle savait mieux qu'elle, dont elle fit bien l'étonnée, détestant cent fois la méchante action de don Fernand. Ce jour-là même, Elvire fut priée d'aller voir représenter une comédie chez une

de ses parentes.

Victoria, qui ne songeait qu'à son affaire, espéra que si Elvire la voulait croire, cette comédie ne serait pas inutile à ses desseins. Elle dit à sa jeune maîtresse que, si elle voulait voir don Diego, il n'y avait rien de si aisé; que la maison de son père Santillane était le lieu le plus commode du monde pour cette entrevue, et que, la comédie ne commençant qu'à minuit, elle pouvait partir de bonne heure, et avoir vu don Diego sans arriver trop tard chez sa parente. Elvire, qui aimait véritablement don Diego, et qui ne s'était laissée aller à épouser don Fernand que par la déférence qu'elle avait aux volontés de son père, n'eut point de répugnance à ce que lui proposa Victoria.

Elles montérent en carrosse aussitôt que don Pedro fut couché, et allèrent descendre au logis que Victoria avait loué. Santillane, comme maître de la maison, en fit les honneurs, secondé par Béatrix, qui jouait le personnage de sa femme, belle-mère de Victoria. Elvire écrivit un billet à don Diego, qui lui fut porté à l'heure même; et Victoria en particulier en fit un à don Fernand, au nom d'Elvire, par lequel elle lui mandait ou'il ne tiendrait qu'à lui que leur mariage ne s'achevât; qu'elle y était engagée par son mérite, et qu'elle ne voulait point se rendre malheureuse pour être trop complaisante à la mauvaise humeur de son père. Par le même billet elle lui donnait des enseignes si remarquables pour trouver sa maison, qu'il était impossible de la manquer.

Ce second billet partit quelque temps après celui qu'Elvire avait écrit à don Diego.

Victoria en fit un troisième, que Santillane porta lui-même à Pedro de Sylva, par lequel elle lui donnait avis en gouvernante de bien et d'honneur, que sa fille, au lieu d'aller à la comédie s'était fait mener à la maison où logeait son père; qu'elle avait envoyé quérir don Fernand pour l'épouser; et que, sachant bien qu'il n'y consentirait jamais, elle avait cru l'en devoir avertir, pour lui témoigner qu'il ne s'était point trompé dans la bonne opinion qu'il avait eue d'elle en la choisissant pour gouvernante d'Elvire. Santillane de plus avertit don Pedro de ne venir point sans un alguazil, que nous appelons à Paris un com-

missaire.

Don Pedro, qui était déjà couché, se fit habiller à la hâte, l'homme du monde le plus en colere. Pendant qu'il s'habillera, et qu'il enverra quérir un commissaire, retournons voir ce qui se passe chez Victoria. Par une heureuse rencontre, les billets furent recus par les deux amoureux. Don Diego, qui avait recu le sien le premier, arriva aussi le premier à l'assignation. Victoria le recut, et le mit dans une chambre avec Elvire. Je ne m'amuserai point à vous dire les caresses que ces jeunes amants se firent; don Fernand, qui frappe à la porte, ne m'en donne pas le temps. Victoria alla Îui ouvrir elle-même, après lui avoir bien fait valoir le service qu'elle lui rendait, dont l'amoureux gentilhomme lui fit cent remerciements. lui promettant encore plus qu'il ne lui avait donné. Elle le mena dans une chambre, où elle le pria d'attendre Elvire, qui allait arriver, et l'enferma sans lui laisser de la lumière, lui disant que sa maîtresse le voulait ainsi, et qu'ils n'auraient pas été un moment ensemble qu'elle ne se rendît visible: mais qu'il fallait donner cela à la pudeur d'une jeune fille de condition, laquelle, dans une action si hardie, aurait peine à s'accoutumer d'abord à la vue de celui même pour l'amour de qui

elle la faisait.

Cela fait, Victoria, le plus diligemment qu'il lui fut possible, se fit extrêmement leste, et s'ajusta autant que le peu de temps qu'elle avait le put permettre. Elle entra dans la chambre ou était don Fernand, qui n'eut pas la moindre défiance qu'elle ne fut Elvire, n'étant pas moins jeune qu'elle, et ayant sur elle des habits et des parfums à la mode d'Espagne, qui eussent fait passer la moindre ser-

vante pour une personne de condition.

La-dessus, don Pedro, le commissaire et Santillane arriverent. Ils entrent dans la chambre où était Elvire avec son serviteur. Les jeunes amants furent extrêmement surpris. Don Pedro, dans les premiers mouve-ments de sa colère, en fut si aveuglé, qu'il pensa donner de son épée à celui qu'il croyait être don Fernand. Le commissaire, qui avait reconnu don Diego, lui cria, en lui arretant le bras, qu'il prit garde à ce qu'il faisait, et que ce n'était pas Fernand de Ribera qui était avec sa fille, mais don Diego de Maradas, homme d'aussi grande condition et aussi riche que lui. Don Pedro en usa en homme sage et releva lui-même sa fille, qui s'était jetée à genoux devant lui. Il considéra que, s'il lui donnait de la peine en s'opposant à son mariage, il s'en donnerait aussi, et qu'il ne lui aurait pas trouvé un meilleur parti quand il l'aurait choisi lui-même, Santiliane pria don Pedro, le commissaire et tous ceux qui étaient dans la chambre de le suivre, et les mena dans celle où don Fernand était enfermé avec Victoria. On la fit ouvrir au nom du roi. Don Fernand l'ayant ouverte, et voyant

don Pedro accompagné d'un commissaire, il leur dit avec beaucoup d'assurance, qu'il était avec sa femme Elvire de Sylva. Don Pedro lui répondit qu'il se trompait, que sa fille était mariée à un autre.

- Et pour vous, ajouta-t-il, vous ne pouvez plus désavouer que Victoria Portocarrero ne

soit votre femme.

Victoria se fit alors connaître à son infidèle, qui se trouva le plus confus homme du monde. Elle lui reprocha son ingratitude, à quoi il n'eut rien à répondre, et encore moins au commissaire, qui lui dit qu'il ne pouvait faire autrement que de le mener en prison. Enfin le remords de sa conscience, la peur d'aller en prison, les exhortations de don Pedro, qui lui parla en homme d'honneur, les larmes de Victoria, sa beauté, qui n'était pas moindre que celle d'Elvire, et plus que toute autre chose, un reste de générosité qui s'était conservée dans l'âme de don Fernand, malgré toutes les débauches et les emportéments de sa jeunesse, le forcerent de se rendre a la raison et au mérite de Victoria. Il l'embrassa avec tendresse; elle pensa s'évanouir en sa présence, et il y a apparence que les baisers de don Fernand ne servirent pas peu à l'en empêcher. Don Pedro, don Diego et Elvire prirent part au bonheur de Victoria, et Santillane et Béatrix en pensèrent mourir de joie. Don Pedro donna force louanges à don Fernand d'avoir si bien réparé sa faute. Les deux jeunes dames s'embrassèrent avec autant de témoignages d'amitié que si elles eussent baisé leurs amants. Don Diego de Maradas fit cent protestations d'obéissance à son beau-père, ou du moins qui devait l'être bientôt. Don Pedro. avant de s'en retourner chez lui avec sa fille, prit la parole des uns et des autres, que le lendemain ils viendraient tous dîner chez lui,

où quinze jours durant il voulait que la réjouissance fit oublier les inquiétudes que l'on avait souffertes. Le commissaire en fut instamment prié; il promit de s'y trouver. Don Pedro le ramena chez lui, et don Fernand demeura avec Victoria, qui eut alors autant de sujet de se réjouir qu'elle en avait eu de s'affliger.

XXIII. — Malheur imprévu qui fut cause qu'on ne joua point la comédie.

Inezilla conta son histoire avec une grâce merveilleuse : Roquebrune en fut si satisfait. qu'il lui prit la main et la lui baisa par force. Elle lui dit en espagnol que l'on souffrait tout des grands seigneurs et des fous, de quoi la Rancune lui sut bon gré en son âme. Le visage de cette Espagnole commençait à se passer, mais on y voyait encore de beaux restes; et quand elle eut été moins belle, son esprit l'eût rendue préférable à une plus jeune. Tous ceux qui avaient oui son histoire, demeurerent d'accord qu'elle l'avait rendue agréable en une langue qu'elle ne savait pas encore, et dans laquelle elle était contrainte de mêler quelquefois de l'italien et de l'espagnol pour se faire bien entendre. L'Etoile lui dit qu'au lieu de lui faire des excuses de l'avoir tant fait parler, elle attendait des remerciments d'elle pour lui avoir donné moven de faire voir qu'elle avait beaucoup d'esprit.

Le reste de l'après-dîner se passa en conversation: le jardin fut plein de dames et des plus honnêtes gens de la ville, jusqu'à l'heure du souper. On soupa à la mode du Mans, c'est-dire que l'on fit fort bonne chère, et tout le monde prit place pour entendre la comédie.

Mais mademoiselle de la Caverne et sa fille

ne s'y trouvèrent point : on les envoya chercher; on fut une demi-heure sans en avoir de nouvelles. Enfin, on ourt une grande rumeur hors de la salle, et presque en même temps on vit entrer la pauvre la Caverne échevelée, le visage meurtri et sanglant, et criant comme une femme furieuse, que l'on avait enlevé sa fille. A cause des sanglots qui la suffoquaient, elle avait tant de peine à parler, qu'on en eut beaucoup à apprendre d'elle qué des hommes qu'elle ne connaissait point étaient entrés dans le jardin par une porte de derrière, comme elle répétait son rôle avec sa fille; que l'un d'eux l'avait saisie, auquel elle avait pensé arracher les yeux, voyant que deux autres emmenaient sa fille; que cet homme l'avait mise en l'état où on la voyait, et s'était remis à cheval et ses compagnons aussi, dont l'un tenait sa fille devant lui. Elle dit encore qu'elle les avait suivis long temps criant : « Aux voleurs! » mais que, n'étant entendue de personne, elle était révenue demander du secours.

Et, achevant de parler, elle se mit si fort à pleurer qu'elle fit pitié à tout le monde. Toute l'assemblée s'en émut. Destin monta sur un cheval, sur lequel Ragotin venait d'arriver du Mans (je ne sais pas au vrai si c'était le même qui l'avait déjà jeté par terre). Plusieurs jeunes hommes de la compagnie montérent sur les premiers chevaux qu'ils trouvèrent et coururênt après Destin, qui était déjà bien loin. La Rancune et l'Olive allèrent à pied avec leurs épées, après ceux qui allèrent à cheval. Roquebrune demeura avec l'Etoile et Inezilla, qui consolaient la Caverne le mieux qu'elles pouvaient. On a trouvé à redire de ce qu'il ne suivit pas ses compagnons. Quelques-uns ont cru que c'était par poltronnerie, et d'autres, plus indulgents, ont trouvé qu'il n'avait pas

mal fait de demeurer auprès de ces dames.

Cependant, on fut réduit dans la compagnie a danser aux chansons, le maître de la maison n'ayant point fait venir de violons a cause de la comédie. La pauvre la Caverne se trouva si mal qu'elle se coucha dans un des lits de la chambre ou étaient leurs hardes. L'Etoile en eut soin comme si c'eût été sa mère, et Inezilla se montra fort officieuse. La malade pria qu'on la laissât seule, et Roquebrune mena les deux dames dans la salle ou était la compagnie.

A peine y avaient-elles pris place, qu'une des servantes de la maison vint dire à l'Etoile que la Caverne la demandait. Elle dit au poëte et à l'Espagnole qu'elle allait revenir et alla trouver sa compagne. Il y a apparence que si Roquebrune fut habile homme, il profita de l'occasion et représenta ses nécessités à l'a-

gréable Inezilla.

Cependant, aussitôt que la Caverne vit l'Etoile, elle la pria de fermer la porte de la cham-

bre ét de s'approcher de son lit.

Aussitôt qu'elle la vit auprès d'elle, la première chose qu'elle fit ce fut de pleurer comme si elle n'eût fait que commencer, et de lui prendre les mains, qu'elle lui mouilla de ses larmes. pleurant et sanglotant de la plus pitoyable façon du monde. L'Etoile voulut la consoler en lui faisant espérer que sa fille serait bientôt trouvée, puisque tant de gens étaient allés après les ravisseurs.

— Je voudrais qu'elle n'en revint jamais, lui répondit la Caverne en pleurant encore plus fort; je voudrais qu'elle n'en revint jamais, répéta-t-elle, et que je n'eusse qu'à la regretter; mais il faut que je la blâme, que je la haïsse et que je me repente de l'avoir mise au monde. Tenez, dit-elle, en donnant un papier à l'Etoile, voyez l'honnête compa⊆ne que vous aviez et

lisez dans cette lettre l'arrêt de ma mort et l'infamie de ma fille.

La Caverne se remit à pleurer, et l'Etoile lut ce que vous allez lire, si vous en voulez

prendre la peine:

« Vous ne devez point douter de tout ce que je vous ai dit de ma bonne maison et de mon bien, puisqu'il n'y a pas apparence que je trompe par une imposture une personne à qui je ne puis me rendre recommandable que par ma sincérité. C'est par la, belle Angelique, que je puis vous mériter. Ne différez donc point de me promettre ce que je vous demande, puisque vous n'aurez à me le donner qu'alors que vous ne pourrez plus douter de ce que je suis. »

Aussitôt qu'elle eut achevé de lire cette lettre, la Caverne lui demanda si elle en con-

naissait l'écriture.

Comme la mienne propre, lui dit l'Etoile;
 c'est de Léandre, le valet de mon frère, qui

écrit tous nos rôles.

- C'est le traître qui me fera mourir, lui répondit la pauvre comédienne. Voyez s'il ne s'y prend pas bien, ajouta-t-elle encore, en mettant une autre lettre du même Léandre entre les mains de l'Etoile. La voici mot pour mot : . Il ne tiendra qu'à vous de me rendre heureux, si vous êtes encore dans la résolution où vous étiez il y a deux jours. Ce fermier de mon père, qui me prête de l'argent, m'a envoyé cent pistoles et deux bons chevaux; c'est plus qu'il ne nous faut pour passer en Angleterre, d'où je me trompe fort si un pere qui aime son fils unique plus que sa vie ne condescend à tout ce qu'il voudra pour le faire bientôt revenir. » Eh bien, que ditesvous de votre compagne et de votre valet, de cette fille que j'avais si bien élevée, et de ce ieune homme dont nous admirions tous l'es-

prit et la sagesse? Ce qui m'étonne le plus, c'est que je ne les ai jamais vus parler ensemble, et que l'humeur enjouée de ma fille ne l'eût jamais fait soupconner de pouvoir devenir amoureuse; et cependant elle l'est, ma chère l'Etoile, et si éperdument qu'il a plutôt de la furie que de l'amour. Je l'ai tantôt surprise écrivant à son Léandre en des termes si passionnés, que je ne pourrais le croire si je ne l'avais yu. Vous ne l'avez jamais entendue parler sérieusement. Ah! vraiment, elle parle bien un autre langage dans ses léttres; et si je n'avais déchiré celle que je lui ai prise, vous m'avoueriez qu'à l'âge de seize ans elle en sait autant que celles qui ont vieilli dans la coquetterie. Je l'avais menée dans ce petit bois où elle a été enlevée, pour lui reprocher sans témoins qu'elle me récompensait mal de toutes les peines que j'ai souffertes pour elle. Je vous les apprendrai, ajouta-t-elle, et vous verrez si jamais fille a été plus obligée à aimer sa mère.

La l'Etoile ne savait que répondre à de si justes plaintes; et puis il était bon de laisser un peu prendre cours à une si grande afflic-

tion.

— Mais, reprit la Caverne, s'il aimait tant ma fille, pourquoi assassiner sa mère? car celui de ses compagnons qui m'a saisie m'a cruellement battue, et s'est même acharné sur moi longtemps après que je ne lui faisais plus de résistance. Et si ce malheureux garçon est si riche, pourquoi enlève-t-il ma fille comme un voleur?

La Caverne fut encore longtemps à se plaindre, la l'Etoile la consolant le mieux qu'elle pouvait. Le maître de la maison vint voir comment elle se portait, et lui dire qu'il y avait un carrosse prêt si elle voulait retourner au Mans. La Caverne le pria de trouver bon qu'elle passât la nuit en sa maison, ce qu'il lui accorda de bon cœur. L'Etoile demeura pour lui tenir compagnie, et quelques dames du Mans reçurent dans leurs carrosses Inezilla, qui ne voulut pas être si longtemps éloignée de son mari. Roquebrune, qui n'osa honnêtement quitter les comédiennes, en fut bien fâché: on n'a pas en ce monde tout ce qu'on désire.

DEUXIÈME PARTIE

I. - Qui ne sert que d'introduction aux autres.

Le soleil donnait à plomb sur nos antipodes et ne prêtait à sa sœur qu'autant de lumière qu'il lui en fallait pour se conduire dans une nuit fort obscure. Le silence régnait par toute la terre, si ce n'était dans les lieux où se rencontraient des grillons, des hiboux et des donneurs de sérénades. Enfin, tout dormait dans la nature, ou, du moins, tout devait dormir, à la réserve de quelques poëtes qui avaient dans la tête des vers difficiles à tourner, de quelques malheureux amants, de ceux qu'on appelle âmes damnées, et de tous les animaux,

tant raisonnables que brutes, qui, cette nuitlà, avaient quelque chose à faire. Il n'est pas nécessaire de vous dire que Destin était de ceux qui ne dormaient pas, non plus que les ravisseurs de mademoiselle Angélique, qu'il poursuivait autant que pouvait galoper un cheval à qui les nuages dérobaient souvent la faible alorté de la lura. Il circuit toudement faible clarté de la lune. Il aimait tendrement mademoiselle de la Caverne, parce qu'elle était fort aimable, et qu'il était assuré d'en être aimé, et sa fille ne lui était pas moins chère; outre que sa mademoiselle de l'Etoile, obligée à faire la comédie, n'eût pu trouver en toutes les caravanes des comédiens de campagne deux comédiennes qui eussent plus de vertu que ces deux-la. Ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait de la profession qui n'en manquent point: mais, dans l'opinion du monde, qui se trompe peut-être, elles en sont moins chargées que de vieilles broderies et de fard. Notre généreux comédien courait donc après ces ravis-seurs avec plus de vitesse et plus d'animosité que les Lapithes ne coururent après les Centaures. Il suivit d'abord une longue allée, sur laquelle répondait la porte du jardin par où Angélique avait été enlevée, et, après avoir galopé quelque temps, il enfila au hasard un chemin creux, cominé le sont la plupart de ceux du Maine. Ce chemin était plein d'orne pouvait faire aller son cheval plus vite que le pas. Il maudissait intérieurement un si mauvais chemin, quand il se sentit sauter en vais chemm, quand il se senti sattet e croupe quelque homme ou quelque diable qui lui passa les bras autour du cou. Destin eut grand'peur, et son cheval en fut si fort effrayé, qu'il l'eût jeté par terre, si le fantôme qui l'avait investi et qui le tenait embrassé ne l'eût affermi dans la selle, son cheval s'emporta

comme un cheval qui avait peur, et Destin le hâta à coups d'éperons, sans savoir ce qu'il faisait, fort mal satisfait de sentir deux bras nus autour de son cou, et contre sa joue un visage froid qui soufflait par reprise à la cadence du galop du cheval. La carrière fut longue, parce que le chemin n'était pas court. Enfin, à l'entrée d'une lande, le cheval modéra sa course impétueuse, et Destin sa peur, car on s'accoutume à la longue aux maux les plus insupportables. La lune luisait assez pour lui faire voir qu'il avait un grand homme nu en croupe et un vilain visage auprès du sien. Il ne lui demanda point qui il était: je ne sais si ce fut par discrétion. Il fit toujours continuer le galop à son cheval, qui était fort essoufflé, et lorsqu'il l'espérait le moins, le cavalier croupier se laissa tomber à terre et se mit à rire. Destin repoussa son cheval de plus belle, et, regardant derrière lui, il vit son fantôme qui courait à toutes jambes vers le lieu d'où il était venu. Il a avoué depuis que l'on ne peut avoir plus de peur qu'il en eut. A cent pas de là, il trouva un grand chemin qui le conduisit dans un hameau dont il trouva tous les chiens éveillés, ce qui lui fit croire que ceux qu'il suivait pouvaient y avoir passé. Pour s'en éclaircir, il fit ce qu'il put pour éveiller les habitants endormis de trois ou quatre maisons qui étaient sur le chemin. Il n'en put avoir audience et fut querellé de leurs chiens. Enfin, avant entendu crier des enfants dans la dernière maison qu'il trouva, il en fit ouvrir la porte à force de menaces, et apprit d'une femme en chemise, qui ne lui parla qu'en tremblant, que des gendarmes avaient passé par leur village il n'y avait pas long temps, et qu'ils emmenaient avec eux une femme qui pleurait bien fort et qu'ils avaient bien de la peine à faire taire. Il conta à la même femme la rencontre

qu'il avait faite de l'homme nu, et elle lui apprit que c'était un paysan de leur village qui était devenu fou et qui courait les champs. Ce que cette femme lui dit de ces gens de cheval qui avaient passé par son hameau lui donna courage de passer outre, et lui fit hâter le train de sa bête. Je ne vous dirai point combien de fois elle broncha et eut peur de son ombre, il suffit que vous sachiez qu'il s'égara dans un bois, et que tantôt ne voyant goutte, et tantôt éclairé de la lune, il trouva le jour auprès d'une métairie, où il jugea à propos de faire repaître son cheval, et où nous le laisserons.

II. - Des bottes.

Pendant que Destin courait à tâtons après ceux qui avaient enlevé Angélique, la Rancune et l'Olive, qui n'avaient pas tant à cœur que lui cet enlévement, ne coururent pas si vite que lui après les ravisseurs, outre qu'ils étaient à pied. Ils n'allèrent donc pas loin, et, ayant trouvé dans le prochain bourg une hôtellerie qui n'était pas encore termée, ils y demandèrent à coucher. On les mit dans une chambre où était déjà couché un hôte, noble ou roturier, qui y avait soupé, et qui, ayant à faire diligence pour des affaires oui ne sont pas venues à ma connaissance, faisait état de partir à la pointe du jour. L'arrivée des comédiens ne servit pas au dessein qu'il avait d'être à cheval de bonne heure, car il en fut éveillé, et peut-être en pesta-t-il en son âme; mais la présence de deux hommes d'assez bonnemine fut peut-être cause qu'il n'en témoizna rien. La Rancune, qui était fort honnête, lui fit d'abord des excuses de ce qu'ils troublaient son repos, et lui demanda ensuite d'où il venait. Il lui dit qu'il venait d'Anjou, et qu'il

s'en allait en Normandie pour une affaire pressée, La Rancune, en se déshabillant, et pendant qu'on chauffait des draps, continuait ses questions; mais comme elles n'étaient utiles ni à l'un ni à l'autre, et que le pauvre homme qu'on avait éveillé n'y trouvait pas son compte, il le pria de le laisser dormir. La Rancune lui en fit des excuses fort cordiales. et en même temps, l'amour-propre lui faisant oublier celui du prochain, il résolut de s'ap-proprier une paire de bottes neuves qu'un garçon de l'hôtellerie venait de rapporter dans la chambre après les avoir nettoyées. L'Olive, qui n'avait alors autre envie que de bien dormir, se jeta dans le lit, et la Rancune demeura auprès du feu, moins pour voir la fin du fagot qu'on avait állumé que pour contenter la noble ambition d'avoir une paire de bottes neuves aux dépens d'autrui. Quand il crut l'homme qu'il aliait voler bien et dûment endormi, il prit ses bottes qui étaient au pied de son lit, et, les ayant chaussées à cru, sans oublier de s'attacher les éperons, s'alla mettre ainsi botte et éperonné qu'il était auprès de l'Olive. Il faut croire qu'il se tint sur le bord du lit, de peur que ses jambes armées ne touchassent aux jambes nues de son camarade, qui ne se fût pas tu d'une si nouvelle facon de se mettre entre deux draps, et ainsi aurait pu faire avorter son entréprise. Le reste de la nuit se passa assez paisiblement. La Rancune dormit ou en fit le semblant. Les cogs chantèrent; le jour vint, et l'homme qui couchait dans la chambre de nos comédiens se fit allumer du feu et s'habilla. Il fut question de se botter; une servante lui présenta les vieilles bottes de la Rancune, qu'il rebuta rudement: on lui soutint qu'elles étaient à lui; il se mit en colère, et fit une rumeur diabolique. L'hôte monta dans la chambre, et lui jura foi de

maître cabaretier, qu'il n'y avait point d'autres bottes que les siennes, non-seulement dans la maison, mais aussi dans le village, le curé même n'allant jamais à cheval. Là-dessus, il voulut lui parler des bonnes qualités de son curé, et lui conter de quelle façon il avait eu sa cure, et depuis quand il la possédait. Le babil de l'hôte acheva de lui faire perdre patience. La Rancune et l'Olive, qui s'étaient éveillés au bruit, prirent connaissance de l'affaire, et la Rancune exagéra l'énormité du cas et dit à l'hôte que cela était bien vilain.

— Je me soucie d'une paire de bottes neuves comme d'une savate, disait le pauvre débotté à la Rancune; mais il y va d'une affaire de grande importance pour un homme de condition, à qui j'aimerais moins avoir manqué qu'à mon propre père; et si je trouvais les plus méchantes bottes du monde à vendre, j'en donnerais plus qu'on ne m'en demande-

rait.

La Rancune, qui s'était mis le corps hors du lit, haussait les épaules de temps en temps et ne lui répondait rien, se repaissant les yeux de l'hôte et de la servante qui cherchaient inutilement les bottes, et du malheureux qui les avait perdues, qui cependant maudissait sa vie et méditait peut-être quelque chose de funeste, quand la Rancune, par une générosité cans exemple, et qui ne lui était pas ordinaire, dit tout haut, en s'enfonçant dans son lit comme un homme qui meurt d'envie de dormir:

— Morbleu, monsieur, ne faites plus tant de bruit pour vos bottes, et prenez les miennes, mais à condition que vous nous laisserez dormir, comme vous voulûtes hier que j'en fisse

autant.

Le malheureux, qui ae l'était plus puisqu'il retrouvait des bottes, eut peine à croire ce

qu'il entendait : il fit un grand galimatias de mauvais remercîments d'un ton de voix si passionné, que la Rancune eut peur qu'à la fin il ne vînt l'embrasser dans son lit.

Il s'écria donc en colère, et jurant docte-

ment:

- Eh. morbleu! monsieur, que vous êtes fâcheux, et quand vous perdéz vos bottes, et quand vous remerciez ceux qui vous en donnent! Au nom de Dieu, prenez les miennes encore un coup, et je ne vous demande autre chose, sinon que vous me laissiez dormir, ou bien rendez-moi mes bottes et faites tant de bruit que vous voudrez.

Il ouvrait la bouche pour répliquer, quand

la Rancune s'écria:

- Ah! mon Dieu! que je dorme ou que mes

bottes me demeurent!

Le maître du logis, à qui une façon de par-ler si absolue avait donné beaucoup de respect pour la Rancune, poussa hors de la chambre son hôte, qui n'en fût pas demeuré la, tant il avait de ressentiment d'une paire de bottes si généreusement donnée. Il fallut pourtant sortir de la chambre et s'aller botter dans la cuisine: alors la Rancune se laissa aller au sommeil plus tranquillement qu'il n'avait fait la nuit, sa faculté de dormir n'étant plus combattue du désir violent des bottes et de la crainte d'être pris sur le fait. Pour l'Olive, qui avait mieux employé la nuit que lui, il se leva de grand matin, et, s'étant fait tirer du vin, il s'amusa à boire, n'ayant rien de meilleur à faire.

La Rancune dormit jusqu'à onze heures. Comme il s'habillait, Ragotin entra dans la chambre. Le matin il avait visité les comédiennes, et mademoiselle de l'Etoile lui ayant reproché qu'elle ne le croyait guère de ses amis, puisqu'il n'était pas de ceux qui couraient après sa compagne, il lui promit de ne retourner point dans le Mans qu'il n'en eût appris des nouvelles; mais n'ayant pu trouver de cheval ni à louer, ni à emprunter, il n'eût pu tenir sa promesse si son meunier ne lui eût prêté un mulet sur lequel il monta sans bottes et arriva, comme je viens de vous le dire, dans le bourg où avaient couché les deux comédiens.

La Rancune avait l'esprit fort présent; il ne vit pas plutôt Ragotin en souliers, qu'il crut que le hasard lui fournissait un beau moyen de cacher son larcin, dont il n'était pas peu en peine. Il lui dit donc d'abord qu'il le priait de lui prêter ses souliers et de vouloir prendre ses bottes qui le ble ssaient à un pied, à cause qu'elles étaient neuves. Ragotin prit ce parti avec grande joie; car, en montant son mulet, un ardillon qui avait percé son bas lui avait

fait regretter de n'être pas botté.

Il fut question de diner, Ragotin paya pour les comédiens et pour son mulet. Depuis sa chute, quand la carabine tira entre ses jambes, il avait fait serment de ne se jamais mettre sur un animal de monture sans prendre toutes ses sùretés. Il prit donc avantage pour monter sur sa bête; mais avec toute sa précaution, il eut bien de la peine à se placer dans le bât du mulet. Son esprit vif ne lui permettait pas d'être judicieux, et il avait inconsidérément relevé les bottes de la Rancune, qui lui venaient jusqu'à la ceinture et l'empêchaient de plier son petit jarret, qui n'était pas le plus vigoureux de la province.

Enfin donc, Rarotin sur son mulet et les comédiens à pied, suivirent le premier chemin qu'ils trouvérent, et chemin faisant, Ragotin découvrit aux comédiens le dessein qu'il avait de faire la comédie avec eux, leur protestant qu'encore qu'il fût assuré d'être bien-

tôt le meilleur comédien de France, il ne prétendait tirer aucun profit de son métier, qu'il voulait le faire seulement par curiosité, et pour faire voir qu'il était né pour tout ce qu'il voulait entreprendre. La Rancune et l'Olive le fortifièrent dans sa noble envie, et à force de le louer et de lui donner couragé, le mirent en si belle humeur, qu'il se prit à réciter de dessus son mulet des vers de Pyrame et Thisbé du poëte Théophile. Quelques paysans qui accompagnaient une charrette chargée, et qui faisaient le même chemin, crurent qu'il prêchait la parole de Dieu, le voyant déclamer la comme un forcené. Tandis qu'il récita, ils eurent toujours la tête nue et le respectérent comme un prédicateur de grands chemins.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

SCARRON

LΕ

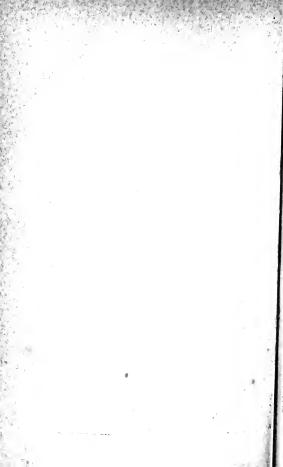
ROMAN COMIQUE

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE 2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

> 1880 Tous droits réservés



LE ROMAN COMIQUE



III. - Histoire de la Caverne.

Les deux comédiennes que nous avons laissées dans la maison où Angélique avait été enlevée, n'avaient pas plus dormi que Destin. Mademoiselle de l'Etoile s'était mise dans le même lit que la Caverne, pour ne la laisser pas seule avec son désespoir, et pour tâcher de lui persuader de ne s'affliger pas tant qu'elle faisait. Enfin, jugeant qu'une affliction si juste ne manquait pas de raisons pour se défendre, elle ne les combattait plus par les siennes; mais pour faire diversion, elle se mit à se plaindre de sa mauvaise fortune aussi fort que sa compagne faisait de la sienne; et ainsi l'engagea adroitement à lui conter ses aventures, et d'autant plus aisément, que la Caverne ne pouvait souffrir alors que quelqu'un se dit plus malheureux qu'elle. Elle essuya donc les larmes qui lui mouillaient le visage en grande abondance, et, soupirant une bonne fois pour n'avoir pas à y retourner sitôt, elle commença ainsi son histoire ;

LE ROMAN CUMIQUE

Je suis née comédienne, fille d'un comédien. à qui je n'ai jamais entendu dire qu'il eût des parents d'autre profession que de la sienne. Ma mère était fille d'un marchand de Marseille, qui la donna à mon père en mariage, pour le récompenser d'avoir exposé sa vie pour sauver la sienne, qu'avait attaquée à son avantage un officier des galères, aussi amoureux de ma mère qu'il en était haï. Ce fut une bonne fortune pour mon père, car on lui donna, sans qu'il la demandat, une femme jeune, belle, et plus riche qu'un comédien de campagne ne la pouvait espérer. Son beaupère fit ce qu'il put pour lui faire quitter sa profession, lui proposant et plus d'honneur et plus de profit dans celle de marchand; mais ma mère, qui était charmée de la comédie, empêcha mon pere de la quitter. Il n'avait point de répugnance à suivre l'avis que lui donnait le pere de sa femme, sachant mieux qu'elle que la vie comique n'est pas si heureuse qu'elle le paraît. Mon pore sortit de Marseille un peu après ses noces, emmenant ma mère faire sa première campagne, qui en avait plus grande impatience que lui, et en fit en peu de temps une excellente comédienne. Elle fut grosse des la première année de son mariage, et accoucha de moi derrière le théâtre. J'eus un frère un an après, que j'aimais beaucoup, et qui m'aimait aussi. Notre troupe était composée de notre famille et de trois comédiens, dont l'un était marié avec une comédienne qui jouait les seconds rôles. Nous passions un jour de fête par un bourg du Périgord, et ma mère, l'autre comédienne et moi, étions sur la charrette qui portait notre bagage, et nos hommes nous escortaient a pied, quand notre petite caravane fut attaquée par sept ou huit vilains hommes si ivres, qu'ayant fait dessein de

tirer en l'air un coup d'arquebuse pour nous faire peur, j'en fus toute couverte de dragées, et ma mère en fut blessée au bras. Ils saisirent mon père et deux de ses camarades avant qu'ils pussent se mettre en défense, et les battirent cruellement. Mon frère et le plus jeune de nos comédiens s'enfuirent, et depuis ce temps-là je n'ai pas entendu parler de mon frère. Les habitants du bourg se joignirent à ceux qui nous faisaient une si grande violence, et firent retourner notre charrette sur ses pas. Ils marchaient fièrement et à la hâte. comme des gens qui ont fait un grand butin qu'ils veulent mettre en sûreté, et ils faisaient un bruit à ne s'entendre pas les uns les autres.

Après une heure de chemin, ils nous firent entrer dans un château, où, aussitôt que nous fûmes entrés, nous enténdimes plusieurs personnes crier avec grande joie que les bohémiens étaient pris. Nous reconnûmes par là qu'on nous prenait pour ce que nous n'étions pas, et cela nous donna quelque consolation. La jument qui traînait notre chariot tomba morte de lassitude, ayant été trop pressée et trop battue. La comédienne à qui elle appartenait, et qui la louait à la troupe, en fit des cris aussi pitoyables que si elle eut vu mourir son mari : ma mère en même temps s'évanouit de la douleur qu'elle sentait au bras, et les cris que je fis pour elle furent encore plus grands que ceux que la comédienne avait faits pour sa jument. Le bruit que nous faisions et que faisaient les brutaux et les ivrognes qui nous avaient amenés, fit sortir d'une salle basse le seigneur du château, suivi de quatre ou cinq casaques ou manteaux rouges de fort mauvaise mine. Il demanda d'abord où étaient les voleurs de bohémiens, et nous fit grand'peur; mais, ne voyant entre nous

que des personnes blondes, il demanda à mon pere qui il était; et n'eut pas plutôt appris que nous étions de malheureux comédiens, qu'avec une impétuosité qui nous surprit, et jurant de la plus furieuse facon que j'aie jamais entendu jurer, il chargea à grands coups d'épée ceux qui nous avaient pris, qui disparurent en un moment, les uns blessés, les autres fort effrayés. Il fit délier mon père et ses compagnons, commanda qu'on menât les femmes dans une chambre, et qu'on mît nos hardes en lieu sûr. Des servantes se présentèrent pour nous servir, et dressèrent un lit à ma mère, qui se trouvait fort mal de sa blessure au bras. Un homme qui avait la mine d'un maître d'hôtel, nous vint faire des excuses de la part de son maître de ce qui s'était passé. Il nous dit que les coquins qui s'étaient si malheureusement mépris avaient été chassés, la plupart battus ou estropiés; qu'on allait envoyer quérir un chirurgien dans le prochain bourg pour panser le bras de ma mère, et nous demanda instamment si l'on né nous avait rien pris, nous conseillant de faire visiter nos hardes pour savoir s'il y manquait quelque chose. A l'heure du souper, on nous apporta à manger dans notre chambre; le chirurgien qu'on avait envoyé chercher arriva; ma mère fut pansée et se coucha avec uné violente fièvre. Le jour suivant, le seigneur du château fit venir devant lui les comédiens. Il s'informa de la santé de ma mère, et dit qu'il ne voulait pas la laisser sortir de chez lui qu'elle ne fût guérie. Il eut la bonté de faire chercher dans les lieux d'alentour mon frère et le jeune comédien, qui s'étaient sauves; ils ne se trouvèrent point, et cela augmenta la fièvre de ma mère. On fit venir d'une petite ville prochaine un médecin et un chirurgien plus expérimentés que celui qui l'avait pansée la première fois; et enfin tous les bons traitements qu'on nous fit nous firent bientôt oublier la violence qu'on nous avait faite.

Ce gentilhomme chez qui nous étions était fort riche, plus craint qu'aimé dans tout le pays, violent dans toutes ses actions comme un gouverneur de place frontière, et il avait la réputation d'être vaillant autant qu'on pouvait l'être. Il s'appelait le baron de Sigognac; au temps où nous sommes il serait pour le moins un marquis, et en ce temps-là il était un vrai tyran de Périgord. Une compagnie de bohémiens qui avaient logé sur ses terres avaient volé les chevaux d'unharas qu'il avait a une lieue de son château, et ses gens, qu'il avait envové après, s'étaient mépris a nos dé-

pens, comme je vous l'ai déjà dit.

Ma mère se guérit parfaitement; et mon père et ses camarades, pour se montrer reconnaissants, autant que de pauvres comédiens le pouvaient faire, du bon traitement qu'on leur avait fait, offrirent de jouer la comédie dans le château, tant que le baron de Sigognac l'aurait pour agréable. Un grand page, âgé pour le moins de vingt-quatre ans, et qui devait être sans doute doyen des pages du royaume, et une manière de gentilhomme suivant, apprirent les rôles de mon frère et du comédien qui s'était enfui avec lui. Le bruit se répandit dans le pays qu'une troupe de comédiens devait représenter une comédie chez le baron de Sigognac. Force noblesse périgourdine y fut conviée: et lorsque le page sut son rôle, qui lui fut si difficile à apprendre qu'on fut contraint d'en couper et de le réduire à deux vers, nous représentâmes Roger et Bradamante, du poëte Garnier. L'assemblée était fort belle, la salle bien éclairée, le théâtre fort commode, et la décoration accommodée au

sujet. Nous nous efforcâmes tous à blen faire, et nous y réussimes. Ma mère parut belle comme un ange, armée en amazone; et, sortant d'une maladie qui l'avait un peu pâlie. son teint éclata plus que toutes les lumières dont la salle était éclairée. Quelque grand sujet que j'aie d'être fort triste, je ne puis songer à ce jour-là que je ne rie de la plaisante facon dont le grand page s'acquitta de son rôle. Il ne faut pas que ma mauvaise humeur vous cache une chose si plaisante; peut-être ne la trouverez-vous pas telle, mais je vous assure qu'elle fit bien rire toute la compagnie, et que i'en ai bien ri depuis, soit qu'il y eût véritablement de quoi en rire, ou que je sois de celles qui rient de peu de chose. Il jouait le rôle du page du vieux duc Aymond, et n'avait que deux vers à réciter dans la pièce; c'est alors que ce vieillard s'emporte terriblement contre sa fille Bradamante, de ce qu'elle ne veut point épouser le fils de l'empereur, étant amoureuse de Roger. Le page dit à son maître :

Monsieur, rentrons dedans; je crains que vous tombiez : Vous n'ètes pas trop bien assuré sur vos pieds.

Ce grand sot de page, quoique son rôle fût aise à retenir, ne laissa pas de le gâter, et dit de fort mauvaise grâce, et tremblant comme un criminel:

Monsieur, rentrons dedans; je crains que vous tombiez « Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos jambes.

Cette mauvaise rime surprit tout le monde. Le comédien qui faisait le personnage d'Aymond en éclata de rire, et ne put plus représenter un vieillard en colère. Toute l'assistance n'en rit pas moins; et pour moi, qui avais la tête passée dans l'ouverture de la tapisserie pour voir le monde et pour me faire voir, je pensaime laisser choir à force de rire. Le maître de la maison, qui était de ces mélancoliques qui ne rient que rarement, et ne rient pas pour peu de chose, trouva tant de quoi rire dans le défaut de mémoire de son page, et dans sa mauvaise manière de réciter des vers, qu'il pensa crever à force de se contraindre à garder un peu de gravité; mais enfin il fallut rire aussi fort que les autres, et ses gens nous avouèrent qu'ils ne lui en avaient jamais vu tant faire; et comme il s'était acquis une grande autorité dans le pays, il n'y eut personne de la compagnie qui ne rit autant ou plus que lui, ou par complaisance ou de bon courage.

J'ai grand'peur, ajouta alors la Caverne, d'avoir fait ici comme ceux qui disent: Je vais vous faire un conte qui vous fera mourir de rire, et qui ne tiennent pas leur parole, car j'avoue que je vous ai fait trop de fête de

celui de mon page.

— Non, lui répondit l'Etoile, je l'ai trouvé tel que vous me l'aviez fait espérer. Il est bien vrai que la chose peut avoir paru plus plaisante à ceux qui la virent, qu'elle ne le sera à ceux à qui on en fera le récit, la mauvaise action du page servant beaucoup à la rendre telle, outre que le temps, le lieu et la pente naturelle que nous avons à nous laisser aller au rire des autres, peuvent lui avoir donné des avantages qu'elle n'a pu avoir depuis.

La Caverne ne fit pas davantage d'excuses pour son conte, et, reprenant son histoire où elle l'avait laissée :

Après, continua-t-elle, que les acteurs et les auditeurs eurent ri de toutes les forces de leur

faculté risible, le baron de Sigognac voulut que son page reparût sur le théâtre pour y réparer sa faute, ou plutôt pour faire rire encore la compagnie; mais le page, le plus grand brutal que j'aie jamais vu, n'en voulut rien faire, quelque commandement que lui fit un des plus rudes maîtres du monde. Il prit la chose comme il était capable de la prendre, c'est-à-dire fort mal, et son déplaisir, qui né devait être que très-léger s'il eût été raisonnable, nous causa depuis le plus grand malheur qui pouvait nous arriver. Notre comédie eut l'applaudissement de toute l'assemblée. La farce divertit encore plus que la comédie, comme il arrive d'ordinaire partout ailleurs hors de Paris. Le baron de Sigognac et les autres gentilshommes ses voisins y prirent tant de plaisir, qu'ils eurent envie de nous voir jouer encore. Chaque gentilhomme se cotisa pour les comédiens, selon sa libéralite; le baron se cotisa le premier pour montrer l'exemple aux autres. et la comédie fut annoncée pour la première fête. Nous jouâmes un mois durant devant cette noblesse périgourdine, régalés à l'envi des hommes et des femmes, et même la troupe en profita de quelques habits demi-usés. Le baron nous faisait manger à table, ses gens nous servaient avec empressement, et nous disaient souvent qu'ils nous étaient bien obligés de la bonne humeur de leur maître, qu'ils trouvaient tout changé depuis que la comédie l'avait humanisé. Le page seul nous regardait comme ceux qui l'avaient perdu d'honneur, et le vers qu'il avait gâté, et que tout le monde de la maison, jusqu'au moindre marmiton, lui récitait à toute heure, lui était, toutes les fois qu'il en était persécuté, un cruel coup de poignard, dont enfin il résolut de se venger sur quelqu'un de notre troupe.

Un jour, le baron de Sigognac avait fait une

assemblée de ses voisins et de ses paysans. pour délivrer ses bois d'une grande quantité de loups qui y avaient planté le piquet, et dont le pays était fort incommodé; mon père et ses camarades y porterent chacun une arquebuse. comme firent aussi tous les domestiques du baron. Le méchant page en fut aussi; et, croyant avoir trouvé l'occasion qu'il cherchait d'exécuter le mauvais dessein qu'il avait contre nous, il ne vit pas plutôt mon pere et ses camarades séparés des autres, qui rechargeaient leurs arquebuses et s'entrefournissaient l'un à l'autre de la poudre et du plomb, qu'il leur tira la sienne de derrière un arbre. et perca mon malheureux père de deux balles. Ses compagnons, bien empêchés à le soutenir, ne songèrent point d'abord à courir après cet assassin, qui s'enfuit, et depuis quitta le pays.

A deux jours de la, mon père mourut de sa blessure: Ma mère en pensa mourir de déplaisir, en retomba malade, et j'en fus affligée autant qu'une fille de mon âge le pouvait être. La maladie de ma mère tirant en longueur, les comédiens et les comédiennes de notre troupe prirent congé du baron de Sigognac, et allèrent quelque part ailleurs chercher à se

remettre dans une autre troupe.

Ma mère fut malade plus de deux mois et enfin elle se guérit, après avoir reçu du baron de Sigognac des marques de générosité et de bonté, qui ne s'accordaient pas avec la réputation qu'il avait dans le pays d'être le plus grand tyran qui se soit jamais fait craindre dans un pays où la plupart des gentilshommes se mêlent de l'être. Ses valets, qui l'avaient toujours vu sans humanité et sans civilité, étaient étonnés de le voir vivre avec nous de la manière la plus obligeante du monde. On eût pu croire qu'il était amoureux

de ma mère, mais il ne lui parlait presque point et n'entrait jamais dans notre chambre, où il nous faisait servir à manger depuis la mort de mon père. Il est bien vrai qu'il envoyait souvent demander de ses nouvelles. On ne laissa pas d'en médire dans le pays, ce que nous sûmes depuis. Mais ma mère, ne pouvant demeurer plus longtemps avec bienséance dans le château d'un homme de cette condition, avait déja songé a en sortir, et conçu le dessein de se retirer à Marseille, chez son père. Elle le fit donc savoir au baron de Sigognac, le remercia de tous les bienfaits que nous en avions reçus et le pria d'ajouter à toutes les obligations qu'elle lui avait déjà celle de lui faire avoir des montures pour elle et pour moi, jusqu'à je ne sais quelle ville, et une charrette pour porter notre petit bagage, qu'elle voulait tâcher de vendre au premier marchand qu'elle trouverait, quelque peu qu'on lui en voulût donner.

Le baron parut fort surpris du dessein de ma mère, et elle ne fut pas peu surprise de n'avvoir pu tirer de lui ni un consentement ni un refus. Le jour d'après, le curé d'une des paroisses dont il était seigneur nous vint voir dans notre chambre. Il était accompagné de sa nièce, une bonne et agréable fille, avec qui j'avais fait une intime connaissance. Nous laissames son oncle et ma mère ensemble et allâmes nous promener dans le jardin du château. Le curé fut longtemps en conversation avec ma mère et ne la quitta qu'à l'heure du souper. Je la trouvai fort rêveuse, je lui demandai deux ou trois fois ce qu'elle avait, sans qu'elle me répondit, je la vis pleurer et me mis à pleurer aussi. Enfin, après m'avoir fait fermer la porte de la chambre, elle me dit, pleurant encore plus fort qu'elle n'avait fait, que ce curé lui avait appris que le baron de

Sigognac était éperdument amoureux d'elle et lui avait, de plus, assuré qu'il l'estimait si fort qu'il n'avait jamais osé lui dire, ou lui faire dire qu'il l'aimât, qu'en même temps il ne lui offrit de l'épouser. En achevant de parler, ses soupirs et ses sanglots pensèrent la

suffoquer.

Je lui demandai encore une fois ce qu'elle avait. Quoi! ma fille, me dit-elle, ne vous en ai-je pas assez dit pour vous faire voir que je suis la plus malheureuse personne du monde?.

Je lui dis que ce n'était pas un si grand malheur à une comédienne que de devenir femme de condition. « Ah! pauvre petite, me dit-elle, que tu parles bien comme une jeune fille sans expérience! S'il trompe ce bon curé pour me tromper, ajouta-t-elle, s'il n'a pas dessein de m'épouser, comme il me le veut faire accroire, quelles violences ne dois je pas craindre d'un homme tout à fait esclave de ses passions? Et s'ii veut véritablement m'époupassions: de la mienne, quelle misère dans le monde approchera de la mienne, quand sa fantaisie sera passée? et combien pourra-t-il me hair s'il se repent un jour de m'avoir ai-mée? Non, non, ma fille, la bonne fortune ne me vient pas chercher comme tu penses; mais un effroyable malheur, après m'avoir ôté un mari qui m'aimait et que j'aimais, m'en veut donner un par force, qui peut-être me haira et m'obligera à le hair.

Son affliction, que je trouvais sans raison, augmenta si fort sa violence, qu'elle pensa l'étouffer pendant que je lui aidai à se désha biller. Je la consolais du mieux que je pouvais, et me servais contre son déplaisir de toutes les raisons dont une fille de mon âge était capable, n'oubliant pas de lui dire que la manière obligeante et respectueuse dont le moins caressant de tous les hommes avait

toujours vécu avec nous, me semblait de bon présage, et surtout le peu de hardiesse qu'il avait eue à déclarer sa passion à une femme d'une profession qui n'inspire pas toujours le respect. Ma mère, me laissant dire tout ce que je voulus, se mit au lit fort affligée, et s'y affligea touté la nuit au lieu de dormir. Je voulus résister au sommeil; mais il fallut se rendre, et je dormis autant qu'elle dormit peu. Elle se leva de bonne heure, et quand je m'éveillai, je la trouvai habillée et assez tranquille. J'étais bien en peine de savoir quelle résolution elle avait prise; car pour vous dire la vérité, je flattais mon imagination de la future grandeur où j'espérais voir arriver ma mère, si le baron de Sigognac pariait selon ses véritables sentiments, et si ma mère pouvait réduire les siens à lui accorder ce qu'il voulait obtenir d'elle. La pensée d'ouïr appeler ma mère madame la baronne occupait agréablement mon esprit, et l'ambition s'emparait peu à peu ma jeune tête.

La Caverne contait ainsi son histoire, et l'Etoile l'écoutait attentivement, quand elles ouïrent marcher dans leur chambre, ce qui leur sembla d'autant plus étrange, qu'elles se souvenaient fort bien d'avoir fermé leur porte au verrou. Cependant elles entendaient toujours marcher; elles demandèrent qui était là. On ne leur répondit rien; et un moment après, la Caverne vit au pied du lit, qui n'était point fermé, la figure d'une personne qu'elle entendit soupirer, et qui, s'appuyant sur le pied du lit, lui pressa les pieds. Elle se leva à demi, pour voir de plus près ce qui commençait à lui faire peur, et, résolue à lui parler, elle avança la tête dans la chambre, et ne vit plus rien. La moindre compagnie donne quelquefois de 'assurance, mais quel-

quefois aussi la peur ne diminue pas pour être partagée. La Caverne s'effraya de n'avoir rien vu, et l'Etoile s'effraya de ce que la Caverne s'effrayait. Elles s'enfoncerent dans leur lit, se couvrirent la tête de leur couverture, et se serrèrent l'une contre l'autre, ayant grand'-peur, et n'osant presque se parler. Enfin la Caverne dit à l'Etoile que sa pauvre fille était morte, et que c'était son âme qui était venue soupirer auprès d'elle. L'Etoile allait peut-être lui répondre quand elles entendirent encore marcher dans la chambre. L'Etoile s'enfonça encore plus avant dans le lit qu'elle n'avait fait; et la Caverne, devenue plus hardie par la pénsée qu'elle avait que c'était l'âme de sa fille, se leva encore sur son lit, comme elle avait fait, et, voyant reparaître la même figure qui soupirait encore et s'appuyait sur ses pieds, elle avanca la main et en toucha une fort velue qui lui fit faire un cri effroyable et la fit tomber sur le lit à la renverse. Dans le même temps, elles ourrent aboyer dans leur chambre, commé quand un chien a peur la nuit de ce qu'il rencontre. La Caverne fut encore assez hardie pour regarder ce que c'était, et elle vit un grand lévrier qui aboyait contre elle. Elle le menaça d'une voix forte, et il s'enfuit en aboyant vers un coin de la chambre, où il dis-parut. La courageuse comédienne sortit du lit, et, à la clarté de la lune qui perçait les fenê-tres, elle découvrit au coin de la chambre, où le fantôme-lévrier avait disparu, une petite porte d'un petit escalier dérobé. Il lui fut aisé de juger que c'était un lévrier de la maison qui était entré par là dans leur chambre. Il avait eu envie de se coucher sur leur lit, et, n'osant le faire sans le consentement de ceux qui y étaient couchés, avait soupiré en chien, et s'était appuyé les jambes de devant sur lé lit qui était haut sur les siennes, comme sont

tous les lits à l'antique, et s'était caché dessous quand la Caverne avança la tête dans la chambrel a première fois. Elle n'ôta pas d'abord à l'Etoile la croyance qu'elle avait que c'était un esprit, et fut longtemps à lui faire comprendre que c'était un lévrier. Tout affligée qu'elle était, elle railla sa compagne de sa poltronnerie, et remit la fin de son histoire a quelque autre temps, que le sommeil ne leur serait pas si nécessaire qu'il le leur était alors. La pointe du jour commençait à paraître; elles s'endormirent, et se levérent sur les dix heures, qu'on les vint avertir que le carrosse qui les devait mener au Mans était prêt à partir quand elles voudraient.

IV. - Destin trouve Léandre.

Destin cependant allait de village en village, s'informant de ce qu'il cherchait, et n'en apprenant aucunes nouvelles. Il battit un grand pays, et ne s'arrêta que sur les deux ou trois heures, que sa faim et la lassitude de son cheval le firent retourner dans un gros bourg qu'il venait de quitter. Il y trouva une assez bonne hôtellerie, parce qu'elle était sur le grand chemin, et n'oublia pas de s'informer si on n'avait point oui parler d'une troupe de gens de cheval qui enlevaient une femme.

— Il y a un gentilhomme là-haut qui vous en peut dire des nouvelles, dit le chirurgien du village, qui se trouva là. Je crois, ajouta-t-il, qu'il a eu quelque démêlé avec eux, et en a été maltraité. Je viens de lui appliquer un cataplasme anodin et resolutif sur une tumeur livide qu'il a sur les vertebres du cou, et je lui ai pansé une grande plaie qu'on lui a faite à l'occiput. Je l'ai voulu saigner, parce qu'il a le corps tout couvert de contusions; mais il ne l'a pas voulu: il en a pourtant

bien besoin. Il faut qu'il ait fait quelque lourde chute et qu'il ait été excédé de coups.

Ce chirurgien de village prenait tant de plaisir à débiter les termes de son art qu'encore que Destin l'eût quitté, et qu'il ne fût écouté de personne, il continua longtemps le discours qu'il avait commencé, jusqu'a ce qu'on le vint querir pour saigner une femme qui se

mourait d'une apoplexie.

Cependant, Destin monta dans la chambre de celui dont le chirurgien lui avait parlé : il trouva un jeune homme bien vêtu, qui avait la tête bandée, et qui s'était couché sur un lit, pour reposer. Destin lui voulut faire des excuses de ce qu'il était entré dans sa chambre avant que d'avoir su s'il l'aurait pour agréable; mais il fut bien surpris quand, aux premières paroles de son compliment, l'autre se leva de son lit et vint l'embrasser, se faisant connaître à lui pour son valet Léandre, qui l'avait quitté depuis quatre ou cinq jours, sans prendre congé de lui, et que la Caverne croyait être le ravisseur de sa fille. Destin ne savait de quelle façon il lui devait parler, le voyant bien vêtu et de fort bonne mine. Pendant qu'il le considéra, Léandre eut le temps de se rassurer, car il avait paru d'abord fort interdit.

J'ai beaucoup de confusion, dit-il à Destin, de n'avoir pas eu pour vous toute la sincérité que je devais avoir, vous estimant comme je fais; mais vous excuserez un jeune homme sans expérience, qui, devant que de vous bien connaître, vous croyait fait comme le sont d'ordinaire ceux de votre profession, et qui n'osait pas vous confier un secret d'où dépend tout le

bonheur de sa vie.

Destin lui dit qu'il ne pouvait savoir que de lui-même en quoi il lui avait manqué de sincérité.

J'ai bien d'autres choses à vous apprendre. si peut-être vous ne les savez deja, lui re-pondit Léandre; mais auparavant, il faut que je sache ce qui vous amène ici.

Destin lui conta de quelle facon Angélique avait été enlevée : il lui dit qu'il courait après ses ravisseurs, et qu'il avait appris, en entran; dans l'hôtellerie, qu'il les a trouvés, et lui en pourrait apprendre des nouvelles.

Il est vrai que je les ai trouvés, lui répondit Léandre en soupirant, et que j'ai fait contre eux ce qu'un homme seul pouvait faire contre plusieurs; mais mon épée s'étant rompue dans le corps du premier que j'ai blessé, je n'ai pu rien faire pour le service de mademoiselle Angélique, ni mourir en la servant, comme j'étais résolu à l'un ou à l'autre événement. Ils m'ont mis en l'état où vous me voyez : j'ai été étourdi du coup d'estramaçon que j'ai reçu sur la tête; ils m'ont cru mort, et ont passé outre à grande hate. Voilà tout ce que je sais de mademoiselle Angélique. J'attends ici un valet qui vous en apprendra davantage : il les a suivis de loin, après m'avoir aidé à reprendre mon cheval, qu'ils m'ont peut-être laissé à cause qu'il ne valait pas grand'chose.

Destin lui demanda pourquoi il l'avait quitté

sans l'en avertir, d'où il venait, et qui il était, ne doutant plus qu'il ne lui eût caché son nom et sa condition. Léandre lui avoua qu'il en était quelque chose; et s'étant recouché, à cause que les coups qu'il avait reçus lui faisaient beaucoup de douleur, Destin's assit sur le pied du lit, et Léandre lui dit ce que vous

allez lire dans le chapitre suivant.

V. - Histoire de Léandre.

Je suis un gentilhomme d'une maison assez connue dans la province. J'espère un jour d'a-

voir pour le moins douze mille livres de rente. pourvu que mon père meure; car encore qu'il y ait quatre-vingts ans qu'il fait enrager tous ceux qui dépendent de lui, ou qui ont affaire à lui, il se porte si bien, qu'il y a plus à cramdrepour moi qu'il ne meure jamais, qu'à espérer que je lui succède un jour en trois fort belles terres qui font tout son bien. Il me veut faire conseiller au parlement de Bretagne, contre mon inclination, et c'est pour cela qu'il m'a fait étudier de bonne heure. J'étais écolier à la Fleche quand votre troupe y vint représenter. Je vis mademoiselle Angélique, et j'en devins tellement amoureux, que je ne pus plus faire autre chose que de l'aimer. Je fis bien davantage; j'eus l'assurance de lui dire que je l'aimais; elle ne s'en offensa point : je lui écrivis, elle recut ma lettre, et ne m'en fit pas plus mauvais visage. Depuis ce temps là, une maladie qui fit garder la chambre à ma-demoiselle de la Caverne, pendant que vous fûtes à la Flèche, facilita beaucoup les con-versations que sa fille et moi eûmes en-semble. Elle les aurait sans doute empêchées, trop sévère comme elle est, pour être d'une profession qui semble dispenser du scrupule et de la sévérité ceux qui la suivent. Depuis que je devins amoureux de sa fille, je n'allai plus au collége, et ne manquai pas un jour d'aller à la comédie. Les pères jésuites me voulurent remettre dans mon devoir; mais je ne voulus plus obeir à de si mal plaisants maî-tres, après avoir choisi la plus charmante maîtresse du monde. Votre valet fut tué à la porte de la comédie par des écoliers bretons, qui firent, cette année-là, beaucoup de désordré à la Flèche, parce qu'ils y étaient en grand nombre, et que le vin y fut à bon marché : cela fut cause en partie que vous quittâtes la Flèche pour aller à Angers. Je ne dis point

adieu à mademoiselle Angélique, sa mère ne la perdant point de vue : tout ce que je pus faire, ce fut de paraître devant elle, en la voyant partir, le désespoir peint sur le visage. et les yeux mouillés de larmes. Un regard triste qu'elle me jeta pensa me faire mourir. Je m'enfermai dans ma chambre; je p'eurai le reste du jour et toute la nuit; et des le matin, changeant mon habit en celui de mon valet, qui était de ma taille, je le laissai à la Flèché pour vendre mon équipage d'écolier, et lui laissai une lettre pour un fermier de mon père, qui me donne de l'argent quand je lui en demande, avec ordre de me venir trouver à Angers. J'en pris le chemin après vous, et vous attrapai à Duretail, où plusieurs personnes de condition, qui y couraient le cerf, vous arrêtèrent sept ou huit jours. Je vous offris mon service, et vous me prites pour votre valet, soit que vous fussiez incommode de n'en avoir point, ou que ma mine et mon visage. qui peut-être ne vous déplurent pas, vous obligeassent à me prendre. Mes cheveux, que j'avais fait couper fort courts, me rendirent méconnaissable a ceux qui m'avaient vu souvent auprès de mademoiselle Angélique; outre que le méchant habit de mon valet, que j'avais pris pour me déguiser, me rendait bien différent de ce que je paraissais avec le mien, qui était plus beau que ne l'est d'ordinaire celui d'un écolier. Je fus d'abord reconnu de mademoiselle Angélique, qui m'avoua depuis qu'elle n'avait point douté que la passion que j'avais pour elle ne fût très-violente, puisque je quittais tout pour la suivre. Elle fut assez généreuse pour m'en vouloir dissuader, et pour me faire retrouver ma raison, qu'elle voyait bien que j'avais perdue. Elle ine fit longtemps éprouver des rigueurs qui eussent refroidi un moins amoureux que moi, mais enfin. à force de l'aimer, je l'engageai à m'aimer autant que je l'aimais. Comme vous avez l'âme d'une personne de condition qui l'aurait fort belle, vous reconnûtes bientôt que je n'avais pas celle d'un valet: je gagnai vos bonnes grâces; je me mis bien dans l'esprit de tous les messieurs de votre troupe; et même je ne fus pas haï de la Rancune, qui passe parmi vous pour n'aimer personne, et pour hair tout le monde.

n'aimer personne, et pour hair tout le monde.

Je ne perdrai point le temps à vous redire tout ce que deux jeunes personnes qui s'entraiment se sont pu dire toutes les fois qu'elles se sont trouvées ensemble : vous le savez assez par vous-même. Je vous dirai seulement que mademoiselle de la Caverne, se doutant de notre intelligence, ou plutôt n'en doutant plus, défendit à sa fille de me parler; que se fille ne lui obéit pas; et que, l'ayant surprise qui m'écrivait, elle la traita si cruellement, et en public et en particulier. que je n'eus pas depuis grand'peine à la faire résoudre de se laisser enlever. Je ne crains point de vous l'avouer, vous connaissant généreux autant qu'on peut l'être, et amoureux pour le moins autant que moi.

Destin rougit à ces dernières paroles de Léandre, qui continua son discours, et dit à Destin qu'il n'avait quitté la compagnie que pour s'aller mettre en état d'exécuter son dessein; qu'un fermier de son père lui avait promis de lui donner de l'argent, et qu'il espérait encore d'en recevoir à Saint-Malo du fils d'un marchand, de qui l'amitié lui était assurée, et qui était depuis peu maître de son bien, par la mort de ses parents. Il ajouta que, par le moyen de son ami, il espérait de passer facilement en Angleterre, et là de faire sa paix avec son père sans exposer à sa colère mademoiselle Angélique, contre laquelle,

vraisemblablement, aussi bien que contre ne mère, il aurait exercé toutes sortes d'actes d'hostilité, avec tout l'avantage qu'un homme riche et de condition peut avoir sur deux

pauvres comédiennes.

Destin fit avouer à Léandre qu'à cause de sa jeunesse et de sa condition, son père n'aurait pas manqué d'accuser de rapt mademoiselle de la Caverne. Il ne tâcha point de lui faire oublier son amour, sachant bien que les personnes qui aiment ne sont pas capables de croire d'autres conseils que ceux de seur passion, et sont plus à plaindre qu'à blâmer; mais il desapprouva fort le dessein qu'il avait eu de se sauver en Angleterre, et lui représenta ce qu'on pourrait s'imaginer de deux jeunes personnes qui seraient ensemble dans un pays étranger; les fatigues et les hasards d'un voyage par mer; la difficulté de recouvrer de l'argent, s'il leur arrivait d'en manquer; et enfin les entreprises que feraient faire sur eux et la beauté de mademoiselle Angélique, et la jeunesse de l'un et de l'autre.

Léandre ne défendit point une mauvaise cause; il demanda encore une fois pardon a Destin de s'être si longtemps caché de lui, et Destin lui promit qu'il se servirait de tout le pouvoir qu'il croyait avoir sur l'esprit de mademoiselle de la Caverne pour la lui rendre favorable. Il lui dit encore que, s'il était tout que mademoiselle Angélique, il ne devait point quitter la troupe. Il lui représenta que cependant son père pouvait mourir ou sa passion se ralentir, ou peut-être se passer. Léandre s'écria là-dessus que cela n'arriverait ja-

mais.

— Eh bien donc, dit Destin, de peur que cela n'arrive à votre maîtresse, ne la perdez point de vue; faites la comédie avec nous:

de 's n'êtes pas le seul qui la ferez, et qui jourriez faire quelque chose de meilleur. Ecrivez à votre père; faites-lui croire que vous êtes à la guerre, et tâchez d'en tirer de l'argent. Cependant je vivrai avec vous comme avec un frère, et tâcherai par là de vous faire oublier les mauvais traitements que vous pouvez avoir reçus de moi, tandis que je n'ai

pas connu ce que vous valiez.

Léandre se fût jeté à ses pieds si la douleur que les coups qu'il avait reçus lui faisaient sentir par tout son corps lui eût permis de le faire. Il le remercia au moins en des termes si obligeants, et lui fit des protestations d'amitié si tendres, qu'il en fut aimé. dès ce temps-là, autant qu'un honnête homme peut l'être d'un autre. Ils parlèrent ensuite de chercher mademoiselle Angélique; mais une grande rumeur qu'ils entendirent interrompit leur conversation, et fit descendre. Destin dans la cuisine de l'hôtellerie, où il se passait ce que vous allez voir dans le chapitre suivant.

VI. — Combat à coups de poing. — Mort ne l'hôte, e? autres choses mémorables.

Deux hommes, l'un vêtu de noir comme un magistrat de village, et l'autre de gris, qui avait bien la mine d'un sergent, se tenaient aux cheveux et a la barbe, et s'entredonnaient de temps en temps des coups de poing d'une très cruelle manière. L'un et l'autre étaient ce que leurs habits et leurs mines voulaient qu'ils fussent. Le vêtu de noir, magistrat du village, était frère du curé, et le vêtu de gris, sergent du même village, était frère de l'hôte Cet hôte était alors dans une chambre à côté de la cuisine, prêt à rendre l'âme, d'une fièvre chaude qui lui avait si fort troublé l'esprit

qu'il s'était cassé la tête contre une muraille : et sa blessure, jointe a sa fièvre, l'avait mis si bas, que lorsque sa frénésie le quitta, il se vit contraint de quitter la vie, qu'il regrettait peut-être moins que son argent mal acquis. Il avait porté les armes longtemps, et était enfin revenu dans son village chargé d'ans et de si peu de probité, qu'on pouvait dire au'il en avait encore moins que d'argent, quoiqu'il fût extrêmement pauvre. Mais comme les femmes se prennent souvent par où elles devraient moins se laisser prendre, ses cheveux de drille, plus longs que ceux des autres paysans du village, ses serments à la soldate, une plume hérissée qu'il mettait les fêtes, quand il ne pleuvait point, et une épée rouillée qui lui battait de vieilles bottes, quoiqu'il n'eût point de cheval; tout cela donna dans la vue d'une vieille veuve qui tenait hôtellerie.

Elle avait été recherchée par les plus riches fermiers du pays, non tant pour sa beauté que pour le bien qu'elle avait amassé avec son défunt mari, à vendre bien cher et à faire mauvaise mesure de vin et d'avoine. Elle avait constamment résisté à tous ses prétendants; mais enfin un vieux soldat avait triomphé d'une vieille hôtesse. Le visage de cette nymphe tavernière était le plus petit, et son ventre était le plus grand du Maine, quoique cette province abonde en personnes ventrues. Je laisse aux naturalistes le soin d'en chercher la raison, aussi bien que de la graisse

des chapons du pays.

Pour revenir à cette grosse petite femme, qu'il me semble que je vois toutes les fois que j'y songe, elle se maria avec son soldat sans en parler à ses parents, et après avoir achevé de vieillir avec lui, et bien souffert aussi, elle eut le plaisir de le voir mourir la

tête cassée, ce qu'elle attribuait à un juste jugement de Dieu, parce qu'il avait souvent

oué à casser la sienne.

Quand Destin entra dans la cuisine de l'hôtellerie, cette hôtesse et sa servante aidaient
le vieux curé du bourg à séparer les combattants qui s'étaient cramponnés comme deux
vaisseaux; mais les menaces de Destin et
l'autorité avec laquelle il parla achevérent ce
que les exhortations du bon pasteur n'avaient
pu faire, et les deux mortels ennemis se séparèrent, crachant la moitié de leurs dents
sanglantes, saignant du nez, et le menton et
a tête pelés.

Le curé était honnête homme, et savait pien son monde: il remercia Destin fort civilement, et Destin, pour lui faire plaisir, fit em prasser de bonne amitié ceux qui, un moment auparavant, ne s'embrassaient que pour s'é-

rangler.

Pendant l'accommodement, l'hôte acheva son obscure destinée, sans en avertir ses amis, telement qu'on trouva qu'il n'y avait plus qu'à 'ensevelir quand on entra dans sa chambre

pres que la paix fut conclue.

Le cûré fit des prières sur le mort, et les fit ponnes, car il les fit courtes; son vicaire le rint relayer; et cependant la veuve s'avisa de nurler, et le fit avec beaucoup d'ostentation et le vanité. Le frère du mort fit semblant d'être riste, ou le fut véritablement, et les valets et ervantes s'en acquittèrent presque aussi bien que lui.

Le curé suivit Destin dans sa chambre, lui aisant des offres de services: il en fit autant Léandre et ils le retinrent à manger avec cux. Destin, qui n'avait pas mangé de tout le bur, et qui avait fait beaucoup d'exercice, nangea très-avidement. Léandre se reput d'anoureuses pensées plus que de viandes, et le

curé parla plus qu'il ne mangea. Il leur fit cent contes plaisants de l'avarice du défunt. et leur apprit les plaisants différends que cette passion dominante lui avait fait avoir, tant avec sa femme qu'avec ses voisins. Il leur fit entre autres le récit d'un voyage qu'il avait fait à Laval avec sa femme, au retour duquel le cheval qui les portait s'étant déferré de deux pieds, et, qui pis est, les fers s'étant perdus. il laissa sa femme tenant son cheval par lá bride au pied d'un arbre, et retourna jusqu'à Laval, cherchant exactement ses fers partout où il crut avoir passé; mais il perdit sa peine, tandis que sa femme pensa perdre patience à l'attendre, car il était retourné sur ses pas de deux grandes lieues, et elle commencait d'en être en peine quand elle le vit revenir les pieds nus, tenant ses bottes et ses chausses dans ses mains. Elle s'étonna fort de cette nouveauté, mais elle n'osa lui en demander la raison ; tant, à force d'obéir à la guerre, il s'était rendu capable de bien commander dans sa maison : elle n'osa pas même repartir, quand il la fit déchausser aussi, ni lui en démander le sujet: elle se douta seulement que ce pouvait êtré par dévotion. Il fit prendre à sa femme son cheval par la bride, marchant derrière pour le faire hâter; et ainsi l'homme et la femme. sans chaussure, et le cheval déferre de deux pieds, après avoir bien souffert, gagnèrent la maison bien avant dans la nuit, les uns et les autres fort las, et l'hôte et l'hôtesse avant les pieds si écorchés, qu'ils furent près de quinze jours sans pouvoir presque marcher. Jamais il ne se sut si bon gré de quelque autre chose qu'il eût faite; et quand il y songeait, et disait en riant a sa femme que, s'ils ne se fussent déchaussés en revenant de Laval, ils en eussent eu pour deux paires de souliers, outre deux fers d'un cheval. Destin et Léandre ne s'émurent pas beaucoup du conte que le curé leur donnait pour bon, soit qu'ils ne le trouvassent pas si plaisant qu'il le leur avait annoncé, ou qu'ils ne fussent pas alors en humeur de rire.

Le cure, qui était grand parleur, n'en demeura pas la; et, s'adressant à Destin, il lui dit que ce qu'il venait d'entendre ne valait pas ce qu'il avait encore à lui dire, de la manière dont le défunt s'était préparé à la mort.

- Il y a quatre ou cinq jours, ajouta-t-il, qu'il sait bien qu'il n'en peut échapper : il ne s'est jamais plus tourmenté de son ménage : il a eu regret à tous les œufs frais qu'il a mangés pendant sa maladie; il a voulu savoir à quoi monterait son enterrement, et même l'a voulu marchander avec moi le jour que je l'ai confessé. Enfin, pour achever comme il avait commencé, deux heures avant de mourir, il ordonna devant moi à sa femme de l'ensevelir dans un certain vieux drap qui avait plus de cent trous. Sa femme lui réprésenta qu'il y serait fort mal enseveli; il s'opiniatra à n'en vouloir point d'autre; sa femme ne pouvait y consentir; et, parce qu'elle le voyaît en état de ne pouvoir la battre, elle soutint son opinion plus vigoureusement qu'elle n'avait jamais fait avec lui, sans pourfant sortir du respect qu'une honnête femme doit à un mari. fâcheux ou non; elle lui demanda enfin comment il pourrait paraître dans la vallée de Josaphat, un méchant drap tout troué sur les épaules, et en quel équipage il pensait ressusciter. Le malade s'en mit en colère; et, jurant comme il avait accoutumé en sa santé : « Morbleu, vilaine! s'écria-t-il, je ne veux point ressusciter. » J'eus autant de peine à m'empêcher de rire qu'à lui faire comprendre qu'il avait offensé Dieu en se mettant en colere, et plus encore par ce qu'il avait dit à sa femme, qui était en quelque facon une impiété. Il en fit

un acte de contrition tel quel, et encore lui fallut-il donner parole qu'il ne serait point enseveli dans un autre drap que celui qu'il avait choisi. Mon frère, qui avait éclaté de rire de le voir renoncer si hautement et si clairement à sa résurrection, ne pouvait s'empêcher d'en rire encore toutes les fois qu'il y songeait : le frère du défunt s'en était formalisé; et, de paroles en paroles, mon frère et lui, tous deux aussi brutaux l'un que l'autre, s'étaient entreharpés, après s'être donné mille coups de poing, et se battraient peut-être encore si on ne les avait séparés.

Le curé acheva ainsi sa relation, adressant la parole à Destin, parce que Léandre ne lui donnait pas grande attention. Il prit congé des comediens, après leur avoir encore offert ses services; et Destin tâcha de consoler l'afnigé Léandre, lui donnant les meilleures esperances dont il put s'aviser. Tout brisé qu'était le pauvre garçon, il regardait de temps en temps par la fenêtre pour voir si son valet ne venait point, comme s'il en eût dû venir plus tôt. Mais quand on attend quelqu'un avec impatience, les plus sages sont assez sots pour regarder souvent du côté qu'il doit venir.

Je finirai par là mon sixième chapitre.

VII. — Terreur panique de Ragotin, suivie de dis-grâces, — Aventure du corps mort. — Orage de coups de poing et accidents surprenants, dignes d'avoir place en cette véritable histoire.

Léandre regardait donc par la fenêtre de sa chambre du côté qu'il attendait son valet. quand, tournant la tête de l'autre côté, il vit arriver le petit Ragotin, botté jusqu'à la cein-ture, monte sur un petit mulet, et ayant à ses étriers, comme deux estafiers, la Rancune d'un côté et l'Olive de l'autre. Ils avaient appris de village en village, des nouvelles de Destin, et, à force de l'avoir suivi, ils l'avaient enfin trouvé. Destin descendit en bas au-devant d'eux et les fit monter dans la chambre Ils ne reconnurent point d'abord le jeune Léandre, qui avait changé de mine aussi bien que d'habit. Afin qu'on ne le connût pas pour ce qu'il était; Destin lui commanda d'aller faire apprêter le souper, avec la même autorité dont il avait coutume de lui parler, et les comédiens, qui le reconnurent par la, ne lui eurent pas plutôt dit qu'il était bien brave, que Destin répondit pour lui et leur dit qu'un oncle riche qu'il avait au Bas-Maine l'avait équipé de pied en cap comme ils le voyaient, et même lui avait donné de l'argent pour l'obliger à quitter la comédie, ce qu'il n'avait pas voulu faire, et ainsi l'avait laissé sans lui dire adieu.

Destin et les autres s'entredemandèrent des nouvelles de leur quête et ne s'en dirent point. Ragotin assura Destin qu'il avait laissé les comédiennes en bonne santé, quoique fort affligées de l'enlèvement de mademoiselle An-

gélique.

La nuit vint; on soupa, et les nouveaux venus burent autant que les autres burent peu. Ragotin se mit en bonne humeur, défia tout le monde à boire, comme un fanfaron de taverne qu'il était, fit le plaisant et chanta des chansons en dépit de tout le monde; mais n'étant pas secondé, et le beau-frère de l'hôtesse ayant représenté à la compagnie que ce n'était pas bien fait de faire la débauche auprès d'un mort, Ragotin en fit moins de bruit et en but plus de vin.

On se coucha, Destin et Léandre dans la chambre qu'ils avaient déjà occupée; Ragotin, la Rancune et l'Olive dans une petite chambre qui était auprès de la cuisine et à côté de celle où était le corps du défunt, qu'on n'avait pas encore commencé d'ensevelir; l'hôtesse coucha dans une chambre haute qui était voisine de celle où couchait Destin et Léandre; et elle s'y mit pour n'avoir pas devant les yeux l'objet funeste d'un mari mort, et pour recevoir les consolations de ses amis, qui la vinrent visiter en grand nombre; car elle était une des plus grosses dames du bourg, et y avait toujours été autant aimée de tout le monde que son mari y avait toujours été haï.

Le silence régnait dans l'hôtellerie; les chiens y dormaient, puisqu'ils n'aboyaient point; tous les autres animaux y dormaient aussi, ou le devaient faire; et cette tranquillité-lá durait encore entre deux ou trois heures du matin, quand tout-à-coup Ragotin se mit à crier de toute sa force que la Rancune était mort. Tout d'un temps il éveil! « l'Olive, alla faire lever Destin et Léandre, et les fit descendre dans sa chambre, pour venir pieurer ou du moins voir la Rancune, qui venait de mourir subitement à son côté, à ce qu'il disait. Destin et Léandre le suivirent : et la première chose qu'ils virent en entrant dans la chambre, ce fut la Rancune qui s'y promenait en homme qui se porte bien, quoique cela soit assez difficile après une mort subite. Ragotin, qui entrait le premier, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il se rejeta en arrière, comme s'il eût été près de marcher sur un serpent ou de mettre le pied dans un trou. Il fit un grand cri, devint pâle comme un mort, et heurta si rudement Destin et Léandre quand il se jeta hors de la chambre à corps perdu, qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne les portât par terre. Pendant que la peur le fait fuir jusque dans le jardin de l'hôtellerie, où il hasarde de se morfondre. Destin et Léandre demandent à la Rancune des particularités de sa mort : la Rancune leur dit qu'il n'en savait pas tant que Ragotin, et ajouta qu'il n'était pas sage. L'Olive cependant riait comme un fou; la Rancune demeurait froid sans parler, selon sa coutume, et l'Olive et lui ne se déclaraient pas davantage. Léandre alla après Ragotin, et le trouva caché derrière un arbre, tremblant de peur plus que de froid, quoiqu'il fût en chemise : il avait l'imagination si pleine de la Rancune mort, qu'il prit d'abord Léandre pour son fantôme, et pensa s'enfuir quand il s'approcha de lui.

La-dessus, Destin arriva, qui lui parut aussi un autre fantôme. Ils n'en purent tirer la moindre parole, quelque chose qu'ils lui pussent dire; et enfin ils le prirent sous les bras, pour le ramener dans sa chambre : mais, dans le temps qu'ils allaient sortir du jardin, la Rancune s'étant présenté pour y entrer, Ragotin se défit de ceux qui le tenaient, et s'alla jeter, regardant derrière lui d'un œil égaré. dans une grosse touffe de rosiers, où il s'embarrassa depuis les pieds jusqu'à la tête, et ne put s'en tirer assez vité pour s'empêcher d'être joint par la Rancune, qui l'appela cent fois fou, et lui dit qu'il fallait l'enchaîner. Ils le tirerent à trois hors de la touffe de rosiers où il s'était fourré. La Rancune lui donna une claque sur la peau nue, pour lui faire voir qu'il n'était pas mort ; et enfin le petit homme effravé fut ramené dans sa chambre, et remis dans son lit; mais, à peine y fut-il, qu'une clameur de voix féminines qu'ils entendirent dans la chambre voisine leur donna à deviner ce que ce pouvait être. Ce n'étaient point les plaintes d'une femme affligée; c'étalent des cris effroyables de plusieurs femmes ensemble. comme quand elles ont peur.

Destin'y alla, et trouva quatre ou cinq fem-

mes avec l'hôtesse, qui cherchaient sous les lits, regardaient dans la cheminee et paraissaient fort effrayées: il leur demanda ce qu'elles avaient; et l'hôtesse, moitie hurlant, moitié parlant, lui dit qu'elle ne savait ce qu'était devenu le corps de son pauvre mari. En achevant de parler elle se mit à hurler; et les autres femmes, comme de concert, lui répondirent en chœur; et toutes ensemble firent un bruit si grand et si lamentable, que tout ce qu'il y avait de gens dans l'hôtellerie entra dans la chambre, et ce qu'il y avait de voisins et de passants entra dans l'hôtellerie.

Dans ce temps-là, un maître chat s'était saisi d'un pigeon qu'uné servante avait laisse demilardé sur la table de la cuisine; et, se sauvant avec sa proie dans la chambre de Ragotin. s'était caché sous le lit, où il avait couché avec la Rancune. La servante le suivit un bâton de fagot à la main; et regardant sous le lit pour voir ce qu'etait devenu son pigeon, elle se mit à crier tant qu'elle put qu'elle avait trouvé son maître, et le répéta si souvent que l'hôtesse et les autres semmes vinrent à elle. La servante sauta au cou de sa maîtresse, lui disant qu'elle avait trouvé son maître, avec un si grand transport de joie, que la pauvre veuve eut peur que son mari ne fût ressuscité; car on remarqua qu'elle devint pale comme un criminel qu'on juge. Enfin, la servante les fit regarder sous le lit, où ils apercurent le corps mort dont ils étaient tant en peine. La difficulté ne fut pas sigrande à le tirer de la, quoiqu'il fût bien pesant, qu'à savoir qui l'y avait mis. On le reporta dans la chambre, où l'on commença de l'ensevelir. Les comédiens se retirerent dans celle où avait couché Destin, qui ne pouvait rien comprendre dans ces bizarres accidents. Pour Léandre, il n'avait dans la tête

que sa chère Angélique; ce qui le rendait aussi rêveur que Ragotin était fâché de ce que la Rancune n'était pas mort, dont les railleries l'avaient si fort mortifié, qu'il ne parlait plus, contre sa coutume de parier incessamment, et de se mêler en toutes sortes de conversations à propos ou non. La Rancune et l'Olive s'étaient si peu étonnés et de la terreur panique de Ragotin, et de la transmigration d'un corps mort d'une chambre a l'autre, sans aucun secours humain, au moins dont on eût connaissance, que Destin se douta qu'ils avaient grande part dans le prodige. Cependant l'affaire s'éclaircissait dans la cui-

sine de l'hôtellerie.

Un valet de charrue, revenu des champs pour diner, avant oui conter a une servante. avec grande frayeur, que le corps de son maitre s'était levé de lui même, et avait marché, lui dit qu'en passant par la cuisine, à la pointé du jour, il avait vu deux hommes en coemise qui le portaient sur leurs épaules dans la chambre ou on l'avait trouvé. Le frere du mort entendit ce que disait le valet, et trouva faction fort mauvaise : la veuve le sut aussitot, et ses amies aussi; les uns et les antres s'en scandalisèrent bien fort, et conclurent tout d'une voix qu'il fallait que ces hommes-la fu-sent des sorciers qui voulaient faire quelque méchanceté de ce corps mort.

Dans le temps que l'on jugeait si mal de la Rancune, il entra dans la cuisme pour faire porter a déjeuner dans leur chambre. Le frere du défunt lui demanda pourquoi il avait porté le corps de son frere dans sa chambre. La Rancune, bien loin de lui répondre, ne le regarda pas seulement. La veuve lui fit la même question; il eut la même indifférence pour elle, ce que la bonne dame n'eut pas pour lui: elle lui sauta aux yeux, furieuse comme une

lionne à qui l'on a ravi ses petits (j'ai peur que la comparaison ne soit ici trop magnifique). Son beau-frère donna un coup de poing à la Rancune, les amies de l'hôtesse ne l'épargnerent pas, les servantes s'en mêlèrent, les valets aussi; mais il n'y avait pas moyen, pour un homme seul, de tenir contre tant de frappeurs, et ils s'entrenuisaient les uns aux autres. La Rancune, seul contre plusieurs, et par conséquent plusieurs contre lui, ne s'étonna point du nombre de ses ennemis; et, faisant de nécessité vertu, commença a jouer des bras de toute la force que Dieu lui avait donnée, laissant le reste au hasard. Jamais combať inégal ne fut plus disputé: mais aussi la Rancune, conservant son jugement dans le péril, se servait de son adresse aussi bien que de sá force, ménageait ses coups, et les faisait profiter le plus qu'il pouvait. Il donna tel soufflet, qui, ne donnant pas à plomb sur la première joue qu'il rencontrait, et ne faisant que glisser, s'il faut ainsi dire, allait jusqu'à la seconde, même la troisième joue, parce qu'il donnait la plupart de ses coups en faisant la demi-pirouette, et tel soufflet tira trois sons différents de trois différentes mâchoires.

Au bruit des combattants, l'Olive descendit dans la cuisine; et à peine eut-il le temps de discerner son compagnon d'entre tous ceux qui se battaient, qu'il se vit battre, et même plus que lui, de qui la vigoureuse résistance commencait à se faire craindre. Deux ou trois donc des plus maltraités par la Rancune sa jetèrent sur l'Olive, peut-être pour se racquitter. Le bruit en augmenta; et en même temps l'hôtesse recut un coup de poing dans son petit œil, qui lui fit voir cent mille chandelles (c'est un nombre certain pour un incertain), et la mit hors de combat. Elle hurla plus fort et plus franchement qu'elle n'avait

fait à la mort de son mari. Ses hurlements attirèrent les voisins dans la maison, et firent descendre dans la cuisine Destin et Léandre. Quoiqu'ils y vinssent avec un esprit de pacifi-cation, on leur fit d'abord la guerre sans la leur déclarer. Les coups de poing ne leur manquerent pas, et ils n'en laissèrent point manquer ceux qui leur en donnèrent. L'hôtesse, ses amies et ses servantes criaient au voleur, et n'étaient plus que les spectatrices du combat; les unes les yeux pochés, les autres le nez sanglant, les autres les mâchoires brisées, et toutes décoiffées. Les voisins avaient pris parti pour la voisine contre ceux qu'elle appelait voleurs. Il faudrait une meilleure plume que la mienne pour bien représenter les beaux coups de poing qui s'y donnerent. Enfin, l'animosité et la fureur se rendant maîtresses des uns et des autres, on commençait à se saisir des broches et des meubles qui se peuvent jeter à la tête, quand le curé entra dans la cuisine, et tâcha de faire cesser le combat. En vérité, quelque respect que l'on eût pour lui, il eût bien eu de la peine à séparer les combattants, si leur lassitude ne s'en fût mêlée.

Tous actes d'hostilité cessèrent donc de part et d'autre, mais non pas le bruit; car chacun voulant parler le premier, et les femmes plus que les hommes, avec leur voix de fausset, le pauvre bon homme fut contraint de se boucher les oreilles et de gagner la porte. Cela fit taire les plus tumultueux. Il rentra dans le champ de bataille; et le frère de l'hôte, ayant pris la parole par son ordre, lui fit des plaintes du corps mort transporté d'une chambre à l'autre. Il eût exagéré la méchante action plus qu'il ne fit s'il eût eu moins de sang à cracher, outre celui qui sortait de son nez, qu'il ne pouvait arrêter. La Rancune et l'Olive avouèrent ce qu'on leur imputait, et

protestèrent qu'ils ne l'avaient pas fait à mauvaise intention, mais seulement pour faire peur à un de leurs camarades, comme ils avaient fait. Le curé les en blâma fort, et leur fit comprendre la conséquence d'une telle entreprise, qui passait la raillerie; et comme il était homme d'esprit et avait grand crédit parmi ses paroissiens, il n'eut pas grand'peine à pacifler le différend, et qui plus y mit plus y perdit.

Mais la Discorde aux crins de couleuvre n'avait pas encore fait dans cette maison-la tout ce qu'elle avait envie d'y faire. On ouit dans la chambre haute des hurlements fort peu différents de ceux que fait un pourceau qu'on égorge; et celui qui les faisait n'était autre que le petit Ragotin. Le curé, les comédiens, et plusieurs autres coururent à lui, et le trouverent tout le corps, à la réserve de la tête. enfoncé dans un grand coffre de bois qui servait à serrer le linge de l'hôtellerie; et ce qu'il y avait de plus fâcheux pour le pauvre encoffré. le dessus du coffre, fort pesant et massif, était tombé sur ses jambes, et les pressait d'une manière fort douloureuse à voir. Une puissante servante, qui n'était pas loin du coffre quand ils entrerent, et qui leur paraissait fort émue, fut soupconnée d'avoir si mal placé Ragotin. La chose était vraie, et elle en était toute fière; si bien que s'occupant à faire un des lits de la chambre, elle ne daigna pas regarder de quelle façon on tirait Ragotin du coffre, ni même répondre à ceux qui lui demanderent d'où venait le bruit qu'on avait entendu. Cependant le demi-homme fut tiré de sa chausse-trape, et ne fut pas plus tôt sur ses pieds qu'il courut à une épée. On l'empêcha de la prendre: mais on ne put l'empêcher de joindre la grande servante, qu'il ne put aussi empêcher de lui donner un si grand coup sur la tôte, que tout le vaste siège de

son étroite raison en fut ébranlé. Il en fit trois pas en arrière; mais c'eût été reculer pour mieux sauter, si l'Olive ne l'eût retenu par ses chausses, comme il s'allait élancer comme un serpent contre sa redoutable ennemi. L'effort qu'il fit, quoique vain, fut fort violent; la ceinture de ses chausses s'en rompit, et le silence aussi de l'assistance qui se mit 'à rire Le curé en oublia sa gravité, et le frère de l'hôte de faire le triste. Le seul Ragotin n'avait pas envie de rire, et sa colère s'était tournée contre l'Olive, qui, s'en sentant injurié, le porta tout brandi, comme on dit à Paris, sur e lit que faisait la servante, et là, d'une force d'Hercule, il acheva de faire tomber ses chausses, cont la ceinture était déjà rompue, et haussant et baissant les mains dru et menu sur ses cuisses et sur les lieux voisins. en moins de rien les rendit rouges comme de l'écarlate. Le hasardeux Ragotin se précipita courageusement du lit en bas: mais un coup si hardi n'eut pas le succès qu'il méritait : son pied entra dans un pot de chambre que l'on avait laissé dans la ruelle du lit, pour son grand malheur, et y entra si avant, que, ne l'en pouvant retirer à l'aide de son autre pied, il n'ôsa sortir de la ruelle du lit où il était, dé peur de divertir davantage la compagnie et d'en attirer sur soi la raillerie qu'il entendait moins que personne au monde. Chacun s'étonnait fort de le voir si tranquille après avoir sté si ému. La Rancune se douta que ce n'était pas sans cause. Il le fit sortir de la ruelle lu lit, moitié bon gré, moitié par force; et ors tout le monde vit où était l'enclouure. et personne ne put s'empêcher de rire voyant le pied de métal que s'était fait le petit homme. Nous le laisserons foulant l'étain d'un pied superbe, pour aller recevoir un train qui entra n même temps dans l'hôtellerie.

VIII. - Ce qui arriva au pied de Ragotin.

Si Ragotin eût pu de son chef, et sans l'aide de ses amis, se dépoter le pied, je veux dire le tirer hors du méchant pot de chambre où il était si malheureusement entré, sa colère eût pour le moins duré le reste du jour; mais il fut contraint de rabattre quelque chose de son orgueil naturel, et de filer doux, priant humblement Destin et la Rancune de travailler à la liberté de son pied droit ou gauche, car je n'ai pas su lequel. Il ne s'adressa pas à l'Olive, à cause de ce qui s'était passé entre eux; mais l'Olive vint à son secours sans se faire prier, et ses deux camarades et lui firent ce qu'ils purent pour le soulager. Les efforts que le petit homme avait faits pour tirer son pied hors du pot l'avaient enfié, et ceux que faisaient Desfin et l'Olive l'enflaient encore davantage. La Rancune y avait d'abord mis la main ; mais si maladroitement. ou plutot si malicieusement, que Ragotin crut qu'il voulait l'estropier à perpétuité; il l'avait prie instamment de ne s'en mêler plus : il pria les autres de la même chose, et se coucha sur un lit, en attendant qu'on lui eût fait venir un serrurier pour lui limer le pot de chambre sur le pied.

Le reste du jour se passa assez pacifiquement dans l'hôtellerie, et assez tristement entre Destin et Léandre, l'un fort en peine de son valet, qui ne revenait point lui apprendra des nouvelles de sa maîtresse, comme il la lui avait promis; et l'autre ne pouvant se réjouir éloigné de sa chère mademoiselle de l'Etoile, outre qu'il prenait part à l'enlèvement de mademoiselle Angélique, et que Léandre lui faisait pitié, sur le visage duquel il voyait toutes les marques d'une extrême

affliction. La Rancune et l'Olive prirent bientôt parti avec quelques habitants du bourg qui jouaient à la boule; et Ragotin, après avoir fait travailler à son pied, dormit le reste du jour, soit qu'il en eût envie, ou qu'il fût bien aise de ne paraître pas en public, après les mauvaises affaires qui lui étaient arrivées. Le corps de l'hôte fut porté à sa dernière demeure, et l'hôtesse, nonobstant les belles pensées de la mort que lui devaient avoir donné celle de son mari, ne laissa pas de faire payer en Arabe deux Anglais qui allaient de Bre-

tagne a Paris.

Le soleil venait de se coucher quand Destin et Léandre, qui ne pouvaient quitter la fenêtre de leur chambre, virent arriver dans l'hôtellerie un carrosse á quatre chevaux, suivi de trois hommes à cheval et de quatré ou cinq laquais. Une servante les vint prier de vouloir bien céder leur chambre au train qui venait d'arriver: et ainsi Ragotin fut obligé de se faire voir, quoiqu'il eut envie de garder la chambre, ét suivit Destin et Léandre dans celle où, le jour précédent, il avait cru avoir vu mort la Rancune. Destin fut reconnu dans la cuisine de l'hôtellerie par un des messieurs du carrosse, ce même conseiller du Parlement de Rennes avec qui il avait fait connaissance pendant les noces qui furent si malheureuses à la pauvre la Caverne. Ce sénateur breton demanda à Destin des nouvelles d'Angélique, et lui témoigna d'avoir du déplaisir de ce qu'elle n'était pas retrouvée. Il se nommait la Garouffière, ce qui me fait croire qu'il était plutôt Angevin que Breton; car on ne voit pas plus de noms bas-bretons commencer par ter, que l'on n'en avait d'angevins se terminer en ière, de normands en ville, de picards en cour, et des peuples voisins de la Garonne en ac.

Pour revenir à M. de la Garouffière, il avait de l'esprit, comme je vous l'ai déjà dit, et ne se croyait point homme de province en nulle manière, venant d'ordinaire hors de son semestre manger quelque argent dans les auberges de Paris et prenant le deuil quand la cour le prenait; ce qui, bien vérifié et enregistré, devait être une lettre, non pas de noblesse tout a fait, mais de bonne bourgeoisie, si j'ose ainsi parler. De plus, il était bel esprit, par la raison que tout le monde presque se pique d'être seusible aux divertissements de l'esprit, tant ceux qui les connaissent, que les ignorants présomptueux ou brutaux, qui jugent témérairement des vers et de la prose, encore qu'ils croient qu'il y a du deshonneur à bien écrire, et qu'ils reprocheraient, en cas de besoin, à un homme qu'il fait des livres. comme ils lui reprocheraient qu'il ferait de la fausse monnaie. Les comédiens s'en trouvent bien : ils sont caressés davantage dans les villes ou ils représentent; car étant les perroquets ou sansonnets des poëtes, et même quelques-uns d'entre eux, qui sont nés avec de l'esprit, se mèlant quelquefois de faire des comédies, ou de leur propre fonds, ou de par-ties empruntées, il y a quelque sorte d'ambition à les connaître ou à les hanter. De nos jours, on a rendu en quelque façon justice à leur profession, et on les estime plus qu'on ne faisait autrefois. Aussi est-il vrai que le peuple trouve dans la comédie un divertissement des plus innocents et qui peut à la fois instruire et plaire. Elle est aujourd'hui purgée, au moins à Paris, de tout ce qu'elle avait de licencieux. Il serait a souhaiter qu'elle le fût aussi des filous, des pages et des laquais et autres ordures du genre humain, que la facilité de pren-dre des manteaux y attire encore plus que ne faisaient autrefois les mauvaises plaisanteries

des farceurs. Mais aujourd'hui la farce est abolie; et j'ose dire qu'il y a des compagnies particulières où l'on rit de bon cœur des équivoques basses et sales qu'on y débite, desquelles on se scandaliserait dans les premières loges de l'hôtel de Bourgogne.

Finissons la digression.

M. de la Garouffière fut ravi de trouver Destin dans l'hôtellerie, et lui fit promettre de souper avec la compagnie du carrosse, qui était composée du nouveau marié du Mans et de la nouvelle mariée, qu'il menait en son pays de Laval; de madame sa mère, j'entends du marié; d'un gentilhomme de la province; d'un avocat du conseil, et de M. de la Garouffière, tous parents les uns des autres, et que Destin avait vus à la noce où mademoiselle Angélique avait été enlevée. Ajoutez à tous ceux que je viens de nommer, une servante ou femme de chambre, et vous trouverez que le carrosse qui les portait était tout plein, outre que madame Bouvillon (c'est ainsi que s'appelait la mère du marié) était une des plus grosses femmes de France, quoique des plus courtes; et l'on m'a assuré qu'elle portait d'ordinaire sur elle, bon an, mal an, trente quintaux de chair, sans les autres matières pesantes ou solides qui entrent dans la composition d'un corps humain. Après ce que je viens de vous dire vous n'aurez pas de peine à croire qu'elle était très-succulente, comme sont toutes les femmes ragotes.

On servit à souper. Destin y parut avec sa bonne mine, qui ne le quittait point, et qui n'était point altérée alors par du linge sale, Léandre lui en ayant prêté de blanc. Il parla peu, selon sa coutume; et quand il eût parlé autant que les autres, qui parlérent beaucoup, il n'eût peut-être pas tant dit de choses inutiles qu'ils en dirent. La Garouffière lui servit

de tout ce qu'il y avait de meilleur sur la table. Madame Bouvillon en fit de même, a l'envi de la Garouffiere, avec si peu de discretion, que tous les plats de la table se trouvèrent vides en un moment, et l'assiette de Destin si pleine d'ailes et de cuisses de poulet, que je me suis souvent étonné depuis comment on avait pu faire par hasard une si haute pyramide de viande sur si peu de base qu'est le cul d'une assiette. La Garouffière n'y prenait pas garde, tant il était attentivement occupé à parler de vers à Destin, et à lui donner bonne opinion de son esprit. Madame Bouvillon, qui avait aussi son dessein, continuait toujours ses bons offices au comédien, et ne trouvant plus de poulets à couper, fut réduite à lui servir des tranches de gigot de mouton. Il ne savait où les mettre, et en tenait une en chaque main, pour leur trouver place quelque part, quand le gentilhomme, qui ne voulut pas s'en taire au préjudice de son appetit, demanda à Destin, en souriant, s'il mangerait bien tout ce qui était sur son assiette. Destin y jeta les yeux, et fut bien étonné d'y voir, presque au niveau de son menton, la pilé de poulets dépecés dont la Garouffière et la Bouvillon avaient érigé un trophée à son mérite. Il en rougit, et ne put s'empêcher d'en rire; la Bouvillon en fut dé-concertée; la Garouffière en rit fort, et donna si bien le branle à toute la compagnie, qu'elle éclata à quatre ou cinq reprises. Les valets reprirent où leurs maîtres avaient quitté, et rirent à leur tour; ce que la jeune mariée trouva si plaisant, que s'étouffant de rire en commencant de boire, elle couvrit le visage de sa belle-mère et celui de son mari de la plus grande partie de ce qui était dans son verre, et distribua le reste sur la table et sur les habits de ceux qui v étaient assis.

On recommença à rire, et la Bouvillon fut la seule qui n'en rit point, mais qui rougit beaucoup, et regarda d'un œil courroucé sa pauvre bru, ce qui rabattit un peu sa joie. Enfin, on acheva de rire, parce que l'on ne peut pas rire toujours. On s'essuya les yeux; la Bouvillon et son fils essuyèrent le vin qui leur dégouttait des yeux et du visage, et la jeune mariée leur en fit des excuses, ayant encore bien de la peine à s'empêcher de rire. Destin mit son assiette au milieu de la table. et chacun y reprit ce qui lui appartenait. On ne put parler d'autre chose tant que le souper dura, et la raillerie, bonne ou mauvaise, en fut poussée bien loin, quoique le sérieux dont s'arma mal a propos madame Bouvillon troublât en quelque facon la gaieté de la compagnie. Aussitôt qu'on eut desservi, les dames se retirerent dans leurs chambres; l'avocat et le gentilhomme se firent donner des cartes et jouerent au piquet ; la Garouffière et Destin, qui n'étaient pas de ceux qui ne savent que faire quand ils ne jouent point, s'entretin-rent ensemble fort spirituellement, et firent peut-être une des plus belles conversations qui se soit jamais faite dans une hôtellerie du bas Maine. La Garouffière parla à dessein de tout ce qu'il croyait devoir être le plus caché à un comédien, de qui l'esprit a ordinairement de plus étroites limites que la mémoire, et Destin en discourut comme un homme fort éclairé, et qui savait bien son monde. Entre autres choses, il fit avec tout le discernement imaginable la distinction des femmes qui ont beaucoup d'esprit, et qui ne le font paraître que quand elles ont à s'en servir, d'avec celles qui ne s'en servent que pour le faire paraître, et de celles qui envient aux mauvais plaisants leurs qualités de drôles et de bons compagnons, qui rient des allusions et équivoques licencieuses, qui en font elles-mêmes, et, pour tout dire, qui sont des rieuses de quartier, d'avec celles qui font la plus aimable partie du beau monde et qui sont de la cabale. Il parla aussi des femmes qui savent aussi bien écrire que les hommes qui s'en mèlent, et qui, si elles ne donnent point au public les productions de leur esprit, ne le font que par modestie. La Garouffière, qui était fort honnête homme, et qui se connaissait bien en honnêtes gens, ne pouvait comprendre comment un comédien de campagne pouvait avoir une si parfaite connaissance de la véritable honnêtetè. Pendant qu'ii l'admirait en soi-même, et que l'avocat et le gentilhomme, qui ne jouaient plus, parce qu'ils s'étaient querellés sur une carte tournée, bâllaient fréquenment de trop grande envie de dormir, on leur vint dresser trois lits dans la chambre où ils avaient soupé, et Destin se retira dans celle de ses camarades, où il coucha avec Léandre.

IX .- Autre disgrace de Ragotin,

La Rancune et Ragotin couchèrent ensemble. Pour l'Olive, il passa une partie de la nuit à recoudre son habit, qui s'était décousu en plusieurs endroits quand il s'était harpé avec le colère Ragotin. Ceux qui ont connu particulièrement ce petit Manceau ont remarqué que toutes les fois qu'il avait eu à se gourner contre quelqu'un (ce qui lui arrivait souvent), il avait toujours décousu ou déchiré les habits de son ennemi, en tout ou en partie. C'était son coup sûr, et qui eût eu à faire rontre lui à coups de poing un combat assigné, eût pu défendre son habit comme on défend le visage en faisant des armes. La Rancune lui demanda

en se couchant s'il se trouvait mal. parce qu'il avait fort mauvais visage. Ragotin lui dit qu'il ne s'était jamais mieux porté. Ils ne furent pas longtemps à s'endormir, et bien en prit à Ragotin de ce que la Rancune respecta la bonne compagnie qui était arrivée dans l'hôtellerie et n'en voulut pas troub er le repos, sans cela le petit homme eût mal passé la nuit.

L'Olive, cependant, travaillait à son habit, et après y avoir fait tout ce qu'il y avait à faire, il prit les habits de Ragotin, et, aussi adroitement qu'aurait fait un tailleur, il en étrécit le pourpoint et les chausses, et les remit en leurs piaces; et ayant passé la plus grande partie de la nuit a coudre et à découdre, se coucha dans le lit où dormaient Ragotie.

gotin et la Rancune.

On se leva de bonne heure, comme on fait toujours dans les hôtelleries, où le bruit commence avec le jour. La Rancune dit encore à Ragotin qu'il avait mauvais visage; l'Olive lui dit la même chose : il commenca de le croire. et trouvant en même temps son habit trop étroit de plus de quatre doigts, il ne douta plus qu'il n'eut enflé d'autant dans le peu de temps qu'il avait dormi, et s'effraya fort d'une enflure si subite. La Rancune et l'Olive lui exagéraient toujours son mauvais visage, et Destin et Léandre, qu'ils avaient avertis de la tromper e, lui dirent aussi qu'il était fort changé. Le pauvre Ragotin en avait la la me à l'œil; Destin ne put s'empêcher d'en sourire, dont il se fâcha bien fort. Il alla dans la cuisine de l'hôtellerie, où tout le monde lui dit ce que lui avaient dit les comédiens, même les gens du carrosse, qui, ayant une grande traite à faire, s'étaient levés de bonne heure. Ils firent déjéuner les comédiens avec eux, et tout le monde but à la santé de Ragotin malade, qui, au lieu de leur en faire civilité, s'en alla, grondant contre eux et fort désolé, chez le chirurgien du bourg, à qui il rendit compte

de son enflure.

Le chirurgien discourut de la cause et de l'effet de son mal, qu'il connaissait aussi peu que l'algèbre : il lui parla un quart-d'heure durant en termes de son art, qui n'étaient non plus à propos au sujet qué s'il lui eût parle du Prêtre-Jean. Ragotin s'en impatienta, et lui demanda, jurant Dieu admirablement bien pour un petit homme, s'il n'avait autre chose à lui dire. Le chirurgien voulait encore raisonner : Ragotin le voulut battre, et l'eût fait s'il ne se fût humilié devant ce colère malade, à qui il tira trois palettes de sang, et lui ven-

La cure venait d'être achevée, quand Léandre vint dire à Ragotin que, s'il lui voulait promettre de ne se fâcher point, il lui apprendrait une méchanceté qu'on lui avait faite. Il promit plus que Léandre ne voulut, et jura, sur sa damnation éternelle, de tenir tout ce qu'il promettait. Léandre dit qu'il voulait avoir des témoins de son serment, et le remena dans l'hôtellerie, où, en la présence de tout ce qu'il y avait de maîtres et de valets, il le fit jurer de nouveau, et lui apprit qu'on lui avait étréci ses habits. Ragotin en rougit d'abord de honte; puis pâlissant de colere, il allait enfreindre son horrible serment, quand sept ou huit personnes se mirent à lui faire des remontrances à la fois, avec tant de véhimence, que, bien qu'il jurât de toute sa force, on n'en entendit rier. Il cessa de parler; mais les au-tres ne cessèrent pas de lui crier aux oreilles, et le firent si longtemps que le pauvre homme en pensa perdre l'ouïe. Enfin il s'en tira m'ieux qu'on ne pensait, et se mit à chanter de toute sa force les premières chansons qui lui vinrent à la bouche, ce qui changea le grand bruit de voix confuses en de grands éclats de risées, qui passèrent des maîtres aux valets, et du lieu où se passa l'action dans tous les endroits de l'hôtellerie, où différents sujets attiraient différentes personnes. Tandis que le bruit de tant de personnes qui riaient ensemble, diminue peu à peu et se perd dans l'air, de façon à peu près que fait la voix des échos, le chronologiste fidèle finira le présent chapitre, sous le bon plaisir du lecteur bénévole, ou malévole, ou tel que le ciel l'aura fait naître.

X. — Comment macame Bouvillon ne put résister à une tentation, et eut une bosse au front.

Le carrosse, qui avait à faire une grande journée, fut prêt de bonne heure: les sept personnes qui l'emplissaient à bonne mesure sy entassèrent; il partit; et à dix pas de l'hôtellerie l'essieu se rompit par le milieu. Le cocher en maudit sa vie: on le gronda comme s'il eût été responsable de la durée d'un essieu. Il fallut se tirer du carrosse un à un, et reprendre le chemin de l'hôtellerie. Les habitants du carrosse échoué furent fort embarrassés quand on leur dit que dans tout le pays il n'y avait point de charron plus près que celui d'un gros bourg à trois lieues de là. Ils tinrent conseil et ils ne résolurent rien, voyant bien que leur carrosse ne serait en état de rouler que le jour suivant.

La Bouvillon, qui s'était conservé une grande autorité sur son fils, parce que tout le bien de la maison venait d'eile, lui commanda de monter sur un des chevaux qui portaient les valets de chambre, et de faire monter sa femme sur l'autre, pour aller rendre visite à un vieil oncle qu'elle avait, curé du même bourg où l'on était allé chercher un charron. Le seigneur

de ce bourg était parent du conseiller, et connu de l'avocat et du gentilhomme. Il leur prit envie de l'aller voir de compagnie. L'hôtesse leur fit trouver des montures, en les louant un peu cher; et ainsi la Bouvillon, seule de sa froupe, demeura dans l'hôtellerié, se trouvant un peu fatiguée, ou feignant de l'être; outre que sa taille ronde ne lui permettait pas même de monter sur un âne, quand on en aurait pu trouver d'asser fort pour la porter. Elle en vova sa servante à Destin, le prier de venir dînér avec elle, et en attendant le dîner se recoiffa, se frisa et se poudra, se mit un tablier et un peignoir à dentelle, et d'un collet de point de Gênes de son fils se fit une cornette. Elle tira d'une cassette une des jupes de noces de sa bru, et s'en para: enfin elle se transforma en une petite nymphe replete. Destin eût bien voulu dîner en liberté avec ses camarades: mais comment eût-il refusé sa très-humblé servante madame Bouvillon, qui l'envoya quérir pour dîner, aussitôt que l'on eut servi? Destin fut surpris de la voir si gaillardement vêtue. Elle le recut d'un visage riant, lui prit les mains pour le faire laver, et les lui serra d'une maniere qui voulait dire quelque chose. Il songeait moins à dî**n**er qu'au sujet pourquoi il en avait été prié: mais la Bouvillon lui reprocha si souvent qu'il ne mangeait point, qu'il ne put s'en défendre. Il ne savait que lui dire, outre qu'il rarlait peu de son naturel. Pour lá Bouvillon, elle n'était que trop ingénieuse à se trouver matière de parler. Quand une personne qui parle beaucoup se rencontre tête à tête avec une autre qui ne parle guere, et qui ne lui répond pas elle en parle davantage; car jugeant d'autrui par soi-même, et voyant qu'on n'a point reparti a ce qu'elle a avancé, comme elle aurait fait en pareille occasion, elle croit que ce qu'elle a dit n'a pas assez plu à son

indifférent auditeur; elle veut réparer sa faute par ce qu'elle dira, qui vaut le plus souvent encore moins que ce qu'elle a déja dit, et ne déparle point tant qu'on a de l'attention pour elle. Dn peut s'en séparer; mais parce qu'il se trouve de ces infatigables parleurs, qui continuent de parler seuls quand ils s'en sont mien humeur en compagnie, je crois que le mieux que l'on puisse faire avec eux, c'est de parler autant et plus qu'eux, s'il se peut, car tout le monde ensemble ne retiendra pas un grand parleur auprès d'un autre qui lui aura rompu le dé, et le voudra faire auditeur

par force.

J'appuie cette réflexion-là sur plusieurs expériences, et je ne sais même si je ne suis point de ceux que je blame. Pour la nonpareille Bouvillon, elle était la plus grande diseuse de riens qui ait jamais été; et non-seu-lement elle parlait seule, mais aussi elle se répondait. La taciturnité de Destin lui donnant beau jeu, et ayant dessein de lui plaire, elle battit un grand pays. Elle lui conta tout ce qui se passait dans la ville de Laval, où elle faisait sa demeure; lui en fit l'histoire scandaleuse, et ne déchira point de particulière ou de famille entière, qu'elle ne tirât, du mal qu'elle en disait, matière de dire du bien d'elle; protestant, à chaque défaut qu'elle remarquait en son prochain, que pour elle, encore qu'elle eût plusieurs défauts, elle n'avait pas celui dont elle parlait. Destin en fut fort mortifié au commencement, et ne lui répondit point ; mais enfin il se crut obligé de sourire de temps en temps, et de dire quelquefois, « ou cela est fort plaisant, ou cela est fort étrange, * et le plus souvent il dit l'un et l'autre fort mal à propos. On desservit quand Destin cessa de manger. Madame Bouvillon le fit asseoir au-près d'elle sur le pied d'un lit; et sa servante,

qui laissa sortir celles de l'hôtellerie les premières, en sortant de la chambre, tira la porte après elle. La Bouvillon, qui crut peut-être que Destin y avait pris garde, lui dit:

- Voyez un peu cette étourdie, qui a fermé

la porte sur nous!

- J'irai l'ouvrir, s'il vous plaît, lui répondit

Destin.

— Je ne dis pas cela, répondit la Bouvillon en l'arrêtant; mais vous savez bien que deux personnes seules enfermées ensemble, comme ils peuvent faire ce qui leur plaira, on en peut aussi croire ce que l'on voudra.

 Ce n'est pas des personnes qui vous ressemblent que l'on fait des jugements témérai-

res, lui repartit Destin.

Je ne dis pas cela, dit la Bouvillon; mais on ne peut avoir trop de précautions contre la médisance.

— Il faut qu'elle ait quelque fondement, lui repartit Destin; et pour ce qui est de vous et de moi, on sait bien le peu de proportion qu'il y a entre un pauvre comédien et une femme de votre condition. Vous plaît-il donc, continua-t-il, que j'aille ouvrir la porte?

— Je ne dis pas cela, dit la Bouvillon en l'allant fermer au verrou; car, ajouta-t-elle, peut-être qu'on ne prendra pas garde si elle, est fermée ou non : et fermée pour fermée, il vaut mieux qu'elle ne se puisse ouvrir que

de notre consentement.

L'ayant fait comme elle l'avait dit, elle approcha de Destin son gros visage fort enflammé, et ses petits yeux fort étincelants, et lui donna bien à penser de quelle façon il se tirerait à son honneur de la bataille que vraisemblablement elle lui allait présenter. La grosse sensuelle êta son mouchoir de cou et étala aux yeux de Destin, qui n'y prit pas grand plaisir, dix livres de tétons pour le moins.

c'est-à-dire la troisième partie de son sein, le reste étant distribué à poids égal sous ses deux aisselles. Sa mauvaise intention la faisant rougir (car elles rougissent aussi, les dévergondées), sa gorge n'avait pas moins de rouge que son visage, et l'un et l'autre ensemble auraient été pris de loin pour un tapabor d'écarlate. Destin rougissait aussi, mais de pudeur ; au lieu que la Bouvillon, qui n'en avait plus, rougissait, je vous laisse a penser de quoi. Elle s'écria qu'elle avait quelque petite bête dans le dos; et se remuant en son harnais, comme quand on y sent quelque démangeaison, elle pria Destin d'y fourrer la main. Le pauvre garçon le fit en tremblant, et cependant la Bouvillon lui tâtant les flancs au défaut du pourpoint, lui demanda s'il n'était point chatouilleux : il fallait combattre ou se rendre quand Ragotin se fit ouiïr de l'autre côté de la porte, frappant des pieds et des mains comme s'il l'eût voulu rompre, et criant a Destin qu'il ouvrît promptement. Destin tira sa main du dos suant de la Bouvillon, pour aller ouvrir a Ragotin, qui faisait toujours un bruit du diable, et voulant passer entre elle et la table assez adroitement pour ne pas la toucher, il rencontra du pied quelque chose qui le fit broncher et se choqua la tête contre un banc, assez rudement pour en être quelque temps étourdi. La Bouvillon cependant, ayant repris son mouchoir à la hâte, alla ouvrir a l'impétueux Ragotin, qui en même temps poussa la porte de l'autre côte de toute sa force, la fit donner si rudement contre le visage de la pauvre dame, qu'elle en eut 'le nez écaché et de plus une bosse au front, grosse comme le poing. Elle cria qu'elle était morte. Le petit étourdi ne lui en fit pas la moindre excuse: et sautant et répétant : « Mademoiselle Angélique est retrouvée! mademoiselle

Angélique est ici! » pensa mettre en colère Destin, qui appelait tant qu'il pouvait la servante de la Bouvillon au secours de sa maîtresse, et n'en pouvait être entendu à cause du bruit de Ragotin. Cette servante enfin apporta de l'eau et une serviette blanche. Destin et elle réparèrent le mieux qu'ils purent le dommage que la porte, trop rudement poussée, avait fait à la pauvre dame. Quelque impatience qu'eût Destin de savoir si Ragotin. disait vrai, il ne suivit point son impétuosité et ne quitta point la Boûvillon que sôn visage ne fût lavé et essuvé et la bosse de son front bandée, non sans appeler souvent Ragotin étourdi, et qui, pour tout cela, ne laissa pas de le tirailler pour le faire venir ou il avait envie de le conduire.

XI. — Des moins divertissants du présent volume.

Il était vrai que mademoiselle Angélique venait d'arriver, conduite par le valet de Léandre. Ce valet eut assez d'esprit pour ne donner point à connaître que Léandre fût son maitre; et mademoiselle Angélique fit i'étonnée de le voir si bien vêtu, et fit par adresse ce que la Rancune et l'Olive avaient fait tout de bon. Léandre demandait à mademoiselle Angélique et à son valet, qu'il faisait passer pour un de ses amis, où ét comment il l'avait trouvée, lorsque Ragotin entra, menant Destin comme en triomphe, ou plutôt le traînant après soi, parce qu'il n'allait pas assez vite au gré de son esprit chaud. Destin et Angélique s'embrassèrent avec de grands témoignages d'amitié, et avec cette tendresse que ressentent les personnes qui s'aiment, quand, après une longue absence, ou quand, n'espérant plus de se revoir, elles se trouvent ensemble par une rencontre inopinée. Léandre et elle ne se caressèrent que de leurs yeux, qui se dirent bien des choses, si peu qu'ils se regardérent, remettant le reste à la première entrevue par-

ziculière.

Cependant le valet de Léandre commença sa narration, et dit a son maître, comme s'il sût parlé à son ami, qu'après qu'il l'eut quitté pour suivre les ravisseurs d'Angélique, comme il l'en avait prié, il ne les avait perdus de vue qu'à la couchée, et le lendemain, jusqu'à un bois, à l'entrée duquel il avait été bien étonné de trouver mademoiselle Angélique seule, à pied, et fort éplorée. Et il ajouta que lui ayant dit qu'il étalt ami de Léandre, et que c'était à sa prière qu'il la suivait, elle s'était fort consolée, et l'avait conjuré de la conduire au Mans, ou de la mener auprès de Léandre, s'il savait où le trouver.

C'est, continua-t-il, à mademoiselle à vous dire pourquoi ceux qui l'enlevaient l'ont ainsi abandonnée, car je ne lui en ai osé parler, la voyant si affligée pendant le chemin que nous avons fait ensemble, que j'ai eu souvent peur que ses sanglots ne la suffoquassent.

Les moins curieux de la compagnie eurent grande impatience d'apprendre de mademoiselle Angélique une aventure qui leur semblait si étrange. Car que pouvait-on se figurer d'une fille enlevée avec tant de violence, et rendue, ou bien abandonnée si facilement, et sans qué

les ravisseurs y fussent forcés?

Mademoiselle Angélique pria qu'on fît en sorte qu'elle se pût coucher; mais l'hôtellerie se trouvant pleine, le bon curé lui fit donner une chambre chez sa sœur, qui logeait dans la maison voisine, et qui était veuve d'un des plus riches fermiers du pays. Angélique n'avait pas si grand besoin de dormir que de se reposer; c'est pourquoi Destin et Léandre l'allérent trouver aussitôt qu'ils surent qu'elle était dans son lit. Quoiqu'elle fût bien aise que Destin fût confident de son amour, elle ne pouvait le regarder sans rought. Destin eut pitié de sa confusion; et pour l'occuper à autre chose qu'à se défaire, la pria de leur conter ce que le valet de Léandre n'avait pu leur dire : ce qu'elle fit de cette sorte:

- Vous vous pouvez bien figurer quelle fut la surprise de ma mère, et la mienne, lorsque, nous promenant dans le parc de la maison où nous étions, nous en vimes ouvrir une petite porte qui donnait dans la campagne, et entrer par la cinq ou six hommes, qui se saisi-rent de moi, sans presque regarder ma mere, et m'emporterent demi-morte de frayeur jusqu'auprès de leurs chevaux. Ma mère, que vous savez être une des plus résolues femmes du monde, se jeta toute furieuse sur le pre-mier qu'elle trouva, et le mit en si pitoyable état que, ne pouvant se tirer de ses mains, il fut contraint d'appeler ses compagnons à son aide. Celui qui le secourut, et qui fut assez lâche pour battre ma mère, comme je l'entendis s'en vanter par le chemin, était l'auteur de l'entreprise. Il ne s'approcha point de moi tant que la nuit dura, pendant la-quelle nous marchâmes comme des gens qui fuient et que l'on suit. Si nous eussions passé par des lieux habités, mes cris étaient capables de les faire arrêter; mais ils se dé-tournérent autant qu'ils purent de tous les villages qu'ils trouverent, à la réserve d'un hameau, dont je réveillai tous les habitants par mes cris. Le jour vint; mon ravisseur s'approcha de moi, et ne m'eut pas sitôt regardée au visage, que faisant un grand cri, il assembla ses compagnons, et tint avec eux un conseil qui dura, à mon avis, près d'une demiheure. Mon ravisseur me paraissait aussi enragé que j'étais affligée : il jurait à faire peur à tous ceux qui l'entendaient, et querella presque tous ses camarades. Enfin leur conseil fumultueux finit, et je ne sais ce qu'on y avait résolu. On se remit à marcher, et is commençai à n'être plus traitée si respectueusement que je l'avais été. Ils me querellaien toutes les fois qu'ils m'entendaient plaindre, et. faisaient des imprécations contre moi, comme si je leur eusse fait bien du mal. Ils m'avaient enlevée, comme vous avez vu, avec un habit de théâtre; et, pour le cacher, ils m'avaient couverte d'une de leurs casaques. Ils trouvérent un homme sur leur chemin, de qui ils s'informerent de quelque chose. Je fus bien étonnée de voir que c'était Léandre, et je crois qu'il fut bien surpris de me reconnaître; ce qu'il fit aussitôt que mon habit, que je découvris expres, et qui lui était fort connu, lui frappa la vue, en même temps qu'il me vit au visage. Il vous aura dit ce qu'il fit Pour moi, voyant tant d'épées tirées sur Léandre, je m'évanouis entre les mains de celui qui me tenait embrassée sur son cheval; et quand je revins de mon évanouissement, je vis que nous mar-chions, et ne vis plus Léandre. Mes cris en redoublérent; et mes ravisseurs, dont il v en avait un de blessé, prirent leur chemin à travers les champs, et s'arrêterent hier dans un village, où ils couchérent comme des gens de guerre. Ce matin. à l'entrée d'un bois, ils ont rencontré un homme qui conduisait une demoiselle à cheval : ils l'ont démasquée, l'ont reconnue; et avec toute la joie que font paraître ceux qui trouvent ce qu'ils cherchent, l'ont emmenée, après avoir donné quelques coups à celui qui la conduisait. Cette demoiselle faisait des cris autant que j'en avais fait, et il me semblait que sa voix ne m'était pas inconnue. Nous n'avions pas avancé cinquante

pas dans le bois, que celui que je vous ai dit paraître être le maître des autres s'approcha de l'homme qui me tenait, et lui dit, parlant de moi :

Fais mettre pied à terre à cette crieuse.

Il fut obei; ils me laisserent, se dérobèrent à ma vue, et je me trouvai seule et à pied. L'effroi que j'eus de me voir seule eût été capable de me faire mourir, si monsieur, qui m'a conduite ici, et qui nous suivait de loin, comme il vous l'a dit, ne m'eût trouvée. Vous savez tout le reste. Mais, continua-t-elle adressant la parole à Destin, je crois devoir vous dire que la demoiselle qu'ils m'ont ainsi préférée ressemble à votre sœur ma compagne; qu'elle a le même son de voix, et que je ne sais qu'en croire: car l'homme qui était avec elle ressemble au valet que vous avez pris depuis que Léandre vous à quitté; et je ne puis m'ôter de l'esprit que ce ne soit luimême.

- Que me dites-vous là? dit alors Destin

fort inquiet.

- Ce que je pense, lui répondit Angélique. On peut, continua-t-elle, se tromper à la ressemblance des personnés; mais j'ai grand'-

peur ne ne m'être pas trompée.

— J'en ai grand'peur aussi, repartit Destin, le visage tout changé; et je crois avoir un ennemi dans la province, de qui je dois tout craindre. Mais qui aurait mis à l'entrée de ce bois ma sœur que Ragotin quitta hier au Mans? Je vais prier quelqu'un de mes camarades d'y aller en diligence, et je l'attendrai ici pour déterminer ce que j'aurai a faire selon les nouvelles qu'il m'apprendra.

Comme il achevait ces paroles, il s'entendit appeler dans la rue : il regarda par la fenê-tre et vit M. de la Garouffière, qui était re-venu de sa visite, et qui lui dit qu'il avait

une affaire importante à lui communiquer. Il l'alla trouver et laissa Léandre et Angélique ensemble, qui eurent ainsi la liberté de se caresser après une fâcheuse absence, et de se faire part des sentiments qu'ils avaient eus l'un pour l'autre. Je crois qu'il y eût eu bien du plaisir à les entendre ; mais il vaut mieux pour eux que leur entrevue ait été secrète. Cependant Destin demandait à la Garouffière ce qu'il désirait de lui.

 Connaissez-vous un gentilhomme nommé Verville? est-il de vos amis? lui dit la Ga-

rouffiere.

- C'est la personne du monde à qui je suis le plus oblige, et que j'honore le plus, et je crois n'en être pas haï, dit Destin.

 Je le crois, repartit la Garouffière; je l'ai vu aujourd'hui chez le gentilhomme que j'étais allé voir. En dînant on a parlé de vous, et Verville depuis n'a pu parler d'autre chose; il m'a fait cent questions à votre sujet, sur lesquelles je n'ai pu le satisfaire; et, sans la parole que je lui ai donnée que je vous enverrais le trouver (ce qu'il ne doute point que vous ne fassiez), il serait venu ici, quoiqu'il ait des affaires où il est.

Destin le remercia des bonnes nouvelles qu'il lui apprenait ; et s'étant informé du lieu où il trouverait Verville, il se résolut d'y aller, espérant d'apprendre de lui des nouvelles de son ennemi Saldagne, qu'il ne doutait point être l'auteur de l'enlevement d'Angélique, et qu'il n'eût aussi entre ses mains sa chère l'Etoile, s'il était vrai que ce fût elle qu'Angélique pensait avoir reconnue. Il pria ses camarades de retourner au Mans, réjouir la Caverne des nouvelles de sa fille retrouvée, et leur fit promettre de lui renvoyer un homme expres, ou que quelqu'un d'eux reviendrait lui-même lui dire en quel état serait

mademoiselle de l'Etoile. Il s'informa de la Garouffière du chemin qu'il devait prendre, et du nom du bourg où il devait trouver Verville. Il fit promettre au curé que sa sœur aurait soin d'Angélique, jusqu'à ce qu'on la vint quérir du Mans, prit le cheval de Léandre, et arriva vers le soir dans le bourg qu'il cherchait. Il ne jugea pas à propos d'aller cher-cher lui-même Verville, de peur que Saldagne, qu'il croyait dans le pays, ne se rencontrât avec lui quand il l'aborderait. Il descendit donc dans une méchante hôtellerie, d'où il envoya un petit garcon dire à M. de Verville que le gentilhomme qu'il avait soubaité de voir le demandait. Verville le vint trouver, se jeta à son cou, et le tint longtemps ém-brassé sans lui pouvoir parler, de trop de tendresse.

Laissons-les s'entre-caresser comme deux personnes qui s'aiment beaucoup, et qui se rencontrent après avoir cru qu'elles ne se verraient jamais, et passons au chapitre suivant.

XII. — Qui divertira peut-être aussi peu que le précédent.

Verville et Destin se rendirent compte de tout ce qu'ils ignoraient des affaires de l'un et de l'autre. Verville lui dit des merveilles de la brutalité de son frère Saint-Far, et de la vertu de sa femme à la souffrir. Il exagéra la félicité dont il jouissait en possédant la sienne, et lui apprit des nouvelles du baron d'Arques et de M. de Saint-Sauveur. Destin lui conta toutes ses aventures sans lui rien cacher; et Verville lui avoua que Saldagne était dans le pays, toujours un fort malhonnête homme, et fort dangereux; et lui promit, si mademoiselle de l'Etoile était entre ses mains, de faire tout son possible pour le découvrir, et de ser-

vir Destin et de sa personne et de tous ses amis, en tout ce qu'il en aurait à faire pour

la délivrer.

— Il n'a point d'autre retraite dans le pays, lui dit Verville, que chez mon père, et chez je ne sais quel gentilhomme qui ne vaut pas mieux que lui, et qui n'est pas maître en sa maison, étant cadet des cadets. Il faut qu'il nous revienne voir s'il demeure dans la prevince. Mon père et nous le souffrons à cause de l'alliance; Saint-Far ne l'aime plus, quelque rapport qu'il y ait entre eux. Je suis donc d'avis que vous veniez demain avec moi ; je sais où je vous mettrai; vous n'y serez vu que de ceux que vous voudrez voir; et cependant je ferai observer Saldagne, et on l'éclairera de si près, qu'il ne fera rien que nous ne le sachions.

Destin trouva beaucoup de raison dans le conseil que lui donnait son ami, et résolut de le suivre. Verville retourna souper avec le seigneur du bourg, vieil homme son parent, et dont il pensait hériter; et Destin mangea ce qu'il trouva dans son hôtellerie, et se coucha de bonne heure, pour ne pas faire attendre Verville, qui faisait état de partir de grand matin pour retourner chez son père. Ils partirent à l'heure arrêtée : et durant trois lieues qu'ils firent ensemblé, s'entre-apprirent plusieurs particularités qu'ils n'avaient pas eu le temps de se dire. Verville mit Destin chez un valet qu'il avait marie dans le bourg, et qui y avait une petite maison fort commode, à cinq cents pas du château du baron d'Arques. Il donna ordre qu'il y fût secrétement, et lui promit de le revenir trouver bientôt. Il n'y avait pas plus de deux heures que Verville l'avait quitté quand il le vint retrouver, et lui dit en l'abordant qu'il avait bien des choses à lui dire. Destin pâlit et s'affligea par avance, et

Verville par avance lui fit espérer un remède

au malheur qu'il allait lui apprendre.

- En mettant pied à terre, lui dit-il, j'ai trouvé Saldagne que l'on portait à quatre dans une chambre basse: son cheval s'est abattu sous lui à une lieue d'ici, et l'a tout brisé. Il m'a dit qu'il avait à me parler, et m'a prié de venir le trouver dans sa chambre. aussitôt qu'un chirurgien, qui était présent, aurait vu sa jambe, qui est fort foulée de sa chute. Lorsque nous avons été seuls : « Il faut. m'a-t-il dit, que je vous révele toujours mes fautes, encore que vous soviez le moins indulgent de mes censeurs, et que votre sagesse fasse toujours peur à ma folie. » Ensuite de cela, il m'a avoué qu'il avait enlevé une comédienne, dont il avait été toute sa vie amoureux, et qu'il me conterait des particularités de cet enlevement qui me surprendraient. Il m'a dit que ce gentilhomme, que je vous ai dit être de ses amis, n'avait pu lui trouver de retraite en toute la province, et avait été obligé de le quitter, et d'emmener avec lui des hommes qu'il lui avait fournis pour le servir dans son entreprise, à cause qu'un de ses frères, qui se mélait de faire des convois de faux sels, était guetté par les archers des gabelles, et avait besoin de ses amis pour se mettre à couvert. « Tellement, m'a-t-il dit, que, n'osant paraître dans la moindre ville à cause que mon affaire a fait grand bruit, je suis venu ici avec ma proie. J'ai prié ma sœur, votre femme, de la retirer dans son apportement. loin de la vue du baron d'Arques, dont je redoute la sévérité; et je vous conjure, puisque ie ne puis la garder céans, et que je n'ai que deux valets les plus sots du monde, de me prêter le vôtre, pour la conduire avec les miens jusqu'en la terre que j'ai en Bretagne, où je me ferai porter aussitôt que je pourrai

monter à cheval. Il m'a demandé si je ne lui pourrais point donner quelques hommes, outre mon valet; car, tout étourdi qu'il est. il voit bien qu'il est bien difficile à trois nommes de mener loin une fille enlevée sans son consentement. Pour moi, je lui ai fait la chose fort aisée, ce qu'il a cru bientôt, comme les fous espérent facilement. Ses valets ne vous connaissent point, le mien est fort habile et m'est fort fidèle; je lui ferai dire à Saldagne qu'il aura avec lui un homme de résolution de ses amis, ce sera vous; votre maîtresse en sera avertie, et cette nuit, qu'ils font état de faire grande traite à la clarfé de la lune, elle se feindra malade au premier village; il faudra s'y arrêter : mon valet tâchera d'enivrer les hommes de Saldagne, ce qui est fort aisé; il vous facilitera les moyens de vous sauver avec la demoiselle; et, faisant accroire aux deux ivrognes que vous êtes déjà allé après, il les menera par un chemin contraire au vôtre.»

Destin trouva beaucoup de vraisemblance dans ce que lui proposa Verville, dont le vaet, qu'il avait envoyé quérir, entra à l'heure même dans la chambre. Ils concerterent en-semble ce qu'ils avaient à faire. Verville fut enfermé le reste du jour avec Destin; ayant peine à le quitter après une si longue absence. qui peut-être devait être bientôt suivie d'une autre plus longue encore. Il est vrai Destin espéra voir Verville à Bourbon, où il devait aller, et où Destin lui promit de faire aller sa troupe. La nuit vint; Destin se trouva au lieu assigné, avec le valet de Verville; les leux valets de Saldagne n'y manquerent pas; et Verville lui même leur mit entre les mains nademoiselle de l'Etoile. Figurez-vous la joie le deux jeunes amants, qui s'aimaient autant ju'on peut s'aimer, et la violence qu'ils se irent a ne se parler point!

A demi-lieue de là, la l'Etoile commença à se plaindre; on l'exhorta à avoir courage, jusqu'à un bourg distant de deux lieues, ou on lui fit espérer qu'elle se reposerait. Elle feignait que son mal augmentait toujours; le valet de Verville et Destin, en faisant fort les empêchés, pour préparer les valets de Saldagne à ne trouver pas étrange que l'on s'arrêtât si près du lieu d'où ils étaient partis.

Enfin on arriva dans le bourg, et on demanda à loger dans l'hôtellerie, qui heureusement se trouva pleine d'hôtes et de buyeurs. Mademoiselle de l'Etoile fit encore mieux la malade à la chandelle qu'elle ne l'avait fait dans l'obscurité : elle se coucha tout habillée. et pria qu'on la laissât reposer seulement une heure; et dit qu'après cela elle croyait pouvoir monter à cheval. Les valets de Saldagne. francs ivrognes, laisserent tout faire au valet de Verville, qui était chargé des ordres de leur maître, et s'attacherent bientôt à quatre ov cinq paysans aussi grands ivrognes qu'eux. Tous se mirent à boire, sans songer au reste du monde. Le valet de Verville de temps en temps buvait un coup avec eux pour les mettre en train; et, sous prétexte d'aller voir comment se portait la malade, pour partir le plus tôt qu'elle le pourrait, l'alla faire remonter à cheval, et Destin aussi, qu'il informa du chemin qu'il de-vait prendre. Il retourna à ses buveurs, leur dit qu'il avait trouvé leur demoiselle endormie, et que c'était signe qu'elle serait bientôt en état de monter à cheval. Il leur dit aussi que Destin s'était jeté sur un lit; puis il se mit à boire, et à porter des santés aux deux valets de Saldagne, qui avaient déjà la leur fort endommagée. Ils burent avec excès, s'enivrèrent de même, et ne purent jamais sé lever de table. On les porta dans une grange, car

ils eussent gâté les lits où on les eût couchés. Le valet de Verville fit l'ivrogne; et ayant dormi jusqu'au jour, réveilla brusquement les valets de Saldagne, leur disant, d'un visage fort afflige, que leur demoiselle s'était sauvée, qu'il avait fait partir apres son camarade; qu'il fallait monter à cheval, et se séparer pour ne la manquer pas. Il fut plus d'une heure à leur faire comprendre ce qu'il leur disait, et je crois que leur ivresse dura plus

de huit jours.

Comme toute l'hôtellerie s'était enivrée cette nuit-là, jusqu'à l'hôtesse et aux servantes, on ne songea seulement pas à s'informer de ce qu'étaient devenus Destin et sa cemoiselle; et même je crois que l'on ne se souvint non plus d'eux que si on ne les avait jamais vus. Cependant que tant de gens cuvent leur vin, que le valet de Verville fait l'inquiété, et pressé les valets de Sardagne de partir, et que ces deux ivrognes ne s'en hâtent pas davantage, Destin gagne pays avec sa chère mademoiselle de l'Etoile, ravi de joie de l'avoir retrou-vée, et ne doutant point que le valet de Vervillé n'eût fait prendre à ceux de Saldagne un chemin contraire au sien. La lune était alors fort claire, et ils étaient dans un grand chemin aisé à suivre, et qui les conduisait à un village, où nous les allons faire arrêter dans le chapitre précédent.

XIII. - Méchante action du sieur de la Rappinière.

Destin avait grande impatience de savoir de sa chère l'Étoile par quelle aventure elle s'était trouvée dans le bois où Saldagne l'avait prise; mais il avait encore plus grand'peur l'être suivi. Il ne songea donc qu'à piquer sa bête, qui n'était pas fort bonne, et à presser de la voix et d'une houssine qu'il rompit à un arbre le cheval de la l'Etoile, lequel était une puissante haquenée. Enfin les deux jeunes amants se rassurérent, et se dirent quelques douces tendresses (car il y avait lieu d'en dire après ce qui venait d'arriver; et pour moi, je n'en doute point, quoique je n'en sache rien de particulier). Après donc s'être bien attendri le cœur l'un à l'autre, la l'Etoile fit savoir à Destin tous les bons offices qu'elle avait rendus à la Caverne:

— Et je crains bien, lui dit-elle, que son affliction ne la rende malade; car je n'en vis iamais une pareille. Pour moi, mon cher frère, vous pouvez bien penser que j'eus autant besoin de consolation qu'elle, depuis que votre valet, m'ayant amené un cheval de votre part, m'apprit que vous aviez trouvé les ravisseurs d'Angélique, et que vous en aviez été fort

blessé.

— Moi, blessé? interrompit Destin, je ne l'ai point été, ni en danger de l'être, et je ne vous ai point envoyé de cheval; il y a quelque mystère ici que je ne comprends point. Je me suis aussi étonné tantôt de ce que vous m'avez si souvent demandé comment je me portais et si je n'étais point incommodé d'aller si vite.

- Vous me réjouissez et m'affligez tout ensemble, lui dit la l'Etoile: vos blessures m'avaient donné une terrible inquiétude, et ce que vous venez de me dire me fait croire que votre valet a été gagné par nos ennemis, pour quelque mauvais dessein qu'on a contre nous.

Il a plutôt été gagné par quelqu'un qui est trop de nos amis, lui dit Destin. Je n'ai point d'ennemi que Saldagne; mais ce ne peut être lui qui fait agir mon traître de valet, puisque je sais qu'il l'a battu quand il vous a trouvée. — Et comment le savez-vous, lui demanda la l'Etoile, car je ne me souviens pas de vous en avoir rien dit?

— Vous le saurez aussitôt que vous m'aurez appris de quelle façon on vous a tirée du

Mans.

- Je ne puis vous en apprendre autre chose que ce que je viens de vous dire, reprit la l'E-

toile.

Le jour d'après que nous fûmes revenues au Mans, la Caverne et moi, votre valet m'amena un cheval de votre part et me dit, faisant fort l'affligé, que vous aviez été blessé par les ravisseurs d'Angélique et que vous me priiez de vous aller trouver. Je montai à cheval des l'heure même, encore qu'il fût bien tard; je couchai à cinq lieues du Mans, dans un lieu dont je ne sais pas le nom, et le lendemain. à l'entrée du bois, je me trouvai arrêtée par des personnes que je ne connaissais point. Je vis battre votre valet et j'en fus fort touchée; ie vis jeter fort rudement une femme de dessus un cheval et je reconnus que c'était ma compagne: mais le pitovable état où je me trouvais et l'inquiétude que j'avais pour vous m'empêcherent de songer davantage à elle. On me mit en sa place et on marcha jusqu'au soir. Après avoir fait beaucoup de chemin, le plus souvent au travers des champs, nous arrivâmes bien avant dans la nuit auprès d'une gentilhommière, où je remarquai qu'on ne voulut pas nous recevoir. Ce fut là que je reconnus Saldagne, et sa vue acheva de me désespérer. Nous marchâmes encore longtemps. et enfin on me fit entrer comme en cachetté dans la maison d'où vous m'avez heureusement tirée.

La l'Etoile achevait la relation de ses aventures quand le jour commença de paraître. Ils se trouvérent alors dans le grand chemin du Mans, et pressèrent leurs bêtes plus fort qu'ils n'avaient fait encore, pour gagner un bourg qu'ils voyaient devant eux. Destin souhaitait ardemment d'attraper son valet pour découvrir de quel ennemi, outre le méchant Saldagne, ils avaient à se garder dans le pays; mais il n'y avait pas grande apparence qu'après le mauvais tour qu'il lui avait fait il se remît en lieu où il le pût trouver. Il apprenait à sa chère l'Etoile tout ce qu'il savait de sa compagne Angélique, quand un homme étendu de son long auprès d'une haie fit si grand'peur à leurs chevaux, que celui de Destin se déroba presque de dessous lui, et celui de mademoiselle de l'Etoile la jeta par terre. Destin, effrayé de sa chute, l'alla relever aussi vite que le lui put permettre son cheval, qui reculait toujours, ronflant, soufflant et bronchant comme un cheval effarouché qu'il était. La demoiselle n'était pas blessée. Les chevaux se rassurèrent, et Destin alla voir si l'homme gisant était mort ou endormi. On peut dire qu'il était l'un et l'autre. puisqu'il était ivre, qu'encore qu'il ronflât bien fort (marque assurée qu'il était en vie), Destin eut bien de la peine à l'éveiller. Enfin, à force d'être tiraillé, il ouvrit les yeux et se découvrit à Destin pour être son même valet qu'il avait si grande envie de trouver. Le coquin, tout ivre qu'il était, reconnut bientôt son maître, et se troubla si fort en le voyant, que Destin ne douta plus de la trahison qu'il lui avait faite, et dont il ne l'avait encore que soupconné. Il lui demanda pourquoi il avait dit à mademoiselle de l'Etoile qu'il était blessé; pourquoi il l'avait fait sortir du Mans, où il l'avait voulu mener; qui lui avait donné un cheval? mais il n'en put tirer la moindre parole, soit qu'il fût trop ivre ou qu'il le con-trefit plus qu'il ne l'était. Destin se mit en

colère, lui donna quelques coups de plat d'épée; et, lui ayant lié les mains du licou de son cheval, se servit de celui du cheval de mademoiselle de l'Etoile pour mener en laisse le criminel. Il coupa une branche d'arbre, dont il se fit un bâton de taille, pour s'en servir en temps et lieu, quand son valet refuserait de marcher de bonne grâce. Il aida sa demoi-selle a monter a cheval; il monta sur le sien, et continua son chemin, son prisonnier à son côté, en guise de limier. Le bourg qu'avait vu Destin était le même d'où il était parti deux jours avant, et où il avait laissé M. de la Garouffière et sa compagnie, qui y étaient en-core, à cause que madame Bouvillon avait été malade d'un furieux cholera morbus. Quand Destin y arriva, il n'y trouva plus la Rancune, l'Olive et Ragotin, qui étaient retournés au Mans. Pour Léandre, il ne quitta point sa chère Angélique. Je ne vous dirai point de quelle façon elle reçut mademoiselle de l'Etoile : on peut aisément se figurer les caresses que se devaient faire deux filles qui s'aimaient beaucoup, et même après les dangers ou elles s'étaient trouvées. Destin informa M. de la Garouffière du succès de son voyage; et, après l'avoir entretenu quelque temps en particulier, on fit entrer dans une chambre de l'hôtellerie le valet de Destin. Là il fut interrogé de nouveau, et sur ce qu'il voulut encore faire le muet, on fit apporter un fusil pour lui serrer les pouces. A l'aspect de la machine, il se mit a genoux, pleura bien fort, demanda pardon à son maître, et lui avoua que la Rappinière lui avait fait faire tout ce qu'il avait fait, et lui avait promis, en récompense, de le prendre à son service. On sut aussi de lui que la Rappinière était dans une maison à deux licues de la, qu'il avait usurpée sur une pauvre veuve. Destin parla encore en particulier à M. de la

Garouffière, qui envoya en même temps un laquais diré à la Rappinière qu'il le vînt trouver pour une affaire de conséquence. Ce conseiller de Rennes avait grand pouvoir sur ce prévôt du Mans : il l'avait empêché d'être roué en Bretagne, et l'avait toujours protégé dans toutes les affaires criminelles qu'il avait eues. Ce n'est pas qu'il ne le connût pour un grand scélérat; mais la femme de la Rappinière était un peu sa parente. Le laquais qu'on avait envoyé a la Rappinière le trouva prêt à monter à cheval pour aller au Mans. Anssitôt qu'il eut appris que M. de la Garouffière le demandait, il partit pour le venir trouver. Cependant la Garouflière, qui prétendait fort au bel esprit, s'était fait apporter un porteseuille, d'où il tira des vers de toutes les facons, tant bons que mauvais. Il les lut à Destin, et ensuite une historiette qu'il avait traduite de l'espagnol, que vous allez lire dans le chapitre suivant.

XIV. - Le juge de sa propre cause.

Ce fut en Afrique, entre des rochers voisins de la mer, et qui ne sont éloignes de la grande ville de Fez que d'une heure de chemin, que le prince Mulei, fils du roi de Maroc, se trouva seul, et la nuit, après s'être egare a la chasse. Le ciel etait sans le moindre nuage; la mer était calme, et la lune et les etoiles la rendaien toute brillante; enfin, il taisait une de ces belles nuits des pays chauds, qui sont plus agreables que les plus beaux jours de nos regions froides. Le prince maure, galopant le long du rivage, se divertissait à regarder la lune et les etoiles, qui paraissaient sur la surface de la mer comme dans un miroir, quand des cris pitoyables percerent ses oreides et lui tonnerent la curiosité d'aller jusqu'au lieu d'où

Il croyait qu'ils pouvaient partir. Il y poussa son cheval, qui sera si l'on veut un barbe, et trouva entre des rochers une femme qui se défendait, aurant que ses forces le pouvaient permettre, contre un homme qui s'efforçait de lui lier les mains, tandis qu'une autre femme tâchait de lui fermer la bouche d'un linge. L'arrivée du jeune prince empêcha ceux qui faisaient cette violence de la continuer, et donna quelque relâche à celle qu'ils traitaient si mal. Muel lui demanda ce qu'elle avait a crier, et aux autres ce qu'ils lui voulaient faire; mais, au lieu de lui répondre, cet homme alla à lui le cimeterre à la main, et lui en porta un coup qui l'eût dangereusement blessé s'il ne l'eût évité par la vitesse de son cheval.

- Méchant, lui cria Mulei, oses-tu t'attaquer

au prince de Fez!

- Je t'ai bien reconnu pour tel, lui répondit le Maure; mais c'est à cause que tu es mon prince, et que tu peux me punir, qu'il faut que j'aie ta vie, ou que je perde la mienne.

que ja le ta vie, ou que je perde la mienne. En achevant ces paroles, il se lança contre Mulei avec tant de furie, que le prince, tout vaillant qu'il était, fut réduit à songer moins à attaquer qu'a se défendre d'un si dangereux ennemi. Les deux femmes cependant en étaient aux mains; et celle qui un moment auparavant se croyait perdue empêchait l'autre de s'enfuir, comme si elle n'eût point douté que son défenseur ne remportât la victoire. Le désespoir augmente le courage, et en donne même quelquefois à ceux qui en ont le moins. Quoique la valeur du prince fût incomparablement plus grande que celle de son ennemi, et fût soutenue d'une vigueur et d'une adresse qui n'étaient pas communes, la punition que méritait le crime du Maure lui fit tout hasarder, et lui donna tant de courage et de force,

que la victoire demeura longtemps douteuse entre le prince et lui : mais le ciel, qui protége d'ordinaire ceux qu'il élève au-dessus des autres, fit heureusement passer les gens du prince assez près de la pour entendre le bruit des combattants et les cris des deux femmes. Is y coururent, et reconnurent leur maître dans le temps qu'ayant choqué celui qu'ils virent les armes à la main contre lui, il l'avait porté par terre, où il ne le voulut pas tuer, le réservant à une punition exemplaire. Il défendit à ses gens de lui faire autre chose que de l'attacher à la queue d'un cheval, de facch qu'il ne pût rien êntreprendre contré soi-même ni contre les autres. Deux cavaliers porterent les deux femmes en croupe, et, dans cet équipage, Mulei et sa troupe arrivèrent à Fez à l'heure que le jour commençait de paraître.

Ce jeune prince commandait dans Fez aussi absolument que s'il en eût déjà été roi. Il it venir devant lui le Maure, qui s'appelait Amet, et qui était fils d'un des plus riches habitants de Fez. Les deux femmes ne furent connuez de personne, à cause que les Maures (les plus jaloux de tous les hommes) ont un extrè e soin de cacher aux yeux de tout le monde leurs femmes et leurs esclaves. La femme que le prince avait secourue le surprit, et toute sa cour aussi, par sa beauté, qui était plus grande que quelque autre qui fût en Afrique, et par un air majestueux que ne put cacher aux yeux de ceux qui l'admirérent un méchant habit d'esclave. L'autre femme était vêtue comme le sont les femmes du pays qui ont quelque qualité, et pouvait passer pour belle, quoiqu'elle le fût moins que l'autre mais quand elle aurait pu entrer en concurrence de beauté avec elle, la pâleur que la crainte faisait paraître sur son visage diminuait autant ce qu'elle y avait de beau que

celui de la première recevait d'avantage d'un beau rouge qu'une honnête pudeur y faisait éclater. Le Maure parut devant Mulei avec la contenance d'un criminel, et tint toujours les yeux attachés contre terre. Mulei lui commanda de confesser lui-même son crime, s'il

ne voulait mourir dans les tourments.

- Je sais bien ceux qu'on me prépare et que j'ai mérités, répondit-il fièrement, et s'il y avait quelque avantage pour moi à ne rien avouer, il n'y a point de tourments qui me le fissent faire: mais je ne puis éviter la mort, puisque j'ai voulu te la donner; et je veux bien que tu saches que la rage que j'ai de ne t'avoir pas tué me tourmente davantage que ne fera tout ce que tes bourreaux pourront inventer contre moi. Ces Espagnoles, ajouta-t-il, ont été mes esclaves: l'une a su prendre un bon parti et s'accommoder à la fortune, se mariant à mon frère Zaïde; l'autre n'a jamais voulu changer de religion ni me savoir bon gré de l'amour que j'avais pour elle.

Il ne voulut pas parler davantage, quelque menace qu'on lui put faire. Mulei le fit jeter dans un cachot, chargé de fers; la renégate, femme de Zaïde, fut mise dans une prison séparée; et la bellé esclave fut conduite chez un Mauré nomme Zuléma, homme de condition, Espagnol d'origine, et qui avait abandonné l'Espagne pour n'avoir pu se résoudre à se faire chrétien. Il était de l'illustre maison des Zégris, autrefois si renommée dans Grenade. et sa femme Zoraïde, qui était de la mêmé maison, avait la réputation d'être la plus belle femme de Fez, et aussi spirituelle que belle. Elle fut d'abord charmée de la beauté de l'esclave chrétienne, et le fut aussi de son esprit des les premières conversations qu'elle eut avec elle.

Si cette belle chrétienne eût été capable de

consolation, elle en eût trouvé dans les caresses de Zoraïde: mais comme si elle eût évité tout ce qui pouvait soulager sa douleur, elle ne se plaisait qu'à être seule, pour pou-voir s'affliger davantage; et quand elle était seule avec Zoraïde, elle sé faisaît une extrême violence pour reténir devant elle ses soupirs

et ses larines. Le prince Mulei avait une extrême envie d'apprendre ses aventures. Il l'avait fait connaître à Zuléma; et, comme il ne lui cachait rien, il lui avait aussi avoué qu'il se sentait porté à aimer la belle chrétienne, et qu'il le lui aurait déjà fait savoir si la grande affliction qu'elle faisait paraître ne lui eût fait craindre d'avoir un rival in onnu en Espagne, qui, tout éloigné qu'il eut été, eut pu l'empacher d'être heureux, même dans un pays où il était absolu. Zulémá donna donc ordre a sa femme d'apprendre de la chrétienne les particularités de sa vie, et par quel accident elle était devenue esclave d'Amet. Zoraïde en avait autant d'envie que le prince, et n'eut pas grande peine à y faire résoudre l'esclave espagnole, qui crut ne devoir rien refuser à une personné qui lui donnait tant de marques d'amitié et de tendresse. Elle dit à Zoraïde qu'elle contenterait sa curiosité quand elle voudrait; mais que, n'avant que des malheurs à lui apprendre, elle craignait de lui faire un récit fort ennuyeux.

- Vous verrez bien qu'il ne me le sera pas. lui répondit Zoraïde, par l'attention que j'aurai à l'écouter; et par la part que j'y prendrai. vous connaîtrez que vous ne pouvez en con-fier le secret à personne qui vous aime plus

que moi.

Elle l'embrassa en achevant ces paroles, la conjurant de ne pas différer plus longtemps à lui donner la satisfaction qu'elle lui demandait. Elles étaient seules, et la belle esclave, après avoir essuyé les larmes que le souvenir de ses malheurs lui faisait répandre, en commença le recit comme vous l'allez lire.

• Je m'appelle Sophie; je suis Espagnole, née à Valence, et élevée avec tout le soin que des personnes riches et de qualité, comme étaient mon père et ma mère, devaient avoir d'une fille qui était le premier fruit de leur mariage, et qui, des son bas âge, paraissait digne de leur plus tendre affection. J'eus un frère plus jeune que moi d'une annee : il était aimable autant qu'on le pouvait être : il m'aima autant que je l'aimai, et notre amitié mutuelle alla jusqu'au point que, lorsque nous n'étions pas ensemble, on remarquait sur nos visages une tristesse et une inquiétude que les plus agréables divertissements des personnes de notre âge ne pouvaient dissiper. On n'osa donc plus nous séparer : nous apprîmes ensemble tout ce qu'on enseigne aux enfants de bonne maison de l'un et de l'autre sexe; et ainsi il arriva qu'au grand étonnement de tout le monde je n'étais pas moins adroite que lui dans tous les exercices violents d'un cavalier, et qu'il réussissait également bien dans tout ce que les filles de condition savent le mieux faire. Une éducation si extraordinaire fit souhaiter à un gentilhomme des amis de mon père que ses enfants fussent élevés avec nous. Il en fit la proposition à mes parents, qui y consentirent, et le voisinage des maisons facilita le dessein desuns et des autres. Ce gentilhomme égalant mon père en biens, et ne lui cédait pas en noblesse. Il n'avait aussi qu'un fils et qu'une fille, à peu près de l'âge de mon frère et de moi : et l'on ne doutait point dans Valence que les deux maisons ne s'unissent un jour par un double mariage. Don Carlos et Lucie (c'était le nom du frère et de la sœur) étaient également aimables : mon frère aimait Lucie, et en était aime; don Carlos m'aimait, et je "aimais aussi. Nos parents le savaient bien; et, loin d'y trouver à redire, ils n'eussent pas différé de nous marier ensemble, si nous eussions été moins jeunes que nous étions. Mais l'état heureux de nos innocentes amours fut troublé par la mort de mon aimable frère; une fièvre violente l'emporta en huit jours, et ce fut la le premier de mes malheurs. Lucie en fut si touchée, qu'on ne put jamais l'empêcher de se rendre religieuse. J'en fus malade à la mort; et don Carlos le fut assez pour faire craindre à son père de se voir sans enfants, tant la perte de mon frère, qu'il aimait, le péril où j'étais, et la résolution de sa sœur lui furent sensibles. Enfin la jeunesse nous guérit, et le

temps modéra notre affliction.

» Le père de don Carlos mourut à quelque temps de la et laissa son fils fort riche et sans dettes. Sa richesse lui fournit de quoi satisfaire son humeur magnifique : les galanteries qu'il inventa pour me plaire flattérent ma vanité, rendirent son amour public, et augmenterentle mien. Don Carlos était souvent aux piedsde mes parents, pour les conjurer de ne différer pas davantage de le rendre heureux en lui donnant leur fille. Il continuait cependant ses dépenses et ses galanteries : mon pere eut peur que son bien n'en diminuât à la fin, et c'est ce qui le fit résoudre à me marier avec lui. Il fit donc espérer à don Carlos qu'il serait bientôt son gendre; et don Carlos m'en fit paraître une joie si extraordinaire, qu'elle eût pu me persuader qu'il m'aimait plus que sa vie, quand je n'en aurais pas été aussi assurée que je l'étais. Il me donna le bal, et toute la ville en fut priée. Pour son malheur et pour le mien, il s'y trouva un comte napo-

litain que des affaires d'importance avaient amené en Espagne. Il me trouva assez belle amene en Espagne. Il me trouva assez belle pour devenir amoureux de moi, et pour me demander en mariage à mon père, après avoir été informé du rang qu'il tenait dans le royaume de Valence. Mon pere se laissa éblouir au bien et à la qualité de cet étranger : il lui promit tout ce qu'il lui demanda, et dès le jour même il déclara à don Carlos qu'il n'avait plus pien à préferatie de felle production de la confideratie. plus rien à prétendre à sa fille, me défendit de recevoir ses visites, et me commanda en de recevoir ses visites, et me commanda en même temps de considérer le comte italien comme un homme qui devait m'épouser au retour d'un voyage qu'il allait faire à Madrid. Je dissimulai mon déplaisir devant mon père : mais quand je fus seule don Carlos se présenta à mon souvenir comme le plus aimable homme du monde : je fis réflexion sur tout ce que le comte italien avait de désagréable; je conçus une furieuse aversion pour lui, et je sentis que j'aimais don Carlos plus que je n'eusse jamais cru l'aimer, et qu'il m'était également impossible de vivre sans lui et d'être heureuse avec son rival. sans lui et d'être heureuse avec son rival. J'eus recours a mes larmes; mais c'était un faible remède pour un mal comme le mien. Don Carlos entra là-dessus dans ma chambre sans m'en demander la permission, comme il sans men denander la permission. Comme la avait accoutumé. Il me trouva fondant en pleurs, et il ne put retenir les siens, quelque dessein qu'il eût fait de me cacher ce qu'il avait dans l'âme jusqu'à ce qu'il eût reconnu les véritables sentiments de la mienne. Il se jeta à mes pieds; et, me prenant les mains, qu'il mouilla de ses larmes: « Sophie, me » dit-il, je vous perds donc; et un étranger » qui à peine vous est connu sera plus heu» reux que moi, parce qu'il aura été plus » riche! il vous possédera, Sophie, et vous y » consentez! vous que j'ai tant aimée, qui » m'avez voulu faire croire que vous m'aimiez, et qui m'étiez promise par un père! » mais, hélas! un pere injuste, un pere inté-» ressé, et qui m'a manqué de parole! Si vous » étiez, continua-t-il, un bien qui se pût » mettre à prix, c'est ma seule fidélité qui vous pourrait acquerir; et c'est par elle que » vous seriez encore à moi plutôt qu'à per-» sonne au monde, si vous vous souveniez de » celle que vous m'avez promise. Mais, s'é-» cria-t-il, croyez-vous qu'un homme qui a » eu assez de courage pour élever ses désirs » jusqu'à vous n'en ait pas assez pour se » venger de celui que vous lui préférez ; et trou-» verez-vous etrange qu'un malheureux qui a * tout perdu entreprenne tout? Ah! si vous » voulez que je périsse seul, il vivra, ce rival » bienheureux, puisqu'il a pu vous plaire, et » que vous le protégez ; mais don Carlos, qui » vous est odieux, et que vous avez aban-» donné à son désespoir, mourra d'une mort assez cruelle pour assouvir la haine que » vous avez pour lui. - Don Carlos, lui ré-» pondis-je, vous joignez-vous à un père in-» juste et a un homme que je ne puis aimer » pour me persecuter; et m'imputez-vous » comme un crime particulier un malheur qui » nous est commun? Plaignez-moi au lieu de » m'accuser, et songez aux moyens de me » conserver pour vous, plutôt que de me faire des reproches. Je pourrais vous en faire de » plus justes, et vous faire avouer que vous ne m'avez jamais assez aimée, puisque vous » ne m'avez jamais assez connuε, Mais nous » n'avons point de temps à perdre en paroles » inutiles. Je vous suivrai partout où vous me » menerez; je vous permets de tout entreprendre, et vous promets de tout oser pour ne me séparer jamais de vous. »

Don Carlos fut si transporté de mes pa

roles, que sa joie le transporta aussi fort qu'avait fait sa douleur. Il me demanda pardon de m'avoir accusée de l'injustice qu'il croyait qu'on lui faisait ; et, m'ayant fait comprendre qu'a moins de me laisser enlever, il m'était impossible de n'obéir pas à mon père, je consentis a tout ce qu'il me proposa, et je lui promis que la nuit du jour suivant je me tiendrais prête a le suivre partout où il voudrait me mener. Tout est facile a un amant. Don Carlos en un jour donna ordre à ses affaires. fit provision d'argent et d'une barque de Barcelone qui devait mettre à la voile à telle heure qu'il voudrait. Cependant j'avais pris sur moi toutes mes pierreries et tout ce que ie pus ramasser d'argent; et, pour une jeune personne, j'avais su si bien dissimuler le des-sein que j'avais, que l'on ne s'en douta point. Je ne fus donc pas observée, et je sortis la nuit par la porte d'un jardin ou je trouvai Claudio, page qui était cher à Carlos, parce qu'il chantait aussi bien qu'il avait la voix belle, et faisait paraître dans sa manière de parler et dans toutes ses actions plus d'esprit, de bon sens et de politesse que l'âge et la condition d'un page n'en doivent ordinairement avoir. Il me dit que son maître l'avait envoyé au-devant de moi pour me conduire ou l'attendait une barque, et qu'il n'avait pu me venir prendre lui-même, pour des raisons que je saurais de lui. Un esclave de don Carlos qui m'était fort connu vint nous joindre. Nous sortimes de la ville sans peine, par le bon ordre qu'on y avait donné, et nous ne marchâmes pas longtemps sans voir un vaisseau à la rade et une chaloupe qui nous attendait au bord de la mer. On me dit que mon cher don Carlos viendrait bientôt, et que je n'avais cependant qu'a passer dans le vaisseau. L'esclave me porta dans la chaloupe, et plusieurs

hommes que j'avais vus sur le rivage, et que j'avais pris pour des matelots, firent aussi entrer dans la chaloupe Claudio, qui me sembla comme s'en défendre et faire queiques efforts pour n'y entrer pas. Cela augmenta la peine que me donnait déja l'absence de don Carlos. Je le demandai à l'esclave, qui me dit fièrement qu'il n'y avait plus dé Carlos pour moi. Dans le même temps, j'entendis Claudio jetant les hauts cris, et qui disait en pleurant à l'esclave : « Traître Amet! est-ce là ce que tu · m'avais promis, de m'ôter une rivale, et de me laisser avec mon amant? — Imprudente Claudia, lui répondit l'esclave, est-on obligé · de tenir sa parole à un traître, et ai-je dû » espérer qu'une personne qui mánque de fidélité à son maître m'en gardât assez pour
n'avertir pas les gardes de la côre de courir après moi, et de m'ôter Sophie, que j'aime plus que moi-même? » Ces paroles, dites à une femme que je croyais un homme, et dans lesquelles je ne pouvais rien comprendre, me causèrent un si furieux déplaisir, que je tombai comme morte entre les bras du perfide Maure, qui ne m'avait point quittée. Ma pâmoison fut longue; et lorsque j'en fus revenue, je me trouvai dans une chambre du vaisseau, qui était déjà bien avant en mer. Figurez-vous quel dut être mon désespoir, me voyant sans don Corlos, et avec des ennémis de ma loi : car je reconnus que j'étais au pouvoir des Maures; que l'esclave Amet avait toute sorte d'autorité sur eux, et que son frere Zaïde était le maître du vaisseau. Cet insolent ne me vit pas plus tôt en état d'entendre ce qu'il me dirait, qu'il me déclara en peu de paroles qu'il y avait longtemps qu'il était amoureux de moi, et que sa passion l'a-vait forcé à m'enlever et à me mener à Fez, où il ne tiendrait qu'à moi que je ne fusse

aussi heureuse que je l'aurais été en Espagne. comme il ne tiendrait pas à lui que je n'eusse point à y regretter don Carlos. Je me jetai sur lui, malgré la faiblesse que m'avait laissée ma pamoison; et, avec une adresse vigoureuse a quoi il ne s'attendait pas, et que j'avais acquise par mon éducation (comme je vous l'ai déja dit), je lui tirai le cimeterre du fourreau, et j'allais me venger de sa perfidie, si son frère Zaïde ne m'eût saisi le bras assez à temps pour lui sauver la vie. On me désarma facilement; car ayant manqué mon coup, je ne fis point de vains efforts contre un si grand nombre d'ennemis. Amet, à qui ma résolution avait fait peur, fit sortir tout le monde de la chambre où l'on m'avait mise, et me laissa dans un désespoir tel que vous pouvez vous le figurer, après le cruel changement qui venait d'arriver en ma fortune. Je passai la nuit à m'affliger, et le jour qui la suivit ne donna point le moindre relâche à mon affliction. Le temps, qui adoucit souvent de pareils déplai-sirs, ne fit aucun effet sur les miens ; et le second jour de notre navigation j'étais encore plus affligée que je ne le fus la sinistre nuit que je perdis avec ma liberté l'esperance de revoir don Carlos, et d'avoir jamais un moment de repos le reste de ma vie. Amet m'avait trouvée si terrible toutes les fois qu'il avait osé paraître devant moi, qu'il ne s'y présentait plus. On m'apportait de temps en temps à manger, que je refusais avec une opiniâtreté qui fit craindre au Maure de m'avoir enlevée inutilement. Cependant le vais-seau avait passé le détroit, et n'était pas loin de la côte de Fez, quand Claudio entra dans ma chambre. Aus sitôt que je le vis: • Méchant, qui m'as trahie, lui dis je, que t'avais-je fait
pour me rendre la plus malheureuse personne du monde, et pour m'ôter don Carlos?

Vous en étiez trop aimée, me répondit-il;
et, puisque je l'aimais aussi bien que vous, • je n'ai pas fait un grand crime d'avoir voulu * éloigner de lui une rivale : mais, si je
* vous ai trahie, Amet m'a trahie aussi;
* et j'en serais peut-être aussi affligée que vous, si je ne trouvais quelque consola tion à n'être pas seule misérable. — Ex-» plique-moi ces énigmes, lui dis-je, et m'ap-» prends qui tu es, afin que je sache si » j'ai en toi un ennemi ou une ennemie. — Sophie, me dit-il alors, je suis d'un même » sexe que vous, et comme vous j'ai été amoureuse de don Carlos. Mais, si nous avons brûlé d'un même feu, ce n'a pas été avec un même succès: don Carlos vous a toujours » aimée, et a toujours cru que vous l'aimiez; » et il ne m'a jamais aimee, et n'a même jamais dû croire que je pusse l'aimer, ne · m'ayant jamais connue pour ce que j'étais. . Je suis de Valence comme vous, et je ne » suis point née avec si peu de noblesse et de bien, que don Carlos, m'ayant épousée. n'eût • pu être à couvert des reproches que l'on · fait à ceux qui se mésallient. Mais l'amour · qu'il avait pour vous l'occupait tout entier, » et il n'avait des yeux que pour vous seule. Ce n'est pas que les miers ne fissent ce
 qu'ils pouvaient pour exempter ma bouche * de la confession honteuse de ma faiblesse. J'allais partout où je croyais le trouver, je • me placais où il pouvait me voir, et je fai-» sais pour lui toutes les diligences qu'il eut • dû faire pour moi s'il m'eût aimée comme • je l'aimais. Je disposais de mon bien et de · moi-même, étant demeurée sans parents · des mon bas âge; et l'on me proposait sou-· vent des partis sortables Mais l'espérance · que j'avais toujours eue d'engager enfin don » Carlos à m'aimer m'avait empêchée d'y en-

• tendre. Au lieu de me rebuter de la mauvaise destinée de mon amour, comme aurait fait toute autre personne qui eût eu comme moi assez de qualités aimables pour n'être pas méprisée, je m'excitais à l'amour de don Carlos par la difficulté que je trouvais à m'en faire aimer. Enfin, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir négligé la moindre chose qui pût servir à mon dessein, je me fis couper les cheveux; et, m'étant déguisée en homme, je me fis présenter à don Carlos » par un domestique qui avait vieilli dans ma » maison, et qui se disait mon père, pauvre gentilhomme des montagnes de Tolède. Mon visage et ma mine, qui ne déplurent pas à votre amant, le disposèrent d'abord à me prendre. Il ne me reconnut point, quoiqu'il
m'eût vue tant de tois, et il fut bientôt aussi persuadé de mon esprit que satisfait de la
 beauté de ma voix, de ma méthode de chanr ter, et de mon adresse à jouer de tous les r instruments de musique dont les personnes » de condition peuvent se divertir sans honte. n Il crut avoir trouvé en moi des qualités qui ne se trouvent pas d'ordinaire en des pages; et je lui donnai tant de preuves de fidelite » et de discrétion, qu'il me traita bien plus en confident qu'en domestique. Vous savez mieux que personne au monde si je m'en fais accroire dans ce que je viens de vous dire à mon avantage: vous-même m'avez cent fois louée à don Carlos en ma présence cent fois louce a don Carios en ma présence
et m'avez rendu de bons offices auprès de lui;
mais j'enrageais de les devoir à une rivale;
et, dans le temps qu'ils me rendaient plus
« agreable à don Carlos, ils vous rendaient plus
haïssable à la malheureuse Claudia, car c'est
ainsi que l'on m'appelle. Votre mariage cependant s'avançait, et mes espérances reculaient : il fut conclu, et elles se perdirent. Le

comte italien, qui devint en ce temps-la amoureux de vous, et dont la qualité et le » bien donnérent autant dans les yeux de vo-» tre père que sa mauvaise mine et ses défauts » vous donnérent d'aversion pour lui, me fit » du moins avoir le plaisir de vous voir trou-» blée dans les vôtres; et mon âme alors se » flatta de ces espérances folles que les chan-» gements font toujours avoir aux malheu-» reux. Enfin, votre pere préféra l'étranger, » que vous n'aimiez pas, à don Carlos, qué » vous aimiez. Je vis celui qui me rendait » malheureuse malheureux à son tour, et une » rivale que je haïssais encore plus malheu-» reuse que moi, puisque je ne perdais rien en » un homme qui n'avait jamais été à moi; » que vous perdiez don Carlos, qui était tout » à vous; et que cette perte, quelque grande » qu'elle fût, vous était peut-être encore un » moindre malheur que d'avoir pour votre » tyran éternel un homme que vous ne pou-» viez aimer. Mais ma prospérité ou, pour » mieux dire, mon espérance, ne fut pas lon-» gue. J'appris de don Carlos que vous étiez » résolue à le suivre, et je fus meme em-» ployée à donner les ordres nécessaires au « dessein qu'il avait de vous emmener à Bar-» celone, et de la de passer en France ou en » Italie. Toute la force que j'avais eue jus-» qu'alors à souffrir ma mauvaise fortune » m'abandonna après un coup si rude, et qui me surprit d'autant plus, que je n'avais jamais craint un pareil malheur. J'en fus af-» fligée jusqu'à en être malade et malade » jusqu'à en garder le lit. Un jour que je me » plaignais à moi-même de ma triste destinée » et que la croyance de n'être entendue de » personne me faisait parler aussi haut que si » j'eusse parlé à quelque confident de mon amour, je vis paraître devant moi le Maure

. Amet, qui m'avait écoutée et qui, après que » le trouble où il m'avait mise fut passé, me • dit ces paroles : - Je te connais, Claudia, et des le temps que tu n'avais point encore déguisé ton sexe pour servir de page a don Carlos; et si-je ne t'ai jamais fait savoir que » je te connusse, c'est que j'avais un dessein » aussi bien que toi. Tu viens de prendre des résolutions désespérées : tu veux te décou-» vrir à ton maître pour une jeune fille qui » meurt d'amour pour lui, et qui n'espère plus d'en être aimée, et puis tu veux te tuer à » ses yeux, pour mériter au moins des regrets de celui de qui tu n'as pu gagner l'a-» mour. Pauvre fille! que vas-tu faire en te » tuant, que d'assurer davantage à Sophie la » possession de don Carlos ? J'ai bien un meil-• leur conseil à te donner, si tu es capable de . le prendre. Ote ton amant à ta rivale; le moyen en est aisé, si tu me veux croire; » et quoiqu'il demande beaucoup de résolu- tion, il ne t'est pas besoin d'en avoir davan- tage que celle que tu as eue à t'habiller en » homme, et hasarder ton honneur pour con-» tenter ton amour. Ecoute-moi donc avec attention, continua le Maure; je vais te révéler un secret que je n'ai jamais découvert à » personne; et si le dessein que je vais te proposer ne te plaît pas, il dépendra de toi de ne le pas suivre. Je suis de Fez, homme de » qualité en mon pays; mon malheur me fit · esclave de don Carlos, et la beauté de Sophie » me fit le sien. Je t'ai dit bien des choses en peu de paroles. Tu crois ton mal sans remède, » parce que ton amant enlève sa maîtresse, et s'en va avec elle à Barcelone; c'est ton bonhéur et le mien, si tu sais te servir de l'occasion. J'ai traité de ma rancon, et je l'ai payée. Une galiote d'Afrique m'attend à la rade. assez près du lieu où don Carlos en fait te-

» nir uae toute prête pour l'exécution de son » dessein. Il l'a différé d'un jour; prévenons-» le avec autant de diligence que d'adresse.

» Va dire à Sophie, de la part de ton maître, » qu'elle se tienne prête à partir cette nuit à » l'heure que tu la viendras quérir; amene-la

» dans mon vaisseau; je l'emmenerai en Afri-» que, et tu demeureras à Valence seule à pos-» sédér ton amant, qui peut-être t'aurait aimée

» aussitôt que Sophie, s'il avait su que tu l'ai-» masses. »

« A ces dernières paroles de Claudia, je fus si pressée de ma juste douleur, qu'en faisant un grand soupir je m'évanouis encore sans donner le moindre signe de vie. Les cris que fit Claudia, qui se repentait peut-être alors de m'avoir rendue malheureuse, sans cesser de l'être, attirérent Amet et son frère dans la chambré du vaisseau où j'étais; on me fit tous les remėdes gu'on put me faire; je revins à moi, et j'entendis Claudia qui reprochait encore au Maure la trahison qu'il nous avait faite. « Chien infi-» dėle, lui disait-elle, pourquoi m'as-tu con-» seillée de réduire cette belle fille au déplora-» ble état où tu la vois, si tu ne voulais pas » me laisser auprès de mon amant? et pour-

y quoi m'as-tu fait faire à un homme qui me » fut si cher une trahison qui me nuit autant » qu'à lui? Comment oses tu dire que tu es » de noble naissance dans ton pays, si tu es • le plus traître et le plus lâche de tous les

» hommes? - Tais-toi, folle, lui répondit Amet, ne me reproche point un crime dont

• tu es complice. Je t'ai déja dit que qui a pu » trahir un maître, comme toi, méritait bien 3 d'ètre trahie; et que t'emmenant avec moi

j'assurais ma vie, et peut-être celle de Sophie, puisqu'elle pourrait mourir de douleur

 quand elle saurait que tu serais demeurée avec don Carlos. . Le bruit que firent en même temps les matelots qui étaient près d'entrer dans le port de la ville de Salé, et l'artillerie du vaisseau, à laquelle répondait celle du port, interrompirent les reproches que se faisaient Amet et Claudia, et me délivrerent pour un temps de la vue de ces deux personnes odieuses. On se débarqua, on nous couvrit le visage d'un voile, à Claudia et à moi, et nous fùmes logées avec le perfide Amet chez un Maure de ses parents. Des le jour suivant on nous fit monter dans un chariot couvert, et prendre le chemin de Fez, où, si Amet y fut reçu de son pere avec beaucoup de joie, j'y entrai la plus affligée et la plus désespérée personne du monde. Pour claudia, elle eut bientôt pris parti, renoncant au christianisme, et épousant Zaïdé, le frere de l'infidele Amet. Cette méchante personne n'oublia aucun artifice pour me persuader de changer aussi de religion, et d'épouser Amet, comme elle avait fait de Zaïde: et elle devint la plus cruelle de mes tyrans, lorsqu'après avoir en vain essayé de me gagner par toutes sortes de promesses, de bons traitements et de caresses, Amet et tous les siens exercèrent sur moi toute la barbarie dont ils étaient capables. J'avais tous les jours à exercer ma constance contre tant d'ennemis, et j'étais plus forte à souffrir mes peines qué je ne le souhaitais, quand je commencai à croire que Claudia se repentait d'être méchante. En public, elle me persécutait apparemment avec plus d'animosité que les autres, et en particulièr elle me rendait quelquefois de bons offices, qui me la faisaient considérer comme une personne qui eût pu être vertueuse si elle eût été élevée à la vertu.

» Ur jour que toutes les autres femmes de la maison étaient allées aux bains publics, comme c'est la coutume de vous autres maho métans, elle vint me trouver où j'étais, ayant le visage composé à la tristesse, et me parla en ces termes : . Belle Sophie, quelque sujet » que j'aie eu autrefois de vous hair, ma haine » a cessé er perdant l'espoir de posséder jamais celui qui ne m'aimait pas assez, à cause » qu'il vous aimait trop. Je me reproche sans » cesse de vous avoir rendue malheureuse, et d'avoir abandonné mon Dieu pour la crainte » des hommes. Le moindre de ces remords » serait capable de me faire entreprendre les » choses du monde les plus difficiles à mon » sexe. Je ne puis plus vivre loin de l'Espagne • et de toute terre chrétienne, avec des infi-dèles, entre lesquels je sais bien qu'il est » impossible que je trouve mon salut, ni pen-» dant ma vie, ni après ma mort. Vous pou-» vez juger de mon véritable repentir par le » secret que je vous confie, qui vous rend » maîtresse de ma vie, et qui vous donne moyen de vous venger de tous les maux que » j'ai été forcée de vous faire. J'ai gagné cin-» quante esclaves chrétiens, la plupart Espa-» gnols, et tous gens capables d'une grande » entreprise. Avec l'argent que je leur ai donné » secrétement, ils se sont assurés d'une » barque propre à nous porter en Espagne, si » Dieu favorise un si bon dessein. Il ne tien-» dra qu'à vous de suivre ma fortune, de vous » sauver si je me sauve, ou, périssant avec » moi, de vous tirer d'entre les mains de vos cruels ennemis, et de finir une vie aussi » malheureuse qu'est la vôtre. Déterminez-» vous donc, Sophie, et tandis que nous ne » pouvons être soupconnées d'aucun dessein, » délibérons sans perdre de temps sur la plus » importante action de votre vie et de la » mienne. »Je me jetai aux pieds de Claudia, et jugeant d'elle par moi-même, je ne doutai point de la sincérité de ses paroles: je la remerciai de toutes les forces de mon expres-

sion et de toutes celles de mon âme, je ressentis la grâce que je croyais qu'elle me voulait faire. Nous primes jour pour notre fuite vers un lieu du rivage de la mer, où elle me dit que des rochers tenaient notré petit vaisseau à couvert. Ce jour que je crovais bienheureux arriva; nous sortimes heureusement et de la maison et de la ville. J'admirais la bonté du ciel dans la facilité que nous trouvions à faire réussir notre dessein, et i'en bénissais Dieu sans cesse. Mais la fin de mes maux n'était pas si proche que je le pensais : Claudia n'agissait que par l'ordre du perfide Amet; et encore plus perfide que lui, elle ne me conduisait dans un lieu écarté, et la nuit. que pour m'abandonner à la violence Maure, qui n'eût rien osé entreprendre contre ma pudicité dans la maison de son père, quoique mahométan, moralement homme dé bien. Je suivais innocemment celle qui me menait perdre, et je ne pensais pas pouvoir jamais être assez reconnaissante envers elle de la liberté que j'espérais bientôt avoir par son moven. Je ne me lassais point de l'en remercier, ni de marcher bien vite dans des chemins rudes, environnés de rochers, où elle medisait que ses gens l'attendaient, quand j'ouïs du bruit derrière moi, et tournant la tête, i'apercus Amet, le cimeterre à la main. « Infâmes s esclaves, s'écria-t-il, c'est donc ainsi qu'on » se dérobe à son maître! » Je n'eus pas le temps de lui répondre : Claudia me saisit les bras par derrière, et Amet laissant tomber son cimeterre, se joignit à la renégate, et tous deux ensemble firent ce qu'ils purent pour me lier les mains avec des cordes, dont ils s'étaient pourvus pour cet effet.

 Ayant plus de vigueur et d'adresse que les femmes n'en ont d'ordinaire, je résistai longtemps aux efforts de ces deux méchantes personnes; mais à la longue je me sentis affaiblir, et me défiant de mes forces, je n'avais presque plus recours qu'à mes cris, qui pouvaient attirer quelque passant en ce lieu solitaire; on plutôt je n'espérais plus rien, quand le prince Mulei survint lorsque je l'espérais le moins. Vous avez su de quelle facon il me sauva l'honneur, et je puis dire la vie, puisque je serais assurément morte de douleur si le détestable Amet eût contenté sa brutalite.

Sophie acheva ainsi le récit de ses aventures, et l'aimable Zoraïde l'exhorta à espérer de la générosité du prince les moyens de retourner en Espagne, et des le jour même elle apprit à son mari tout ce qu'elle avait appris de Sophie, dont il alla informer Mulei. Quoique tout ce qu'on lui conta de la fortune de la belle chrétienne ne flattât point la passion qu'il avait pour elle, il fut pourtant bien aise. vertueux comme il était, d'en avoir eu connaissance et d'apprendré qu'elle était engagée d'affection en son pays, afin de n'avoir point à tenter une action blamable, par l'espérance d'y trouver de la facilité. Il estima la vertu de Sophie et fut porté par la sienne à tâcher de la rendre moins malheureuse qu'elle n'était Il lui fit dire par Zoraïde qu'il la renverrait en Espagne quand elle le voudrait; et depuis qu'il en eut pris la résolution, il s'abstint de la voir, se défiant de sa propre vertu et de la beauté de cette aimable personne. Elle n'était pas peu empêchée à prendre ses suretés pour son re-tour. Le trajet était long jusqu'en Espagne, dont les marchands ne trafiquaient point à Fez; et quand elle eût pu trouver un vaisseau chrétien, belle et jeune comme elle était, elle pouvait trouver entre les hommes de sa loi ce qu'elle avait eu peur de trouver entre des Maures. La probité ne se rencontre guère sur

un vaisseau; la bonne foi n'y est guère mieux gardée qu'à la guerre ; et en quelque lieu que la beauté et l'innocence se trouvent les plus faibles. l'audace des méchants se sert de son avantage et se porte facilement à tout entreprendre. Zoraïde conseilla a Sophie de s'habiller en homme, puisque sa taille avantageuse plus que celle des autres femmes, facilitait ce déguisement. Elle lui disait que c'était l'avis de Mulei, qui ne trouvait personne dans Fez à qui il put la confier surement, et elle lui dit aussi qu'il avait eu la bonté de pourvoir à la bienséance de son sexe, lui donnant une compagne de sa croyance et travestie comme elle, et qu'elle gerait ainsi garantie de l'inquiétude qu'elle pourrait avoir, de se voir seule dans un vaisseau entre des soldats et des matelots. Ce prince maure avait acheté d'un corsaire une prise qu'il avait faite sur mer; c'était d'un vaisseau du gouverneur d'Oran, qui portait la famille entière d'un gentilhomme espagnol, que par animosité ce gouverneur envoyait prisonnier en Espagne. Mulei avait su que ce chretien était un des plus grands chasseurs du monde, et comme la chasse était la plus forte passion de ce ieune prince, il avait voulu l'avoir pour esclave, et afin de le mieux conserver, il n'avait point voulu le séparer de sa femme, de son fils et de sa fille. En deux ans qu'il vécut dans Fez au service de Mulei, il apprit à ce prince a tirer parfaitement de l'arquebuse sur toute sorte de gibier qui court sur terre ou qui s'éleve dans l'air, et plusieurs chasses inconnues aux Maures. Par la il avait si bien mérité les bonnes grâces du prince, et s'était rendu si nécessaire a son divertissement, qu'il n'avait jamais voulu consentir à sa rançon, et, par toutes sortes de bienfaits. avait tâché de lui faire oublier l'Espagne. Mais

le regret de n'être pas en sa patrie, et de n'avoir plus d'esperance d'y retourner, lui avait cause une melancolie qui finit bientôt par sa mort, et sa femme n'avait pas vecu longtemps apres son mari. Mulei se sentait des remords de n'avoir pas remis en liberte, quand ils la lui avaient demandee, des personnes qui l'avaient méritée par leurs services; et il voulut, autant qu'il le pouvait, réparer envers leurs enfants le tort qu'il croyait leur avoir fait. La fille s'appelait Dorothée, était de l'âge de Sophie, belle, et avait de l'esprit. Son frere n'avait pas plus de quinze ans, et s'appelait Sanche. Mulei les choisit l'un et l'autre pour tenir compagnie à Sophie, et se servit de cette occasion pour les envoyer ensemble en Espagne. On fint l'affaire secrète : on fit faire des habits d'hommes à l'espagnole pour les deux demoiselles et pour le petit Sanche, Mulei fit paraître sa magnificence dans la quantité de pierreries qu'il donna à Sophie. Il fit aussi à Dorothée de beaux présents, qui, joints a tous ceux que son pere avait déja recus de la libéralité du prince, la rendirent riche pour le reste de sa vie. Charles-Quint, en ce tempslà, faisait la guerre en Afrique, et avait assiègé la ville de Tunis : il avait envoyé un ambassadeur à Mulei pour traiter de la rancon de quelques Espagnols de qualité, qui avaient fait naufrage à la côte de Maroc. Ce fut à cet ambassadeur que Mulei recommanda Sophie. sous le nom de don Fernand, gentilhommé de qualite, qui ne voulait pas être connu par son nom véritable; et Dorothée et son frère passaient pour être de son train, l'un en qualité de gentilhomme, et l'autre de page. Sophie et Zoraïde ne purent se quitter sans regret, et il y eut bien des larmes versées de part et d'autre. Zoraide donna à la belle chrétienne un rang de perles si riche, qu'elle ne l'eût

point recu si cette aimable Maure, et son mari Zuléma, qui n'aimait pas moins Sophie que faisait sa femme, ne lui eussent fait connaître qu'elle ne pouvait les désobliger davantage qu'en refusant ce gage de leur amitié. Zoraïde fit promettre à Sophie de lui faire savoir de temps en temps de ses nouvelles par la voie de Tanger, d'Oran, ou des autres places que l'empereur possédait en Afrique. L'ambassadeur chrétien s'embarqua à Sale. emmenant avec lui Sophie, qu'il faut désormais appeler don Fernand. Il joignit l'armée de l'empereur, qui était encore devant Tunis, Notre Espágnole déguisée lui fut présentée comme un gentilhomme d'Andalousie, qui avait été longtemps esclave du prince de Fez. Elle n'avait pas assez de sujet d'aimer sa vie, pour craindre de la sarder à la guerre; et voulant passer pour un cavalier, elle n'eut pu avec honneur n'aller pas souvent au combat, comme faisaient tant de vaillants hommes dont l'armée de l'empereur était pleine. Elle se mit donc entre les volontaires, ne perdit pas une occasion de se signaler, et le fit avec tant d'éclat, que l'empereur ouit parler du faux don Fernand. Elle fut assez heureuse pour se trouver auprès de lui, lorsque, dans l'ardeur d'un combat, dont les chrétiens eurent tout le désavantage, il donna dans une embuscade de Maures, fut abandonné des siens et environné des infidèles; et il y a apparence qu'il eût été tué, son cheval l'ayant déja été sous lui, si notre amazone ne l'eût remonté sur le sien, et si, secondant sa vaillance par des efforts difficiles à croire, elle n'eût donné aux chrétiens le temps de se reconnaître et de venir dégager ce vaillant empereur. Une si belle action ne fut pas sans récompense : l'empereur donna à l'inconnu don Fernand une commanderie de

Saint-Jacques, de grand revenu, et le régiment de cavalerie d'un seigneur espagnol qui avait été tué au dernier combat. Il lui fit donner aussi tout l'équipage d'un homme de qualité; et depuis ce temps-là, il n'y eut personne dans l'armée qui fût plus estimé et plus considéré que cette vaillante fille. Toutes les actions d'un homme lui étaient si naturelles; son visage était si beau, et la faisait paraître si jeune; sa vaillance était si admirable dans une si grande jeunesse, et son esprit était si charmant, qu'il n'y avait pas une personne de qualité ou de commandement dans les troupes de l'empereur, qui ne recherchât son amitié. Il ne faut donc pas s'étonner si tout le monde parlant pour elle, et plus encore ses belles actions, elle fut en peu de temps en faveur auprès de son maître. Dans ce temps-là de nouvelles troupes arrivèrent d'Espagne, sur les vaisseaux qui apportaient de l'argent et des munitions pour l'armée. L'empereur les voulut voir sous les armes, accompagné de ses principaux chefs, desquels était notre guerrier. Entre ces soldats nouveaux venus, elle crut avoir vu don Carlos, et elle ne s'était pas trompée. Elle en fut inquiétée le reste du jour, le fit chercher dans le quartier de ces nouvelles troupes, et on ne le trouva pas, parce qu'il avait changé de nom.

Elle n'en dormit point toute la nuit, se leva aussitôt que le soleil, et alla chercher ellemême ce cher amant, qui lui avait tant fait verser de larmes. Elle le trouva, et n'en fut point reconnue, ayant changé de taille, parce que elle avait crû; et de visage, parce que le soleil d'Afrique avait changé la couleur du sien. Elle feignit de le prendre pour un autre de sa connaissance, et lui demanda des nouvelles de Séville, et d'une personne qu'elle lui nomma du premier nom

qui lui vint dans l'esprit. Don Carlos lui dit qu'elle se méprenait, qu'il n'avait jamais eté à Séville, et qu'il était de Valence. Vous ressemblez extremement à une personne qui m'etais fort chere, lui dit Sophie, et à cause de cette ressemblance, je veux bien être de vos amis, si vous n'avez point de répugnance à devenir des miens. La même raison, lui répondit don Carlos, qui vous oblige à m'offrir votre amitié, vous aurait déjà acquis la mienne, si elle était du prix de la vôtre : vous ressemblez à une personne que j'ai longtemps aimée: vous avez son visage et sa voix, mais vous n'êtes pas de son sexe; et assurément, ajouta-t-il en faisant un grand soupir, vous n'êtes pas de son humeur. Sophie ne put s'empêcher de rougir à ces dernières paroles de don Carlos, à quoi il ne prit pas garde, à cause peut-être que ses yeux, qui commençaient a se mouiller de larmes, ne purent voir les changements du visagé de Sophie. Elle en fut émue, et ne pouvant plus cacher cette émotion, elle pria don Carlos de la venir voir en sa tente, où elle allait l'attendre, et le quitta après lui avoir appris son quartier, et qu'on l'appelait dans l'armée le mestre de camp don Fernand. A ce nom-là, don Carles eut peur de ne lui avoir pas fait assez d'honneur. Il avait déjà su à quel point il était estimé de l'empereur, et que, tout inconnu qu'il était, il partageait la faveur de son maître avec les premiers de la cour. Il n'eut pas grand'peine à trouver son quartier et sa tente, qui n'étaient gnorés de personne, et il en fut recu autant bien qu'un simple cavalier pouvait l'être d'un les principaux officiers du camp. Il reconnut encore le visage de Sophie dans celui de don rernand, en fut plus étonné qu'il ne l'avait ité; et il le fut encore davantage du son de sa 'oix, qui lui entrait dans l'âme, et y renouvelait le souvenir de la personne du monde qu'il avait le plus aimée. Sophie, inconnue a son amant, le fit manger avec elle; et après le repas, ayant fait retirer ses domestiques, et donné ordre de n'être visitée de personne, se fit redire encore une fois par ce cavalier qu'il était de Valence, et ensuite se fit conter ce qu'elle savait aussi bien que lui de leurs aventures communes, jusqu'au jour qu'il avait fait dessein de l'enlever.

— Croiriez-vous, lui dit don Carlos, qu'une fille de condition, qui avait tant reçu de preuves de mon amour, et qui m'en avait tant donné de la sienne, fût sans fidélité et sans honneur, eût l'adresse de me cacher de si grands défauts, et fût si aveuglée dans son choix, qu'elle me préféra un jeune page que j'avais, qui l'enleva un jour devant celui que

j'avais choisi pour l'enlever ?

— Mais en êtes-vous bien assuré? lui dit Sophie. Le hasard est maître de toutes choses, et prend souvent plaisir à confondre nos raisonnements par les succès les moins attendus. Votre maîtresse peut avoir été forcée à se séparer de vous, et est peut-être plus mal-

heureuse que coupable.

— Plût à Dieu, lui répondit don Carlos, que r'eusse pu douter de sa faute! toutes les pertes et les malheurs qu'elle m'a causés ne m'auraient pas été difficiles à souffrir, et même je ne me croirais pas malheureux si je pouvais croire qu'elle me fût encore fidèle; mais elle ne l'est qu'au perfide Claudio, et n'a jamais feint d'aimer le malheureux don Carlos que pour le perdre.

— Il paraît, par ce que vous dites, lui repartit Sophie, que vous ne l'avez guère almée, de l'accuser ainsi sans l'entendre, de la publier encore plus méchante que légère.

- Et peut-on l'être davantage, s'écria don

Carlos, que l'a été cette imprudente fille, lorsque, pour ne pas faire soupçonner mon page de son enlèvement, elle laissa dans sa chambre, la nuit même qu'elle diparut de chez son père, une lettre qui est de la dernière malice, et qui m'a rendu trop misérable pour n'être pas demeurée dans mon souvenir? Je veux vous la faire entendre, et vous faire juger par la de quelle dissimulation cette ieune fille etait capable : « Vous n'avez pas dù me défendre d'aimer don Carlos, apres me l'avoir ordonné, un merite aussi grand que le sien ne pouvait que me donner beaucoup d'amour; et quand l'esprit d'une jeune personne en est prevenu, l'intéret n'y peut trouver de place. Je m'enfuis donc avec celui que vous avez trouve bon que j'aimasse des ma jeunesse, et sans qui il me serait aussi impossible de vivre. que de ne mourir pas mille fois le jour avec un étranger que je ne pourrais aimer, quand il serait encore plus riche qu'il ne l'est. Notre faute (si c'en est une) mérite votre pardon. Si vous nous l'accordez, nous reviendrons le recevoir plus vite que nous n'avons fui l'injuste violence que vous vouliez nous faire. - So-PHIE. . - Vous pouvez vous figurer, poursuivit don Carlos, l'extrême douleur qué sentirent les parents de Sophie quand ils eurent lu cette lettre. Ils espérèrent que je serais encore, avec leur fille, caché dans Valence, ou que je n'en serais pas loin : ils tinrent leur perte secrète à tout le monde, hormis au vice-roi, qui était leur parent; et à peine le jour commencait-il de paraître, que la justice entra dans ma chambre, et me trouva endormi. Je fus surpris d'une telle visite autant que j'avais sujet de l'être; et lorsqu'on m'eut demandé où était Sophie, je demandai aussi où elle était; mes parties s'en irriterent, et me firent conduire en prison avec une extreme violence. Je fus interroré, et

je ne pus rien dire pour ma défense contre la lettre de Sophie. Il paraissait par là que j'avais voulu l'enlever; mais il paraissait encore plus que mon page avait disparu en même temps qu'elle. Les parents de Sophie la faisaient chercher, et mes amis de leurs côté faisaient toutes sortes de diligences pour découvrir où ce page l'avait emmenée. C'était le seul moven de faire voir mon innocence : mais on ne put jamais apprendre des nouvelles de ces amants fugitifs, et mes ennemis m'accusèrent alors de la mort de l'un et de l'autre. Enfin l'injustice, appuyée de la force, l'emporta sur l'innocence opprimée. Je fus averti que je serais bientôt jugé, et que je le serais à mort. Je n'espérai pas que le ciel fît un miracle en ma faveur, et je voulus hasarder ma délivrance par un coup de désespoir : je me joignis à des bandoliers, prisonniers comme moi, et tous gens de résolution : nous forcâmes les portes de notre prison : et. favorisés de nos amis, nous eûmes plus tôt gagné les montagnes les plus proches de Valence, que le vice-roi n'en put être averti. Nous fûmes longtemps maîtres de la campagne. L'infidélité de Sophie, la persécution de ses parents, tout ce que je croyais que le vice roi avait fait d'injustice contre moi, et enfin la perte de mon bien, me mirent dans un tel désespoir, que je hasardai ma vie dans toutes les rencontres où mes camarades et moi trouvâmes de la résistance; et je m'acquis par là une telle réputation parmi eux, qu'ils voulurent que je fusse leur chef. Je lé fus avec tant de succes, que notre troupe devint redoutable aux royaumes d'Aragon et de Valence, et que nous eumes l'insolence de mettre ces pays à contribution. Je vous fais ici une confidence bien délicate, ajouta don Carlos; mais l'honneur que vous me faites et mon inclination

me donnent tellement à vous, que je veux bien vous faire maître de ma vie, en vous révélant des secrets si dangereux. Enfin, poursuivit-il, je me lassai d'être méchant : je me dérobai de mes camarades qui ne s'y attendaient pas, et je pris le chemin de Barcelone. où je fus reçu simple cavalier dans les recrues qui s'embarquaient pour l'Afrique, et qui ont joint depuis peu l'armée. Je n'ai pas sujet d'aimer la vie; et, après m'être mal servi de la mienne, je ne puis mieux l'employer que contre les ennemis de ma loi, et pour votre service, puisque la bonté que vous avez pour moi m'a cause la seule joie dont mon âme ait été capable depuis que la plus ingrate fille du monde m'a rendu le plus malheureux de tous les hommes. Sophie inconnue prit le parti de Sophie injustement accusée, et n'oublia rien pour persuader à son amant de ne point faire de mauvais jugements de sa maîtresse avant que d'être mieux informe de sa faute. Elle dit au malheureux cavalier qu'elle prenait grande part dans ses infortunes; qu'elle voudrait de bon cœur les adoucir, et pour lui en donner des marques plus effectives que des paroles, qu'elle le priait de vouloir être à elle, et quand l'occasion s'en présenterait, elle ém-ploierait auprès de l'empereur son crédit et celui de tous ses amis pour le délivrer de la persécution des parents de Sophie et du viceroi de Valence.

Don Carlos ne se rendit jamais à tout ce que le faux don Fernand lui put dire pour la justification de Sophie; mais il se rendit à la fin aux offres qu'il lui fit de sa table et de sa maison. Dès le jour même, cette fidèle amante paria au mestre de camp de don Carlos, et lui fit trouver bon que ce cavalier, qu'elle lui dit être son parent, prit parti avec lui, je veux dire avec elle. Voilà notre amant infortuné au

service de sa maîtresse, qu'il croyait morte cu infidèle. Il se voit dès le commencement de sa servitude tout à fait bien avec celui qu'il croit son maître, et est en peine lui-même de sa-voir comment il a pu s'en faire tant aimer en si peu de temps. Il est à la fois son intendant, son secrétaire, son gentilhomme et son confident: les autres domestiques n'ont guère moins de respect pour lui que pour don Fernand; et il serait sans doute heureux, se connaissant aimé d'un maître qui lui paraît tout aimable, et qu'un secret instinct le force d'aimer, si Sophie infidèle ne lui revenait sans cesse à la pensée, et ne lui causait une tris-tesse que les caresses d'un si cher maître et sa fortune rendue meilleure ne pouvaient vaincre. Quelque tendresse que Sophie eut pour lui, elle était bien aise de le voir affligé, ne doutant point qu'elle ne fût la cause dé son affliction. Elle lui parlait si souvent de Sophie, et justifiait quelquefois avec tant d'emportement, et même de colère et d'aigreur, celle que don Carlos n'accusait pas moins que d'avoir manqué à sa fidélité et à son honneur, qu'enfin il vint à croire que ce don Fernand, qui le mettait toujours sur le même sujet, avait peut-être été autrefois amoureux de Sophie, et peut-être l'était en-

La guerre d'Afrique s'acheva de la façon qu'on le voit dans l'histoire. L'empereur la fit depuis en Allemagne, en Italie, en Flandre et en divers lieux. Notre guerrière, sous le nom de don Fernand, augmenta sa réputation de vaillant et expérimenté capitaine, par plusieurs actions de valeur et de conduite, quoique la dernière de ces qualités ne se rencontre que rarement dans une personne aussi jeune que le sexe de cette vaillante fille la faisait paraître. L'empereur fut obligé d'aller en Flan-

dre, et de demander au roi de France passage par ses Etats. Le grand roi qui régnait alors voulut surpasser en générosité et en franchise un mortel ennemi, qui l'avait toujours surmonté en bonne fortune, et n'en avait pas touiours bien usé. Charles-Quint fut reçu dans Paris comme s'il eût été roi de France. Le beau don Fernand fut du petit nombre des personnes de qualité qui l'accompagnèrent; et si son maître eut fait un plus long séjour dans la cour du monde la plus galante, cette belle Espagnole, prise pour un homme, eût donné de l'amour à beaucoup de dames françaises, et de la jalousie aux plus accomplis de nos courtisans. Cependant le vice-roi de Valence mourut en Espagne. Don Fernand espéra assez de son mérite et de l'affection que lui portait son maître, pour oser lui demander une si importante charge, et il l'obtint sans qu'elle lui fût enviée. Il fit savoir le plus tôt qu'il put le bon succès de sa prétention à don Carlos, et lui fit espérer qu'aussitôt qu'il aurait pris possession de sa vice-royauté de Valence, il ferait sa paix avec les parents de Sophie, obtiendrait sa grâce de l'empereur, pour avoir été chef de bandoliers, et même essayerait de le remettre dans la possession de son bien, sans cesser de lui en faire dans toutes les occasions qui s'en présenteraient. Don Carlos eût pu recevoir quelque consolation de toutes ces belles promesses si le malheur de son amour lui eût permis d'être consolable.

L'empereur arriva en Espagne, et alla droit à Mairid, et don Fernand alla prendre possession de son gouvernement. Des le jour qui suivit celui de son entrée dans Valence, les parents de Sophie présentèrent requête contre don Carlos, qui faisait aupres du vice-roi la charge d'intendant de sa maison, et de secrétaire de ses commandements. Le vice-roi pro-

mit de leur rendre justice, et à don Carlos de protéger son innocence. On fit de nouvelles informations contre lui. On fit ouir des témoins une seconde fois; et enfin les parents de Sophie, animés par le regret qu'ils avaient de la perte de leur fille, et par un désir de vengeance qu'ils croyaient légitime, pressèrent si fort l'affaire, qu'en cinq ou six jours elle fut en état d'être jugée. Ils demandèrent au viceroi que l'accusé entrât en prison : il leur domns sa parole qu'il ne sortirait pas de son hôtel, et leur marqua un jour pour le juger.

La veille de ce jour faial, qui tenait en suspens toute la ville de Valence, don Carlos demanda une audience particulière au vice-roi, qui la lui accorda. Il se jeta à ses pieds, et lui

dit ces paroles :

— C'est demain, monseigneur, que vous devez faire connaître à tout le monde que je suis innocent. Quoique les témoins que j'ai fait ouïr me déchargent entièrement du crime dont on m'accuse, je viens encore jurer à Votre Altesse, comme si j'étais devant Dieu, que non-seulement je n'ai pas enlevé Sophie, mais que, le jour avant celui qu'elle fut enlevée, je ne la vis point, je n'eus point de ses nouvelles, et n'en ai pas eu depuis. Il est vrai que je devais l'enlever; mais un malheur, qui jusqu'ici m'est inconnu, la fit disparaître, ou pour ma perte, ou pour la sienne.

— C'est assez, don Carlos, lui dit le viceroi, va dormir en repos. Je suis ton maître et ton ami, et mieux informé de ton innocence que tu ne penses; et quand j'en pourrais douter, je serais obligé à n'être pas exact à m'en éclaircir, puisque tu es dans ma maison et de ma maison, et que tu n'es venu ici avec moi que sous la promesse que je t'ai faite de

te protéger.

Don Carlos remercia un si obligeant maître

de toute son éloquence; il s'alla coucher; et l'impatience qu'il eut de se voir bientôt ab-sous ne lui permit pas de dormir. Il se leva aussitôt que le jour parut, et, propre et paré plus qu'a l'ordinaire, se trouva au lever de son maître : mais, je me trompe, il n'entra dans sa chambre qu'après qu'il fut habillé; car depuis que Sophie avait déguisé son sexe, la seule Dorothée, déguisée comme elle, et la confidente de son déguisement, couchait dans sa chambre, et lui rendait tous les services qui, rendus par un autre, eussent pu lui donner connaissance de ce qu'elle voulait tenir si caché. Don Carlos entra donc dans la chambre du vice-roi quand Dorothée l'eut ouverte à tout le monde; et le vice-roi ne le vit pas plutôt qu'il lui reprocha qu'il s'était levé bien matin, pour un homme accusé qui voulait se faire croire innocent; et lui dit qu'une personne qui ne dormait point devait sentir sa conscience chargée. Don Carlos lui répondit, un peu troublé, que la crainte d'être convaincu ne l'avait pas tant empêché de dormir, que l'espérance de se voir bientôt à couvert des poursuites de ses ennemis, par la bonne jus-tice que lui rendrait Son Altesse.

— Mais vous êtes bien paré et bien galant, lui dit encore le vice-roi, et je vous trouve bien tranquille le jour que l'on doit délibérer sur votre vie. Je ne sais plus ce que je dois croire du crime dont on vous accuse. Toutes les fois que nous nous entretenons de Sophie, vous en parlez avec moins de chaleur et plus d'indifference que moi : on ne m'accuse pourtant pas, comme vous, d'en avoir été aimé et de l'avoir tuée; peut être aussi le jeune Claudio, sur qui vous voulez faire tomber l'accusation de son enlèvement... Vous me dites que vous l'avez aimée, continua le vice-roi, et vous vivez après l'avoir perdue! et vous n'oubliez rien pour

vous voir absous et en repos, vous qui devriez haïr la vie, et tout ce qui pourrait vous la faire aimer! Ah! inconstant don Carlos, il faut bien qu'un autre amour vous ai fait oublier celui que vous deviez conserver à Sophie perdue, si vous l'aviez véritablement aimée quand elle était tout à vous et osait tout faire pour vous.

Don Carlos, demi-mort à ces paroles du viceroi, voulut y répondre; mais il ne le lui per-

mit pas.

Taisez-vous, lui dit-il d'un visage sévère, et réserrez votre éloquence pour vos juges; car pour moi je n'en serai pas surpris, et je n'irai pas, pour un de mes domestiques, donner à l'empereur mauvaise opinion de mon équité. Et cependant, ajouta le vice-roi en se tournant vers le capitaine de ses gardes, que l'on s'assure de lui; qui a rompu sa prison peut bien manquer à la parole qu'il m'a donnée de ne point chercher son impunité dans la fuite.

On ôta aussitôt l'épée à don Carlos, qui fit grande pitié à tous ceux qui le virent environné de gardes, pâle et défait, et qui avait bien

de la peine à retenir ses larmes.

Pendant que le pauvre gentilhomme se repent de ne s'être pas assez défié de l'esprit changeant des grands seigneurs, ses juges, qui devaient le juger, entrèrent dans la chambre, et prirent leurs places, après que le viceroi eut pris la sienne. Le comte italien, qui était encore à Valence, et le père et la mere de Sophie, parurent et produisirent leurs témoins contre l'accusé, qui était si désespéré de son procès, qu'il n'avait quasi pas le courage de répondre On lui fit reconnaître les lettres qu'il avait autrefois écrites à Sophie; on lui confronta les voisins et les domestiques de la maison de Sophie; et enfin on produisit contre lui la lettre qu'elle avait laissée dans sa

chambre, le jour que l'on prétendait qu'il l'a-

vait enlevée.

vait enlevee.

L'accusé fit ouïr ses domestiques, qui témoignérent d'avoir vu coucher leur maître; mais il pouvait s'être levé après avoir fait semblant de s'endormir. Il jurait bien qu'il n'avait pas enlevé Sophie, et représentait aux juges qu'il ne l'aurait pas enlevée pour se séparer d'elle; mais on ne l'accusait pas moins que de l'avoir tuée, et le page aussi, le confident de son amour. Il ne restait plus qu'à le mocre et il allait être condamné fout d'une juger, et il allait être condamné tout d'une voix, quand le vice-roi le fit approcher, et lui dit:

— Malheureux don Carlos! tu peux bien croire, après toutes les marques d'affection que je t'ai données, que si je t'eusse soupçonné d'être coupable du crime dont on t'accuse, je ne t'aurais pas amené à Valence. Il m'est impossible de ne te pas condamner, si je ne impossible de ne te pas condanner, si je ne veux commencer l'exercice de ma charge par une injustice; et tu peux juger du deplaisir que j'ai de ton malheur, par les larmes qui m'en viennent aux yeux. On pourrait rechercher d'accord tes parties, si elles étaient de moindre qualité, ou moins animées à ta perte. Enfin, si Sophie ne paraît elle-même pour te justifier, tu n'as qu'à te préparer à bien mourir.

Carlos, désespéré de son salut, se jeta aux

pieds du vice-roi, et lui dit :

— Vous vous souvenez bien, monseigneur, qu'en Afrique, et dès le temps que j'eus l'honneur d'entrer au service de Votre Altesse, et toutes les fois qu'elle m'a engagé au récit ennuyeux de mes infortunes, que je les lui ai toujours contées d'une même manière; et elle doit croire qu'en ce pays-là, et parfout ail-leurs, je n'aurais pas avoué à un maître qui me faisait l'honneur de m'aimer ce que j'aurais du nier ici devant un juge. J'ai toujours dit la vérité à Votre Altesse, comme à mon Dieu, et je lui dis encore que j'aimai, que j'adorai Sophie.

- Dis que tu l'abhorres, ingrat! interrom-

pit le vice-roi, surprenant tout le monde.

— Je l'adore, reprit don Carlos, fort étonné

— Je l'adore, reprit don Carlos, fort étonne de ce que le vice-roi venait de dire. Je lui ai promis de l'épouser, continua-t-il, et je suis convenu avec elle de l'emmener à Barcelone. Mais si je l'ai enlevée, si je sais où elle se ca-che, je veux qu'on me fasse mourir de la mort la plus cruelle. Je ne puis l'éviter; mais je mourrai innocent, si ce n'est mériter la mort que d'avoir aime plus que ma vie une fille inconstante et perfide.

— Mais, s'écria le vice-roi, le visage furieux, que sont devenus cette fille et ton page? Ont-ils monté au ciel? sont-ils cachés sous

terre?

- Le page était galant, lui répondit don Carlos, elle était belle; il était homme, elle

était femme.

— Ah! traître, lui dit le vice-roi, que tu découvres bien ici tes lâches soupçons, et le peu d'estime que tu as eue pour la malheureuse Sophie! Maudite soit la femme qui se laisse aller aux promesses des hommes, et qui s'en fait mépriser par sa trop facile croyance! Ni Sophie n'était point une femme de vertu commune, méchant! ni ton page Claudio un homme. Sophie était une fille constante, et ton page une fille perdue, amoureuse de toi, et qui t'a volé Sophie, qu'elle trahissait comme une rivale. Je suis Sophie, injuste amant, amant ingrat! je suis Sophie, qui ai souffert des maux incroyables pour un homme qui ne méritait pas d'être aimé, et qui m'a cru capable de la dernière infamie.

Sophie n'en put pas dire davantage : son

père, qui la reconnut, la prit entre ses bras. sa mère se pâma d'un côte, et don Carlos de l'autre. Sophie se débarrassa des bras de son père, pour courir aux deux personnes éva-nouies, qui reprirent leurs esprits, tandis qu'elle était en suspens à qui des deux eile courrait. Sa mère lui mouilla le visage larmes, elle en mouilla celui de sa mère. Elle embrassa avec toute la tendresse imaginable son cher don Carlos, qui pensa s'en évanouir encore. Il tint pourtant bon pour ce coup · et n'osant pas encore baiser Sophie de toute sa force, il s'en dédommagea sur ses mains, qu'il baisa mille fois l'une après l'autre. Sophie pouvait à peine suffire à toutes les embrassades et à tous les compliments qu'on lui fit. Le comte italien, en faisant le sien comme les autres, voulut lui parler des prétentions qu'il avait sur elle, comme lui ayant été promise par son pere et par sa mère. Don Carlos, qui l'entendit, en lâcha une des mains de Sophie. qu'il baisait alors avidement, et vortant la sienne à son épée, qu'on venait de lui rendre se mit dans une posture qui fit peur à tout le monde; et jurant à faire abîmer la ville de Valence, fit bien connaître que toutes les puissances humaines ne lui ôteraient pas Sophie. si elle-même ne lui défendait de songer davantage à elle. Mais elle déclara qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que son cher don Carlos, et conjura son père et sa mère de le trouver bon, ou de se résoudre à la voir enfermer dans un couvent pour toute sa vie. Ses parents lu laissèrent la liberté de choisir tel mari qu'elle voudrait; et le comte italien, des le jour même. prit la poste pour l'Italie, ou pour tout autre pays ou il voulut aller.

Sophie conta toutes ses aventures, qui furent admirees de tout le monde. Un courrier alla porter la nouvelle de cette grande merveille à

l'empereur, qui conserva à don Carlos, après qu'il aurait épousé Sophie, la vice-royaute de Valence et tous les bienfaits que cette vaillante fille avait mérités sous le nom de don Fernand; et donna à ce bienheureux amant une principauté, dont ses descendants jouissent encore. La ville de Valence fit la dépense des noces, avec toute sorte de magnificence; et Dorothée, qui reprit ses habits de femme en même temps que Sophie, fut mariée en même temps qu'elle avec un cavalier proche parent de don Carlos.

XV. - Effronterie du sieur de la Rappinière.

Le conseiller de Rennes achevait de lire sa nouvelle quand la Rappinière arriva dans l'hôtellerie. Il entra en étourdi dans la chambre où on lui avait dit qu'était M. de la Garouffière; mais son visage épanoui se changea visiblement quand il vit Destin dans un coin de la chambre, et son valet, qui était aussi défait et effrayé qu'un criminel que l'on juge. La Garouffière ferma la porte de la chambre par dedans et ensuite demanda au brave la Rappinière s'il ne devinait pas bien pourquoi il l'avait envoyé quérir.

- N'est-ce pas à cause d'une comédienne dont j'ai voulu avoir ma part? répondit en se

riant le scélérat.

— Comment, votre part? lui dit la Garouffière, prenant un visage sérieux : sont-ce là les discours d'un juge comme vous êtes, et avez-vous jamais fait pendre de si méchant homme que vous?

La Rappinière continua de tourner la chose en raillerie et de la vouloir faire passer pour un tour de bon compagnon, mais le sénateur le prit toujours d'un ton si sévère, qu'enfin

il avoua son mauvais dessein, et en fit de mauvaises excuses à Destin, qui avait eu besoin de toute sa sagesse pour ne se pas faire raison d'un homme qui avait voulu l'offenser si cruellement, après lui être obligé de la vie, comme on l'a pu voir au commencement de ces aventures comiques. Mais il avait encore à démêler avec cet inique prévôt une autre affaire, qui lui était de grande importance, et qu'il avait communiquée à M. de la Garouf-fière, qui lui avait promis de lui faire avoir raison de ce méchant homme. Quelque peine que j'aie prise à bien étudier la Rappinière, je n'ai jamais pu découvrir s'il était moins méchant envers Dieu qu'envers les hommes, et moins injuste envers son prochain que viciéux en sa personne. Je sais seulement avec certitude que jamais homme n'a eu plus de vices ensemble, et dans un degré plus éminent. Il avoua qu'il avait eu envie d'enlever mademoi-selle de l'Étoile, aussi hardiment que s'il se fût vanté d'une bonne action; et il dit effrontément au conseiller et au comédien que jamais il n'avait moins douté du succès d'une pareille entreprise:

— Car, continua-t-il en se tournant vers Destin, j'avais gagné votre valet; votre sœur avait donné dans le panneau; et, pensant vous venir trouver où je lui avais fait dire que vous étiez blessé, elle n'était pas à deux lieues de la maison où je l'attendais, quand je ne sais qui diable l'a ôtée à ce grand sot qui me l'amenait, et qui m'a perdu un bon cheval, après

s'être bien fait battre.

Destin pâlissait de colère, et quelquefois aussi rougissait de honte, de voir de quel front ce scélérat osait lui parler à lui-même de l'offense qu'il avait voulu lui faire, comme s'il lui eût conté une chose indifférente. La Garouffière s'en scandalisait aussi, et n'avait pas

une moindre indignation contre un si dangereux homine.

— Je ne sais pas, lui dit-il, comment vous osez nous apprendre si franchement les circonstances d'une mauvaise action, pour laquelle M. Destin vous aurait donné cent coups si je ne l'en eusse empêché. Mais je vous avertis qu'il pourra bien le faire encore, si vous ne lui restituez une boite de diamants vous ne lui restituez une oote de diamants que vous lui avez autrefois volée dans Paris, dans le temps que vous y tiriez la laine. Doguin, votre complice alors, et depuis votre valet, lui a avoué en mourant que vous l'aviez encore; et moi, je vous déclare que si vous faites la moindre difficulté de la rendre, vous m'avez pour aussi dangereux ennemi que je rous ci été util protesteur.

vous ai été utile protecteur.

La Rappinière fut foudroyé de ce discours, à quoi il ne s'attendait pas. Son audace à nier absolument une méchanceté qu'il avait faite lui manqua au besoin : il avoua, en bégayant comme un homme qui se trouble, qu'il avait cette boîte au Mans, et promit de la rendre, avec des serments execrables qu'on ne lui deavec des serments exécrables qu'on ne lui demandait point, tant on faisait peu de cas de tous ceux qu'il eût pu faire. Ce fut peut-être la une des plus ingénues actions qu'il fit de sa vie, et encore n'était-elle pas nette: car il est bien vrai qu'il rendit la boîte, comme il l'avait promis; mais il n'était vrai qu'elle fût au Mans, puisqu'il l'avait sur lui à l'heure même, à dessein d'en faire présent à mademoiselle de l'Etoile, en cas qu'elle n'eût pas voulu se donner à lui pour peu de chose. C'est ce qu'il confessa en particulier à M. de la Garouffière, dont il voulut par là regagner les bonnes grâces, lui mettant entre les mains cette boîte de portraits, pour en disposer comme il lui plairait. Elle était composée de cinq diamants d'un prix considérable. Le père de mademoiselle de l'E-toile y était peint en émail ; et le visage de cette belle fille avait tant de rapport à ce por-trait que cela seul pouvait suffire pour la faire reconnaître à son père. Destin ne savait comment remercier assez M. de la Garouf-fière, quand il lui donna la boîte de diamants. Il se voyait par la exempté d'avoir à se la faire rendre par force de la Rappinière, qui ne savait rien moins que de restituer, et qui eût pu se prévaloir contre un pauvre comédien de sa charge de prévôt, qui est un dangereux bâton entre les mains d'un méchant homme. Quand cette boîte fut ôtée à Destin, il en avait eu un déplaisir très-grand, qui s'augmenta encore par celui qu'en eut la mère la l'Etoile, qui gardait chérèment ce bijou, comme un gage de l'amitié de son mari. On peut donc de l'avoir recouvrée. Il alla en faire part à la l'Etoile, qu'il trouva chez la sœur du curé du bourg, en la compagnie d'Angélique et de Léandre. Ils délibérèrent ensemble de leur retour au Mans, qui fut résolu pour le lendemain. M. de la Garouffière leur offrit un carrosse, qu'ils ne voulurent pas prendre. Les comédiens et les comédiennes soupèrent aves M. de la Garouffière et sa compagnie.

On se coucha de bonne heure dans l'hôtellerie; et, des le point du jour, Destin et Léane

On se coucha de bonne heure dans l'hôtellerie; et, des le point du jour, Destin et Léandre, chacun sa maîtresse en croupe, prirent le rhemin du Mans, où Ragotin, la Rancune et l'Olive étaient déja retournés. M. de la Garouffière fit cent offres de services à Destin. Pour la Bouvilon, elle fit la malade plus qu'elle ne l'était, afin de ne point recevoir l'adieu du co-

médien, dont elle n'était pas satisfaite.

XVI. - Disgrace de Ragotin.

Les deux comédiens qui retournérent au Mans avec Ragotin furent détournés du droit chemin par le petit homme, qui voulut les traiter dans une petite maison de campagne

qui était proportionnée à sa petitesse.

Quoiqu'un fidèle et exact historien soit obligé à particulariser les accidents importants de son histoire et les lieux où ils se sont passés, je ne vous dirai pas au juste en quel endroit de notre hémisphère était la maisonnette où Ragotin mena ses confrères futurs, que j'appelle ainsi parce qu'il n'était point encore requ dans l'ordre vagabond des comédiens de campagne. Je vous dirai donc seulement que la maison était au decà du Gange, et n'était pas loin de Sillé le Guillaume.

Quand il y arriva, il la trouva occupée par une compagnie de bohémiens, qui, au grand déplaisir de son fermier, s'y étaient arrêtés, sous prétexte que la femme du capitaine avait été presséé d'accoucher, ou plutôt par la facilité que ces voleurs espérèrent de trouver à manger impunément des volailles d'une métairie écartée du grand chemin. D'abord Ragotin se fâcha en petit homme fort colère, menaça les bohémiens du prévôt du Mans, dont il se dit allié, à cause qu'il avait épousé une Portail; et la-dessus il fit un long discours pour apprendre aux auditeurs de quelle façon les Portails étaient parents des Ragotins, sans que son long discours apportat aucun tempérament à sa colère immodérée, et l'empêchât de jurer scandaleusement. Il les menaça aussi du lieutenant de prévôt la Rappinière, au nom duquel tout genou fléchissait. Mais le capitaine bohème le fit enrager à force de lui parler civilement, et fut assez effronté pour le

louer de sa bonne mine, qui sentait son homme de qualite, et qui ne le faisait pas peu repentir d'être entré par ignorance dans son château (c'est ainsi que le scélérat appela sa maisonnette, qui n'était fermée que de haies). Il ajouta encore que la dame en mal d'enfant serait bientôt délivrée du sien, et que la petite troupe délogerait, après avoir payé à son fermier ce qu'il leur avait fourni pour eux et pour leurs bêtes. Ragotin se mourait de dépit de ne pouvoir trouver à quereller avec un homme qui lui riait au nez, et lui faisait mille révérences : mais ce flegme du bohémien allait enfin échauffer la bile de Ragotin, quand la Rancune et le frère du capitaine se reconnurent pour avoir été autrefois grands camarades; et cette reconnaissance fit grand bien à Ragotin, qui allait sans doute s'engager dans une mauvaise affaire, pour l'avoir prise d'un ton trop haut. La Rancune le pria donc de s'apaiser; ce qu'il avait grande envie de faire, et ce qu'il eùt fait de lui-même si son orgueil naturel eût pu y consentir.

Dans ce même temps, la dame bohémienne accoucha d'un garçon. La joie en fut grande dans la petite troupe, et le capitaine pria à souper les comédiens et Ragotin, qui avait déjà fait tuer des poulets pour en faire une fricassée. On se mit à table. Les bohémiens avaient des perdrix et des lièvres qu'ils avaient pris à la chasse, et deux poulets d'Inde et autant de cochons de lait qu'ils avaient volés; ils avaient aussi un jambon, des langues de bœuf; et on entama un pâté de lièvre, dont la croûte même fut mangée par quatre ou cinq bohémillons qui servirent à table Ajoutez à cela la fricassée de six poulets de Ragotin, et vous avouerez que l'on n'y fit pas mauvaise chère. Les convives, outre les comédiens, étaient au nombre de neuf, tous bons dan-

seurs, et encore meilleurs larrols. On comnença les santés par celles du roi et de messeurs les princes, et on but en général à celle de tous les bons seigneurs qui recevaient dans seurs villages les petites troupes. Le capitaine fria les comédiens de boire à la mémoire de léfunt Charles Dodo, oncle de la dame accoutée, et qui fut pendu pendant le siége de la Rochelle, par la trahison du capitaine la Grave. On fit de grandes imprécations contre ce capitaine faux-frère, et contre tous les prévôts; et on fit une grande dissipation du vin de Ragotin, dont la vertu fut telle, que la débauche fut sans noise, et que chacun des conviés, sans même en excepter le misanthrope la Rancune, fit des protestations d'amitié à son voisin, le baisa avec tendresse, et lui mouilla le visage de larmes. Ragotin fit tout à fait bien les honnears de sa maison, et but comme une éponge.

Après avoir bu toute la nuit, ils devaient vraisemblablement se coucher quand le soleil se leva : mais ce même vin qui les avait rendus si tranquilles buveurs leur inspira à tous, en même temps un esprit de séparation, si j'ose ainsi dire. La caravane fit ses paquets, non sans y comprendre quelques guenilles du fermier de Ragotin; et le joli seigneur monta sur son mulet, et, aussi sérieux qu'il avait été emporté pendant le repas, prit le chemin du Mans, sans se mettre en peine si la Rancune et l'Olive le suivaient, et n'ayant d'attention qu'à sucer une pipe à tabac qui était vide il y avait plus d'une heure. Il n'eut pas fait demilieue, toujours suçant sa pipe vide, qui ne lui rendait aucune fumée, que celles du vin l'étourdirent tout à coup : il tomba de son mulet, qui retourna avec beaucoup de prudence à la métairie d'où il était parti; et pour Ragotin, après quelques soulèvements de son es-

tomac trop charge, qui fit ensuite parfaitement son devoir, il s'endormit au milieu du

chemin.

Il n'y avait pas longtemps qu'il dormait, ronflant comme une pédale d'orgue, quand un homme nu (comme on peint notre premier pere), mais effroyablement barbu, sale et crasseux, s'approcha de lui, et se mit à le déshabiller. Cet homme sauvage fit de grands efforts pour ôter à Ragotin les bottes neuves que la Rancune s'était appropriées dans une hôtellerie, en supposant que c'étaient les siennes, de la manière que je vous l'ai contée en quelque endroit de cette véritable histoire; et tous ces efforts, qui eussent éveille Ragotin s'il n'eût pas été mort-ivre, comme on dit, et qui l'eussent fait crier comme un homme que l'on tire à quatre chevaux, ne firent d'autre effet que de le traîner à écorche-cul la longueur de sept ou huit pas. Un couteau tomba de la poche du beau dormeur; ce vilain homme s'en saisit; et, comme s'il eût voulu écorcher Ragotin, il lui fendit sur la peau sa chemise, ses bottes, ettout ce qu'il eut de la peine à lui ôter de dessus le corps; et ayant fait un paquet de toutes les hardes de l'ivrogne dépouillé, l'emporta, fuyant comme un loup avec sa proie.

Nous laisserons courir avec son butin cet homme qui était le même fou qui avait autrefois fait si grand'peur à Destin, quand il commença la quête de mademois-lle Angélique;
et nous ne quitterons point Ragotin, qui ne
veille pas, et qui a grand besoin d'etre reveillé. Son corps nu exposé au soleil fut bientôt
couvert et piqué de mouches et de moucherons de différentes especes, dont pourtant il
ne fut point éveillé; mais il le fut quelque
temps après par une troupe de paysans qui
conduisaient une charrette. Le corps nu de
Ragotin ne leur donna pas plutôt dans la

vue, qu'ils s'écrièrent: • Le voilà! • Et s'approchant de lui avec le moins de bruit qu'ils purent, comme s'ils eussent eu peur de l'éveiler, ils s'assurèrent de ses pieds et de ses mains, qu'ils lièrent avec de grosses cordes; et, l'ayant ainsi garrotté, le portèrent dans leur charrette qu'ils firent aussitôt partir avec autant de hâte qu'en a un galant qui enlève une maîtresse contre son gré et celui de ses

parents. Ragotin était si ivre, que toutes les violences qu'on lui fit ne purent l'éveiller, non plus que les rudes cahots de la charrette, que ces paysans faisaient aller fort vite, et avéc tant de précipitation qu'elle versa dans un mauvais pas, pleine d'eau et de boue; et Ragotin, par conséquent, versa aussi. La fraîcheur du lieu où il tomba, dont le fond avait quelques pierres, ou quelque chose d'aussi dur, et le rude branle de sa chute, l'éveillèrent. L'état surprenant où il se trouva l'étonna furieusement : il se voyait lié pieds et mains, et tomba dans la boue il se sentait la tête étourdie de son ivresse et de sa chute, et ne savait que juger de trois ou quatre paysans qui le relevaient, et d'autant d'autres qui relevaient une charrette. Il était si effraye de son aventure, que même il ne parla pas en si beau sujet, lui qui était grand parleur de son naturel; et un moment après il n'eût pu parler a personne, quand il l'eût voulu; car les paysans, ayant tenu ensemble un conseil secret, délièrent le pauvre petit homme des pieds seulement; et au lieu de lui en dire la raison, ou de lui en faire quelque civilité, observant entre eux un grand si-lence, tournèrent la charrette du côté qu'elle était venue, et s'en retournèrent avec autant de précipitation qu'ils en avaient eu à venir là. Le lecteur discret est peut-être en peine de savoir ce que les paysans voulaient à Ragotin, et pourquoi ils ne lui firent rien. L'affaire est assurément difficile à deviner, et ne se peut savoir à moins que d'être révèlée: et pour moi, quelque peine que j'y aie prise, et après y avoir employé tous mes amis, je ne l'ai sue depuis peu de temps que par hasard, et lorsque je l'espérais le moins, de la facon que

je vais vous le dire.

Un prêtre du bas Maine, un peu fou, mélan-colique, qu'un procès avait fait venir à Paris, en attendant que son procès fût en état d'être jugé, voulut faire imprimer quelques pensées creuses qu'il avait eues sur l'Apocalypse. Il était si fécond en chimères et si amoureux des dernières productions de son esprit, qu'il en haïssait les vieilles, et ainsi pensa faire enrager un imprimeur, à qui il faisait vingt fois refaire une même feuille. Il fut obligé par là d'en changer souvent; et enfin il s'était adressé à celui qui a imprimé le présent livre chez qui il lut une fois quelques feuilles qui parlaient de cette même aventure que je vous raconte. Ce bon prêtre en avait plus de connaissance que moi, ayant su des mêmes paysans qui enleverent Ragotin de la facon que je vous ai dit, le motif de leur entreprise, que je n'avais pu savoir. Il connut donc d'abord où l'histoire était défectueuse, et en ayant donné connaissance à mon imprimeur, qui en fut fort étonné (car il avait cru comme beaucoup d'autres, que mon roman était un livre fait à plaisir), il ne se fit pas beaucoup prier par l'imprimeur pour me venir voir. J'appris alors du véritable Manceau, que les paysans qui lièrent Ragotin endormi étaient les proches parents du pauvre fou qui courait les champs, que Destin avait rencontré de nuit. et qui avait dépouillé Ragotin en plein jour. Ils avaient fait dessein d'enfermer leur parent. lavaient souvent essayé de le faire et avaient

souvent été bien battus par le fou, qui était un fort et puissant homme. Quelques personnes du village, qui avaient vu de loin reluire au soleille corps de Ragotin, le prirent pour le fou endormi: n'ayant osé en approcher, de peur d'être battus, ils en avaient averti ces paysans, qui vinrent avec toutes les précautions que vous avez vues, prirent Ragotin sans le connaître, et, l'ayant reconnu pour n'être pas celui qu'ils cherchaient, le laissèrent les mains liées, afin qu'il ne pût rien entreprendre contre eux. Les mémoires que j'eus de ce prêtre me donnérent beaucoup de joie, et j'avoue qu'il me ren-dit un grand service, mais je ne lui en rendis pas un petit en lui conseillant en ami de ne pas faire imprimer son livre, plein de visions ridicules. Quelqu'un m'accusera peut-être d'avoir conté ici une particularité fort inutile; un autre louera beaucoup ma sincérité.

Retournons à Ragotin, le corps crotté et meurtri, la bouche seche, la tête pesante et les mains liées derrière le dos. Il se leva le mieux qu'il put; et avant porté sa vue de part et d'autre, le plus loin qu'elle put s'étendre, sans voir ni maisons, ni homme, il prit le premier chemin battu qu'il trouva, bandant tous les ressorts de son esprit pour voir clair dans son aventure. Ayant les mains liées, il recevait une furieuse incommodité de quelques moucherons opiniâtres, qui s'attachaient par malheur aux parties de son corps où ses inains garrottées ne pouvaient aller, et l'obligeaient quelquefois à se coucher par terre. pour s'en délivrer en les écrasant, ou en leur faisant quitter prise. Enfin, il attrapa un chemin creux, revêtu de haies et plein d'eau, et ce chemin allait au gué d'une petite rivière. Il s'en réjouit, faisant état de se laver le corps qu'il avait plein de boue : mais en approchant du gué, il vit un carrosse versé, d'où le cocher et un paysan tiraient, par les exhortations d'un vénérable homme d'église, cinq ou six religieuses fort mouillées. C'était la vieille abbesse d'Estival, qui revenait du Mans, ouune affaire importante l'avait fait aller, etqui, par la faute de son cocher, avait fait

naufrage.

L'abbesse et les religieuses tirées du carrosse apercurent de loin la figure nue de Ragotin, qui venait droit à elles, dont elles furent fort scandalisées, et encoré plus qu'elles père Giflot, le directeur discret de l'abbave. Il fit tourner vitement le dos aux bonnes mères. de peur d'irrégularité, et cria de toute sa force à Ragotin qu'il n'approchât pas de plus près. Ragotin poussa toujours en avant, et commença d'enfiler une longue planche qui était la pour la commodité des gens de pied. et pere Giflot vint au-devant de lui suivi du cocher et du paysan, et douta d'abord s'il devait l'exorciser, tant il trouvait sa figure dia-bolique. Enfin il lui demanda qui il était, d'où il venait, pourquoi il était nu, pourquoi il avait les mains liées; et lui fit toutes ces questions-là avec beaucoup d'éloquence, ajustant à ses paroles le ton de la voix et l'action des mains. Ragotin lui répondit incivilement :

Qu'en avez-vous à faire?

Et, voulant passer outre sur la planche, il poussa si rudement le révérend père Giflot, qu'il le fit choir dans l'eau. Le bon prêtre entraîna avec lui le cocher, le cocher le paysan; et Ragotin trouva leur manière de tomber dans l'eau si divertissante, qu'il en éclata de rire. Il continua son chemin vers les religieuses, qui, le voile baissé, lui tournèrent le dos en haie, ayant toutes le visage tourne vers la campagne. Ragotin eut beaucoup d'indiffèrence pour les visages des religieuses, et passait outre, pensant en être quitte, ce que ne pen-

sait pas le pere Giflot. Il suivit Ragotin, secondé du paysan et du cocher, qui, le plus en colère des trois, et déjà de mauvaise humeur. à cause que madame l'abbesse l'avait grondé. se détacha du gros, joignit Ragotin, et à grands coups de fouet se vengea sur la peau d'autrui de l'eau qui avait mouillé la sienne. Ragotin n'attendit pas une seconde décharge; il s'enfuit comme un chien qu'on fouette, et le cocher, qui n'était pas satisfait d'un seul coup de fouet, le fit hâter d'aller à plusieurs autres, qui tous tirèrent le sang de la peau du fustigé. Le père Giflot, quoique essoufflé d'avoir courn, ne se lassait pas de crier : • Fouettez, fouettez! • de toute sa force; et le cocher de toute la sienne redoublait ses coups sur Ragotin, et commencait à s'y plaire, quand un moulin se présenta au pauvre homme comme un asile. Il y courut, ayant toujours son bourreau a ses trousses; et, trouvant la porte d'une basse-cour ouverte, y entra, et y fut recu d'abord par un mâtin qui le prit aux fesses : il en jeta des cris douloureux, et gagna un jardin ouvert avec tant de précipitation, qu'il renversa six ruches de mouches à miel qui étaient posées à l'entrée; et ce fut la le comble de ses infortunes. Ces petits éléphans ailés, pourvus de proboscides et armés d'aiguillons, s'acharnèrent sur ce petit corps nu, qui n'avait point de mains pour se défendré, et le blessèrent d'une horrible manière. L en cria si haut, que le chien qui le mordait s'enfuit de la peur qu'il en eut, ou plutôt des mouches. Le cocher impitoyable fit comme le chien; et le père Giflot, à qui la colère avait fait oublier pour un temps la charité, se repentait d'avoir été trop vindicatif, et alla luimême hâter le meunier et ses gens, qui, à son gré, venaient trop lentement au sécours d'un homme qu'on assassinait dans leur jardin. Le

meunier retira Ragotin d'entre les glaives pointus et venimeux de ces ennemis violents; et, quoiqu'il fût enragé de la chute de ses ruches, il ne laissa pas d'avoir pitié du misérable. Il lui demanda où diable il se venait fourrer nu et les mains liées entre les paniers à mouches. Mais, quand Ragotin eut voulu lui répondre, il ne l'eut pu, dans l'extrême douleur qu'il sentait par tout son corps. Un petit ours nouveau-né qui n'a point encore été léché de sa mère est plus formé en sa figure oursine que ne le fut Ragotin en sa figure humaine après que les piqures des mouches l'eurent enflé depuis les pieds jusqu'à la tête. La femme du meunier, pitoyable comme une femme, lui fit dresser un lit, et le fit coucher. Père Giflot, le cocher, le paysan, retournérent à l'abbesse d'Estival et à ses réligieuses, qui se rembarquerent dans leur carrosse; et, escortées du révérend père Giflot, monté sur une jument, continuèrent leur chemin. Il se trouva que le moulin était à l'élu du Rignon, ou à son gendre Bagottière (je n'ai pas bien su lequel): ce du Rignon était parent de Ragotin qui, s'étant fait connaître au meunier et à sa femme, en fut servi avec beaucoup de soin et pansé heureusement jusqu'à son entière convalescence par le chirurgien d'un bourg voisin. Aussitôt qu'il put marcher, il retourna au Mans, où la joie de savoir qué la Rancune et l'Olive avaient trouvé son mulet et l'avaient ramené avec eux, lui fit oublier la chute de la charrette et les coups de fouet du cocher, les morsures du chien et les piqures des mouches.

XVII. - Ce qui se passa entre le petit Ragotin et le grand Baguenodière.

Destin et la l'Etoile, Léandre et Angélique, deux couples de beaux et parfaits amants, ar-

riverent dans la capitale du Maine sans faire de mauvaise rencontre. Destin remit Angélique dans les bonnes grâces de sa mère, à qui il sut si bien faire valoir le mérite, la condi-tion et l'amour de Léandre, que la bonne la Caverne commenca d'approuver la passion que ce jeune garcon et sa fille avaient l'un pour l'autre autant qu'elle s'y était opposée. La pauvre troupe n'avait pas encore bien fait ses affaires dans la ville du Mans; mais un homme de condition, qui aimait fort la comédie, suppléa à l'humeur chiche des Manceaux. Il avait la plus grande partie de son bien dans le Maine, avait pris une maison dans le Mans, et y attirait souvent des personnes de condition de ses amis, tant courtisans que provin-ciaux, et même quelques beaux esprits de Pa-ris, entre lesquels il se trouvait des poëtes de premier ordre; enfin, il était une espèce de Mécenes moderne. Il aimait passionnément la comédie et tous ceux qui s'en mêlaient: c'est ce qui attirait tous les ans dans la capitale du Maine les meilleures troupes de comédiens du rovaume.

Ce seigneur que je vous dis arriva au Mans dans le temps que nos pauvres comédiens en voulaient sortir, mal satisfaits de l'auditoire manceau. Il les pria d'y demeurer encore quinze jours pour l'amour de lui; et, pour les y obliger, il leur donna cent pistoles et leur en promit autant quand ils s'en iraient. Il était bien aise de donner le divertissement de la comédie à plusieurs personnes de qualité de l'un et de l'autre sexe qui arrivèrent au Mans dans le même temps et qui y devaient faire

quelque sejour à sa prière.

Ce seigneur, que j'appellerai le marquis d'Orsé, était grand chasseur, et avait fait venir au Mans son équipage de chasse, qui était des plus beaux qui fût en France. Les landes et les forêts du Maine font un des plus agréables pays de chasse qui se puissent trouver dans tout le reste de la France, soit pour le cerf, soit pour le lievre; et en ce temps-là la ville du Mans se trouva pleine de chasseurs que le bruit de cette grande fête y attira, la plupart avec leurs femmes, qui furent ravies de voir des dames de la cour, pour en pouvoir parler le reste de leurs jours auprès de leur feu. Ce n'est pas une petite ambition aux provinciaux que de pouvoir dire quelquefois qu'ils ont vu, en un tel lieu et en tel temps, des gens de la cour, dont ils prononcent toujours le nom tout sec, comme par exemple: « Je perdis mon argent contre Roquelaure; Créqui a tant gagné; Coaquin court le cerf en Touraine; • et si on leur laisse quelquefois entamer un discours de politique ou de guerre, ils ne déparlent pas (si j'ose ainsi dire), jusqu'à ce qu'ils aient épuisé la matière autant qu'ils en sont capables.

Finissons la digression. Le Mans donc se trouva plein de noblesse grosse et menue. Les hôtelleries furent pleines d'hôtes; et la plupart des gros bourgeois qui logérent des personnes de qualité ou de nobles campagnards de leurs amis salirent en peu de temps tous leurs draps fins et leur linge damassé. Les comédiens ouvrirent leur théâtre, en humeur de bien faire, comme des comédiens pavés par avance. Le bourgeois du Mans se réchauffa pour la comédie. Les dames de la ville et de la province étaient ravies d'y voir tous les jours des dames de la cour, de qui elles apprirent à se bien habiller, au moins mieux qu'elles ne faisaient, au grand profit de leurs tailleurs, à qui elles donnérent à réformer quantité de vieilles robes. Le bal se donnait tous les soirs, où de très-méchants danseurs dansérent de très-mauvaises courantes, et où plusieurs jeunes gens de la ville dansérent en

bas de drap de Hollande ou d'Usseau, et en souliers cirés. Nos comédiens furent souvent

appelés pour jouer en visite.

La l'Etoile et Angélique donnèrent de l'a-mour aux cavaliers et de l'envie aux dames. Inézilla, qui dansa la sarabande à la prière des comédiens, se fit admirer; Roquebrune en pensa mourir de réplétion d'amour, tant le sien augmenta tout à coup. Ragotin avoua à la Rancune que, s'il différait plus longtemps à le mettre bien dans l'esprit de la l'Étoile, la France allait être sans Ragotin. La Rancune lui donna de bonnes espérances; et, pour lui témoigner l'estime particulière qu'il faisait de lui, le pria de lui prêter pour vingt-cinq ou trente francs de monnaie. Ragotin pâlit à cette prière incivile, se repentit de ce qu'il venait de lui dire, et renonça quasi à son amour; mais enfin, en enrageant tout vif, il fit la somme en toute sorte d'espèces qu'il tira de différents boursons, et la donna fort tristement à la Rancune, qui lui promit que des le jour d'après il entendrait parler de lui.

Ce jour-là, on joua le Don Japhet (1), ouvrage de théâtre aussi enjoué que celui qui l'a fait a sujet de l'être peu. L'auditoire fut nombreux, la pièce fut bien représentée, et tout le monde fut satisfait, à la réserve du désastreux Ragotin. Il vint tard à la comédie; et, pour la punition de ses péchés, il se plaça derrière un gentilhomme provincial, homme à large échine, et couvert d'une grosse casaque, qui grossissait beaucoup sa figure. Il était d'une taille si haute au-dessus des plus grandes, que, quoiqu'il fût assis, Ragotin, qui n'était séparé de lui que d'un rang de siéges, crut qu'il était debout, et lui cria incessamment qu'il s'assît

⁽¹⁾ Comédie de Scarron.

comme les autres, ne pouvant croire qu'un homme assis ne dut pas avoir la tête au niveau de toutes celles de la compagnie. Ce gentilhomme, qui se nommait la Baguenodière, ignora longtemps que Ragotin parlât à lui. Énfir Ragotin l'appela monsieur à la plume verte; et comme véritablement il en avait une bien touffue, bien sale et peu fine, il tourna la tête, et vit le petit impatient, qui lui dit assez rudement qu'il s'assît. La Baguenodière en fut si peu ému, qu'il se tourna vers le théatre, comme si de rien n'eût été : Ragotin lui cria une seconde fois de s'asseoir; il tourna encore la tête vers lui, le regarda, et se tourna vers le théâtre : Ragotin recria; la Baguenodière tourna la tête pour la troisième fois, pour la troisième fois regarda son homme, et pour la troisième fois se tourna vers le théâtre. Tant que dura la comédie, Ragotin lui cria de même force qu'il s'assît, et la Baguenodière le regarda toujours d'un même flegme, capable de faire enrager tout le genre humain. On eût pu comparer la Baguenodière à un grand dogue, et Ragotin à un roquet qui aboie après lui, sans que le dogue en fasse autre chose que d'aller pisser contre une muraille. Enfin tout le monde prit garde à ce qui se passait entre le plus grand homme et le plus petit de la compagnie, et tout le monde commença d'en rire, dans le temps que Ragotin commença d'en jurer d'impatience, sans que la Baguenodière fit autre chose que de le regarder froidement. Ce la Baguenodière était le plus grand homme et le plus grand brutal du monde : il demanda, avec sa froideur accoutumée, à deux gentilshommes qui étaient près de lui, de quoi ils riaient; ils lui dirent ingénument que c'était de lui et de Ragotin, et pensaient bien par la le congratuler plutôt que lui déplaire. Ils lui déplurent pourtant, et un

vous êtes de bons sots, que la Baguenodière, d'un visage refrogné, leur lâcha assez mal a propos. leur apprit qu'il prenait mal la chose, et les obligea a lui repartir, chacun pour sa part, d'un grand soufflet. La Baguenodière ne peut d'abord que les pousser des coudes à droite et à gauche, ses mains étant embarrassées dans sa casaqué; et devant qu'il les eût libres, les gentilshommes, qui étaient frères, et fort actifs de leur naturel, lui purent donner demidouzaine de soufflets, dont les intervalles furent par hasard si bien compassés, que ceux qui les ouïrent, sans les voir donner, crurent que quelqu'un avait frappé six tois des mains l'une contre l'autre, à intervalles égaux. Enfin la Baguenodière tira ses mains de dessous sa lourde casaque; mais pressé comme il l'était des deux frères, qui le gourmaient comme des lions, ses longs bras n'eurent pas leurs mou-vements libres. Il se voulut reculer, et il tomba à la renverse sur un homme qui était derriere lui, et le renversa lui et son siége sur le malheureux Ragotin, qui fut renversé sur un troisième, et ainsi de suite jusqu'où finissaient les sièges, dont une file êntière fut renversée comme des quilles.

Le bruit des tombants, des dames foulées, de celles qui avaient peur, des enfants qui criaient, des gens qui parlaient, de ceux qui raient, de ceux qui se plaignaient, et de ceux qui battaient des mains, fit une rumeur infernale. Jamais un aussi petit sujet ne causa de plus grands accidents: et ce qu'il y eut de merveilleux, c'est qu'il n'y eut pas une épée tirée, quoique le principal démêle fût entre des personnes qui en portaient, et qu'il y en eût plus de cent dans la compagnie. Mais ce qui fut encore plus merveilleux, c'est que la Baguenodière se gourma et fut gourmé sans s'émouvoir non plus que de l'affaire du monde

la plus indifférente: et de plus, on remarqua que de toute l'après-dînée il n'avait ouvert la bouche que pour dire les quatre malheoreux mots qui lui attirèrent cette grêle de souffletades, et ne l'ouvrit pas jusqu'au soir; tant ce grand homme avait de flegme et une taciturnité proportionnée à sa taille. Ce hideux chaos de tant de personnes et de siéges mèlés les uns dans les autres fut longtemps à se

débrouiller. Tandis que l'on y travaillait, et que les plus charitables se mettaient entre la Baguenodière et ses deux ennemis, on entendit des hurlements effroyables qui sortaient comme de dessous terre. Qui pouvait-ce être que Ra-gotin? En vérité, quand la fortune à commencé de persécuter un mi-érable, elle le persécute toujours. Le siège du pauvre petit était justement posé sur l'ais qui couvre l'égout du tripot. Cet égout est toujours au milieu, immédiatement sous la corde; il sert à recevoir l'eau de pluie, et l'ais qui le couvre se lève comme ur dessus de boîte. Comme les ans viennent à bout de toutes choses, l'ais de ce tripot, où se faisait la comédie, était fort pourri, et s'était rompu sous Ragotin, quand un homme honnêtement pesant l'accabla de son corps et de son siège. Cet homme fourra une jambe dans le trou où Ragotin était tout entier; cette jambe était bottée. et l'éperon en piquait Ragotin à la gorge, ce qui lui faisait faire ces furieux hurle-ments qu'on ne pouvait deviner. Quelqu'un donna la main à cette homme; et dans le temps que sa jambe engagée dans le trou changea de place, Ragotin lui merdit le pied si serré, que cet homme crut être mordu d'un serpent, et fit un cri qui fit tressaillir celui qui le secourait, qui, de peur, en lâcha prise. Enfin il se reconnut, redonna la main à son

homme qui ne criait plus, parce que Ragotin ne le mordait plus; et tous deux ensemble déterrèrent le petit, qui ne vit pas plutôt la lumière du jour, que, menacant tout le monde de la tête et des yeux, et principalement ceux qu'il vit rire en le regardant, il se fourra dans la presse de ceux qui sortaient, méditant quelque chose de bien glorieux pour lui et bien funeste pour la Baguenodière. Je n'ai pas su de quelle facon la Baguenodière fut accommodé avec les deux frères; tant il ya qu'il le fut; du moins n'ai-je pas oui dire qu'ils se soient depuis rien fait les uns aux autres. Et voilà ce qui troubla en quelque facon la première représentation que firent nos comédiens devant l'illustre compagnie qui se trouvait lors dans la ville du Mans.

XVIII. - Qui n'a pas besein de titre.

On représenta le jour suivant, le Nicomède, de l'inimitable M. de Corneille. Cette comédie est admirable à mon jugement, et celle de cet excellent poëte de théâtre en laquelle il a plus mis du sien, et a plus fait paraître la fécondité et la grandeur de son génie, donnant à tous les acteurs des caractères fiers, tout différents les uns des autres. La représentation n'en fut point troublée, et ce fut peutêtre à cause que Ragotin ne s'y trouva pas. Il ne se passait guère de jour qu'il ne s'attirât quelque affaire, à quoi sa mauvaise gloire et son esprit violent et présomptueux contribuaient autant que sa mauvaise fortune, qui jusqu'alors ne lui avait point fait de quartier. Le petit homme avait passé l'après-dînée

Le petit homme avait passe l'apres-dinée dans la chambre du mari d'Inézilla, l'opérateur Ferdinando Ferdinandi, Normand se disant Vénitien (comme je vous l'ai déjà dit) médecin spagyrique de profession; et pour

dire franchement ce qu'il était, grand charla-

tan, et encore plus grand fourbe. La Rancune, pour se donner quelque relache des importunités que lui faisait sans cesse Ragotin, à qui il avait promis de le faire aimer de mademoiselle de l'Etoile, lui avait fait accroire que l'opérateur était un grand magicien, qui pouvait faire courir en chemise. après un homme, la femme du monde la plus sage; mais qu'il ne faisait de semblables merveilles que pour ses amis particuliers, dont il connaissait la discrétion, à cause qu'il s'était mal trouvé d'avoir fait agir son art pour des plus grands seigneurs de l'Europe. Il conseilla à Ragotin de mettre tout en usage pour gagner ses bonnes grâces, ce qu'il lui assura ne lui devoir pas être difficile, l'opérateur étant homme d'esprit, qui devenait aisément amoureux de ceux qui en avaient; et qui, quand une fois il aimait quelqu'un, n'avait plus rien de réservé pour lui. Il n'y a qu'à louer ou à respecter un homme glorieux, on lui fait faire ce que l'on veut. Il n'en est pas de même d'un homme impatient; il n'est pas aisé à gouverner; et l'expérience apprend qu'une personne humble, et qui a le pouvoir sur soi de remercier quand on l'a refusée, vient plutôt à bout de ce qu'elle entreprend, que celle qui s'offense d'un refus. La Rancuné persuada à Ragotin ce qu'il voulut, et Ragotin, des l'heure même, alla persuader à l'opérateur qu'il était un grand magicien.

Je ne vous redirai point ce qu'il lui dit; il suffit que l'opérateur, qui avait été averti par la Rancune, joua bien son personnage, et nia qu'il fût magicien, d'une manière à faire croire qu'il l'était. Ragotin passa l'après-dinée auprès de lui : il avait un matras sur le feu, pour quelque opération chimique, et pour ce jour-la, il n'en put rien tirer d'affirmatif, dont l'impatient Manceau passa une nuit fort mauvaise. Le jour suivant, iì entra dans la chambre de l'opérateur, qui était encore dans le lit. Inézilla le trouva fort mauvais; car elle n'était plus d'âge à sortir de son lit fraîche comme une rose, et elle avait besoin tous les matins d'être longtemps enfermée en particulier, devant que d'être en état de paraître en public. Elle se coula donc dans un petit cabinet, suivie de sa servante morisque, qui lui porta toutes ses munit ons d'amour; et cependant Ragotin remit le sieur Ferdinandi sur la magie, et le sieur Ferdinandi s'ouvrit plus qu'il n'avait fait; mais sans lui vouloir rien promettre.

Ragotin voulut lui donner des marques de sa largesse : il fit fort bien apprêter le dîner. et y convia les comédiens et les comédiennes. Je ne vous dirai point les particularités du repas; vous saurez seulement qu'on s'y réjouit beaucoup, et qu'on y mangea de grande force. Après dîner, Inézilla fut priée, par Destin et les comédiennes, de leur diré quelque historiette espagnole, de celles qu'elle composait ou traduisait tous les jours à l'aide du divin Roquebrune, qui lui avait juré par Apollon et les neuf sœurs qu'il lui apprendrait dans six mois toutes les grâces et les finesses de notre langue. Inézilla ne se fit point prier; et, tandis que Ragotin fit la cour au magicien Ferdinandi, elle lut d'un ton de voix charmant la nouvelle que vous allez lire dans le chapitre suivant.

XIX. - Les deux frères rivaux.

Dorothée et Féliciane de Montsalve étaient les deux plus aimables filles de Séville; et quand elles ne l'eussent pas été, leur bien et leur condition les eussent fait rechercher de tous les cavaliers qui avaient envie de se bien marier. Don Manuel, leur père, ne s'était point encore déclaré en faveur de personne; et Dorothée, sa fille, qui, comme aînée, devait être mariée avant sa sœur, avait comme elle si bien ménagé ses regards et ses actions, que le plus présomptueux de ses prétendants avait encore à douter si les promesses amoureuses en

étaient bien ou mâl reçues.

Cependant ces belles filles n'allaient point à la messe saus un cortége d'amants bien parés : elles ne prenaient point d'eau bénite que plusieurs mains, belies ou laides, ne leur en offrissent à la fois; leurs beaux yeux ne pouvaient se lever de dessus leurs livres de prières qu'ils ne se trouvassent le centre de je ne sais combien de regards immodérés, et elles ne faisaient pas un pas dans l'église qu'elles n'eussent des révérences a rendre. Mais si leur mérite leur causait tant de fatigue dans les lieux publics et dans les églises, il leur attirait souvent devant les fenêtres de la maison de leur père des divertissements qui leur rendaient supportable la sévère clôture à quoi les obligeaient leur sexe et la coutume de la nation. Il ne se passait guère de nuits qu'elles ne fussent régalées de quelque musique; et l'on courait fort souvent la bague devant leurs fenêtres, qui donnaient sur une place publique. Un jour éntre autres, un étranger s'y fit admirer par son adresse, sur tous les cavaliers de la ville, et fut remarque pour un homme parfaitement bien fait par les deux belles sœurs. Plusieurs cavaliers de Séville, qui l'avaient connu en Flandre, où il avait commandé un régiment de cavalerie, le convierent de courir la bague avec eux ; ce qu'il fit, habillé à la soldate. A quelques jours de là, on fit dans Séville la cérémonie de sacrer un évêque. L'étranger, qui se faisait appeler don Sanche de Silva, se trouva dans l'église où se faisait la cérémonie, avec les plus galants de Séville; les belles sœurs de Montsalve s'y trouvèrent aussi, entre plusieurs dames déguisées comme elles, à la mode de Séville, avec une mante de grosse étoffe, et un petit chapeau couvert de plumes sur la tête. Don Sanche se trouva par hasard entre les deux belles-sœurs, et une dame qu'il accosta, mais qui le pria civilement de ne parler point à elle, et de laisser libre la place qu'il occupait à une personne qu'elle attendait. Don Sanche lui obéit; et, approchant de Dorothée de Montsalve, qui était plus près de lui que de sa sœur, et qui avait vu ce qui s'était passé entre cette dame et lui :

— J'avais espéré, lui dit-il, qu'étant étranger, la dame a qui j'ai voulu parler ne me refuserait pas sa conversation; mais elle m'a puni d'avoir cru témérairement que la mienne n'était pas à mépriser. Je vous supplie, continua-t-il, de n'avoir pas tant de rigueur qu'elle pour un étranger qu'elle vient de maltraiter; et pour la gloire des dames de Séville, de lui donner sujet de se louer de leur

bonté.

— Vous m'en donnez un bien plus grand de vous traiter aussi mal qu'a fait cette dame, lui répondit Dorothée, puisque vous n'avez recours à moi qu'à son refus, mais afin que vous n'ayez pas à vous plaindre des dames de mon pays, je veux bien ne parler qu'avec vous tant que durera la cérémoni, et par la vous jugerez que je n'ai point donné ici de rendezvous à personne.

— C'est de quoi je suis étonné, faite comme vous êtes, lui dit don Sanche; et il faut que vous sovez bien à craindre, ou que les galants de cette ville soient bien timides, ou plutôt que celui dont l'occupe le poste soit

absent.

- Et pensez-vous, lui dit Dorothée, que je sache si peu comment il faut aimer, qu'en l'absence d'un galant je ne m'empêchasse pas bien d'aller dans une assemblée où je trouverais à redire? Ne faites pas une autre fois un si mauvais jugement d'une personne que vous ne connaissez pas.

- Vous connaîtriez bien, répliqua don Sanche, que je juge de vous plus avantageusement que vous ne pensez, si vous me permettiez de vous servir autant que mon incli-

nation m'y porte.

— Nos prêmiers mouvements ne sont pas toujours bons à suivre, lui dit Dorothée; et de plus il se trouve une grande difficulté dans ce que vous me proposez.

— Il n'y en a point que je ne surmonte pour mériter d'être à vous, lui repartit don

Sanche.

— Ce n'est pas un dessein de peu de jours, lui répondit Dorothée : vous ne songez peutêtre pas que vous ne faites que passer par Séville, et peut-être ne savez-vous pas aussi que je ne trouverais pas bon qu'on ne m'aimât qu'en passant.

 Accordez-moi seulement ce que je vous demande, lui dit-il, et je vous promets que je

serai dans Séville toute ma vie.

— Ce que vous me dites la est bien galant, repartit Dorothée, et je m'étonne fort qu'un homme qui sait dire de pareilles choses n'ait point encore ici choisi de dame à qui il pût débiter sa galanterie. N'est-ce point qu'il ne croit pas qu'elles en valent la peine?

- C'est plutôt qu'il se défie de ses forces,

lui dit don Sanche.

 Répondez-moi précisément à ce que je vous demande, lui dit Dorothée, et m'apprenez confidemment celle de nos dames qui aurait le po ivoir de vous arrêter dans Séville. Je vous ai déjà dit que vous m'y arrêteriez si vous vouliez, lui répondit don Sanche,
 Vous ne m'avez jamais vue, lui dit Dorothée: déclarez vous donc sur quelque autre.

— Je vous avouerai donc, puisque vous me l'ordonnez, lui dit don Sanche, que si Dorothée de Montsalve avait aurant d'esprit que vous, je croiraisun homme heureux celui dont elle extimerait le mérite et souffrirait les soins.

— Il se trouve dans Séville plusieurs dames qui l'égalent, et même qui la surpassent, lui dit Dorothée mais, ajouta-t-elle, n'avez-vous point oui dire qu'entre ses galants, il s'en trouvât quelqu'un qu'elle favorisat plus que

les autres?

— Comme je me suis vu fort éloigné de la mériter lui dit don Sanche, je ne me suis pas peaucoup mis en peine de m'informer de ce

que vous dites.

— Pourquoi ne la mériteriez-vous pas aussitôt qu'un autre? lui demanda Dorothée. Le caprice des dames est quelquefois étrange; et souvent le premier abord d'un nouveau venu fait plus de progrès que plusieurs années de services des galants qui sont tous les jours devant leurs yeux.

— Vous vous défaites de moi adroitement, dit don Sanche, en me donnant courage d'en aimer une autre que vous; et je vois bien par là que vous ne considéreriez guère les services d'un nouveau galant, au préjudice de celui avec qui il va longtemps que vous êtes en-

gagee.

Ne vous mettez pas cela dans l'esprit, luï répondit Dorothée; et croyez plutôt que je ne suis pas assez facile à persuader par une simple cajolerie, pour croire la vôtre l'effet d'une inclination naissante, et même ne m'ayant jamais vue.

- S'il ne manque que cela à la déclaration

d'amour que je vous fais, pour la rendre recevable, repartit don Sanche, ne vous cachez pas davantage à un étranger qui est déjà charmé de votre esprit.

- Le vôtre ne le serait pas de mon visage,

lui répondit Dorothée.

— Ah! vous ne pouvez être que fort belle, répliqua don Sanche, puisque vous avouez si franchement que vous ne l'êtes pas; et je ne doute plus à cette heure que vous ne vouliez vous défaire de moi, parce que je vous ennuie, ou que toutes les places de votre cœur ne soient déjà prises. Il n'est donc pas juste, ajouta-t-il, que la bonté que vous avez eue à me souffrir se lasse davantage; et je ne veux pas vous laisser croire que je n'ai eu dessein que de passer mon temps, lorsque je vous offrais tout celui de ma vie.

— Pour vous témoigner, lui dit Dorothée, que je ne veux pas avoir perdu celui que j'ai employé à m'entretenir avec vous, je serai bien aise de ne m'en séparer point, que je ne

sache qui vous êtes.

— Je ne puis faillir en vous obéissant: sachez donc, aimable inconnue, lui dit-il, que je porte le nom de Sylva, qui est celui de ma mere; que mon rère est gouverneur de Quito, dans le Pérou; que je suis dans Séville par son ordre; et que j'ai passé toute ma vie en Flandre, où j'ai mérité les plus beaux emplois de l'armée, et une commanderie de Saint-Jacques. Voilá en peu de paroles ce que je suis, continua-t-il; et il ne tiendra désormais qu'à vous que je ne puisse vous faire savoir, en lieu moins public, ce que je veux être toute ma vie.

— Ce sera le plus tôt que je pourrai, lui dit Dorothée; et cependant, sans vous mettre en peine de me connaître davantage, si vous ne voulez vous mettre en danger de ne me connaître jamais, contentez-vous de savoir que je suis de qualité, et que mon visage ne fait pas peur.

Don Sanche la quitta, lui faisant une profonde révérence, et alla joindre un grand nombre de galants à louer qui s'entretenaient en-

semble.

Quelques dames tristes, de celles qui sont toujours en peine de la conduite des autres, et fort en repos de la leur; qui se font d'ellesmêmes arbitres du mal et du bien, quoiqu'on puisse faire des gageures sur leur vertu, comme sur tout ce qui n'est pas bien avéré, et qui croient qu'avec un peu de rudesse brutale et de grimace dévote elles ont de l'honneur à revendre, quoique l'enjouement de leur jeunesse ait été plus scandaleux que le chagrin de leurs rides n'a été de bon exemple; ces dames donc, le plus souvent de connaissance très-courte, diront ici que mademoiselle Dorothée est pour le moins une étourdie, non-seulement d'avoir si brusquement fait de si grandes avances à un homme qu'elle ne connaissait que de vue, mais aussi d'avoir souffert qu'on lui parlât d'amour; et que si une fille sur qui elles auraient du pouvoir en avait fait autant, elle ne serait pas un quart d'heure dans le monde.

Mais que les ignorantes sachent que chaque pays a ses coutumes particulières; et que si en France les femmes et même les filles, qui vont partout sur leur bonne foi, s'offensent, ou du moins le doivent faire, de la moindre déclaration d'amour, en Espagne, où elles sont resserrées comme des religieuses, on ne les offense point de leur dire qu'on les aime, quand celui qui le leur dirait n'aurait pas de quoi se faire aimer. Elles font bien davantage; ce sont toujours presque les dames qui font les premières avances et qui sont les

premières prises, parce qu'elles sont les dernières à être vues des galants, qu'elles voient tous les jours dans les églises, dans le cours,

et de leurs balcons et jalousies.

Dorothée fit confidence à sa sœur Féliciane de la conversation qu'elle avait eue avec don Sanche et lui avoua que cet étranger lui plaisait plus que tous les cavaliers de Séville, et sa sœur approuva fort le dessein qu'elle avait fait sur sa liberté. Les deux belles sœurs moralisérent longtemps sur les priviléges avantageux qu'avaient les hommes par-dessus les femmes, qui n'étaient presque jamais mariées qu'au choix de leurs parents, qui n'était pas toujours à leur gré; au lieu que les hommes pouvaient se choisir des femmes aimables.

Pour moi, disait Dorothée à sa sœur, je suis bien assurée que l'amour ne me fera jamais rien faire contre mon devoir; mais je suis aussi fort résolue à ne me marier jamais avec un homme qui ne possèdera pas à lui seul tout ce que j'aurais à chercher en plusieurs autres; et j'aime bien mieux passer ma vie dans un couvent qu'avec un mari que je ne

pourrais pas aimer.

Féliciane dit à sa sœur qu'elle avait pris cette résolution-la aussi bien qu'elle; et elles s'y fortifièrent l'une l'autre par tous les raisonnements que leurs beaux esprits leur fournirent sur ce sujet. Dorothée trouvait de la difficulté à tenir à don Sanche la parole qu'elle lui avait donnée de se faire connaître à lui; et elle en témoignait beaucoup d'inquiétude à sa sœur. Mais Féliciane, qui était heureuse a trouver des expédients, fit souvenir sa sœur qu'une dame de leurs parentes, et de plus de leurs intimes amies (car toutes les parentes n'en sont pas), la servirait de tout son cœur dans une affaire où il y allait de son repos.

- Yous savez bien, lui disait cette bonne

sœur, la plus commode du monde, que Marine, qui nous a servies si longtemps, est mariée à un chirurgien qui loue de notre parente une petite maison jointe à la sienne, et que les deux maisons ont une entrée l'une dans l'autre : elles sont dans un quartier éloigné; et quand on remarquerait que nous irions visiter notre parente plus souvent que de coutume, on ne prendra pas garde que ce don Sanche entre chez un chirurgien, outre qu'il y peut entrer de noit et déguisé.

Pendant que Dorothée dresse, à l'aide de sa sœur, le plan de son intrigue amoureuse, qu'elle dispose sa parente à la servir, et instruit Marine de ce qu'elle a à faire, don Sanche songe à son inconnue; ne sait si elle lui a promis de lui donner de ses nouvelles pour se moquer de lui, et la voit tous les jours sans la connaître, ou dans les églises ou à son balcon, recevant les adorations de ses galants, qui sont tous de la connaissance de don Sanche et les plus grands amis qu'il ait dans Seville. Il s'habillait un matin, songeant à son inconnue, quand on lui vint dire qu'une femme voilée le demandait. On la fit entrer, et il en recut le billet que vous allez lire:

« Je vous aurais plus tôt fait savoir de mes nouvelles si je l'avais pu. Si l'envie que vous avez eue de me connaître vous duré encore, trouvez-vous au commencement de la nuit où celle qui vous a donné mon billet vous dira, et d'où elle vous conduira où je vous attendrai.»

Vous pouvez vous figurer la joie qu'il eut. Il embrassa avec emportement la bienheureuse ambassadrice, et lui donna une chaîne d'or, qu'elle prit après quelque petite cérémonie. Elle ui donna heure au commencement de la nuit, dans un lieu écarté qu'elle lui marqua, où il devait se rendre sans suite, et prit congé de lui, le laissant l'homme du monde le

plus aise et le plus impatient. Enfin la nuit vint; il se trouva à l'assignation embelli et parfumé, où l'attendait l'ambassadrice du matin. Elle l'introduisit dans une petite maison de mauvaise mine, et ensuite dans un fort bel appartement où il trouva trois dames toutes le visage couvert d'un voile. Il reconnut son inconnue à sa taille, et lui fit d'abord des plaintes de ce qu'elle ne levait pas son voile. Elle ne fit point de façons, et sa sœur et elle se découvrirent au bienheureux don Sanche pour les belles dames de Montsa.ve.

— Vous voyez, lui dit Dorothée en ôtant son voile, que je disais la vérité quand je vous assurais qu'un étranger obtenait quelquefois en un moment ce que les galants qu'on voyait tous les jours ne méritaient pas en plusieurs années : et vous seriez, ajouta-t-elle, le plus ingrat de tous les hommes si vous n'estimiez la faveur que je vous fais, ou si vous en faisiez des jugements à mon désa-

vantage.

— J'estimerai toujours tout ce qui me viendra de vous comme s'il me venait du ciel, lui dit le passionné don Sanche; et vous verrez bien, par le soin que j'aurai à me conserver le bien que vous me ferez, que si ja ais je le perds, ce sera plutôt par mon malheur que par ma faute.

Ils se dirent en peu de temps Tout ce que l'amour nous fait dire Quand il est maître de nos sens.

La maîtresse du logis et Féliciane, qui savaient vivre, s'étaient éloignées d'une honnéte distance de nos deux amants; et ainsi ils eurent toute la commodité qu'il leur fallait pour s'entre-donner de l'amour encore plus qu'ils n'en avaient, quoiqu'ils en eussent déjà beaucoup, et prirent jour pour s'en donner, s'il se pouvait, encore davantage. Dorothée promit à don Sanche de faire ce qu'elle pourrait pour se voir souvent avec lui : il l'en remercia le plus spirituellement qu'il put. Les deux autres dames se mélèrent en même temps dans leur conversation, et Marine les fit souvenir de se séparer quand il en fut temps. Dorothée en fut triste, don Sanche en changea de visage; mais il fallut pourtant se dire adieu. Le brave cavalier écrivit dès le jour suivant à sa belle dame, qui lui fit une réponse telle qu'il la pouvait souhaiter.

Je ne vous ferai point voir ici de leurs billets amoureux, car il ne m'en est point tombé entre les mains. Ils se virent souvent dans le même lieu, et de la même façon qu'ils s'étaient vus la première fois, et vinrent à s'aimer si fort, que, sans répandre leur sang comme Pyrame et Thisbé, ils ne leur en durent guère en tendresse impétueuse. On dit que l'amour, le feu et l'argent ne peuvent se cacher long-

temps.

Dorothée, qui avait son galant étranger dans la tête, n'en pouvait parler modérément, et elle le mettait si haut au-dessus de tous les gentilshommes de Séville, que quelques dames qui avaient leurs intérêts cachés aussi bien qu'elle, et qui l'entendaient incessamment parler de don Sanche, et l'élever au mépris de ce qu'elles aimaient, y prirent garde et s'en piquerent. Féliciane l'avait souvent avertie en particulier d'en parler avec plus de retenue; et cent fois, en compagnie, quand elle la voyait se laisser emporter au plaisir qu'elle prenait de parler de son galant, elle luiavait marché sur les pieds jusqu'à lui faire mal. Un cavalier amoureux de Dorothée en fut

averti par une dame de ses intimes ancies, et n'eut point de peine à croire que Dorothée aimait don Sanche, parce qu'il se souvint que depuis que cet étranger était dans Séville, les esclaves de cette belle fille, desquels il était le plus enchaîné, n'en avaient pas reçu le

moindre petit regard favorable.

Ce rival de don Sanche était riche, de bonne maison, et était agréable à don Manuel, qui ne pressait pourtant pas sa fille de l'épouser, à cause que toutes les fois qu'il lui en parlait elle le conjurait de ne la marier pas si jeune. Ce cavalier (je me rappelle qu'il se nommait don Diego) voulut s'assurer davantage de ce qu'il ne faisait encore que soupconner. Il avait un valet de chambre, de ceux qu'on appelle braves garçons, qui ont d'aussi beau linge que leurs maîtres, ou qui portent le leur; qui font les modes entre les autres valets, et qui en sont autant enviés qu'estimés des servantes. Ce valet se nommait Gusman; et, ayant eu du ciel une demi-teinture de poésie, faisait la plupart des romances de Séville, ce qui est à Paris des chansons du Pont-Neuf; il les chantait sur sa guitare, et ne les chantait pas tout unies et sans y faire de la broderie des lèvres ou de la langue : il dansait la sarabande. n'était jamais sans castagnettes, avait eu envie d'être comédien, et faisait entrer dans la composition de son mérite quelque bravoure; mais pour vous dire les choses comme elles sont, un peu filoutière. Tous ces beaux talents, joints à quelque éloquence de mémoire que lui avait communiquée celle de son maître, l'avaient rendu sans contredit le blanc (si j'ose ainsi dire) de tous les désirs amoureux des servantes qui se croient aimables. Don Diego lui commanda de se radoucir pour Isabelle, jeune fille qui servait les dames de Montsalve. Il obéit à son maître; Isabelle s'en apercut, et se crut heureuse d'être aimée de Gusman, qu'elle aima en peu de temps, et qui

de son côté vint aussi à l'aimer et à continuer tout de bon ce qu'il n'avait commencé que

pour obéir à son maître.

Si Gusman éveillait la convoitise des servantes de la plus grande ambition, Isabelle était un parti avantageux pour le valet d'Espagne qui eût eu les pensées les plus hautes. Elle était amée de ses maîtresses, qui étaient fort libérales, et avait quelque bien à attendre de son père, qui était un honnête artisan. Gusman songea donc sérieusement à être son mari; elle l'agréa pour tel : ils se donnèrent mutuellement la foi de mariage, et vécurent depuis ensemble comme s'ils eussent été ma-

riés.

Isabelle avait bien du déplaisir de ce que Marine, la femme du chirurgien chez qui Dorothée et don Sanche se voyaient secrétement, et qui avait servi sa maîtresse avant elle, était encore sa confidente dans une affaire de cette nature, où la libéralité d'un amant se faisait toujours paraître. Elle avait eu connaissance de la chaîne d'or que don Sauche avait donnée à Marine, de plusieurs autres présents qu'il lui avait faits, et s'imagina qu'elle en avait reçu bien d'autres. Elle en haissait Marine à mort, et c'est ce qui m'a fait croire que la belle fille était un peu intéressée. Il ne faut donc pas s'étonner sì, à la première prière que lui fit Gusman de lui avouer s'il était vrai que Dorothée aimait quelqu'un, elle fit part du se-cret de sa maîtresse à un homme à qui elle s'était donnée tout entière. Elle lui apprit tout ce qu'elle savait de l'intrigue de nos jeunes amants, et exagéra longtemps la bonne fortune de Marine, que don Sanche enrichissait; et ensuite pesta contre elle, d'em-porter ainsi des profits qui étaient mieux dus à une servante de la maison. Gusman la pria de l'avertir du jour que Porothée se trouverait

avec son galant : elle le fit, et il ne manqua pas d'en avertir son maître, à qui il apprit tout ce qu'il avait appris de la peu fidéle Isa-

belle.

Don Diego, habillé en pauvre, se posta au-près de la porte du logis de Marine, la nuit que lui marqua son valet, y vit entrer son rival, et à quelque temps de la arrêter un carrosse devant la maison de la parente de Dorothée, d'où cette belle fille et sa sœur descendirent, laissant don Diego dans la rage que vous pouvez imaginer. Il fit dessein des lors de se délivrer d'un si redoutable rival, en l'ôde se delivrer d'un si redoutable rivai, en lo-tant du monde; s'a-sura d'assassins de louage; attendit don Sanche plusieurs nuits de suite, et enfin le trouva, et l'attaqua, secondé de deux braves bien armés aussi bi-n que lui. Don Sanche, de son côté, était en état de se bien défendre; et outre le poignard et l'épée, avait deux pistolets à sa ceinture. Il se défendit d'abord comme un lion, et connut bien que ses ennem:s en voulaient à sa vie. et étaient couverts à l'épreuve des coups d'épée. Don Diego le pressait plus que les autres, qui n'agissaient qu'au prix de l'argent qu'ils en avaient reçu. Il lâcha quelque temps le pied devant ses ennemis, pour éloigner le bruit du combat loin de la maison où était sa Dorothée : mais enfin, craignant de se faire tuer à force d'être trop discret, et se voyant trop pressé de don Diégo, il lui tira un de ses pis-tolets, et l'étendit par terre demi-mort, et demandant un prêtre à haute voix. Au bruit du coup de pistolet les braves disparurent : don Sanche se sauva chez lui, et les voisins sorthent dans la rue, et trouvérent don Diego, qu'ils reconnurent, tirant à sa fin, et qui ac-cusa don Sanche de sa mort. Notre cavalier en fut averti par ses amis, qui lui dirent que quand la justice ne le chercherait pas, les parents de don Diego ne laisseraient pas la mort de leur parent impunie, et tâcheraient assurément de le tuer en quelque lieu qu'ils le trouvassent. Il se retira donc dans un couvent, d'où il fit savoir de ses nouvelles à Dorothée, et donna ordre à ses affaires, pour pouvoir sortir de Séville quand il le pourrait faire sûrement. La justice cependant fit ses diligences, chercha don Sanche, et ne le trouva point.

Après que la première ardeur des poursuites fut passée, et que tout le monde fut persuade qu'il s'était sauvé, Dorothée et sa sœur, sous prétexte de dévotion, se firent mener par leur parente dans le couvent où s'était retiré don Sanche; et là, par l'entremise d'un bon père, les deux amants se virent dans une chapelle, se promirent une fidélité à toute épreuve, se séparèrent avec tant de regret, et se dirent des choses si pitoyables, que sa sœur, sa parente et le bon religieux, qui en furent témoins, en pleurèrent, et en ont toujours pleuré depuis, toutes les fois qu'ils y ont

songé.

Il sortit déguisé de Séville, et laissa, avant que de partir, des lettres au facteur de son père pour les lui faire tenir aux Indes. Par ces lettres, il lui faisait savoir l'accident qui l'obligeait à s'absenter de Séville, et qu'il se retirait a Naples. Il arriva heureusement, et fut bien venu auprès du vice-roi, à qui il avait l'honneur d'appartenir. Quoiqu'il en reçût toutes sortes de faveurs, il s'ennuya dans la ville de Naples une année entière, n'ayant point de nouvelles de Dorothée. Le vice roi arma six galères qu'il envoya en course contre le Turc. Le courage de don Sanche ne lui laissa pas négliger une si belle occasion de l'exercer; et celui qui commandait ces galères le reçut dans la sienne, et le logea dans la

chambre de poupe, ravi d'avoir avec lui un homme de sa condition et de son mérite.

Les six galères de Naples en trouverent huit turques, presque à la vue de Messine, et n'hésitèrent point à les attaquer. Après un long combat, les chrétiens prirent trois galères ennemies, et en coulerent deux à fond. La patronne des galères chrétiennes s'était attachée à celle des Turcs, qui, pour être mieux armée que les autres, avait fait aussi plus de résistance : la mer cependant était devenue grosse, et l'orage s'etait si furieusement augmente qu'enfin les chrétiens et les Turcs songérent moins a s'entre-nuire qu'à se garantir de l'orage. On déprit donc de part et d'autre les crampons de fer dont les galeres avaient été accrochées, et la patronne turque s'éloigna de la chrétienne dans le temps que le trop hardi don Sanche s'y était jeté, et n'avait été suivi de personne. Quand il se vit seul au pouvoir des ennemis, il préféra la mort à l'esclavage, et, au hasard de tout ce qui en pourrait arriver, se lanca dans la mer, espérant en quelque façon, comine il était grand nageur, de gagner à la nage les galères chrétiennes; mais le mauvais temps empêcha qu'il en fût aperçu, quoique le genéral chrétien, qui avait eté témoin de l'action de don Sanche, et qui se désespérait de sa perte qu'il croyait inevitable. fît revirer sa galere du côté qu'il s'était jeté dans la mer. Don Sanche cependant fendait les vagues de toute la force de ses bras : et. après avoir nagé quelque temps vers terre, où le vent et la marée le portaient, il trouva heureusement une planche des galeres turques que le canon avait brisées, et se servit utilement de ce secours, venu si à propos qu'il crut que le ciel le lui avait envoyé.

Il n'y avait pas plus d'une lieue et demie de l'endroit où le combat s'était fait jusqu'à la côte de Sicile, et don Sanche y aborda plus vite qu'il ne l'espérait, aidé, comme il était, du vent et de la marée. Il prit terre sans se blesser contrele rivage; et après avoir remercié Dieu de l'avoir tiré d'un péril si évident, il alla plus avant en terre, autant que sa lassitude le lui pût permettre, et, d'une éminence qu'il monta, il aperçut un hameau habité de pècheurs qu'il trouva les plus charitables du monde. Les efforts qu'il avait faits pendant le combat qui l'avaient échauffé, et ceux qu'il avait faits dans la mer, et le froid qu'il y avait souffert, et ensuite dans ses habits mouillés. lui causérent une violente fièvre, qui lui fit garder le lit longtemps; mais enfin il guérit, sans faire autre chose que de vivre de régime.

Pendant sa maladie, il concut le dessein de laisser tout le monde dans la croyance qu'on devait avoir de sa mort, pour n'avoir plustant a se garder de ses ennemis, les parents de don Diego, et pour éprouver la fidélité de Do-

rothée.

Il avait fait grande amitié, en Flandre, avec un marquis sicilien, de la maison de Mon-talte, qui s'appelait Fabio. Il donna ordre à un pêcheur de s'informer s'il était à Messine. où il savait qu'il demeurait; et, avant su qu'il y était, il y alla en habit de pêcheur, et entra la nuit hez ce marquis, qui l'avait pleuré avec tous ceux qui avaient été affligés de sa perte. Le marquis Fabio fut ravi de retrouver un ami qu'il avait cru perdu. Don Sanche lui apprit de quelle facon il s'était sauvé, et lui conta son aventure de Séville, sans lui cacher la violente passion qu'il avait pour Dorothée. Le marquis sicilien s'offrit d'aller en Espagne, et même denlever Dorothée, si elle y consentait, et de l'amener en Sicilé. Don Sanche ne voulut pas recevoir de son ami de si périlleuses marques d'amitié; mais il eut une extrême joie de ce qu'il voulait bien l'accompa-

gner en Espagne.

Sanchez, valet de don Sanche, avait été si affligé de la perte de son maître, que, quand les galères de Naples vinrent se rafraîchir à Messine, il entra dans un couvent pour y passer le reste de ses jours. Le marquis Fabio l'envoya demander au supérieur, qui l'avait recu à la recommandation de ce seigneur sicilien, et qui ne lui avait pas encore donné l'habit de religieux. Sanchez pensa mourir de joie quand il revit son cher maître, et ne songea plus à retourner dans son couvent. Don Sanche l'envoya en Espagne préparer ses voies, et pour lui faire savoir des nouvelles de Dorochée, qui cepen lant avait cru avec tout le monde que don Sanche était mort. Le bruit en alla jusqu'aux Indes : le père de don Sanche en mourut de regret, et laissa à un autre fils qu'il avait quatre cent mille écus de bien, à condition d'en donner la moitié à son frère si la nouvelle de sa mort se trouvait fausse.

Le frère de don Sanche se nommait don Juan de Péralte, du nom de son père. Il s'embarqua pour l'Espagne avec tout son argent. et arriva a Séville un an après l'accident qui était arrivé à don Sanche Ayant un nom different du sien, il lui fut aisé de cacher qu'il fût son frère, ce qu'il lui était important de tenir secret, à cause du long sejour que ses affaires l'obligérent de faire dans une ville où son frère avait des ennemis. Il vit Dorothée. et en devint amoureux comme son frère; mais il n'en fut pas aimé comme lui. Cetté belle fille affligée ne pouvait rien aimer après son cher don Sanche: tout ce que don Juan de Péralte faisait pour lui plaire l'importunait, et elle refusait tous les jours les meilleurs partis de Séville, que son pere don Manuel lui proposait. Dans ce temps-là Sanchez

arriva à Séville, et, suivant les ordres que son maître lui avait donnés, il voulut s'informer de la conduite de Dorothée. Il sut, du bruit de la ville, qu'un cavalier fort riche, venu depuis peu des Indes, en était amoureux, et faisait pour elle toutes les galanteries d'un amant bien raffiné. Il l'écrivit à son maître, et lui fit le mal plus grand qu'il n'était, et son maître se l'imagina encore plus grand que son

valet ne le lui avait fait.

Le marquis Fabio et don Sanche s'embarquèrent à Messine sur les galères d'Espagne, qui y retournaient, et arrivèrent heureusement à San-Lucar, où ils prirent la poste jusqu'à Séville. Ils y entrèrent de nuit, et descendirent dans le logis que Sanchez leur avait arrêté. Ils gardèrent la chambre le lendemain, et don Sanche et le marquis Fabio allerent la nuit faire la ronde dans le quartier de don Manuel. Ils ourrent accorder des instruments sous les fenêtres de Dorothée, et ensuite une excellente musique, après laquelle une voix seule, accompagnée d'un théorbe, se plaignit longtemps des rigueurs d'une tigresse déguisée en ange. Don Sanche fut tenté de charger messieurs de la sérénade; mais le marquis Fabio l'en empêcha, lui représentant que c'était tout ce qu'il pourrait faire si Dorothée avait paru à son balcon pour obliger son rival, ou si les paroles de l'air qu'on avait chanté étaient des remercîments de faveurs reçues plutôt que des plaintes d'un amant qui n'était pas content. La sérenade se retira peut-être assez mal satisfaite, et don Sanche et le marquis Fabio se retirerent aussi. Cependant Dorothée commençait à se trouver importunée de l'amour du cavalier indien. Son père don Manuel avait une extrême passion de la voir mariée; et elle ne doutait point que si cet Indien, don

Juan de Péralte, riche et de bonne maison comme il était, s'offrait à lui pour son gendre, il ne fût préféré à tous les autres, et elle plus pressée de son père qu'elle n'avait encore

èté.

Le jour qui suivit la sérénade dont le marquis Fabio et don Sanche avaient eu leur part, Dorothée s'en entretint avec sa sœur, et lui dit qu'elle ne pouvait plus souffrir les galanteries de l'Indien, et qu'elle trouvait etrange qu'il les fît si publiques, avant que

d'avoir fait parler à son père.

— C'est un procédé que je n'ai jamais approuvé, lui dit Féliciane, et si j'étais à votre place je le traiterais si mal la première fois que l'occasion s'en présenterait, qu'il serait bientôt désabusé de l'espérance qu'il a de vous plaire. Pour moi, il ne m'a jamais plu, ajouta-t-el·e; il n'a point ce bon air qu'on ne prend qu'à la cour, et la grande dépense qu'il fait dans Séville n'a rien de poli et rien qui ne sente son étranger.

Elle s'efforca ensuite de faire une fort désagréable peinture de don Juan de Péralte, ne se souvenant pas qu'au commencement qu'il parut dans Séville, elle avait avoué à sa sœur qu'il ne lui déplaisait pas, et que toutes les fois qu'elle avait eu à en parler, elle l'avait fait en le louant avec quelque sorte d'emporte-

ment.

Dorothée, remarquant sa sœur si changée, ou qui feignait de l'être, dans les sentiments qu'elle avait eus autrefois pour ce cavalier, la soupconna l'avoir de l'inclination pour lui, autant qu'elle lui voulait faire croire de n'en avoir point; et, pour s'en éclaircir, elle lui dit qu'elle n'etait point offensée des galanteries de don Juan, par quelque aversion qu'elle eût pour sa personne; qu'au contraire, lui trouvant dans le visage de l'air de celui de don

Sanche, il aurait été plus capable de lui plaire qu'aucun autre cavaiier de Séviile; outre qu'elle savait bien qu'étant riche et de bonne maison, il obtiendrait aisément le consentement de son père.

— Mais, ajouta-t-elle, je ne puis rien aimer après don Sanche; et puisque je n'ai pu être sa femme, je ne la serai jamais d'un autre, et je passerai le reste de mes jours dans un

couvent.

— Quand vous ne seriez pas encore bien résolue à un si étrange dessein, lui dit Féliciane, vous ne pouvez m'affliger davantage

que de me le dire.

- N'en doutez pas, ma sœur, lui répondit Dorothée; vous serez bientôt le plus riche parti de Séville; et c'est ce qui me faisait avoir envie de voir don Juan, pour lui persualer d'avoir pour vous les sentiments d'amour qu'il a pour moi, après l'avoir désabusé de l'espérance qu'il a que je puisse jamais consentir à l'épouser: mais je ne le verrai que pour le prier de ne m'importuner plus de ses galanteries, puisque je vois que vous avez tant d'aversion pour lui. Et en vérité, continua-t-elle, j'en ai du déplaisir: car je ne vois personne dans Séville avec qui vous puissiez être si bien mariée que vous le seriez avec lui.
- Il m'est plus indifférent que haïssable, lui dit Féliciane: et si je vous ai dit qu'il me déplaisait, c'a été plutôt par quelque complaisance que je croyais avoir pour vous, que par une véritable aversion que j'eusse pour lui.

— Avouez plutôt, ma chère sœur, lui répondit Dorothée, que vous ne me parlez pas ingénument; et quand vous m'avez témoigne peu d'estime pour don Juan, que vous ne vous êtes pas souvenue que vous me l'avez quelquefois extrêmement loué, ou que vous avez plutôt craint qu'il ne me plût trop, que dé-

couvert qu'il ne vous plaisait guère.

Féliciane rougit à ces dernières paroles de Dorothée et se déconcerta extrêmement. Elle lui dit, l'esprit fort troublé, quantité de cho-es mal ar angées, qui la défendirent moins qu'elles ne la convainquirent de ce dont sa sœur l'accusait; et enfin elle lui confessa qu'elle annait don Juan. Dorothée ne désapprouva pas son amour, et lui promit de la servir de tout son pouvoir. Des le jour même, Isabelle, qui avait rompu tout commerce avec son Gusman, depuis l'accident qui était arrivé à don Sanche, eut ordre de Dorothée d'aller trouver don Juan, de lui porter la clef d'une porte du jardin de don Manuel, et de lui dire que Dorothée et sa sœur l'y attendraient, et qu'il se rendit à l'as-signation à minuit, quand leur pere serait couché. Isabelle, qui avait été gagnée de don Juan, et qui avait fait ce qu'elle avant pu pour le mettre bien dans l'esprit de sa maîtresse sans y avoir reussi, fut fort surprise de la voir si changée, et fort aise de porter une bonne nouvelle à une personne à qui elle n'en avait encore porté que de mauvaises, et de qui elle avait déja recu beaucoup de présents. Élle vola chez ce cavalier, qui eut eu peine à croire sa bonne fortune, sans la fatale clef du jardin, qu'elle lui remit entre les mains. Il mit dans les siennes une petite bourse de senteur, pleine de cinquante pistoles, dont elle eut pour le moins autant de joie qu'elle venait de lui en donner. Le hasard voulut que la même nuit que don Juan devait avoir entrée dans le jardin du père de Dorothée, don Sanche, accompagné de son ami le marquis, vint encore faire la ronde autour du logis de cette belle fille, pour s'assurer davantage des des-seins de son rival. Le marquis et lui étaient

sur les onze heures dans la rue de Dorothée, quand quatre hommes bien armés s'arrêtèrent aupres d'eux. L'amant jaloux crut que c'etait son rival: il s'approcha de ces hommes et leur dit que le poste qu'ils occupaient lui était commode pour un dessein qu'il avait, et qu'il les priait de le lui céder.

— Nous le ferions par civilité, lui répondirent les autres, si le même poste que vous nous demandez n'était absolument nécessaire à un dessein que nous avons aussi, et qui sera exécuté assez tôt pour ne retarder pas

longtemps l'exécution du vôtre.

La colère de don Sanche était déjà au plus haut point ou elle pouvait aller; mettre donc l'épée à la main et charger ces hommes qu'il trouvait incivils, fut presque la même chose. Cette attaque imprévue de don Sanche les surprit et les mit en désordre, et le marquis les chargeant avec autant de vigueur qu'avait fait son ami, ils se défendirent mal et furent poussés plus vite que le pas jusqu'au bout de la rue. La, don Sanche recut une légère blessure à un bras et perça celui qui l'avait blessé d'un si grand coup qu'il fut longtemps a retirer son épée du corps de son ennemi et crut l'avoir tué. Le marquis cependant s'était opiniâtré à poursuivre les autres, qui fuirent devant lui de toutes leurs forces aussitot qu'ils virent tomber leur camarade. Don Sanche vit, à l'un des deux bouts de la rue, des gens avec de la lumière, qui venaient au bruit du combat: il eut peur que ce ne fût la justice, et c'était elle. Il se retira en diligence dans la rue où le combat avait commencé, et de cette rue dans une autre, au milieu de laquelle il trouva tête à tête un vieux cavalier qui s'éclairait d'une lanterne, et qui avait mis l'épée à la main au bruit que faisait don Sanche qui venait à lui en courant. Ce vieux cavalier

était don Manuel, qui revenait de jouer chez un de ses voisins comme il faisait tous les soirs et allait rentrer chez lui par la porte de son jardin, qui était proche du lieu où le trouva don Sanche. Il cria à notre amoureux cavalier .

Qui va là?
Un homme, lui répondit don Sanche, à qui il importe de passer vite si vous ne l'en

empêchez.

- Peut-être, lui dit don Manuel, vous est-il arrivé quelque accident qui vous oblige à chercher un asile? Ma maison, qui n'est pas éloignée, vous en peut servir.

— Il est vrai, lui répondit don Sanche, que ie suis en peine de me cacher à la justice, qui peut-être me cherche; et puisque vous êtes assez généreux pour offrir votre maison à un étranger, il vous fie son salut en toute assurance, et vous promet de ne jamais oublier la grâce que vous lui faites, et de ne s'en servir qu'autant de temps qu'il lui en faudra pour laisser passer outre ceux qui le cherchent.

Don Manuel la-dessus ouvrit sa porte d'une clef qu'il avait sur lui, et avant fait entrer don Sanche dans son jardin, le mit dans un bois de lauriers, en attendant qu'il irait donner ordre à le cacher mieux dans sa maison.

sans qu'il fût vu de personne.

Il n'y avait pas longtemps que don Sanche était caché entre ces lauriers, quand il vit venir à lui une femme qui lui dit en l'approchant :

Venez, mon cavalier, ma maîtresse Do-

rothée vous attend.

A ce nom, don Sanche pensa qu'il pouvait bien être dans la maison de sa maîtresse, et que le vieux cavalier était son pere : il soup-conna Dorothée d'avoir donne assignation dans le meme lieu a son rival, et suivit Isabeile, plus tourmenté de sa jalousie que de la peur de la justice. Cependant don Juan vint à l'heure qu'on lui avait donnée, ouvrit la porte du jardin de don Manuel avec la clef qu'Isabelle lui avait donnée, et se cacha dans les mêmes lauriers d'où don Sanche venait de sortir. Un moment après, il vit venir un homme droit à lui; il se mit en état de se défendre, s'il était attaqué, et fut bien surpris quand il reconnut cet homme pour don Manuel, qui lui dit de le suivre, et qu'il l'allait mettre en un lieu où il n'aurait pas à craindre d'être pris. Don Juan conjectura, des paroles de don Manuel, qu'il pouvait avoir fait sauver dans son jardin quelque homme poursuivi de la justice : il ne put faire autre chose que de le suivre, en le renerciant du plaisir qu'il lui faisait, et l'on peut croire qu'il ne fut pas moins troublé du péril qu'il courait que fâché de l'obstacle qui faisait manquer son amoureux dessein. Don Manuel le conduisit dans sa chambre, et l'y laissa pour aller se faire dresser un lit dans une autre.

Laissons-le dans la peine où il doit être, et reprenons son frère, don Sanche de Sylva. Isabelle le conduisit dans une chambre basse qui donnait sur le jardin, où Dorothée et Féliciane attendaient don Juan de Péralte, l'une comme un amant à qui elle a grande envie de plaire, l'autre pour lui déclarer qu'elle ne peut l'aimer, et qu'il ferait mieux de tâcher de plaire à sa sœur. Don Sanche entra donc où étaient les deux beiles sœurs, qui furent bien surprises de le voir. Dorothée en demeura sans sentiment, comme une personne morte; et si sa sœur ne l'eût soutenue et mise dans une chaise, elle serait tombée de sa hauteur. Don Sanche demeura immobile, Isabelle pensa mourir de peur, et crut que don Sanche mort lui apparaissait pour venger le tort que lui

faisait sa maîtresse. Féliciane, quoique fort effrayée de voir don Sanche ressuscité, était encore plus en peine de l'accident de sa sœur, qui reprit enfin ses esprits; et alors don

Sanche lui dit :

- Si le bruit qui a couru de ma mort, ingrate Dorothée, n'excusait en quelque façon votre inconstance, le désespoir qu'elle ine cause ne me laisserait pas assez de vie pour vous en faire des reproches. J'ai voulu faire croire à tout le monde que j'étais mort, pour être oublié de mes ennemis, et non pas de vous, qui m'avez promis de n'aimer jamais que moi, et qui avez si tôt manqué à votre promessé. Je pourraisme venger, et faire tant de bruit par mes cris et mes plaintes que votre pere s'en éveillerait, et trouverait l'amant que vous cachez dans sa maison : mais. insense que je suis! j'ai peur encore de vous déplaire; et je m'afflige davantage de ce que je ne dois plus vous aimer, que de ce que vous en aimez un autre. Jouissez, behe infidele, jouissez de votre cher amant; ne craignez plus rien dans vos nouvelles amours; je vous délivrerai bientôt d'un homme qui pourrait vous reprocher toute votre vie que vous l'avez trahi, lorsqu'il exposait sa vie pour venir vous revoir.

Don Sanche voulut s'en aller après ces paroles; mais Dorothée l'arrêta, et allait tâcher de se justifier, quand Isabelle lui dit, fort effrayée, que don Manuel la suivait. Don Sanche n'eut que le temps de se mettre derrière la porte: le vieillard fit une réprimande à ses filles de ce qu'elles n'étaient pas encore couchées; et pendant qu'il eut le dos tourné vers la chambre, don Sanche en sortit, et, gagnant le jardin, s'alla remettre dans le même bois de lauriers où il s'était déjà mis, et où, préparant son courage à tout ce qui pourrait

lui arriver, il attendit une occasion de sortir quand elle se présenterait. Don Manuel était entré dans la chambre de ses filles pour y prendre de la lumière, et pour aller de la ouvrir la porte de son jardin aux officiers de la justice, qui y frappaient pour la faire ouvrir, parce qu'on leur avait dit que don Manuel avait retiré dans sa maison un homme qui pouvait être de ceux qui venaient de se battre dans la rue. Don Manuel ne fit point de difficulté de les laisser chercher dans sa maison, croyant sien qu'ils ne feraient pas ouvrir sa chambre, et que le cavalier qu'ils cher-

chaient y était enfermé.

Don Sanche, voyant qu'il ne pouvait éviter dêtre trouvé par le grand nombre de sergents qui s'étaient répandus par le jardin, sortit du bois de lauriers où il était, et s'approchant de don Manuel, qui était fort surpris de le voir, lui dit à l'oreille qu'un cavalier d'honneur gardait sa parole, et n'abandonnait jamais une personne qu'il avait prise en sa protection. Don Manuel pria le prévôt, qui était son ami, de lui laisser don Sanche en sa garde; ce qui lui fut aisément accordé, et à cause de sa qualité, et parce que le blessé ne l'était pas dangereusement. La justice se retira, et don Manuel ayant reconnu par les mêmes discours qu'il avait tenus à don Sanche quand il le trouva, et que ce cavalier lui redit, que c'était véritablement celui qu'il avait reçu dans son jardin, ne douta point que l'autre ne fût quelque galant introduit dans sa maison par ses filles ou par Isabelle. Pour s'en éclaircir, il fit entrer don Sanche de Sylva dans une chambre, et le pria d'y demeurer jusqu'à ce qu'il le vînt trouver. Il alla dans celle où il avait laisse don Juan de Péralte, à qui il feignit que son valet était entré en même temps que les officiers de la justice, et qu'il demandait à lui parler. Don Juan savait bien que son valet de chambre était fort malade. et peu en état de le venir trouver; outre qu'il ne l'eût pas fait sans son ordre, quand même il eût su où il était, ce qu'il ignorait. Il fut donc fort troublé de ce que lui dit don Manuel, à qui il répondit à tout hasard que son valet n'avait qu'à l'aller attendre dans son logis. Don Manuel le reconnut alors pour ce jeune gentilhomme indien qui faisait tant de bruit dans Séville; et étant bien informé de sa qualité et de son bien, il resolut de ne le laisser point sortir de sa maison, qu'il n'eût épousé celle de ses filles avec qui il aurait le moindre commerce. Il s'entretint quelque temps avec lui, pour s'éclaircir davantage des doutes dont il avait l'esprit agité. Isabelle, du pas de la porte, les vit parlant ensemble, et l'alla dire à sa maîtresse : don Manuel entrevit Isabelle, et crut qu'elle venait faire quelque message à don Juan de la part de sa fille : il le quitta pour courir après elle, dans le temps que le flambeau qui éclairait la chambre acheva de brûler, et s'éteignit de lui-même.

Pendant que le vieillard ne trouve pas Isabelle où il la cherche, cette fille apprend à Dorothée et à Féliciane que don Sanche était dans la chambre de leur père, et qu'elle les avait vus parler ensemble. Les deux sœurs y coururent sur sa parole. Dorothée ne craignait point de trouver son cher don Sanche avec son père. résolue qu'elle était de lui confesser qu'elle l'aimait et qu'elle en avait été aimée, et de lui dire à quelle intention elle avait donné assignation à don Juan. Elle entra donc dans la chambre, qui était sans lumière; et s'étant rèncontrée avec don Juan dans le temps qu'il en sortait, elle le prit pour don Sanche, l'arrêta par le bras, et lui parla ainsi:

Pourquoi me fuis-tu, cruel don Sanche, et pourquoi n'as-tu pas voulu entendre ce que j'aurais pu répondre aux injustes reproches que tu m'as faits? J'avoue que tu ne m'en pourrais faire d'assez grands, si j'étais aussi coupable que tu as en quelque facon sujet de le croire; mais tu sais bien qu'il y a des choses fausses qui ont quelquefois plus d'apparence de vérité que la vérité même, et qu'elle se découvre toujours avec le temps : donnemoi le temps de te la faire voir, en débrouillant la confusion où ton malheur et le mien. et peut-être celui de plusieurs autres, vient de nous mettre. Aide-moi à me justifier, et ne hasarde pas d'être injuste, pour être trop précipité à me condamner avant de m'avoir convaincue. Tu peux avoir oui dire qu'un cavalier m'aime; mais as-tu ouï dire que je l'aime aussi? Tu peux l'avoir trouvé ici, car il est vrai que je l'y ai fait venir; mais quand tu sauras a quel dessein je l'ai fait, je suis assurée que fu auras un cruel remords de m'avoir offensée, lorsque je te donne la plus grande marque de fidélité que je te puis donner. Que n'est-il en ta présence, ce cavalier dont l'amour m'importune! tu connaîtrais. par ce que je lui dirais, si jamais il a pu diré qu'il m'aimât, et si j'ai jamais voulu lire les lettres qu'il m'a écrites. Mais mon malheur, qui me l'a toujours fait voir quand sa vue m'à pu nuire, m'empêche de le voir quand il pourrait servir à te désabuser.

Don Juan eut la patience de laisser parler Dorothée sans l'interrompre, pour en apprendre encore davantage qu'elle ne venait de lui en découvrir. Enfin, il allait peut-être la quereller, quand don Sanche, qui cherchait de chambre en chambre le chemn du jardin, qu'il avait manqué, et qui ouït la voix de Dorothée qui parlait à don Juan, s'approcha

'elle avec le moindre bruit qu'il put, et fut ourtant oui de don Juan et des deux sœurs. dans ce temps, don Manuel entra dans la mêne chambre avec de la lumière, que portaient evant lui quelques-uns de ses domestiques. es deux rivaux se virent, et furent vus se egardant fiérement l'un l'autre, la main sur a garde de leurs épées. Don Manuel se mit au nilieu d'eux et commanda à sa fille d'en hoisir un pour mari, afin qu'il se battît conre l'autre. Don Juan prit la parole, et dit que ui il céduit toutes ses prétentions, s'il en pouait avoir, au cavalier qu'il voyait devant ui. Don Sánche dit la mêine chose et ajouta ue puisque don Juan avait été introduit chez ion Manuel par sa fille, il y avait apparence qu'elle l'aimait et en était aimée; que pour ui, il mourrait mille fois plutôt que de se maier avec le moindre scrupule. Dorothée se eta aux pieds de son père, et le conjura de 'entendre : elle lui conta tout ce qui s'était oassé entre elle et don Sanche de Sylva, derant qu'il eût tué don Diégo pour l'amour l'elle. Elle lui apprit que don Juan de Péralte tait ensuite devenu amoureux d'elle; le desein qu'elle avait eu de le désabuser et de lui proposer de demander sa sœur en mariage: et elle conclut que si elle ne pouvait persualer son innocence à don Sanche, elle voulait lès le jour suivant entrer dans un couvent, pour n'en sortir jamais.

Par sa relation, les deux frères se reconnurent: don Sanche se raccommoda avec Dorothée, qu'il demanda en mariage à don Manuel; don Juan lui demanda aussi Féliciane; et don Manuel les recut pour ses gendres, avec une

satisfaction qui ne peut s'exprimer.

Aussitôt que le jour parut, don Sanche envoya quérir le marquis Fabio, qui vint prendre part à la joie de son ami. On tint l'affaire secrète jusqu'à tant que le marquis et don Manuel eurent disposé un cousin, héritier de don Diego, à oublier la mort de son parent, et à s'accommoder avec don Sanche. Pendant la négociation, le marquis Fabio devint amoureux de la sœur de ce cavalier, et la lui demanda en mariage: il reçut avec beaucoup de Joie une proposition si avantageuse à sa sœur, et dès lors se laissa aller a tout ce qu'on lui proposa en faveur de don Sanche. Les trois mariages se firent en un même jour; tout y alla bien de part et d'autre, et même longtemps, ce qui est à considérer.

XX. — De quel façon le sommeil de Ragotin fut interrompu.

L'agréable Inezilla acheva de lire sa nouvelle et fit regretter à tous ses auditeurs de ce qu'elle n'était pas plus longue. Tandis qu'elle la lut, Ragotin qui, au lieu de l'écouter, s'était mis à entretenir son mari sur le sujet de la magie, s'endormit dans une chaise basse où il était, ce que l'opérateur fit aussi. Le sommeil de Ragotin n'était pas tout à fait volontaire; s'il eût pu résister aux vapeurs des viandes qu'il avait mangées en grande quantité, il eût été attentif, par bienséance, à la lecture de la nouvelle d'Inezilla. Il ne dormait donc pas de toute sa force, laissant souvent aller sa tête jusqu'à ses genoux, et la relevant tantôt demi-endormi, et tantôt se réveillant en sursaut, comme on fait plus souvent qu'ailleurs au sermon, quand on s'y ennuie.

Il y avait un bélier dans l'hôtellerie, à qui la canaille qui va et vient d'ordinaire en de semblables maisons avait accoutumé de présenter la tête, les mains devant, contre les-

quelles le bélier prenait sa course, et choquait rudement de sa tête, comme tous les beliers font de leur naturel. Cet animal allait sur sa bonne foi par toute l'hôtellerie, et entrait même dans les chambres, où on lui donnait souvent à manger. Il était dans celle de l'opérateur dans le temps qu'inezilla lisait sa nouvelle : il apercut Ragotin à qui le chapeau était tombé de la tête, et qui, comme je vous l'ai déja dit, la haussait et la baissait souvent; il crut que c'était un champion qui se présentait à lui pour exercer sa valeur contre la sienne : il recula quatre ou cinq pas en arrière, comme on fait pour mieux sauter, et partant comme un cheval dans une carrière, alla heurter de sa tête armée de cornes celle de Ragotin, qui était chauve par en haut. Il la lui aurait cassée comme un pot de terre, de la force qu'il la choqua; mais par bonheur pour Ragotin, il la prit dans le temps qu'il la haussait, et ainsi ne fit que lui froisser superficiellement le visage.

L'action du bélier surprit tellement ceux qui la virent, qu'ils en demeurérent comme en extase, sans toutefois oublier d'en rire; si bien que le bélier, qu'on faisait toujours choquer pius d'une fois, put sans empêchement reprendre autant de champ qu'il lui en fallait pour une seconde course, et vint inconsidérément donner dans les genoux de Ragotin, dans le temps que, tout étourdi du coup du bélier, et le visage écorché et sanglant en plusieurs endroits, il avait porté ses mains à ses yeux, qui lui faisaient grand mal, ayant été également foulés l'un et l'autre, chacun de sa corne en particulier, parce que celles du bélier étaient entre elles à la même distance qu'étaient entre eux les yeux du malheureux Ragotin. Cette seconde attaque du bélier les lui fit ouvrir; et il n'eut pas plutôt reconnu

l'auteur de son dommage, que, dans la colère où il était, il frappa de sa main fermée le bélier par la tête, et se fit grand mal contre ses cornes. Il en enragea beaucoup, et encore plus d'entendre rire toute l'assistance, qu'il querella en général, et sortit de la chambre en furie. Il sortait aussi de l'hôtellerie; mais l'hôte l'arrêta pour compter, ce qui lui fut peut-être aussi fâcheux que les coups de cornes du bélier.

AVIS AU LECTEUR

Lecteur, qui que tu sois, qui verras cette troisième partie de ce Roman comique paraître au jour après la mort de l'incomparable M. Scarron, auteur des deux premières, ne t'étonne pas si un génie beaucoup au-dessous du sien a entrepris ce qu'il n'a pu achever. Il avait promis de te le faire voir revu, corrigé et augmente; mais la mort le prévint dans ce dessein, et l'empecha de continuer les histoires de Destin et de Léandre, non plus que celle de la Caverne, qu'il fait paraître au Mans, sans dire de quelle manière elle et sa mere sortirent du chateau du baron de Sigognac: et c'est sur quoi tu seras éclairci dans cette troisième partie. Je ne doute point qu'on ne m'accuse de témérité, d'avoir voulu en quelque sorte donner la perfection à l'ouvrage d'un si grand homme; mais sache que pour peu qu'on ait d'esprit, on peut bien inventer des histoires fabuleuses, comme celles qu'il nous a données dans les deux dernières parties de ce Roman. J'avoue franchement que ce que tu y verras n'est pas de sa force, et qu'il ne répond ni au sujet ni à l'expression de son discours: mais sache du moins que tu pourras y satisfaire ta curiosité, si tu en as assez pour désirer une conclusion au dernier ouvrage d'un esprit si agréable et si ingénieux. Au reste, j'ai attendu longtemps à la donner au publie, sur l'avis que j'avais reçu qu'un homme d'un mérite particulier y avait travaillé sur les mémoires de l'auteur. S'il l'eùt entrepris, il aurait sans doute beaucoup mieux réussi que moi; mais après trois années d'attente. sans avoir rien vu paraître, j'ai hasardé le mien, malgré la censure des critiques. Je te le donne donc, tout défectueux qu'il est, atin que, quand tu n'auras rien de meilleur à faire, tu prennes la peine de le lire.

A. OFFRAY.

TROISIÈME PARTIE

1. - Qui fait l'ouverture de cette troisième partie,

nandi, qu'il crut avoir trouvé en la personne d'un avocat qu'il rencontra et qui allait au pa-

lais.

Il était si étourdi du coup du bélier, et avait l'esprit si troublé de celui que la l'Etoile lui avait donné au cœur sans y penser, qu'il se persuada facilement que cet avocat était l'opérateur: aussi il l'aborda fort civilement et fui tint ce discours:

— Monsieur, je suis ravi d'une si heureuse rencontre; je la cherchais avec tant d'impatience, que je m'en allais exprès à votre logis pour apprendre de vous l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre science magique vous a pu suggérer pour me rendre le plus fortune de tous les hommes; aussi, ne serai-je pas ingrat à le reconnaître. Dites-moi donc si cette miraculeuse Etoile me départira de ses bénignes influences. L'avocat, qui n'entendait rien à tout ce beau discours, non plus que la raillerie, l'interrompit presque aussitôt, et lui dit fort brusquement:

— Monsieur Ragotin, s'il était un peu plus tard, je croirais que vous êtes ivre; mais il faut que vous soyez tout à fait fou. Hé! à qui pensez-vous parier? Que diable m'allez-vous dire de magie et de l'influence des astres? Je ne suis ni sorcier ni astrologue: hé quoi! ne

me connaissez-vous pas?

— Ah! monsieur, repartit Ragotin, que vous êtes cruel! vous êtes si bien informé de mon mal, et vous m'en refusez le remède! Ah! je....

Il allait poursuivre, quand l'avocat le laissa

là en lui disant :

- Vous êtes un grand extravagant pour un

etit homme. Adieu.

Ragotin le voulait suivre; mais il s'apercut de sa méprise, dont il fut bien honteux; aussi, ne s'en vanta-t-il pas; et vous ne la liriez pas ici, si je ne l'avais apprise de l'avocat même,

qui s'en divertit bien avec ses amis.

Ce petit fou continua son chemin, et alla au logis des comédiens, où il ne fut pas plutôt entré, qu'il ouït la proposition que la Caverne et Destin faisaient de quitter la ville du Mans, et de chercher quelque autre poste; ce qui le démonta si fort, qu'il pensa tomber de son haut: sa chute n'eut pas été périlleuse (quand même cet accident lui serait arrivé), à cause de la modification de son individu. Mais ce qui l'acheva tout à fait, ce fut la résolution qui fut prise de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans, c'est-à-dire à ses habitants, et notamment à ceux qui avaient été leurs plus fidèles auditeurs, et de prendre la route d'Alençon, à l'ordinaire, sur l'assurance qu'ils avaient eue que le bruit de peste qui avait couru était faux.

J'ai dit, à l'ordinaire, car ces sortes de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité, comme celui du soleil dans le zodiaque. En ce pays-là ils viennent de Tours à Angers, d'Angers à la Flèche, de la Flèche au Mans, du Mans à Alencon, d'Alencon à Argentan ou à Laval, selon la route qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne. Quoi qu'il en soit, cela ne fait guère à notre roman. Cette délibération ayant été prise unanimement par les comédiens et comédiennes, ils résolurent de représenter le lendemain quelque excellente pièce, pour laisser bonne bouche à l'auditoire manceau. Le sujet n'en est pas venu

à ma connaissance.

Ce qui les obligea de quitter si promptement, ce fut que le marquis d'Orsé (qui avait obligé la troupe à continuer la comedie) fut pressé de s'en aller en cour; tellement que, n'ayant plus de bienfaiteur, et l'auditoire du

Mans diminuant tous les jours, ils se disposèrent à en sortir. Ragotin voulut s'ingérer d'y former une opposition, apportant beaucoup de mauvaises raisons, dont li était toujours pourvu, mais auxquelles on ne fit nulle attention; ce qui fâcha fort le petit homme, qui les pria de lui faire au moins la grâce de ne sortir point de la province du Maine, ce qui était très-facile en prenant le jeu de paume qui est au faubourg de Montfort, lequel en dépend tant pour le spirituel que pour le temporel; et que de la ils pourraient aller a Laval (qui est aussi du Maine), d'où ils se lavai (qui est aussi du Manie), dou ils se rendraient facilement en Bretagne, suivant la promesse qu'ils en avaient faite à M. de la Garouffière. Mais Destin lui rompit les chiens, en disant que ce serait le moyen de ne rien faire; car ce méchant tripot étant, comme il est, fort éloigné de la ville et au dela de la rivière, la belle compagnie ne s'y rendrait que rarement, à cause de la lon-gueur du chemin; que le grand jeu de paume du marché aux moutons était environné de toutes les meilleures maisons d'Alencon et au milieu de la ville; que c'était là où il fallait se placer, et payer quelque chose de plus que de ce malotru tripot de Montfort, le commun accord, et qu'il fallait donner ordre d'avoir une charrette pour le bagage et des chevaux pour les demoiselles. La charge en fut donnée à Léandre, parce qu'il avait beau-coup d'intrigues dans le Mans, où il n'est pas difficile à un honnête homme de faire en peu de temps des connaissances.

Le lendemain on représenta la comédie, tragédie pastorale, tragi-comédie, car je ne sais laquelle, mais qui eut pourtant le succès que vous pouvez penser. Les comédiennes furent admirées de tout le monde. Destin y réussit à merveille, surtout par le compliment dont il accompagna leur adieu; car il témoigna tant de reconnaissance, qu'il exprima avec tant de douceur et de tendresse, qu'il charma toute la compagnie. On m'a dit que plusieurs personnes en pleurerent, principalement les jeunes demoiselles, qui avaient le cœur tendre. Ragotin en devint si immobile, que tout le inonde était déjà sorti qu'il demeurait toujours dans sa chaise, où il aurait peut-être encore demeuré si le marqueur du tripot ne l'eût averti qu'il n'y avait plus personne; ce qu'il eut bien de la peine a lui faire comprendre. Il se leva enfin, et s'en alla dans sa maison, où il résolut d'aller trouver les comédiens de bon matin, pour leur découvrir ce qu'il avait sur le cœur, et dont il s'était expliqué à la Rancune et à l'Olive.

II. — Où vous verrez le dessein de Ragotin.

Les crieurs d'eau-de-vie n'avaient pas encore réveillé ceux qui dormaient d'un profond
sommeil (qui est souvent interrompu par cette
canaille, à mon avis la plus importune engeance qui soit dans la république humaine),
que Ragotin était déjà habillé, à dessein d'aller proposer à la troupe comique celui qu'il
avait fait d'y être admis. Il s'en alla donc au
logis des comédiens et comédiennes, qui n'étaient pas encore levés ni même éveillés : il
cut la discrétion de les laisser reposer; mais
il entra dans la chambre où l'Olive était
rouche avec la Rancune, leque: il pria de se
lever pour faire une promenade jusqu'à la
Cousture, qui est une très-belle abbaye située
au faubourg qui porte le même nom, et qu'après ils iraient déjeuner à la grande Etoite-

d'Or, où il l'avait fait apprêter. La Rancune, qui était du nombre de ceux qui aiment les repues franches, fut aussitôt habillé, que la proposition en fut faite; ce qui ne vous sera pas difficile à croire, si vous considérez que ces gens-là sont si habitués à s'habiller et se deshabiller derrière les tentes du théâtre, surrout quand il faut qu'un seul acteur repré-sente deux personnages, que cela est aussitôt fait que dit. Ragotin donc et la Rancune s'acheminérent a l'abbaye de la Cousture ; il est à croire qu'ils entrerent dans l'église, où ils firent courte prière, car Ragotin avait bien d'autres choses en tête.

Il n'en dit pourtant rien à la Rancune pendant le cours du chemin, jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeuner, que la Rancune aimait beaucoup plus que tous ses compliments. Ils entrerent dans le logis, ou le petit homme commenca à crier de ce que l'on n'avait pas encore apporté les petits pâtés qu'il avait commandés, à quoi l'hôtesse, sans bouger de dessus le siége ou elle était. lui repartit:

- Vraiment, monsieur Ragotin, je ne suis pas devine, pour savoir l'heure que vous deviez venir ici; à présent que vous y êtes, les pâtés y seront bientôt. Passez a la salle, où l'on a mis la nappe; il y a un jambon, donnez dessus en attendant le reste.

Elle dit cela d'un ton si gravement cabarétique, que la Rancune jugea qu'elle avait raison, et s'adressant à Ragotin, lui dit:

- Monsieur, passons deca, et buvons un

coup en attendant.

Ce qui fut fait. Ils se mirent à table, qui fut couverte peu de temps après, et ils déjeunèrent à la mode du Mans, c'est-à-dire fort bien; ils burent de même à la santé de plusieur's personnes. Vous jugez bien, lecteur, que celle de la l'Etoile ne fut pas oubliée; le petit Ragotin la but une douzaine de fois, tantôt sans bouger de sa place, tantôt debout et le chapeau à la main; mais la dernière fois il la but à genoux et tête nue, comme s'il eût fait amende honorable à la porte de quelque église. Ce fut alors qu'il supplia instamment la Rancune de lui tenir la parole qu'il lui avait donnée d'être son guide et son protecteur dans une entreprise aussi difficile que la conquête de mademoiselle de l'Etoile; sur quoi la Rancune lui répondit à demi en colère ou fei-

gnant de l'être :

- Sachez, monsieur Ragotin, que je suis homme qui ne m'embarque point sans biscuit, c'est-à-dire que je n'entreprends jamais rien que je ne sois assuré d'y réussir, et soyez-le de la bonne volonté que j'ai de vous servirutilement. Je vous le dis encore, j'en sais les moyens, que je mettrai en usage quand il en sera temps. Mais je vois un grand obstacle à votre dessein, qui est notre départ, et je ne vois point de jour pour vous, si ce n'est en exécutant ce que je vous ai dit une autre fois, de vous résoudre à faire la comédie avec nous. Vous y avez toutes les dispositions imaginables: vous avez grand'mine, le ton de voix agréable, le langage fort bon et la mémoire encore meilleure; vous ne ressentez point du tout le provincial; il semble que vous ayez passé toute votre vie à la cour; vous en avez si fort l'air que vous le sentez d'un quart de lieue : vous n'aurez pas représenté une douzaine de fois, que vous jetterez de la poussière aux yeux de nos jeunes godelureaux, qui font tant les entendus, et qui seront obligés de vous céder les premiers rôles; et après cela laissez-moi faire, car, pour le présent (je vous l'ai déjà dit), nous avons affaire à une étrange tête, il faut user avec elle de beaucoup d'adresse; je sais bien qu'il ne vous en

manque pas, mais un peu d'avis ne gâte pas les choses. D'ailleurs raisonnons un peu : si vous faisiez connaître votre dessein amoureux avant celui d'entrer dans la troupe, ce serait le moyen de vous faire refuser ; il faut

donc cacher votre ieu. Le petit bout d'homme avait été si attentif au discours de la Rancune, qu'il en était tout à fait extasié, s'imaginant de tenir déja, comme on dit, le loup par les oreilles; quand, se réveillant comme d'un profond sommeil, il se leva de table et passa de l'autre côté pour embrasser la Rancune, qu'il remercia en même temps, et supplia de continuer, lui protestant qu'il ne l'avait convié à déjeuner que pour lui déclarer le dessein qu'il avait de suivre son sentiment touchant la comédie, à quoi il était tellement résolu, qu'il n'y avait personne au monde qui pût l'en détourner : qu'il ne fallait que le faire savoir a la troupe êt en obtenir là faveur de l'association; cé qu'il désirait de faire à la même heure. Ils compterent avec l'hôtesse : Ragotin paya ; et. étant sortis, ils prirent le chemin du logis des comédiens, qui n'était pas fort éloigne de ce lui où ils avaient dejeuné. Ils trouverent les demoiselles habillées; mais comme la Rancune eut ouvert le discours du dessein de Ragotin de faire la comédie, il en fut interrompt par l'arrivée d'un des fermiers du père de Léandre, qu'il lui envoyait pour l'avertir qu'i était malade à la mort, et qu'il souhaitait le voir avant de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent : ce qui obligea tous ceuz de la troupe à conférer ensemble, pour déli-bérer sur un évenement si inopiné. Léandre tira Angélique à part, et lui dit que le temps était venu pour vivre heureux, si elle avait le bonté d'y contribuer; à quoi elle répondi qu'il ne tiendrait jamais à elle, et toutes le choses que vous verrez dans le chapitre suivant.

III. — Dessein de Léaudre. — Harangue et réception de Ragotin dans la troupe comique.

Les jésuites de la Flèche, n'ayant rien pu gagner sur l'esprit de Léandre pour lui faire continuer ses études, et voyant son assiduité à la comédie, jugèrent aussitôt qu'il était amoureux de quelqu'une des comédiennes: en quoi ils furent confirmés, quand. après le départ de la troupe, ils apprirent qu'il l'avait suivie à Angers. Ils ne manquèrent pas d'en avertir son pere par un messager expres, qui arriva en même temps que la lettre de Léandre lui fut rendue, par laquelle il lui marquait qu'il allait a la guerre, et lui demandait de l'argent, comme il l'avait concerté avec Destin, quand il lui découvrit sa qualité dans l'hôtel-lèrie où il était blessé. Son père, reconnaissant la fourbe, se mit dans une furieuse colère, qui, iointe à une extrême vieillesse, lui causa une maia die qui fut assez longue, mais qui se termina pourtant par la mort, de laquelle se voyant proche, il commanda à un des fermiers de chercher son fils pour l'obliger à se retirer auprès de lui, lui disant qu'il pourrait le trou-ver en demandant où il y avait des comé-diens (ce que le fermier savait assez, car c'était celui qui lui fournissait de l'argent après qu'il eut quitté le collége) : aussi, ayant appris qu'il y en avait une troupe au Mans, il s'y achemina, et y trouva Léandre, comme vous l'avez vu dans le chapitre précédent.

Ragotin fut prié par tous ceux de la troupe de les laisser conférer un moment sur le sujet du fermier nouvellement arrivé, ce qu'il fit en se retirant dans une autre chambre, où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Aussitôt qu'il fut sorti, Léandre fit entrer le fermier de son père, lequel leur déclara l'état où il était, et le désir qu'il avait de voir son fils avant de mourir. Léandre demanda congé pour y satisfaire, ce que tous ceux de la troupe jugèrent très-raisonnable. Ce fut alors que Destin déclara le secret qu'il avait tenu caché jusqu'alors, touchant la qualité de Léandre; ce qu'il n'avait appris qu'après le ravissement de mademoiselle Angélique, comme vous l'avez vu dans la seconde partie de cette véritable histoire; ajoutant qu'ils avaient bien pu s'aperce-voir qu'il n'agissait pas avec lui, depuis qu'il l'avait appris, comine il faisait auparavant, puisque même il avait pris un autre valet : que si quelquefois il était contraint de lui parler en maître, c'était pour ne le découvrir pas; mais qu'a présent il n'était plus temps de celer, tant pour désabuser mademoiselle de la Caverne, qui n'avait pu ôter de son esprit que Léandre ne fût complice de l'enlevement de sa fille, ou peut-être l'auteur, que pour l'assurer de l'amour sincère qu'il lui portait, et pour laquelle il s'était réduit à lui servir de valet, ce qu'il aurait continué, s'il n'eût été obligé de lui déclarer le secrét lorsqu'il le trouva dans l'hôtellerie, quand il allait à la quête de mademoiselle Angélique: et tant s'en faut qu'il eût consenti à son enlèvement, qu'ayant trouvé les ravisseurs, il avait hasarde sa vie pour la secourir; mais qu'il n'avait pu résister à tant de gens, qui l'avaient furieusement blessé, et laissé pour mort sur la place. Tous ceux de la troupe lui demanderent pardon de ce qu'ils ne l'avaient pas traité selon sa qualité; mais qu'ils étaient excusables, puisqu'ils n'en avaient pas la connaissance. Mademoiselle de l'Etoile ajouta qu'elle avait remarqué beaucoup d'esprit et de mérite en sa personne, ce qui l'avait fait longtemps soupconner quelque chose, en quoi elle avait été confirmée depuis son retour; joint à cela les lettres que la Caverne lui avait fait voir; que pourtant elle ne savait quel jugement en faire, le voyant si soumis au service de son frère; mais qu'à présent il n'y avait pas lieu de douter de sa qualité. Alors la Caverne prit la parole, et s'adressant à Léandre lui dit:

- Vraiment, monsieur, après avoir connu en quelque facon votre condition par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille. j'avais toujours un juste sujet de me défier de vous, n'y avant point d'apparence que l'amour que vous dites avoir pour elle fut légitime, comme le dessein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le témoigne assez : et en effet, monsieur, quelle apparence qu'un seigneur si relevé, comme vous espérez l'être après la mort de monsieur votre père, voulût songer à épouser une pauvre comédienne de campagne? Je loue Dieu que le temps soit venu que veus pourrez vivre content dans la possession de ces belles terres qu'il vous laisse, et moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouassiez quelque mauvais tour. Léandre, qui s'était fort impatienté en écou-

tant ce discours de la Caverne, lui répondit:

— Tout ce que vous dites, mademoiselle, que je suis sur le point de posséder, ne saurait me rendre heureux, si je ne suis assuré en même temps de la possession de mademoiselle Angélique, votre fille: sans elle, je renonce à tous les biens que la nature, ou plutôt la mort de mon père me donne; et je vous déclare que je ne m'en vais recueillir

sa succession qu'à dessein de revenir aussitôt pour accomplir la promesse que je fais devanf cette honorable compagnie de n'avoir jamais pour femme que mademoiselle Angélique, votre fille, pourvu qu'il vous plaise de me la donner, et qu'elle y consente, comme je vous en supplie tres-humblement toutes deux. Et ne vous imaginez pas que je veuille l'emmener chez moi, c'est à quoi je ne pense point du tout: j'ai trouvé tant de charmes en la vie comique, que je ne saurais m'en distraire, ni me separer de tant d'honnêtes gens qui com-

posent cette illustre troupe.

Après cette franche déclaration, les comédiens et comédiennes, parlant tous ensemble, lui dirent qu'ils lui avaient de grandes obligations de tant de bontés, et que mademoiselle de la Caverne et sa fille seraient bien délicates si elles ne lui donnaient la satisfaction qu'il prétendait. Angélique ne répondit que comme une fille qui dépendait de sa mère, laquelle finit la conversation en disant à Léandre que si, à son retour, il était dans les mêmes sentiments, il pouvait tout espérer. Ensuite il y eut de grands embrassements et quelques larmes versées, les unes par un motif de joie, et les autres par la tendresse, qui fait ordinairement pleurer ceux qui en sont si susceptibles qu'ils ne sauraient s'en empêcher, quand ils voient ou entendent dire quelque chose de tendre.

Après tous ces beaux compliments, il fut conclu que Léandre s'en irait le lendemain, et qu'il prendrait un des chevaux que l'on avait loués; mais il dit qu'il monterait celui de son fermier, qui se servirait du sien, qui le porte-

rait assez bien chez lui.

— Nous ne prenons pas garde, dit Destin, que M. Ragotin s'impatiente; il faut le faire entrer. Mais, à propos, n'y a-t-il personne qui sache quelque chose de son dessein?

La Rancune, qui n'avait point parlé, ouvrit la bouche pour dire qu'il le savait, et que le matin il lui avait donné à déjeuner pour lui déclarer qu'il désirait de s'associer à la troupe et faire la comédie, sans prétendre lui être à charge, parce qu'il avait assez de bien; qu'il aimait autant le dépenser en voyant le monde que de demeurer au Mans; à quoi

il l'avait fort porté.

Aussitôt Roquebrune s'avança pour dire qu'il n'était pas d'avis qu'on le recût, en étant des poëtes comme des femmes. Quand il y en a deux dans une maison, il y en a une de trop; que deux poëtes dans une troupe y pourraient exciter des tempêtes, dont la source viendrait des contrariétés du Parnasse; d'ailleurs, que la taille de Ragotin était si défectueuse, qu'au lieu d'apporter de l'ornement au théâtre, il en serait déshonoré.

— Et puis quel personnage pourra-t-il faire? Il n'est pas capable des premiers rôles; M. Destin s'y opposerait, et l'Olive pour les seconds. Il ne saurait représenter un roi, non plus qu'une confilente, car il aurait aussi mauvaise mine sous le masque qu'à visage découvert, et ainsi je conclus qu'il ne soit

pas recu.

Et moi, repartit la Rancune, je soutiens qu'on doit le recevoir, et qu'il sera fort propre pour représenter un nain, quand il ensera besoin, ou quelque monstre, comme celui de l'Andromède: cela sera plus naturei que d'en faire d'artificiels. Et quant à la déclamation, je puis vous assurer que ce sera un autre Orphée, qui attirera tout le monde après lui. Dernièrement, quand nous cherchions mademoiselle Angélique, l'Olive et moi nous le rencontrâmes monté sur un mulet semblable à lui, c'est-à-dire petit. Comme nous marchions, il se mit à déclamer des vers de Pyrame avec tant d'emphase, que des passants, qui conduisaient des ânes, s'approchè-

rent du mulet, et l'écoutèrent avec tant d'attention, qu'ils ôtérent leurs chapeaux de leurs têtes pour le mieux entendre, et le suivirent jusqu'au logis où nous nous arrêtâmes pour boire un coup. Si donc il a été capable d'attirer l'attention de ces âniers, jugez de ce que feront ceux qui sont capables de discerner les belles choses.

Cette saillie fit rire tous ceux qui l'avaient entendue, et l'on fut d'avis de faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-même. On l'appela : il vint, il entra; et après avoir fait une douzaine de révérences, il commença sa ha-

rangue en cette sorte:

Illustres personnages! auguste sénat du Parnasse (il s'imaginait sans doute d'être dans le barreau du présidial du Mans, où il n'était guère entré depuis qu'il y avait été reçu avocat; ou dans l'académie des puristes)! on dit, en commun proverbe, que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs; et, par un proverbe contraire, les bonnes compagnies dissipent les mauvaises, et rendent les personnes semblables à ceux qui les composent.

Cet exorde, si bien débité, fit croire aux comédiennes qu'il allait faire un sermon; car elles tournerent la tête, et eurent beaucoup

de peine à s'empêcher de rire.

Quelque critique glosera peut-être sur ce mot de sermon; mais pourquoi Ragotin n'eûtil pas été capable d'une telle sottise, puisqu'il avait bien fait chanter des chants d'église en sérénade avec des orgues? Mais il continua:

Je me trouve si destitué de vertus, que je désire m'associer à votre illustre troupe, pour en apprendre et pour m'y façonner; car vous êtes les interprètes des Muses, les échos vivants de leurs chers nourrissons; et vos mé-

rites sont si connus à toute la France, que l'on vous admire jusqu'au delà des pôles. Pour vous, mes lemoiselles, vous charmez tous ceux qui vous considérent; et l'on ne saurait entendre l'harmonie de vos belles voix, sans en être ravi en admiration : aussi, beaux anges en chair et en os, tous les plus doctes poëtes ont-ils rempli leurs vers de ves louanges. Les Alexandre et les César n'ont jamais égalé la valeur de monsieur Destin et des autres héros de cette illustre troupe. Il ne faut donc pas vous étonner si je désire avec tant de passion d'en accroître le nombre, ce qui vous sera facile, si vous me faites l'honneur de m'y recevoir; au reste, je ne veux point vous être à charge, ni ne prétends par-ticiper aux émoluments du théâtre; mais seu-lement être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

On le pria de sortir pour un moment, afin que l'on pût resoudre sur le sujet de sa ha-rangue, et y procéder dans les formes. Il sortit, et l'on commençait d'opiner, quand le poète se jeta à la traverse pour former une seconde opposition; mais il fut relancé par la Rancune, qui l'eût encore mieux poussé, s'il n'eût regardé son habit neuf, qu'il avait acheté de l'argent qu'il lui avait prêté. Enfin il fut conclu qu'il serait reçu pour être le di-vertissement de la compagnie. On l'appela, et quand il fut entré, Destin prononca en sa fa-veur. On fit les cérémonies accoutumées : il fut écrit sur les registres, prêta le serment de fidélité. On lui donna le mot auquel tous les comédiens se reconnaissaient, et il soupa ce soir-là avec toute la caravane.

IV. - Départ de Léandre et de la troupe comique pour Alencon. - Disgrace de Ragotin.

Après souper, il n'y eut personne qui ne félicitat Ragotin de l'honneur qu'on lui avait fait de le recevoir dans la troupe, de quoi il s'enfla si fort, que son pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Léandre prit occasion d'entretenir sa chere Angelique, à la-quelle il réitéra le dessein qu'il avait fait de l'épouser; mais il le dit avec tant de douceur, qu'elle ne lui répondit que des deux yeux, d'où elle laissa couler quelques larmes. Je ne sais si ce fut de joie des belles promesses de Léandre ou de tristesse de son départ: quei qu'il en soit, ils se firent beaucoup de caresses, la Caverne n'y apportant plus

d'obstacle.

La nuit étant déjà fort avancée, il fallut se retirer. Léandre prit congé de toute la compagnie, et s'en fut se coucher. Le lendemain il se leva de bon matin, partit avec le fermier de son pere, et fit tant par ses journées, qu'il arriva en la maison de son pere, qui était malade, lequel lui témoigna d'êtré bien aise de sa venue; et, selon que ses forces le lui permirent, il lui exprima la douleur que lui avait causée son absence, et lui dit ensuite qu'il avait bien de la joié de le revoir, pour lui donner sa dernière bénédiction, et avec elle tous ses biens, nonobstant l'affliction qu'il avait eue de sa mauvaise conduite; mais qu'il croyait qu'il en userait mieux à l'a-venir. Nous apprendrons la suite à son retour.

Les comédiens et comédiennes étant habillés, chacun amassa ses nippes; on remplit les coffres, on fit les balles du bagage comique et on prepara tout pour partir. Il manquait un

cheval pour une des demoiselles, parce que l'un de ceux qui les avaient loues s'était dédit. On priait l'Olive d'en chercher un autre, quand Ragotin entra, lequel ayant our cette proposi-Ragotin entra, lequel ayant oui cette proposition, dit qu'il n'en était pas besoin, parce qu'il en avait un pour porter mademoiselle de l'Etoile ou Angélique en croupe, attendu qu'à son avis on ne pourrait pas aller en un jour à Alençon, y ayant dix grandes lieues du Mans; qu'en y mettant deux jours, comme il le fallait nécessairement, son cheval ne serait pas trop fatigué de porter deux personnes. Mais la l'Étoile l'interrompant, lui dit qu'elle ne pourrait pas se tenir en croupe; ce qui affligea fort le petit homme, qui fut un peu consolé quand Angélique dit qu'elle le ferait bien, elle. Ils déjeunerent tous, et l'opérateur et sa femme furent de la partie; mais pendant que l'on apprêtait le déjeuner, Ragotin prit l'occasion pour parler au seigneur Ferdinandi, auquel il fit la même harangue qu'il avait faite à l'avocat dont nous avons parlé, quand auquel il fit la meme harangue qu'il avait faite à l'avocat dont nous avons parlé, quand il le prenait pour lui, à laquelle il répondit qu'il n'avait rien oublié pour mettre tous les secrets de la magie en pratique, mais sans aucun effet; ce qui l'obligeait de croire que la l'Etoile était plus grande magicienne qu'il n'était magicien; qu'elle avait des charmes beaucoup plus puissants que les siens, et que c'était une dangereuse personne, qu'il avait grand sujet de craindre. Ragotin voulait repartir: mais on les pressa de se laver les grand sujet de craindre. Ragotin voulait re-partir; mais on les pressa de se laver les mains, et de se mettre à table, ce qu'ils firent tous. Après le déjeuner, Inezilla témoigna à tous ceux de la troupe, et principalement aux demoiselles, le déplaisir qu'elle et son mari avaient d'un départ si prompt, leur protes-tant qu'ils eussent bien désiré de les suivre à Alençon, pour avoir l'honneur de leur conver-sation plus longtemps; mais qu'ils seraient obligés de monter sur le théâtre pour débiter leurs drogues, et par conséquent faire des farces; que cela étant public, et ne coûtant rien, le monde y va plus facilement qu'à la comédie, où il faut donner de l'argent, et qu'ainsi, au lieu de les servir, ils leur pourraient nuire; et que, pour l'éviter, ils avaient résolu de monter au Mans après leur départ.

Ils s'embrassèrent les uns les autres, et se dirent mille douceurs : les demoiselles pleurèrent, et enfin tous se firent de grands compliments, à la réserve du poëte. qui, en d'autres occasions, eût parlé plus que quatre, et en celle-ci demeura muet, la séparation d'Înezilla lui ayant été un si furieux coup de foudre, qu'il ne put jamais le parer, quoiqu'il s'estimât tout couvert des lauriers du Par-

nasse.

La charrette étant chargée et prête à partir, la Caverne y prit place au même endroit que vous l'avez vu au commencement de ce roman; la l'Etoile monta sur un cheval que Destin conduisait, et Angélique se mit derrière Ragotin, qui avait pris avantage en montant a cheval, pour éviter un second accident de sa carabine, qu'il n'avait pourtant pas oubliée, car il l'avait pendue à sa bandouillère; tous les autres allèrent à pied, dans le même ordre qu'ils étaient arrivés au Mans.

Quand ils furent dans un petit bois qui est au bout du pavé, environ à une sieue de la ville, un cers, qui était poursuivi par les gens de monsieur le marquis de Lavardin, traversa le chemin, et fit peur au cheval de Ragotin, qui allait devant, ce qui lui fit quitter l'étrier, et mettre en même temps la main à sa carabine: mais comme il le fit avec précipitation, le talon se trouva justement sous son aisselle; et comme il avait la main à la détente, le

coup partit, et parce qu'il l'avait beaucoup chargée, et à balle, elle le repoussa si furieusement qu'elle le renversa par terre, et en tombant le bout de la carabine donna contre les reins d'Angélique, qui tomba aussi, mais sans se faire aucun mal, car elle se trouva sur ses pieds. Pour Ragotin, il donna de la tête contre la souche d'un vieux arbre pourri qui était environ un pied hors de terre, qui lui fit une assez grosse bosse au-dessus de la tempe: on y mit une pièce d'argent, on lui banda la tète avec un mouchoir; ce qui excita de grands éclats de rire à tous ceux de la troupe; ce qu'ils n'eussent peut-être pas fait, si le mal eut été plus grand; ençore ne sait, on, car il est bien difficile de s'en empêcher en pareilles occasions; aussi ils s'en régalerent comme il faut, ce qui pensa faire enra-ger le petit homme. qui aussi fut remonté sur son cheval, et Angelique, qui ne lui permit pas de recharger sa carabine, comme il le voulait faire : et l'on continua de marcher jusqu'à la Guerche, où l'on fit repaître les quatre chevaux qui étaient attelés à la charrette, et les deux autres porteurs. Tous les comediens gouterent; pour les demoiselles, elles se mirent sur un lit, autant pour se reposer que pour considérer les hommes qui buvaient à qui mieux mieux, surtout la Rancune et Ragotin, à qui l'on avait débandé la tête, à laquelle la piece d'argent avait réper-cuté la contusion, qui se le portaient a une santé qu'ils s'imaginaient que personne n'entendait, ce qui obligea Angélique a crier à Ragotin: « Monsieur, prenez garde à vous, et songez à bien conduire votre voiture: » ce qui démonta un peu le petit avocat encomédienné, qui fit aussitôt cession d'armes, or plutôt de verres, avec la Rancune. On paya l'hôtesse, on remonta à cheval, et

la caravane comique marcha. Le temps était beau et le chemin de même, ce qui fut cause qu'ils arriverent de bonne heure à un bourg qu'on appelle Vivain. Ils descendirent au Cog hardi, qui est le meilleur logis; mais l'hôtesse (qui n'était pas la plus agréable du pays du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir. disant qu'elle avait beaucoup de monde, entré autres un receveur des tailles de la province. et un autre receveur des épices du présidial du Mans, avec quatre ou cinq marchands de toile. La Rancune, qui songea aussitôt à faire quelque tour de son métier, lui dit qu'ils ne demandaient qu'une chambre pour les demoiselles; que pour les hommes, ils se coucheraient comme ils pourraient, et qu'une nuit était bientôt passée, ce qui adoucit un peu la fierté de dame cabaretière.

Ils entrerent donc et l'on ne déchargea point la charrette; car il y avait dans la bassecur une remise de carrosse où on la mit et on la ferma à la clef; et l'on donna une chambre aux comédiennes, où tous ceux de la troupe soupérent, et quelque temps après les demoiselles se couchèrent dans deux lits qu'il y avait, savoir la l'Etoile dans un et la Caverne et sa fille Angélique dans l'autre. Vous jugez bien qu'elles ne manquèrent pas de fermer la porte; aussi bien que les deux receveurs, qui se retirèrent aussi dans une autre chambre, où ils firent porter leurs valises, qui étaient pleines d'argent, sur lequel la Rancune ne put pas mettre la main, car ils se pré-

cautionnèrent bien.

Mais les marchands payèrent pour eux. Ce méchant homme eut assez de prévoyance pour être logé dans la même chambre où ils avaient fait porter leurs balles. Il y avait trois lits, dont les marchands en occupaient deux et l'Olive et la Rancune l'autre, lequel ne dormit

point; mais quand il connut que les autres dormaient ou devaient dormir, il se leva doucement pour faire son coup, qui fut inter-rompu par un des marchands, auquel il était survenu un mal de ventre, avec une envie de le décharger, ce qui l'obligea à se lever et la Rancune a regagner le lit. Cependant le marchand, qui logeait ordinairement dans ce logis, et qui en savait toutes les issues, alla par la porte qui conduisait a une petite galerie, au bout de laquelle étaient les lieux communs; ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaise odeur aux vénérables comédiens. Quand il se fut vidé, il retourna au bout de la galerie; mais au lieu de prendre le chemin qui conduisait à la chambre d'où il était parti, il prit de l'autre côté et descendit dans la chambre où les receveurs étaient couchés (car les deux chambres et les montées étaient disposées de la même sorte); il s'approcha du premier lit qu'il rencontra, croyant que ce fût le sien; et une voix, à lui inconnue, lui demanda:

- Qui est la?

Il passa sans rien dire à l'autre lit, où on lui dit la même chose, mais d'un ton plus élevé, et en criant:

- L'hôte! de la chandelle! il y a quelqu'un

dans notre chambre.

L'hôte fit lever une servante; mais avant qu'elle fût en état de comprendre qu'il fallait de la lumière, le marchand eut le loisir de remonter et de descendre par où il était allé.

La Rancune, qui entendait tout ce débat (car il n'y avait qu'une simple cloison d'ais entre les deux chambres), ne perdit pas de temps, mais dénoua habilement les cordes des deux balles, dans chacune desquelles il prit deux pièces de toile, et renoua les cordes comme si personne n'y eût touché; car il savait le secret, qui n'est connu que de ceux du

métier, non plus que leur numéro et leurs chiffres. Il voulait en attaquer un autre, quand le marchand entra dans la chambre, et ayant oui marcher, dit:

- Qui est là?

La Rancune, qui ne manquait point de repartie, après avoir fourré les quatre pièces de toile dans le lit, dit qu'on avait oublié de mettre un pot de chambre, et qu'il cherchait la fenêtre pour pisser. Le marchand, qui n'était pas encore recouché, lui dit:

- Attendez, monsieur, je vais l'ouvrir, car

je sais mieux où elle est que vous.

Il l'ouvrit, et se remit au lit. La Rancune s'approcha de la fenêtre, par laquelle il pissa aussi copieusement que quand il arrosa un marchand du bas Maine avec qui il était couché dans un cabaret de la ville du Mans, comme vous l'avez vu dans le sixième chapitre de la première partie de ce roman ; après quoi il retourna se coucher sans fermer la fenêtre. Le marchand lui cria qu'il ne devait pas l'avoir laissée ouverte, et l'autre lui cria encore plus haut qu'il la fermât s'il voulait; que pour lui il n'eût pas pu retrouver son lit dans l'obscurité, ce qui n'était pas quand elle était ouverte, parce que la lune luisait bien fort dans la chambre. Le marchand, appréhendant qu'il ne voulût lui faire une querelle d'Allemand, se leva sans lui repartir, ferma la fenêtre, et se remit au lit, où il ne dormait pas, dont bien lui prit; car sa balle n'eut pas eu meilleur marché que les deux autres.

Cependant l'hôte et l'hôtesse criaient à la chambriere d'allumer vite la chandelle. Elle s'en mettait en devoir; mais comme il arrive ordinairement que plus on s'empresse, moins on avance, aussi cette misérable servante souffia les charbons plus d'une heure sans pouvoir l'allumer; l'hôte et l'hôtesse lui di-

saient mille malédictions, et les receveurs criaient toujours plus fort: • de la chandelle! • Enfin, quand elle fut allumée, l'hôte et l'hôtesse et la servante monterent à leur chambre, où, n'ayant trouvé personne, ils leur dirent qu'ils avaient grand tort de mettre amsi tous ceux du logis en alarme: eux soutenaient toujours d'avoir vu et oui un homme, et de lui avoir parlé. L'hôte passa de l'autre côté, et demanda aux comédiens et aux marchands si quelqu'un d'eux était sorti: ils dirent tous que non; • à la réserve de monsieur, dit un des marchands, parlant de la Rancune, qui s'est levé pour pisser par la fenêtre; car on n'a point donné de pot de chambre. • L'hôte gronda fort la servante de ce manquement, et alla retrouver les receveurs, auxquels il dit qu'il fallait qu'ils eussent fait quelque mauvais songe, car personne n'avait bougé; et après leur avoir dit qu'ils dormissent bien, et qu'il n'était pas encore jour, il se retira.

Sitôt que le jour fut venu, la Rancune se

Sitôt que le jour fut venu, la Rancune se leva, et demanda la clef de la remise, où il entra pour cacher les quatre pieces de toile qu'il avait dérobées, et qu'il mit dans une des

balles de la charrette.

V. — Ce qui arriva aux comédiens entre Vivain et Alençon. — Autre disgrace de Ragotin.

Tous les héros et héroïnes de la troupe comique partirent de bon matin, prirent le grand chemin d'Alençon, et arrivèrent heureusement au Bourg-le-Roi, que le vulgaire appelle le Boulerey, où ils dînêrent et se reposêrent quelque temps, pendant lequel on mit en avant si l'on passerait par Arsonay, qui est un village à une lieue d'Alençon, ou si l'on prendrait de l'autre côté pour éviter Barée, qui est un chemin où, pendant les plus grandes chaleurs de l'été, il y a de la boue où les

chevaux enfoncent jusqu'aux sangles.
On consulta la-dessus le charretier qui assura qu'il passerait partout, ses quatre chevaux étant les meilleurs de tous les attelages du Mans: d'ailleurs qu'il n'y avait qu'environ cinq cents pas de mauvais chemin, et que celui des communes de Saint-Pater, où il faudrait passer, n'était guère plus beau, et beaucoup plus long; qu'il n'y aurait que les che-vaux et la charrette qui entreraient dans la boue, parce que les gens de pied passeraient dans les champs, quittes pour enjamber certaines fascines, qui ferment les terres, afin que les chevaux n'y puissent pas entrer : on les appelle en ce pays-là des éthaliers. Ils enfilerent donc ce chemin-la. Mademoiselle de l'Etoile dit qu'on l'avertît quand on en serait pres, parce qu'elle aimait mieux aller à pied en beau chemin, qu'à cheval dans la boue; Angélique en dit autant, et aussi la Caverne, qui appréhenda que la charrette ne versat.

Quand ils furent sur le point d'entrer dans ce mauvais chemin, Angelique descendit de la croupe du cheval de Ragotin, Destin fit mettre pied à terre à la l'Etoile, et l'on aida à la Caverne à descendre de la charrette. Roquebrune monta sur le cheval de la l'Etoile, et suivit Ragotin, qui allait après la charrette. Quand ils furent au plus boueux du chemin, et à un lieu où il n'y avait d'espace que pour la charrette, quoique le chemin fut fort large, ils rencontrèrent une vingtaine de chevaux de voiture, que cinq ou six paysans condui-saient, qui se mirent à crier au charretier de reculer. Le charretier leur criait encore plus fort:

- Reculez vous-mêmes, vous le ferez plus aisément que moi.

De détourner ou à droite ou à gauche, cela

ne se pouvait, car de chaque côte il n'y avait que des fondrières insondables. Les voituriers voulant faire les mauvais, s'avancèrent brusquement contre la charrette, en criant si fort que les chevaux en prirent tant de peur qu'ils en rompirent leurs traits, et se jeterent dans les fondrières · le timonier se détourna tant soit peu sur 'a gauche, ce qui fit avancer la roue du même côté, qui, pour ne trouver point de ferme, fit verser la charrette. Ragotin, tout bouffi d'orgueil et de colère, criait comme un démoniaque contre les voituriers, croyant de pouvoir passer au côté droit, où il semblait y avoir du vide; car il voulait joindre les voituriers, qu'il menacait de sa carabine pour les faire reculer. Il s'avança donc ; mais son cheval s'embourba si fort, que tout ce qu'il put faire, ce fut de désétrier promptement, de désarconner en même temps, et de mettre pied à terre; mais il s'enfonça jusqu'aux ais-selles; et s'il n'eut pas étendu les bras, il eût enfoncé jusqu'au menton.

Cet accident si imprévu fit arrêter tous ceux qui passaient dans les champs, pour penser à y remédier. Le poëte qui avait tou-jours bravé la fortune, s'arrêta doucement, et fit reculer son cheval jusqu'à ce qu'il eût trouvé le sec. Les voituriers voyant tant d'hommes qui avaient tous chacun un fusil sur l'épaule, et une épée au côté, reculèrent sans bruit, de peur d'être battus, et prirent un

autre chemin.

Cependant il fallut songer à remédier à tout ce désordre, et l'on dit ou'il fallait commencer par M. Ragotin et par son cheval, car ils étaient tous deux en grand péril. L'Olive et la Rancune furent les premiers qui se mirent en devoir; mais quand ils voulurent s'en approcher, ils enfoncèrent jusqu'aux cuisses, et ils auraient encore enfoncé s'ils eussent avan-

cé davantage : tellement qu'après avoir sondé plusieurs endroits sans y trouver du ferme. la Rancune, qui avait toujours des expédients d'un homme de son naturel, dit sans rire qu'il n'y avait pas d'autre remède pour tirer M. Ragotin du danger où il était, que de prendre la corde de la charrette; qu'aussi bien il fallait la décharger et la lui attacher au cou, et le faire tirer par les chevaux qui s'étaient remis dans le grand chemin. Cette proposition fit rire tous ceux de la compagnie, mais non pas Ragotin, qui en eut autant de mais non pas Ragotin, qui en eut attant que peur, comme lorsque la Rancune lui voulait couper son chapeau sur le visage quand il l'avait enfoncé dedans. Mais le charretier, qui s'était hasardé pour relever les chevaux, le fit encore pour Ragotin: il s'approcha de lui, et à diverses reprises le sortit, et le conduisit dans le champ où étaient les comédiennes, qui ne purent s'empêcher de rire, le voyant en si bel équipage : elles se contrai-gnirent pourtant tant qu'elles purent. Cependant le charretier retourna son cheval, qui, étant assez vigoureux, sortit avec un peu d'aide, et alla trouver les autres; ensuite de quoi l'Olive, la Rancune et le même charretier qui étaient déjà tous pleins de boue, déchargerent la charrette, la remuerent et la rechargérent. Elle fut aussitôt réattelée, et les chevaux la sortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta sur son cheval avec peine, car le har-nais était tout rompu; mais Angélique ne voulut pas se remettre derrière lui pour ne point gater ses habits. La Caverne dit qu'elle irait bien a pied, ce que fit aussi la l'Étoile, que Destin continua de conduire jusqu'aux Chênes-Verts, qui est le premier logis que l'on trouve en venant du Mans au faubourg de Montfort, où ils s'arrêtèrent, n'osant pas entrer dans la ville dans un si étrange désordre. Après que ceux qui avaient travaillé eurent bu, ils employèrent le reste du jour à faire secher leurs habits, après en avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avait déchargés; car ils en avaient eu chacun un en présent de la noblesse mancelle. Les comédiennes soupèrent légèrement, lassées du chemin qu'elles avaient été contraintes de faire a pied, ce qui les obligea aussi à se coucher de bonne heure : les comédiens ne se couchèrent qu'après avoir

bien soupé.

Les uns et les autres étaient à leur premier sommeil, environ sur les onze heures, quand une troupe de cavaliers frappèrent à la porte de l'hôtellerie. L'hôte répondit que son logis était plein, et d'ailleurs qu'il était heure indue. Ils recommencerent a frapper plus fort, en menacant d'enfoncer la porte. Destin, qui avait toujours Saldagne en tête, crut que c'etait lui qui venait a force ouverte pour lui enlever la l'Etoile; mais ayant rezardé par la fenêtre, il aperçut, à la faveur de la clarté de la lune, un homme qui avait les mains liées par derrière, ce qu'ayant dit fort bas à ses compagnons, qui étaient tous aussi bien que lui en état de le bien recevoir, Ragotin dit assez haut que c'etait M. de la Rapp nière ; qu'il avait pris quelques voleurs, car il était à la quête. Ils furent confirmes dans cette opinion quand ils ourrent commander à l'hôte d'ouvrir de par le roi.

Mais pourquoi diable, dit la Rancune ne l'a-t-il pas mené au Mans, ou à Beaumont-le-Vicomte, ou au pis-aller à Fresnay? car, quoique ce faubourg soit du Maine, il n'y a point de prisons; il faut qu'il y ait là du

mystère.

L'hôte fut contraint d'ouvrir à la Rappinière, qui entra avec dix archers, lesquels menaient un homme attaché comme je viens de vous dire, et qui ne faisait que rire, surtout quand il regardait la Rappinière, ce qu'il faisait fixement, contre l'ordinaire des criminels, et c'est la première raison pourquoi il ne le mena pas au Mans. Or, vous saurez que la Rappinière ayant appris que l'on avait fait plusieurs voleries, et pillé quelques maisons champètres, se mit en devoir de chercher les malfaiteurs. Comme lui et ses archers approchaient de la forêt de Persaine, ils virent uz homme qui en sortait; mais quand il apercut cette troupe d'hommes à cheval, il reprit le chemin du bois, ce qui fit juger à la Rappi-nière que ce pouvait en être un. Il piqua si fort, et ses gens aussi, qu'ils attrapérent cet homme, qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rappinière lui fit, mais il ne parut point confus; au contraire, il se mit à rire et à regarder fixement la Rappinière, qui, plus il le considérait, plus il s'imaginait de l'avoir vu autrefois, et il ne se trom-part pas: mais du temps qu'ils s'étaient vus, on portait les cheveux courts et de grandes barbes, et cet homme-la avait la chevelure fort longue et point de barbe, et d'ailleurs ses habits étaient différents; tout cela lui en îtait la connaissance. Il le fit néammoins attacher à un banc de la table de la cuisine, qui était a dossier à l'antique, et le laissa en la garde de deux archers, et s'en alla coucher après avoir fait un peu de collation.

Le lendemain Destin se leva le premier, et en passant par la cuisine, il vit les archers endormis sur une méchante paillasse, et un homme attaché à un des bancs de la table, lequel lui fit signe de s'approcher, ce qu'il fit; mais il fut fort étonné quand le prison-

nier lui dit:

Vous souvient-il quand vous fûtes attaqué à Paris sur le Pont-Neuf, où vous fûtes volé, principalement d'une boîte de portraits? J'étais alors avec le sieur de la Rappinière, qui était notre capitaine; ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer: vous savez tout ce qui se passa. J'ai appris que vous avez tout su de Doguin, à l'heure de sa mort, et que la Rappinière vous a rendu votre boîte. Vous avez une belle occasion de vous venger de lui; car s'il me mène au Mans, comme il fera peut-être, j'y serai pendu sans doute; mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne soit de la danse: il ne faudra que joindre votre déposition à la mienne, et puis vous savez comment va la

justice du Mans.

Destin le quitta, et attendit que la Rappinière fût levé. Ce fut pour lors qu'il témoinere fût levé. Ce fut pour lors qu'il témoinen a bien qu'il n'était point vindicatif; car il l'avertit du dessein du criminel, en lui disant tout ce qu'il avait dit de lui, et ensuite lui conseilla de s'en retourner et de laisser ce misérable. Il voulait attendre que les comédiennes fussent levées pour leur donner le bonjour; mais Destin lui dit franchement que la l'Etoile ne le pourrait pas voir sans s'emporter furieusement contre lui avec justice. Il lui dit de plus que si le vice-bailli d'Alencon (qui est le prévôt de ce bailliage-la) savait tout ce manége, il le viendrait prendre. Il le crut, fit démonta à cheval avec ses archers, et s'en alla sans payer l'hôtesse (ce qui lui était assez ordinaire) et sans remercier Destin, tant il était àroublé.

Après son départ, Destin appela Roquebrune, l'Olive et le décorateur, qu'il mena dans la ville, et ils allèrent directement au grand jeu de paume, où ils trouvèrent six gentilshommes qui jouaient partie. Il demanda le maître du tripot; et ceux qui étaient dans la galerie ayant connu que c'étaient des

comédiens, dirent aux joueurs que c'étaient des comédiens, et qu'il y en avait un qui avait fort bonne mine. Les joueurs achevèrent leur partie, et montérent dans une chambre pour se faire frotter, tandis que Destin traitait avec le maître du jeu de paume. Ces gentilshommes étant descendus à demi-vêtus, saluérent Destin, et lui demanderent toutes les particularités de la troupe; de quel nombre de personnes elle était composée; s'il y avait de bons acteurs, s'ils avaient de beaux habits, et si les femmes étaient belles. Destin répondit sur tous ces chefs, en suite de quoi ces gentilshommes lui offrirent leur service, et prierent le maitre de les accommoder, ajoutant que, s'ils avaient patience qu'ils fussent tout à fait habillés, ils boiraient ensemble, ce que Destin accepta pour se faire des amis, en cas que Saldagne le cherchat encore ; car il en avait toujours de l'appréhension. Cependant il convint du prix pour le louage du tripot : et ensuite le décorateur alla chercher un menuisier pour bâtir le théâtre, suivant le modèle qu'il lui donna; et les joueurs étant habillés, Destin s'approcha d'eux de si bonne grâce, et avec sa grande mine leur fit paraître tant d'esprit, qu'ils concurent de l'amitié pour lui. Ils lui demandèrent où la troupe ètait logée, et lui ayant répondu qu'elle était aux

Chènes-Verts, à Montfort, ils lui dirent:

— Allons boire dans un logis qui sera votre fait; nous voulons vous aider à faire le mar-

ché.

Ils y allèrent, furent d'accord du prix pour trois chambres, et y dejeunèrent très-bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de vers et de pièces de théâtre; ensuite de quoi ils lui firent grande amitié, et allèrent avec lui voir les comédiennes, qui étaient sur le point de dîner, ce qui fut cause

que ces gentilshommes ne demeurèrent pas longtemps avec elles. Ils les entretunrent pourtant agréablement pendant le peu de temps qu'ils y furent; ils leur offrirent leurs services et leur protection, car c'étaient des

principaux de la ville.

Après le dîner on fit porter le bagage comique à la Coupe-d'Or, qui était le logis que Destin avait retenu; et quand le théâtre fut en état, ils commencèrent à représenter. Nous les laisserons dans cet exercice, où ils firent tous voir qu'ils n'étaient pas apprentis, et retournerons voir ce que fait Saldagne depuis sa chute.

FIN DU TOME DEUXIÈME

Paris. Imprimerie Nouvelle (2850c. ouv.), 14, rue des jeuneurs G. Masquin, directeur.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

SCARRON

LΕ

ROMAN COMIQUE

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2. RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1879

Tous droits réservés



LE ROMAN COMIQUE

TROISIÈME PARTIE

(SUITE)

VI. - Mort de Saldagne.

Vous avez vu, dans le douzième chapitre de la seconde partie de ce roman, comment Saldagne était demeuré au lit, malade de sa chute, dans la maison du baron d'Arques, à l'appartement de Verville, et ses valets si ivres dans une hôtellerie d'un bourg distant de deux lieues de ladite maison, que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire com-prendre que la demoiselle s'était sauvée, et que l'autre homme que son maître leur avait donné la suivait avec l'autre cheval. Après qu'ils se furent bien frotté les yeux, et qu'ils eurent bâillé chacun trois ou quatre fois. et allongé les bras en s'étirant, ils se mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin par lequel il savait bien qu'ils ne la trouveraient pas, suivant l'ordre que son maître lui en avait donné; aussi roulèrent-ils pendant trois jours, au bout desquels ils s'en retournerent trouver Saldagne, qui n'était pas encore guéri de sa chute, ni même en état de quitter le lit, auquel ils dirent que la fille s'était sauvée, mais que l'homme que M. de Verville leur avait donné la suivait à cheval. Saldagne pensa enrager à la réception de cette nouvelle, et bien prit à ses valets qu'il était au lit et attaché par une jambe: car, s'il eût été debout ou s'il eût pu se lever, ils n'eussent pas seulement essuyé des paroles comme ils firent, mais il les aurait roués de soups de bâton; car il pesta si furieusement contre eux, leur disant toutes les injures imaginables, et se mit si fort en colère, que son mal augmenta, et la fièvre le reprit ; en sorte que, quand le chirurgien vint pour le panser. il apprehenda que la gangrene ne se mît à sa jambe, tant elle était enflammée : et même il y avait quelque lividité, ce qui l'obligea d'aller trouver Vervil e, a qui il conta cet accident. lequel se donta bien de ce qui l'avait causé, et alla aussitôt voir Saldagne, pour lui demander la cause de son altération 'ce qu'il savait assez, car il avait été averti par son valet de tout le succès de l'affaire); et, l'ayant appris de lui-même, il lui redoubla sa douleur. en disant que c'était lui qui avait tramé cetté pièce, pour lui éviter la plus mauvaise affaire qui put jamais lui arriver.

— Car, lui dit-il, vous voyez bien que personne n'a voulu retirer cette fille; et je vous déclare que si j'ai souffert que ma femme, votre sœur, l'ait logée céans, ce n'a été qu'à dessein de la remettre entre les mains de son frère et de ses amis. Dites-moi un peu, que seriez-vous devenu si l'on avait fait des informations contre vous pour un rapt, qui est un crime capital, et que l'on ne pardonne point? Vous croyez peut-être que la bassesse de sa naissance et sa profession vous auraient excusé de cette licence: vous vous flattez en cela; car apprenez qu'elle est fille de gentilhomme et de demoiselle, et qu'au bout vous

n'y auriez pas trouvé votre compte; et après tout, quand les moyens de la justice auraient manqué, sachez qu'elle a un frère qui s'en serait vengé; car c'est un homme qui a du cœur, vous l'avez éprouvé en plusieurs rencontres; ce qui vous devrait obliger à avoir de l'estime pour lui, plutôt que de le persécuter comme vous faites. Il est temps de cesser ces vaines poursuites, où vous pourriez succomber à la fin; car vous savez que le désespoir fait tout hasarder. Il vaut donc mieux

pour vous le laisser en paix.

Ce discours, qui devait obliger Saldagne à rentrer en lui-même, ne servit qu'à redoubler sa rage, et à lui faire prendre d'étranges résolutions, qu'il dissumula en présence de Verville, et qu'il tâcha depuis d'exécuter. Il se dépécha de se guérir ; et sitôt qu'il fut en état de pouvoir monter à cheval, il prit congé de Verville, et en même temps i, prit le chemin du Mans, où il croyait trouver la troupe; mais ayant appris qu'elle en était partie pour aller à Alençon, il résolut d'y aller. Il passa par Vivain, où il fit repaître ses gens et trois coupeiarrets qu'il avait pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq hàrdi, où il mit pied à terre, l entendit une grande rumeur; c'étaient les marchands de toile, qui, étant allés au marché à Beaumont, s'étaient apercus du larcin que leur avait fait la Rancune, et étaient revenus s'en plaindre à l'hôtesse, qui, en criant bien fort. Æur soutenait qu'elle n'en était pas responsable, puisqu'ils ne lui avaient pas donne leurs balles à garder, mais qu'ils les avaient fait porter dans leurs chambres; et les marchands répliquaient :

— Cela est vrai; mais que diable aviez-vous à faire d'y mettre coucher ces bateleurs ? car sans doute ce sont eux qui nous ont volé.

- Mais, repartit l'hôtesse, trouvâtes-

vous vos balles crevées ou les cordes dé faites.

 Non, dirent les marchands et c'est ce qu nous étonne, car elles étaient nouées comm si nous l'eussions fait nous-mêmes.

- Or, allez-vous promener, dit l'hô

tesse.

Les marchands voulaient répliquer, quant Saidagne jura qu'il les battrai s'ils faisaien plus de brui'. Ces pauvres marchands, voyan tant de gens, et de si mauvaise mine, furen contraints de se taire et attendirent leur départ pour recommencer leur dispute avec l'hôtesse.

Après que Saldagne, ses gens et ses chevau eurent repu, il prit la route d'Alençon, où i arriva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit, qu'il employa à penser aux moyens de se venger sur Destin de l'affront qu'il lui avai fait de lui avoir ravi sa proie; et comme i était fort brutal, il ne prit que des résolutions brutales.

Le lendemain, il alla à la comédie avec se compagnons, qu'il fit passer devant et pay: pour quatré : îls n'étalent connus de personne, ainsi il leur fut facile de passer pour étrangers; pour lui, il entra le visage couver de son manteau et la tête enfoncée dans sor chapeau, comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'assit et assista à la comédie où il s'ennuva autant que les autres s'y plurent; car tous admirerent la l'Etoile, qui représenta ce jour-la la Cléopâtre de la pompeuse tragédie du grand Pompée, de l'inimitable Corneille. Quand elle fut finie, Saldagne et ses gens demeurérent dans le jeu de paume, résolus d'y attaquer Destin. Mais cette troupé avait si fort gagné les bonnes grâces de toute la noblesse et de tous les honnêtes bourgeois d'Alencon, que ceux qui la composaient n'aldent point au théâtre, ni ne s'en retouraient point à leur logis qu'avec un grand

rtége.

Ce jour-là, une jeune dame, veuve, fort gante, qu'on appelait madame de Villefleur, nvía les comediennes à souper, ce que Salagne put facilement entendré : elles s'en xcusèrent civilement; mais, voyant qu'elle ersistait de si bonne grâce à les en prier, les lui promirent d'y aller : ensuite elles se tirèrent, mais très-bien accompagnées, et otamment de ces gentilhommes qui jouaient la paume quand Destin vint pour louer le ipot, et d'un grand nombre d'autres; ce qui mpit le mauvais dessein de Saldagne, qui osa éclater devant tant d'honnètes gens, avec squels il n'eût pas trouvé son compte. Mais s'avisa de la plus insigne méchanceté que n puisse imaginer, qui fut d'enlever la l'Eile quand elle sortirait de chez madame de illefleur et de tuer tous ceux qui voudraient y opposer à la faveur de la nuit. Les trois médiennes y allèrent souper et passer la eillée. Or, comme je vous l'ai déjà dit, cette ame était jeune et fort galante, ce qui attiit à sa maison toute la belle compagnie, qui igmenta ce soir-là à cause des comédiens. Or Saldagne s'était imaginé d'enlever la Itoile avec autant de facilité que quand l'avait ravie lorsque le valet de Destin la nduisait, suivant la maudite invention de Rappinière. Il prit donc un vigoureux

eval, qu'il fit tenir par un de ses laquais, leel il posta à la porte de la maison de ladite me de Villefleur, qui était situés dans une tite rue proche du palais, croyant qu'il lui rait facile de faire sortir la l'Etoile sous elque prétexte, et de la monter promptemt sur le cheval, avec l'aide de ces trois mmes qui battaient l'estrade dans la grande place, pour la mener après où il lui plaira. Enfin il se repaissait de ces vaines chimère, et tenait déjà la proie en idée: mais il arriqu'un homme d'église, qui n'était pas de cet qui se font scrupule de tout, et bien souvet de rien, car il frequentait les honorables copagnies, et aimait si fort la comédie qu'il fisait connaissance avec tous les comédiens de venaient à Alençon, en avait fait une fet étroite avec ceux de notre illustre troupe, tallait veiller ce soir-la chez madame de Vilfleur.

Ayant apercu un laquais qu'il ne connasait point, non plus que la livrée qu'il ports, tenant un cheval par la bride, et s'étant équis à qui il était, ce qu'il faisait là, si sa maître était dans la maison, et ayant troié beaucoup d'obscurité dans ses réponses, ll monta à la salle où etait la compaguie, à quelle il raconta ce qu'il avait vu, et qua avait oui marcher des personnes à l'entrée e

la petite rue.

Destin, qui avait observé cet homme quie cachait le visage de son manteau, et qui av toujours l'imagination frappée de Saldag; ne douta point que ce ne fut lui : il n'en av pourtant rien dit à personne; mais il av mené tous ses compagnons chez madame Villefleur, pour faire escorte aux demoise qui y veillaient; mais ayant appris de la beche de l'ecclésiastique ce que vous venez d'etendre il fut confirmé dans la croyance de était Saldagne qui voulait hasarder un cond enlèvement de sa chère l'Etoile.

On consulta sur ce que l'on devait faire, l'on conclut qu'on attendrait l'événement que si personne ne paraissait avant l'heure la retraite, on sortirait avec toute la préction qu'on peut prendre en pareilles occasio Mais on ne demeura pas longtemps, qu

homme inconnu entra et demanda mademoiselle de l'Etoile, à laquelle il dit qu'une demoiselle de ses amies lui voulait dire un mot à la rue, et qu'elle la priait de descendre pour un moment. On jugea alors que c'était par ce moyen que Saldagne voulait réussir dans son dessein : ce qui obligea tous ceux de la compagnie à se metfre en état de les bien recevoir. On ne trouva pas bon qu'aucune des comédiennes descendit; mais on fit avancer une des femmes de chambre de madame de Villefleur, que Saldagne saisit aussitôt, crovant que ce fût la l'Etoile. Mais qu'il fut étonné quand il se trouva investi d'un grand nombre d'hommes armés! car il en était passé une partie par une porte est sur la grande place, et les autres par la porte ordinaire: mais comme il n'avait de ugement qu'autant qu'un brutalen peut avoir, et sans considérer si ses gens s'étaient joints a lui, il tira un coup de pistolet, dont un des omédiens fut blessé légérement, mais qui fut suivi d'une demi-douzaine qu'on déchargea sur lui. Ses gens, qui ouïrent le bruit, au lieu le s'approcher pour le secourir, fireut comme font ordinairement ces canailles que l'on emploie pour assassine quelqu'un, qui s'enfuient, quand ils trouvent de la résistance : autant en firent les compagnons de Saldagne, qui était tombé, car il avait un coup de pistolet à la tête et deux dans le corps. On apporta de la lumière pour le regarder; mais personne ne le connut que les comédiens et comédiennes, qui assurèrent que c'était Saldagne. On le crut mort, quoiqu'il ne le fût pas, ce qui fut cause que l'on aida à son laquais à le mettre de travers sur son cheval. Îl le mena à son logis, où on lui reconnut encore quelque signe de vie, ce qui obligea l'hôte a le faire panser; mais ce fut inutilement, car il mourut le lendemain. Son cos fut porté en son pays, où il fut reçu par s sœurs et leurs maris : elles le pleurèrent r contenance, mais, dans leur cœur, elles furt très-aises de sa mort. J'oserais croire mêa que madame de Saint-Far eût bien voulu ce son brutal de mari eût eu un pareil sort, el devait l'avoir à cause de la sympathie. Je voudrais pourtant pas faire un jugement méraire.

La justice se mit en devoir de faire quelqus formalités; mais n'ayant trouvé personne, t personne ne se plaignant, et d'ailleurs ce qui pouvaient être soupconnés étant des pricipaux gentilshommes de la ville, cela d

meura dans le silence.

Les comédiennes furent conduites à le logis, où elles apprirent le lendemain la mot de Saldagne, dont elles se réjouirent for étant alors en assurance; car partout ell n'avaient que des amis, et partout ce se ennemi, parce qu'il les suivait partout.

VII. - Suite de l'histoire de la Caverne.

Destin avec l'Olive allérent le lendemain che le prêtre, que l'on appeiait monsieur le prieu de Saint-Louis (qui est un titre plutôt hom rable que lucratif d'une petite église situé dans une île que fait la rivière de Sarthe entr les ponts d'Alençon), pour le remercier de c que, par son moyen, ils avaient évité le plu grand malheur qui leur pût jamais arriver, e qui ensuite les avait mis dans un parfai repos, puisqu'ils n'avaient plus rien a craindr après la mort funeste du misérable Saldagne qui continuait toujours à les troubler.

Vous ne devez pas vous étonner si les comédiens et comédiennes de cette troupe avaient reçu ce bienfait d'un prêtre, puisque vous avez pu voir daus les aventures comiques de cette illustre histoire les bons offices que trois ou quatre curés leur avaient rendus dans le logis où l'on se battait la nuit, et le soin qu'ils avaient eu de loger et garder Angélique, après qu'elle fut retrouvée, et autres que vous avez pu remarquer, et que vous verrez encore dans la suite.

Ce prieur, qui n'avait fait que simplement connaissance avec eux, fit alors une fort étroite amitié, en sorte qu'ils se visitérent depuis. et mangérent souvent ensemble. Or, un jour que M. de Saint-Louis était dans la chambre des comédiennes (c'était un vendredi, que l'on ne représentait pas), Destin et la l'Étoile prièrent la Caverne d'achever son histoire. Elle eut un peu de peine à s'y résoudre ; mais enfin elle toussa et cracha trois ou quatre fois; on dit même qu'elle se moucha aussi, et se mit en état de parler, quand M. de Saint-Louis voulut sortir, croyant qu'il y eut quelque mystère qu'elle n'eut pas voulu que tout le monde eut entendu ; mais il fut arrêté par tous ceux de la troupe, qui l'assurérent qu'ils seraient trèsaises qu'il apprît leurs aventures :

Et j'ose croire, dit la l'Etoile (qui avait l'esprit fort éclairé), que vous n'êtes pas venu à l'âge où vous êtes sans en avoir éprouvé quelques-unes; car vous n'avez pas la mine

d'avoir toujours porté la soutane.

Ces paroles démontérent un peu le prieur, qui leur avoua franchement que ses aventures ne rempliraient pas mai une partie de
roman, au lieu des histoires fabuleuses que
l'on y met le plus souvent. La l'Etoile lui repartit qu'elle jugeait bien qu'elles étaient dignes d'être ouïes, et l'engagea à les raconter
a la première réquisition qui lui en serait faite:
ce qu'il promit fort agreablement. Alors la
Caverne reprit son histoire de cette sorte.

- Le lévrier, qui nous fit peur, interrompi

ce que vous allez apprendre.

La proposition que le baron de Sigognac fi faire à ma mère, par le curé, de l'épouser, li rendit aussi affligée que j'en étais joyeuse comme je vous l'ai déja dit; et ce qui augmentait son affliction, c'était de ne savoir pa quel moyen sortir de son château. De le fair seules, nous n'eussions pu aller guère loin qu'il ne nous eût fait suivre et reprendre, e ensuite peut-être maltraiter. D'ailleurs c'était hasarder de perdre nos nippes, qui étaient le seul moyen qui nous restait pour subsister mais le bonheur nous en fournit un tout à fair

plausible.

Ce baron, qui avait toujours été un homme farouche et sans humanité, avant passé de l'excès de l'insensibilité brutale à la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour, qu'i n'avait jamais ressentie, ce fut avec tant de violence qu'il en fut malade, et malade à la mort. Au commencement de sa maladie, ma mère s'entremit de le servir ; mais son mat augmentait toutes les fois qu'elle approchait de son lit; ce qu'ayant aperçu, comme elle était femme d'esprit, elle dit à ses domestiques qu'elle et sa fille leur é aient plutôt des sujets d'empêchement que néce-saires, et, par cette raison, qu'elle les priait de leur procurer des montures pour nous porter et une charrette pour le bagage. Ils eurent un peu de peine à s'y résoudre ; mais le curé survenant, et avant reconnu que M. le baron était en rêverie, se mit en devoir d'en ch-rcher : enfin il trouva ce qui nous était nécessaire. Le lendemain. nous fîmes charger notre équipage; et, aprés avoir pris congé des domestiques, et principalement de cet obligeant curé, nous allames coucher à une petite ville de Périgord, dont je n'ai pas retenu le nom; mais je sais bien que

c'était celle où l'on alla quérir un chirurgien pour panser ma mère, qui avait été blessée quand les gens du baron de Sigognac nous prirent pour des Bohémiers. Nous descendimes dans un logis, où l'on nous prit aussitôt pour ce que nous étions, car une chambriere dit assez haut: . Courage! on fera la comedie. puisque voici l'autre partie de la troupe arrivée; ce qui nous fit connaître qu'il y avait là déjà quelque débris de caravane comique. dont nous fumes tres-aises, parce que nous pourrions faire troupe, et ainsi gagner notre vie. Nous ne nous trompâmes point, car le lendemain, après que nous eumes congédié la charrette et les chevaux, deux comédiens, qui avaient appris notre arrivée, nous vinrent voir, et nous apprirent qu'un de leurs compagnons avec sa femme les avait quittés, et que. si nous voulions nous joindre à eux, nous pourrions faire affaire. Ma mère, qui était encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent, et l'on fut d'accord qu'elle aurait les premiers rôles, et l'autre femme qui était restée les seconds ; et moi je ferais ce que l'on voudrait, car je n'avais pas plus de treize ou quatorze ans. Nous représentâmes environ quinze jours, cette ville-là n'etant pas capable de nous entretenir davantage. D'ailleurs ma mère pressa d'en sortir, et de nous éloigner de ce pays-là, de crainte que ce baron. étant guéri, ne nous cherchât et ne nous fît quelque insulte.

Nous fîmes environ quarante lieues sans nous arrêter; et à la premiere ville où nous représentâmes, le maître de la troupe, que l'on appelait Bellefleur, parla de mariage à ma mère; mais elle le remercia, et le conjura en même temps de ne prendre pas la peine d'être son galant, parce qu'elle était déjà avancée en âge, et qu'elle avait résolu de ne se re-

marier jamais. Bellefleur ayant appris une si ferme résolution, ne lui en parla plus depuis. Nous roulâmes trois ou quatre années avec succès: je devins grande, et ma mère si valétudinaire, qu'elle ne pouvait plus représenter. Comme j'avais exerce avec la satisfaction des auditeurs et l'approbation de la troupe, je fus subrogée en sa place. Bellefleur, qui n'avait pu l'avoir en mariage, me demanda à elle pour être sa femme; mais ma mere ne lui répondit pas selon son désir, car elle eût bien voulu trouver quelque occasion pour se retirer à Marseille. Etant tombée malade à Troyes en Champagne, et appréhendant de me laisser seule, elle me communiqua le dessein de Bellefleur. La nécessité présente m'obligea de l'accepter : d'ailleurs c'était un fort honnête homme. Il est vrai qu'il eût pu être mon père. Ma mère eut donc la satisfaction de me voir mariée, et de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une fille peut l'être: mais comme le temps guérit tout, nous reprimes notre exercice, et quelque temps après je devins grosse. Celui de mon accouchement étant venu, je mis au monde cette fille que vous voyez, Angélique, qui m'a tant coûté de larmes, et oui m'en fera bien verser, si je demeure encore quelque temps en ce monde.

Comme elle allait poursuivre, Destin l'interrompit, lui disant qu'elle ne pouvait espérer à l'avenir que toute sorte de satisfaction, puisqu'un seigneur tel qu'était Léandre la voulait pour femme. On dit en commun proverbe que lupus in fabulá (excusez ces trois mots de latin assez faciles à entendre); aussi comme la Caverne allait achever son histoire, Léandre entra, et salua tous ceux de la compagnie. Il était vêtu de noir, et suivi de trois laquais aussi vêtus de noir; ce qui donna assez à

connaître que son père était mort. Le prieur de Saint-Louis sortit, et s'en alla. Je finis ici ce chapitre.

VIII. - Fin de l'histoire de la Caverne.

Après que Léandre eut fait toutes les céré-monies de son arrivée, Destin lui dit qu'il fallait le consoler de la mort de son père, et le féliciter des grands biens qu'il lui avait lais-sés. Léandre le remercia du premier, avouant que, pour la mort de son pere, il y avait longtemps qu'il l'attendait avec impatience.

- Toutefois, seur dit-il, il ne serait pas séant que je parusse sur le théatre sitôt et si près de mon pays natal; il faut donc, s'il vous plaît, que je demeure dans la troupe, sans représenter jusqu'a ce que nous soyons éloignés

d'ici.

Cette proposition fut approuvée de tous; ensuite de quoi la l'Etoile lui dit :

Monsieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres, et comment il vous plaît

que nous vous appelions a présent.
Sur quoi, Léandre lui répondit :
Le titre de mon pere était le baron de Rochepierre, lequel je pourrais porter; mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Léandre, nom sous lequel j'ai eté si heureux que d'agréer à ma chere Angélique. C'est donc ce nom-là que je veux porter jusqu'a la mort, tant pour cette raison que pour vous faire voir que je veux exécuter ponctuellement la résolution que je pris à mon départ, et que je communiqual à tous ceux de la troupe.

Ensuite de cette déclaration, les embrassades redoublérent, beaucoup de soupirs furent pousses, quelques larmes coulerent des plus beaux yeux, et tous approuverent la résolution de Léandre, qui, s'étant approché d'Angélique, lui conta mille douceurs, auxquelles elle répondit avec tant d'esprit, que Léandre en fut d'autant plus confirmé dans sa résolution. Je vous aurais volontiers fait le récit de leur entretien et de la manière qu'il se passa; mais je ne suis pas amoureux comme eux. Léandre leur dit de plus qu'il avait donné ordre à toutes ses affaires, qu'il avait mis des fermiers dans toutes ses terres, et qu'il leur avait fait avancer à chacun six mois, ce qui pouvait monter à six mille livres, qu'il avait apportées, afin que la troupe nemanquat de rien. A ce discours, grands remerciments. Alors Ragotin, qui n'avait point paru en tout ce que nous avons dit dans ces deux derniers chapitres, s'avanca pour direque, puisque M. Léandre ne voulait pas représenter en ce pays, on pouvait bien lui donner ses rôles, et qu'il s'en acquitterait comme il faut. Mais Roquebrune, qui était son antipode, dit que cela lui appartenait bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithète fit rire toute la compagnie, ensuite de quoi Destin dit que l'on y aviserait, et qu'en attendant la Caverne pourrait achever son histoire, et qu'il serait bon d'envoyer quérir le prieur de Saint-Louis. afin qu'il en ouît la fin comme il avait fait la suite, et afin qu'il débitât plus facilement la sienne. Mais la Caverne repondit qu'il n'était pas nécessaire, parce qu'elle aurait achevé en deux mots. On lui donna audience, et elle continua ainsi:

— Je suis demeurée à mon accouchement d'Angélique. Je vous ai dit aussi que deux comédiens nous vinrent trouver, pour nous persuader de faire troupe avec eux; mais je ne vous ai pas dit que c'était l'Olive et un autre qui nous quitta depuis, en la place duquel

nous reconnûmes notre poëte. Mais me vent au lieu de mes plus sensibles malheurs. Un jour que nous allions représenter la comédie du Menteur, de l'incomparable M. Corneille. dans une ville de Flandre où nous étions alors. un laquais d'une dame, qui avait charge de garder så chaise, la quitta pour aller ivrogner, et aussitôt une autre dame prit sa place. Quand celle à qui elle appartenait vint pour s'y asseoir et la trouva prise, elle dit civilement à celle qui l'occupait que c'était là sa chaise, et qu'elle la priait de la lui laisser. L'autre répondit que, si cette chaise était la sienne. elle la pourrait prendre, mais qu'elle ne bougerait pas de cette place-la. Les paroles augmenterent, et des paroles on en vint aux mains. Les dames se tiraient les unes les autres, ce qui aurait été peu; mais les hommes s'en mêlérent; les parents de chaque parti en formèrent un chacun: on criait, on se poussait, et nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du théâtre. Mon mari, qui devait faire le personnage de Dorante, avait son épée au côté: quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau, il ne marchanda point, il sauta du théâtre en bas, et se jeta dans la mêlée, avant aussi l'épée dans la main, tâchant d'apaiser le tumulte; quand quelqu'un de l'un des partis, le prenant sans doute pour être du contraire au sien, lui porta un grand coup d'épée que mon mari ne put parer ; car s'il s'en fût apercu il lui eût bien donné le change, car il était fort adroit aux armes. Ce coup lui perca le cœur: il tomba, et tout le monde s'enfuit. Je me jetai en bas du théâtre, et m'approchai de mon mari, que je trouvai sans vie. Angélique, qui pouvait avoir alors treize ou quatorze ans, se joignit à moi avec tous ceux de la troupe. Notre recours fut de verser des larmes, mais inutilement.

Je Ro arterrer le corps de mon mari après qu'il eut été visité par la justice, qui me demanda si je voulais me faire partie; à quo je répondis que je n'en avais pas le moyen Nous sortîmes de la ville, et la nécessité nous contraignit de représenter pour gagner notre wie, quoique notre troupe ne fût guere bonne. le principal acteur nous manquant. D'ailleurs j'étais si affligée, que je n'avais pas le courage d'étudier mes rôles : mais Angélique, qui se faisait grande, suppléa à mon défaut. Enfin. nous étions dans une ville de Hollande où vous nous vîntes trouver, vous, M. Destin, mademoiselle votre sœur et la Rancune. Vous vous offrites de représenter avec nous, et nous fûmes ravis de vous recevoir et d'avoir le bonheur de votre compagnie. Le reste de mes aventures a été commun entre nous, comme vous ne le savez que trop; au moins depuis Tours, où notre portier tua un des fusiliers de l'intendant, jusqu'en cette ville d'Alencon.

La Caverne finit ainsi son histoire, en versant beaucoup de larmes, ce que fit aussi la l'Etoile en l'embrassant et la consolant du mieux qu'elle put de ses malheurs, qui véritablement n'étaient pas médiocres. Mais elle lui dit qu'elle avait sujet de se consoler, vu l'alliance de Léandre. La Caverne sanglotait si fort, qu'elle ne put lui repartir, non plus que moi à continuer ce chapitre.

IX. — La Rancune désabuse Ragotin sur le sujet de la l'Étoile. — L'arrivée d'un carrosse plein de noblesse et autres aventures de Ragotin.

La comédie allait toujours, et l'on représentait tous les jours avec grande satisfaction de l'auditoire, qui était toujours beau et 1072

nombreux; il n'y arrivait aucun désorère, parce que Ragotin tenait son rang derrière la scène, lequel n'était pourtant point content de ce qu'on ne lui donnait pas de rôle, et dont il grondait souvent; mais on lui donnait espérance que, quand il serait temps, on le ferait représenter. Il s'en plaignait presque tous les jours à la Rancune, en qui il avait une grande confiance, quoique ce fut le plus défiant de tous les hommes. Mais, comme il l'en pressat une fois extraordinairement, la Rancune lui dit:

- M. Ragotin, ne vous ennuyez pas encore, et apprenez qu'il y a grande différence du barreau au theatre. Si l'on n'y est bien hardi on s'interrompt facilement; et puis la déclamation des vers est plus difficile que vous ne pensez. Il faut observer la ponetuation des périodes, et ne pas faire paraître que ce soit de la poésie, mais les prononcer comme si c'était de la prose; il ne faut pas les chanter, ni s'arrêter à la moitié ni à la fin des vers, comme fait le vulgaire, ce qui a tres-mauvaise grâce; il y faut encoré être bien assuré; en un mot, il faut les animer par l'action. Croyez-moi donc, attendez encore quelque temps; et, pour vous accoutumer au théâtre, représentez sous le masque à la farce; vous y pourrez faire le second Zani : nous avons un habit qui vous sera fort propre (c'était celui d'un petit garcon qui faisait quelquefois ce personnage-la, et que l'on appelait Godenot). Il en faut parler à M. Destin et à mademoiselle de l'Étoile :

Ce qu'ils firent le jour même; et il fut arrêté que, le lendemain, Ragotin ferait ce personnage-là. Il fut instruit par la Rancune, qui, comme vous l'avez vu au premier tome de ce roman, s'enfarinait à la farce de ce qu'il de vait dire. Le sujet de celle qu'ils jouèrent fut une intrigue amoureuse que la Rancune démêlait en faveur de Destin : comme il se préparait à exécuter ce négoce, Ragotin parut sur la scène, auquel la Rancune demanda en ces termes :

- Petit garçon, mon petit Godenot, où vas-

tu si empresse?

Puis, s'adressant à la compagnie, après lui avoir passé la main sous le menton, et trouvé

sa barbe:

— Messieurs, j'avais toujours cru que ce que dit Ovide de la métamorphose des fourmis en Pygmées, auxquels les grues font la guerre, était une fable; mais a présent je change de sentiment; car sans doute en voici un de la race, ou bien ce petit homme ressuscité pour qui l'on a fait, il y a environ sept ou huit cents ans, une chanson que je suis résolu de vous dire: écoutez bien!

Mon père m'a donné mari. Qu'est-ce que d'un homme si petit? Il n'est pas plus grand qu'une fourmi. Hál qu'est-ce? qu'est-ce? qu'est-ce? Qu'est-ce que d'un homme, S'il n'est, s'il n'est homme, Ou'est-ce que d'un homme si petit?

A chaque vers, la Rancune tournait et retournait le pauvre Ragotin, et faisait des postures qui faisaient bien rire la compagnie. On n'a pas mis le reste de la chanson, comme chose superflue à notre roman.

Après que la Rancune eut achevé sa chan-

son, il montra Ragotin, et dit :

Le voici re-suscité.

Et en disant cela, il dénoua le cordon avec lequel son masque était attaché, de sorte qu'il parut à visage découvert, non pas sans rougir de honte et de colère tout ensemble. Il fit pourtant de nécessité vertu; et, pour se venger, il dit à la Rancune qu'il était un franc ignorant, d'avoir terminé tous les vers de sa chanson en i, comme cribli, trouvi. etc., etc.; que c'était très-mal parlé; qu'il fallait dire trouva ou trouvai Mais la Rancune lui re-

partit:

- C'est vous, monsieur, qui êtes un grand ignorant pour un petit homme; car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit, que c'était une chanson si vieille, que si l'on faisait un rôle de toutes les chansons que l'on a faites en France depuis que l'on y a fait des chansons. la mienne serait en chef. D'ailleurs, ne voyezvous pas que c'est l'idiome de cette province de Normandie, où cette chanson a été faite et qui n'est pas si mal à propos que vous vous l'imaginez 9 car, puisque, selon ce fameux Savoyard M. de Vangelas, qui a réformé la lanque française, on ne saurait donner de raison pourquoi l'on prononce certains termes, et ou'il n'y a cue l'usage qui les fait approuver. ceux du temps que l'on fit cette chanson étaient en usage; et comme ce qui est le plus ancien est toujours le meilleur, ma chanson doit passer, puisqu'elle est la plus ancienne. Je vous deman e, monsieur Ragotin. pourquoi, puis que l'on dit de quelqu'un, il monta à cheval, et il intra en sa maison, que l'on ne dit pas il descenda et il sorta, mais il descendit et il sortit? Il s'ensuit donc que l'on peut dire. il entrit et il montit, et ainsi de tous les autres termes semblables. Or, puisqu'il n'y a que l'usage qui leur donne cours, c'est aussi l'usage qui fait passer ma chanson.

Comme Ragotin vou ait repartir, Destin entra sur la scène, se plaignant de la longueur de son valet la Rancune; et l'ayant trouvé en différend avec Ragotin, il leur demanda le sujet de leur dispute, qu'il ne put jamais apprendre; car ils se mirent à parler

tous deux à la fois, et si haut qu'il s'impatienta et poussa Ragotin contre la Rancune, qui le lui renvoya de même; en telle sorte qu'ils le ballottérent longtemps d'un bout du théâtre à l'autre, jusqu'à ce que Ragotin tomba sur les mains, et marcha ainsi jusqu'aux tentes du théâtre, sous lesquelles il passa. Tous les auditeurs se levérent pour voir cette badinerie, et sortirent de leurs places, protestant aux comédiens que cette saillie valait mieux que leur farce, qu'aussi bien ils n'auraient pu achever; car les demoiselles et les autres acteurs, qui regardaient par les ouvertures des tentes du théâtre, riaient si fort qu'il leur eût été impossible de réciter leur rôle.

Nonobstant cette boutade, Ragotin persécutait sans cesse la Rancune de le mettre dans les bonnes grâces de la l'Etoile, et pour ce sujet il lui donnait souvent des repas, ce qui ne déplaisait pas à la Rancune, qui tenait toujours le bec dans l'eau au petit homme; mais comme il était frappé d'un même trait, il n'osait parler à cette belle ni pour lui, na pour Ragotin, lequel le pressa une fois si fort,

qu'il fut obligé de lui dire:

— Monsieur Ragotin, cette étoile est sans doute de la nature de celles du ciel que les astrologues appellent errantes; car aussitôt que je lui ouvre le discours de votre passion, elle me laisse sans me répondre. Mais comment me répondrait-elle, puisqu'elle ne m'écoute pas Mais je crois avoir découvert le sujet qui la rend de si difficile abord. Ceci vous surprendra sans doute; mais il faut être préparé à tout événement. Ce M. Destin, qu'elle appelle son frère, ne lui est rien moins que cela. Je les surpris, il y a quelques jours, se faisant des caresses fort éloignées d'un frère et d'une sœur; ce qui m'a depuis fait conjecturer que

c'était plutôt son galant; et je suis le plus trompé du monde, si, quand Léandre et Angélique se marieront. ils n'en font de même. Sans cela elle serait bien dégoûtée, de mépriser votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité et de mérite, sans compter la bonne mine. Je vous dis ceci afin que vous tâchiez de chasser de votre cœur cette passion, puisqu'elle ne peut servir qu'à vous tourmenter comme un damné.

Le petit poëte et avocat fut si assommé de ce discours, qu'il quitta la Rancune en branlant la tête, et en disant sept ou huit fois à

son ordinaire:

Serviteur, serviteur, etc.

Ensuite Ragotin s'avisa d'aller faire un voyage à Beaumont-le-Vicomte, petite ville distante d'environ cinq lieues d'Alençon, et où l'on tient un beau marché rous les lundis de chaque semaine: il voulut choisir ce jour-là pour y aller, ce qu'il fit savoir à tous ceux de la troupe, leur disant que c'était pour retirer quelque somme d'argent qu'un des marchan's de cette ville lui devait, ce que tous trouvèrent bon.

— Mais, lui dit la Rancune, comment pensez-vous faire? car votre cheval est encloué, il

ne pourra pas vous porter.

— Il n'importe, dit Ragotin, j'en prendrai un de louage; et si je n'en puis trouver j'irai bien à pied; il n'y a pas si loin: je profiterai de la compagnie de quelqu'un des marchands de cette ville, qui y vont presque tous de la

sorte.

Il en chercha un partout, sans en pouvoir trouver; ce qui l'obligea à demander à un marchand de toile, voisin de leur logis, s'il irait le lundi prochain au marché à Beaumont; et ayant appris que c'était sa résolution, il le pria d'agréer qu'il l'accompagnat,

ce que le marchand accepta, à condition qu'ils partiraient aussitôt que la lune serait levée, qui était environ une heure après minuit; ce

aui fut exécuté.

Or, un peu avant qu'ils se missent en chemin, il était parti un pauvre cloutier, qui avait accoutumé de suivre les marchés pour débiter ses clous et des fers de cheval, quand il les avait faits, et qu'il portait sur son dos dans une besace. Ce cloutier étant en chemin et n'entendant ni ne voyant personne devant ni derrière lui, jugea qu'il était encore trop tôt pour partir. D'ailleurs, une certaine frayeur le saisit quand il pensa qu'il lui fallait passer tout proche des fourches patibulaires, où il y avait alors un grand nombre de pendus, ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin, et à se coucher sur une petite motte de terre, ou était une haie, en attendant que quelqu'un passât, et où il s'endormit. Peu de temps après, le marchand et Ragotin passèrent : ils allaient au petit pas et ne disaient mot, car Ragotin révait au discours que lui avait tenu la Rancune. Comme ils furent proche du gibet, Ragotin dit qu'il fahait compter les pendus, à quoi le marchand s'accorda par complaisance. Ils avaucérent jusqu'au milieu des piliers pour compter, et aussitôt ils aperçurent qu'il en était tombé un qui était fort sec. Ragotin, qui avait toujours des pensées dignes de son esprit, dit au marchand qu'il lui aidat à le relever, et qu'il voulait l'appuyer tout droit contre un des piliers; ce qu'ils firent facilement avec un baton, car, comme je l'ai dit, il était raide et fort sec; et, après avoir vu qu'il y en avait quatorze de pendus, sans celui qu'ils avaient relevé, ils continuèrent leur chemin. Ils n'ava ent pas fait vingt pas, quand Ragotin arrêta le marchand pour lui dire qu'il fallait appeler ce mort, pour voir

s'il voulait venir avec eux, et se mit à crier bien fort:

- Hola! ho! veux-tu venir avec nous?

Le cloutier, qui ne dormait pas ferme, se leva aussitôt de son poste, et en se levant, cria aussi bien fort:

J'y vais, j'y vais; attendez-moi.

Et il se mit à les suivre.

Alors le marchand et Ragotin, croyant que ce fût effectivement le pendu, se mirent à courir bien fort; et le cloutier se mit aussi à courir, en criant toujours plus fort:

- Attendez-moi.

Et comme il courait, les fers et les clous qu'il portait faisaient un grand bruit, ce qui redoubla la peur de Rarotin et du marchand; car ils crurent pour lors que c'était véritablement le mort qu'ils avaient relevé, ou l'ombre de quelqu'autre, qui traînait des chaînes (car le vulgaire croit qu'il n'apparaît jamais de spectre qui n'eu traîne apres soi); ce qui les mit en état de ne plus fuir, un tremblement les ayant saisis de façon que, leurs jambes ne les pouvant plus soutenir, ils furent contraints de se coucher par terre, ou le cloutier les trouva, et qui fit délorer la peur de leur cœur, par un bonjour qu'il leur donna, ajoutant qu'ils l'avaient bien fait courir.

Ils eurent de la peine à se rassurer; mais, après avoir reconnu le cloutier, ils se levèrent et continuèrent heureusement leur chemin jusqu'a Beaumont, ou Rugotin fit ce qu'il avait à y faire, et le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la troupe qui sortaient de table, auxquels il raconta son aventure, qui pensa les faire mourir de rire: les demoiselles en faisaient de si grands éclats, qu'on les entendait de l'autre bout de la rue, et qui furent interrompus par l'arrivée d'un carrosse rempli de noblesse

campagnarde. C'était un gentilhomme qu'on appelait M. de la Fresnay. Il mariait sa fille unique, et il venait prier les comédiens de représenter chez lui le jour de ces noces. Cette fille, qui n'était pas des plus spirituelles du monde, leur dit qu'elle desirait que yon jouât la Sylvie de Mairet. Les comédiennes se contraignirent beaucoup pour ne pas rire, et lui dirent qu'il fallait donc leur en procurer une; car ils ne l'avaient plus. La demoiselle répondit qu'elle leur en donnerait une, ajoutant qu'elle avait toutes les pastorales, celles de Racan, la Belle Pécheuse, la Contraire en amour, Ploncidon, le Mercier, et un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres:

— Čar, disait-elle, cela est propre à ceux qui, comme nous, demeurent dans des maisons aux champs: et d'ailleurs les habits ne coûtent guère; il ne faut point se mettre en peine d'en avoit de somptueux, comme quand il faut représenter la Mort de Pompée, le Cinna Héraclius, ou la Rodogune. Et puis, les vers des pastorales ne sont pas si ampoulés que ceux des poèmes graves; et ce genre pastoral est plus conforme à la simplicite de nos premiers parents, qui n'étaient habillés que de feuilles

de figuier, même après leur péché.

Son père et sa mère écoutaient ce discours avec admiration, s'imaginant que les plus excellents orateurs du royaume n'auraient su débiter de si riches pensées, ni en termes si

relevés.

Les comédiens demandèrent du temps pour se préparer, et on leur donna huit jouzs. La compagnie s'en alla après avoir dîne, quand le prieur de Saint-Louis entra. La YEtoile lui dit qu'il avait bien fait de venir; car il avait ôté la peine à l'Olive de l'aller quérir, pour s'acquitter de sa promesse; à quoi il ne fallait guère le porter, puisqu'il venait pour ce sujet.

Les comémennes s'assirent sur un lit, et les comédiens sur des chaises; on ferma la porte, avec commandement au portier de dire qu'in n'y avait personne, s'il fût survenu quelqu'un. On fit silence, et le prieur débuta comme vous l'allez voir dans le chapitre suivant, si vous prenez la peine de le lire.

I., - Histoire du prieur de Saint-Louis. - Arrivée de monsieur de Verville.

Le commencement de cette histoire ne peut vous etre qu'ennuyeux, puisqu'il est généalogique; mais cet exorde est, ce me semble, nécessaire pour une plus parfaite intelli-

gence de ce que vous y entendrez.

Je ne veux point déguiser ma condition, puisque je suis dans ma patrie : peut-être qu'ail eurs j'aurais pu passer pour autre que je ne suis, quoique je ne l'aie jamais fait; j'ai toujours été fort sincère sur ce point-là. Je suis donc natif de cette ville : les femmes de mes deux grands-pères étaient demoiselles, et il v avait du de à leur surnom. Mais comme vous savez que les fils aînés emportent presque tout le bien, et qu'il en reste fort peu pour les autres garçons et pour les filles (sui-vant l'ordre du coutumier de cette province), on les place comme on peut, ou en les mettant dans l'ordre ecclésiastique ou religieux, ou en les mariant à des personnes de moindre condition, pourvu qu'ils soient honnêtes gens, et qu'ils aient du bien, suivant le proverbe qui court en ce pays, plus de profit et moins d'honneur; proverbe qui depuis long-temps a passé les limites de cette province, et s'est répandu dans tout le royaume. Aussi mes grand'mères furent-elles mariées à des marchands. l'un de draps de laine, et l'autre de toile. Mon grand-père paternel avait quatre

fils, dont mon père n'était pas l'aîné. Celui de ma mère avait deux fils et deux filles, dont elle en était une. Elle fut mariée au second fils de ce marchand drapier, qui avait quitté le commerce pour s'adonner à la chicane, ce qui est cause que je n'ai pas eu tant de bien

que j'eusse pu en avoir.

Mon père, qui avait beaucoup gagné au commerce, et qui avait épousé en premières noces une femme fort riche, qui mourut sans enfants, était déjà fort avance en âge quand il épousa ma mere, qui consentità ce mariage plutôt par obéissance que par inclination : aussi y avait-il plutôt de l'aversion de son côté que de l'amour, ce qui fut sans doute la cause qu'ils demeurérent treize ans mariés, et quasi hors d'espérance d'avoir des enfants; mais enfin ma mère devint enceinte. Quand ie terme fut venu de problire son fruit, ce tut avec une peine extrême, car elle fut quatre jours en travail : à la fin, elle accoucha de moi, sur le soir du quatrième jour. Mon père, qui avait été occupé pendant ce temps-la à faire condamner un homme a être pendu, parce qu'il avait tué un sien frère, et quatorze faux témoins au fouet, fut ravi de joie quand les femmes qu'il avait laissées dans sa maison pour secourir ma mère le félicitèrent de la naissance de son fils. Il les régala du mieux qu'il put, et en enivra quelques-unes, auxquelles il fit boire du vin blanc en guise de cidre-poiré; lui-même me l'a raconté plusieurs fois. Je fus baptisé deux jours après ma naissance: le nom que l'on m'imposa ne fait rien à mon histoire. J'eus pour parrain un seigneur de place, fort riche, dont mon père était voisin, lequel ayant appris de madame sa femme la grossesse de ma mere, après un si long temps de mariage, comme je l'ai dit, il lui demanda son fruit pour le présenter au baptême, ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma mère n'avait que moi, elle m'èleva avec grand soin, et un peu trop délicatement pour un enfant de ma condition.

Quand je fus un peu grand, je fis paraître que je ne serais pas sot, ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'étais connu, et principalement de mon parrain, qui n'avait qu'une fille unique mariée à un gentilhomme parent de ma mère. Elle avait deux fils : un plus âgé d'un an que moi, et l'autre moins âgé d'un an; mais qui étaient aussi brutaux que je faisaís paraître d'esprit; ce qui obligeait mon parrain à m'envoyer quérir quand il avait quelque illustre compagnie; car c'était un homme splendide, et qui traitait tous les princes et grands seigneurs qui passaient par cette ville. Il me faisait chanter, danser et caqueter pour les divertir, et j'étais toujours assez bien vêtu pour avoir entrée partout. J'aurais fait fortune avec lui, si la mort ne me l'eût ravi trop tôt dans un voyage qu'il fit à Paris. Je ne ressentis point alors cette mort comme j'ai fait depuis. Ma mère me fit étudier, et je profitais beaucoup, mais quand ellé apercut que j'avais de l'inclination à être d'église, elle me retira du collége, et me jeta dans le monde, où je pensai me perdre, mal-gré les vœux qu'elle avait faits à Dieu de lui consacrer le fruit qu'elle produirait, s'il lui accordait la prière qu'elle lui faisait de lui en donner. Elle était tout au contraire des autres mères qui ôtent à leurs enfants les moyens de se debaucher; car elle me donnait, tous les dimanches et fêtes, de l'argent pour jouer et aller au cabaret. Néanmoins, comme j'avais le naturel bon, je ne faisais point d'excès, et tout se terminait à me réjouir avec mes voisins.

J'avais fait grande amitié avec un jeune

garçon, âgé de quelques années plus que moi. fils d'un officier de la reine-mère du roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, lequel avait aussi deux filles. Il faisait sa residence dans une maison située dans ce beau parc, lequel (comme vous le pouvez le savoir) à été autrefois le lieu de délices des anciens ducs d'Alencon. Cette maison lui avait été donnée, avet un grand enclos, par la reine sa maîtresse, qui jouissait alors en apanage de ce duché. Nous passions agréablement le temps dans ce parc; mais comme des enfants, sans penser à ce qui arriva depuis. Cet officier de la reine, que l'on appelait M. du Fresne, avait un frèré aussi officier dans la maison du roi, qui lui demanda son fils, ce que du Fresne n'osa refuser. Avant de partir pour la cour, il me vint dire adieu; et j'avoue que ce fut la première douleur que je ressentis en ma vie. Nous pleurâmes fort en nous séparant; mais je pleurai bien davantage quand, trois mois après son départ sa mère m'apprit sa mort. Je ressentis cette affliction autant que j'en étais capable, et je fus le pleurer avec ses sœurs, qui en étaient sensiblement touchées.

Mais comme le temps modère tout, quand ce triste souvenir fut un peu passé, madame Dufresne vint un jour prier ma mère d'agréer que j'allasse donner quelques exemples d'écriture à sa jeune fille, que l'on appelait mademoiselle du Lis, pour la distinguer de son aînée, qui portait le nom de la maison; parce lui dit-elle, que l'écrivain qui l'enseignait s'en était allé; ajoutant qu'il y en avait beaucoup d'autres; mais qu'ils ne voulaient pas aller montrer en ville, et que sa fille n'était pas de condition à rouler dans les écoles. Elle s'excusa fort de cette liberté: mais elle dit qu'on en use librement avec ses amis. Elle ajouta que cela pourrait se terminer à quelque chosse

de plus important, sous-entendant notre mariage, qu'elles conclurent depuis secrétement entre elles. Ma mère ne m'eut pas plutôt proposé cet emploi, que j'y fus l'après-diner, ressentant déja quelque secrète cause qui me faisait agir, sans y faire pourtant guere de réflexion. Mais je n'eus pas été huit jours dans cet exercice, que la du Lis, qui était la plus jolie des deux filles, se rendit fort familière avec moi, et souvent par raillerie m'appelait mon petit maître. Ce fut alors que je commencai à ressentir quelque chose dans mon cœur. qu'il avait ignoré jusque-là, et il en fut dé même de la du Lis. Nous étions inséparables, et nous n'avions point de plus grande satisfaction que quand on nous laissait seuls, ce qui arrivait assez souvent. Ce commerce dura environ six mois, sans que nous nous parlassions de ce qui nous possé lait; mais nos yeux en disaient a-sez. Je voulus un jour essayer à faire des vers à sa louange, pour voir si elle les recevrait agréablement; mais comme je n'en avais point encore composé, je ne pus pas y réussir. Je commencais à lire les bons romans et les bons poëtes, ayant laissé les Méhusine, Robert le Diable, les Quatre fils Aimon et la belle Maguelonne, Jean de Paris, etc., qui sont les romans des enfants. Or, en lisant les œuvres de Marot, j'y trouvai un triolet qui convenait merveilleusement bien à mon dessein; je le transcrivis mot à mot : le voici :

Votre bouche petite et belle
Est de gracieux entretien:
Puis parfois son maitre m'appelle,
Et l'alliance j'en retien,
Car ce m'est honneur et grand bien.
Mais quand vous me prites pour maitreQue ne disiez-vous aussi bien,
Votre maîtresse je yeux être?

Je lui donnai ces vers, qu'elle lut avec joie. comme je le vis à son air; après quoi elle les mit dans son sein, d'où elle les laissa tomber un moment après. Sa sœur aînée les releva sans qu'elle s'en aperçût : un petit laquais l'en avertît; elle les lui demanda; et voyant qu'elle faisait quelque difficulté de les lui rendre, elle se mit furieusement en colère et s'en plaignit à sa mère, qui commanda à sa fille de les lui donner, ce qu'elle fit. Ce procédé me fit concevoir de bonnes espérances, quoique ma condition me rebutât. Et pendant que nous passions ainsi agréablement le temps, mon pere et ma mère, qui étaient fort avancés en âge, délibé-rèrent de me marier et m'en firent un jour la proposition. Ma mère découvrit à mon père le projet qu'elle avait fait avec mademoiselle du Fresne, comme je vous l'ai dit; mais comme c'était un homme fort intéressé, il lui répondit que cette fille était d'une condition trop relevée pour moi, et d'ailleurs qu'elle avait trop peu de bien et qu'elle voudrait trop trancher de la dame.

Comme j'étais fils unique et que mon père était trop riche pour sa condition et semblablement un mien oncle, qui n'avait point d'enfants et duquel il n'y avait que moi qui en pût hériter, selon la coutume de Normandie. plusieurs familles me regardaient comme un objet digne de leur alliance et même on me fit porter trois ou quatre enfants au baptême. avec des filles des meilleures maisons de notre voisinage, qui est ordinairement par où l'on commence pour réussir en fait de mariage; mais je n'avais dans la pensée que ma chère du Lis. J'en étais néaninoins si persécuté de tous mes parents, que je résolus de m'en aller à la guerre, quoique je n'eusse que seize ou dix-sept ans. On fit des levées en cette ville, pour aller en Danemark, sous la conduite de

M. le comte de Montgomery. Je me fis enrôler secrètement avec trois cadets de mes voisins, et nous partîmes de même en fort bon équipage. Mon père et ma mère en furent fort affigés et ma mère en pensa mourir de douleur. Je ne pus savoir alors l'effet que ce départ inopiné fit sur l'esprit de la du Lis, car je ne lui en dis rien: mais ie l'ai su depuis par

elle-même.

Nous nous embarquâmes au Havre-de-Grâce, et voguâmes assez heureusement jusqu'à ce que nous fussions près du Sund; mais alors il s'éleva la plus furieuse tempête que l'on ait jamais vue sur l'Océan; nos vaisseaux furent jetés par la tourmente en divers endroits, et celui de M. de Montgomery, dans lequel j'étais, aborda heurensement à l'embouchure de la Tamise, par laquelle nous montâmes, à l'aide du reflux, jusqu'à Londres, capitale d'Angleterrre, ou nous sejourna nes environ six semaines, pendant lesquel es j'eus le loisir de voir une partie des raretés de cette superbe ville et l'illustre cour de son roi, qui était alors Charles Stuart, premier du nom. M. de Montgomery s'en retourna dans sa maison de Pontorson en Basse-Normandie. où ie ne voulus pas le suivre : je le suppliai de me permettre de prendre la route de Paris, ce qu'il m'accorda.

Je m'embarquai dans un vaisseau qui allait à Rouen, où j'arrivai heurensement, et de là je me mis sur un bateau qui me remonta jusqu'à Paris, où je trouvai un parent fort proche, qui était ciergier du roi. Je le priai que, par son moven, je pusse entrer dans le régiment aux Gartes: il s'y employa, et fut mon répondant; car en ce temps-la il en fallait avoir pour y être reçu. Je fus dans la compagnie de M. de la Rauderie. Mon parent me

donna de quoi me remettre en équipage, ca en ce voyage de mer j'avais gâté mes habits et de l'argent, ce qui me faisait faire paroli à une trentaine de cadets de grande maison, qu portaient tous le mousquet aussi bien que moi.

En ce temps-là, les princes et grands sei gneurs de France se soulevèrent contre le roi et même monseigneur le duc d'Orléans, sos frère; mais Sa Majesté, par l'adresse ordinair du grand cardinal de Richelieu, rompit leur mauvais desseins, ce qui obligea Sa Majest de faire un voyage en Bretagne avec un

puissante armée.

Nous arrivâmes à Nantes, où l'on fit la pre mière exécution des rebelles sur la personn du comte de Chalais, qui y eut la tête tran chée, ce qui donna de la terreur à tous le autrés, qui moyennèrent leur paix avec le roi qui s'en retourna a Paris. Il passa par la vill du Mans, où mon père me vint trouver, tou vieux qu'il était, car il avait été averti pa mon cousin, ce ciergier du roi, que j'étais dân le régiment aux Gardes. Il mé demanda à mo capitaine, qui lui accorda mon congé. Nou nous en revînmes en cette ville, où mes pa rents résolurent que, pour m'arrêter, il fallai me lier avec une femme. Celle d'un chirur gien voisin d'une de mes cousines germaine fit venir, pendant le carème, sous prétext d'ouir les prédications, la fille d'un lieutenan de bailli, d'un bourg distant de trois lieue d'ici. Ma cousine me vint quérir à notre ma son pour me la faire voir : mais après un heure de conversation que j'eus avec elle dan la maison de madite cousine, où elle était ve nue, elle se retira; et l'on me dit après qu c'était une maîtresse pour moi, à quoi je ré pondis froidement qu'elle ne m'agréait pas. C n'est pas qu'elle ne fût assez belle et riche mais toutes les beautés me semblaient laides en comparaison de ma chère du Lis, qui seule

occupait toutes mes pensées.

J'avais un oncle, frère de ma mère, homme de justice, et que je craignais beaucoup, lequel s'en vint un soir à notre maison, et, apris m'avoir fort bravé sur le mépris que j'avais témoigné faire de cette fille, me dit qu'il fallait me résoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines fêtes de Pâques, et qu'il y avait des personnes qui valaient plus que moi qui se tiendraient bien honorées de cette all'iance. Je ne répondis ni oui ni non; mais les fêtes suivantes il fallut y aller avec ma cousine, cette chirurgienne, et un de ses fils.

Nous fûmes agréablement recus, et l'on nous régala trois jours durant. On nous mena aussi à toutes les métairies de ce lieutenant dans toutes lesquelles il y avait festin. Nou fûmes aussi à un gros bourg distant d'un-lieue de cette maison, voir le curé du lieu, qui était frère de la mère de cette fille, lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournames comme nous étions venus, c'est-à-dire pour ce qui me regardait,

aussi peu amoureux qu'avant.

Il fut pourtant résolu que dans une quinzaine de jours on parlerait à fond de ce ma-

riage.

Le terme étant expiré, j'y retournai avec trois de mes cousins germains, deux avocats et un procureur en ce présidial; mais par bonheur on ne conclut rien, et l'affaire fut remise aux fêtes de mai prochaines. Mais le proverbe est bien véritable, que l'homme propose, et Dieu dispose; car ma mère tomba malade quelques jours avant lesdites fêtes, et mon père quatre jours après: l'une et l'autre maladie se terminèrent par la mort. Celle de ma mère arriva un mardi, et celle de mon

père le jeudi de la même semaine, et je fus aussi fort malade; mais je me leval pour aller voir cet oncle sévère, qui était aussi fort malade, et qui mourut quinze jours après.

A quesque temps de la, on me reparla de cette fille du lieutenant que j'étais allé voir ; mais je n'y voutus pas entendre, car je n'avais plus de parents qui eussent droit de me commander. D'ailleurs, mon cœur était toujours dans ce parc, où je me promenais ordinaire-

ment, mais bien plus souvent en idée.

Un matin que je ne croyais pas qu'il y eût encore personne de levé dans la maison du sieur du Fresne, je passai devant, et je fus bien étonné quand j'ouïs la du Lis qui chantait sur un balcon cette vieille chanson qui a pour reprise : Que n'est-il auprès de moi, celui que mon cœur aime! ce qui m'obligea à m'approcher d'elle et à lui faire une profonde réverence, que j'accompagnai de telles ou semblables paroles: • Je souhaiterais de tout mon cœur, mademoiselle, que vous eussiez la satisfaction que vous désirez, et je voudrais y pouvoir confribuer; ce serait avec la même passion que j'ai toujours été votre très-humble serviteur. » Elle me rendit bien mon salut; mais elle ne me répondit pas, et, continuant à chanter, elle changea la reprise de la chanson en ces termes : Le voici auprès de moi, celui que mon cœur aime.

Je ne demeurai pas court, car je m'étais un peu ouvert à la guerre et a la cour, et quoique ce procédé fût capable de me démonter, je lui dis : « J'aurai sujet de le croire si vous

me faites ouvrir la porte. »

En même temps, elle appela le petit laquais dont j'ai déjà parlé, à qui elle commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai, et je fus recu avec tous les témoignages de bienveillance du père, de la mère et de la sœur aînée, mais en-

core plus de la du Lis. La mère me demanda pourquoi j'étais si sauvage, et que je ne les visitais pas si souvent que j'avais accoutumé; qu'il ne fallait pas que le deuil de mes parents m'en empêchât; qu'il fallait se divertir comme auparavant; en un mot, que je serais toujours le bien venu dans leur maison. Ma réponse ne fut que pour faire paraît e mon peu de mérite, en disant quelques paroles aussi mal rangées que celles que je vous débite; mais enfin tout se termina par un déjeuner de laitage, qui est dans ce pays un grand régal, comme vous le savez.

- Et qui n'est pas désagréable, répondit la l'Etoile; mais poursuivez.

- Quand je pris congé pour sortir, la mère me demanda si je ne m'incommoderais point de l'accompagner elle et ses filles chez un vieux gentilhomme leur parent, qui demeurait à deux lieues d'ici. Je lui répondis qu'elle me faisait tort de me le demander, et qu'un commandement absolu m'eût été plus agréable: le voyage fut conclu pour le lendemain. La mère monta un petit mulet qui était dans la maison, la fille aînée monta le cheval de son père, et je portai en croupe sur le mien, qui était fort, ma chère du Lis. Je vous laisse à penser quel fut notre entretien le long du chemin, car pour moi je ne m'en souviens plus; tout ce que je puis vous dire, c'est que nous nous séparâmes, la du Lis et moi, fort amoureux. Depuis ce temps-là, mes visites furent fort fréquentes, ce qui dura tout le long de l'été et de l'automne. De vous dire tout ce qui se passa, je serais trop ennuyeux. Je vous dirai seulement que nous nous dérobions souvent de la compagnie, et nous allions demeurer seuls à l'ombrage de ce bois de hautefutaie, toujours sur le bord de la belle petite rivière qui passe au milieu, où nous avions la satisfaction d'ouir le ramage des oiseaux, qu'ils accordaient au doux murmure de l'eau, parmi lequel nous mêlions mille douceurs que nous nous disions, et nous nous faisions ensuite autant d'innocentes caresses. Ce fut la où nous résolumes de nous bien divertir le

carnaval prochain.

Un jour que j'étais occupé à faire du cidre à un pressoir du faubourg de la Barre, qui est tout joignant le parc, la du Lis m'y vint trou-ver. A son abord, je connus qu'elle avait quelque chose sur le cœur, en quoi je ne me trompai pas; car après qu'elle m'eut un peu raillé sur l'équipage où j'étais, elle me tira à part et me dit que le gentilhomme dont la fille était chez M. de Planche-Panette, son beau-frère. en avait amené un autre qu'il prétendait lui faire donner pour mari, et qu'ils étaient à la maison, dont elle s'était dérobée pour venir m'en avertir. «Ce n'est pas, ajoutat-elle, que je favorise jamais sa recherche, et que je consente à quoi que ce soit, mais j'aimerais mieux que tu trouvasses quelque moyen de le renvoyer que s'il venait de moi. » Je lui dis alors : « Va-t'en, et lui fais bonne mine pour ne rien alterer, mais sache qu'il ne sera pas ici demain à midi. » Elle s'en alla plus joyeuse, attendant l'événement. Cependant je quittai tout et abandonnai mon cidre à la discrétion des valets, et m'en allai à ma maison, où je pris du linge et un autre habit, et m'en allai chercher mes camarades, car vous dever savoir que nous étions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous cha-cun notre maîtresse, et tellement unis que qui en offensait un avait offensé tous les aufrea; et nous étions tous résolus que si quelque stranger venait pour nous les ravir, de les

mettre en état de n'y réussir jamais. Je leur proposai ce que vous venez d'ouïr, et aussitòt tous conclurent qu'il fallait aller trouver ce galant, qui était un gentilhomme de la plus petite noblesse du Bas-Maine, et l'obliger à

B'en retourner comme il était venu.

Nous allâmes donc à son logis, où il soupait avec l'autre gentishomme, son conducteur; nous ne marchandâmes point à lui dire qu'il pouvait bien se retirer, et qu'il n'y avait rien à gagner pour lui dans ce pays. Le conducteur repartit que nous ne savions pas leur dessein, et que, quand nous le saurions, nous n'y avions aucun intérêt. Alors je m'avançai, et mettant la main sur la garde de mon épee, je lui dis : • Hé bien! moi j'y en ai, et si vous ne le quittez, je vous mettrai en état de n'en faire plus. • L'un d'eux répartit que la partie n'était pas égale, et que si j'étais seul je ne parlerais pas ainsi. Je lui répliquai : « Vous êtes deux et je sors avec celui-ci (en prenant un de mes camarades); suivez-nous. • Ils s'en mirent en devoir, mais l'hôte et un de ses fils les empêcherent, et leur firent connaître que le meilleur pour eux était de se retirer, et qu'il ne faisait pas bon de se frotter à nous. Îs profitèrent de l'avis, et l'on n'en entendit plus parler depuis. Le lendemain, j'allai voir la du Lis, a qui je racontai l'action que j'avais faite, dont elle fut tres-contente, et m'en remercia en des termes fort obligeants.

L'hiver approchait, les veillées étaient fort longues, et nous les passions à jouer à des petits jeux d'esprit; ce qui étant souvent réitèré ennuya, et me fit résoudre à lui donner le bal. J'en conférai avec elle, et elle s'y accorda; j'en demandai la permission à M. du Fresne, son père, et il me la donna. Le dimanche suivant, nous darsames et continuâmes plusieurs fois, mais il y avait toujours

une si grande foule de monde que la du Lis me conseilla de ne faire plus danser, mais de penser à quelque autre divertissement. Il fut donc résolu d'étudier une comédie, ce qui fut exécuté.

La l'Etoile l'interrompit en lui disant :

- Puisque vous en êtes à la comédie, ditesmoi si cette histoire est encore guère longue? car il se fait tard et l'heure du souper approche.

- Ah! dit le prieur, il y en a encore deux fois autant pour le moins.

On jugea donc qu'il fallait la remettre à une autre fois pour donner du temps aux acteurs d'étudier leurs rôles; et quand ce n'eût pas été pour cette raison, il eût fallu cesser à cause de l'arrivée de M. de Verville, qui entra dans la chambre sans que personne s'y opposât, car le portier s'était en lormi. Sa venue surprit fort toute la compagnie : il fit de grandes caresses à tous les comédiens et comédiennes, et principalement à Destin, qu'il embrassa à diverses reprises, et leur dit le sujet de son voyage, comme vous le verrez dans le chapitre suivant, qui est fort court.

XI.—Résolution des mariages de Destin avec la l'Etoile, et de Léandre avec Angélique.

Le prieur de Saint-Louis voulut prendre congé, mais Destin l'arrêta, lui disant que dans peu de temps il faudrait souper, et qu'il tiendrait compagnie à M. de Verville, qu'il pria de leur faire l'honneur de souper avec eux. On demanda à l'hôtesse si elle avait

quelque chose d'extraordinaire, elle dit que oui. On mit du linge blanc, et l'on servit quelque temps après. On fit bonne chère, on but à la santé de plusieurs personnes, et l'on parla beaucoup. Après le dessert, Destin demanda a Verville le sujet de son voyage en ces quartiers, qui lui répondit que ce n'était pas la mort de son beau-fière Saldagne. que ses sœurs ne plaignaient guere, non plus que lui; mais qu'ayant une affaire d'importance à Rennes, en Bretagne, il s'était détourné expres pour avoir le bien de les voir. dont on le remercia fort. Ensuite, il fut informé du mauvais dessein de Saldagné et du succès. et enfin de tout ce que vous avez vu au sixième chapitre. Verville plia les épaules en disant qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait avec trop de soin. Apres sonper, Verville fit connaissance avec le prieur, dé qui tous ceux de la troupe dirent beaucoup de bien, et après avoir un peu veille il se retira. Alors Verville tira Destin à part, et lui demanda pourquoi Léandre était vêtu de noir, et pourquoi tant de laquais vêtus de même? Il lui en apprit le sujet, et le dessein qu'in avait fait d'épouser Angélique.

- Et vous, dit Verville, quand vous marierez-vous? Il est, ce me semble, temps de faire connaître au monde qui vous êtes, ce qui ne se peut que par un mariage; - ajoutant que, s'il n'était pressé, il demeurerait pour

assister a l'un et à l'autre.

Destin lui dit qu'il fahait savoir le sentiment de la l'Etoile. Ils l'appelèrent et lui proposèrent ce mariage, à quoi elle répondit qu'elle suivrait toujours le sentiment de ses amis; enfin il fut conclu que, quand Verville aurait mis fin aux affaires qu'il avait à Rennes, ce qui serait dans une quinzaine de jours au plus tard, il repasserait par Alençon, et que l'on exécuterait la proposition. Il en fut autant conclu entre eux et la Caverne pour Léandre et Angélique.—Verville donna le bon soir à la compagnie et se retira à son logis.

Le lendemain, il partit pour la Bretagne et arriva à Rennes, où il alla voir M. de la Garouffière, qui, après les compliments accoutumes, lui dit qu'il y avait dans la vide une troupe de comédiens, l'un desquels avait beaucoup de traits de visage de la Caverne; ce qui l'obligea d'aller le leudemain à la comédie, où avant vu le personnage, il fut persuade que c'etait son parent (je dis de la Caverne). Après la comé lie, il l'aborda, et s'enquit de lui d'où il était, s'il yavait longtemps qu'il était dans la troupe, etpar quels moyens il y était venu. Il répondit sur tous ces chefs. en sorte qu'il fut facile à Verville de connaî-tre qu'il était frère de la Caverne, qui s'etait perdu quand son pere futtue en Périgord par le page du baron de Sigognac, ce qu'il avoua franchement, en ajoutant qu'il n'avait jamais pu savoir ce que sa sœur était devenue. Alors Verville lui apprit qu'elle était dans une troupe de comédiens qui était à Alencon, et qu'elle avait eu beaucoup de disgrâces, mais qu'elle avait sujet d'en être consolée, parce qu'elle avait une très-belle fille qu'un seigneur de douze mille livres de rentes était sur le point d'épouser, et qu'il faisait la comédie avec eux, et qu'à son retour il assisterait au mariage, et qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'y trouver pour réjouir sa sœur, qui était fort en peine de lui, n'en ayant eu aucunes nouvelles depuis sa fuite. Non-seulement le comédien accepta cette offre, mais il supplia instamment M. de Verville de souffrir qu'il l'accompagnât. ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ses affaires, que nous lui laisserons négocier, et retournerons à Alencon.

Le prieur de Saint-Louis alla, le même jour que partit Verville, trouver les comédiens et comédiennes, pour leur dire que monseigneur l'évêque de Séez l'avait envoyé quérir, pour lui communiquer une affaire d'importance, et qu'il était bien marri de ne pouvoir s'acquitter de sa promesse; mais qu'il n'y avait rien de perdu; que, pendant qu'ils seraient à Séez, ils iraient à la Fresnaye représenter Sylvie aux noces de la fille du seigneur du lieu, et qu'à leur retour et au sien il achéverait ce qu'il avait commencé. Il s'en alla, et les comédiens se disposèrent à partir.

XII. — Ce qui arriva pendant le voyage de la Fresnaye. — Autre disgrace de Ragotin.

La veille de la noce, on envoya un carrosse et deux chevaux de selle aux comédiens. Les comédienness'y placérout avec Destin, Léandre et l'Olive; les autres montérent les chevaux, et Ragotin le sien, qu'il avait encore, pour n'avoir pu le vendre, et qui était guéri de son enclouure. Il voulut persuader à la l'Etoile ou à Angélique de se mettre en croupe derrière lui, disant qu'elles seraient plus à leur aise que dans le carrosse, qui ébranle beaucoup; mais ni l'une ni l'autre n'en voulurent rien faire.

Pour aller d'Alençon à la Fresnaye, il faut passer une partie de la forêt de Persaine, qui est dans le pays du Maine. Ils n'eurent pas fait mille pas dans cette forêt, que Ragotin, qui allait devant, cria au cocher d'arrêter, parce, disait-il, qu'il voyait une troupe d'hommes à cheval. On ne trouva pas bon d'arrêter, mais de se tenir chacun sur ses gardes. Quand ils furent près de ces cavaliers, Ragotin dit que c'était la Rappinière avec ses archers. La l'Etoile pâlit; mais Destin, qui

s'en aperçut, la rassura, en lui disant qu'il n'oserait leur faire insulte en présence de ses archers et des domestiques de M. de la Fresnaye, et si pres de sa maison. La Rappinière connut bien que c'était la troupe comique; aussi s'approcha-t il du carrosse avec son effronterie ordinaire, et salua les comédiennes, auxquelles il fi' d'assez mauvais compliments; à quoi elles répondirent avec une froideur capable de démonter un moins effronté que ce lévrier de bourreau, qui leur dit qu'il cherchait des brigands qui avaient vole des marchands du côté de Balon, et qu'on lui avait dit qu'ils avaient pris cette route. Comme il entretenait la compagnie, le cheval d'un de ses archers, qui était fougueux, santa sur le cou du cheval de Ragotin, auquel il fit si grand'peur, qu'il recula, et s'enfonca dans une touffe d'arbres, dont il y en ava t quelques-uns dont les branches etaient seches, l'une desquelles se trouva sous le pourpoint de Ragotin. et qui lui piqua le dos, en sorte qu'il y demeura pendu; car voulant se dégager de ces arbres. il avait donné des deux talons à son cheval. qui avait passé et l'avait laissé ainsi en l'air. criant comme un petit fou qu'il était :

- Je suis mort i on m'a donné un coup

d'épée dans les reins!

On riait si fort de le voir en cette posture, que l'on ne songeait a rien moins qu'à le secourir : on criait bien aux laquais de le dépendre; mais ils s'enfuyaient d'un autre côté

en riant.

Cependant son cheval gagnait toujours pays sans se laisser prendre. Infin, après avoir bien ri, le cocher, qui était un grand et fort garçon, descendit de dessus son siège et s'approcha de Ragotin, le souleva et le dépendit. On le visita et on lui tit accroire qu'il était fort blessé, mais qu'on ne pouvait le panser

que l'on ne fût au village, où il y avait un fort bon chirurgien : en attendant, on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le soulager. On le plaça dans le carro-se, dont l'Olive sortit, tandis que les laquais passerent au travers du bois pour gagner le devant du cheval, qui ne voulait pas se laisser prendre et fut pourtant pris, et l'Onve monta dessus.

La Rappimere continua son chemin, et la troupe arriva au château, d'ou l'on envoya quérir le chirurgien, a qui l'on donna le mot. Il fit semblant de sonder la plaie imaginaire de Ragotin; que l'on avait fait mettre dans le lit; il le pansa de même qu'il l'avait sondé, après lui avoir dit que son coup était favorable, et que, deux doigts plus à côté, il n'y avait plus de Ragotin. Il lui ordonna le régime ordinaire et le lais-a reposer. Ce petit bout d'homme avait l'imagination si frappée de tout ce qu'on lui avait dit, qu'il crut toujours être fort blessé. Il ne se leva point pour voir le bal, qui fut tenu le soir après souper; car on avait fait venir la grande bande de violons du Mans, celle d'Alencon étant à une autre noce à Argentan. On dansa à la mode du pays, et les comédiens et comédiennes dansérent à la mode de la cour. Destin et la l'Etoile dansérent la sarabande avec l'admiration de toute la compagnie, qui était composée de la noblesse campagnarde et des plus gros manants du village. Le lendemain, on joua la pastorale que l'épouse avait demandée. Ragotin s'y fit porter en chaise avec son bonnet de nuit. Ensuite on fit bonne chère, et le lendemain, après avoir bien déjeuné, on paya et remercia la troupe. Le carrosse et les chevaux furent prêts, et l'on tâcha de désabuser Ragotin de sa prétendue blessure: mais on ne put jamais lui persuader le contraire, car il disait toujours qu'il sentait bien son mal. On

le mit dans le carrosse et toute la troupe arriva heureusement à Alencon.

Le lendemain, on ne représenta point, car

les comédiennes voulurent se reposer.

Cependant le prieur de Saint-Louis était de retour de son voyage de Séez; il alla voir la troupe, et la l'Etoile lui dit qu'il ne trouverait point d'occasion plus favorable pour achever son histoire, il ne s'en fit point prier, et il poursuivit comme vous l'allez voir.

XIII - Saite et fin de l'histoire du prieur de Saint-Louis.

- Si le commencement de cette histoire, où yous n'avez vu que de la joie et des contentements, vous a été ennuyeux, ce que vous allez our le sera bien davantage, puisque vous n'y verrez que des revers de la fortune, des douleurs et des désespoirs, qui suivront les plaisirs et les satisfactions où vous me verrez encore, mais pour fort peu de temps. Afin donc de reprendre au même lieu où je finis le récit, après que mes camarades et moi eûmes appris nos rôles, et exercé plusieurs fois, un jour de dimanche au soir, nous représentâmes notre pièce dans la maison du sieur de Fresne, ce oui fit un grand bruit dans le voisinage. Quoique nous eussions pris tous les soins possibles de faire tenir les portes du parc bien fermées. nous fûmes accables néanmoins de tant de monde, qui avait passé par le château ou escaladé les murailles, que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le théâtre, que nous avions fait dresser dans une salle dé médiocre grandeur; aussi resta-t-il les deux tiers du monde dehors. Pour obliger ces genslà à se retirer, nous leur promîmes que, le dimanche suivant, nous la représenterions dans la ville, et dans une plus grande salle. Nous

fimes passablement bien pour des apprentis, excepté un de nos acteurs qui faisait le personnage du secrétaire du roi Darius (la mort de ce monarque était le sujet de notre piéce); car îi n'avait que huit vers à dire, ce qu'il faisait assez bien entre nous: mais quand il faillut représenter tout de bon, il fallut le pousser sur la scène par force, et ainsi il fut obligé de parler; mais si mal, que nous cûmes beaucup de peine à faire cesser les écats de rire. La tragedie finie, je commençai le bal avec la du Lis, et qui dura jusqu'à minuit. Nous primes gout a cet exercice, et sans en rien dire à personne, nous étudiâmes une autre pièce. Cependaut je ne me desistais point de

mes visites ordinaires.

Or, un jour que nous étions assis auprès du feu, il arriva un jeune homme a qui l'on v fit prendre place : après un quart d'heure d'entretien il tira de sa poche une bolte dans laquelle il y avait un portrait de cire en relief. très-bien fait, qu'il dit être celui de sa maîtresse. Après que toutes les demoiselles l'eurent vu et dif qu'elle était fort belle, je le pris à mon tour; et en le considérant avec attention, je m'imaginai qu'il ressemblait à la du Lis, et que ce galant-là avait quelque pensée sur elle. Je ne marchandai point à jeter cette boîte dans le feu, où la petite statue se fondit bientôt; car quand il se mit en devoir de l'en tirer, je l'arrêtai, et le menaçai de le jeter par la fenetre. M. du Fresne, qui m'aimait autant alors qu'il m'a haï depuis, jura qu'il lui ferait sauter l'escalier, ce qui obligea ce malheureux à sortir confusement. Je la suivis sans que personne de la compagnie m'en pût empêcher, et je mi dis que, s'il avait quelque chose sur le cœur, nous avions chacun une épée, et que nous étions en beau lieu pour le satisfaire; mais il n'en eut pas le courage.

Le dimanche suivant, nous jouâmes la même tragedie que nous avions déja représentée; mais dans la salle d'un de nos voisins, qui était assez grande, et, par ce moyen, nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre pièce. Je m'avisai de l'accompagner de quelques entrées de ballet, et je nis choix de six de mes camarades qui dansaient le mieux, et je fis le septieme. Le sujet du ballet était les bergers et bergeres soumis à l'amour; car à la première entrée paraissait un Capidon, et aux autres des bergers et des bergeres, tous vêtus de blanc, et leurs habits tout parsemés de nœuds de petits rubans bleus, qui étaient les couleurs de la du Lis, et que j'ai aussi toujours portées depuis : il est vrai que j'y ai ajouté la feuille morte, pour les raisons que je vous dirai à la fin de cette histoire.

Ces bergers et bergères faisaient deux & deux chacun une entrée, et quand ils paraissaient tous ensemble, ils formaient les lettres du nom de la du Lis, et l'amour décochait une flèche à chaque berger, et jetait des flammes de feu aux bergeres, et tous, en signe de soumission, fléchissaient le genou. J'avais composé quelques vers, sur le sujet du ballet, que nous recitâmes; mais la longueur du temps me les a fait oublier, et quaud je m'en souviendrais encore, je n'aurais garde de vous les dire, car je suis assuré qu'ils ne vous agréeraient pas, à présent que la poésie française est au piús haut degré ou elle puisse monter. Comme nous avions tenu la chôse secrète, il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers, qui, insensiblement, et sans que l'on s'en apercut, entrerent dans le parc, où nous représentâmes à notre aise les amours d'Angélique et de Sacripan, roi de Circassie, sujet tiré de l'Arioste. Ensuite nous dansames notre ballet. Je voulus commencer le bal &

l'ordinaire; mais M. du Fresne ne le voulut pas permettre, disant que nous étions assez fatigués de la comédie et du ballet : il nous donna congé, et nous nous retirâmes. Nous résolumes de rendre cette comédie publique, et de la représenter dans la ville, ce que nous fimes le dimanche gras, dans la salle de mon parrain, et en plein jour. La du Lis me dit que si je commençais le bal, que ce fût avec une fille de notre voisinage, qui était vêtue de taffetas bleu, comme elle; ce que je fis. Mais il s'éleva un murmure sourd dans la compagnie et il y en eut qui dirent assez haut, « il se trompe, il se manque; » ce qui excita le rire a la du Lis et a moi; de quoi la fille s'étant aperçue, me dit : « Ces gens ont raison, car vous avez pris l'une pour l'autre. • Je lui répondes succinctement: • Pardonnez-moi, je sais fort bien se que je fais. • Le soir, je me masquai avec trois de mes ca-marades, et je portais le flambeau, croyant que par ce moyen je ne serais pas connu, et nous allames dans le parc. Quand nous fumes entrès dans la maison, la du Lis regarda attenti-vement les trois masques, et ayant reconnu que je n'y étais pas, elle s'approcha de moi à la porte, où je m'étais arrèté avec le flambeau, et me prenant par la main me dit ces obligeantes paroles: • Déguise-toi de toutes les façons que tu pourras t'imaginer, je te connaîtrai toujours facilement. » Après avoir éteint le flambeau, je m'approchai de la table, sur laquelle nous posâmes nos boîtes de dragées et jetāmes les dés. La du Lis me demanda à qui j'en voulais. Je lui fis signe que c'était à elle. Elle me répliqua qu'est-ce que je voulais qu'elle mit au jeu Je lui montrai un nœud de ruban, que l'on appede à présent galant, et un bracelet de corail qu'elle avait au bras gauche. Sa mère ne voulait pas qu'elle le hasardât; mais elle éclata de rire, en disant qu'elle n'appréhendait pas de me le laisser. Nous jouames, je gagnai et je lui fis présent de mes dragées. Autant en firent mes compagnons avec la fille sînée et d'autres demoiselles qui y étaient zenues passer la veillée, après quoi nous primes congé. Mais comme nous allions sortir, la du Lis s'approcha de moi et mit la main aux cordons qui tenaient mon masque attache, qu'elle denoua promptement, en disant : « Est-ce ainsi que l'on fait de s'en aller si vite? . Je fus un peu honteux, mais pourtant bien aise d'avoir un si beau prétexte de l'entretenir. Les autres se démasquèrent aussi, et nous passâmes la veillée fort agréablement.

Le dernier soir du carnaval, je lui donnai le bal avec la petite bande de violons, la grande

étant employée pour la noblesse. Pendant le carème, il fallut faire trêve de divertissement pour vaquer à la piété, et je puis vous assurer que nous ne manquions pas un sermon, la du Lis et moi. Nous passions les autres heures du jour en visites et en prome-nades, ou à ouïr chanter les filles de la ville, sur le derrière du chât au, où il y a un excellent écho, où elles provoquaient cette nymphe imaginaire à le r répondre.

Les fêtes de Pâques approchaient, quand un iour mademoiselle du Fresne la fille me dit en riant : « Nous meneras-tu à Saint-Pater? » C'est une petite paroisse qui est à un quart de lieue du faubourg Montfort, où l'on va et dévotion le lundi de Paques après-dîner; c'est là aussi que l'on voit tous les galants et galantes. Je lui répondis qu'il ne tiendrait qu'à

elle.

Le jour venu, comme je me disposais a les aller prendre, au sortir de ma maison, je rencontrai un de mes voisins, jeune homme fort

riche, qui me demanda où j'allais si empressé. Je lui dis que j'allais au parc quérir les demoiselles du Fresne, pour les accompagner à Saint-Pater. Alors il me répondit que je pouvais bien rentrer; car il savait de bonne part que leur mère avait dit qu'elle ne voulait pas que ses filles y allassent avec moi. Ce discours m'assomma si fort que je ne pus lui rien répliquer; mais je rentrai dans ma maison, où étant, je me mis à penser d'où pouvait venir un si prompt changement. Après y avoir bien rêvé, je n'en trouvai d'autre sujet que mon peu de mérite et ma condition. Je ne pus pourtant m'empêcher de déclamer contre leur procédé, de m'avoir souffert tandis que je les avais diverties par des bals, ballets, comédies et sérénades (car je leur en donnais souvent), en quoi j'avais fait de grandes dépenses; et qu'à présent on me rebutait. La colère où j'étais me fit résoudre d'aller à l'assemblée avec quelques-uns de mes voisins, ce que je fis. Cependant on m'attendait au parc; et quand le temps fut passé que je devais m'y rendre, la du Lis et sa sœur, avec quelques autres demoiselles du voisinage, y allèrent. Après avoir fait leurs dévotions dans l'église, elles se placerent sur la muraille du cimetière, au devant d'un ormeau qui leur donnait de l'ombrage. Je passai devant elles, mais d'assez loin, et la du Fresne me fit signe d'approcher; je fis semblant de ne la pas voir. Ceux qui étaient avec moi m'en avertirent; je feignis de ne l'entendre pas, et passai outre, leur disant : « Allons faire collation au logis des Quatre-Vents ; » ce que nous fîmes. Je ne fus pas plutôt re-tourné chez moi, qu'une veuve, qui était notre confidente, me vint trouver, et me demanda fort brusquement quel sujet m'avait obligé de fuir l'honneur d'accompagner les demoiselles du Fresne à Saint-Pater; que la du Lis en était

outrée de colère au dernier point; et ajouta que je pensasse à réparer cette faute. Je fus fort surpris de ce discours; et, après lui avoir fait le récit de ce que je viens de vous dire. je l'accompagnai à la porte du parc, où elles étaient. Je la laissai faire mes excuses, car j'étais si troublé que je n'aurais pu leur dire que de mauvaises raisons. Alors la mère, s'adressant à moi, me dit que je ne devais pas être si crédule; que c'était quelqu'un qui voulait troubler notre contentement, et que je fusse assuré que je serais toujours le bien venu dans leur maison, où nous allâmes. J'eus l'honneur de donnér la main à la du Lis, qui m'assura qu'elle avait eu bien de l'inquiétude. surtout quand j'avais feint de ne pas voir lé signe que sa sœur m'avait fait. Je lui demandai pardon, et lui fis de mauvaises excuses, tant j'étais transporté d'amour et de colère. Je voulais me venger de ce ieune homme: mais elle me com nanda de n'en pas parler seulement, ajoutant que je devais être content d'expérimenter le contraire de ce qu'il m'avait dit. Je lui obéis, comme je fis toujours depuis.

Nous passions le temps le plus doucement qu'on puisse imaginer, et nous éprouvions, par de véritables effets, ce que l'on dit que le mouvement des yeux est le langage des amants: car nous l'avions si familier, que nous nous faisions entendre tout ce que nous vou-

lions.

Un dimanche au soir, au sortir des vêpres, nous dîmes, avec ce langage muet, qu'il fallait aller après souper nous promener sur la rivière, et n'avcir que les personnes que nous désignâmes. J'envovai aussitôt retenir un bateau; et à l'heure dite je me transportai, avec ceux qui devaient être de la promenade, à la porte du parc, où les demoiselles les atten-

daient; mais trois jeunes hommes, qui n'étaient pas de notre cabale, s'arrêtérent avec elles. Elles firent bien tout ce qu'elles purent pour s'en défaire; mais eux s'en étant apercus, ils s'opiniâtrerent à demeurer; ce qui fut causé que, quand nous abordames la porte du parc. nous passames outre sans nous y arrêter, et nous nous contentames de leur faire signé de nous suivre, et les allames attendre au bateau. Mais quand nous aperçumes ces fâcheux avec elles, nous avancames sur l'eau, et allames aborder à un autre lieu, proche d'une des portes de la ville, où nous rencontrâmes le sieur du Fresne, qui me demanda où j'avais laissé ses filles? Je ne pensai pas bien a ce que je devais lui répondre, et lui dis franchement que je n'avais pas eu l'honneur de les voir ce soirla. Après nous avoir donné le bonsoir, il prit le chemin du parc, a la porte duquel il trouva ses filles, auxquelles il demanda d'où elles venaient, et avec qui? La du Lis lui répondit : Nous venons de nous promener avec un tel. » et me nomma.

Alors, son père lui accompagna un « vous en avez menti! " d'un sou flet, ajoutant que, si j'eusse été avec elles, quand même il aurait été plus tard, il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain, cette veuve, dont je vous ai parlé, me vint trouver pour me dire ce qui s'était passé le soir précédent, et que la du Lis en était fort en colère, non pas tant du soufflet que de ce que je ne l'avais pas attendue, parce qu'au bateau son intention était de se défaire honnêtement de ces fâcneux. Je m'excusai du mieux que je pus, et je passai quatre jours sans l'aller voir. Mais un jour qu'elle, sa sœur et quelques demoiselles étaient assises sur un banc de boutique, dans la rue la plus prochaine de la porte de la ville par laquelle j'allais sortir pour aller au

faubourg, je passai devant elles en levant un peu le chapeau, mais sans les regarder ni leur rien dire. Les autres demoiselles leur demandèrent ce que voulait dire ce procédé, qui paraissait incivil. La du Lis ne répondit rien; mais sa sœur aînée dit qu'elle en ignorait la cause, et qu'il la fallait savoir de lui-même. Et pour ne le pas manquer, allons, dit-elle, nous poster un peu plus près de la porte, au delà de cette petite rue, par où il pourrait nous

éviter. . Ce qu'elles firent.

Comme je repassais devant elles, cette bonne sœur se leva de sa place, et me prit par mon manteau, en me disant : « Depuis quand, monsieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de voir votre maîtresse? et en même temps me fit asseoir auprès d'elle; mais quand je voulus la caresser et lui dire quelques douceurs, elle fut toujours muette, et îne rebuta furieusement. Je demeurai la peu de temps, bien entrepris, après quoi je les accompagnai jusqu'à la porté du parc, d'où je me retiral, résolu de n'y aller plus. Je demeurai donc encore quelques jours sans y aller, qui me furent autant de siècles; mais un matin je rencontrai madame dú Fresne la mère, qui m'arrêta et me demanda pourquoi l'on ne me voyait plus. Je lui répondis que c'était la mauvaise humeur de sa cadette. Elle me répliqua qu'elle voulait faire notre accord, et que je l'allasse attendre à la maison. J'en mourais d'impatience, et je fus ravis de cette ouverture.

J'y allai donc; et comme je montais à la chambre, la du Lis, qui m'avait aperçu, en descendit si brusquement que je ne pus jamais l'arrêter. J'y entrai, et je trouvai sa sœur, qui se mit à sourire, à laquelle je dis le procédé de sa cadette; et elle m'assura que tout cela n'était que feinte, et qu'elle avait regardé plus de cent fois par la fenêtre pour voir si je

paraîtrais, et qu'elle en témoignait une grande inquiétude; qu'elle était sans doute dans le jardin, où je pouvais aller. Je descendis l'escalier, et m'approchai de la porte du jardin, que je trouvai fermée par dedans : je la priai plusieurs fois de l'ouvrir, ce qu'elle ne voulut point faire. Sa sœur, qui l'entendait du haut de l'escalier, des endit et me vint ouvrir, car elle en savait le secret. J'entrai, et la du Lis se mit à fuir; mais je la poursuivis si bien, que je la pris par une des manches de son corps de jupe; je l'assis sur un siége de gazon, où je me mis aussi. Je lui fis mes excuses du mieux qu'il me fut possible; mais elle me parut toujours plus severe. Eafin, apres plusieurs contestations, je lui dis que ma passion ne souffrait point de médiocrité, et qu'elle me porterait à quelque désespoir, de quoi elle se repentirait après; ce qui ne la rendit pas plus exorable. Alors je tirai mon épée du fourreau, et la lui présentai, la suppliant de me la plonger dans le corps; lui disant qu'il m'était impossible de vivre privé de l'honneur de ses bonnes grâces. Elle se leva pour s'enfuir, en me répondant qu'elle n'avait jamais tué personne, et que, quand elle en aurait quelque pensée, elle ne commencerait pas par moi. Je l'arrêtai en la suppliant de me permettre de l'exécuter moi-même; elle me répondit froidement qu'elle ne m'en empêcherait pas. Alors l'appuyai la pointe de mon épée contre ma poitrine, et me mis en posture pour me jeter dessus, ce qui la fit pâlir : et en même temps. elle donna un coup de pied contre la garde de l'épée, qu'elle fit tomber à terre, m'assurant que cette action l'avait beaucoup troublée, et me disant que je ne lui fisse plus voir de tels spectacles. Je lui répliquai : « Je vous obéirai. pourvu que vous ne me soyez plus si cruelle; ce qu'elle me promit. Ensuite, nous nous caressâmes si amoureusement, que j'eusse bien souhaité de me quereller tous les jours avec elle, pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous étions dans ces transports, sa mère entra dans le jardin, et nous dit qu'elle serait bien venue plus tôt; mais qu'elle avait jugé que nous n'avions pas besoin de son en-

tremise pour nous accorder.

Or, un jour que nous nous promenions dans une des allées du parc, le sieur du Fresne, sa femme, la du Lis et moi, qui allions après eux, et qui ne pensions qu'a nous entretenir, cette bonne mere se tourna vers nous, et nous dit qu'elle plaidait bien notre cause. Elle put le dire sans que son mari l'entendît, car il était fort sourd : nous la remerciames plutôt d'action que de paroles. Un peu de temps après, M. du Fresne me tira a part, et me découvrit le dessein que lui et sa femme avaient formé de me donner leur plus jeune fille en mariage, avant qu'il partît pour aller en cour servir son quartier; et qu'il ne fallait plus faire de dépenses en sérénades ni autrement pour ce sujet. Je ne lui fis que des remerciments confus; car j'étais si transporté de joie d'un bonheur si inopiné, et qui faisait le comble de ma félicité, que je ne savais ce que je disais. Il me souvient bien que je lui dis que je n'eusse pas été si téméraire que de la lui demander, vu mon peu de mérite et l'inégalité des conditions; à quoi il me répondit que pour du mérite il en avait assez reconnu en moi; et que, pour la condition, j'avais de quoi suppléer à ce défaut, sous entendant du bien. Je ne sais ce que je lui répliquai; mais je sais bien qu'il me convia à souper, après quoi il fut conclu que, le dimanche suivant, nous assemblerions nos parents pour faire les fiancailles. Il me dit aussi la dot qu'il pouvait donner à sa fille; je répondis à cela que je ne

lui demandais que la personne, et que j'avais

assez de bien pour elle et pour moi.

J'étais le plus content homme du monde, et la du Lis aussi contente, ce que nous connûmes dans la conversation que nous eûmes ce soir-là, et qui fut la plus agréable que l'on puisse s'imaginer. Mais ce plaisir ne dura guère; car la surveille du jour que nous devions nous fiancer, nous étions, la du Lis et moi, assis sur l'herbe, quand nous aperçûmes de loin un conseiller du présidial, proche parent du sieur du Fresne, qui venait lui rendre visite. Nous en concûmes la même pensée. elle et moi, et nous nous en affligeames, sans savoir au vrai ce que nous apprehendions: ce que l'événement ne nous fit que trop connaître; car le lendemain, comme j'allais prendre l'heure de l'assemblée, je fus furieusement surpris de trouver à la porte de la basse-cour la du Lis qui pleurait. Je lui dis quelque chose, et elle ne me répondit rien. J'entrai plus ávant, et je trouvai sa sœur au même état. Je lui demandai ce que voulaient dire tant de pleurs : elle me répondit, en redoublant ses sanglots, que je ne le saurais que trop. Je montais à la chambre quand la mère en sortait, laquelle passa sans rien me dire; car les larmes, les sanglots et les soupirs la suffoquaient si fort, que tout ce qu'elle put faire, ce fut de me regarder pitovablement, et de dire : Ah! pauvre garcon! > Je ne comprenais rien à un si prompt changement: mais mon cœur me présageait tous les malheurs que j'ai ressentis depuis. Je résolus d'en apprendre le sujet, et je montai à la chambre, où je trouvai M du Fresne assis dans une chaise, qui me dit fort brusquement qu'il avait changé d'avis, et qu'il ne voulait pas marier sa cadette avant son ainée: que quand il la marierait, ce ne serait qu'après le retour de

son voyage de la cour. Je lui répondis sur ces deux chefs : au premier, que sa fille aînée n'avait aucune répugnance que sa sœur fût mariée la première, pourvu que ce fût avec moi, parce qu'elle m'avait toujours aime comme un frère; que pour un autre, elle s'y serait opposée : je puis vous assurer qu'elle m'en avait fait la protestation plusieurs fois : et sur le second, que j'attendrais aussi bien dix ans, que les trois mois qu'il serait à la cour. Mais il me dit tout net que je ne pensasse plus au mariage de sa fille. Ce discours si surprenant, et prononcé du ton que je viens de vous dire, me jeta dans un si horrible désespoir, que je sortis sans lui répliquer, et sans rien dire aux demoiselles, qui ne purent me rien dire aussi. Je m'en allai a la maison, résolu de me donner la mort; mais commé je tirais mon épée à dessein de me la plonger dans le corps, cette veuve confidente entra chez moi, et empêcha l'execution de ce mortel dessein, en me disant, de la part de la du Lis, que je ne m'affligeassé point; qu'il fallait avoir patience, et qu'en pareilles affaires il arrivait toujours du trouble: mais que j'avais un grand avantage d'avoir sa mère et sa sœur aînée pour moi, et elle plus que tous, qui était la principale partie; qu'elles avaient résolu que, quand son père serait parti, qui serait dans huit ou dix jours, je pourrais continuer mes visites, et que le temps était un grand maître. Ce discours était fort obligeant; mais je n'en pus être consolé : aussi je m'abandonnai à la plus noire mélancolie que l'on puisse imaginer, et qui me jeta enfin dans un si furieux désespoir, que je résolus de consulter les démons.

Quelques jours avant le départ de M. du Fresne, je m'en allai à demi-lieue de cette ville, dans un lieu où il y a un bois taillis de fort

grande étendue, dans lequel le vulgaire croit qu'il habite de mauvais esprits; d'autant que cela a été autrefois la demeuré de certaines fées, qui étaient sans doute de fameuses magiciennes. Je m'enfonçai dans le bois, appelant et invoquant ces esprits, et les suppliant de me secourir dans l'extrème affliction où j'étais; mais après avoir bien crié, je ne vis ni n'ouïs que des oiseaux, qui par leur ramage semblaient me témoigner qu'ils étaient touchés de mes malheurs. Je retournai a ma maison, où je me mis au lit, atteint d'une si étrange frénésie, que l'on ne croyait pas que j'en pusse réchapper, car j'en fus jusqu'à perdre la parole. La du Lis fut malade en même temps et de la même manière que moi, ce qui m'a obligé depuis de croire à la sympathie : car comme nos maladies procédaient d'une même cause, elles produisaient aussi en nous de semblables effets; ce que nous apprenions du medecin et de l'apothicaire, qui étaient les mêmes qui nous servaient : pour les chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je guéris un peu plus tôt qu'elle, et je m'en allai, ou pour mieux dire je me traînai a sa maison, ou ie la trouvai au lit (son père était parti pour la cour). Sa joie ne fut pas médiocre, comme la suite me le fit connaître; car, après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me sembla qu'elle n'avait plus de mal, ce qui m'obligea à la presser de se lever, et elle le fit pour me satisfaire. Mais sitôt qu'elle fut hors du lit, elle s'évanouit entre mes bras : je fus bien marri de l'en avoir pressée, car nous eûmes beaucoup de peine à la faire revenir de son évanouissement. Quand elle le fut, nous la remîmes dans le lit, où je la laissaí pour lui donner moyen de reposer, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma présence.

Nous guérimes entièrement, et nous passa-

mes agréablement le temps, tout celui que son père demeura à la cour. Mais à son retour, il fut averti, par quelques ennemis secrets, que j'avais toujours fréquenté dans sa maison, et pratiqué familièrement sa fille, à laquelle il fit de rigoureuses défenses de me voir, et se fâcha fort contre sa femme et sa fille aînée, de ce qu'elles avaient favorisé nos entrevues; ce que j'appris de notre confidente, comme la résolution qu'elles avaient prises de me voir toujours, et par quels moyens. Le premier fut que je prisse garde quand cet injuste pere sortait de la ville; car aussitôt j'allais dans sa maison, où je demeurais jusqu'à son retour, que nous connaissions facilement à sa manière de frapper à la porte ; et aussitôt je me cachais derrière une pière de tapisserie; et quand il entrait, un valet ou une servante, ou quelquefois une de ses filles, lui ôt at son manteau, et je sortais facilement sans qu'il le sût: car. comme je vous l'ai déjà dit, il était fort sourd; et en sortant, la du Lis m'accompagnait toujours jusqu'à la porte de la basse-cour. Ce moyen fut découyert, et nous eûmes recours au jardin de notre confidente, dans lequel je me rendais par un jardin de nos voisins, ce qui dura assez; mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous servimes ensuite des églises, tantôt l'une, tantôt l'autre, ce qui fut encore connu; tellement que nous n'avions plus que le hasard, quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du parc; mais il fallait user de grande précaution.

Un jour que j'y avais demeuré assez longtemps avec la du Lis, car nous nous étions entretenus à fond de nos communs malheurs, et avions pris de fortes résolutions de les surmonter, je voulus l'accompagner jusqu'à la porte de la basse-cour, où nous aperçumes de

loin son père, qui venait de la ville, et tout droit à nous. De fuir, il n'y avait pas moyen, car il nous avait vus. Ell- me dit alors d'inventer quelque prétexte pour nous excuser, mais je lui répondes qu'elle avait l'esprit plus présent et plus subtil que moi, et qu'elle y pensât. Cependant il arriva; et comme il commencait à se fâcher, elle lui dit que j'avais appris qu'il avait apporté des bagues et autres joailleries, car il employait ses gages en orfévrerie pour y faire quelque profit, étant aussi avare que sourd; et je venais pour voir s'il voudrait m'accommoder de quelques-unes pour une fille du Mans avec laquelle je me mariais. Il le crut; nous montâmes, et il me montra ses bagues : j'en choisis deux, un petit dia-mant et une rose d'opale. Nous fuines d'accord du prix, que je lui payai à l'heure même. Cet expedient me facilità la continuation de mes visites; mais quand il vit que je ne me hâtais point d'aller au Mans, il en parla à sa jeune fille, comme se doutant de quelque fourberie; et elle me conseilla d'y faire un voyage. ce que je fis.

Cette ville est une des plus agréables du royaume, et où il y a du plus beau monde et du mieux civilisé, et où les filles sont les plus polies et les plus spirituelles, comme vous le savez fort bien : aussi je fis en peu de temps de grandes connaissances. J'étais logé aux Chênes-Verts, où était aussi logé un opérateur qui debitait ses drogues en public sur le théâtre, en attendant l'issue d'un projet qu'il avait fait de dresser une troupe de comédiens. Il avait déja avec lui des personnes de qualité, entre autres le fils d'un conte, que je ne nomme pas, par discrétion; un jeune avocat du Mans, qui avait déja été en troupe, sans compter un de ses frères, et un autre vieux comédien, qui s'enfarinait à la farce; et il at-

tendait une jeune fille de la ville de Laval, qui lui avait promis de se dérober de la maison de son père, et de le venir trouver. Je fis connaissance avec lui; et un jour, faute de meilleur entretien, je lui fis succinctement le récit de mes malheurs; ensuite de quoi il me persuada de prendre parti dans sa troupe, que ce serait le moven de me faire oublier mes disgrâces. J'y consentis volontiers; et si la fille fût venue, je l'aurais certainement suivi. Mais les parents en furent avertis; ils prirent garde à elle, ce qui fut la cause que le dessein ne réussit pas, et qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention pour pratiquer encore la du Lis sans soupcon; ce fut de mener avec moi cet avocat dont je viens de vous parler, et un autre jeune homme de ma connaissance, auxquels je découvris mon dessein, qui furent ravis de me servir en cette occasion.

Ils parurent en cette ville sous le titre, l'un de frère, et l'autre de cousin germain d'une maîtresse imaginaire. Je les menai chez le sieur du Fresne que j'avais prié de me traiter de parent, ce qu'il fit. Il ne manqua pas aussi de leur dire mille biens de moi, les assurant qu'ils ne pouvaient pas mieux loger leur parente, et ensuite nous donna à souper. On but à la santé de ma maîtresse, et la du Lis fit raison. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou six jours en cette ville, ils s'en retournèrent

au Mans.

J'avais toujours libre accès chez le sieur du Fresne, qui me disait sans cesse que je tardais trop à aller au Mans achever mon mariage, ce qui me fit appréhender que la feinte ne fût à la fin découverte, et qu'il ne me chassât encore une fois honteusement de sa maison, ce qui me fit prendre la plus cruelle résolution qu'un homme désespéré puisse ja-

mais avoir, qui fut de tuer la du Lis de peur qu'un autre n'en fût possesseur. Je m'armai d'un poignard et l'allai trouver, la priant de venir avec moi faire une promenade, ce qu'elle m'accorda. Je la menai insensiblement dans un lieu fort écarté des allées du parc, où il y avait des broussailles; ce fut là ou je lui découvris le cruel dessein que le désespoir de la posséder m'avait fait concevoir, tirant en même temps le poignard de ma poche. Elle me regarda si tendrement, et me dit tant de douceurs, qu'elle accompagna de protestations de constance et belles promesses, qu'il lui fut facile de me désarmer : elle saisit mon poignard, que je ne pus retenir, le jeta au tra-vers des broussailles, et me dit qu'elle s'en voulait aller, et qu'elle ne se trouverait plus seule avec moi. Elle voulait me dire que je n'avais pas sujet d'en user ainsi, mais je l'interrompis pour la prier de se trouver le lendemain chez notre confidente, où je me rendrais, et que là nous prendrions les dernières résolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure marquée. Je la sa'uai et nous pleurâmes nos communes miseres, et après de longs discours elle me conseilla d'aller à Paris. me protestant qu'elle ne consentirait jamais à aucun mariage, et que quand je demeurerais dix ans, elle m'attendrait. Je lui fis des pro-messes réciproques que j'ai mieux tenues qu'elle. Comme je voulais prendre congé d'elle, ce qui ne fut pas sans verser beaucoup dé larmes, elle fut d'avis que sa mère et sa sœur fussent de la confidence. Cette veuve les alla quérir, et je demeurai seul avec la du Lis.

Ce fut alors que nous nous ouvrîmes nos cœurs mieux que nous n'avions jamais fait; elle en vint jusqu'à me dire que si je voulait l'enlever, elle y consentirait volontiers et me suivrait partout, et que si l'on venait après

nous et que l'on nous attrapât, elle feindrait d'être enceinte.

Mais mon amour était si pur que je ne voulus jamais mettre son honneur en compromis, laissant l'événement à la conduite du sort. Sa mère et sa sœur arrivèrent et nous leur déclarâmes nos résolutions, ce qui fit redoubler les pleurs et les embrassements; enfin je pris congé d'elles pour aller a Paris. Avant de partir, j'écrivis une lettre à la du Lis; je ne m'en rappelle point les termes, mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avais mis tout ce que je m'étais figuré de tendre, pour leur donner de la compassion. Aussi notre confidente, qui porta la lettre, m'assura qu'après la lecture de cette lettre la mère et les deux filles avaient été si affligées, que la du Lis n'avait pas en le courage de me faire réponse.

J'ai supprimé beauconp d'aventures qui nous arrivèrent pendant le cours de nos amours, pour n'abuser pas de votre patience, comme les jalousies que la du Lis concut contre moi pour une demoiselle, sa cousine germaine, qui l'était venue voir, et qui demeura trois mois dans la maison; la même chose pour la fille de ce gentilhomme qui avait amené ce galant que je fis en aller, non plus que plusieurs querelles que l'eus à démêler et des combats et des rencontres de nuit où je fus blessé par deux fois au bras et à la cuisse.

Je finis donc ici la digression, pour vous dire que je partis pour Paris, où j'arrival heureusement et où je demeurai environ une année. Mais ne pouvant pas y subsister commé je faisais en cette ville, tant à cause de la cherté des vivres que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lis, pour laquelle j'avais fait de grandes dépense, comme vous avez pu l'apprendre de ce que je vous ai dit, je me mis en condition en qualité

de secrétaire d'un secrétaire de la chambre du roi, lequel avait épousé la veuve d'un autre secrétaire aussi du roi. Je n'y eus pas de meuré huit jours, que cette dame usa avec moi d'une familiarité extraordinaire, a laquelle je ne fis point pour lors de réflexion; mais elle continua si ouvertement que quelques-uns des domestiques s'en aperçurent, comme vous l'allez voir.

Un jour qu'elle m'avait donné une commission pour la ville, elle me dit de prendre le carrosse, dans lequel je montai seul, et je dis au cocher de me mener par le marais du Temple, tandis que son mari allait par la ville à cheval, suivi d'un seul laquais; car elle lui avait persuadé qu'il ferait inieux ses affaires de la sorte, que de traîner un carrosse, qui est touiours embarrassant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avait que des portes cochères, et ou par consequent on ne voit guère de monde, le cocher arrêta le carrosse et descendit. Je lui cr.ai pourquoi il arretait; il s'approcha de la portière et me pria de l'écouter, ce que je fis. Alors il me demanda si je n'avais point pris garde au procédé de madame à mon sujet; je lui repondis que non, et lui demandai ce qu'il voulait dire. Il me répondit que ie ne connaissais pas ma fortune, et qu'il v avait beaucoup de personnes à Paris qui eussent bien voulu en avoir une semblable. Je ne raisonnai guere avec lui, mais je lui commandai de remonter sur son siège et de me conduire à la rue Saint-Honoré. Je ne laissai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avait dit, et quand je fus de retour a la maison, j'observai plus exactement les actions de cette dame, dont quelques-unes me confirmérent ce que m'avait dit le cocher. Un jour que j'avas acheté de la toile et de la dentelle pour des collets que j'avais donnés à taire à ses filles

de service, comme elles y travaillaient, elle leur demanda pour qui ils étaient? Elles répondirent que c'était pour moi. Elle leur dit alors de les achever, mais que pour la den-délle elle la voulait mettre. Un jour qu'elle l'attachait j'entrai dans sa chambre, elle me dit qu'elle travaillait pour moi, dont je fus si confus que je ne fis que des remerciments de même. Mais un matin que j'écrivais dans ma chambre, qui n'était pas éloignée de la sienne, elle me fit appeler par un laquais, et quand j'en approchai, j'entendis qu'elle criait furieusement contre sa demoiselle suivante et contre sa femme de chambre; elle disait : · Ces chiennes, ces vilaines ne sauraient rien taire adroitement; sortez de ma chambre. Comme elles en sortaient, j'y entrai, et elle continua à déclamer contre elles, et me dit de fermer la porte et de lui aider à s'habiller : aussitôt elle me dit de prendre sa chemise qui était sur sa toilette et de la lui donner, et en même temps elle dépouilla celle qu'elle avait et s'exposa à ma vue toute nue, dont j'eus une si grande honte, que je lui dis que je ferais encore plus mal que ses filles, qu'elle devait faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de son mari. Je ne doutai donc plus de son intention, mais comme j'étais jeune et timide, j'appréhendais quelque sinistre accident, car quoiqu'elle fût déja avancée en âge, elle avait pourtant encore de beaux restes, ce qui me fit résoudre à demander mon congé, ce que je fis un soir après que l'on eut servi le souper. Alors, sans me rien répondre, son mari se retira à sa chambre, et elle retourna sa chaise du côté du feu, disant au maître d'hôtel de remporter la viande. Je descendis pour souper avec lui. Comme nous étions à table, une de ses nièces, âgée d'environ douze ans, descendit et s'adressant à moi, me

dit que madame sa tante l'envoyait pour savoir si j'avais bien le courage de souper, elle ne soupant point. Je ne me souviens pas bien de ce que je lui répondis; mais je sais bien que la dame se mit au lit et qu'elle fut extrêmement malade. Le lendemain de grand matin, elle me fit appeler, pour donner ordre d'avoir des medecins : comme j'approchais de son lit, elle me donna la main et me dit ouvertement que j'étais la cause de son mal, ce qui redoubla mon appréhension, en sorte que le même jour je me mis dans des trouves qu'on faisait à Paris pour le duc de Mantoue, et partis sans en rien dire à personne. Notre capitaine ne vint pas avec nous, laissant la conduite de sa compagnie à son lieutenant, qui était un franc voleur, aussi bien - ue les deuz sergents: car ils brû'aient presque tous les logements et nous fassaient souffrir; aussi furent-ils pris par le prévôt de Troyes en Champagne, qui les y fit pendre, excepté l'un des sergents, qui se trouva frere d'un des valeta de chambre de monseigneur le duc d'Orleans, qui le sauva.

Nous demeurâmes sans chef, et les soldats, d'un commun accord, m'éturent pour commander la compagnie. qui était composée de quatre-vingts soldats. J'en pris la conduite avec autant d'autorité que si j'en eusse été le capitaine en chef. Je passai en revue et tirai la montre, que je distribuai, aussi bien que les armes que je pris à Sainte-Reine en Bourgogne. Enfin nous filâmes jusqu'à Embrun en Dauphiné, où notre capitaine nous vint trouver, dans l'appréhension qu'il n'y avait pas un

soldat à sa compagnie.

Mais quand il apprit ce qui s'était passé, et que je lui en fis paraître soixante-huit (ear j'en avais perdu douze dans la marche), il me caressa fort et me donna son drapeau et sa table. L'armée, qui était la plus belle qui fût iamais sortie de France, eut le mauvais succès que vous avez pu savoir; ce qui arriva par la Mauvaise intelligence des généraux. Après son débris, je m'arretai à Grenoble, pour laisser passer la fureur des paysans de Bourgogne et de Champagne, qui tuaient tous les fugitifs; et le massacre en fût si grand, que la peste se mit si furieusement dans ces deux provinces, qu'elle se répandit par tout le royaume. Après que j'eus demeuré quelque temps à Grenoble, où je fis de grandes connaissances, je résolus de me retirer dans cette ville, ma patrie. Mais en passant par des lieux écartés du grand chemin, pour la raison que j'ai dite, j'arrivai à un petit bourg appele Saint-Patrice, où le fils puiné de la dame du lieu, qui etait veuve, faisait une compagnie de fantassins pour le siège de Montauban. Je me mis avec lui, et il reconnut quelque chose sur mon visage qui n'était pas rebutant. Après m'avoir demandé d'ou j'étais, et que je lui eus dis franchement la vérité, il me pria de prendre le soin de conduire un de ses frères, jeune garçon, chevalier de Malte, auquel il avait donné son enseigne. ce que l'acceptai volontiers.

Nous partînes pour aller à Noves en Provence, qui était le lieu d'assemblée du régiment; mais nous n'y eumes pas demeuré trois jours, que le maître d'hôtel de ce capitaine le vola et s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût suivi, mais en vain. Ce fut alors qu'il me pria de prendre les cleis de ses coffres, que je ne gardai guère, car il fut député du corps du régiment pour aller trouver le grand cardinal de Richelieu, qui conduisait l'armée pour le siège de Montauban, et autres villes rebelles de Guienne et de Languedoc. Il me mena avec lui, et nous trouvâmes son Eminence dans la ville d'Albi. Nous la suivîmes jusqu'à cette

ville rebelle, qui ne le fut plus à l'arrivée de ce grand homme, car elle se rendit, comme vous avez pu le savoir. Nous eumes pendant ce voyage un grand nombre d'aventures, que je ne vous dis point. pour n'être pas ennuyeux, ce que j'ai peut-être déjà trop été.

Alors la l'Etoile lui dit que ce serait les priver d'un agréable divertissement, s'il ne continuait jusqu'à la fin.

Il poursuivit donc ainsi :

- Je fis de grandes connaissances dans la maison de cet illustre cardinal, et principalement avec les pages, dont il y en avait dixhuit de Normandie, qui me faisaient de grandes caresses, aussi bien que les autres domestiques de sa maison. Quand la ville fut rendue, notre régiment fut licencié, et nous nous en revînmes à Saint-Patrice. La dame du lieu avait un procès contre son fils aîné, et se préparait pour aller le poursuivre à Grenoble. Quand nous arrivâmes, je fus prié de l'accompagner, à quoi j'eus un peu de répugnance, car je voulais me retirer, comme je vous l'ai dit ; mais je me laissai gagner, dont ie ne me repentis pas. Car quand nous fûmes arrivés à Grenoble, où je sollicitai fortement le procès, le roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, y passa pour aller en Italie, et j'eus l'honneur de voir à sa suite les plus grands seigneurs de ce pays, et entre autres le gouverneur de cette ville, qui connaissait fort monsieur de Saint-Patrice, a qui il me recommanda; et après m'avoir offert de l'argent, il lui dit qui j'étais, ce qui l'obligea à faire plus d'estime de moi qu'il n'avait fait, quoique je n'eusse pas sujet de me plaindre. Je vis en-core cinq jeunes hommes de cette ville, qui étaient dans le regiment aux gardes, trois desquels étaient gentilshommes, et auxquels j'a-vais l'honneur d'appartenir : je les traitai du mieux qu'il me fut possible, età la maison et au cabaret. Un jour que nous venions de déjeuner d'un logis du faubourg Saint-Laurent, qui est au dela du pont, nous nous y arrê-tâmes pour voir passer des bateaux, et l'un d'eux me dit qu'il s'étonnait fort que je ne demandasse point de nouvelles de la du Lis. Je leur dis que je n'avais osé, de peur d'en trop apprendre. Ils me repartirent que j'avais bien fait, et que je devais l'oublier, puisqu'elle ne m'avait pas tenu parole. Je pensai mourir à cette nouvelle; mais enfin il fallut tout savoir. Ils me dirent donc qu'aussitôt que l'on cut appris mon départ pour l'Italie, on l'avait mariée à un jeune homme qu'ils me nommerent, et qui était celui de tous ceux qui v pouvaient prétendre pour qui j'avais le plus d'a-version. Alors j'éclatai, et dis contre elle tout ce que la colere me suggéra. Je l'appelai tigresse, félonne, perfide, traîtresse ; qu'elle n'eût pas osé se marier me sachant si près, étant bien assurée que je serais allé la poignarder avec son mari jusque dans son lit. Après, je sortis de ma poche une bourse d'argent et de sole bleue à petits points, qu'elle m'avait donnée, dans laquelle je conservais le bracelet et le ruban que je lui avais gagnés; j'y mis une pierre, et la jetai avec violence dans la rivière. en disant: • De même que ces choses s'enfuiront au gré des ondes, ainsi puisse s'effacer de ma mémoire la personne à qui elles ont appartenu. » Ces messieurs furent étonnés de mon procédé, et me protestèrent qu'ils étaient bien marris de me l'avoir dit; mais qu'ils craignaient que je ne l'eusse appris d'ailleurs. Ils ajouterent, pour me consoler, qu'elle avait été forcée à se marier, et qu'elle avait bien fait paraître l'aversion qu'elle avait pour son mari:

car elle n'avait fait que languir depuis son mariage, et était morte quelque temps après. Ce discours redoubla mon déplaisir; et me donna en même temps quelque espèce de consolation. Je pris congé de ces messieurs, et me retirai à la maison; mais si changé, que mademoiselle de Saint-Patrice, fille de cette bonne dame, s'en aperçut: elle me dennanda ce que j'avais, à quoi je ne répondis rien, mais elle me pressa si fort, que je lui dis succinctement mes aventures et la nouvelle que je venais d'apprendre. Elle fut touchée de ma douleur, comme je le reconnus aux larmes qu'elle versa. Elle le fit savoir à sa mère et à ses frères, qui me témoignérent de participer à mes déplaisirs; mais qu'il fallait se consoler et prendre patience. Le procès de la mère et du fils se termina par un accord, et nous nous en retournâmes.

Ce fut alors que je commença à songer à la retraite. La maison où j'étais était assez puissante pour me faire trouver de bons partis, et l'on m'en proposa plusieurs; mais je ne pus jamais me résoudre au mariage. Je repris le premier dessein que j'avais eu autrefois de me rendre capucin, et j'en demandai l'habit; mais il y survint tant d'obstacles, dont la déduction ne vous serait qu'ennuyeuse, que je cessai

cette poursuite.

En ce temps-là, le roi commanda l'arrièreban de la noblesse du Dauphiné, pour aller à Casal. M. de Saint-Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui, ce que je ne pus honorablement refuser. Nous partimes et nous y arrivâmes. Vous savez ce qu'il en arriva: le siége fut levé, la ville rendue et la paix faite par l'entremise de Mazarin. Ce fut le premier degré par où il monta au cardinalat et à cette prodigieuse fortune qu'il a eue ensuite du gouvernement de la France. Nous nous en retournames à Saint-Patrice, où je persistai toujours à me rendre religieux. Mais la divine Providence en disposa autrement. Un jour, M. de Saint-Patrice me dit, voyant ma résolution, qu'il me conseillait de me faire prêtre séculier: mais j'appréhendais de n'avoir pas assez de capacité, et il me repartit qu'il y en avait de moindres que moi. Je m'y résolus et je pris les ordres sur un patrimoine que madame sa mere me donna, de cent livres de rente, qu'elle m'assigna sur le plus liquide de son revenu. Je dis ma première messe dans l'église de la paroisse, et ladite dame en usa comme si j'eusse été son propre enfant, car elle traita splendidement une trentaine de prêtres qui s'y trouverent et plusieurs gentilshommes du voisinage. J'étais dans une maison trop puissante pour manquer de bé-néfices: aussi six mois après j'eus un prieuré assez considerable avec deux autres petits bénéfices. Quelques années après, j'eus un gros prieuré et une fort bonne cure, car j'avais pris grande peine à étudier, et je m'étais rendu en état de monter en chaire avec succès, et devant les beaux auditoires, et en présence même des prélats. Je ménageai mes revenus et amassai une notable somme d'argent, avec laquelle je me retirai dans cette ville, où vous me voyez maintenant, ravi du bonheur de la connaissance d'une si charmante compagnie, et d'avoir été assez heureux de lui rendre quelque petit service.

La l'Etoile prit la parole disant :

— Mais le plus grand service que vous sauriez nous avoir jamais rendu...

Elle voulait continuer, quand Ragotin se leva pour dire qu'il voulait faire une comédie de cette histoire, et qu'il n'y aurait rien de plus beau que la décoration du théâtre, un beau parc avec son grand bois et une rivière; pour le sujet, des amants, des combats, et une première messe. Tout le monde se mit à rire, et Roquebrune, qui le contrariait toujours, lui dit:

— Vous n'y ententendez rien : vous ne sauriez mettre cette pièce dans les règles, parce qu'il faudrait changer la scène, et y demeurer

trois ou quatre ans.

Alors le prieur dit :

- Messieurs, ne disputez point à ce sujet, j'y ai donné ordre il y a longtemps. Vous savez que M. du Hardi n'a jamais observé cette rigide règle des vingt-quatre heures, non plus que quelqu'un de nos poëtes modernes, comme l'auteur de Saint-Eustache, etc. Et M. Corneille ne s'y serait pas attaché sans la censure que M. Scudéry voulut faire du Cid; aussi tous les honnêtes gens appellent ces n anquements de belles fautes. J'en ai donc composé une comédie, que j'ai intitulée : La Fidélité conservée après l'Espérance perdue; et depuis j'ai pris pour devise un arbre dépouillé de sa parure verte, et où il ne reste que quelques feuilles mortés (qui est la raison pourquoi j'ai ajouté cette couleur à la bleue), avec un petit chien barbet au pied, et ces paroles pour âme de la devise : Privé d'espoir, je suis fidèle. Cette pièce roule les théâtres il y a fort longtemps.

— Le titre en est aussi à propos que vos couleurs et votre devise, dit la l'Étoile; car votre maîtresse vous a trompé, et vous lui avez toujours gardé la fidélité, n'en ayant

point voulu épouser d'autre.

La conversation finit par l'arrivée de MM. de Verville et de la Garouffière; et je fir is aussi ce chapitre, qui sans donte a été bien ennuyeux tant pour sa longueur que pour son sujet. XIV. — Retour de Verville, accompagné de M. de la Garouffière. — Mariage des comédiens et comédiennes, et autres aventures de Ragotin.

Tous ceux de la troupe furent étonnés de voir M. de la Garouffière : pour Verville, il était attendu avec impatience, principalement de ceux et celles qui se devaient marier. Ils lui demandèrent quelles bonnes affaires il avait en cette ville. Il leur répondit qu'il n'en avait aucune; mais que M. de Verville lui avant communiqué quelque chose d'importance, il avait été ravi de trouver une occasion si favorable pour les revoir encore une fois, et leur offrir la continuation de ses services. Verville lui fit signe qu'il n'en fallait parler qu'en secret; et, pour lui en rompre le discours, il lui présenta le prieur de Saint-Louis, avec qui il **ava**it fait grande amitié, lui disant que c'était un fort galant homme. Alors la l'Etoile leur dit qu'il venait d'achever une histoire aussi agréable que l'on en pût ouïr.

Ces deux messieurs témoignèrent avoir du regret de n'être pas venus plus tôt pour avoir eu la satisfaction de l'entendre. Alors Verville passa dans une autre chambre, où Destin le suivit; et après y avoir demeuré quelques moments ils appelèrent la l'Etoile et Angélique, et ensuite Léandre et la Caverne, que M. de la Garouffière suivit. Quand ils furent assemblés, Verville leur dit qu'étant à Rennes il avait communiqué au sieur de la Garoufière le dessein qu'ils avaient fait de se marier, et qu'il devait repasser par Alençon pour être de la noce, et qu'il avait témoigné vouloir être de la partie. Il en fut remercié trèshumblement, et on lui témoigna de même l'obligation qu'on lui avait d'avoir voulu

prendre cette peine.

- Mais, à propos, dit M. de Verville, il fau-

drait faire monter cet honnête homme qui est en bas.

Ce que l'on fit. Quand il fut entré, la Caverne le regarda fixement, et la force du sang fit un si merveilleux effet en elle, qu'elle s'attendrit et pleura sans en savoir la cause. On lui demanda si elle connaissait cet homme-la. Elle répondit qu'elle ne croyait pas l'avoir ja-mais vu. On lui dit de le regarder avec atten-tion; ce qu'elle fit, et pour lors elle trouva sur son visage tant de traits du sien, qu'elle s'écria :

- Ne serait-ce point mon frère?

Alors il s'approcha d'elle et l'embrassa, l'assurant que c'était lui-même, que le malheur avait éloigné si longtemps de sa présence. Il salua sa nièce et tous ceux de la compagnie, et assista à la conference secréte, où il fut conclu que l'on célébrerait les deux

mariages; savoir, de Destin avec la l'Etoile, et de Léandre avec Angélique. Toute la difficulté consistait à savoir quel prêtre les épouserait. Alors le prieur de Saint-Louis, que con avait aussi appelé à la conférence, leur dit qu'il se chargeait de cela, et qu'il en parlerait aux curés des deux paroisses de la ville et à celui du faubourg de Montfort; que s'ils en faisaient quelque difficulté, il re-tournerait à Séez, et qu'il en obtiendrait la permission du seigneur évêque; que s'il ne voulait pas la lui accorder, il irait trouver monseigneur l'évêque du Mans, de qui il avait l'honneur d'être connu, parce que sa petite église était de sa juridiction, et qu'il ne croyait pas d'en être refusé. Il fut donc prié de prendre ce soin-la. Cependant on fit secrètement venir un notaire, et l'on passa les con-trats de mariage. Je ne vous en dis point les clauses, car cette particularité n'est pas venue a ma connaissance, mais bien qu'ils se marierent. MM. de Verville, de la Garouffière et de Saint-Louis furent témoins. Ce dernier alla parler aux curés; mais aucun d'eux ne voulut les épouser, adéguant beaucoup de raisons que le prieur ne put surmonter, parce qu'il n'en était peut-être pas capable; ce qui le fit résoudre d'aller à Séez. Il prit le cheval de Léandre et un de ses laquais, et alla trouver le seigneur évêque, qui résista un peu à lui accorder sa requête; mais le prieur lui remontra que ces gens-la n'étaient véritable-ment d'aucune paroisse; car ils étaient aujourd'hui dans un lieu et demain dans un autre : que pourtant on ne pouvait pas les mettre au rang des vagabonds et gens sans aveu (ce qui était la plus forte raison sur laquelle les curés avaient fondé leur refus); car ils avaient bonne permission du roi, et avaient leur ménage, et par conséquent étaient censés sujets des évêques dans le diocèse desquels ils se trouvaient lors de leur résidence en quelque ville ; que ceux pour qui il demandait la dispense étaient dans ceile d'Alencon, où il avait juridiction, tant sur eux que sur les autres habitants, ét que, par cette raison, il les pouvait dispenser, comme il l'en suppliait très-humblement, parce que d'ailleurs ils étaient fort honnêtes gens. L'évêque donna pouvoir au prieur de les épouser en quelque église il vou trait. Il pouvait appeler son secrétaire pour faire la dispense en forme; mais le prieur lui dit qu'un mot de sa main suffisait, ce que le bon seigneur fit aussi agréablement qu'il lui donna à souper. Le lendemain il s'en retourna à Alencon, où il trouva les fiancés qui préparaient tout ce qui était nécessaire pour les noces. Les autres comédiens, qui n'avaient point été du secret, ne savaient que penser de tant d'appareil, et Ragotin en était le plus en peine. Ce qui les

obligeait à tenir la chose ainsi secrète n'était que ce que vous avez appris de Destin: car pour Léandre et Angélique, cela était conpu de tous; et aussi la crainte de ne réussir pas à la dispense. Mais quand ils en furent assurés, on rendit la chose publique, on lut les contrats de mariage devant tous, et l'on prit jour pour épouser.

Ce fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin, à qui la Rancune dit tout

bas:

- Ne vous l'avais-je pas bien dit ? Je m'en

étais toujours défié.

Le pauvre petit homme entra dans la plus profonde mélancolle que l'on puisse imaginer, laquelle le précipita dans un furieux désespoir, comme vous l'apprendrez dans le dernier chapitre de ce roman. Il devint si troublé, que, passant devant la grande église de Notre-Dame un jour de fête que l'on carillonnait, il tomba dans l'erreur de la plupart des gens du vulgaire, qui croient que les cloches disent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les écouter, et il se persuada facilement qu'elles disaient:

Ragotin, ce matin, A tant bu de pots de vin, Qu'il branle, qu'il branle.

Il entra là-dessus dans une si furieuse colère contre le campanier, qu'il cria tout haut:

Tu en as menti, je n'ai pas bu aujourd'hu extraordinairement. Je ne me serais pas fàcht

si tu leur faisais dire :

Le mutin de Destin A ravi à Ragotin L'Etoile, l'Etoile: car j'aurais eu la consolation de voir les choses inanimées témoigner du ressentiment de ma douleur : mais de m'appeler ivrogne! Ah! tu le payeras!

Et aussitôt il enfonça son chapeau et entra dans l'église par une des portes où il y a un degré en vis, par lequel il monta à l'orgue.

Quand il vit que cette montée n'allait pas au clocher, il la suivit jusqu'au plus haut, où il trouva une porte fort basse par laquelle il entra, et suivit sous le toit des chapelles, sous lequel il faut que ceux qui y passent se baissent; mais il y trouva un plancher fortélevé. Il marcha jusqu'au bout, où il trouva une porte qui va au clocher où il monta. Quand il fut au lieu où les cloches, sont pendues, il trouva le campanier qui carillonnait toujours et qui ne regardait point derrière lui. Alors il se mit à lui dire des injures, l'appelant insolent, impertinent, sot, brutal, maroufle, etc.; mais le bruit des cloches l'empêchait de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le méprisait, ce qui l'impatienta; il s'approcha de lui et en même temps lui donna un grand coup de poing sur le dos. Le campanier, se sentant frappé, se tourna, et voyant Ragotin lui dit :

- Eh! petit escargot, qui diable t'a mené ici

our me frapper?

Ragotin se mit en devoir de lui en dire le sujet et de lui faire ses plaintes; mais le campanier, qui n'entendait point raillerie, sans vouloir l'écouter, le prit par un bras, et en même temps lui donna un coup de pied au cul qui le fit culbuter le long d'un petit degré de bois jusque sur le plancher d'où l'on sonne les cloches à branie. Il tomba si rudement la tête la première, qu'il donna du visage contre une des boites par où l'on passe les cordes et se mit tout en sang. Il pesta comme un petit

démon et descendit promptement. Il passa au travers de l'église, d'où il alla trouver le lieutenant criminel, pour se plaindre à lui de l'excès que le campanier avait commis en sa personne. Ce magistrat, le voyant aussi sanglant, crut facilement ce qu'il lui disait. mais, après en avoir appris le sujet, il ne put s'empêcher de rire, et connut bien que le petit homme avait le cerveau mal timbré. Cependant, nour le contenter, il lui dit qu'il ferait justice, et envoya un laquais dire au campanier qu'il le vînt trouver. Quand il fut venu, il lui de-manda pourquoi il faisait injurier cet honnête homme par ses cloches; à quoi il lui répondit qu'il ne le connaissait point, et qu'il carillonnait à son ordinaire.

> Orléans. Beaugency. Notre-Dame de Cléry, Vendôme, Vendôme:

mais qu'en ayant été frappé et injurié, il l'avait poussé, et qu'ayant rencontré le haut de l'escalier, il en était tombé. Le lieutenant lui dit:

- Une autre fois, sovez plus avisé.

Et à Ragotin:

- Soyez plus sage, et ne croyez pas votre imagination touchant le son des cloches.

Ragotin s'en retourna à la maison, où il ne se vanta pas de son accident. Mais les comédiens. Voyant son visage écorché en trois ou quatre endroits, lui en demanderent la raison, qu'il ne voulut pas dire; mais ils l'apprirent par la voix commune, car cette disgrace avait éclaté. Ils rirent fort, aussi bien que MM. de Verville et de la Garouffière.

Le jour des épousailles des comédiennes étant venu, le prieur de Saint-Louis leur dit qu'il avait fait choix de son église pour les épouser.

Ils v allèrent à petit bruit, et il bénit les mariages, après avoir fait une très-belle exhortation aux maries, qui se retirerent à leur lo-gis, où ils dînerent; après quoi l'on demanda à quoi l'on passerait le temps jusqu'au souper. La comédie, les ballets et les bals leur étaient si ordinaires, que l'on trouva bon de faire le récit de quélque histoire. Verville dit qu'il n'en savait point. Si Ragotin n'eût pas été dans sa noire mélancolie, il se fût sans doute offert à en débiter quelqu'une; mais il était muet. On dit à la Rancune de raconter celle du poëte Roquebrune, puisqu'il l'avait promis quand l'occasion s'en présenterait, et qu'il n'en pourrait jamais trouver de plus belle, la compagnie étant beaucoup plus illustre que quand îl la voulait commencer. Mais il répondit qu'il avait quelque chose dans l'esprit qui le troublait, et que, quand il l'aurait assez libre, il ne voulait pas rendre ce mauvais office au poëte, de faire son éloge, dans lequel il faudrait comprendre sa raison, et qu'il était trop de ses amis pour débiter une juste satire. Roquebrune pensa troubler la fête; mais le respect qu'il eut pour les étrangers qui étaient dans la compagnie calma cet orage; ensuite de quoi M. de la Garouffière dit qu'il savait beaucoup d'aventures, dont il avait été témoin oculaire : on le pria d'en faire le récit, ce qu'il fit comme yous l'allez voir.

XV. - Histoire des deux jalouses.

Les divisions qui mirent la maîtresse ville du monde au rang des plus malheureuses furent une semonce qui se répandit dans tout l'univers, et dans un temps où les hommes ne devaient avoir qu'une âme, comme au berceau de l'Eglise, puisqu'ils avaient l'honneur d'être les membres de ce sacré corps; mais elles ne laissèrent pas de faire éclore celle des Guelfes et des Gibelins, et, quelques années après, celle des Capulet et des Montesches. Ces divisions, qui ne devaient point sortir de l'Italie, où elles avaient eu leur origine, ne laissèrent pas de se dilater par tout le monde, et notre France n'en a pas été exempte : il semble même que c'est dans son sein où la pomme de discorde a plus fait éclater ses funestes effets : ce qu'elle fait encore à présent; car il n'y a ville, bourg ni village où il n'y ait divers partis, d'où il arrive tous les jours de sinistres accidents.

Mon père, qui était conseiller au parlement de Rennes, et qui m'avait destiné pour être, comme je le suis, son successeur, me mit au collége pour m'en rendre capable: mais comme j'étais dans ma patrie, il s'aperçut que je ne profitais pas, ce qui le fit résoudre à m'envoyer à la Flèche, ou est, comme vous savez, le plus fameux collége que les jésuites aient dans ce royaume. Ce fut dans cette petite ville-là qu'arriva ce que je vais vous apprendre, et dans le même temps que j'y fai-

sais mes études.

Il y avait deux gentilshommes qui étaient les plus qualifiés de la ville, déjà avancés en âge, sans être pourtant maries, comme il arrive souvent aux personnes de condition, ce que l'on dit en proverbe: Entre qui nous veut et qui nous nevoulons pas, nous demeurons sans nous marier. A la fin, tous deux se marièrent. L'un, qu'on appelait M. de Fonds-Blanche, prit une fille de Châteaudun, laquelle était de fort petite noblesse, mais fort riche. L'autre, qu'on appelait M. du Lac, épousa une demoiselle de la vi le de Chartres, qui n'était pas riche, mais qui était très-belle, et d'une si illustre maison qu'elle appartenait à des

ducs et pairs et à des maréchaux de France. Ces deux gentilshommes, qui pouvaient par-tager la ville, furent toujours de fort bonne intelligence: mais elle ne dura guère après leurs mariages, car leurs deux femmes com-mencerent a se regarder d'un œil jaloux, l'une se tenant fière de son extraction et l'autre de ses grands biens. Madame de Fonds-Blanche n'était pas belle de visage, mais elle avait grand'mine, bonne grâce et était fort propre: elle avait beaucoup d'esprit et était fort obligeante. Madame du Lac était très - belle, comme je l'ai dit, mais sans grâce : elle avait de l'esprit infiniment, mais si mal tourné, que c'était une artificieuse et dangereuse personne. Ces deux dames étaient de l'humeur de la plupart des femmes de ce temps, qui ne croiraient pas être du grand monde si elles n'avaient chacune une douzaine de galants; aussi faisaient-elles leurs efforts et emplovaient-elles tous leurs soins pour faire des conquêtes, à quoi la du Lac réussissait beaucoup mieux que la Fonds-Blanche, car elle tenait sous son empire toute la jeunesse de la ville et du voisinage, s'entend des personnes qualifiées, car elle n'en souffrait point d'autres; mais cette ffectation causa des murmures sourds, qui éclaterent enfin en médisances, sans que pour cela elle disconti-nuât sa manière d'agir; au contraire, il semble que ce lui fut un sujet pour prendre plus de soin à faire de nouveaux galants. La Fonds-Blanche n'était pas du tout si soigneuse d'en avertir, et elle en avait pourtant quelques-uns qu'elle retenait avec adresse, entre lesquels était un jeune gentilhomme très-bien fait, dont l'esprit correspondait au sien, et qui était un des braves du temps. Celui-la en était le plus favori; aussi son assiduité causa des soupcons, et la médisance éclata haute

ment. Ce fut la source de la rupture entre ces deux dames, car avant elles se visitaient civilement, mais, comme je l'ai dit, tcujours avec une jalouse envie. La du Lac commença médire ouvertement de la Fonds-Bianche, fit épier ses actions et fit mille pièces artificieuses pour la perdre de réputation, notamment sur le sujet de ce gentilhomme, que l'on nommait M. du Val Rocher, ce qui vint aux oreilles de la Fonds-Bianche, qui ne demeura pas muette, car elle disait par raillerie que si elle avait des galants, ce n'était pas à douzaine comme la du Lac, qui faisait toujours de nouvelles impostures. L'autre, en se défendant, lui donnait le change; si bien

qu'elles vivaient comme deux démons.

Quelques personnes charitables essaverent de les mettre d'accord: mais ce fut inutilement, car elles ne purent jamais les obliger à se voir. La du Lac, qui ne pensait à autre chose qu'à causer du déplaisir à la Fonds-Blanche, crut que le plus sensible qu'elle pourrait lui faire ressentir serait de lui ôter le plus favori de ses galants, du Val-Rocher. Elle fit dire à M. de Fonds-Blanche, par des gens qui lui étaient affidés, que, quand il était hors de sa maison (ce qui arrivait souvent, car il était continuellement à la chasse ou en visite chez des gentilsbommes voisins de la ville), du Val-Rocher conchait avec sa femme, et que des gens dignes de foi l'avaient vu sortir de son lit, où elle était. M. de Fonds-Blanche, qui n'en avait jamais eu aucun soupcon, fit que que reflexion là-dessus et ensuite fit connaître à sa femme qu'elle l'obligerait si elle faisait cesser les visites de du Val-Rocher. Elle répliqua tant de choses et le paya de si fortes raisons, qu'il ne s'y opiniatra pas, la laissant en liberté d'agir comme auparavant. La du Lac, voyant que sette invention n'avait pas eu l'effet qu'elle

désirait, trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle était belle et honnête, qui sont deux fortes machines pour gagner lá forteresse du cœur le mieux muni : aussi quoiqu'il fùt trèsattachéa la Fonds-Blanche, la du Lac rompit tous ces liens et lui donna des chaînes bien plus fortes, ce qui causa une sensible douleur à la Fonds-Banche, surtout quand elle apprit que du Val-Rocher parlait d'elle en des termes fort insolents, laquelle augmenta par la mort de son mari, qui arriva quelques mois après. Elle en porta le deuil fort austèrement; mais la jalousie la surmonta et fut la plus forte. Il n'y avait que quinze jours que l'on avait enterré son mari, qu'elle pratiqua une entrevue secrète avec du Val-Rocher. Je n'ai pas su quel fut leur entretien, mais l'évenement le fit assez connaître ; car, une douzaine de jours après, leur mariage fut publie, quoiqu'ils l'eussent contracté fort secretement; et ainsi, en moins d'un mois, eile eur aeux maris, l'un qui mourut dans l'espace de ce temps-là et l'autre vivant. Voilà, ce me semble, le plus violent effet de jalousie qu'on puisse imaginer; car elle oublia la bienséance du veuvage et ne se soucia point de tous les insolents discours que du Val-Rocher avait faits d'elle à la persuasion de la du Lac; ce qui justifie assez ce que l'on dit, qu'une femme hasarde tout quand il s'agit de se venger : mais vous le verrez encore mieux par ce que je vais vous dire. La du Lac pensa enrager quand elle apprit cette nouvelle; mais elle dissimula son ressentiment tant qu'elle pat : elle fut pourtant sur le point de le faire éclater, ayant conçu le dessein de le faire assassiner dans un voyage qu'il devait faire en Bretagne; mais il en fut averti par des personnes à qui elle s'en était découverte. ce qui l'obligea à se bien précautionner.

D'ailleurs elle considéra que ce serait mettre ses plus chers amis en grand risque, ce qui la fit penser à un moyen le plus êtrange que la jalousie puisse susciter, qui fut de brouiller son mari avec du Val-Rocher par ses pernicieux artifices. Aussi ils se querellerent furieusement plusieurs fois, et en furent jusqu'au point de se battre en duel, à quoi la du Lac poussa son mari qui n'était pas des plus adroits du monde), jugeant bien qu'il ne résisterait guere a du Val-Rocher, qui, comme je l'ai dit, était un des braves du temps; se figurant qu'après la mort de son mari, elle le pourrait encore ôter à Fonds-Blanche, de laquelle elle se pourrait facilement défaire, ou par le poison, ou par les mauvais traitements qu'elle lui ferait donner. Mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avait projeté; car du Val-Rocher, se fiant à son adresse, méprisa du Lac, qui, au commencement, se tenait sur la défe sive, ne croyant pas qu'il osât lui porter; et ainsi il se négligeait; en sorte que du Lac, le voyant un peu hors de garde, lui porta si justement, qu'il lui passa son épée au travers du corps, et le laissa sans vie, et s'en alla à sa maison, où il trouva sa femme à qui il raconta l'action, dont elle fut bien étonnée et marrie tout ensemble de cet événement si inopiné. Il s'enfuit secrètement, et s'en alla dans la maison d'un des parents de sa femme, lesquels, comme je l'ai dit, étaient de grands et puissants seigneurs, qui travaillèrent à obtenir sa grâce du roi.

La Fonds-Blauche fut fort étonnée quand on lui annonça la mort de son mari, et qu'on lui dit qu'il ne fallait pas s'amuser à verser d'inutiles larmes; mais qu'il fallait le f dire enterrer secrètement, pour éviter que la justice n'y mît la main; ce qui fut fait, et ainsi elle fut encore

veuve en proins de six semaines.

Cependant du Lac eut sa grâce, qui fut entérinée au parlement de Paris, nonobstant toutes les oppositions de la veuve du mort. qui voulait faire passer l'action pour un assassinat; ce qui la fit résoudre à la plus étrange résolution qui puisse jamais entrer dans l'esprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard, et, passant une fois par devant du Lac. qui se promenait à la place avec quelques-uns de ses amis, elle l'attaqua si furieusement et si inopinément, qu'elle lui ôta le moyen de se mettre en défense, et lui donna en même temps deux ccups de poignard dans le corps, dont il mourut trois jours après. Sa femme la At poursuivre et mettre en prison : on lui fit son procès, et la plupart des juges opinèrent à la mort, à quoi elle fut condamnée. Mais l'exécution en fut retardée, car elle déclara qu'elle était grosse, et, ce qui est à remarquer, e'est qu'elle ne savait duquel de ses deux maris. Elle demeura donc prisonnière: mais comme c'était une personne fort délicate, l'air renfermé et puant de la conciergerie, avec les autres incommodités que l'on y souffre, lui causèrent une maladie et sa délivrance avant terme, et ensuite la mort : néanmoins le fruit eut baptême; et après avoir vécu quelques heures, il mourut aussi.

Dieu touche le cœur de la du Lac: elle rentra en elle-même, fit réflexion sur tant de sinistres accidents dont elle était cause, mit ordre aux affaires de sa maison, et entra dans un monastère de religieuses réformées de l'ordre de saint Benoît, à Almenesche, au diocèse de Séez. Elle voulut s'éloigner de sa patrie, pour vivre avec plus de quiétude, et faire plus facilement pénitence de tant de maux qu'elle avait causés. Elle est encore dans ce monastère, où elle vit dans une grande austérité, si elle n'est morte depuis quelques mois.

Les comédiens et comédiennes écoutaient encore, quoique M. de la Garoufflère ne dît plus mot, quand Roquebrune s'avança pour dire à son ordinaire, que c'était là un beau sujet pour un poëme grave, et qu'il en voulait composer une excellente tragédie, qu'il mettrait facilement dans les règles d'un poème dramatique. On ne répondit pas à sa proposition; mais tous admirérent le caprice des femmes quand elles sont frappées de jalousie, et comme elles se portent aux der-nières extrémités. Ensuite de quoi l'on disputa si c'était une passion : mais les savants conclurent que c'était la destruction de la plus belie de toutes les passions, qui est l'amour. Il y avait encore beaucoup de temps iusqu'au souper, et tous trouvèrent bon d'aller faire une proménade dans le parc, cù étant, ils s'assirent sur l'herbe. Destin dit alors qu'il n'y avait rien de plus agréable que le récit des histoires. Léandre, qui n'était point entre dans la belle conversation depuis qu'il était dans la troupe, y ayant toujours paru en qualité de valet, prit la parole, disant que, puisque l'on avait fini par le caprice des femmes, si la compagnie l'agréait, il ferait le récit dé ceux d'une fille qui ne demeurait pas loin d'une de ses maisons. Tous l'en prièrent, et, après avoir toussé cinq ou six fois, il débuta comme vous l'allez voir.

XVI. - Histoire de la capricieuse amante.

Il y avait dans une petite ville de Bretagne qu'on appelle Vitré, un vieux gentilhomme qui avait longtemps été marié avec une trèsvertueuse demoiselle, sans avoir d'enfants. Entre plusieurs domestiques qui le servaient étaient un maître d'hôtel et une gouvernante, par les mains desquels passaient tous les revenus de la maison. Ces deux personnages, qui faisaient comme font la plupart des valets et servantes, c'est-à-dire l'amour, se promirent mariage, et tirèrent si bien chacun de son côté, que le bon vieux gentilhomme et sa femme moururent fort incommodés, et les deux domestiques vécurent fort riches et mariés.

Quelques années après, il arriva une si mauvaise affaire à ce maître d'hôtel, qu'il fut obligé de s'enfuir, et pour être en assurance, d'entrer dans une compagnie de cavalerie, et de laisser sa femme seule et sans enfants; láquelle ayant attendu environ deux ans sans avoir aucune de ses nouvelles, fit courir le bruit de sa mort, et en porta le deuil. Quand il fut un peu passé, elle fut recherchée en mariage par plusieurs personnes, entre lesquelles se présenta un riche marchand, qui l'épousa; et au bout de l'année elle accoucha d'une fille, qui pouvait avoir quatre ans quand le premier mari de sa mère arriva a la ma son. De vous dire quels furent les plus étonnés des deux maris ou de la femme, c'est ce que l'on ne peut savoir : mais comme la mauvaise affaire du premier subsistait toujours, ce qui l'obligeait à se tenir caché, et d'aille urs voyant une fille de l'autre mari, il se contenta de quelque somme d'argent qu'on lui donna, et céda librement sa femme au second mari, sans lui donner aucun trouble. Il est vrai qu'il venait de temps en temps, et toujours fort secrétement, quérir de quoi subsister, ce qu'on ne lui refusait point.

Cependant la fille, que l'on appelait Marguerite, se faisait grande, et avait plus de bonne grâce que de beauté, et de l'esprit assez pour une personne de sa condition. Mais comme vous savez que le bien est depuis longtemps ce qu'on considère le plus en fait de mariage.

elle ne manquait pas de galants, entre lesqueis était le fils d'un riche marchand, qui ne vivait pas comme tel, mais en demi-gentilhomme; car il fréquentait les plus honorables compagnies, où il ne manquait pas de trouver sa Marguerite, qui y était reçue à cause de sa richesse. Ce jeune homme, que l'on appelait le sieur de Saint-Germain, avait bonne mine et tant de cœur qu'il était souvent employé en des duels, qui en ce temps-la étaient fort fréquents. Il dansait de bonne grâce et jouait dans les grandes compagnies, et était

toujours bien vêtu.

Dans tant de rencontres qu'il eut avec cette fille, il ne manqua pas de lui offrir ses services, et à lui témoigner sa passion et le désir qu'il avait de la rechercher en mariage, à quoi elle ne répugna point, et même lui permit de la voir chez elle, ce qu'il fit avec l'agrément de son père et de sa mère, qui favorisaient sa recherche de tout leur pouvoir. Mais dans le temps qu'il se disposait pour la leur demander en mariage, if ne voulut pas le faire sans son consentement, croyant qu'elle n'y apporterait aucun obstacle; mais il fut fort etonné quand elle le rebuta si furieusement de paroles et d'action, qu'il s'en alla le plus confus homme du monde. Il laissa passer quelques jours sans la voir, croyant de pouvoir étouffer cette passion; mais elle avait pris de trop profondes racines, ce qui l'obligea a retourner la voir. Il ne fut pas plutôt entré dans la maison qu'elle en sortit, et alla se mettre dans une compagnie de filles du voisinage, où il la suivit, apres avoir fait ses plaintes au père et à la mère du mauvais traitement que lui faisait leur fille, sans lui en avoir donné aucun sujet, de quoi ils témoignérent être marris, et lui promirent de la rendre plus sociable. Mais comme elle était fille unique, ils n'osèrent la contredire ni la presser sur ce sujet, se contentant de lui remontrer doucement le tort qu'elle avait de traiter ce jeune homme avec tent de rigueur, après avoir témoigné de l'aimer. Elle ne répondit rien à tout cela, et continuait dans sa mauvaise humeur; car quand il voulait approcher d'elle, elle changeait de place, et il la suivait, mais elle le fuyait toujours; en sorte qu'un jour il fut obligé, pour l'arrêter, de la prendre par la manche de son corps de jupe, dont elle cria, lui disant qu'il avait froissé ses bouts de manche, et que, s'il y retournait, elle lui donnerait un soufflet, et qu'il ferait beaucoup mieux de la laisser.

Enfin, plus il s'empressait pour l'accoster, plus elle faisait de diligence pour le fuir; et quand on allait à la promenade, elle aimait mieux aller seule que de lui donner la main. Si elle était dans un bal, et qu'il voulût la prendre pour la faire danser, elle lui faisait affront, disant qu'elle se trouvait mal, et en même temps elle dansait avec un autre. Elle en vint jusqu'à lui susciter des querelles; et elle fut cause que jusqu'à quatre fois il se porta sur le pré, d'où il sortit toujours glorieusement, ce qui la faisait enrager, au moins en apparence. Tous ces mauvais traitements n'étaient que jeter de l'huile sur la braise; car îl en était toujours plus transporté, et ne relâchait point du tout ses visites.

Un jour, il crut que sa perséverance l'avait un peu adoucie; car elle le laissa approcher d'elle, et écouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de son injuste procédé, à peu près dans ces termes: « Pourquoi fuyez-vous celui qui ne saurait vivre sans vous? Si je n'ai pas assez de mérite pour être souffert de vous, au moins considérez l'excès de mon amour, et la

patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous usez envers moi, qui ne respire qu'à vous faire paraître à quel point je suis à vous. - Eh bien! lui répondit-elle, vous ne sauriez mieux me le persuader qu'en vous éloignant de moi; et parce que vous ne le pourriez pas faire si vous demeuriez en cette ville. s'il est vrai, comme vons le dites, que j'aié quelque pouvoir sur vous, je vous ordonne de prendre parti dans les troupes qu'on lève: quand vous aurez fait quelques campagnes, peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos désirs. Ce peu d'espérance que je vous donne doit vous y obliger, sinon perdez-la tout à fait. . Alors elle tira une baque de son doigt. et la lui présenta en lui disant : « Gardez cetté bague, qui vous fera souvenir de moi, et je vous défends de me venir dire adieu; en un mot, ne me voyez plus. . Elle souffrit qu'il la saluat d'un baiser, et le laissa, passant dans une autre chambre dont elle ferma la porte.

Ce misérable amant prit congé du pêre et de la mère, qui ne purent contenir leurs larmes, et qui l'assurèrent de lui être toujours favorables en ce qu'il souhaitait. Le lendemain, il se mit dans une compagnie de cavalerie qu'on levait pour le siège de la Rochelle. Comme elle lui avait défendu de la plus voir, il n'osa pas l'entreprendre; mais la nuit avant le jour de son départ, il lui donna des sérénades, à la fin desquelles il chanta cette complainte, qu'il accorda aux tristes et doux as-

cents de son luth :

Iris, maîtresse inexorable.
Sans amour et sans amitié.
Hélas! n'auras-tu point pitié
D'un si fidèle amant que tu rends misérable?
Seras-tu toujours inflexible?
Ton cœur sera-t-il de rocher?

Ne le pourrai-je point toucher? Ne sera-t-il jamais à mon amour sensible? Je t'obéis, fille cruelle.

Je te dis le dernier adieu. Jamais dans ce triste lieu,

Tu ne verras de moi que mon cœur trop tidèle. Lorsque mon corps sera sans àme.

Quelque mien ami l'ouvrira, Et mon cœur il en sortira

Pour t'en faire un présent où tu verras ma flamme.

Cette capricieuse fille s'était levée, et avait ouvert le volet d'une fenêtre, n'ayant laissé que la vitre, au travers de laquelle elle se fit entendre faisant un si grand éclat de rire, que cela acheva de désespérer le pauvre Saint-Germain, qui voulut dire quelque chose, mais elle referma le volet, en disant tout haut: Tenez votre promesse pour votre profit. « Ce

qui l'obligea à se retirer.

Il partit quelques jours après avec la compagnie, qui se rendit au camp de la Rochelle, où, comme vous l'avez pu savoir, le siège fut fort opiniatré, le roi à l'attaquer, et les assiégés à la défendre; mais enfin il fallut se rendre à la discrétion d'un monarque à qui les vents et les éléments rendaient obéissance. Après que la ville fut rendue, on licencia plusieurs troupes, du nombre desquelles fut la compagnie où était Saint-Germain, qui s'en retourna a Vitré, où il ne fut pas plutôt qu'il alla voir sa rigoureuse Marguerite, laquelle souffrit d'en être saluée; mais ce ne fut que pour lui dire que son retour était bien prompt : qu'elle n'était pas encore disposée à le souffrir, et qu'elle le priait de ne la point voir. Il lui répondit ces tristes paroles : « Il faut avouer que vous êtes une dangereuse personne, et que vous ne souhaitez que la mort du plus fidèle amant qui soit au monde; car vous m'avez jusqu'à quatre fois procuré des moyens d'éprouver sa ri-

gueur, quoique glorieusement, mais qui eût pourtant été pour moi très-funéste. Je suis allé la chercher où de plus malheureux que moi l'ont fatalement trouvée, sans que j'aie jamais pu la rencontrer; mais puisque vous la désirez avec tant d'ardeur, je la chercherai en tant de lieux qu'elle sera bien obligée de me satisfaire pour vous contenter : mais peut-être ne pourrez-vous pas vous empêcher de vous repentir de me l'avoir causée; car elle sera d'un genre si étrange, que vous en serez touchée de pitié. Adieu donc, la plus belle cruelle qui soit dans l'univers! * Il se leva et voulait la laisser, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne souhaitait point du tout sa mort; et que si elle lui avait procuré des combats, ce n'avait été que pour avoir des preuves certaines de sa valeur, et afin qu'il fût plus digne de la posséder; máis qu'elle n'était pas encore en état de souffrir sa recherche; que peut-être le temps la pourrait adoucir; et el e le laissa sans en dire davantage. Ce peu d'espérance l'obli-gea à user d'un moyen qui pensa tout gâter, qui fut de lui donner de la jalousie. Il raisonnait en lui-même, que, puisqu'elle avait enco-re quelque bonne volonté pour lui, elle ne manquerait pas d'en prendre s'il lui en donnait sujet.

Il avait un camarade qui avait une maîtresse dont il était autant chéri que lui était maltraité de la sienne. Il le pria de souffrir qu'il accostât cette bonne maîtresse, et que lui pratiquât la sienne, pour voir quelle mine elle ferant. Son camarade ne voulut pas le lui accorder sans en avertir sa maîtresse, qui y consentit. La première conversation qu'ils eurent ensemble (car ces deux filles n'etaient guère l'une sans l'autre), ces deux amants firent échange, car Saint-Germain approcha de la maîtresse de son camarade, qui accosta cette fère Marguerite, laquelle

le souffrit fort agréablement. Mais quand elle vit que les autres riaient, elle s'imagina que ce changement était concerté, de quoi elle entra en de si furieux transports, qu'elle dit tout ce qu'une amante irritée peut dire en pareil cas. Elle fut outrée à un tel point, qu'elle laissa la compagnie, en versant beaucoup de larmes; ce qui fit que cette obligeante maîtresse alla auprès d'elle, et lui remontra le tort qu'elle avait d'en user de la sorte; qu'elle ne pouvait espérer plus de bonheur que la recherche d'un si honnête homme et si passionné pour elle, et que sa politique était tout à fait extraordinaire et inusitée entre amants; qu'elle pouvait bien voir de quelle manière elle en usait avec le sien, qu'elle appréhendait si fort de le désobliger, qu'elle ne lui avait jamais donné aucun

sujet de se rebuter.

Tout cela ne fit aucun effet sur l'esprit de cette bizarre Marguerite, ce qui jeta le malheureux Saint-Germain dans un si furieux désespoir, qu'il ne chercha deptis que des occasions de faire paraître à cette cruelle la violence de son amour par quelque sinistre mort, comme il la pensa trouver. Car un soir que lui et sept de ses camarades sortaient d'un cabaret, ayant tous l'épée au côté, ils rencontrérent quatre gentilshommes, dont il y en avait un qui était capitaine de cavalerie, lesquels voulurent leur disputer le haut du pavé dans une rue étroite on ils passaient; mais ils furent contraints de cèder, en disant que le nombre serait bientôt égal, et du même pas allèrent prendre quatre ou cinq autres gentilshommes, lesquels se mirent à chercher ceux qui leur avaient fait quitter le haut du pavé, et qu'ils rencontrèrent dans la Grand'rue. Comme Saint-Germain s'était le plus avancé dans la dispute, il avait été remarqué,

par ce capitaine, à son chapeau bordé d'argent qui brillait dans l'obscurité: aussi, dès qu'il l'eut remarqué, il s'adressa à lui, en lui donnant un coup de coutelas sur la tête, qui lui coupa son chapeau et une partie du crâne. Ils crurent qu'il était mort, et qu'ils étaient assez vengés, ce qui les fit retirer, et les compagnons de Saint-Germain songèrent moins à aller après ces braves qu'à le relever. Il était sans pouls et sans mouvement, ce qui les obligea de l'emporter à sa maison, où il fut visité par les chirurgiens, qui lui trouvèrent encore de la vie; ils le pansèrent, remirent le crâne, et mirent le premier appareil. La première dispute avait causé de la rumeur dans le voisinage; mais ce coup fatal y en apporta davantage. Tous les voisins se levèrent, et chacun en parlait diversement; mais tous concluaient

que Saint-Germain était mort.

Le bruit en alla jusqu'à la maison de cette Marguerite, laquelle se leva aussitôt du lit, et s'en alla en déshabillé chez son galant, qu'elle trouva dans l'état où je viens de vous le représenter. Quand elle vit la mort peinte sur son visage, elle tomba évanouie, en sorte que l'on eut peine à la faire revenir. Quand elle fut remise, tous ceux du voisinage l'accusèrent de ce désastre, et lui représentèrent que si elle l'eût souffert auprès d'elle, elle aurait évité cet accident. Alors elle se mit à arracher ses cheveux et à faire des actions d'une personne touchée de douleur. Ensuite elle le servit avec une telle assiduité tout le temps qu'il fut sans connaissance, qu'elle ne se dépouilla ni ne se coucha pendant ce tempslà, et ne permit pas à ses propres sœurs de lui rendre aucun service. Quand la connaissance lui fut revenue, on jugea que sa présence lui serait plus préjudiciable qu'utile, pour les raisons que vous pouvez comprendre. Enfin il

guérit; et quand il fut en parfaite convalescence, on le maria avec sa Marguerite, au grand contentement des parents et beaucoup

plus des mariés.

Apres que Léandre eut fini son histoire, ils retournerent à la ville, où étant ils soupérent, et, apres avoir un peu veillé, on coucha les épousées. Ces mariages avaient été faits à petit bruit, ce qui fut cause qu'ils n'eurent point de visites ce jour-là ni le lendemain: mais deux jours apres ils en furent tellement accablés, qu'ils avaient peine à trouver quelques moments de relâche pour étudier leurs rôles; car tout le beau monde les vint féliciter, et durant huit jours ils recurent des visites. Après la fête passée, ils continuèrent leur exercice avec plus de quiétude, excepté Ragotin, qui se précipita dans l'abîme du désespoir, comme vous l'allez voir dans ce dernier chapitre.

XVII. — Désespoir de Ragotin.

La Rancune se voyant hors d'espérance de réussir dans l'amour qu'il portait à la l'Etoile, aussi bien que Ragotiu, se leva de bonne heure, et alla trouver le petit homme, qu'il trouva aussi levé, et qui écrivait, lequel lui dit qu'il faisait sa propre épitaphe.

- Hé quoi! dit la Rancune, on n'en fait que pour les morts, et vous êtes encore en vie; et ce que je trouve de plus étrange, c'est

que vous-même l'avez faite!

— Oui, dit Ragotin, et je veux vous la faire

Il ouvrit le papier qu'il avait plié, et lui fit lire ces vers:

Ci-git le pauvre Ragotin, Lequel fut amoureux d'une très belle Etoile Que lui enleva le Destin, Ce qui lui fit faire promptement voile En l'autre monde, où il sera Autant de temps qu'il durera. Pour elle il fit la comédie, Qu'il achève aujourd'hui par la fin de sa vie.

— Voilà qui est magnifique, dit la Rancune, mais vous n'aurez pas la satisfaction de la voir sur votre sépulture; car on dit que les morts ne voient ni n'entendeut rien.

— Ah! dit Ragotin, que vous êtes en partie cause de mon désastre! car vous me donniez toujours de grandes espérances de fléchir cette

belle, et vous saviez bien tout le secret.

Alors la Rancune lui jura sérieusement qu'il n'en savait rien positivement, mais qu'il s'en doutait, comme îl le lui avait dit quand il lui conseillait d'étouffer cette passion, lui remontrant que c'était la plus fière fille du

monde.

-Et il semble, ajouta-t-il, que sa profession doive licencier les femmes et les filles de cet orgueil attaché d'ordinaire à celles d'une autre condition; mais il faut avouer que, dans toutes les caravanes de comédiens, on n'en trouvera point une si retenue, et qui ait tant de vertu: et elle a fait prendré ce pli-la à Angélique; car de son naturel elle a une autre pente, et son enjouement le témoigne assez. Mais enfin il faut que je vous découvre une chose que je vous ai tenue cachée jusqu'a présent : c'est que j'étais aussi amoureux d'elle que vous, et ie ne sais qui serait l'homme qui, après l'avoir pratiquée comme j'ai fait, aurait pu empêcher. Mais comme je me vois hors d'espérance aussi bien que vous, je suis resolu de quitter la troupe, parce qu'on y a reçu le frère de la Caverne. C'est un homme qui ne saurait faire d'autres personnages que ceux

que je représente, et ainsi l'on me congédiera sans doute; mais je ne veux pas attendre cela: je veux les prévenir, et m'en aller à Rennes trouver la troupe qui y est, où je serai assurément reçu, puisqu'il y manque un acteur.

Alors Ragotin lui dit:

 Puisque vous étiez frappé d'un même trait, vous n'aviez garde de parler pour moi à

la l'Étoile.

Mais la Rancune jura comme un démon qu'il était homme d'honneur, et qu'il n'avait pas laissé de lui en faire des ouvertures; mais comme il le lui avait dit, elle n'avait jamais voulu l'écouter.

— Eh bien! dit Ragotin, vous avez résolu de quitter la troupe, et moi aussi; mais je veux bien faire un plus grand sacrifice, car

je veux quitter tout à fait le monde.

La Rancune ne fit point de réflexion sur son épitaphe qu'il lui avait donnée : il crut seulement qu'il avait résolu d'entrer dans un couvent, ce qui fut cause qu'il ne prit point garde à lui, ni n'en avertit personne que le

poëte, auquel il en donna une copie.

Quand Ragotin fut seul, il songea au moyen qu'il pourrait employer pour sortir du monde. Il prit un pistolet qu'il chargea, et y mit deux balles pour s'en donner dans la tête; mais il jugea que cela ferait trop de bruit. Ensuite il mit la pointe de son épée contre sa poitrine, dont la piqure lui fit mal, ce qui l'empêcha de l'enfoncer. Enfin il descendit à l'écurie, pendant que les valets déjeunaient; il prit des cordes qui étaient attachées au bât d'un cheval de voiture, et en accommoda une au râtelier, et la mit autour de son cou; mais quand il voulut se laisser aller, il n'en eut pas le courage, et attendit que quelqu'un entrât. Il y arriva un cavalier étranger; alors il se laissa aller, tenant toujours un pied sur la

bord de la creche; cependant s'il y fût demeure longtemps, il se serait enfin étran-

glé.

Le valet d'étable, qui était descendu pour prendre le cheval du cavalier, voyant Ragotin ainsi pendu, le crut mort, et cria si fort que tous ceux du logis descendirent. On lui ôta la corde du cou, et on le fit revenir, ce qui fut assez facile. On lui demanda quel sujet il avait de prendre une si étrange résolution; mais il ne voulut pas le dire.

Alors la Rancune tira à part mademoiselle de l'Etoile (que je pourrais appeler madame Des-tin; mais étant si près de la fin de ce roman, je ne suis pas d'avis de changer son nom), à laquelle il découvrit tout le mystère, de quoi elle fut fort étonnée; mais elle le fut bien davantage quand ce mechant homme fut assez téméraire pour lui dire qu'il en était aux mêmes termes; mais qu'il ne prenait pas une si sanglante résolution, se contentant de demander son congé. Elle ne répondit rien à tout cela, et le laissa.

Quelque peu de temps après, Ragotin déclara à la troupe le dessein qu'il avait d'accompagner le lendemain M. de Verville, et de se retirer au Mans. Cette circonstance fit que tous y consentirent; ce qu'ils n'eussent pas fait s'il eût voulu s'en aller seul, vu ce qui était ar-

Ils partirent le lendemain de bon matin, après que M. de Verville eut fait mille protestations de continuation d'amitié aux comédiens et comédiennes, et principalement à Destin, qu'il embrassa, lui témoignant la joie qu'il avait de voir l'accomplissement de ses désirs. Ragotin fit un grand discours en forme de compliment, mais si confus que je ne le mets point ici. Quand ils furent au point de partir, Verville demanda si les chevaux avaient bu. Le valet d'étable répondit qu'il était trop matin, et qu'ils pourraient les faire boire en passant la rivière. Ils montèrent à chevai, après avoir pris congé de M. de la Garouffière, qui s'était aussi disposé à partir, et qui fut civilement remercié par les nouveaux mariés de la peine qu'il s'était donnée de venir de si loin pour honorer leurs noces de sa présence. Après cent protestations de services réciproques, il monta à cheval, et la Rancune le suivit, lequel, nonobstant son insensibilité, ne pet pas empêcher le cours de ses larmes, qui attirèrent celle de Destin, se ressouvenant, malgré le naturel farouche de la Rancune, des services qu'il lui avait rendus, et principalement à Paris, sur le Pont-Neuf, lorsqu'il y fut attaqué et volé par la Rappinière.

Quand Verville et Ragotin eurent passé les ponts, ils descendirent à la rivière pour faire boire leurs chevaux. Ragotin s'avança par un endroit où il y avait rive taillée, où son cheval broncha si rudement que le petit bout d'homme perdit les étriers, et sauta par-dessus la tête du cheval dans la rivière, qui était fort profonde en cet endroit. Il ne savait pas nager; et quand il l'aurait su, l'embarras de sa carabine, de son épée et de son manteau l'auraient fait demeurer au fond comme il fit. Un des valets de Verville était allé prendre le cheval de Ragotin, qui était sorti de l'eau, et un autre se dépouilla promptement, et se jeta dans la rivière au lieu où il était tombé; mais il le trouva mort. On appela du monde, et on le sortit. Cependant Verville fit avertir les comédiens de ce malheur, et envoya en même temps son cheval. Tous y accoururent; et, après avoir plaint son sort, ils le firent enter-rer dans le cimetière d'une chapelle de Sainte-Catherine, qui n'est guère éloignée de la rivière. Cet événement funeste vérifile bien le

proverbe commun: Ceux que la corde attend

ne se noieront point.

Ragotin n'eut pas le premier sort, puisqu'il ne put s'étrangler; mais il eut le second, puisqu'il se noya. Ainsi finit ce petit bout d'avocat comique dont les aventures, disgrâces, accidents, et la funeste mort, seront dans la mémoire des habitants du Mans et d'Alençon, aussi bien que les faits héroïques de ceux qui composaient cette illustre troupe. Roquebrune, voyant le corps mort de Ragotin, dit qu'il fallait changer deux vers à son épitaphe, dont la Rancune lui avait donné une copie, comme je vous l'ai déjà dit, et qu'il fallait la mettre comme il s'ensuit:

Ci-git le pauvre Ragotin, Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile Que lui enleva le Destin; Ce qui lui fit faire promptement voile En l'autre monde, sans bateau; Pourtant il y alla par eau, Pour elle il fit la comédie. Ou'il achève aujourd'hui par la fin de sa vie.

Les comédiens et comédiennes s'en retournèrent à leur logis, et continuèrent leur exercice avec l'admiration ordinaire.

FIN DU ROMAN COMIQUE

NOTE SUR SCARRON

Le nom de Paul Scarron réveille le souvenir d'une gaieté excentrique poussée jusqu'au paroxysme, associée à une longue existence de douleurs physiques, auxquelles on aurait peine à croire si tous les témoignages des contemporains n'étaient venus en confirmer la triste réalité. L'auteur du Roman comique et du Virgile travesti a donc occupé dans notre littérature une large place, et, bien qu'il soit de mode aujourd'hui de faire ti de tout ce qui procède de l'esprit gaulois, de la verve des conteurs du seizième siècle, de la spirituelle bonhomie de La Fontaine, du génie comique de Molière, et de mépriser les auteurs modernes qui ont voulu marcher sur ces traces vraiment françaises, nous avons pense qu'il était de notre devoir de remettre au jour le chef-d'œuvre du représentant le plus accrédité de la bouffonnerie à la fois naïve, savants et cherchée, et de le présenter aussi complétement que possible à nos lecteurs, en groupant les faits principaux de sa vie, comme nous avons coutume de le faire, soit que les dieux du Panthéon littéraire de la France occupent la première place, soit qu'ils aient été classés par la postérité au rang des divinités de second ordre.

Paul Scarron est né à Paris en 1610. Il était fils de Paul Scarron, conseiller au Parlement, et sa famille était originaire de Montcallier, en Piémont. La fortune avait longtemps souri à cette famille, mais elle n'avait pas tardé à être infidele au malheureux sur lequel devaient se rassembler les douleurs les plus intolérables que puisse supporter un être humain. La mort de la mère de Scarron fut le premier point de départ de ses infortunes. Le conseiller, las du veuvage, épousa Françoise du Plaix, qui pro-fita de la faiblesse de son mari pour avantager ses enfants au détriment de ceux du premier lit. Le fils, deshérité des tendresses paternelles, fut envoyé en exil à Charleville pendant deux années, après lesquelles il revint à Paris terminer ses études et embrasser la carrière ecclésiastique, pour laquelle il était si peu fait. Son pere lui rendit une partie de ses bonnes grâces, le présenta dans un monde où il sut promptement conquérir, par son heureux caractère, de nombreux amis et des protecteurs reconnaissants du plaisir qu'on leur donnait. A cette époque, le jeune Scarron était doué des plus séduisantes apparences. Il s'était fait aimer surtout dans le cercle des courtisanes a la mode, Marion Delorme et Ninon de l'Encios, et des épicuriens Chapelle et Saint-Evremond. Il fit en 1634 un voyage en Italie; les plaisirs effrénés auxquels il s'abandonna commencèrent des lors à altérer sa santé; les rhumatismes, la goutte envahirent

ses membres sans lui donner la sagesse, et il tomba, à l'âge de vingt-sept ans, en paralysie partielle, à la suite d'une débauche, comme dit Moréri (t. VI, p. 147). Il paraît que, dans une partie de plaisir au Mans, il lui avait pris fantaisie de se déguiser en coq, et, pour ce faire, il s'était dépouillé de ses vêtements, s'était enduit de miel et avait recouvert cet enduit de plumes, auxquelles un sinistre plaisantin avait trouvé fort amusant de mettre le feu. Fou de terreur, hurlant au milieu des flammes, l'infortune traversa la ville d'un pas désordonné et alla se jeter dans l'Huisne ou dans la Sarthe pour éteindre l'horrible incendie qui menaçait de dévorer son corps. Il fut sauvé, mais il demeura perclus de tous ses membres et fut obligé des lors, en dépit de tous les trai-tements que lui firent subir les médecins, de vivre continuellement assis dans un fauteuil à roulettes, désormais le théâtre d'une vie consacrée aux lettres bouffonnes, ce qui sera l'éternel étonnement de ceux qui reliront les œuvres de l'auteur du Roman comique.

Les sociétés qu'il fréquentait lui valurent de hautes protections, qui firent tout pour adoucir les rigueurs du sort envers ce disgracié de la famille, de la fortune et de la santé. C'est grace à ces protections qu'il obtint un bénéfice qui le mettait a l'abri des premiers besoins, et, son savoir-faire aidant, il put se donner le superflu. Nous parlons de son savoir-faire, non pas pour le louer, à coup sûr, car il n'est rien au monde qui nous paraisse plus nauséabond que l'encens prodigué, surtout à cette époque, par la gent porte-plume

aux grands seigneurs qui payaient en belles pistoles reluisantes les plats éloges, les dédica-ces intéressées et les mendicités effrontées qui ces intéressées et les mendicités effrontées qui étaient de conserve le plus honteux et le plus assuré gagne-pain des hommes de lettres de l'ancien régime. Scarron fut peut-être le plus cynique de tous ces faméliques de l'écritoire; c'était une teigne attachée par de mordicantes tenailles aux flancs de tous les personnages en vue, et il ne quittait leur peau qu'après en avoir tiré un surcroît de subsistance. Il joua toute sa vie cette infâme musique, qui nous paraît si étrange, aujourd'hui que la dignité personnelle a si généralement remplacé la cloutonne servitude des écrivains d'autrefois. gloutonne servitude des écrivains d'autrefois. Il n'est pas jusqu'à sa cruelle infirmité qu'il n'ait fait servir aux intérêts de son excellent estomac, en prenant, sans qu'on l'en priât, le titre de malade de la reine. La veuve de Louis XIII lui assura une pension dont les termes, assez irrégulièrement payés, inspiraient au poëte les placets les plus élontés qu'ait jamais tra-cès une plume aux abois. Scarron avait donc maison montée, parasites à sa table, grand appétit, et cependant ressources bornées. Il appétit, et cependant ressources bornées. Il battit mennaie de toutes parts, dédia sans profit son poëme burlesque Typhon au cardinal Mazarin; sollicita une abbaye, en dépit de la singulière vie qu'il avait menée jusque-là. L'évêque du Mans, Lavardin, lui avait conféré le bénéfice dont nous avons parlé plus haut. Scarron dut en aller prendre possession en 1646. Une troupe de comédiens desservait le théâtre du Mans; cette circonstance inspira la première idée du seul des ouvrages de Scarron qui, au dire de son ami Menage, pas-

sera à la postérité.

Il est probable que l'idée de composer des pièces de théâtre lui vint à la même époque; mais la lecture de ses comédies et tragicomédies n'est pas faite pour servir de preuve à la bonne qualité de ses produits en cegenre de littérature.

Le Roman comique, dédié au coadjuteur de Retz, obtint un succes immense pour le temps; mais l'on se prend à regretter que l'auteur n'ait pu le terminer et que ce soin ait été abandonné à Offray (1) et à Preschac. Offray, du moins, quoique manquant de verve bouffonne, est resté dans le ton général du livre, et tous les éditeurs qui ont reproduit le Roman comique ont sagement fait d'y adjoindre la première suite; quant à celle de Preschac, autre pseudonyme, il faut tirer sur elle le voile de l'oubli le plus profond; c'est ce que nous avons fait. Il en a été de même pour le Virgile travesti (2), un chef-d'œuvre de science burlesque, dont nous devions revoir de nos jours la contrefacon, assez médiocre, dans les parodies mythologiques, mêlées de chant saugrenu, qui sont le plus agréable passe-temps des générations de la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

⁽⁴⁾ Il est permis de penser, avec M. Victor Fournel, que la suite du Roman comique n'est pas l'œuvre d'Offray; mais cela importe peu à l'histoire littéraire, d'autant plus qu'on n'a mis en avant aucun autre nom.

⁽²⁾ Continué par Moreau de Brasei (1706 et Le Tellier d'Orville (1733). Scarron n'acheva même pas le 8 livre.

Nous avons dit que Scarron recevait chez lui une infinité de gens de tout parage. Il avait recueilli ses deux sœurs; l'une d'elles fut distinguée par un duc de Trèmes, dont elle eut un fils, élevé par son oncle et qui devint plus tard écuyer de Mme de Maintenon. On tenait aussi arsenal de propos politiques chez le poëte infirme; la Fronde et les ennemis de Mazarin y avaient organisé leurs conciliabules. Scarron, qui avait sur le cœur l'insuccès de sa dédicace du Typhon au cardinal, non content des brocards qu'il n'était pas le dernier à lancer contre le tout-puissant ministre, écrivit alors une mazarinade d'une violence incroyable, qui servit de type aux pamphlets du temps. Le fustigé, qui riait volontiers des chansons satiriques qu'on multipliait contre sa personne, à condition que les chansonniers payeraient, ne vit pas de même œil le factum de Scarron, qui lui rappelait certaines circonstances des plus désagréables de sa jeunesse; il fit supprimer la pension du rimeur mal avisé. Heureuse-ment pour lui, d'autres ressources vinrent successivement à son aide; le premier recueil de ses poésies (1645, in-4°) lui fit de nombreux amis: Jodrlet (1647), Don Japhet d'Arménie (1653) l'Ecoier de Salamanque (1655) réussirent au théâtre, bien que Scarron ne fût pas un homme à s'astreindre aux règles qui y étaient alors despotiquement en honneur, si l'on considere surtout que, grâce à sa parfaite connaissance de la langue espagnole, il avait puisé dans les pièces de cette nation jusqu'au texte même de ses sujets de comédies; or, le génie théâtral de l'Espagne, tout de fantaisie, était

à l'extrême point de la poétique en honneur en France, et les adeptes de cette poétique étroite n'étaient pas gens à accueillir bénévolement ce qu'ils nommaient des extravagances. Aussi, le théâtre de Scarron n'a-t-il pas, à son aurore, rencontré de fervents admirateurs; disons, pour être dans le vrai, que ceux qui l'ont dédaigné n'avaient pas tout à fait tort.

Ce qui valait mieux pour le poëte burlesque. c'était sa poésie même, dont il avait le débit facile, et qui lui donnait au moins l'équivalent de la pension royale; il nommait plaisamment son revenu littéraire son marquisat de Quinet (nom de son éditeur). Mais, pour tenit la corde et conserver les amis de haut rang qui lui prodiguaient leurs faveurs en espèces sonnantes, il fallait à Scarron de toute nécessité une production de tous les instants, par suite beaucoup de fatras; on doit donc déplorer le gaspillage de sa fortune littéraire en inutilités, alors qu'il eût dù terminer en temps utile le livre qui devait seul lui survivre. Le travail continuel du cerveau d'un homme qui n'avait guere que cela d'entier était donc la sauvegarde d'une existence condamnée à l'immobilité; Scarron, qui avait reconvré une partie des biens que lui avait longtemps ravis la main rapace de sa belle-mere, vendit ces mêmes biens pour n'avoir plus a s'occuper de leur administration à distance, et vivre à Paris au milieu des profitables amitiés qu'il avait groupées autour de son fauteuil d'impotent. Il menait joyeuse vie, sans ressouvenir d'un triste passé, sans souci du présent,

sans inquiétude du lendemain, mais travaillé cruellement par intervalles de cuisantes douleurs. Cet homme, qui avait inspiré le distique:

Ille ego sum vates rabido data præda dolori, Qui supero sanos lucibus atque jocis,

avait au cœur un ver qui le rongeait : il rê-vait le retour à la santé, la liberté de ses membres, le renouvellement des plaisirs de sa jeunesse. Le hasard le mit en 1648 en présence d'un goutteux radicalement guéri à la suite d'un voyage à la Martinique, et qui jouait à la paume, montait à cheval et allait à la chasse. Pourquoi Scarron eût-il désespéré à la vue de tels résultats? Il résolut d'aller en Amérique. forma dans ce but une compagnie, et allait partir, lorsqu'un singulier incident rattacha au sol natal celui qui voulait le fuir à jamais. Une femme qui revenait d'Amérique se logea vis-à-vis de la maison du poëte. Les relations de celui-ci avec de puissants personnages ne pouvaient qu'être favorables à une veuve ruinée qui ne rapportait d'outre-mer qu'un beau nom et une jolie fille de quinze ans. Cette femme, après avoir sauvé la vie d'un fils du célèbre calviniste Agrippa d'Aubigné, auteur de la Confession de Sancy et du Divorce satirique, avait épousé l'homme qu'elle avait sauvé: de ce mariage naquit Françoise d'Aubigné, une mendiante presque en naissant, et qui devait mourir femme d'un roi de France, Scarron, dont l'esprit était aussi prompt que sa chair était faible, devint amoureux, en dépit de ses disgrâces physiques, et offrit à la veuve d'épouser sa fille. Il résigna son bénéfice, réalisa ses biens, se maria en 1659 ou 1651 (d'autres disent 1652) avec l'idée fixe d'aller en Amérique recouvrer sa santé, idée qu'il abandonna peu à peu pour prendre son mal en patience.

Son mariage eut pour résultat de lui ame-ner plus nombreuse compagnie que jamais, et la future marquise de Maintenon ne contribua la future marquise de Maintenon ne contribua pas peu à augmenter les agréments de l'en-tourage du poëte. La société que recevait ce-lui-ci fut d'un grand secours à Françoise d'Au-bigné pour jeter les fondements de sa fortune à venir. Elle perfectionna sou goût naturel par la fréquentation des gens d'esprit qui se réu-nissaient chez son mari; elle apprit des grands seigneurs qui se joignaient à cette troupe d'é-lite à devenir tout naturellement une femme hors ligne, propre à faire honneur aux destinées qui l'attendaient. Le roi de France n'eut. il est vrai, que les restes du burlesque auteur du Virgile travesti, mais il faut convenir que celui-ci a puissamment contribué à mettre sa veuve en état de justifier les singulières faveurs du destin. Ce ménage bizarre fut aussi veurs du destin. Ce menage bizarre fut aussi heureux que possible; la maison du poëte était abondamment pourvue de tout ce qui rend la vie supportable, et son habileté à extirper le trop plein de la poche du prochain avait fini par lui procurer plus que de l'aisance. De bons amis, Sarrazin, Segrais, Ménage, Balzac, Scudéry, Maynard, Pellisson; des protecteurs partout, tout cela explique l'inaltérable bonne humeur de maître Scarron. Son existence se passait en franches lippées, en succes littéraires, en réussites financières; i était trop aisé de prévoir que cette vie de cocagne ne pouvait durer. Les infirmités cruelles qui avaient frappé depuis si longtemps ce corps débile avaient fini par vaincre le joyeux athlète qui leur avait résisté avec tant de courageuse insouciance : Scarron mourut en juin 1660, au témoignage de Segrais, le 14 octobre, suivant d'autres biographes. Il mourut comme il avait vécu, sans s'ètre laissé aborder par une pensée sérieuse: un regret pour le dénument relatif dans lequel sa mort allait plonger la compagne de ses dernières années, et c'est tout. Ses parents et ses valets assistaient en pleurant à ses derniers mo-ments: « Mes enfants, leur dit-il, vous ne pleurerez jamais tant pour moi que je vous ai fait rire. »

Il s'était fait de longue date la touchante épitaphe qui est restée dans toutes les mémoi-

res:

Celui qui maintenant dort Fit plus de pitié que d'envie, Et souffrit mille fois la mort Avant que de perdre la vie. Passant, ne fais ici de bruit, Garde bien que tu ne l'éveille, Car voici la première nuit Que le pauvre Scarron sommeille.

Il eut un jour la bizarre idée de faire graver son portrait vu de dos, et d'y joindre le joyeux commentaire que nous allons reproduire, et qui en apprend plus sur la personne du poëte que les récits de ses amis:

Lecteur, qui ne m'as jamais vu et qui peut-être ne t'en soucies gueres, à cause qu'il n'y a pas à profiter à la vue d'une personne faite comme moi, sache que je ne me soucierais pas aussi que tu me visses si je n'avais appris que quelques beaux esprits facétieux se réjouissent aux depens du misérable, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que je suis cul-de-jatte; les autres que je n'ai point de cuisses et que l'on me met sur une table dans un étui où je cause comme une pie borgne; et les autres que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse rour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé en conscience de les empêcher de mentir plus longtemps, et c'est pour cela que j'ai fait faire la planche que tu vois au commencement de mon livre. Tu murmureras sans doute, car tout lecteur murmure, et je murmure comme les autres quand je suis lecteur; tu murmureras, dis-je, et trouveras à redire de ce que je ne me montre que par le dos. Certes ce n'est pas pour tourner le derrière à la compagnie, mais à cause que le convexe de mon dos est plus propre à recevoir une inscription, que le concave de mon estomac, qui est tout couvert de ma tête penchante, et que par ce côté-là, aussi bien que par l'autre, on peut voir la situation ou plutôt le plan irrégulier de ma personne. Sans prétendre faire un pré sent au public (car, pour mesdames les neuf Sœurs, je sent au public (tai, public lieure au teur de vint l'original d'une médaille), je me serais bien fait peindre si quelque peintre avait osé l'entreprendre. A desaut de la peinture, je m'en vais te dire à peu près comme je suis fait.

J'ai trente ans passés, comme tu vois au dos de ma chaise. Si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite; ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein, pour avoir le corps très-décharné; des cheveux assez pour ne point porter perruque; j'en ai beaucoup da

blancs en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne. quoique les yeux gros; je les ai bleus; j'en ai un plus enfonce que l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois et seront bientôt conleur d'ardoise. J'en ai perdu une et demie du côté gauche et deux et demie du côté droit, et deux un per plus égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en sont un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis, aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras. Enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait. Puisque je suis en si beau chemin, ie vais t'apprendre quelque chose de mon humear... J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet sot, et un peu après monsieur. Je ne hais personne. Dieu veuille qu'on me traite de même (1). Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, et serais encore plus aise si l'avais la santé. Je me réjouis aisez en compagnie; je suis assez content qu ind je suis seul. Jo supporte mes maux assez patiemmont.

Scarron eut, c'était inévitable, le sort de tous les bouffens de propos délibéré; sa mémoire ne survécut pas longtemps dans les cœurs de ses commensaux, pas plus que dans ceux des honnêtes gens qui lui avaient largement payé les heures de gaieté qu'ils avaient passées auprès de lui.

⁽¹⁾ Il n'avait pas eu encore à cette époque les démêtés qui lui ont inspiré tant d'épigrammes, avec Gilles Boileau, frère de Boileau-Despréaux. C'est sans doube par esprit de famille que ce dernner, épousant sournoisement la querelle de son frère, a affecté de trainer aux gémonies le genre de littérature que Scarron avait exclusivement cultivé.

Comme le disair un de ses mographes, on ne l'eût pas sans doute oublié si, lorsqu'il est mort, il y eût eu de ces journaux où se trouvent les éloges historiques des gens de lettres à mesure que la mort les enlève: mais cet établissement n'était pas encore commencé. Des amis suspects ont donc organisé une sorte de conspiration du silence; ils ont deviné sans doute le parti qu'ils pouvaient tirer de la femme destinée au lit du Roi-Soleil; ces douteux amis du joyeux défunt n'ont pasjugé à propos d'honorer sa mémoire, dans la crainte de nuire à leurs intérêts s'ils eussent rappelé à la veuve Scarron les mauvais jours de son histoire.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les œuvres de celui qui eut l'honneur de soutenir seul un genre littéraire qui n'avait pas de précédents, qui devait engendrer beaucoup d'imitateurs, peu de rivaux, et aujourd'hui complétement perdu (1). Le poëte lakiste Al-

⁽¹⁾ PRINCIPALES ÉDITIONS DES ŒUVRES DE SCARRON: OBJUTES éditées à Amsterdam, Wetslein. 1737. 9 vol. in-12; — OEuvres complétes, Bruzen de la Martinière, 1737. 10 vol. in-12; — do. Bastien, 1786. 7 vol. in-80; — OEuvres Durlesques, Toussaint Quinet (Leyde. Elsevier). 1658. petit in-12; — Dernières OEuvres, 1668, p. in-12. — Virgi'e travesti, 1668, 2 parties en 1 vol. p. in-12 [8] livres; se joint à la collection des Elsevier: Paris, Toussaint Quinet et Guillaume de Luyne, 1653-1654, in-40, publie par livraisons illustrées, paginées à part pour chaque livre. — Le Roman Comique: édition Jean Sainbix. Leiden, 1658, petit in-12; 1645. 2 vol. in-40; Paris, 1662, 1668, 1668, 1678, in-12; Paris, Michel et Christophe David. 1727, 3 vol. in-12; Paris, Michel et Christophe David. 1727, 3 vol. in-12; Paris, Didot jeune, an IV 14766, 3 vol. in-12, fig. de Le Barbier; — Bibliothèque des

phonse de Lamartine a écrit quelque part que le rire était malsain, indigne de l'honnête homme; mais parce que la génération contemporaine d'une école pleurarde n'a pas compris les fortifiantes conso'ations du bon et franc rire de nos aïeux, devons-nous donc dédaigneusement mépriser les joyeux efforts de ceux qui ont trouvé dans leur imagination falote le secret de nous faire oublier les préoccupations de la vie? Nous conviendrons tant qu'on voudra que les adeptes du rire à

amis des lettres, 1830, 3 vol. in-32; dans les Romans à 4 sous, avec illustrations de Bertall, in-40; sans compter les innombrables éditions qui ont paru avec les deux suites ou avec la première suite seulement. -Les Nouvelles tragi-comiques, Amsterdam, Abraham Wolfganck, 1668, p. in-12; Paris, Michel David, 1728 et 1731, 2 vol. in-12. On ne trouve pas dans cette édition : le Châtiment de l'avarice, Histoire de Don Juan d'Urbina, Histoire de Mantiany, gentilhomme sicilien, que Bastien a donnés dans son édition, outre la Précaution inutile. les Hypocrites, l'Adultère innocent, Plus d'effets que de paroles. - Théatre. Bastien a donné : le Marquis ridicule, ou la Comtesse saite à la hâte; l'Écolier de Salamanque, ou les Ennemis généreux; l'Héritier ridicule, ou la Dame intéressée; Jodelet duelliste, ou le Maitre valet; D. Japhet d'Arménie, la Fausse apparence. le Prince-Corsaire; Moréri signale le Gardien de soi-même, le Faux Alexandre, tandis que le bréviaire des bibliographes de basard, le Dictionnaire du toujours inexact et incomplet Bouillet p'en cite que deux: Jodelet et Japhet. — Les Poèsies burles-ques et autres, y compris le Typhon, la Mazarinade, la Baronade, ont, pour la plus grande partie, été publiées isolément par Toussaint Quinet; mais on les retrouve toutes, ainsi que les Lettres et les Factums ju-diciaires, qui ont à coup sur donné l'idée des mémoires de Beaumarchais, dans l'édition Bastien, où l'on trouve aussi nombre de fragments de comédies qui complétent les productions de Scarron.

outrance ont parfois dépassé le but, mais nous ne sommes pas de ceux qui marchandent leur reconnaissance envers les écrivains sans prétention qui ont rendu aux lettres le réel service de les rendre moins arides moins rebutantes, en un mot plus humaines. A ce titre, les œuvres de Scarron sans pouvoir être mises sur la même ligne que celles des Molière, des Regnard, des Le Sage, des Beaumarchais, méritent à beaucoup d'égards d'être relevées du discrédit que les pédants ont essayé de faire peser sur elles. On a dit à tort que les Grecs et les Romains n'avaient pas connu ce que nous appelons le style burlesque. Les Dialogues de Lucien, les comédies de Plaute, par exemple, ne sont-ils pas les ancêtres directs de ce comique exagéré qui devait se retrouver à travers les siècles dans les informes essais dramatiques du moyen outrance ont parfois dépassé le but, mais nous les informes essais dramatiques du moyen âge, dans les joyeusetés de Louis XI, un ter-rible sire pourtant, mais qui savait rire à ses rible sire pourtant, mais qui savait rire à ses heures; dans les contes de la reine de Navarre, dans les facéti s' ultra-salées de Villon, de Marot, de Rabelais, de Béroalde de Verville, pour aboutir enfin à Scarron, à d'Assouci, à Cyrano de Bergerac? Mais négligeons à dessein les émules plus ou moins heureux de l'auteur du Roman comique, pour ne nous occuper que de celui-ci.

On peut regretter que cet amusant conteur ne se soit livré qu'aux excentricités et aux extravagances; mais de même qu'il ne faut pas, suivant le proverbe espagnol, demander des poires à un orme, il y aurait peu de justice à demander à Scarron autre chose que ce qu'il

savait faire. Il navait compris, en se livrant aux lettres, que le côté grotesque des événements humains, à part la note attendrie que l'on retrouve dans son *Epître à Sarrazin* et dans la *Requête* au cardinal de Richelieu; sa vie entière n'était pas faite pour lui inspirer de sérieuses pensées : contentons-nous de l'interroger dans ses œuvres.

Le travail incessant auquel il était condamné en raison même des infirmités qui le clouaient dans son fauteuil, n'aboutissait souvent, il faut bien le reconnaître, qu'à une production de médiocre valeur, en dehors des ouvrages qui sont restés la caractéristique de son talent. L'étude qu'il avait faite de la langue espagnole l'a conduit à semer ses récits de nouvelles qu'il empruntait aux littérateurs d'outre-Pyrénées, mais qu'il savait revêtir des couleurs les plus variées et accommoder au

goût de son auditoire français.

Par son Roman comique et ses Nouvelles sragi-comiques, il a fait faire aux lettres françaises un réel progrès dans l'art de conter; son Virgile travesti, malheureusement inachevé, donne la preuve de sa supérieure inteligence de l'œuvre et de la langue harmonieuse du cygne de Mantoue; parodier comme l'a fait Scarron, c'était plus qu'une débauche d'esprit, c'était expliquer aux humbles le poëte latin mieux que ceux qui s'en donnaient la mission officielle. Et, après tout, quelle irrévérence y avait-il, en plein dixseptième siècle, à goguenarder avec une mythologie éteinte? Nous avons bien vu d'autres attentats de cette nature, certes moins drôles,

et nous nous sommes tordus de rire. N'oublions donc point le créateur du genre qui, lui, du moins, ne riait pas à froid comme les paro-

distes d'aujourd'hui.

Outre ses pièces de théâtre, sur lesquelles il y a lieu de passer condamnation, et dont la contexture et la versification se ressentaient de l'enfirre castillane, Scarron a produit une infinité de pièces de vers de toute nature : épitres, satires, élégies, épithalames, odes, ballets, chansons, étrennes, sonnets, rondeaux, épigrammes, madrigaux, épitaphes, billets, caprices, et surtout requêtes et placets, enfants multiples de sa muse besoigneuse, en dehors de ses poëmes burlesques, le Typhon (ou la Gigantomachie) l'Enéide, Héro et Léandre. De cette série de productions hâtives, on pourrait encore extraire la matière d'un trèsagréable volume; nous y songerons si notre public paraît le désirer. On se convaincra, en lisant les poésies de Scarron, que le secret de l'art des vers lui était singulièrement familier; tous les rhythmes s'y mêlent et s'y donnent la main avec une facilité qu'ont pu égaler, mais non surpasser, les poëtes de 1830. Scarron a même créé les vers de treize pieds. dont l'allure pleine de crânerie a frappé M. Wilhelm Ténint, qui leur donne, à juste titre, droit de cité dans sa remarquable Pro-sodie de l'école moderne. Les couplets de la chanson à boire que nous reproduisons ne sont-ils pas le plus heureux échantillon de ce rhythme fantasque :

> Que de biens sur la table Où nous allons manger!

Oh! le vin délectable
Dont on nous va gorger!
Sobres, loin d'ici: loin d'ici, louveurs d'eau bouillie;
Si vous y venez, vous nous ferez faire folie.
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bègue, cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boirai plus.

Montrons notre ouvrage: Buvons jusques au cou. Que de nous le plus sage Se montre le plus fou.

Vous qui les oisons imitez en votre breuvage, Puissiez-vous aussi leur ressembler par le visage; Que je sois fourbu, etc.

> Et d'estoc et de taille Parlons comme des fous, Qu'un chacun crie et braille, Hurlons comme des loups:

Jetons nos chapeaux et nous coissons de nos serviettes, Et tambourinons de nos couteaux sur nos assiettes; Que je sois fourbu, etc.

> Que le vin nous envoie D'agréables fureurs, C'est dans lui que l'on noie Les plus grandes douleurs.

O Dieux! qu'il est bon! Prenons-en par-dessus la tête; Aussi bien, chez nous, vomir est chose fort honnète. Que je sois fourbu, etc.

Qu'il nous soit permis de citer aussi deux sonnets de Scarron; le premier résumant une longue description de Paris, à laquelle il y aurait peu à changer aujourd'hui:

> Un amas confus de maisons, Des crottes dans toutes les rues, Ponts, églises, palais, prisons, Boutiques bien ou mai pourvues;

Force gens noirs, blancs, roux, grisons, Des prudes, des filles perdues, Des meurtres et des trahisons, Des gens de plume aux mains crochues;

Maint poudré qui n'a pas d'argent, Maint homme qui craint le sergent, Maint fanfaron qui toujours tremble,

Pages, laquais, voleurs de nuit, Carrosses, chevaux et grand bruit: C'est là Paris: que vous en semble?

Et celui-ci, dont le début pompeux ne fait guère pressentir la chute plaisante:

Superbes monuments de l'orgueil des humains, Pyramides, tombeaux, dont la vaste structure A témoigné que l'art, par l'adresse des mains Et l'assidu travail, peut vaincre la nature!

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romai Et les derniers efforts de leur architecture, Colysée où souvent ces peuples inhumains De s'entr'assass.ner se donnaient tablature;

Par l'injure des ans vous êtes abolis. Ou du moins la plupart vous êtes démolis : Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude;

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir (noir, Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint Qui m'a duré deux ans, soit percé par le soude?

Nous n'irons pas plus loin dans nos citations. Nous renvoyons le lecteur aux écrivains qui se sont occupés de Scarron, entre autres à Ch. Sorel (Bibl. franç. des poëtes, p. 213-214), à Segrais (Mémoires anecdetiq.), à Tallemant des Réaux à Loret, à Baillet (Jug. des sçavants sur les poëtes fr.), à Guéret (Parnasse réformé), à Olaus Borrichius (Dissert. de poet. latin), à Bosteau au P. Vavasseur (De ludicra dictions), à Boileau (Art poét., ch. 1), à Bruzen de la Martinière, et de nos jours à M. Guizot (Corneille et son temps), à M. Th. Gautier (les Grotesques), à Gérusez (Essais d'Histoire littéraire), à M. Victor Fournel (Nouvelle Biographie générale). Voltaire a donné quatre lignes assez froides sur Scarron dans la nomenclature qui suit le Siècle de Louis XIV. Sabatier de Castres (les trois Siècles de notre littérature) l'a mieux traité dans les lignes suivantes:

Les ouvrages de Scarron sont remplis de pensées naïves, d'expressions ingénieuses et de gaieté qui échappent par intervalles à sa muse bouffonne. Le Roman comique est d'une plaisanterie agréable et continue; les caractères en sont originaux, les détails facétieux, la narration piquante; il est écrit aussi purement que les Provinciales, et n'a pas peu contribué, comme elles, à la perfection de notre langue. Ceux qui se plaindront qu'on ait prodigué tant d'esprit et d'imagination sur un sujet aussi mince que la vie des comédiens ne savent peut-être pas que l'arme du ridicule était déjà nécessaire du temps de Scarron pour corriger l'extravagance et abattre l'orgueil de ces messieurs.

Citons encore les réflexions, qui n'ont point vieilli, de Jean-François Bastien, auquel on doit une très-complète édition des œuvres de Scarron (Paris, 1786, 7 vol. in-8°):

Il fut un temps où les hommes étaient véritablement gais ; moins choqués alors de la liberté des mots et aes expressions, ils avaient peut-être plus de mœurs et de délicatesse d'ame; ils faisaient beaucoup de bien san en parler. Nous avons malheureusement changé; notre gaieté n'est qu'un masque; il n'est pas même permis de paraître gai sans se donner pour un homme de mauvais ton; notre délicatesse n'existe plus que dans les oreilles.

Quant aux descendants de ces délicats malheureux, que rien ne saurait satisfaire, signalés par l'aimable La Fontaine, ces raffinés du prétendu bon goût, si leur jugement tranchant condamne sans rémission les légèretés du vieil esprit français, dont ils n'ont pas compris la salutaire influence, nous ne saurions nous incliner devant la morgue pédante qui les fait prendre à distance pour des gens sérieux : ils professent, dans leur for intérieur, cette idée contestable, que les amuseurs sans prétention du bon vieux temps, tels que Rabelais et Scarron, n'ont été que de simples prédécesseurs de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock! Eh! messieurs, tout doux, s'il vous plaît; n'est pas Paul de Kock qui veut. Le pape Grégoire XVI, un infaillible, le savait bien.

M. DAVID.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.



LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE 2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

MUSÉE NATIONAL

COLLECTION DE PORTRAITS DES PERSONNAGES

LES PLUS CÉLÈBRES

accompagnes de leurs Biographies

20 centimes la livraison de 4 portraits 25 centimes rendu franco

20 livraisons sont en vente et forment un très-joli volume

Cette publication a pour but de faire connaître es personnages les plus célèbres de tous les temps & de tous les pays, depuis le soldat qui verse son sang pour la patrie, jusqu'au savant qui lui conacre ses veilles; depuis l'inventeur qui crée un outil, jusqu'au marin qui trouve un monde; depuis l'artiste qui charme l'esprit et le cœur, jusqu'à l'écrivain qui élève les âmes; depuis le philanthrope, enfin, qui distribue sa fortune aux malheureux, jusqu'à l'humble sœur d'hôpital qui leur sacrifie sa vie tout entière!

Disposés pour être mis en volume, ces portraits biographiques peuvent être détachés par les instituteurs et donnés en récompense aux élèves.

FORTE REMISE AUX INSTITUTEURS

La reliure se paie à part : 1/2 reliure, 60 c.; reliure, 1 fr.; doré sur tranche, 1 fr. 25.

Liste des Portraits contenus dans ce volume

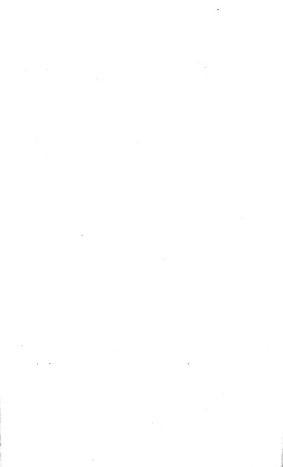
	-
1. CORNEILLE.	41. CEBVANTES.
2. VAUBAN.	42. OBERKAMPF.
3, CRMENTIER.	43. COLBERT.
4. CHRISTOPHE COLOMB.	44. GÉNÉRAL POY.
5. WASHINGTON.	45. BUFFON.
6. JACOUARD.	46. JACQUES COEUR
7. DESCARTES.	47. ROTROU.
8. LA TOUR-D'AUVERGNE.	48. HAUY.
9. LA FONTAINE.	49. JEANNE HACH:
10. HOCHE.	50. REGNARD.
II. CHAPPE.	51. LE POUSSIN.
12. L'ABBÉ DE L'ÉPÉE.	52. BEAUMARCKAIS
33. MOLIÈRE.	53. FÉNELON.
4. BERNARD PALISSY	54. CHAMPIONNET.
35. MONTYON.	55, MONTAIGNE.
46. JENNER.	56. WATT.
17. JEANNE D'ARC.	57. MADAME DE SÉVIGNÉ
18. CHANCEL, DE L'HOSPITAL	58. MARCEAU
19. RACINE.	59. MONGE.
20. OLIVIER DE SERRES.	60. ADAM DE CRAPONNE.
21. AMBROISE PARÉ.	61. VICOMTESSE DUMOUL
22. LAVOISIER.	62. DARCET.
23. VOLTAIRE.	63. JEAN BART.
24. DUQUESNE.	64. FULTON.
25. JEAN GOUJON.	65. CARNOT.
26. MONTESQUIEU.	66. LESUEUR.
27. FRANKLIN.	67. BOURGELAT.
28. SAINT VINCENT DE PAUL	68. CLÉMENCE ISAURE.
29. RAPHAEL.	69. CATINAT.
30. SULLY.	70. ROLLIN.
31. SALOMON DE CAUS.	71. CHEVALIER ROSE.
32. BAYARD.	72. CRILLON.
B3. TURGOT.	73. MIRABEAU. 74. MONTGOLFIER.
34. PESTALOZZI.	75 JUVIER.
35. LA PÉROUSE.	76. MADAME DE MARCILA
36. D'ALEMBERT.	77. NUGUESCLIN.
37. MADAME LABOULAYE.	78. JJ. ROUSSEAU
38. MATHIEU MOSE.	79. GALILÉE.
29 D. PAPIN.	1 /9. UALILLE.

40. VÉSA' E.

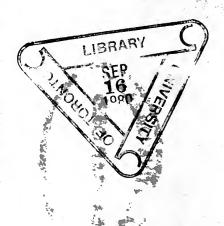
80. GUTENBERG,











PLEASE DO NOT REMOVE CARDS OR SLIPS FROM THIS POO

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRA

01-840-164

BRIEF P N 0031365

D RANGE BAY SHLF POS ITEM C 39 10 03 01 11 001 4